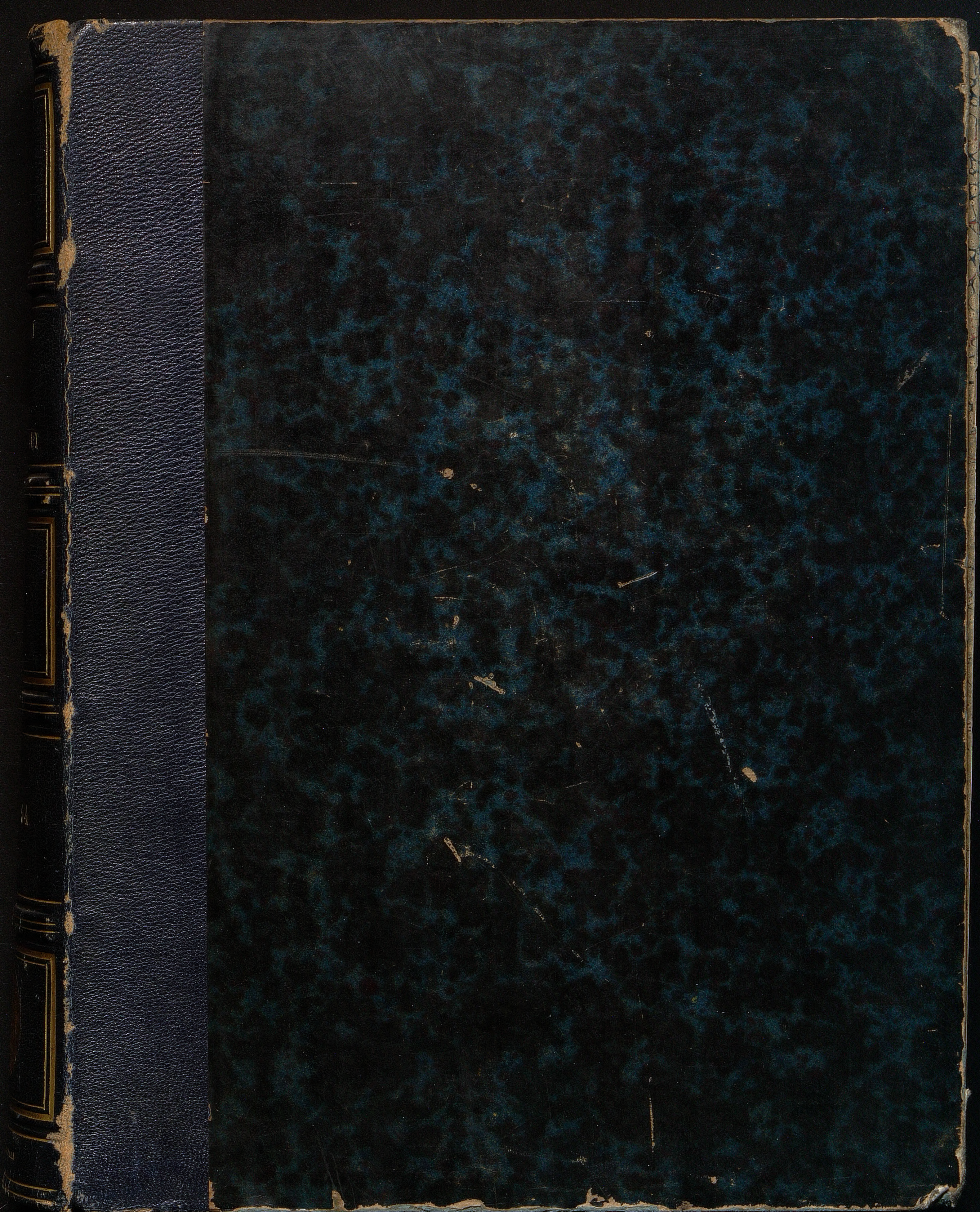


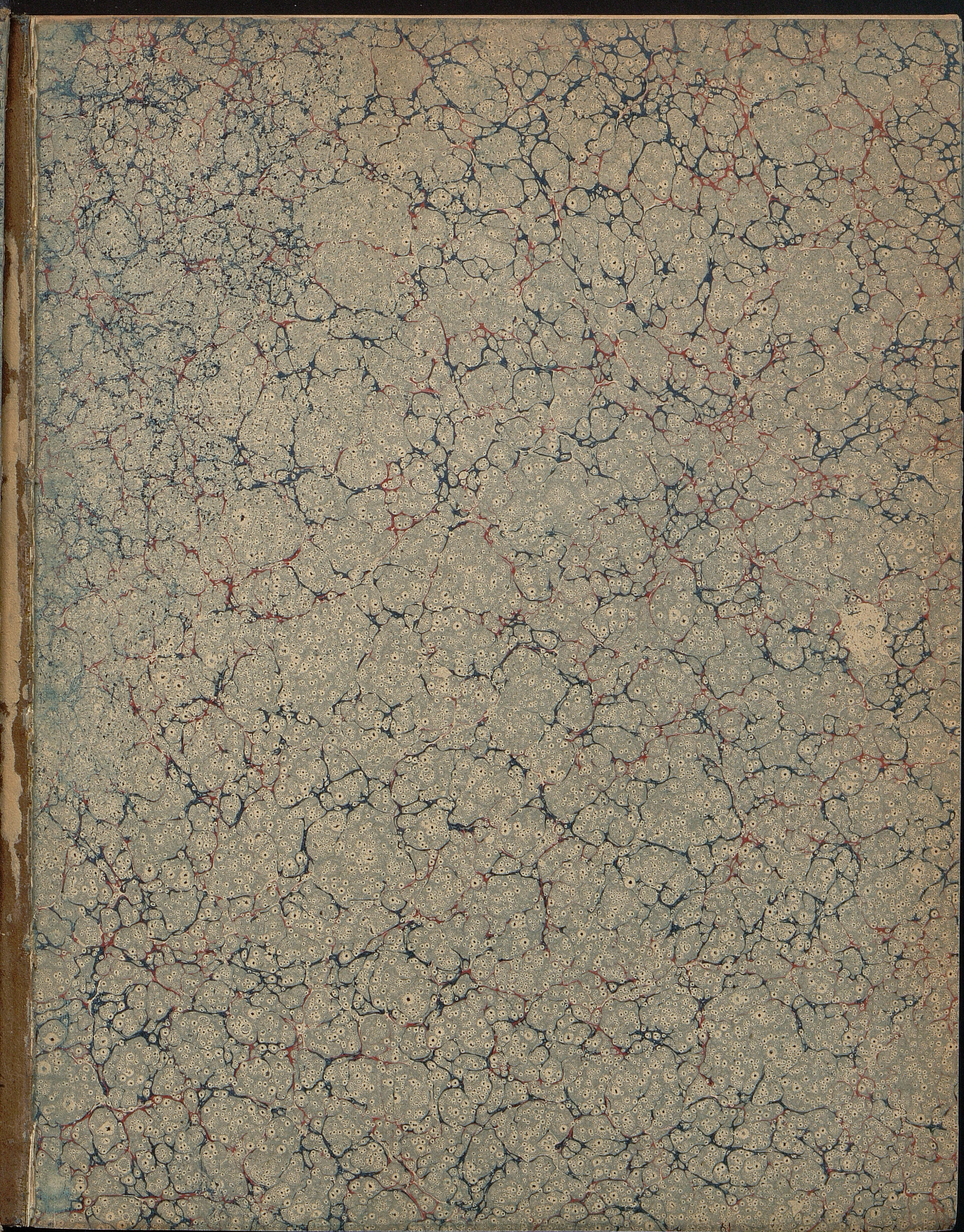
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

ÉLOQUENCE
LATINE
—
COURS
DE M. HAVET

1853-54







Rédactions des Elèves transcrites avec les notes du Professeur.

Faculté des Lettres

Cours d'éloquence latine.

Mr. Havet, Professeur.

Année 1853-54.



Le cours a été rédigé par MM. :

Aderer
Anthoine
Bazin
de Benazé
Carriot
Charles
Cornet
Grenier
Guillemot
Henry
Heuzey
Hubert
Jarry
Klipffel
Lachelier

Elèves de troisième année.

Goumy
Perrot

Elèves de seconde année.

Sénèque.

Pline l'ancien.

Quintilien.

Pline le jeune.

Tacite.

Ire. Leçon.

Revue du cours de l'année précédente.

Programme du nouveau cours.

Excellente rédaction, où les moindres détails de la leçon se retrouvent, bien compris et bien rendus.

Revue du Cours de l'année précédente.
Programme du nouveau Cours.

Dans l'année qui vient de s'écouler, nous avons parcouru l'histoire de l'éloquence latine depuis ses origines jusqu'à la fin du règne d'Auguste. Nous avons rencontré sur notre route une foule d'écrivains et d'ouvrages qui nous ont arrêtés moins long-temps que nous n'aurions voulu, assez long-temps pour en avoir quelque connaissance. Avant de commencer une course au moins aussi rapide que la précédente, il est utile de jeter un moment nos regards sur l'espace que nous laissons derrière nous.

Nous avons d'abord essayé de découvrir le germe même de l'éloquence, soit dans le caractère, soit dans la langue des Romains. Nous avons applaudi à son brillant avènement, du temps de Caton le Censeur. Arrivés à cette époque, nous avons marqué trois directions que prend successivement l'éloquence. Avec Caton, elle agit, et elle essaie par d'énergiques réformes de consolider la constitution qui s'écroule et de la restaurer. Puis, ces efforts ayant été

Caius

frappé d'impuissance, l'éloquence dans les Gracques et surtout dans le second, Tibérius Gracchus, tente une œuvre de révolution. C'est le moment de sa plus grande puissance, l'époque où elle remue et agite le plus fortement les esprits. Mais comme il était contradictoire d'appeler au droit le monde ancien, qui reposait sur l'oppression, la cité, qui était la forme la plus éclatante du privilège, elle échoua dans cette entreprise. Avec Cicéron qui marque la troisième période, nous trouvons l'éloquence, active encore en apparence, si l'on ne considère que le bruit qu'elle fait, le mouvement qu'elle se donne et les émotions qu'elle excite. Mais ce fracas sert à cacher une véritable impuissance; l'éloquence ne dirige plus les destinées de la patrie; elle assiste aux derniers moments de la république pour les honorer, et se fait l'illusion de prolonger son existence. La force n'est plus dans la parole; le siècle de Cicéron est aussi le siècle de César; en cet homme réside la force; de lui part l'action.

Mais c'est par là surtout que l'étude de Cicéron est digne d'intérêt et nous donne une leçon frappante. Le mot de Quintilien

« que le nom de Cicéron semble être le nom de l'éloquence » peut être répété dans un sens plus philosophique et plus profond. Étudier Cicéron, c'est étudier la parole humaine dans son éclat et sa plénitude, avec toute sa grandeur et quelquefois ses faiblesses ; la voix de cet homme est peut-être la plus belle qui ait jamais été entendue. Et quand nous nommons la parole, nous ne voulons pas dire que Cicéron fût simplement un parleur ; nous entendons la parole puisée à sa source, le don d'un raisonnement fin, subtil, serré, l'étendue, la pénétration, la largeur des vues, tout l'éclat de l'imagination, tout le charme de la sensibilité, en un mot la puissance accomplie de la parole. Ce ne sont pas les mots, c'est la pensée elle-même, c'est l'esprit qu'on admire dans Cicéron. Cet esprit fécond en ressources n'est pas moins riche en qualités morales ; son éloquence est souvent inspirée par le cœur ; elle frémit au nom du patriotisme et de la vertu. Cependant comme l'esprit dans Cicéron n'est pas soutenu par la force intérieure de la volonté, on peut le surprendre dans une sorte d'isolement. C'est un don indépendant de la vigueur de l'âme, une source inépuisable d'enthousiasme et d'il-

lusions ; mais un don rempli de dangers parce qu'il n'est pas accompagné de la force qui modère et qui dirige. On voit dans Cicéron ce que peut l'esprit par lui-même, la prestigieuse influence qu'il exerce, et en même temps son insuffisance quand il s'agit d'un véritable combat.

Nous avons vu l'habileté de l'avocat qui au milieu des affaires de chaque jour a rencontré une fois la cause de l'humanité et de la justice, et a fait entendre dans les Verrines des accents qui retentissent encore dans la postérité. Nous avons admiré l'adresse de son argumentation, la vivacité de ses attaques, l'ordre de sa défense, l'art avec lequel il s'insinue dans l'esprit des juges et les tourne aussi facilement qu'il se tourne lui-même. On regrette que parmi tant de causes où s'est déployé son génie, il n'en ait pas trouvé une seconde qui fût digne du défenseur des Siciliens.

Passant aux discours politiques, nous avons dit que Cicéron est plutôt un acteur et un prédicateur politique qu'un véritable orateur. Ce n'est pas que la foi lui manque et que ses paroles n'emportent de croyances vraies et sincères. Malgré l'indécision qu'on peut lui reprocher, malgré

ses faiblesses, malgré ses fautes, on ne peut méconnaître la réalité et la sincérité de ses convictions. Nous en avons pour témoins tant d'éloquentes invectives contre les ennemis de la patrie, tant de sages conseils donnés au peuple et au Sénat, tant de combats livrés et soutenus, et couronnés par sa mort qui fut presque un martyre. Mais on souffre de ne pas trouver en lui une pensée politique ferme et invariable. Il est l'organe éclatant de l'opinion publique dont il partage l'enthousiasme, les indécisions et les erreurs. On dirait qu'il assiste en spectateur aux scènes du Sénat et du forum, pour distribuer le blâme ou l'éloge aux acteurs qui jouent la pièce sous ses yeux; mais il manque de cette puissance que donne l'inébranlable fermeté d'une conviction, fût-elle fausse. De là vient qu'après de magnifiques anathèmes lancés contre l'aveuglement des patriciens, (des nobles) on rencontre tant de louanges et d'hommages rendus à la foule et que l'éloge de Pompée succède (au contraire) à celui de César. L'âme de l'orateur est toujours aussi droite et aussi désintéressée; mais, impuissante à se conduire elle-même, elle va de l'un à l'autre, excitant le courage ou célébrant le triomphe du guide qu'elle s'est

choisi. L'action de son éloquence n'est jamais directe et pressante; elle n'a pas, comme celle de Démosthène, à soutenir un vote qui assure le salut de la patrie; elle suit le courant qui l'emporte avec le reste de la république. Cicéron est un acteur de premier ordre sur le grand théâtre où se jouent les destinées de Rome et du monde; mais ce n'est pas lui qui a distribué les rôles et qui règle la marche de la pièce. Ajoutons, pour être justes, que s'il reçoit son rôle de mains étrangères, il l'interprète et le développe avec génie, et que les paroles sorties de sa bouche sont les plus belles qu'ait jamais prononcées la république. C'est donc un acteur plutôt qu'un homme politique, et un prédicateur plutôt qu'un orateur.

Puis, après s'être consumé en efforts inutiles pour sauver la liberté ou ce qu'il honorait de ce nom, il se réfugie dans les lettres. Le de Oratore est peut-être l'œuvre la plus convaincue qu'on ait jamais écrite; on y voit la foi de la parole en elle-même; on entend un artiste qui parle avec passion de son art; l'éloquence qui célèbre ses propres louanges. Là Cicéron est sur

de sa pensée, il la caresse, il la développe avec amour; ses expressions sont pleines d'une chaleur communicative. Il est pénétrant, persuasif, passionné, mais pour quoi? pour la parole. Dans la philosophie, il manque d'originalité; il est l'écho des philosophes grecs; il rassemble en lui toute la substance de leurs œuvres. Mais il porte dans la discussion des faux systèmes une logique fine et déliée qui s'insinue partout, et brise ces corps mal construits. Quand au lieu de la philosophie dogmatique, il trouve sous sa main une de ces questions morales qui intéressent également tous les partis et les systèmes, il l'éclaire de la lumière de sa pensée, et l'embellit de la magnificence de sa parole; il fait entendre ces accents solennels et majestueux que nous admirions dans ses discours politiques; il reprend le rôle de prédicateur pour lequel il semble si bien fait. Tel est le mérite des <u>Tusculanes</u> et du <u>traité de la Vieillesse</u>. Un mélancolique retour de l'écrivain sur lui-même et l'intérêt mieux senti qu'il prend à son sujet, répand sur ce dernier ouvrage une grâce charmante et vraie.

Enfin, nous avons ouvert sa <u>Correspondance</u> et nous y avons distingué deux parties; l'une

où il reflète les événements dont il est témoin ; l'autre où il épanche les sentiments que les affaires de Rome excitent dans son âme. Dans la première, il est le plus accompli des journalistes. Le temps où il écrit, quoiqu'agité et plein d'orages, n'est pas encore assez troublé pour le troubler lui-même. Il observe finement, prévoit avec sagacité, raconte et raille avec esprit, et l'intérêt avec lequel il suit la marche des choses, anime les récits et les tableaux qu'il fait des événements. La nation romaine, comme toutes les sociétés prêtes à se dissoudre, connaissait la maladie dont elle allait mourir, et semblait se complaire à l'étudier et à se railler elle-même. Cette perspicacité spirituelle et moqueuse, Cicéron la possède dans un degré plus éminent que personne. Dans la seconde partie de sa Correspondance, on surprend les mouvements les plus secrets de son âme, variable et mobile comme son esprit. Les impressions changent avec les circonstances, et il porte jusque dans l'intimité de sa vie privée la même instabilité. C'est la nature sacrée, légère, ailée dont parle Platon, avec toute la grâce de l'esprit, toute la chaleur de l'enthousiasme, toute l'honnêteté d'un cœur droit,

mais sans la fermeté qui gouverne ces qualités, et la sagesse qui les tempère.

La Société qui l'environne est elle-même pénétrée d'esprit. Jamais le génie romain ne fut plus riche et plus varié ; c'est comme un brillant éclat que jette avant de s'éteindre l'esprit de la république, la dernière fête avant la mort. La Correspondance de Cicéron nous montre autour de lui une foule d'hommes distingués, presque tous mêlés aux luttes politiques et connus dans l'histoire ; quelques autres plus obscurs et plus paisibles, épris de l'amour des lettres.

Les correspondants de Cicéron nous conduisent à la littérature du dehors. Nous trouvons dans le savant Varron une érudition fort étendue, avec le vieil esprit italien, à peine poli par le contact de la Grèce ; et dans Cornélius Népos, Atticus et plusieurs autres, le génie romain orné de l'élégance athénienne, et peut-être affadi par l'imitation des étrangers.

?

Dans cette société littéraire, nous avons marqué la place de César, non pour établir un contraste entre le dictateur et Cicéron, mais parce qu'il est lui-même pénétré d'amour pour les lettres et pour la parole. Lorsque

il se venge

Caton lui échappa par la mort, il s'était vengé de lui par un pamphlet ; il avait écrit des livres sur la grammaire ; il faisait des vers, et on les jugeait bons. Ses Mémoires serrés, sobres, sévères, sont l'expression parfaite de son génie. A travers l'énergie transparente de son style on reconnaît la force de sa pensée et la vigueur de son âme. Tandis qu'il tient à son temps par l'amour des choses de l'esprit et par le commerce de flatteries qu'il entretenait avec

ces ouvrage (les Mémoires)

Cicéron, ses ouvrages, par leur caractère sévère nous montrent le dictateur tout puissant et le maître du monde. L'action politique qu'il exerça lui mérita l'honneur de laisser son nom à son siècle ; mais nous, historiens de la littérature, nous pouvons sans crainte appeler cette époque le siècle de Cicéron. Il la remplit tout entière, soit par ses propres ouvrages, soit par le mouvement qu'il imprime aux lettres. C'est en outre un grand esprit, et une âme très noble. La gloire qu'il s'est acquise pendant sa vie est consacrée par la beauté de sa mort, qui figure à côté de celle de César et de Caton.

Il a laissé sa trace dans bien des carrières ; mais il n'a pas touché à l'histoire.

Son âme incertaine et sa parole flottante n'ont pas assez de fermeté pour saisir les événements, les peindre en traits rapides et durables, et les envoyer à la postérité marqués de l'empreinte d'un génie vigoureux. Il sait trop douter et trop railler pour garder une impartialité sévère; il a trop de souplesse et trop de penchant à voir les choses sous toutes leurs faces pour s'attacher à la vérité et lui prêter les accents d'une conviction profonde. L'histoire a été recueillie par Salluste, esprit moins riche, mais plus vigoureux. Il écrit au moment où la république romaine paraît condamnée sans retour. Cependant il est mort sans voir Actium, sans voir la naissance de l'empire. Les esprits sont encore dans l'incertitude; ils sentent qu'une crise est proche, qu'elle commence, mais ils ne prévoient pas le dénouement de tant de troubles. On craint, mais on espère encore, et on continue à lutter. C'est ainsi que Salluste a pu, soutenu par la passion de parti, peindre avec fermeté le mouvement qui avait renversé l'aristocratie, sans être obligé d'en pénétrer le sens fatal et funeste. De là, dans une histoire remplie d'agitations et de désordres, une sérénité qui

étonne ; il ne sait pas qu'il raconte la fin.

Dans ces derniers moments de la république naît la poésie que nous avons appelée littéraire, c'est-à-dire la poésie cultivée par des hommes de lettres pour des hommes de lettres. Les âges antérieurs n'avaient pas été stériles en œuvres poétiques ; mais elles étaient plus simples et plus naïves. La poésie parlait familièrement au peuple des spectacles et des événements qui l'intéressaient. Les Annales d'Ennius, dans un langage rude et énergique, déroulaient la suite des triomphes de Rome. Le théâtre de Plaute, d'Attius, de Pacuvius, s'inspirait de l'esprit public et s'adressait à tous les citoyens. Celui de Térence, quoique plus élégant, ne supposait pas encore des spectateurs choisis et lettrés. L'épopée de Catulle, la poésie savante de Lucrèce sont les fruits d'une époque plus avancée et plus instruite. C'est à partir de cette date qu'on fait et qu'on aime les beaux vers pour leur beauté et que le goût du style s'introduit.

Viennent les orages du triumvirat et de la guerre civile ; puis, après Actium, le repos. Les luttes intérieures sont finies ; on espère même que les guerres sont éteintes dans toute l'étendue

du monde et que le temple de Janus est pour longtemps fermé. Rome se flatte d'être enfin maîtresse d'elle-même et maîtresse paisible du monde vaincu. La paix glorieuse qui succède à tant de troubles et de désastres, à des temps si misérables et si affreux saisit et charme toutes les âmes. On s'y attache avec enthousiasme et l'opinion publique s'accorde à bénir la main qui l'a donnée. Peut-être quelques esprits rebelles regrettent-ils la liberté qui vient de descendre au tombeau; mais la reconnaissance qu'excite le bienfait de la paix est universelle; l'hommage des peuples est général et sincère. Aussi voit-on s'épanouir les arts et les lettres. C'est le temps de Virgile et d'Horace; le temps où Mécène recherche l'amitié des poètes et leur assure une place dans l'affection du souverain. L'éloquence chassée du forum se réfugie dans le passé et compose l'éloge funèbre de la république. Rome se recueille et écrit l'histoire du passé, comme pour le consacrer, avec la confiance de commencer une ère nouvelle. C'est dans ces jours que s'élève le grand monument de Tite Live.

Nous nous sommes arrêtés à ce point. De nouveaux spectacles vont s'offrir à nos yeux.

Avec les événements et la société romaine, la littérature change de face. La seule lecture du programme de cette année va nous avertir ce changement.

Histoire de l'éloquence latine depuis la fin du règne d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Trajan.

I^e. époque : les Césars.

L'état des mœurs, des idées et du goût pendant cette période, est surtout représenté par Sénèque. Sa vie. _ Sa philosophie. _ Du stoïcisme à Rome. _ Sa philosophie spéculative. _ Sa philosophie pratique. _ Morale privée. _ Morale sociale. _ Physique de Sénèque. Littérature de Sénèque. _ Sénèque le père. Les déclamateurs. _ L'école de Sénèque en poésie. _ Pétrone et l'épicurisme romain. Sénèque et le Christianisme. _ Discussion de la question si Sénèque a été en rapport avec St.-Paul.

IIe époque : les Flaviens et Trajan

Pline l'ancien. _ Sa vie. _ Caractère

général de son historia naturalis. _ Pline n'est ni un savant ni un penseur ; il a pourtant son originalité. _ Sa philosophie rapprochée de celle de Sénèque. _ Sa géographie. Etat des connaissances géographiques à Rome : Pomponius Méla. _ Son histoire naturelle proprement dite. _ Son agriculture. _ Etat de ces sciences à Rome. _ Columelle. _ Sa Médecine. _ La Médecine à Rome. _ Celse. Ses recherches sur les arts. _ Vitruve.

En étudiant si rapidement l'encyclopédie de Pline et ce qui s'y rattache, on ne prétend que se rendre compte, comme il convient dans un cours de littérature, de l'état général des connaissances chez les hommes cultivés de ce temps, et de l'influence que ces connaissances pouvaient avoir sur le développement de la pensée et de l'imagination.

Quintilien. _ La littérature sous Domitien. _ Vues de Quintilien sur l'éducation. _ Sa rhétorique et ses jugements littéraires.

Pline le jeune. _ Du genre épistolaire La personne de Pline d'après ses lettres. _ La littérature du temps d'après les lettres

de Pline. _ Pline homme public. _ Etude de Lettres à Trajan, et des lettres de Trajan à Pline. _ Le panégyrique de Trajan. _ Rapprocher l'éloquence de Pline de la rhétorique de Quintilien.

Tacite. _ Sa personne. _ Le dialogue sur les grands orateurs. _ L'Agricola. _ Les Histoires et les Annales. _ Morale et politique de Tacite. Les peintures de la société romaine et de la personne des empereurs. Les comparer à celles de Velléius, de Juvénal et de Suétone. _ Les tableaux du monde barbare. _ La Germanie. _ Eloquence de Tacite.

Il est le dernier grand écrivain de la littérature profane. On marquera en finissant le contraste de l'éloquence fiévreuse du temps de Claude et de Néron, avec la littérature de l'âge de Trajan, tranquille et pacifiée.

Tous ces noms rappellent une littérature d'un goût différent. Avant Auguste, c'est l'âge classique, remarquable par le goût, le naturel, la facilité, la mesure, une sorte de jeunesse et de santé de l'esprit. Après Auguste, nous trouvons l'éloquence fiévreuse de Sénèque, l'enflure de Lucain, la concision laborieuse de Perse,

la pesanteur de Pline l'ancien, la terne dogmatique et la minutieuse didactique de Quintilien, les gentillesses de Pline, l'hyperbole de Juvénal, l'effort et l'amertume de Tacite.

Quelles sont les causes de ce changement ? La première, déjà marquée par Sénèque le père, c'est la fatalité, fatum quoddam. Après l'éclat de l'âge vient l'épuisement, la vieillesse et une sensibilité maladive qui succède à la sensibilité vraie des beaux temps. C'est la loi commune des lettres et des peuples ; nous en avons trop senti les effets pour la révoquer en doute. Dès le 18e siècle se déclarent dans notre littérature quelques-unes de ces maladies dont nous ne sommes pas encore parfaitement guéris. Mais une autre cause non moins puissante, c'est le nouvel état de la société. Un assombrissement soudain s'était fait sur le monde. L'illusion causée par le retour de la paix et l'espérance du bonheur n'avait pas duré longtemps. On avait respiré quelques jours sous le règne d'Auguste ; puis la lumière et l'air avaient manqué. Au dehors, les peuples se révoltent ; les barbares s'agitent et avertissent Rome que le temps des conquêtes est passé et qu'il faut penser à se

défendre. Auguste redemande en vain les lég
de Varus, restées dans les forêts de la Germanie
Sous Tibère l'Afrique se soulève, et la
lettre du roi des Parthes vient insulter et puni
l'empereur dans son palais. Enfin un mal
plus terrible se déclare, l'esprit de révolte pén
tre dans les rangs des légions. Au dedans, la
famille impériale est pleine de désordres, de de
et de scandales; les morts se succèdent, soit
naturelles, soit violentes; Séjan s'élève et tom
et Tibère gouverne le monde du fond de sa retra
obscure et sourde de Caprée. Un air de cons
ternation se répand sur tout l'empire.

Le monde entier est comme un camp,
le Chef du camp est maître absolu de tout.
C'est un pouvoir dont rien ne peut nous donne
une idée dans les temps modernes, si nous ne no
reportons aux circonstances mêmes. Aucune l
la formule même du Sénatus-Consulte qui
conférait la puissance à l'empereur, le déclara
au-dessus et en dehors de la loi; la loi, c'est
lui qui la fait, lui qui la change; il ne l'o
serve jamais. Aucune justice: le simple
arbitraire, menaçant à chaque instant les bi
la liberté, la vie des citoyens. Quand, chez

les peuples modernes, un pouvoir absolu s'établit par une révolution, et dépouille, exile, ou emprisonne ses adversaires, il s'annonce du moins par un Coup d'Etat. Ces exils, d'ailleurs, ces confiscations s'arrêtent après l'heure de la crise. A Rome, c'était le régime ordinaire, la coutume établie, une terreur de chaque jour et de 400 ans. Il n'y avait plus même la loi non écrite qui fait la puissance de l'opinion publique et modère les excès du pouvoir. Quand le premier Consul mit la main sur la France, il succédait à une révolution philosophique et démocratique, dont les idées, fruit du travail de tout un siècle, avaient pénétré dans la nation. Il fut donc obligé de suivre en quelque façon le courant de l'opinion publique, et la puissance de cette opinion faisait contrepoids à son pouvoir. A Rome on ne voit pas de révolution semblable; la force brutale a renversé la tête de la Société et détruit ce qui vivait seul; après la mort de l'aristocratie, il ne restait que des esclaves et l'empereur.

lui-même donne ces actes de toute-puissance comme des mesures extraordinaires, comme des coups-d'état.

Nous n'avons rien dans l'éloquence qui nous fasse suivre ce changement et nous conduise sans interruption du temps de Tite-Live

à celui de Sénèque ; mais nous emprunterons le secours de la poésie. L'homme et le monument qui représentent la fin du règne d'Auguste et en conservent l'impression, c'est Ovide et ses œuvres. Tite-Live s'arrêtait à l'an 9 après Jésus-Christ, c'est l'année même de l'exil d'Ovide. Son exil est un de ces événements obscurs un de ces actes arbitraires si fréquents sous l'empire On ne sait pourquoi il fut banni. Il n'est plus permis d'attribuer sa condamnation à la licence de ses vers ; la cour d'Auguste n'était pas si prude Il n'est pas probable non plus qu'il ait été surpris en adultère avec Julie. Le ton de sa défense incline à penser qu'il était dans le secret d'une conspiration domestique en faveur des Agrippas contre les enfants de Livie, et qu'il fut sacrifié à la vengeance de l'impératrice. La façon dont il demande grâce dans des vers qui circulaient à Rome, peint le degré d'avilissement et de servitude où étaient tombées les âmes :

« La vie m'a été donnée ; ta colère n'a pas exigé ma mort, ô prince ; tu as usé de ta puissance avec modération. Il me reste aussi les biens paternels que tu m'as laissés, comme si c'était peu de m'avoir fait présent de la vie. Ce n'est

pas un décret du sénat qui m'a condamné ; ce ne sont pas les tribunaux ordinaires qui m'ont banni ; mais toi, faisant entendre des paroles redoutables et dignes d'un prince, tu as vengé toi-même ton offense, comme il convient. L'édit qui m'a frappé, bien que terrible et menaçant, m'a cependant ménagé le nom de la peine ; il prononce la relégation, et non l'exil ..... Sans doute, pour un homme sensé et raisonnable, il n'est pas de peine plus grande que d'avoir déplu à un si grand homme ; mais la divinité se laisse quelquefois fléchir. Les nuages s'écartent, et le jour reparaît dans son éclat .... Quand tu me défendrais d'espérer, j'espérerais encore ; c'est la seule chose qui puisse se faire malgré toi. „

Ovide, Tristes, II. 127 et suiv.

„ Vita data est, citra que necem tua constitit ira,
O princeps, parce viribus use tuis.
Insuper accedunt, te non adimente, paterne,
Tanquam vita parum muneris esset, opes.
Nec mea decreto damnavit facta senatus ;
Nec mea selecto judice jussa fuga est.
Tristibus invectus verbis, ac principe dignis,
Ultus es offensas, ut decet, ipse tuas.
Adde quod edictum, quamvis immane minax-
-que,

attamen in pœnæ nomine lene fuit.
Quippe relegatus, non exsul dicor in illo;

- -

Nulla quidem sano gravior mentis quæ potent
Pœna est, quam tanto displicuisse viro.
Sed solet interdum fieri placabile numen;
Nube solet pulsa candidus ire dies.

- -

- -

Ipse, licet sperare vetes, sperabimus æque
Hoc unum fieri, te prohibente, potest.

Nous sommes si surpris d'un pareil langage que nous y soupçonnons un jeu d'esprit et u effort de rhétorique ; mais quel triste espri et quelle déplorable rhétorique ! Veut- l'entendre s'accuser ? On trouvera dans le passage suivant la même humilité et la même bassesse.

" Parce que j'ai mérité ou senti la colère du prince, ne croyez pas, mes amis, qu'il rejette mon culte. J'ai vu le sacrilég avouant qu'il avait profané les mystères d'Isis, s'asseoir au pied de l'autel d'Isis ; un autre, privé de la lumière pour un crime semblable, criait dans la rue qu'il l'avait

mérité; les dieux du ciel aiment à entendre de tels aveux, c'est un témoignage rendu à leur puissance. Souvent ils allègent la peine, et nous rendent la lumière qu'ils nous avaient ravie, quand ils voient un bon repentir succéder à la faute. Oh! je me repens! tu peux en croire un malheureux; je me repens! et mon crime fait mon supplice! Je pleure mon exil, mais surtout mon crime. Souffrir n'est rien, en comparaison d'avoir mérité le châtiment! "

Ovide, Ex Ponto. Lib. 1. Ep. 1. 49 et suiv.

" Hoc quia vel merui, vel sensi principis iram,
 A nobis ipsum nolle putate coli.
Vidi ego linigeræ numen violasse fatentem
 Isidis, Isiacos ante sedere focos:
Alter, ob huic similem privatus lumine culpam,
 Clamabat mediâ se meruisse viâ.
Talia Cœlestes fieri præconia gaudent,
 Ut, sua quid valeant numina, teste probent.
Sæpe levant pœnas, ereptaque lumina reddunt,
 Quum bene peccati pœnituisse vident.
Pœnitet o! si quid miserorum creditur ulli,
 Pœnitet, et facto torqueor ipse meo!
Quumque sit exilium, magis est mihi culpa dolori;
 Estque pati pœnas, quam meruisse, minus."

Enfin, ayant reçu de Rome les images d'August
de Tibère et de Livie, il déclare qu'il en veut fair
ses dieux, et qu'il mourra plutôt que de se l
laisser arracher:

« Heureux ceux-là qui ne sont pas réduit
à honorer des images, et voient de leurs yeux les
dieux en personne, les dieux véritables. Puisq
le destin jaloux m'a envié cette satisfaction, j'a
dore les traits que l'art a rendus à mes vœux et
l'image de mes divinités. C'est ainsi que les
hommes connaissent les dieux, cachés dans les hau
teurs de l'éther; Jupiter est invisible, on hono
sa statue. Portraits qui êtes avec moi, et vous y
serez toujours, gardez-vous de me quitter pour
une terre ennemie. Ma tête sera séparée de
mon cou, la lumière abandonnera mes yeux ar
rachés de leurs orbites, avant que vous me soyez
enlevées, ô divinités de la patrie! Vous serez
pour moi le port du salut, et l'autel du refuge! »

Ce n'est pas le sens: Faites en sorte de ne pas être sur une terre ennemie (et pour cela faire, faites-moi rentrer à Rome, et vous avec moi).

« Felices illi qui non simulacra, sed ipsos,
Quique deûm coram corpora vera vident.
Quod quoniam nobis invidit inutile fatum,
Quos dedit ars votis, effigiemque colo.
Sic homines novere deos, quos arduus æther
Occulit; et colitur pro Jove forma Jovis.

Ovide, Ex Ponto II. 8
57. et suiv.

Denique quae mecum est, et erit sine fine, cavete
Ne sit in inviso vestra figura loco.
Nam caput a nostra citius cervice recedet,
Et patiar fossis lumen abire genis,
Quam caream raptis, o publica numina, vobis;
Vos eritis nostrae portus et ara fugae. "

C'est là le ton habituel des Tristes et des Lettres écrites du Pont. Un pareil langage caractérise l'époque. A côté s'était ouverte l'école des déclamateurs, c'est-à-dire l'effort et l'agitation de l'esprit dans le faux et dans l'absurde. Cette futile occupation donnée à l'esprit suffirait pour marquer l'influence funeste exercée sur les lettres par le changement de la société. Mais on trouverait peut-être cet indice trop peu sérieux; on dirait que les déclamations sont des travaux d'écolier, ou les amusements ridicules de pédants au sein de leur école, si l'on ne voyait un poète connu et admiré du public, un frère, pour ainsi parler, de Virgile et d'Horace, oublier toute dignité et flatter honteusement la main qui l'avait frappé. Quelle distance prodigieuse entre les épîtres aimables et familières qu'Horace adressait à Mécène, et+ les basses supplications d'Ovide!

+ à Auguste

Sous Tibère se perpétue l'école des déclamateurs, escorté d'un [élégant] abréviateur, Velléius, et d'un compilateur insipide, Valère-Maxime. En même temps paraît, ou plutôt se cache un esprit fin, délicat, mais humble, Phèdre le fabuliste. Ses fables font si peu de bruit qu'on ne les entend pas, ou que du moins on peut paraître ne pas les entendre. C'est ainsi qu'on explique le mot incroyable de Sénèque, qui, parlant de la fable, dit que ce genre n'a pas encore été essayé chez les Romains. Il convenait sous Tibère qui n'aimait pas la liberté des paroles et haïssait l'éclat des lettres. « L'esclave dépendant et craintif n'osant dire ce qu'il voulait, a confié à ses fables ses propres sentiments, et a échappé aux reproches sous le voile de la fiction. »

Phèdre, liv. III. prolog. v. 35 et suiv.

Servitus obnoxia
Quia, quæ volebat, non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit,
Calumniam que fictis elusit jocis.

Ce que Phèdre dit d'Esope, il l'a fait lui-même. On rencontre dans ses fables quelques observations prudentes contre les grands de Rome; il s'attaque même au Chef de l'Etat, mais avec réserve et

timidité : « Les Athéniens déploraient leur servitude ; non parce que le maître fût cruel, mais un fardeau inaccoutumé est toujours pesant. »

Phèdre. Fab. I. 2. v. 6 et suiv.

Cum tristem servitutem flerent Attici,
non quia crudelis ille, sed quoniam grave
Omnino insuetis onus ....

Ce poète prudent et contenu nous conduit jusqu'au règne de Caligula. Ici nous sommes au cœur de notre sujet ; ici nous trouvons Sénèque, c'est-à-dire l'éloquence dans le plus brillant esprit que Rome ait produit après Cicéron.

Le tableau de la société romaine que nous venons de présenter nous suggère deux conclusions, l'une qui regarde Sénèque, l'autre l'empire. La décadence des mœurs, l'abaissement des âmes, l'avilissement des lettres expliquent les fautes de Sénèque. Nous ne prétendons pas l'absoudre, mais nous voulons le faire comprendre, et l'excuser jusqu'à un certain point, en rejetant sur ses contemporains la part qui leur revient dans ses erreurs. On s'étonnerait outre mesure du ton qui règne dans quelques-uns de ses ouvrages, si l'on ne connaissait les lettres d'Ovide que nous avons citées, et l'on serait trop sévère pour l'homme, si l'on ne voyait la turpitude de

siècle au milieu duquel il vivait. Nous appre nons ainsi à être justes, mais indulgents pour Sénèque, impitoyables pour le temps et pour la société. Les fautes de l'homme sont passées avec lui ; elles troublèrent sa vieillesse, d'ailleurs belle et honorable, mais elles ne trompent aujour d'hui ni ne séduisent personne. Il n'en est pas de même de la société dont tous les actes appartien nent à l'histoire, et qui, à ce titre, semblent com mander le respect. Ce respect, nous ne le lui accor derons pas ; nous montrerons au contraire son abais sement. Pour le mesurer avec justesse, il nous a fallu remonter aux causes de la chute, et la suivre dans ses progrès, non par des faits ou des ar guments, mais en nous transportant au milieu de cette époque. Nous connaissons ainsi littérairement l'influence exercée sur la littérature par la révo lution impériale et le gouvernement des successeurs d'Auguste. Les lettres ont souvent succombé à cette influence ; c'est leur faiblesse ; souvent elles épurent les âmes corrompues et protestent contre la tyrannie ; c'est leur honneur.

obscur

A. Aderer.

IIe. Leçon.

Sénèque. – Sa vie.

Très bonne rédaction. L'auteur a étudié le sujet par lui-même, et relevé dans Sénèque divers passages qui n'avaient pas été indiqués dans la leçon.

Sénèque. — Sa vie.

C'est par Sénèque le philosophe que nous commencerons l'histoire de l'éloquence latine après le règne d'Auguste. Il semble qu'il faudrait d'abord parler de son père, Sénèque le rhéteur, pour suivre exactement l'ordre des temps; mais l'école des déclamateurs que représente Sénèque le père est moins intéressante, et doit être, en quelque sorte, reléguée au second plan. Si elle nous montre combien l'éloquence avait dégénéré à Rome, et comme le goût s'y était corrompu, si elle témoigne du vide des esprits à cette époque par la frivolité des sujets qui l'occupent, elle nous apprend peu de chose sur la vie morale du temps, et c'est ce qui nous intéresse avant tout: isolés dans leurs écoles et dans leur rhétorique, les déclamateurs ne tiennent presque à leur temps que par le mauvais goût. Au contraire, Sénèque est mêlé aux événements, il vit à la cour des empereurs, il prend part aux intrigues, aux crimes même du palais des Césars, et sa vie, en nous jetant au milieu même de son

temps, nous apprend ce que valaient ceux qui l'entouraient, et la Société romaine, en gén à l'époque des Claude et des Néron.

La vie de Sénèque est triste à raconter et cependant elle a été la matière d'une sorte d'éloge académique : Diderot s'est fait le pan gyriste de Sénèque, et a défendu intrépidement sa gloire, en dépit de toutes les objections et de celles même que Sénèque faisait, pour ainsi dire à sa propre gloire par ses actions. Lagrange, à la sollicitation de D'Holbach, avait publié une traduction de Sénèque ; Naigeon la reprit, et y ajouta des notes (1778). Il paraît que ce fut l'occasion d'une espèce de polémique, dans laque on attaqua Sénèque, et à propos de Sénèque la philosophie ; Diderot y répondit, et dans u ouvrage intitulé *Essai sur les règnes de Claud et de Néron, et sur la vie et les ouvrages de Sénèq* il défendit Sénèque avec l'intrépidité d'un rhéteur qui veut avoir raison en dépit de la vérité, ne se faisant pas même faute de démentir Sénèque dont il supprimait les ouvrages qui faisaient tort à sa gloire ; c'est que derrière Sénèque se cachait la philosophie : la philosophie, voilà réellement ce qu'il voulait défendre, et, à l'enten

parler avec tant de passion, on voyait bien, si l'on peut s'exprimer ainsi, et surtout en parlant de Diderot, qu'il prêchait pour son saint : il ne se serait pas échauffé ainsi pour la gloire de Sénèque*. Les journaux du temps, le *Journal de littérature* de l'abbé Grosier, l'*Année littéraire* de Fréron, répondirent au panégyrique de Diderot, et, ennemis des philosophes, ils mirent dans leurs réponses la passion qu'on apporte à des questions de parti. Mais celui qui montra le plus de fureur contre Sénèque, ce fut La Harpe, qui se prit à Sénèque avec l'acharnement d'un philosophe d'hier converti.

C'est plus vrai

Pour nous, laissons là le panégyrique et l'invective, et prenons l'histoire, sans plaidoyers et sans arguments ; examinons la vie de Sénèque telle qu'elle est, et par Sénèque jugeons de son temps : *ab uno disce omnes*. Cette étude historique, en le plaçant au milieu des hommes qui l'entouraient, nous permettra d'ailleurs d'être plus indulgent pour lui, quand nous verrons à combien de dangers

* Il oubliait si bien Sénèque qu'au milieu de son ouvrage il le quitte tout d'un coup pour J.-J. Rousseau.

l'exposaient les exemples qu'il avait sous les yeux et la fatale contagion du mal.

Sénèque naquit à Cordoue la troisième année de l'ère chrétienne; il passa sa jeunesse sous Tibère, et sa vie publique ne commença que sous Caligula. Elevé à l'école de son père il y reçut des leçons qu'il n'oublia jamais: comme son père, il fut un déclamateur, et il eut de brillants succès; dans ces écoles, où se dépensait tant d'esprit, on n'avait jamais vu personne qui fût plus ingénieux, plus subtil, plus habile à combiner les mots, plus adroit à aiguiser un trait, plus riche en pensées (Sententiæ), plus brillant dans son style; jamais personne n'y fut plus applaudi, et ne mérita plus de l'être. Sénèque s'adressa aussi à l'école des philosophes, et la secte qu'il choisit, ce fut le stoïcisme: il se déclara l'élève de Zénon; „ C'était bien imprudent, disait Diderot: la philosophie du courtisan est celle du maître. Porter les livrées du Zénonisme à côté d'un Néron, c'est prendre l'habit de Quesnel sous le ministère d'un Fleury ou d'un Mirepoix; on n'est pas maladroit à ce point. " C'était se déclarer contre la cour; mais l'opposition de Sénèque

?

J'ai pu citer cela en parlant, mais cela ne vaut pas la peine d'être reproduit par écrit. (C'est de Diderot)

était plus bruyante que celle d'un janséniste ; il se faisait presque le représentant du mécontentement public ; car un stoïcien était un mécontent ; pour un futur courtisan, Sénèque ne commençait pas bien. Toutefois il se garda bien de trop se compromettre, et ne poussa pas l'opposition jusqu'au martyre. Tout ce qui lui arriva, ce fut d'exciter la jalousie littéraire de Caligula ; il est vrai que Caligula, après l'avoir raillé, et avoir dit que son style était " un amas de gravier sans ciment " (Diderot) arena
‖Suet. Calig. 53 sine calce‖, alla jusqu'à vouloir le faire périr pour se débarrasser d'un rival. Une courtisane de Caligula, qui s'intéressait sans doute à Sénèque, rappela à l'empereur que Sénèque mourait de consomption et qu'il ne fallait pas attendre longtemps pour être débarrassé
|, 19 de lui (Dion Cassius, hist. rom. liv. LIX|)
Ce fut Sénèque qui n'attendit pas longtemps : la mort de Caligula vint bientôt le sauver.

Au commencement du règne de Claude, Sénèque tient école de philosophie et attire la jeunesse romaine ; c'est un stoïcien à la mode. Mais bientôt, poursuivi par
(Dion Cassius Messaline, qui voulait sans doute se venger
|, 8 LX|)

de ses railleries, il est accusé d'entretenir un commerce adultère avec Julie, fille de German[icus] et exilé en Corse, pays sauvage et affreux, séjour horrible, où il est enseveli vivant, com[me] il le dit dans une petite pièce de vers :

„ Parce relegatis, hoc est, jam parce sepul[tis]
„ Vivorum cineri sit tua terra levis. „

Sénèque soutint d'abord son exil avec dig[nité] il ne se plaignit point, pas même auprès de sa m[ère] il lui écrivit pour la consoler, et la consolat[ion] à Helvia est un ouvrage où le goût est loin d'ê[tre] irréprochable, sans doute, mais où l'on sen[t] par moments le cœur d'un fils et l'âme d'un homme ferme et résigné. C'est le rhéteur qui parle, lorsqu'il disserte longuement sur [la] vanité des biens d'ici-bas, et sur l'impuissan[ce] de la fortune aux prises avec le sage ; lorsqu'[il] examine froidement la nature de l'exil, qui n'est, dit-il, qu'un changement de lieu lorsqu'il montre que, volontairement ou no[n] il y a partout des hommes éloignés de leur pa[ys] des exilés, et que Rome en est pleine ; lors[qu'] il dit que le changement de lieu n'est pas un mal, que l'homme aime le mouvement que l'âme est une émanation de l'esprit

Bonne addition à la leçon

céleste, que la nature des choses célestes est de se mouvoir perpétuellement, et que l'homme est, comme les astres, toujours en mouvement; que les migrations des peuples n'ont pas cessé, depuis Anténor, Evandre et Diomède, jusqu'aux colonies romaines envoyées en Corse par Sylla; que l'on ne peut enlever à l'exilé le spectacle du ciel et des astres qui charment ses regards; à coup sûr, Sénèque a oublié un peu sa mère. Mais on trouve aussi dans la consolation à Helvia les accents vrais d'une émotion contenue, lorsque, par exemple, il fait parler sa mère ainsi: „Je suis privée des embrassements d'un fils bien aimé; je „ne jouis plus de sa présence, de sa parole; où „est celui, dont la vue chassait la tristesse de „mon front, celui dans le sein duquel je dé„posais tous mes ennuis?" — „Ego „complexu filii carissimi careo; non cons„pectu ejus, non sermone fruor; ubi est „ille, quo viso vultum relaxavi; in quo „omnes sollicitudines meas deposui?" (ch. 15)

On aime à entendre parler l'homme après le rhéteur, lorsqu'il rappelle à sa mère quelles sont ses véritables consolations, le bonheur de

il

ceux qui lui restent, la tendresse de sa sœu[r]
de ses fils, de ses petits-fils, de ce Marcus
" l'aimable enfant, à la vue duquel nul[le]
" tristesse ne peut durer ", blandissimum
" puerum, ad cujus conspectum nulla potes[t]
" durare tristitia " (Ch. 16). La vie de Sén[èque]
est si triste qu'on ne peut s'empêcher de s'arrêter
avec complaisance sur les sentiments qui lui fo[nt]
honneur. Mais ce que nous cherchons surto[ut]
à connaître, c'est son caractère : or Sénèque
montre noble et résigné dans la Consolation à
Helvia, et sa fermeté donne de l'élévation à so[n]
langage, et le rend éloquent : " Laissons l[es]

id.

" larmes et les gémissements sans fin à ceux do[nt]
" les âmes faibles sont énervées par une longue
" félicité ; qu'ils tombent à la plus légère at[-]
" teinte du malheur, mais ceux qui ont p[assé]
" leur vie dans les misères, qu'ils supporten[t]
" les plus rudes épreuves avec une constance ferm[e]
" et inébranlable " Fleant itaque diutius
" et gemant, quorum delicatas mentes ener[-]
" vit longa felicitas, et ad levissimarum
" injuriarum motus collabantur : at quoru[m]
" omnes anni per calamitates transierunt, gr[a-]
" vissima quoque forti et immobili const[antia]

id.

„ tia perferam „ (Ch. 2) Du milieu de l'exil, Sénèque dit : „ qu'il n'est pas malheureux : „ ipse tibi... indico me non esse miserum : „ (Ch. 4) Il se complait à rappeler la grandeur d'âme que Marcellus a montrée dans son exil, et il semble le prendre pour modèle ; aussi, ce n'est plus Marcellus, c'est Sénèque qui se dit à lui-même : „ Que les nations admirent et „ adorent César ; toi, sois content de l'admi- „ ration de Brutus. „ Illum suspiciant et „ colant gentes ; tu, vive Bruto miratore „ contentus. „ (Ch. 9)

Malheureusement Sénèque ne tint pas toujours le même langage, et trois ans après il écrivit dans son exil un livre qu'il eût voulu effacer, et que Diderot l'aide à effacer, en le rayant de la liste de ses ouvrages ; c'est la consolation qu'il adresse à un favori de Claude, au grec Polybe. Polybe vient de perdre un de ses frères ; Sénèque lui écrit, et, confondant ses propres maux avec ceux de Polybe : „ Plaignons-nous ensemble, „ dit-il ; conqueramur ; atque adeo ipse „ hanc litem meam faciam (21)....... „ jam nunc, si quid proficere possumus con- „ queramur. „ (22) Oui, c'est vraiment

une cause que plaide Sénèque, et l'on voit bientôt ce qu'il veut gagner. Ce n'est plus comme dans la consolation à Helvia ; il se plaint maintenant. Sa prétendue consolation n'est qu'une sollicitation adressée à la Cour, qui n'est pas très discrète, ni très délicate. Le favori de Claude lui sert, en quelque sorte, d'intermédiaire, et, en lui écrivant, il s'adresse indirectement au maître qui est toujours présent et l'accable de louanges, qui par leur exagération vont jusqu'au ridicule. Écoutons le : „ Quoi „ Polybe est dans les pleurs, et se plaint de quelque „ chose, quand il jouit de la faveur de César ! „ Luget Polybius, et aliquid propitio dolet „ Cæsare ! (22)" — Qui consolera Polybe „ c'est César, César qui lui tient lieu de tout. „ « Ce serait une impiété de te plaindre de la „ fortune, quand César est vivant ; il vit, tous „ les tiens respirent ; tu n'as rien perdu ; tu ne „ dois pas seulement avoir les yeux secs, mais „ riants ; ... il te tient lieu de tout ...... „ Quand tu te seras retiré dans ta maison, a„ c'est alors qu'il te faudra craindre la tristesse „ car, tant que tu contempleras ton Dieu, la „ tristesse ne pourra se faire accès jusqu'à toi „ César te remplira tout entier ... „ Fas

„ tibi non est, salvo Cæsare, de fortuna queri.
„ Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui: nihil
„ perdidisti; non tantum siccos oculos tuos esse,
„ sed etiam lætos oportet ... hic pro omnibus
„ est. ... Si quando te domum receperis, tunc
„ erit tibi metuenda tristitia; nam quamdiu numen
„ tuum intueberis, nullum illa ad te inveniet acces-
„ sum: omnia in te Cæsar tenebit. (Ch. 26)
„ Ne sois donc pas ennemi du bonheur de ton
„ frère.... César lui survit, et avec César toute
„ sa race. „ Ne itaque invideris fratri tuo....
„ Superstitem Cæsarem omnemque ejus prolem...
„ habet. „ (Ch. 28) _ César ne s'appartient
„ plus; il est tout à l'empire: „ C'est à ses
„ veilles que tous doivent la conservation de leurs
„ maisons, à son travail que tous doivent leur
„ repos, à ses fatigues leurs plaisirs, à ses labeurs
„ leur loisir: depuis que César s'est consacré
„ à l'univers, il s'est arraché à lui-même, et,
„ semblable à ces astres qui poursuivent sans
„ repos leur éternelle course, jamais il ne peut
„ s'arrêter, ni rien faire pour soi. „ Omnium
„ domos illius vigilia defendit, omnium otium
„ illius labor, omnium delicias illius industria,
„ omnium vacationem illius occupatio. Ex quo

" se Cæsar orbi terrarum dedicavit, sibi erip
" et, siderum modo, quæ irrequieta semper
" cursus suos explicant, nunquam illi li
" nec subsistere, nec quidquam suum fac
Ce soleil qui féconde le monde, c'est Claud
nature ingrate, lourde et ridicule, ce Clau
qui fut le jouet de Caligula et de ses camar
dans sa jeunesse, de ses femmes et de ses aff
chis, quand il fut sur le trône, ce Claude q
ne fit jamais rien de lui-même, qui laissa
faire ; ce Claude qu'on tira tout tremblant
coin où il se tenait blotti pour le faire emper
ce Claude qui ne sut ni épouser, ni répudier
lui-même, mais qui fut épousé par Agrippin
et répudié par Messaline. (An discidiu
tuum nosti ?, dit Narcisse à Claude) (Taci
Ann. XI, 30). Mais quoi ! César n'est p
seulement un soleil ; c'est un Dieu ; Sénèq
n'attend pas sa mort pour le diviniser ; il an
ce le jour de l'apothéose : " O Polybe,
" relève-toi, et toutes les fois que les larmes vi
" dront mouiller tes yeux, attache les sur
" César ; elles se tariront à l'aspect de ce
" Dieu glorieux et puissant ; " Attolle te
" et quotiens lacrymæ suboriuntur oculis

„ tuis, totiens illos in Cæsarem dirige): sicca-
„ buntur maximi et clarissimi conspectu numinis."
Enfin Sénèque s'adresse directement à lui, et
nous verrons avec quelle humilité il parle
à son Dieu. « Qu'il pacifie la Germanie,
„ qu'il nous ouvre la Bretagne, qu'il joigne
„ de nouveaux triomphes aux triomphes de ses
„ pères ; moi aussi j'en serai spectateur ; sa
„ clémence, qui est la première de toutes ses
„ vertus, sa clémence me le promet. Aussi
„ bien, il ne m'a pas tellement abattu qu'il ne
„ voulût pas me relever ; que dis-je ? il ne m'a
„ pas même abattu ; non, je tombais, poussé par
„ la fortune, et il m'a soutenu ; j'étais entraîné
„ dans l'abîme, et ses mains divines m'ont retenu
„ et déposé doucement à terre. Il a supplié
„ le Sénat en ma faveur, et, non content de
„ me donner la vie, il l'a demandée pour moi.
„ Qu'il voie comment il voudra se prononcer
„ sur mon compte ; sa justice verra que ma
„ cause est bonne, ou sa clémence la rendra
„ telle ; ce sera pour moi un égal bienfait,
„ qu'il me sache innocent, ou qu'il veuille
„ que je le sois ... » Hic Germaniam
„ pacet, Britanniam aperiat, et patrios

" triumphos ducat et novos : quorum me
" quoque spectatorem futurum; quæ primum
" obtinet locum ex virtutibus ejus, promittit
" clementia ; nec enim sic me dejecit, ut nollet
" erigere ; imo ne dejecit quidem, sed impulsum
" fortuna et cadentem sustinuit, et in præcipi-
" euntem leniter, divinæ manus usus moderatione
" deposuit. Deprecatus est pro me senatum,
" vitam mihi non tantum dedit, sed etiam peti[it].
" Viderit, qualem volet æstimari causam meam
" vel justitia ejus bonam perspiciet, vel clemen-
" tia faciet ; utrumque in æquo mihi ejus
" beneficium erit, sive innocentem me scierit
" esse, sive voluerit. (Ch. 32). C'est le
même ton que celui d'Ovide exilé, s'adressant
à Auguste, comme nous l'avons vu :

Nec mea decreto damnasti facta senatûs,
Nec mea selecto judice jussa fuga est :
Tristibus invectus verbis, ita principe dignum,
Ultus es offensas, ut decet, ipse tuas.
Adde quod, edictum quamvis immane minaxque,
Attamen in pœnæ nomine lene fuit.
Quippe relegatus, non exsul dicor in illo..
(Tristes. Liv. II).

" Tu peux voir que les coups de la foudre

" sont justes, quand ceux même qui en sont
" frappés l'adorent " dit enfin Sénèque (32)
" Scias licet ea demum fulmina esse justissima,
" quæ etiam percussi colunt. "

Il paraît que Claude fut de l'avis de Sénèque, et trouva ses coups de foudre si justes qu'il ne releva pas sa victime : Sénèque resta en exil, malgré toutes ses flatteries. Si nous avons tant insisté sur l'exil de Sénèque, c'est qu'il s'y est révélé lui-même à nous par ses écrits, et qu'il nous y a tracé, pour ainsi dire, en personne une page de son histoire, ou plutôt, en nous découvrant son caractère, il nous a expliqué d'avance quel pourra être son rôle à la Cour : ce sera un courtisan, mais un courtisan maladroit, qui ne sait même pas louer habilement.

toujours

Tandis que Sénèque est en exil, Messaline se livre aux désordres les plus extravagants, elle épouse Silius pendant l'absence de Claude ; Claude revient pour se venger ; mais déjà il hésite, quand Narcisse, craignant que Messaline, qu'il a dénoncée, ne reprenne son crédit, met fin aux irrésolutions du prince, en faisant tuer

Messaline. Claude était à table, quand on
lui annonça qu'elle venait de mourir. Il ne
s'informa même pas si c'était de sa propre
main, ou de celle d'un autre; « il demanda
» à boire, et continua son repas » (Tac. Ann.
XI. 38). Un homme si faible devait facile-
ment se laisser prendre par l'habile Agrippine
elle s'empara de lui, et, bientôt, à Messaline
succéda Agrippine : c'était un nouveau règne
Comme tous les pouvoirs nouveaux, Agrippine
voulut d'abord se rendre populaire, elle rappe-
la ceux qu'avait exilés Messaline, et entre
autres Sénèque :

" J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis... Rome alors estimait leurs ver-

La Chronique scandaleuse du temps
disait que Sénèque était l'amant d'Agrippine
Sénèque, comme nous voyons, était toujours
mêlé à des querelles de femmes. Agrippine
le fit précepteur du jeune Néron, « espérant
» que ses conseils leur seraient utiles à tous de
» pour arriver à la domination » (Tacit.
Ann. XII. 8). Bientôt Néron « entre sur
» les pas d'Agrippine dans la famille d

" Claude " (Rac.) Il épouse Octavie, fille de l'empereur, il est adopté par lui; – Britannicus est écarté; la grandeur de Néron n'a plus besoin pour s'établir que de la mort de Claude, on se débarrasse de Claude. Sénèque était-il dans le secret? on ne saurait trop le dire. On décerna à Claude les honneurs de l'apothéose et on lui fit de magnifiques funérailles. Une oraison funèbre fut prononcée; jusque là les empereurs n'avaient pas eu besoin de recourir à l'éloquence d'autrui: le discours que prononça Néron fut composé par Sénèque; Sénèque fut l'orateur, Néron était poète. " Tant qu'il fut question de la
" naissance illustre de Claude et de la gloire
" de ses ancêtres, et même de ses connaissances
" littéraires, on écouta favorablement; mais
" quand on entendit l'éloge de sa prévoyance
" et de son jugement, personne ne put s'em-
" pêcher de rire (Tacite. Ann. XIII. 3); tel fut le succès de l'éloquence de Sénèque. – Sénèque ne prenait sans doute pas son panégyrique au sérieux; car, en même temps qu'il composait l'éloge du prince, il le raillait dans une satire mordante:

dans sa consolation à Polybe, il avait fait
de Claude un Dieu ; il en fit une citrouille
(κολοκύντη) ; après l'apothéose, l'apo-
locyntose. Rien n'est plus curieux, pour con-
naître le caractère de Sénèque, que de rappro-
cher cette satire de la consolation à Polybe
mais rien n'est plus curieux non plus que
de lire ce pamphlet pour lui-même, et de voir
ce qu'il y a d'esprit moderne à la française
dans ce morceau composé par l'écrivain de
l'antiquité qui fut peut-être le plus français
par l'esprit. Claude va monter au ciel ; il
chemine d'un pas inégal, non passibus æq[uis]
(Claudius ; Claudus, boiteux). Il avait
eu bien de la peine à se mettre en route.
" Il commençait à pousser son âme au
" dehors, mais il ne pouvait lui trouver d'iss[ue]
" Mercure avait alors appelé une des
" Parques, et lui avait dit : fais donc en[fin]
" ta besogne ; laisse une fois les astrolog[ues]
" dire vrai, eux qui, depuis le commencem[ent]
" de son règne, l'enterrent tous les ans,
" tous les mois ; il est vrai qu'il ne fau[t]
" pas s'étonner s'ils se trompent ; person[ne]
" n'a jamais su l'heure de sa naissance ;

Cela n'a pas de sel en français. — Natus répond au participe ὤν.

" personne n'a jamais cru qu'il fût né. "
La Parque avait obéi, et Claude avait cessé de paraître vivre, " desiit vivere videri. "
" Ultima vox ejus hæc inter homines audita " est, quum majorem sonitum emisisset " illa parte, qua facilius loquebatur : " Vah ! " me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, " nescio ; omnia certe concacavit. " Or voici ce qui se passe alors au Ciel, le troisième jour avant les ides d'octobre, sous le consulat d'Asinius Marcellus, et d'Aviola, Aviola. On annonce à Jupiter qu'il vient d'arriver un personnage singulier, qui branle la tête, qui traîne le pied droit, et qui parle un langage inintelligible. Jupiter lui dépêche Hercule, qui avait parcouru toute la terre et connu tous les peuples ; à l'aspect du nouveau venu, Hercule recule effrayé : c'est un nouveau monstre ; voilà pour lui un treizième travail. En examinant bien, il croit reconnaître une façon d'homme ; il lui adresse ces paroles en Grec :

" Τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν, πόθι τοι πτόλις ;

Claude, ravi d'être tombé parmi des philologues, lui répond :

" Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασ[sic]
mais il oublie d'ajouter le vers suivant :
" Ἔνθα δ'ἐγὼν πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ'αὐ[τούς]

On voit qu'à la plaisanterie Sénèque mêle la satire sanglante. C'est un pamphl[et] politique. La Fièvre, qui n'a jamais quitté Claude, dit à Mercure qui il est : " il " est né à Lyon ; c'est un franc Gaulois (Gal[lus] " Germanus) " ; aussi, comme devait le faire " un Gaulois, il a pris Rome, Romam cep[it]. Claude, de sa main tremblante, fait son ge[ste] habituel, pour ordonner le supplice de l'inso[len]te Fièvre ; " On eût dit que tous étaient [ses] " affranchis, tant on s'inquiète peu de lui. Les Dieux sont assemblés : Jupiter leur pr[o]pose de délibérer pour savoir s'ils l'admet[tront] parmi eux : Auguste fait un long di[s]cours où il énumère tous les meurtres que Claude a commandés, tous ceux qu'il a fait mourir sans les entendre " lui qui faisa[it] " mourir les hommes comme des chiens. " Il vote pour l'expulsion de Claude ; on se range de son avis, et Claude est précipité d[u] Ciel ; Mercure l'entraîne et le fait de[s]cendre par la voie sacrée ; là s'est rendue

une foule nombreuse, accourue pour assister aux funérailles de Claude ; le cortège est magnifique : il est aisé de voir qu'on enterre un Dieu. On chante une hymne funèbre :

„ Deflete virum,
„ Quo non alius
„ Potuit citius
„ Discere causas,
„ Una tantum
„ Parte audita,

Saepe et neutra....
Caedite maestis
Pectora palmis,
O causidici,
Venale genus !

Claude était ravi d'entendre son éloge, mais Mercure l'entraîne aux Enfers ; à la nouvelle de son arrivée, Messaline accourt, et après elle, la longue suite de ceux qu'il a envoyés devant lui aux Enfers ; « tout est „ plein de mes amis, dit-il ; par quel hasard „ êtes-vous ici ? — Tu le demandes, lui répond-„ on ; qui nous y a envoyés, si ce n'est toi, „ le meurtrier de tous tes amis ? „ On le conduit au tribunal d'Eaque, qui le condamne à jouer aux dés dans un cornet percé ; enfin Caligula arrive, et le réclame comme son esclave : il produit des témoins qui l'ont vu souffleter Claude. — Le morceau n'est pas terminé.

C'est un pamphlet, mais un pamphlet qui n'est pas désintéressé, et qui est fait pour flatter les maîtres nouveaux : c'est une suite du Complot. Sénèque s'entend mieux à „ railler qu'à louer ; mais il n'est pas plus „ désintéressé dans ses satires que dans ses flat„ teries. En se moquant de Claude, il fait sa Cour à Néron, comme il a fait la Cour à Claude : Néron appelait les champignons le mets des Dieux, parceque c'étaient eux qui avaient valu à Claude les honneurs de l'apothéose ; chacun disait son mot contre l'empereur mort ; on s'en était si souvent moqué tout bas, qu'il fallait bien se dédommager un peu. Voilà une vengeance tout italienne ; on soumet, on empoisonne, on enterre, on loue, on raille, et celui qui avait adoré le prince le plus humblement est celui qui le flétrit le plus de sa satire.

Sénèque était un Courtisan, mais un courtisan mal-habile qui n'était pas maître de sa langue : on pouvait bien prévoir qu'il ne saurait pas se tenir à son poste. L'idée de faire une satire contre le prince mort était une imprudence ; car il devait en retomber quel

chose sur le prince vivant. Il lui échappait des traits qui ne devaient pas plaire à Néron :
„ il faut naître empereur ou imbécille ;....-
„ si sot, qu'on pouvait en faire un empereur...
En se moquant de l'apothéose de Claude, il se moquait de l'apothéose en général :
„ demandez à celui qui a vu Drusille monter
„ au ciel ; " — „ il est inspecteur de la voie
„ Appienne, par où l'on sait que le divin
„ Auguste et Tibère sont allés chez les Dieux...
Quel que fût Claude, Sénèque violait en lui la majesté impériale, et Néron pouvait douter qu'il la respectât davantage en sa propre personne.

Sénèque est d'abord tout puissant auprès du nouveau prince, qu'il a peut-être contribué à établir sur le trône : il fait de Néron un éloge en vers, comme devait l'être l'éloge de ce nouvel Apollon ; la Parque lui file des jours heureux, „ et du fil doré qu'elle
„ tient dans ses mains elle tisse le siècle d'or :
„ Aurea formoso descendunt secula filo.
„ Phébus est là, qui soutient le travail
„ de ses chants, et qui se réjouit de l'avenir.
„ Phœbus adest, cantu que juvat, gaudet-
„ -que futuris.

qu'il dépasse les limites de la vie d'un homme? " Il dit : qu'il triomphe de la vie mortelle ; son
" visage est semblable au mien ; sa beauté, sa v
? " son chant, tout le fait mon égal ; il donnera
" des jours de bonheur au monde épuisé, et fera
" parler les lois devenues muettes. Tel que l'éto
" du matin dissipe les nuages qui s'enfuient, et
" tel Néron apparaît, tel il se montre à Rome
" Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
" Ille mihi similis vultu, similis que decore,
" Nec cantu, nec voce minor ; felicia lassis
" Secula præstabit, legum que silentia rump
" Qualis discutiens fugientia Lucifer astra...
" Talis Cæsar adest, talem jam Roma Neron
(Apocolocyntose, 4). " Aspiciet.

On peut rapprocher de cet éloge celui de Luca (au début de la Pharsale), et l'on verra dans Lucain || l'ironie d'un homme indigné, e dans Sénèque l'ivresse légère d'un nouveau fav

|| un effort d'hyperbole qui peut sembler

Sénèque se fit bientôt une ennemie d' Agrippine : il voulait lui disputer Nér pour combattre son influence, il lui avait opposé une Courtisane, du nom d'Acté qui s'était emparée de l'esprit de Néron Agrippine, jalouse de se voir préférer un affranchie, se retourna vers Britannicus

elle répéta, en présence même du prince, que Britannicus était le vrai et légitime héritier de l'empire paternel;... qu'elle irait avec lui au camp, et que là « on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, « et de l'autre l'impotent Burrhus, et « l'exilé Sénèque, l'un avec sa main mutilée, et l'autre sa langue de déclamateur, « réclamant l'empire de l'univers. » — (Ann. XIII. 14). Las de ses cris, Néron se débarrassa de Britannicus, et si Sénèque ne fut pas son complice, du moins il profita du crime: les biens de Britannicus furent partagés entre les principaux favoris de Néron, et Sénèque en eut sa part. On fut indigné de voir Sénèque et Burrhus, ces hommes qui faisaient les sages, se distribuer les dépouilles d'un innocent.

Agrippine voulait se venger de Sénèque, et c'était sans doute à son instigation que Suilius, cet orateur vénal si terrible sous Claude, ne cessait de diffamer Sénèque; il l'accusait d'avoir, en quatre ans de faveur, amassé trois cent millions de sesterces, et d'épuiser l'Italie

(60 millions de francs)

pas des usures énormes. Sénèque trouva de accusateurs qui dénoncèrent Suilius, rapp lèrent ses concussions et ses délations, et le représentèrent comme le ministre des cruaut de Claude ; Suilius fut exilé et dépouillé d'une partie de ses biens. Ainsi se venge l'auteur du _traité de la clémence_, mais la vengeance lui fit tort : ce triomphe d favori excita des mécontentements (Tac. _Ann._ XIII. 42. 43).

Cependant Agrippine essaie de ressai sir son crédit sur Néron, qui lui échap de plus en plus ; enfin Néron, las de importunités, forme le projet de la faire pé il échoue une première fois ; éperdu de crain il veut prévenir la vengeance de sa mère, il s'adresse à Sénèque et à Burrhus ; apr un long silence, Sénèque demande à Burr s'il faut commander le meurtre aux prétori donnant ainsi le conseil du crime, mais en rejetant la responsabilité sur un autre ; Burrhus répond que les prétoriens n'obé ront pas, et que c'est à l'affranchi Ani de poursuivre ce qu'il a entrepris ; Anic consent et Agrippine est frappée. —

+ Quintilien nous en a conservé la 1ère phrase VIII, 5, 18.

Néron, comprenant bien que ce meurtre n'est pas de ceux qu'on peut dissimuler, adresse au Sénat une lettre composée par Sénèque ; nous n'avons pas cette lettre+, mais Tacite nous dit qu'elle n'était qu'une longue diatribe contre Agrippine, et qu'elle la représentait comme s'étant punie elle-même de l'attentat qu'elle méditait contre la vie de Néron. L'horreur que cette lettre excita contre Néron fut générale. Quoiqu'on ne puisse pas juger Sénèque sans le placer dans son temps, et que la dépravation morale de son époque atténue un peu l'odieux de ses actions, cependant, en dépit de Diderot, de ses plaidoyers et de son emphatique apologie, il est impossible d'excuser Sénèque d'avoir ainsi consacré l'aveu du parricide.

Sénèque et Burrhus semblent n'avoir plus rien devant eux : Agrippine était tombée ; mais Agrippine était pour eux comme un rempart qui les protégeait ; ils furent bientôt écartés et remplacés par des favoris de bas étage, des Anicet et des Tigellin. Burrhus

mourir bientôt, et ce fut un grand coup porté au crédit de Sénèque. Lorsqu'il eut appris que les nouveaux favoris cherchaient à le décrier dans l'esprit du prince, et qu'il eut remarqué lui-même combien Néron devenait de jour en jour plus froid à son égard, il sollicita de lui un moment d'entretien, il lui demanda la permission de se retirer de la Cour, résista aux sollicitations et aux caresses insidieuses du prince, et quitta à jamais le palais pour vivre dans la retraite et tâcher de se faire oublier. Une fois Sénèque ruiné, « le parti des honnêtes gens était vaincu, dit Tacite, et Néron penchait du côté des méchants. » « Bonis artibus non idem virium erat ..., et Nero ad deteriores inclinabat..» Ainsi cet homme qui avait flatté Claude avec tant de bassesse, et qui l'avait livré au ridicule après sa mort ; cet homme qui avait consenti à recevoir sa part des dépouilles de Britannicus, qui avait aigri sans cesse le fils contre sa mère, et qui avait fait l'apologie du parricide, cet homme était du parti de la vertu à la Cour de Néron !

L'histoire de Sénèque nous montre

ce qu'était la vie morale du temps: s'il était du nombre des gens de bien, on se figure ce que valaient les autres ; et encore, du temps de Sénèque, quelque horribles que fussent les tragédies qui se passaient dans le palais, les crimes étaient du moins inspirés par quelque intérêt qui pouvait les expliquer ; mais après lui, on vit Néron et bien d'autres s'abandonner sans motif aux plus extravagants forfaits, comme si c'eût été pour le simple plaisir de faire le mal. La licence des princes n'avait pas de bornes ; c'est qu'il n'y avait pas de morale publique qui pût les contenir. Sans doute, elle existait cette conscience du genre humain, qui ne peut être abolie ; mais elle était muette, ou n'avait point d'autorité. Le Christianisme est venu, qui a donné aux hommes une morale publique ; dès-lors elle eut des représentants ; dès-lors elle se fit entendre ; elle prit une voix, et la voix du peuple fut appelée la voix de Dieu. Les petits, que le Christianisme avait relevés, osèrent juger tout haut, et on tint compte de leurs jugements ; aussi bien, ils pouvaient

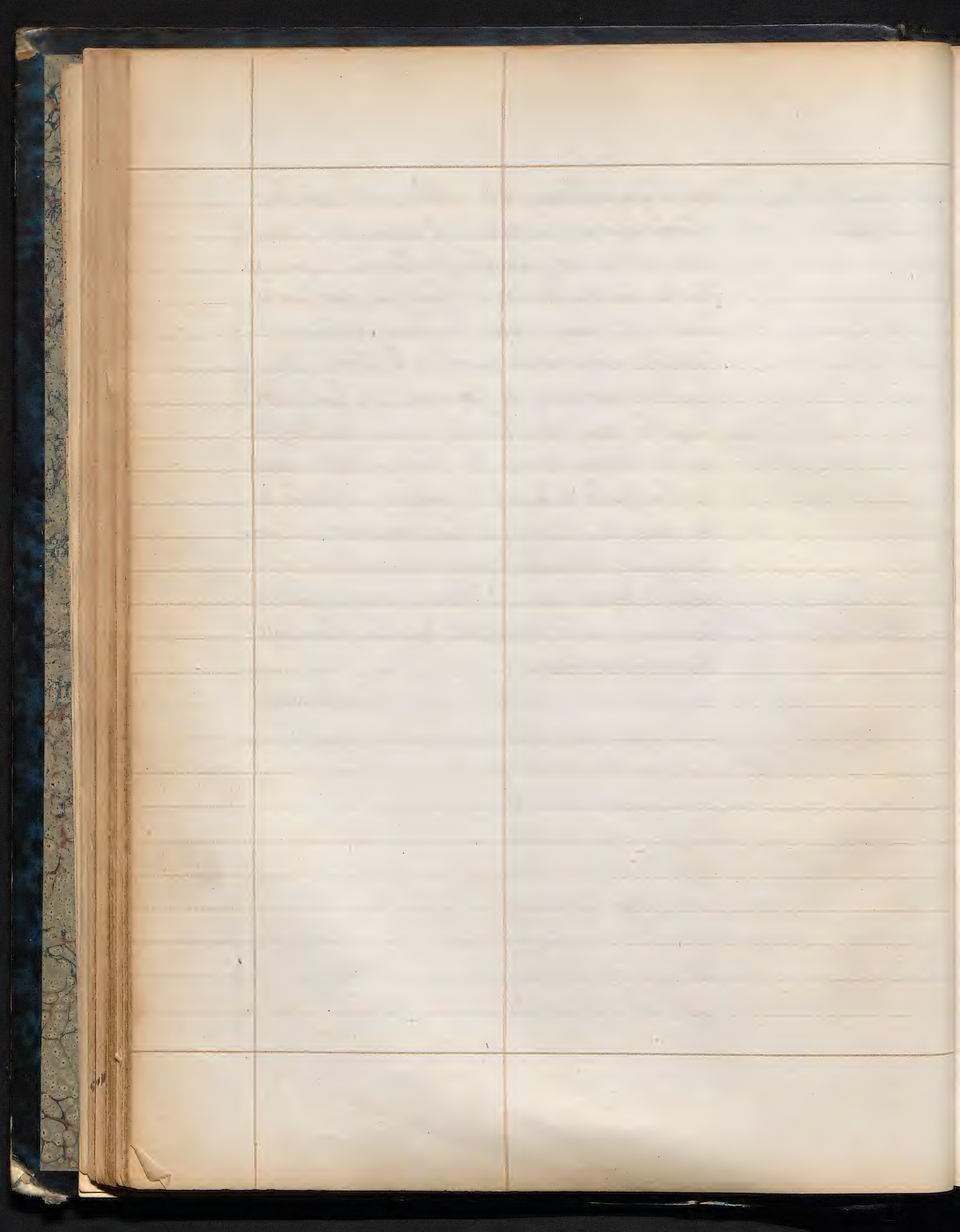
Tac. Agric. 2.

voir plus clair que les puissants : ils n'étai
pas exposés, comme eux, à l'enivremen
des grandes fortunes, qui obscurcit parf
la lumière naturelle de la conscience. En
les crimes des grands ne furent plus se
lement une honte pour eux-mêmes ; ce fu
en quelque sorte, une injustice envers le
petits ; supposez aujourd'hui des débau
et des profusions semblables à celles de ce
empereurs romains : ce serait un déni d
justice, une insulte faite aux petits et au
humbles.

Si la dépravation morale de l'époq
où vivait Sénèque ne l'excuse pas, elle expl
du moins sa conduite : il vivait dans une
cour, où l'exemple et l'intérêt le portaie
à prendre les mêmes armes que ses rivau
pour se maintenir à son poste. Toutef
il vaut mieux le condamner, sans déclam
tion ni invective, mais avec l'équitable
sévère réprobation de l'histoire. Que
exemple nous serve aussi de leçon : il ne
suffit pas d'avoir, comme Sénèque, -
l'esprit le plus ingénieux et le plus bril
d'avoir même de grandes idées, de voir c

qu'il y a de beau et de noble, et de prêcher éloquemment la vertu : l'esprit peut tout cela, et ce n'est pas assez de l'esprit ; puisqu'il n'a pas pu préserver celui qui parlait si bien ; il faut ajouter la force intérieure, la délicatesse et la pureté de l'âme ; il faut s'observer et se contenir ; il faut être humble pour être honnête ; au lieu d'affecter le dédain stoïcien de Sénèque, et de regarder la foule d'un œil de mépris, comme si on était seul sage, il faut respecter ce témoin et ce juge, la foule, qui a non seulement plus d'esprit que Voltaire, mais plus de conscience et d'honnêteté que le plus sage des philosophes.

Guillemot



IIIe Leçon.

Sénèque. Sa vie (Suite).

Bonne rédaction, bonnes citations. Quelquefois la liaison des idées n'est pas assez bien saisie, ou assez marquée.

Sénèque. _ Sa vie (Suite).

Nous avons raconté la première moitié, c'est-à-dire, la partie la plus fâcheuse de la vie de Sénèque. Nous l'avons fait avec toute l'impartialité possible. Sans nous en rapporter à Dion Cassius qui semble recueillir à plaisir les médisances et les contes scandaleux, nous avons mieux aimé suivre Tacite, qui mêle à la sincérité d'un grave historien du respect pour la mémoire de Sénèque. Sans doute il y a de l'art et de la convention dans son histoire ; il n'a pas été témoin des intrigues qu'il peint ; il n'a pas entendu les paroles qu'il prête à ses personnages : mais ces arrangements, destinés à donner un nouveau prix aux oeuvres d'art, n'empêchent point l'impression générale de son récit d'être profondément vraie.

cela ne s'entend pas bien, ainsi présenté.

Dans le temps le plus beau de sa vie, Sénèque, par sa fortune même, avait déjà excité contre lui les rumeurs publiques. On se taisait, il est vrai, sur les crimes dont on sentait que l'origine remontait plus haut ; mais on lui reprochait de mettre si peu d'accord ses actions

ses actions et ses paroles, de prêcher la morale la plus austère, et de vivre dans le faste et l'opulence.

Il écrivit pour se défendre le traité de la vie heureuse. Il se montre là très spirituel, mais aussi très orgueilleux, et ses raisons souvent sont peu solides.

De beata vita XVI.

La vertu suffit au sage pour vivre heureux; mais dit-il, en parlant de lui-même : « l'homme qui est dans le chemin de la vertu, lors même qu'il s'y est beaucoup avancé, a cependant besoin de quelque indulgence de la fortune, tandis qu'il se débat encore au milieu des choses humaines .... »

Parole pleine d'esprit, mais argument sans valeur.

id. XIX.

Puis, il attaque à son tour ses adversaires : « Au seul nom d'hommes illustres par quelque grand mérite vous aboyez comme de petits chiens à la rencontre de gens qu'ils ne connaissent pas. Il vous convient en effet, que personne ne paraisse homme de bien comme si la vertu d'autrui était la censure de vos méfaits » ..... Il leur dit ensuite qu'ils sont attachés à leurs passions comme à autant de croix, et, finissant par un trait de sarcasme plaisant : « toujours médisants, ajoute-t-il ils se donnent des grâces en outrageant les autres.

id. ibid.

Je croirais que pour eux c'est un loisir, s'il n'y avait des gens qui du haut du gibet crachent sur

Ce n'est pas cela : — Je croirais que leur innocence leur permet d'être si sévères, si je ne voyais ....

ceux qui les regardent. » Et plus loin, introduisant Socrate, il lui prête ce discours où respire tout l'orgueil de la philosophie antique :

id. XXVI. « Il n'est rien que je me sois autant promis que de ne pas faire plier à vos opinions la conduite de ma vie. Rassemblez de toutes parts vos propos habituels : ce ne seront pas des invectives que je croirai entendre, mais des vagissements, comme en poussent les enfants les plus misérables ...... Vos hallucinations, je les supporte, comme le grand Jupiter supporte les extravagances des poètes : l'un d'eux lui a donné des ailes ; un autre, des cornes ; tel autre le représente adultère .... ce qui n'avait d'autres résultats que d'ôter aux hommes la honte du péché, s'ils eussent cru des Dieux de telles infamies. Mais quoique tout cela ne me blesse en rien, cependant, dans votre intérêt je vous le dis : honorez la vertu .... » — Il est bien entendu que c'était Sénèque lui-même qui parlait par la bouche de Socrate.

id. XXIII. Ailleurs : « Le sage, dit-il, s'il peut être riche, aura sans doute des biens, mais comme choses légères et fugitives, et sans vouloir qu'ils soient un fardeau, ni pour aucun autre, ni pour lui-même. Il donnera .... Pourquoi avez-vous dressé les oreilles ? Pourquoi tendez-vous

le pan de votre robe? Il donne, oui, mais aux gens de bien, ou à ceux qu'il pourra rendre hom[mes] de bien. » Comme s'il disait : cela ne vous regarde pas. Toute la défense de Sénèque est ain[si] semée de traits ingénieux et piquants ; on voudrait seulement qu'il se fut montré plus modeste.

id. XVII. Il y a un autre profit plus sérieux à tirer de la lecture du traité de vita beata : on y voit peintes avec vivacité les mœurs du temps. Le Chapitre XVII, par exemple, semble nous mett[re] sous les yeux un riche de ce siècle. Rien n'est p[lus] expressif, en effet, que ces questions diverses qu'il prê[te] aux envieux : « Pourquoi parles-tu mieux que tu ne vis? Pourquoi baisses-tu le ton devant un su-périeur? Et regardes-tu l'argent comme un meuble nécessaire pour toi, et te troubles-tu pour un dommage? ..... Pourquoi as-tu une cam-pagne plus ornée que ne l'exigent les besoins d[e] la nature? Pourquoi ne soupes-tu pas selon tes préceptes? Pourquoi ce mobilier si brillant? Pourquoi boit-on chez toi du vin plus vieux q[ue] toi? ? Pourquoi ta maison est-elle si bien disposée? Pourquoi sont plantés ces arbres qui ne doivent rie[n] donner que de l'ombre? Pourquoi ta femme su-spend-elle à ses oreilles le revenu d'une opulente

famille? ..... Pourquoi est-ce un art chez toi que de servir à table? car l'argenterie n'est pas mise en place au hasard et suivant le caprice de l'esclave; mais elle est habilement disposée. Pourquoi y a-t-il un maître à découper?» — Ajoute, si tu veux, « pourquoi possèdes-tu au-delà des mers? Pourquoi plus de propriétés que tu n'en connais? ..... »

Toutes ces accusations s'adressaient à Sénèque. Mais que de gens alors eussent pu les prendre pour eux-mêmes! « Je ne suis pas sage, répondait insolemment Sénèque, et, pour donner pâture à la malveillance, je ne le serai pas. »

Cependant il le fut; du moins sa puissance politique cessa bientôt de lui faire des ennemis; car la mort de Burrhus avança pour lui-même l'heure de la disgrâce. On sait l'entretien qu'il eut avec l'empereur. « Sénèque finit, dit Tacite, comme on finit toujours avec les princes, par des remercîments; mais il changea la vie qu'il menait depuis sa grande faveur; il renvoya cette cour qui remplissait sa maison; il ne souffrit plus de cortège, sortant peu, et prétextant toujours des maladies, ou des études, pour se renfermer chez lui. »

Tacite, Annales XIV, 56.

Ici commence la seconde vie de Sénèque. Jusque-là il avait peu écrit, sa vie politique, son ministère, en quelque sorte, lui enlevant tout loisir. De cette première époque datent la Consolation à Helvie; la Consolation à Polybe; l'apocolocyntose; le traité de la clémence, sorte de conseils adressés à Néron et de satisfaction donnée à l'opinion publique; le traité de la vie heureuse, dirigé contre les malveillants et les envieux. On peut y joindre la Consolation à Marcia, mais avec moins de certitude.

Tous ces ouvrages sont, pour ainsi dire, personnels, en ce qu'ils se rapportent tous à quelque événement particulier de la vie de Sénèque. Maintenant, il ne sera plus seulement le champion de sa propre cause; il va devenir le représentant de l'opinion publique au moment même où le parti des honnêtes gens, suivant l'expression de Tacite, est anéanti

Annales XIV, 52. « .... Nec bonis artibus idem virium erat et Nero ad deteriores inclinabat. » Les crimes, jusque-là, avaient un sens; on pouvait prétexter la nécessité politique; après

Ann. XV. 37. 38. 39. 40 &c. Sénèque, commencent les extravagances, les

horreurs, les infamies : ce sont les lâchetés de Tigellin, les mariages contre nature, l'incendie de Rome, dont on a accusé l'empereur lui-même, les supplices des chrétiens, des constructions absurdes et monstrueuses, et le monde mis au pillage pour y suffire, en un mot, la passion de l'impossible. Néron avait déjà paru sur le théâtre; et même Sénèque et Burrhus, selon Dion Cassius, avaient encouragé les applaudissements, jouant ainsi le rôle du chef de claque moderne; mais du moins l'empereur, sous de tels ministres, gardait-il encore quelque retenue ; après eux, il ne mit plus de bornes à la licence, et se prostitua publiquement, avec une sorte de fureur, sur la scène.

C'est alors qu'il parut pour la première fois sur un théâtre public, à Naples.

Sénèque aurait pu se taire ; il osa protester, au moins par de nombreuses allusions. On sent, dans ses nouveaux écrits, l'impression vive de la disgrâce dont il avait été frappé. Car, loin qu'il faille l'accuser de tomber dans d'étranges déclamations, on doit au contraire suppléer toujours au sens des expressions qui nous paraissent déjà si fortes. Ainsi, l'exil, sous les empereurs, ne ressemble point à l'exil d'aujourd'hui. De nos jours les bannis sont

La liaison des idées échappe dans ces lignes

mis, par leur bannissement même, à l'abri du pouvoir qui les a expatriés ; au temps de Néron, qu'on fût à quelques lieues de Rome ou perdu dans le coin d'une lointaine province on ne pouvait jamais se flatter d'avoir échappé à la vengeance impériale et l'on avait pour ainsi dire, le couteau sans cesse levé sur la tête.

Epistol. XIV ad Lucilium

Les lettres à Lucilius, qui sont très certainement un ouvrage postérieur à la disgrâce de Sénèque trahissent manifestement l'impression que fit sur lui sa propre ruine. Ainsi, dans la quatorzième lettre recommandant à son ami la constance et le mépris des maux : « Ces maux, dit-il, sont de trois sortes on craint la pauvreté ; on craint les maladies on craint le mal qui arrive par la violence des puissants. De tous ces maux, aucun ne nous ébranle plus vivement que celui dont nous menace la puissance d'autrui ; car il vient accompagné de bruit et de tumulte. Les deux autres sont des maux naturels qui se glissent doucement et qui n'effraient ni les yeux ni les oreilles mais le mal que nous font les autres hommes se présente en grand appareil ; il est environné de couteaux, de feux, de chaînes, de bêtes

farouches, toutes prêtes à déchirer les entrailles de la victime. Imagine en cet endroit une prison, des croix, des chevalets, des ongles de fer, un pieu qui traverse le milieu du corps et qui sort par la bouche, des membres tirés à quatre chevaux, une chemise trempée dans le soufre, enfin tout ce que la cruauté a pu inventer. » — Cette peinture n'est point mise là pour l'effet: car les tortures dont on nous parle, les chrétiens les avaient souffertes.

L'expérience et les leçons du malheur avaient déjà inspiré à Sénèque des cris éloquents et des réflexions que ne renierait point la morale chrétienne. Dans la lettre VIIe, voyez comme il s'emporte contre les combats de gladiateurs!

?

Epistola ad Lucilium VII.

« Au matin, on expose les hommes aux lions et aux ours; à midi, on les ramène devant leurs spectateurs.... L'affaire se termine par le fer et le feu, et le sort des combattants est toujours la mort.... Après tout, quelqu'un de ces gens-là avait commis un vol. — Soit, il a mérité la croix. — Quelque autre avait assassiné. Eh bien! il a mérité la mort. Mais toi, malheureux, qu'as-tu donc fait pour être condamné à ce spectacle? (où l'on

n'entend que ces cris) : « frappe ! brûle ! tue ! Pourquoi va-t-il si lâchement contre le fer ? Pourquoi tue-t-il avec si peu de hardies Pourquoi meurt-il de si mauvaise grâce ? » .. Rendez grâces aux dieux immortels de ce que vou enseignez la cruauté à un prince qui ne la saur apprendre. » Ici l'allusion est transparente et chacun comprenait sans de plus amples explications. Sénèque, on le voit, avait réfléchi sur sa situation ; il pressentait le péril, et ne pouvait le dissimuler ; témoin ces autres pas sages significatifs de la quatorzième lettre : —

Lettre XIVe. passim.

« Le sage évite les puissances qui pourraient lui nuire, avec cette précaution, qu'il ne para pas avoir dessein de les éviter ; car c'est une partie de la sécurité, que de ne pas la recher cher ouvertement, parce qu'il semble que l'on condamne ce que l'on fuit. » Et plus lo « Il y a trois choses que, suivant l'ancienne maxime, l'on doit éviter : la haine, l'en et le mépris. La sagesse seule en peut enseigner la méthode ; car il est difficile de garder la mesure. Prenons garde de nous attirer le mépris par la crainte de l'envie, et, pour ne vouloir pas nous élever au-dessus des autres,

(quia quæ quis fugit, damnat.)

ne leur apprenons pas qu'ils peuvent nous fouler aux pieds : ça été pour beaucoup une cause de crainte, de pouvoir être craints. Assurons-nous de tous côtés ; il est aussi dangereux d'être méprisé que d'être envié. Réfugions-nous donc dans la philosophie ; cette étude, non seulement auprès des gens de bien, mais encore auprès de ceux qui ne sont que médiocrement méchants, est comme un sacerdoce. »

(infularum loco sunt)

On dirait que Sénèque cherche un refuge à l'autel de la philosophie : « Non, s'écrie-t-il, le vice n'aura jamais assez de crédit, non, jamais les conjurations qu'il forme contre la vertu ne seront assez puissantes pour empêcher que le nom de la philosophie ne demeure vénérable et sacré. Du reste, il en faut user avec modestie et prudence..... On pourrait douter que le sage fît bien de prendre part au gouvernement de la république dans un temps de confusion.... » Et là-dessus Sénèque blâme Caton de s'être mêlé aux luttes de César et de Pompée. Il n'oublie donc aucun ménagement ; il s'entoure de toutes les précautions ; et pourtant il n'est pas rassuré. « Quoi donc ? celui qui suivra cette règle sera-t-il en sûreté ?

C'est ce que je ne puis vous promettre, puisq[ue]
qu'à un homme sobre la santé ; et toutef[ois]
la sobriété fait qu'on se porte bien. "
" Après tout, si l'on meurt, on se consol[e]
avec sa conscience ; " car un brigand vous
tue, mais il ne vous condamne pas. "

On sent que Sénèque a peur ; mais [il]
semble que la peur même lui donne du courag[e].
Plusieurs de ses lettres offrent le même caractère
et, par exemple, la 13e, la 73e, la 103e [et]
la 105e. Tantôt c'est l'espérance d'échap-
per au péril. " Quelque fois le glaive a é[té]
détourné de la tête qu'il allait abattre ; quel[que]
fois le condamné a survécu à son bourreau. "

Lettre XIIIe.

Tantôt c'est un soin minutieux à rappeler
que les philosophes obéissent aux lois et
révèrent les magistrats. " Un homme s[in]-
cère et candide, qui s'est éloigné du sénat, [du]
forum et de toutes les affaires publiques p[our]
se livrer à de meilleurs emplois, aime ceux-[là]
même par le soin desquels il peut s'y donne[r]
en sûreté, et leur rend en son cœur un tém[oi]-
gnage volontaire de gratitude, reconnaissa[nt]
qu'il leur est obligé de ce grand avantage
quoiqu'ils n'y songent pas. " Tantôt, en

Lettre LXXIIIe.

Sénèque prêche aux autres la prudence, et semble étendre hors de soi ce sentiment du péril qui trouble son propre cœur. Il recommande de savoir retenir sa langue : « La conversation, dit-il, a je ne sais quel charme qui s'insinue, qui flatte, et tire dehors notre secret, comme fait l'ivresse ou l'amour. Celui qui l'a ouï ne s'en saurait taire, ni se contenter de dire simplement ce qu'il a ouï. » Sénèque, en même temps qu'il se reprochait un de ses défauts, voulait peut-être avertir Néron de ne pas écouter légèrement ceux qui, lui rapportant ses conversations, chercheraient à les dénaturer.

Lettre CV.

Telle est donc la situation : Néron et Sénèque sont deux adversaires en présence. Néron a pour lui la force ; Sénèque est prudent et ferme ; de plus il sait s'attacher l'opinion publique, en la tournant contre ses ennemis. Quoi de plus odieux et de plus méprisable en effet que la Cour telle qu'il nous la peint dans le traité de la Colère ? Il emprunte ses exemples à l'histoire de C. Caligula, et certains critiques en ont pris prétexte pour croire que ce traité fut écrit sous Caligula lui-même ; mais leur opinion est une méprise ; C. Caligula

n'a fait ici que prêter son nom ; et, derrière l[ui]
il faut voir Néron. Revenons donc à la vie
des Cours.

(De ira. II, 33. „ Les injures des hommes puissants doiven[t]
être accueillies non seulement avec patience, m[ais]
même d'un air riant ; car ils humilieront d[e]
nouveau, s'ils croient avoir humilié. Ce qu'il
y a de plus odieux dans l'insolence d'une haute
fortune, c'est de haïr ceux qu'on a blessés. To[ut]
le monde connaît le mot de cet homme qui avait
vieilli au service des rois. On lui demandait com-
ment il était parvenu à une chose si rare à la [cour],
la vieillesse ? En recevant des affronts, dit-il,
et en remerciant. „ — Et tout aussitôt Sénèq[ue]
raconte l'histoire de ce Pastor que Caligula [in]-
vita à souper le jour même où l'on avait
égorgé l'un de ses fils, pour satisfaire le
caprice de l'empereur... « Pastor ne ve[rsa]
pas une larme, il ne laissa s'échapper au[cun]
signe de douleur. Il soupa comme s'il
avait obtenu la grâce de son fils. Tu me
demandes pourquoi ? Il en avait un autre. »

Ailleurs Sénèque nous transporte en Per[se],
mais nous n'y sommes pas trompés. Là encor[e],
sous le voile de l'allusion, nous reconnaissons

(De ira III, 15.

Néron et son rival: .... « Le roi de Perse, offensé sans doute de ce qu'Harpagus eût osé lui donner un bon conseil, lui fit servir à table la chair de ses enfants, et lui demanda plus d'une fois si l'assaisonnement lui en plaisait. Puis, lorsqu'il le vit rassasié de ce mêts affreux, (plenum suis malis), il fit apporter les têtes, et lui demanda s'il était content de son accueil. Le malheureux ne perdit pas la parole; sa bouche ne resta pas close. « Chez un roi, dit-il, tout mêts est agréable. » Que gagna-t-il à cette flatterie? de n'être pas invité à manger les restes ..... C'est ainsi qu'on mange chez les rois; c'est ainsi qu'on y boit, c'est ainsi qu'on y répond: il faut sourire à ses funérailles. Doit-on payer la vie si cher? »

Ici revient une pensée favorite de Sénèque. Sénèque aimait à considérer lui-même et à présenter aux autres la mort comme un refuge. Il répète sans cesse que tout homme a dans ses mains le moyen d'échapper à la tyrannie, et de sauver sa liberté. Il prouva le jour de sa mort qu'il ne soutenait pas seulement une vaine thèse: car, à ce que raconte Tacite, lorsqu'il entra dans le bain chaud où il devait

mourir, il répandit de l'eau sur les esclaves qui étaient le plus près de lui, ajoutant qu'il offrait cette libation à Jupiter libérateur : Jovi liberatori ! »

L'attitude de Sénèque vis-à-vis de Néron explique, nous l'avons dit, ses invectives contre Caligula. Caligula est le modèle, l'expression la plus complète de la tyrannie, et flétrir ses cruautés, c'était flétrir les cruautés de tous les tyrans||. Elle explique aussi ses déclamations contre Alexandre, qui avait fait périr le philosophe Callisthènes. Alexandre est ici Néron et Callisthènes Sénèque.

|| De plus il était permis de déclamer contre Caligula ; il n'était pas divus ; il n'avait pas reçu l'apothéose.

Tandis qu'il déclamait contre les oppresseurs de la liberté, réfugié dans le sein de la philosophie, le seul abri où ne pussent l'atteindre les ressentiments du maître, Sénèque réformait ses mœurs ; sa vie intérieure devenait plus austère et plus pure, et c'est ainsi encore qu'il ralliait à son parti les honnêtes gens. Défenseur de la philosophie, il faisait l'écho de tous les sentiments généreux qui battaient encore dans les poitrines de quelques hommes de bien. De là ces éloges prodigués à Caton. Car l'empire a

pris là-dessus son parti : il défendait, il est vrai, d'exalter les rivaux d'Octave, et les derniers champions de la république, Brutus et Cassius ; leurs images mêmes n'avaient pu jadis paraître aux funérailles de Julie. Mais il souffrait qu'on louât Caton, et qu'on cherchât, dans ces éloges, la consolation d'un passé qui ne reviendrait plus. D'ailleurs on ne s'avisait pas de regretter l'ancienne forme républicaine. Les plus sincères partisans sentaient bien qu'elle était à jamais condamnée ; les biens dont on pleurait la perte étaient le sentiment de la liberté morale, de la dignité, de la justice, et voilà ce qu'on exaltait dans Caton, qui semblait être le héros de tous les sentiments nobles et purs.

Égaré par la grandeur même de sa cause, et par la faveur du public, Sénèque put se faire illusion ; il crut qu'il survivrait, qu'il succéderait peut-être à Néron. L'opinion en faisait pour ainsi dire son candidat, et ce titre pouvait bien ne pas déplaire à l'ancien ministre. On connaît le vers de Juvénal :

...... Quis dubitet Senecam praeferre-
- Neroni ?

Tacite lui-même, au XIVe. livre des Annales : « Le bruit court, dit-il, que Subrius, ainsi que les centurions, par une ré[so]lution secrète, qui pourtant ne fut point ignor[ée] de Sénèque, avaient décidé qu'après s'être défa[its] de Néron par la main de Pison, ils se déferaien[t] de Pison même, pour donner l'empire à Sénèq[ue] qui semblait n'avoir été désigné pour ce choi[x] que par la réputation bien innocente de ses vertus. On allait même jusqu'à débiter l[es] propres mots de Subrius : qu'on ne gagnera[it] rien à remplacer un joueur de lyre par un comédien ; car Pison jouait la tragédie p[u]bliquement, comme Néron jouait de la ly[re]

Annales, XIV. 65

Sénèque se laissa abuser : il ne s'ab[usa] pas long-temps ; car du jour où il tomba du pouvoir, on voit, pour ainsi dire, la menace s'approcher de plus en plus, présage d'une mort prochaine. L'année même de sa disgr[âce] Tacite rapporte qu'un certain Romanus avait manœuvré sourdement contre Sénèq[ue] dont il accusait les liaisons avec Pison, mai[s] que Sénèque, avec plus de fondement, fi[t] retomber l'accusation sur l'accusateur.

id. ibid.

Quelque temps après, un enfant

Annales XV. 23. | devenue sa femme.

naquit à Poppée, la maîtresse de l'empereur.
Les sénateurs allèrent en corps féliciter Néron;
mais celui-ci refusa de recevoir Thraséas.
Au bout de quelques jours, il se vanta, dit-on,
chez Sénèque, de s'être réconcilié avec le philosophe Stoïcien, et Sénèque en félicita Néron.
Ces félicitations, ajoute Tacite, qui faisaient tant d'honneur aux deux grands hommes, faisaient craindre encore plus pour leurs jours.

L'année suivante, on répandit le bruit que Néron voulait empoisonner Sénèque. Sénèque parut le croire; car dès-lors il ne vécut plus que des herbes de son jardin, et d'eau. Il écrivait alors les <u>questions naturelles</u>, qui sont un traité de physique; et, comme il eut l'occasion de rappeler, sur l'air qui ébranle la terre, l'opinion de Callisthènes, il s'arrête; la peur lui inspire une digression, et il commence l'éloge de ce philosophe. « Callisthènes,

Questions naturelles VI 23.

homme bien digne d'estime, ... car il eut l'âme élevée, et ne voulut point souffrir les extravagances de son roi. Sa mort sera pour Alexandre une tache éternelle, que ni d'autres vertus, ni des guerres toujours heureuses n'effaceront jamais. Chaque fois qu'on dira: que

de milliers de Perses sont tombés sous ses coups ! on répondra : et Callisthènes aussi ! Chaque fois qu'on dira : il a fait mourir Darius, Darius le grand roi ! et Callisthènes aussi ! répondra-t-on. Chaque fois qu'on dira : il a tout vaincu jusqu'aux bords de l'océan ; il l'a même envahi avec les premières flottes qu'aient vues ses ondes ; il a étendu son empire d'un coin de la Thrace aux bornes de l'Orient ; on répondra : mais il a tué Callisthènes. Eût-il surpassé en renommée tous les capitaines et rois de l'antiquité, il n'a rien fait qui efface le crime d'avoir tué Callisthènes. » Puis il continue : « Callisthènes, dans l'ouvrage où il a décrit la submersion d'Hélice et de Buris, etc. »

Ce panégyrique de Callisthènes, cette sorte de diatribe contre Alexandre, intercalée sans raison dans des études sur la nature, montre assez quelles étaient alors les préoccupations de Sénèque. Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Néron n'attendait que l'occasion ; la conspiration de Pison la lui donna. Dion Cassius prétend que Sénèque prit part à ce complot ; mais Tacite

Annales XV, 60.

le crois pas. « A la mort de Latéranus, dit-il, succéda celle de Sénèque, que Néron désirait plus impatiemment que toutes les autres, non qu'il eût la preuve que Sénèque eût conspiré; mais il voulait achever par le fer ce qu'il avait tenté en vain par le poison. »

Il faut lire tout au long dans Tacite la mort de Sénèque. Elle était digne d'être racontée par l'un des plus admirables historiens qui aient jamais été. Rien n'égale le calme, la constance, la grandeur d'âme avec laquelle Sénèque reçut l'ordre de mourir et mourut. Lorsqu'il avait déjà les veines ouvertes, il appela ses secrétaires, et son éloquence ne l'abandonnant pas même à ses derniers moments, il leur dicta un discours qui fut bientôt dans toutes les bouches. Nous n'avons pas ce discours; Tacite déclare qu'il n'a point voulu le défigurer, sous prétexte qu'il est entre les mains de tout le monde; aveu curieux qui nous apprend qu'ainsi les anciens n'introduisaient point dans leurs œuvres les discours étrangers, tels qu'ils avaient été prononcés.

On sait que sa femme Pauline avait voulu mourir avec lui, et que Néron, craignant que sa cruauté ne devînt trop odieuse, donna ordre

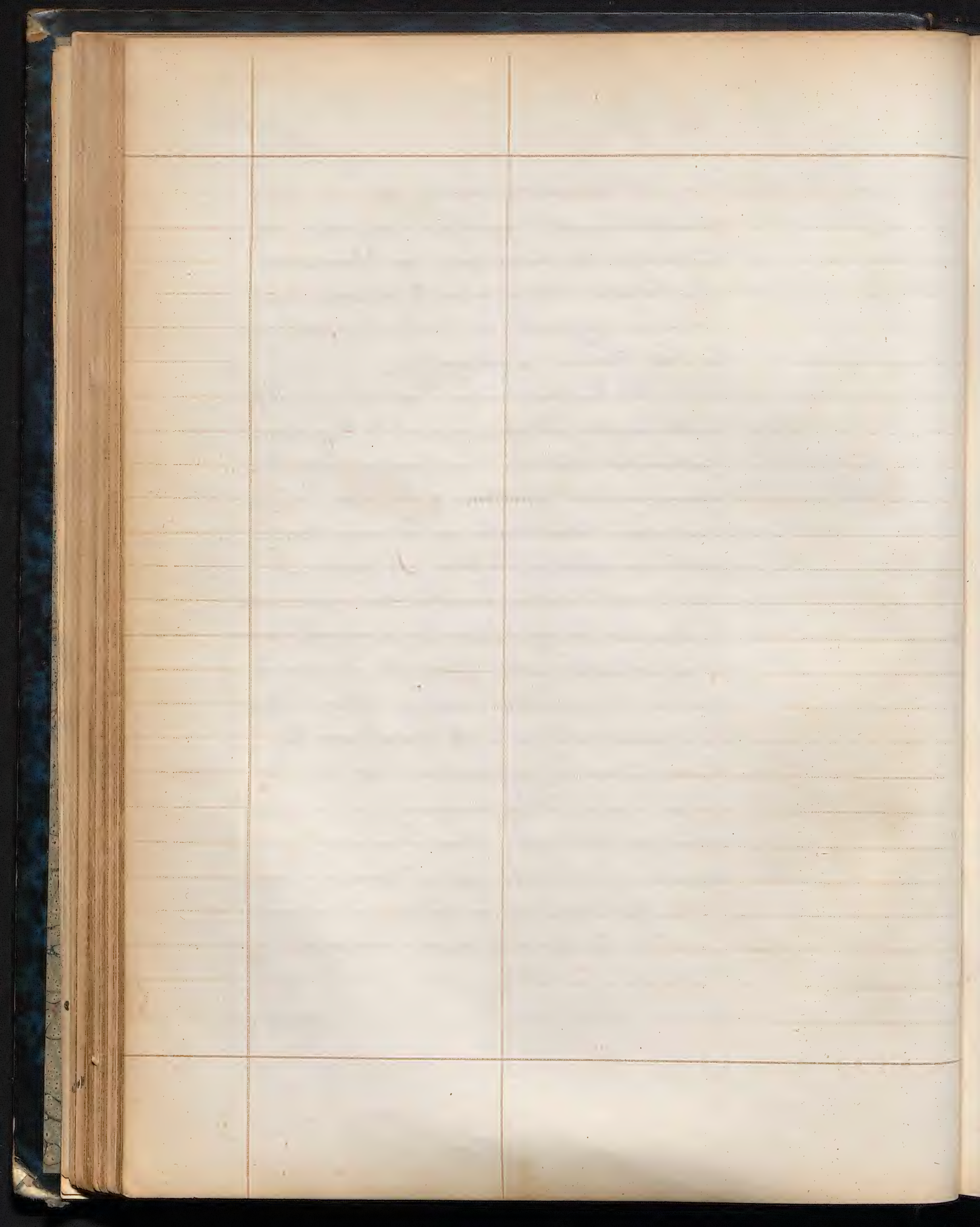
qu'on la sauvât. Plus tard, les ennemis de Sénèque ne manquèrent pas de soutenir qu'il avait forcé sa femme de s'ouvrir aussi les veines; mais l'opinion publique fit prompte justice de cette calomnie.

Ainsi périt Sénèque, à l'âge d'environ 6[illegible] ans. On l'a tour-à-tour violemment attaqué et exalté outre mesure; il importe de dire sur lui le bien et le mal; car il y a de l'un et de l'autre. Sénèque ne fut ni un saint, ni un sage; il ne fut pas même l'honnête homme tel que nous nous le représentons. Mais pour l'être à cette époque, il fallait, dans un haut rang, avoir l'héroïsme de Thraséas, qui méprisait ouvertement et la puissance du maître, et les bassesses de ses égaux, ou vivre dans l'obscurité d'une humble condition. Est-ce [une] raison pour accuser Sénèque de Charlatanisme[?] Sénèque ne fut pas un charlatan. Bel et brillant esprit, il eut le malheur de passer par des situations trop fortes pour son caractère; ce qui fit que la souplesse naturellement heureuse de son esprit dégénéra en un véritable défaut; il devint souple dans tous les sens du mot; tantôt plat adulateur, et tantôt railleur impitoyable; vaniteux autant que Cicéron, mais avec une âme moins délicat[e]

l'orgueil l'eût sauvé des bassesses, car on ne trouve point d'ordinaire d'orgueilleux rampants ; mais la vanité ne l'en préserva pas, car l'homme vain met les autres trop au-dessous de soi pour s'inquiéter de leurs jugements, et il ne leur reconnaît pas le droit d'estimer ses actions.

De là, dans Sénèque, tant de fautes. Il fut faible jusqu'à la lâcheté, mais il le fut, entouré de faiblesses et de lâchetés. Cependant, il s'était formé comme un idéal de noblesse et de vertu, il croyait naïvement l'avoir réalisé en lui-même, tandis qu'il n'en avait que le désir. Sa disgrâce, ses luttes, ses protestations hautes et courageuses contre la tyrannie le rapprochèrent de plus en plus de cet idéal, et la manière dont il accueillit la mort lui permit de croire sans vanité qu'il l'avait atteint. L'opinion publique a été d'accord avec lui. Tacite, dont les jugements ont tant de poids, ne lui a refusé ni son témoignage, ni sa sympathie, ni ses éloges. Aussi, croyons-nous demeurer fidèles à la vérité en disant que Sénèque a plus fait de bien encore comme philosophe, qu'il n'a fait de mal comme courtisan.

Henry.



IVe Leçon.

Sénèque.

De l'origine du stoïcisme.

De l'esprit moral du stoïcisme.

Il y a dans cette rédaction plusieurs inexactitudes de détail ; mais ce qui en fait le fond même, c'est-à-dire la discussion du dogme essentiel du stoïcisme, est bien compris et bien traité.

Sénèque.

De l'origine du Stoïcisme.

De l'esprit moral du Stoïcisme.

Quittons l'homme dans Sénèque, quittons le courtisan pour ne plus envisager en lui que l'écrivain et que le philosophe. Nous avons vu par quelles faiblesses il a trop souvent démenti ses doctrines, par quels actes de courage il leur a souvent aussi rendu témoignage ; laissons sa personne et sa vie, pour étudier ces doctrines mêmes et les livres où il nous les expose. Ce n'est pas que la trace de son caractère ne se retrouve fatalement jusque dans ses écrits ; mais voyons quelle est cette philosophie dont il se plaît à être l'initiateur et le prêtre, l'antistes, comme il le dit lui-même, s'il n'y plie pas constamment sa conduite. Cette philosophie se nomme le stoïcisme : Qu'est-ce que le stoïcisme et d'où vient-il ? Le mot dérive du grec στοά, et rappelle ce portique d'Athènes où Zénon enseignait ses disciples. Cependant si c'est des enseignements de Zénon que date l'école stoïcienne, le stoïcisme même, de quelque nom qu'on l'appelle, était avant le Portique et avant Zénon ; il avait commencé avec la nature humaine. En

effet le stoïcisme pris en soi et dans son essence, c'est l'exaltation du sentiment moral, c'est un effort énergique vers la vertu, qui repousse du même coup toutes les tentations de la nature. Bien que la philosophie stoïcienne, fille de la philosophie de Socrate, ait adopté pour devise qu'il faut vivre conformément à la nature, elle entend par là un idéal que notre nature est censée nous fournir, une nature supérieure à la nature. Tous les efforts du stoïcisme n'en tendent pas moins à surmonter la nature, à la surpasser. Sans aller chercher chez tous les peuples anciens les traces du stoïcisme, ne le trouvons-nous pas déjà parmi les Grecs dans cette discipline sévère et silencieuse des Pythagoriciens; et ce régime de privations et d'austérité est-il autre chose qu'une poursuite pénible de la vertu en rompant avec la nature? Ce n'est pas encore la sainteté, ce n'est pas cette force attendrie par la charité qui fait la vertu chrétienne; mais c'en est la moitié, et la moitié la plus difficile peut-être. Et cette vertu déjà belle, quoiqu'imparfaite encore, cette demi-sainteté, nous la retrouverons aussi dans les disciples de la célèbre école d'Elée, chez ce Parménide dont Platon nous trace un si magnifique portrait

elle est dans Socrate, et déjà elle s'y trouve avec ses affectations : car c'est par là qu'il faut expliquer cette méditation de toute une nuit, les pieds dans la neige : elle est dans ceux qu'on a appelés Cyniques et qui poussent jusqu'au dernier point l'exagération stoïcienne. Rappelons-nous ce sage, ce juste dont Platon nous peint l'image à la fin de son Gorgias, cet homme inflexible, insensible à l'injure, qui va au devant de l'outrage et lui présente la joue : n'est-ce pas là du stoïcisme ? Il y manque la charité, et avec elle l'humilité qui en découle, mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelques traits de l'idéal chrétien. C'est que si la vertu chrétienne est encore plus haute, encore plus complète et plus parfaite que la vertu stoïque, il y a pourtant entre l'une et l'autre de grandes affinités. Ces affinités se montreront encore plus clairement, quand nous examinerons cette question : « Si Sénèque a eu des rapports avec St-Paul. » Du reste le rapprochement n'est pas nouveau ; Montesquieu, pour ne citer que lui, l'a fait avec la réserve respectueuse que méritait une pareille comparaison ; et il se représente le stoïcisme sous l'image d'une plante vigoureuse

Grand. et décad. au comm[t]. du chap. 16.

qui ne tirerait sa force que de la terre, privée de l'influence bienfaisante du ciel.

Mais c'est avec Zénon de Cittium que se fonde l'école stoïcienne : le stoïcisme existait avant lui, mais ce n'est qu'avec lui que nous voyons des Stoïciens. C'est au milieu du relâchement général des croyances et des mœurs que naît l'école stoïcienne, pour protester contre lui et pour lui résister ; c'est au moment où l'indifférence prend une forme philosophique dans le doute raisonné des Académiciens, et la morale du plaisir dans les doctrines d'Epicure, que la philosophie stoïcienne prend à tâche de maintenir un dogme, d'exalter et de pratiquer la vertu. Quel est donc ce dogme des Stoïciens ? Il est difficile d'en donner une définition précise, et c'est le cas de quelques autres doctrines ; elles forment un tout dont on peut compter les parties, mais dont il est bien difficile de dé[gager] l'unité. Si vous ôtez au christianisme le nom sacré du Christ qui lui donne l'unité et qui rallie toutes ses croyances sous l'autorité d'un même révélateur, vous trouverez des enseignements différents portant sur des points divers sans unité. De même on ne peut définir

On n'entend pas bien cela.

stoïcisme que par l'énumération de ses doctrines. Cependant si l'on veut en saisir le trait le plus saillant, la formule qui en donne l'idée la plus exacte; on les trouvera dans la solution qu'il a donnée à la question du souverain bien.+ c'est la vertu; comme d'autres disaient: c'est le plaisir! Et le monde ancien se partagea entre ces deux doctrines, on pourrait presque dire, ces deux religions, la religion de la vertu, et celle de la nature. Dans l'une, c'est l'abandon au penchant de la nature, sinon à ses plus bas instincts, pour rester à la hauteur où Epicure voulait que se tint sa doctrine; de l'autre c'est l'effort rationnel contre la nature. Le malheur de cette doctrine, c'est de s'attacher ainsi tout d'abord à une formule, à une abstraction, de se faire un être d'une idée. Le stoïcisme devait se demander d'abord s'il y avait un souverain bien, ou si du moins il était accessible à l'homme dans cette vie. Peut-être alors aurait-il vu que le souverain bien n'existe pas plus dans les choses de ce monde, que le sage idéal parmi les hommes. Mais le stoïcisme proclame le souverain bien, il croit qu'il peut tomber sous les prises de l'homme: il ne le recule pas,

+ Les Stoïciens proclament que le souverain bien,

mal construit

comme le christianisme, dans une vie meilleure; il le place dans la nôtre.

C'est aussi l'erreur de l'Epicurisme; c'est l'erreur de cette foule d'écoles qui, à la suite des deux écoles dominantes, se distinguaient par des différences légères, cherchaient ici ou là le souverain bien, et, suivant leur goût et leur humeur voyaient un souverain bien partout où il y a un bien dans le monde. St-Augustin compte dans la philosophie ancienne jusqu'à deux cent quatre vingt-huit opinions sur le souverain bien. Et Cicéron nous raconte qu'un Préteur romain, lassé de toutes ces discussions sur le souverain bien dont la Grèce était pleine, proposa de convoquer une assemblée, un congrès pour décider la question et n'en plus entendre parler. Est-ce là une de ces fines anecdotes comme la Grèce abattue en forgeait à plaisir pour se venger de son vainqueur? C'est probable; mais elle n'en montre pas moins avec quelle ardeur le monde ancien s'empressait à la poursuite d'une abstraction.

(D'après Varron) (de Civit. Dei. XIX. 2).

Lois I. 20.

Les Stoïciens avaient donc proclamé que le souverain bien était la vertu. Il y a comme trois degrés dans cet axiome: la vertu est un bien; la vertu est le plus grand des biens; la vertu

est le seul bien. Les Stoïciens franchissaient ces trois degrés et arrivaient hardiment jusqu'au dernier. Cependant le bon sens criait contre cette exagération extrême où les menait une logique intrépide ; la réflexion même leur prouvait que la vertu n'est pas le seul bien : si en réalité la vertu est le seul bien, quel mérite avons-nous à l'embrasser ? Pourquoi tant d'efforts quand il ne s'agit que de choisir ce bien unique parmi tant de choses mauvaises ou indifférentes ? Le sage n'a rien fait que dissiper une légère illusion, la vertu n'est que cela, et c'est un mérite facile. Mais dès la première affirmation même nous trouvons deux abstractions en présence, la vertu, le bien : qu'un acte vertueux soit une bonne chose, nous accordons ce premier point aux stoïciens. Mais leur laisserons-nous dire que c'est le premier des biens ? A quelle mesure nous en rapporter pour le décider ? Tel acte moral ne sera qu'un bien très faible à côté d'un bien physique très grand : quant à savoir lequel doit passer avant l'autre, c'est une question à part ; et le bien physique ne sera pas moins grand de ce qu'une loi impérieuse de notre nature nous forcera à le sacri-
-fier

à un bien moral plus faible. Mais c'est surtout leur dernier paradoxe qui révolte, et voici pourquoi ils bravent si résolument le sens commun: ils craignent qu'en admettant à côté de la vertu d'autres biens plus faibles, on ne leur oppose une hypothèse où la somme de ces biens égalera, ou peut-être même dépassera le grand bien qui est la vertu. La vérité est qu'ils équivoquent sur le mot bien, et qu'ils l'entendent tantôt dans le sens de bonheur, tantôt dans celui de bien moral. S'ils appellent bien la chose que le devoir nous oblige à faire, la chose bonne à faire, nul doute que la vertu ne soit le seul bien. Mais dans le sens du bonheur le même principe n'est plus vrai: la vertu procure à l'homme une jouissance intime et profonde; mais il y a à côté d'elle mille autres biens; et, pour ne parler que des plus élevés, l'affection, par exemple, est un bien qu'on peut décemment mettre à côté de la vertu. On ne peut pas même dire absolument que la vertu soit le plus grand des bonheurs, le plus grand des biens. Par exemple, entre tel acte moral et telle affection peut-on toujours décider quel est le plus grand bien? Est-ce un pl

| dans un moment donné

grand bonheur de se faire un ami, ou de gagner sur soi d'être | un peu moins irascible ou un peu moins vaniteux ? C'est un acte moral que d'employer au travail une heure qu'on aurait pu perdre ; mais on peut trouver bien des jouissances, qui n'ont rien de moral, et qui sont plus vives que celle d'une heure bien employée. Il faut donc dire qu'il y a dans la nature un sentiment moral qui veut être satisfait avant tout, qui nous force à fouler aux pieds les plus grands biens pour un moindre bonheur ; et c'est justement ce qui fait le prix et l'honneur du sacrifice. Il est vrai qu'à ce sacrifice même est attachée une jouissance plus vive souvent que la jouissance sacrifiée. Mais le stoïcisme, ne s'inquiétant plus de la réalité et s'engageant d'abstractions en abstractions, était poussé par cette logique de l'esprit jusqu'à l'impraticable, jusqu'à l'absurde, jusqu'au révoltant, jusqu'à dire que la douleur n'est pas un mal.

Il y avait pourtant à côté du stoïcisme une philosophie plus prudente et plus modérée ; c'était l'école mêlée des Platoniciens et des Péripatéticiens, qui, fidèles aux doctrines de leurs maîtres, Platon et Aristote, et à

l'esprit de Socrate, avaient laissé l'Académie aux nouveaux Académiciens dès qu'ils l'avaient vue envahie par cette secte douteuse et indifférente. Cette philosophie, plus sensée et plus timide, n'allait que jusqu'au second degré; mais elle restait encore dans l'abstraction; et elle accordait que la vertu était le plus grand des biens, au lieu de dire : la vertu est un bien auquel nous devons en sacrifier d'autres et même de plus grands. Sur ce terrain de l'abstraction, elle est battue par la logique de Sénèque, qui triomphe dans l'abstraction, mais qui n'a plus de force dans la réalité. D'ailleurs cette doctrine délicate et savante n'était pas faite pour former une secte, pour s'emparer des esprits et pour partager le monde. Les hommes aiment ce qui est tranchant et absolu; ils courent à la formule; ils sentent dans leur nature un besoin d'autorité et ils se rangent du côté de la force quelquefois même au mépris du bon sens et de la justice. La formule stoïcienne plut par sa hardiesse même, et ce qu'elle avait d'invraisemblable fit sa fortune dans le monde. Il y a là quelque chose de la

Epistola ad Lucilium, LXXXV

puissance du sentiment religieux : car avant le Christianisme, quand la religion n'avait pas d'influence sur la conduite de la vie, quand elle n'existait que dans les temples et à l'heure du sacrifice, la véritable religion, la religion des âmes, c'était cette philosophie dogmatique ; et les deux religions d'alors étaient, celle de la nature et des Epicuriens, celle de l'idéal et des Stoïciens.

Même au sein du Christianisme, malgré l'autorité toujours dominante et la vigilance toujours sur ses gardes, ce penchant à exagérer l'idéal, cette intempérance de vertu qui est dans notre nature, ont trouvé moyen de se faire jour. L'esprit ascétique avec son indifférence pour la vie d'ici-bas, et cette passion exclusive d'une autre vie à laquelle il sacrifie tout, est une sorte de stoïcisme dans le Christianisme. Et ce stoïcisme chrétien par son excès a aussi bien prêté le flanc à la raillerie que le stoïcisme payen : c'est Molière qui fait dire à Orgon :

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Mais il y a dans l'église, ce qui manquait au

Confus : le Jansénisme ne peut pas être défini un excès de l'ascétisme.

stoïcisme, un gouvernement qui tempère les excès,
qui fait rentrer l'esprit dans les justes bornes,
et qui sans discuter commande à l'ascétisme de
s'arrêter quand il va jusqu'au Jansénisme. –
Cette autorité manquait au stoïcisme ; c'est pourquoi
livré à lui-même et à sa propre intempérance,
il n'a pas connu de règle. De plus c'est une doc-
trine orgueilleuse, une vertu qui se renferme en
elle-même, qui s'isole dans sa hauteur : ce
n'est pas cette expansion, cette charité du chris-
tianisme, cette vertu qui se fait tout à tous,
ce n'est pas cette sagesse des petits, des humbles,
des souffrants, qui, loin de nier la souffrance
l'a divinisée. C'est un homme qui se fait
dieu en se mettant au-dessus de la souffrance,
et non un dieu qui descend jusqu'à la souffrance
et jusqu'à l'humanité. Qu'on se représente
un moment, autant qu'une pareille supposition
peut être permise, le Christ stoïcien, le Christ
méprisant la souffrance et lui disant : « Souffrance
tu n'es rien ! » ; au lieu de cette sublime
faiblesse qui lui fait s'écrier : « Eli ! Eli !
ou encore : « Seigneur, faites que ce calice
s'éloigne de moi ! » : Combien cette passion
stoïque nous toucherait moins, combien el-

pénétrerait moins avant dans nos cœurs ! Qui ne reconnaît là l'esprit nouveau qui doit changer le monde, l'esprit venu d'en bas ! Ainsi cette doctrine imposante du stoïcisme qui met l'homme en possession de la perfection sur la terre, s'évanouit quand on considère que la perfection d'ici bas est toute relative et n'approche que plus ou moins de la perfection absolue. Mais par cela même elle est d'autant plus vraie qu'on est plus stoïcien, qu'on trouve en soi plus de force pour atteindre cet idéal. — Puisque ce bien, cette satisfaction morale est d'autant plus vive qu'on a le cœur plus haut placé, l'homme le plus vertueux est aussi celui qui aime le plus la vertu et qui souffre le plus de mal. Et le stoïcien, pour se confirmer dans sa croyance, n'a qu'à tenir une conduite de plus en plus stoïque. De là le caractère profondément religieux de cette philosophie : l'évidence est proportionnelle à la foi ; c'est une vue qui ne s'impose pas, mais qui devient plus lumineuse à mesure qu'on y croit plus fermement.

Mais cette philosophie, si morale et si religieuse, était un besoin au temps de

Sénèque, non seulement parceque l'homme cherche toujours une règle et que, selon le mot de La Bruyère, « le monde, tout relâché qu'il est, n'aime pas la morale relâchée » ; elle était surtout un besoin dans un temps où la liberté était si cruellement pressée par la force brutale, où il était si difficile de vivre, et surtout de vivre de la vie morale. Car depuis les rois de Macédoine, depuis les conquêtes de Rome et l'établissement de son empire, le monde ne connaissait plus qu'une vie de servitude. Quel bonheur alors et quel juste sujet d'orgueil pour le stoïcien, de se renfermer dans cette vie intérieure de la conscience, où tout est liberté ; et de s'écrier avec Sénèque, dans son de Providentia : « Je ne sers pas Dieu, mais je lui acquiesce ! _ Non servio Deo, sed assentio ! » La servitude ne s'établit jamais qu'aux dépens de la morale ; mais le stoïcien oppose à cette servitude l'orgueil de l'indépendance intérieure. C'est surtout à Rome que cette vertu devait se montrer dans toute son énergie, chez un peuple où le stoïcisme formait comme le fond du caractère national. Les derniers défenseurs de la république, Caton, Brutus étaient stoïciens : on sait que Brutus fit Vom.

un livre *de virtute*. Cicéron lui-même, qui, pour les doctrines, s'en tient au doute de l'école Académique, est stoïcien dans sa morale ; les *Tusculanes*, le *de Officiis* sont des traités stoïciens. Cette énergie romaine, cette force presque farouche repoussée, refoulée tout-à-coup, n'étaient pas mortes : et l'Epicurisme qu'on voit régner alors n'est guère qu'une incrédulité littéraire, et il laisse subsister un fond de philosophie et de morale stoïque. Le despotisme impérial rendait au contraire le stoïcisme plus que jamais nécessaire : de même qu'au milieu des désordres des invasions l'ascétisme court se réfugier au désert, de même dans cette époque mêlée d'anarchie et de servitude, le sage se fait en lui-même sa solitude et se réfugie dans ce désert intérieur. C'est pendant cette période honteuse, qui s'étend de Tibère à Domitien, que le stoïcisme reparaît dans toute sa force ; puis il se relève encore avec Epictète et finit par s'établir presque comme une religion. Car l'idée religieuse ne date pas seulement du Christianisme : la philosophie ancienne

Vous-même avez nommé Pythagore.

avait pris *avec Socrate* un caractère de religion qui se développa encore par le stoïcisme ;

la vie philosophique était déjà opposée à la vie du monde, comme plus tard la vie chrétienne. On peut dire que c'était comme une église flottante et indécise qui préparait l'avènement de l'église de Jésus-Christ.

C'était la vie qui devait se charger de faire ressortir l'exagération de la doctrine des Stoïciens : et les détails de la vie du philosophe devaient montrer quel contraste il y avait entre la vie idéale qu'il prêchait et celle qu'il menait. Cette opposition a alimenté toutes les attaques contre le stoïcisme, comme toutes les satires que l'incrédulité moderne a dirigées contre l'église et contre les Ordres religieux. On n'a pas manqué de reprocher à Sénèque contempteur des richesses, sa fortune de soixante millions, et il n'a trouvé que de l'esprit pour se défendre, comme le sceptique Pyrrhon. On demandait à Pyrrhon, qui disait que tout était indifférent, pourquoi il ne se jetait pas dans la mer‖. « Parce que c'est indifférent » répondit-il. Du reste la satire est toujours facile contre tout idéal car il est sûr que l'homme qui le conçoit et qui le proclame en restera toujours loin

?

‖ C'était d'un vaisseau qu'il parlait.

Passage brusque d'une idée à une autre toute différente sans transition. — Il fallait annoncer que vous entriez dans l'examen d'une question nouvelle. Il y a deux parties dans cette leçon : 1°. du Stoïcisme ; 2°. des idées de Sénèque sur la part de la spéculation et de la pratique en philosophie.

dans la pratique. Mais un des caractères les plus singuliers de cette philosophie, à la fois pratique et théorique, c'est qu'elle tend bientôt à se renfermer dans l'action, et à supprimer cette spéculation d'où l'action même est née. Le stoïcisme une fois établi comme doctrine, sent le besoin de se maintenir par l'autorité et par la pratique, et fait bon marché de la science au profit de la vertu. Ce double esprit, cette opposition de la vie active et de la vie spéculative se retrouve encore dans le christianisme ; parmi ses grands hommes et ses saints, les uns sont des savants, des penseurs, des métaphysiciens, comme St. Augustin et comme St. Thomas ; les autres méprisent la science et lui insultent, comme Tertullien, ou l'évitent, comme le mystérieux auteur de <u>l'imitation</u>. C'est que la religion a besoin de s'appuyer sur un dogme, et que d'un autre côté elle craint la discussion qui peut ébranler ce dogme. Nous voyons le stoïcien Sénèque se défier de la science, déclarer que connaître est peu de chose, qu'il faut agir, qu'il faut vivre. Il combat l'étude ; mais la philosophie est une étude ; et si Sénèque ne va pas

Epistola ad Lucilium
XLV.

jusqu'à la combattre, du moins il se plaint de la philosophie théorique. C'est ainsi que Pascal, après avoir longtemps pensé que la science de l'homme était la seule utile, finit par avouer qu'elle n'est pas plus utile que les autres; que la seule chose utile, c'est l'action de la volonté et la soumission de l'âme. Sénèque ne va pas jusque là; et même, par une contradiction étrange, il arrive à dire que la vie pratique et morale n'est qu'une préparation à la contemplation métaphysique, à une sorte de vision de Dieu, c'est-à-dire à la science par excellence. N'est-ce pas là aussi le prix proposé à l'activité chrétienne? Seulement cette contemplation est plus scientifique dans Sénèque; elle tient plus de l'amour et de la charité chez les chrétiens. Sénèque admet surtout la philosophie spéculative; comme un soutien de la morale; car avec les siècles l'esprit de l'homme va se raffinant de plus en plus; la corruption devient plus subtile; et il faut aussi que la morale appelle à son aide la subtilité de la science. Dans un autre endroit, Sénèque exprime formellement le besoin d'un dogme, et il procla

Quaestion. natural. praef.

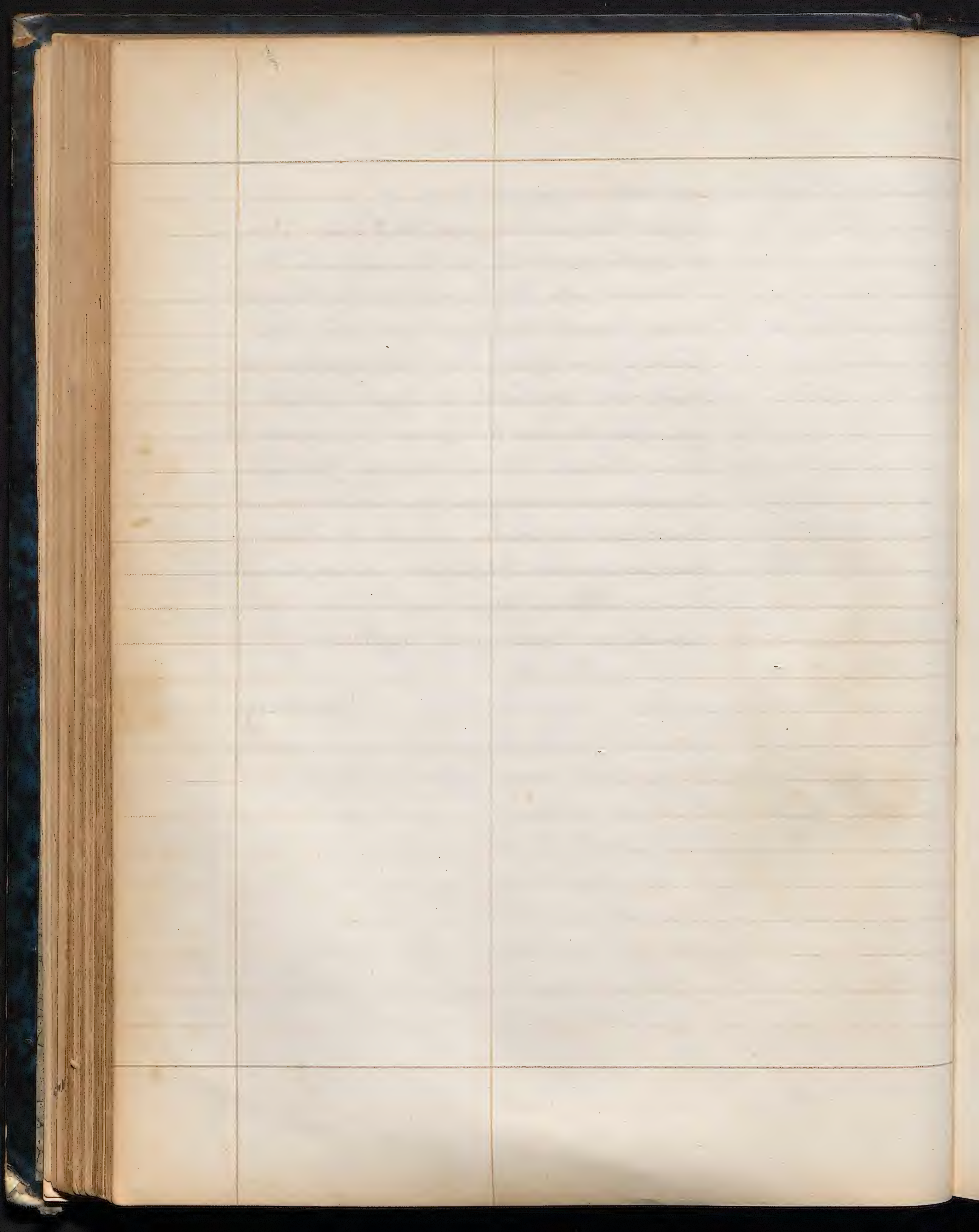
Epistola ad Lucilium XCIV. XCV.

Epistolae ad Lucilium XCV.

que cette vie morale trouve son principal appui dans une idée juste des Dieux. De même il établit sur l'idée de l'homme la loi de l'amour entre les hommes, et il se les représente comme les citoyens d'une même cité. Ce n'est pas assurément cette expression si tendre et si touchante du dogme chrétien qui fait de tous les hommes les membres de Jésus-Christ, les unissant en Dieu même; cependant on remarquera que le Stoïcisme se trouve sans cesse amené à traiter les mêmes questions que le Christianisme, qu'on pourrait trouver chez lui jusqu'à une défense de la Casuistique, de la morale raffinée.

pas bien dit

Heurey.



V.e Leçon.

Sénèque.

Sa philosophie spéculative.

rédaction soignée, bonnes citations, plus étendues que je ne les avais faites : quelques embarras de détail.

14

Je donnerai ainsi désormais à chaque rédaction un numéro de mérite, de 1 à 20, 20 étant le meilleur numéro : cela fixera mes idées et précisera mon appréciation.).

Sénèque.
Sa philosophie spéculative.

La philosophie pratique de Sénèque se trouve clairement exposée dans de nombreux passages de ses œuvres, surtout dans les Lettres à Lucilius. Il n'en est pas de même de sa philosophie spéculative : on ne sait trop quelle idée s'en former. Non seulement Sénèque ne se hasarde à parler du dogme qu'en de rares endroits ; mais en ces endroits même, nous ne retrouvons plus ce ton si vif, si tranchant du stoïcien moraliste. Il est incertain, flottant, irrésolu ; il hésite, il balbutie. On sent l'embarras d'un homme qui n'a pas la pensée assez nette pour affirmer, ou qui redoute d'exprimer fermement sa pensée.

Sénèque croit à l'existence d'un dieu, vers lequel le sage doit tâcher de s'élever. « Cette vertu que nous poursuivons, dit-il, est sublime ; non que ce soit proprement un bonheur d'être exempt de vice ; mais cela agrandit l'âme, la prépare à la connaissance des choses célestes, et la rend digne de partager le sort même de Dieu. »

« Virtus ista, quam affectamus, magnifica est ; non quia per se beatum est malo caruisse,

sed quia animum laxat, ac præparat ad cognitionem cœlestium, dignum que efficit, qui in consortium Dei veniat. » (Préf. des Questions natur.)
Pourtant ce n'est pas tout que d'admettre la divinité; il faut dire ce qu'on en pense; il faut définir; il faut expliquer. Sénèque se pose la question: Qu'est-ce que Dieu? » et il répond: « C'est l'âme du tout. C'est tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas. »

« Quid est Deus? mens universi. Quid est Deus? Quod vides totum, ac quod non vides, totum. » (Loc. cit.)
Peut-être se contenterait-on de ces paroles si l'on ne cherchait ici qu'une beauté d'éloquence ou de littérature. Mais nous, qui examinons le dogme de Sénèque, en devons-nous être satisfaits? Y trouvons-nous toute la précision, toute la rigueur d'une spéculation sévère? Non. L'esprit du philosophe est indécis: l'image qu'il se représente n'a pas de lumineux contours. Nous craignons que sous ces mots imposants et sonores ne se cache une pensée vague, et, en quelque sorte, sans consistance.

Nos craintes ne sont que trop confirmées quand nous entendons Sénèque s'écrier: « Ou

je rends grâces à la nature des choses, non pas lorsque je vois ses dehors, visibles à tous, mais quand je pénètre ses plus secrets mystères; quand j'apprends de quelle matière est formé le monde; quel est l'auteur ou le conservateur; ce que c'est que Dieu; s'il est tout absorbé par sa propre contemplation, ou si parfois il daigne jeter les yeux sur nous; s'il crée tous les jours ou s'il n'a créé qu'une fois; s'il est une partie du monde ou le monde même; s'il peut, maintenant encore, rendre des décrets, et changer quelque chose aux lois du destin; ou si ce n'est pas abaisser sa majesté et confesser une erreur que d'avoir fait une œuvre qu'il faudrait retoucher. »

« Equidem tunc naturæ rerum gratias ago, quum illam non ab parte video, quæ publica est, sed quum secretiora ejus intravi; quum disco quæ universi materia sit, quis auctor sit aut custos; quid sit Deus; totus in se intendat, an ad nos aliquando respiciat; faciat quotidie aliquid; an semel fecerit; pars mundi sit, an mundus; liceat illi hodie quæ decernere et ex lege fatorum aliquid derogare; an majestatis deminutio sit et confessio erroris, mutanda fecisse. »

(Loc. cit.).

Et ailleurs : « Combien ne jugez-vous pas utile de savoir jusqu'où va la puissance de Dieu ; s'il compose lui-même la matière, ou s'il emploie celle qui lui est fournie ; si la matière a précédé l'idée, ou l'idée la matière ; si Dieu accomplit tout ce qu'il veut, ou si les éléments ne lui font pas souvent défaut ; si dans les ouvrages de ce grand artiste, il n'en est pas beaucoup d'imparfaits, non que l'art lui manque, mais parce que la matière dont il se sert est plus d'une fois rebelle à son art ! »

« Quam utile existimas cognoscere quantum Deus possit ; materiam ipse sibi formet an data utatur ; utrum idea materiæ prius supervenirat, an materia ideæ ; Deus quidquid vult efficiat, an in multis rebus illum tractanda destituant, et a magno artifice prave formentur multa, non quia cessat ars, sed quia in quo exercetur sæpe inobsequens arti est ! » (Loc. cit.).

Voilà bien des problèmes ! Si Sénèque s'attachait quelque part à les discuter et à les résoudre, comme il semble le promettre, nous saurions au juste que penser de sa philosophie spéculative. Mais c'est en vain que nous en chercherions dans ses livres les discussions et les solutions, et nous sommes réduits, pour fixer au

moins notre jugement, à considérer de quelle manière les questions sont posées. Eh! bien, d'après ce seul indice, que croyons-nous pouvoir affirmer? que la pensée de Sénèque est d'admettre une matière coéternelle à Dieu qui n'en est que l'arrangeur; matière qui n'obéit pas toujours à la main de l'ouvrier, mais souvent indocile et résistante. En effet, dans les alternatives, c'est généralement le second membre de la phrase qui renferme l'opinion secrète de l'auteur. En vertu de cet usage, nous pensons avoir saisi l'idée première de la théologie de Sénèque : nous sommes bien loin d'en être satisfaits.

Aucune métaphysique vous satisfait-elle?

Nous le serons bien moins encore de sa psychologie. « Nous avons, dit-il, une âme, dont le commandement nous excite ou nous arrête; tous en conviennent. Mais la nature de cette âme qui nous dirige et nous domine, nul ne vous l'apprendra, pas plus qu'il ne vous en indiquera le siège. Celui-ci la nomme un souffle, celui-là, une harmonie; l'un, une force divine, une parcelle de Dieu; l'autre, un air très délié, ou bien une puissance immatérielle. Il s'en trouve qui disent que c'est le sang, ou la chaleur vitale. Tant s'en faut que l'âme voie clair aux autres objets, qu'elle se cherche encore elle-même! »

« Habere nos animum, cujus imperio et impellimur et revocamur, omnes fatebuntur; quid tamen sit ille animus rector dominusque nostri, non magis tibi quisquam expediat, quam ubi sit. Alius illum dicet esse spiritum; alius concentum quemdam; alius vim divinam et Dei partem, alius tenuissimum aërem, alius incorporalem potentiam. Non deerit qui sanguinem dicat, qui calorem. Adeo animo non potest liquere de cæteris rebus, ut adhuc ipse se quærat. »

(Quæst. nat. Liv. 7. ch. 24)

Sénèque ne se prononce pas; il ne dégage point le dogme des hypothèses parmi lesquelles il est confondu. Il demeure dans un doute complet. Tout-à-l'heure nous nous croyions en droit d'affirmer qu'il penchait plutôt vers telle opinion que vers telle autre: ici, nous ne pouvons pas faire de choix, car Sénèque ne montre nullement qu'il en fasse lui-même. Mais la réponse à ce problème de la nature de l'âme, nous la rencontrons dans une lettre à Lucilius, et, malheureusement, elle est toute à la honte du philosophe: « Le bien, dit-il, remue l'âme, et en quelque façon la forme et la soutient; ce qui est propre au corps. Les biens du corps sont corporels; partant, ceux

de l'esprit, car l'esprit est aussi un corps. »

« Bonum agitat animum, et quodammodo format et continet; quae propria sunt corporis. Quae corporis bona sunt, corpora sunt; ergo et quae animi sunt; nam et hic corpus est. »

(Lettre 106).

Si Sénèque admet que l'âme est matérielle, il ne peut croire à son immortalité. En effet, lorsqu'il réfléchit à cette question nouvelle, il ne donne pas de solution, ou pour mieux dire, il incline vers la solution négative: « C'est être fâcheux que de nous réveiller au milieu d'un songe agréable » écrit-il à Lucilius « car on nous enlève un plaisir qui, pour être faux, n'en a pas moins l'effet d'un plaisir véritable; ainsi m'a importuné ta lettre. Elle m'a rappelé des pensées que je suivais de toute mon attention, et que, si je n'en eusse été empêché, j'aurais poussées plus loin encore. Je voulais examiner l'immortalité de l'âme; bien plus, m'en convaincre; car je m'en rapporte volontiers à l'opinion de ces hommes illustres, qui nous promettent une chose si douce plutôt qu'ils ne nous la prouvent. Je m'abandonnais à un si grand espoir; déjà je me dégoûtais de moi-même; je dédaignais les restes

Trop fort.

d'une vie à moitié passée, prêt à entrer en possession de cette durée immense et de l'éternité tout entière, lorsque soudain on me remit ta lettre et je perdis un si beau songe. »

« Quomodo molestus est jucundum somnium videnti, qui excitat (aufert enim voluptatem, etiamsi falsam, affectum tamen veræ habentem), sic epistola tua mihi fecit injuriam; revocavit enim me cogitationi aptæ traditum, et iturum, si licuisset, ulterius. Juvabat de æternitate animarum quærere, imo mehercules credere: credebam enim me facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quam probantium. Dabam me spei tantæ; jam eram fastidio mihi, jam reliquias ætatis infractæ contemnebam; in immensum illud tempus, et in possessionem omnis ævi transiturus; quum subito experrectus sum epistola tua accepta, et tam bellum somnium perdidi. »

(Lettre 102)

Sénèque, on le voit, n'a pas une foi bien vive en l'immortalité de l'âme; tout au plus l'espère-t-il, et cet espoir même ne lui vient qu'en rêve. C'est une chose curieuse que les stoïciens si rigides et si despotiques dans leur morale, ne se

Ils la croyaient assise sur un fondement certain, du moment qu'ils l'établissaient sur une loi de la nature humaine.

soient pas préoccupés d'avantage de l'asseoir sur un fondement certain, de lui donner un dogme inébranlable. Le stoïcisme se rapproche en cela du Boudhisme, qui, malgré la sévérité de ses maximes pratiques, repose sur l'anéantissement de la personnalité humaine après la mort. Certes, si comme on le prétend, Sénèque avait reçu les leçons de St. Paul, il eût été moins irrésolu dans ses croyances, et ses doutes n'auraient pas subsisté! Il est plutôt fidèle aux traditions de Cicéron, qui, aussi flottant en philosophie qu'en politique, dissimule souvent, au moyen de belles paroles, la faiblesse ou l'incertitude de sa pensée. Cicéron, lorsqu'il se demande froidement s'il a en lui une âme immortelle, ne répond guère autre chose que Sénèque; sa croyance ne va pas au-delà de l'espérance. Sénèque et Cicéron profitent de cette pleine liberté de pensée, si féconde pour la philosophie, en vigueur chez les Romains à-côté d'une religion qui n'était exigeante qu'en ce qu'elle ne permettait pas de s'écarter du culte extérieur. Le moyen-âge ne connut point une telle indépendance: pour lui, la philosophie était la servante de la théologie « ancilla theologiæ » Il fallut

Aujourd'hui même un homme dans la position de Cicéron, ne parlerait pas comme Cicéron.

la renaissance des anciens pour ressusciter la liberté de pensée, dont Montaigne fut le plus illustre représentant au 16.e siècle.

Ainsi, pour Sénèque, Dieu n'est pas tout-puissant ; la matière, coéternelle à lui, lui oppose souvent une résistance insurmontable l'âme est un corps, et par conséquent elle est mortelle. Si le dogme stoïcien ne consiste ni dans la toute-puissance de Dieu, ni dans l'immortalité de l'âme, en quoi réside-t-il donc ? Dans les principes de la morale. C'est un dogme de morale théorique, et non un dogme de métaphysique. « Il n'y a pas d'autre bien que la vertu » en voilà la véritable formule. Sénèque l'accepte aveuglément. Quiconque ne l'admet pas comme lui, sans transiger, lui paraît condamnable. Et, par exemple, il fait le procès aux philosophes péripatéticiens qui reconnaissent la vertu comme bien, mais non pas comme bien unique, et cherchent à retrancher du paradoxe ce qui est paradoxal. Le sage tel que Sénèque se le représente, ne conserve plus aucune trace d'imperfection : « Le sage, disent les péripatéticiens, est sans trouble, comme certains fruits sont appelés à noyau tendre

les noyaux de ces fruits ont bien encore quelque dureté ; mais ils en ont moins que ceux d'autres fruits. » — « Cela est faux, » reprend Sénèque ; « ce n'est pas une diminution de vices que je veux dans l'homme de bien, mais une entière exemption ; il ne doit avoir nuls défauts, pas même de petits ; car s'il en a, ils croîtront et cependant lui causeront de la gêne. Une fluxion grande et complexe nous aveugle ; une petite nous trouble la vue. »

« Sic, inquit (peripateticorum quidam) sapiens imperturbatus dicitur, quomodo apyrina dicuntur, non quibus nulla inest duritia granorum, sed quibus minor. — Falsum est. Non enim deminutionem malorum in bono viro intelligo, sed vacationem; nulla debent esse, non parva; nam si ulla sunt, crescent et interim impedient. Quomodo oculos major et perfecta suffusio excæcat, sic modica turbat. » (Lettre 85).

Le sage sans défauts est aussi sans douleurs. Il y a bien dans la vie humaine des accidents qui portent le nom de maux ; mais c'est à tort qu'on les désigne ainsi. « Le mal, c'est de céder à ce qu'on appelle des maux. »

« Quæris quid sit malum ? Cedere his,

quæ mala vocantur. » (Lettre 85).

Une fois qu'il s'est emparé de sa thèse, Sénèque la pousse devant lui avec rigueur. Il ne se rebute, pour la soutenir, d'aucun moyen, d'aucun expédient; toutes les ressources lui sont bonnes. Il demande des armes à l'Ecole; sa dogmatique n'a pas peur des subtilités. Et pourtant ces subtilités le font rougir, lorsqu'il y réfléchit sérieusement, libre des passions de la polémique: « J'ai honte, dit-il, de me présenter à un combat que j'entreprends au nom des Dieux et des hommes, armé d'un poinçon. »

« Pudet in aciem descendere, pro Diis hominibusque susceptam, subula armatum. » Mais il est malgré lui entraîné à ces arguments subtils.

Ailleurs, il les compare aux tours de passe-passe: « Ces choses là (les « sophismata », comme il les appelle) trompent innocemment, tout ainsi que les gobelets et les jetons des bateleurs, où la supercherie même nous charme. »

« Sic ista (Sophismata) sine noxâ decipiunt, quomodo præstigiatorum acetabula et calculi, in quibus fallacia ipsa delectat. » (Lettre 45).

Il ne les traite pas toujours avec cette sorte d'indulgence ; il lui arrive aussi de s'indigner contre eux : « Bien du temps s'est consumé dans ces vains jeux de mots, dans ces trompeuses discussions qui n'exercent qu'une pénétration d'esprit inutile. Nous formons des nœuds, attachant aux paroles une signification ambiguë, et ensuite nous les délions. Avons-nous donc du temps de reste ? Savons-nous déjà vivre ? Savons-nous déjà mourir ? »

« Multum illis temporis verborum cavillatio eripuit, captiosæ disputationes, quæ acumen irritum exercent. Nectimus nodos, et ambiguam significationem verbis alligamus, ac deinde dissolvimus. Tantum nobis vacat ? Jam vivere, jam mori scimus ? » (Lettre 45)

Et encore : « Pourquoi m'arrêter à ce que vous appelez vous-mêmes pseudomenon, de quoi l'on a composé tant de livres ? Ma vie tout entière est un mensonge : réfutez-la donc, et, si vous êtes pénétrant, remettez-moi dans le bon chemin. »

« Quid me detines in eo, quod tu ipse pseudomenon appellas, de quo tantum librorum compositum est ? Ecce tota vita mihi mentitur ; hanc coargue ! hanc ad

verum, si acutus es, redige! » (Lettre 45)
Dans une autre lettre à Lucilius, il se moque des « sottises des Grecs » (ineptias græcas, lettre 82) et cite à ce propos divers arguments de Zénon : « Aucun mal n'est glorieux ; or la mort est glorieuse ; donc la mort n'est pas un mal. »

« Nullum malum gloriosum est ; mors autem gloriosa est ; mors ergo non est malum. Autre exemple : « Rien de ce qui est indifférent n'est glorieux ; or la mort est glorieuse ; donc la mort n'est pas indifférente. »

Ce n'est pas un autre exemple, c'est une rétorsion. On retourne l'argument du Stoïcien contre lui-même.

« Nil indifferens gloriosum est ; mors autem gloriosa est ; ergo mors non est indifferens. » On bien : « Personne ne confie son secret à un ivrogne ; or on le confie à un homme de bien ; donc l'homme de bien n'est pas un ivrogne. »

« Ebrio secretum sermonem nemo committit ; viro autem bono committit ; ergo vir bonus non ebrius erit. » (Lettre 83).

Ce serait fort bien à Sénèque de railler ces arguments subtils et ceux qui perdaient leur temps à les faire. Mais Sénèque se laisse aller aussi au plaisir de raffiner sur les mots, et lui aussi perd son temps à expliquer en détail et à détruire

pièce à pièce les sophismes des philosophes grecs. Voyons comme il répond au dernier argument de Zénon que nous avons cité. « On peut » dit-il « tourner en ridicule ce raisonnement par un autre analogue ; car il suffit d'en poser un entre plusieurs : personne ne confie son secret à un homme qui dort ; or on le confie au sage ; donc le sage ne dort jamais. » Une seule raison sert à Posidonius pour défendre la cause de Zénon, et l'on ne peut pas même, je crois, la soutenir ainsi. Il dit que le mot d'ivrogne se prend en deux sens : d'abord lorsqu'un homme est plein de vin et qu'il ne possède plus son esprit ; puis, quand il a coutume de s'enivrer et qu'il est sujet à ce vice : que Zénon veut parler de celui qui a coutume de s'enivrer, non de celui qui est ivre ; car à celui-ci on se garderait bien de confier des secrets que le vin lui ferait révéler. — Cela est faux. etc., etc. »

« Quemadmodum opposita simili interrogatione derideatur, attende ; satis enim est, unam ponere ex multis : dormienti nemo secretum sermonem committit ; viro autem bono committit ; ergo vir bonus non dormit. Quo uno modo potest, Posidonius Zenonis nostri causam agit ; sed ne sic quidem, ut existimo,

agi potest. Ait enim « ebrium duobus modis dici, altero, quum aliquis vino gravis est et impos sui, altero, si solet ebrius fieri, et huic obnoxius vitio est. Hunc à Zenone dici, qui soleat fieri ebrius, non qui sit; huic autem neminem commissurum arcana, quæ per vinum eloqui possit. » Quod est falsum, etc. » (Lettre 83)
Nous ne suivrons pas Sénèque dans la subtile discussion qu'il établit à propos d'un sophisme. Celui qui tout-à-l'heure plaisantait sur les puérilités des Grecs mériterait bien d'être raillé à son tour. Certes, il n'est pas moins condamnable que Zénon, celui qui prend Zénon à partie et s'en fait un adversaire. C'est là une lutte "au poinçons, comme dit Sénèque lui-même, et Sénèque y excelle, parce que son esprit naturellement fin et pénétrant, se joue sans peine au milieu des argumentations les plus subtiles et les plus compliquées. Ce sont des efforts de subtilité vaincus par des subtilités aussi grandes.

Cependant Sénèque est-il si coupable d'avoir eu recours à des raisonnements dont nous avons tant de mal à saisir le fil ? Devons-nous lui faire un crime de son habitude de raffiner

sur les mots? non ; il lui est impossible de s'en débarrasser ; c'est là un vice inséparable de la dogmatique. Toutes les fois que la raison veut rendre compte de choses qui sont au-dessus d'elle, elle tombe forcément dans les subtilités. Sénèque, entêté de sa thèse stoïcienne, ne peut la soutenir qu'à force d'habileté et d'adresse, et comme il la pousse jusqu'aux dernières limites, il arrive de toute nécessité à employer des arguments que toute intelligence ne saurait saisir.

parce qu'ils ne sont pas sérieux.

Il le comprend bien ; il se gourmande même, ainsi que nous l'ont montré divers passages de ses lettres cités plus haut ; mais ses finesses sont des points, et Sénèque aime beaucoup l'esprit : aussi, tout en les blâmant, il s'en amuse et paraît s'y complaire. Il est trop intéressé dans la question, pour ne pas se faire un peu grâce sur son arrêt : « De même, dit-il, que c'est un plaisir et un jeu d'entrelacer des raisonnements, pour donner à un homme inhabile la peine de les démêler, ce que fera aisément celui qui les aura entortillés, connaissant leurs difficultés et leurs complications ; et cependant ces embarras offrent un certain attrait, car ils excitent notre attention et

notre finesse ; de même ces arguments, qui ne semblent qu'insidieux et contournés, empêchent l'esprit de languir et de s'engourdir : tantôt il leur faut ouvrir une plaine où ils puissent s'ébattre, tantôt leur opposer des pentes rocailleuses et abruptes, par où ils grimpent et s'élèvent péniblement. »

« Quemadmodum quædam in oblectamentum ac jocum sic illigantur, ut eorum solutio imperito difficilis sit, quæ ille qui implicuit, sine ullo negotio separat, quia commissuras eorum et moras novit ; et nihilominus illa habent aliquam voluptatem, tentant enim acumen animorum et intentionem excitant : ita hæc quæ videntur callida et ingeniosa, securitatem ac segnitiem ingenii auferunt ; quibus modo campus, in quo vagentur, sternendus est, modo creperi aliquid et confragosi objiciendum, per quod erepant et sollicite vestigium faciant. »

(De Benefic. L. 5. ch. 12).

Veut-on avoir des exemples de Sénèque tombant malgré lui dans des subtilités qu'il reconnaît lui-même blâmables ? Qu'on lise la lettre 106 à Lucilius, où il démontre que le bien est un corps, et conclut ainsi : « Le bien du corps est corporel ; le bien de l'homme est le

bien du corps ; donc il est corporel. »

« Bonum corporis corporale est ; bonum hominis, et bonum corporis est ; itaque corporale est. » (Lettre 106.)

"Il est temps que je me dise, « ajoute-t-il », ce que je prévois que vous m'allez dire ; que je joue aux échecs ; que je perds mon temps à des subtilités inutiles ; que cela ne rend pas l'homme bon, mais savant. La sagesse est chose plus ouverte, que dis-je ?, plus simple. Pour améliorer son âme, il ne faut pas tant d'étude. Mais nous qui sommes intempérants en tout, nous le sommes aussi en philosophie. Nous sommes travaillés pour les sciences de la même avidité que pour tout le reste ; ce n'est pas pour la vie, mais pour l'Ecole que nous apprenons. »

« Nunc ipse dicam mihi, quod dicturum esse te video. Latrunculis ludimus ; in supervacuis subtilitas teritur ; non faciunt bonos ista, sed doctos. Apertior res est sapere, imo simplicior. Paucis est ad bonam mentem uti litteris. Sed nos, ut cætera in supervacuum diffundimus, ita philosophiam ipsam. Quemadmodum omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus: non vitæ, sed

scholæ discimus. » (Lettre 106) Ces derniers mots sont-ils une ironie, ou un aveu sincère ?

La lettre 109 offre le même contraste : Sénèque subtilisant, Sénèque condamnant ses subtilités. Il traite cette question : Le sage peut-il être utile au sage ? La difficulté est grande et Sénèque ne se la dissimule pas et voici comme il la pose : « Nous disons que le sage est comblé de tous les biens et qu'il possède ce qu'il y a de plus sublime : on demande donc si quelqu'un peut être utile à qui jouit du souverain bien. »

« Dicimus plenum omni bono esse sapientem et summa adeptum : quomodo prodesse aliquis possit summum habenti bonum, quæritur. (Lettre 109)

Puis il résout ce problème au moyen de comparaisons et de raisonnements spécieux, que nous ne citerons pas, et termine ainsi son épître : « Rappelle-toi ce que j'ai coutume de te dire, qu'en tout cela nous ne faisons qu'exercer notre finesse. J'en reviens là sans cesse : de quoi cela me sert-il ? En serai-je plus courageux, plus juste, plus tempérant ? Je ne suis point

encore à-même de prendre de l'exercice ; j'ai toujours besoin d'un médecin. Pourquoi m'enseigner une science inutile ? Tu m'as promis de grandes choses, je n'en vois que de petites. Tu me disais que je demeurerais intrépide, quand même les épées brilleraient autour de moi, quand même le poignard toucherait ma gorge ; tu me disais que je resterais paisible, quand même l'incendie m'environnerait de ses feux, quand même un tourbillon soudain emporterait mon navire sur les flots. Fais donc cependant que je méprise le plaisir et la gloire ; ensuite tu me montreras à débrouiller ce qui est emmêlé, à distinguer ce qui est ambigu, à éclaircir ce qui est obscur : enseigne-moi maintenant ce qui est nécessaire. »

« Cogita quod soleo frequenter tibi dicere, in istis nos nil aliud quam acumen exercere. Toties enim illo revertor : Quid ista me res juvat ? Fortiorem faciet, justiorem, temperatiorem ? Nondum exerceri vacat ; adhuc medico mihi opus est. Quid me doces scientiam inutilem ? Magna promisisti ; exigua video. Dicebas intrepidum fore, etiamsi circa me gladii micarent, etiamsi mucro tangeret jugulum ; dicebas securum fore, etiamsi circa me flagrarent incendia,

etiamsi subitus turbo navem meam mari rapere. Hoc mihi præsta interim, ut voluptatem, ut gloriam contemnam ; postea docebis implicita solvere, ambigua distinguere, obscura perspicere ; nunc doce quod necesse est. »

(Lettre 109)

Sachons au moins gré à Sénèque de prendre d'aussi bonne grâce parti contre lui-même.

Il dira encore dans la lettre 111e : « Ces jeux de mots ne peuvent nous donner la constance. L'esprit s'en amuse ; il n'en tire aucun profit ; par eux la philosophie descend de son trône élevé jusque sur la terre. Je ne vous défendrai pas d'en faire quelquefois usage, mais que ce soit quand vous n'avez rien à faire. Ils ont cependant cela de détestable qu'ils s'insinuent avec quelque agrément, et que, grâce à une couleur de délicatesse, ils tiennent l'esprit dans la séduction et l'arrêtent. »

« Constantiam cavillationes istæ præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit, et philosophiam a fastigio suo deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere ; sed tunc quum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum ; dulce

dinem quamdam sui faciunt, et animum specie subtilitatis inductum tenent ac morantur. »

(Lettre 111.)

Comme dernier exemple, nous citerons la lettre 113e, où Sénèque examine cette question: « Les vertus sont-elles des animaux, c'est-à-dire, des êtres animés? » An virtutes animalia sint? Il fait voir le pour et le contre, et se moque fort des partisans du premier: « Ils en viennent, » dit-il « à un tel point d'extravagance, qu'on ne peut s'empêcher de rire. »

« Eo usque res excedet, ut risum tenere non possis. » (Lettre 113).

Il reconnaît la futilité de pareilles thèses. « Nous paraissons, mon cher Lucilius, rompre nos esprits à de vaines discussions et occuper nos loisirs à des recherches qui ne seront d'aucune utilité. » Et pourtant, on s'aperçoit très bien que Sénèque aime le défaut qu'il raille. Il se complait à développer les arguments dont il se rit; il se jette à corps perdu dans ce vice qui provoque ses plaisanteries: on ne saurait plus subtilement exposer et réfuter des subtilités. Il ne peut se débarrasser de ce goût pour le raffinement; et, quoiqu'il

le blâme chez les autres, quoiqu'il le blâme en lui-même, il y revient toujours. C'est que, nous l'avons déjà dit, les subtilités sont une conséquence infaillible de la dogmatique : pourquoi ne reprendrais-je pas le mot de Sénèque ? La dogmatique a pour armes des poinçons. La religion même n'a pu séparer ces deux choses, et peut-être les controverses religieuses n'ont pas toujours été moins puériles et moins futiles que les disputes philosophiques. A coup sûr, elles excitent plus vivement la passion. On se rappelle les querelles des théologiens grecs de Byzance, dont parle M. Montesquieu dans le dernier chapitre de sa Grandeur et décadence des Romains : elles se continuèrent depuis Anastase jusqu'à Constantin Dragosès, et, alors même que les Turcs assiégeaient la ville, quand ils allaient franchir les murs, les docteurs rivalisaient d'impertinences et de niaiseries sur des questions comme celle-ci : « la lumière dont Jésus-Christ parut entouré sur le Thabor était-elle créée ou incréée ? » Sénèque, en rapportant les subtilités stoïciennes, disait : « Je ne puis m'écrier en cet endroit avec Cécilius « O les tristes absurdités ! » elles ne sont que ridicules. »[1] Mais nous, nous dirons aussi

M. Montesquieu, Grandeur et décadence des romains. ch. 32.

(1) Non possum hoc loco dicere illud Cæcilianum : « ô tristes ineptias ! » ridiculæ sunt. (Lettre 113)

bien des discussions des Stoïciens que de celles des théologiens grecs : « O les tristes absurdités ! » car nous souffrons de voir l'esprit humain se mettre à la torture pour ne prouver que son impuissance !

Les subtilités de Sénèque sont donc plutôt morales que métaphysiques. Sénèque n'a pas de dogme métaphysique, mais un dogme de morale théorique. Une métaphysique est-elle indispensable pour établir une morale ? nous ne le croyons pas. La morale peut se fonder sur la raison, sur les instincts de l'homme, et c'est là ce qui fait qu'on ne saurait appliquer à la morale cette parole de St Paul qui convient et à la métaphysique et à la religion : « Oportet hæreses esse » Les principes moraux sont les mêmes chez tous les peuples, à-part quelques modifications particulières qu'exigent les conditions de l'existence physique. Rendre compte de ces principes, les expliquer, les développer, c'est faire une théorie de la morale ; théorie que tout le monde comprendra, parce que tout le monde a au fond du cœur les principes généraux dont elle émane, et que le moraliste invoque toujours. Une telle dogmatique est nécessaire pour prévenir le relâchement ou les faux scrupules.

Mais la dogmatique morale n'est pas tranchante comme la dogmatique métaphysique, pas même la dogmatique stoïcienne, quoique cependant rien ne soit plus rigide, plus inflexible que les pratiques morales des Stoïciens.

Il faut une métaphysique à une doctrine qui veut être une religion. Ainsi le Christianisme, qui, n'admettant pas d'incertitude, et annulant les difficultés dont s'embarrassent les philosophes, accable en ces termes le stoïcisme par la bouche de Bossuet[1] : « Les stoïciens disaient avec les amis de Job : c'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé ; mais ils se prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toutes sortes de maux ; quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels. Mais, ô maximes vraiment pompeuses ! ô insensibilité affectée ! ô fausse et imagi

[1] Bossuet, Sermon sur la Providence, prêché à Dijon devant Mr le Prince.

naire sagesse, qui croit être forte, parce qu'elle est dure, et généreuse parce qu'elle est enflée ! Que ces principes sont opposés à la modeste simplicité du Sauveur des âmes, qui, considérant dans notre évangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés, « Vos autem contristabimini ! » et partant leurs douleurs seront effectives. »

Voilà une dogmatique tranchante. — Pour elle, une parole de Dieu vaut toutes les théories des philosophes. Mais Bossuet va s'attaquer à Sénèque lui-même et l'écraser : « Voyons encore en un mot, ajoute-t-il, le dernier effort de la philosophie impuissante, afin que, connaissant l'inutilité de tous les remèdes, nous recourions avec plus de foi à l'évangile du Sauveur des âmes. Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant ; où, après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé : « Que veux-tu que je fasse, dit-il ; je n'ai pu te retirer de ces maux, mais j'ai

armé ton courage contre toutes ces choses. »
« Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi.[1] »

Je n'ai pu ! Quelle parole à un Dieu ! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre sa toute puissance ? C'est ainsi que réussit la philosophie, quand elle se mêle de faire parler cette majesté souveraine, et de pénétrer ses secrets. » Ainsi Bossuet, et avec lui tous les chrétiens, veulent que l'on s'incline devant les mystères ; cela est une conséquence de la dogmatique métaphysique. Pour les philosophes qui n'ont qu'une dogmatique morale, pour Sénèque principalement, la raison doit s'efforcer de tout expliquer, même les choses inexplicables. Que s'en suit-il ? des subtilités comme celles que nous avons relevées, et dans lesquelles on se jette, tout en les désapprouvant.

Ce traité de la Providence, qui fournit à Bossuet l'occasion de confondre les stoïciens n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, un ouvrage de théologie. Il ne contient que de la morale théorique. La question

(1) De Providentia cap. 6.

de la Providence n'y est pas approfondie tout entière ; Sénèque a bien soin d'en avertir Lucilius auquel il s'adresse : « Tu me demandes, dit-il, pourquoi, si une Providence gouverne le monde, tant de maux arrivent aux hommes de bien ? Je répondrais avec plus d'avantage dans le corps d'un ouvrage où je démontrerais qu'une Providence préside à toutes choses, et qu'il y a au milieu de nous un Dieu ; mais puisque tu veux que je détache une portion du tout, et que j'explique cette contradiction apparente, la question restant néanmoins entière, je le ferai, et sans difficulté, car je soutiens la cause des Dieux. »

« Quaesisti a me, Lucili, quid ita, si providentia mundus ageretur, multa bonis viris acciderent mala ? Hoc commodius in contextu operis redderetur, quum praeesse universis providentiam probaremus, et interesse nobis Deum ; sed quoniam a toto particulam revelli placet, et unam contradictionem, manente lite integra, faciam rem non difficilem, causam Deorum agam. »

(de Providentia, cap. 1)

Sénèque fait donc de l'éloquence morale, et, en quelque sorte, un sermon sur la Providence. Il ne se propose pas d'établir un dogme méta-

physique, mais de consoler et de fortifier l'homme contre la douleur, fidèle en cela à sa thèse stoïcienne.

L'idée générale de cet ouvrage est celle-ci : « Dieu ne nourrit pas l'homme de bien dans les délices ; il l'éprouve, il l'endurcit ; il se le prépare. »

(1) De Providentia. Cap. 1.

« Bonum virum in deliciis non habet, experitur, indurat, sibi illum praeparat. (1) »

Sénèque la développe avec beaucoup d'éclat. « Ne vois-tu pas, dit-il, quelle différence existe entre l'amour d'un père et celui d'une mère ? Le père fait de bonne heure réveiller ses enfants pour qu'ils se mettent au travail ; les jours même de fête il ne les laisse pas oisifs ; il fait couler leur sueur et quelquefois leurs larmes : la mère les réchauffe sur son sein ; elle veut qu'ils demeurent auprès d'elle à l'abri, que jamais ils ne pleurent, ou s'attristent, ou travaillent. C'est un cœur de père que Dieu a pour les hommes de bien ; il les aime sans faiblesse. « Qu'ils soient, dit-il, tourmentés par les fatigues, les douleurs, les revers, afin de recueillir la vraie force. »

« Non vides quanto aliter patres, aliter matres indulgeant ? Illi excitari jubent liberos ad studia obeunda mature ; feriatis quoque

diebus non patiuntur esse otiosos, et sudorem illis, et interdum lacrimas, excutiunt : at matres fovere in sinu, continere in umbra volunt ; nunquam flere, nunquam tristari, nunquam laborare. Patrium habet Deus adversus bonos viros animum, et illos fortiter amat, et " operibus, inquit, doloribus ac damnis exagitentur, ut verum colligant robur. " (de Providentia, cap. 2)

Certains passages ne seraient pas désavoués par des orateurs chrétiens. Celui-ci, par exemple : " Voici un spectacle digne de détourner les yeux de Dieu, l'homme de bien aux prises avec la mauvaise fortune ; " Sénèque ajoute, ce qui est peut-être plus d'un stoïcien : " surtout si c'est lui qui l'a provoquée. "

" Ecce spectaculum dignum, ad quod respiciat intentus operi suo Deus ; ecce par Deo dignum, vir bonus cum mala fortuna compositus, utique si et provocavit. " (ibid. cap. 2)

Ne sont-ce pas encore des paroles chrétiennes que celles-ci : " Eh ! quoi, est-il donc juste que les plus nobles vierges soient réveillées au milieu de la nuit pour accomplir les cérémonies sacrées, tandis que les courtisanes jouissent du plus profond sommeil ? Le travail veut des hommes forts. "

« Quid porro ? non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui ? Labor optimos citat. »
(de Providentia, cap. 5)

Il y a là une juste mesure de fierté. Ailleurs, au contraire, l'orgueil stoïcien apparait dans toute son exagération. Le sage est représenté comme un Dieu en abrégé, pour ainsi dire. Il y a entre le sage et Dieu « une parenté, une ressemblance ; car le sage ne diffère de Dieu que par la durée ; il est son disciple, son émule, sa véritable race. »

« Inter bonos viros ac Deum… necessitudo est similitudo ; quoniam quidem bonus ipse tempore tantum a Deo differt, discipulus ejus, æmulator que et vera progenies. » (ibid. cap. 1)

Mais cela ne suffit pas à Sénèque. L'homme de bien est supérieur à Dieu par un point, et cette supériorité, Dieu lui-même l'avoue : « Souffrez courageusement ; c'est par là que vous pouvez surpasser Dieu ; il est hors de la douleur, vous au-dessus d'elle. » Un Chrétien n'eût jamais prononcé de tels mots.

« Ferte fortiter ; hoc est quo Deum antecedatis ; ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam. » (ibid. cap. 6)

Un chrétien n'eût jamais non plus présenté le suicide comme remède suprême aux infortunes de cette vie. Sénèque, lui, peut finir ainsi son ouvrage : « Ce qu'on appelle mourir, ce moment où l'âme se sépare du corps, est trop court pour qu'on en puisse sentir la rapidité ; soit qu'un nœud vous étrangle ; soit que l'eau vous étouffe ; soit que la dureté du sol vous brise la tête, quand vous vous précipitez ; soit que le feu que vous avalez interrompe le cours de votre respiration refoulée ; quoi que ce soit, cela ne dure guère. Quoi donc ! balancez-vous ? Ce qui passe si vite, pourquoi tant le craindre ?

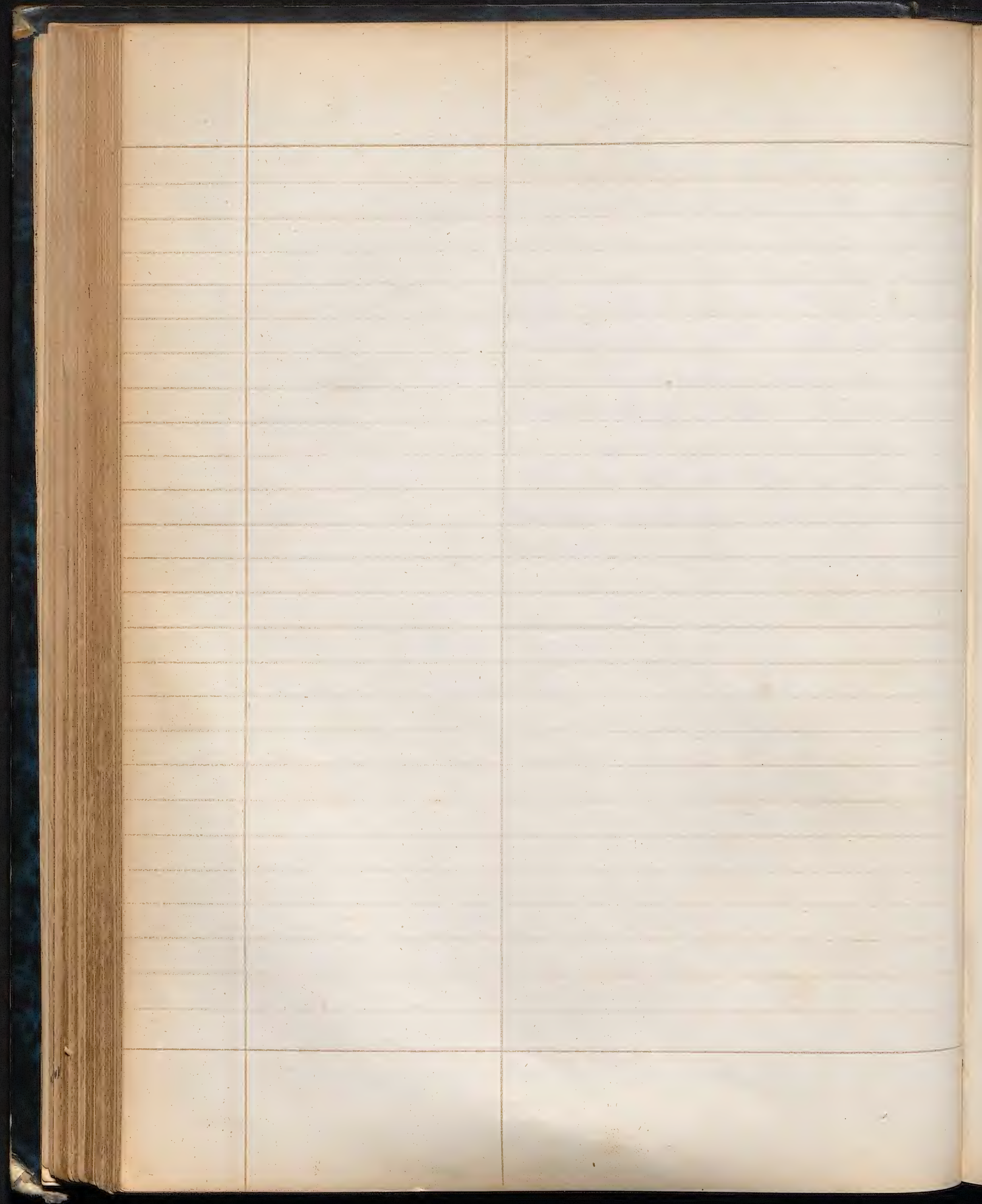
« Ipsum illud quod vocatur mori, quo anima discedit a corpore, brevius est, quam ut sentiri tanta velocitas possit. Sive fauces nodus elisit ; sive spiramentum aqua præclusit ; sive in caput lapsos subjacentis soli duritia comminuit ; sive haustus ignis cursum animæ remeantis interscidit ; — quidquid est, properat. Ecquid erubescitis ? Quod tam cito fit, timetis diu ? » (de Provident. cap. 6)

Concluons ; l'ouvrage de Sénèque où l'on s'attendrait le plus à trouver un dogme métaphysique, n'est pas autre chose qu'un traité de morale. Ce serait en vain que l'on y chercherait

autre chose que de la morale, comme aussi dans tous les écrits de Sénèque, quels qu'ils soient : les seuls dogmes qu'ils contiennent sont des dogmes de morale théorique. La théologie stoïcienne, si l'on peut lui donner ce nom, se borne à un certain nombre de questions sur Dieu et sur l'âme, questions posées seulement, mais non sérieusement discutées. La philosophie spéculative de Sénèque est donc bien inférieure à sa philosophie pratique. Ne serait-il pas plus juste de dire que Sénèque, à proprement parler, n'a point de philosophie spéculative ?

Il n'y a pas de métaphysique, mais il y a, en morale, une philosophie spéculative très arrêtée et très rigoureuse.

Jarry.



VIe Leçon.

Philosophie morale de Sénèque.

Morale privée.

Bonne rédaction, exacte et nette, mais qui perd beaucoup de son prix en ce que les passages cités ne sont pas traduits.

14.

Philosophie morale de Sénèque.

Morale privée.

Nous avons étudié la philosophie spéculative de Sénèque : arrivons à sa philosophie pratique, à sa morale appliquée. La morale de Sénèque, ou plutôt des Stoïciens en général, diffère de celle de tout le monde, en ce qu'elle la dépasse. En effet, par cela seul qu'on a un dogme en dehors du sens commun des hommes, il est naturel qu'on ait une morale également en dehors de la morale commune. Quiconque croit à-part, doit vivre à-part. Le stoïcisme est une secte, aussi bien dans l'action que dans la spéculation : il a sa foi à lui, et par conséquent il a ses pratiques.

Si l'on peut dire que l'exaltation de l'idée morale qui fait le fond de la doctrine stoïcienne, est antérieure au stoïcisme proprement dit, on en peut dire autant de la pratique stoïcienne. La vie ascétique avait existé dans le Pythagorisme longtemps avant Zénon et son école. Cette vie a pris successivement dans le monde des noms divers, suivant les temps. A ces époques reculées, elle s'appelait <u>vie</u>

philosophique; plus tard elle s'est appelée vie chrétienne; plus tard enfin, quand une fois le Christianisme a eu fondé son empire, elle s'est appelée vie dévote. Non que, dans le monde devenu chrétien, il y ait jamais eu pour personne une foi à-part au milieu de la foi universelle: mais il y a eu ceux qui, entre tous, prenaient à cœur ce qu'ils croyaient, s'en pénétraient, et s'appliquaient à régler sur ces croyances tous les détails de leur conduite.

Le caractère général de la morale stoïcienne étant de faire à ceux qui la suivent une vie à-part c'est dans Sénèque que cette vie est présentée avec plus de force que dans aucun autre écrivain; c'est chez lui qu'elle apparait sous ses traits les plus frappants.

Comme cette vie est, par sa nature même, une vie difficile et qui exige de grands efforts, aussi a-t-elle besoin de cette force que donne l'orgueil, ou du moins d'un mépris vif et énergique de la vie vulgaire. Ce mépris, cet orgueil nécessaire, Sénèque le professe. Il ne voit dans la manière de vivre de la foule que ce qu'elle a de mauvais: il proclame que tous ceux qui vivent ainsi sont perdus, et que

Je supprime cette ligne qui entraînerait des explications trop longues. Je les renvoie à la leçon sur les rapports de Sénèque avec le Christianisme.

celui-là seul se sauve qui embrasse une vie à part. Servari, salus, spectare ad salutem, telles sont les expressions dont il se sert, ~~comme s'en serviront après lui tous les auteurs de livres ascétiques chrétiens~~. Se sauver : c'est à dire qu'il y a un péril, un péril très grand et universel, et qu'il faut y échapper, sous peine d'être à jamais perdu.

Mais pour atteindre au salut, on a besoin d'aide et de secours ; on n'y arrive guère tout seul, au moins le plus grand nombre. Qui fournira cette aide ? ce sera la philosophie, en soutenant et en dirigeant la conscience de chacun. De sorte que c'est dans une école de philosophie qu'on voit prendre naissance à ce qui s'appellera plus tard dans le monde chrétien la direction de conscience. Sénèque est un directeur de consciences ; il a des malades à soigner, et il s'efforce de les guérir par un traitement suivi, patient, et qui demande tout le tact nécessaire au bon médecin. Les Lettres à Lucilius sont de véritables lettres spirituelles, les premières qui aient existé, avant celles des Pères de l'Eglise et des grands Chrétiens du XVIIe Siècle. Non qu'elles aient toutes ce caractère : beaucoup ont un ca-

ractère purement abstrait et général : mais un grand nombre aussi sont toutes personnelles. — Sénèque s'y montre appliqué à convertir son ami, à le diriger dans la droite voie, à le mener à la santé ; il travaille en même temps pour d'autres que Lucilius, et s'occupe de plusieurs âmes à la fois. On trouve particulièrement des traces de ce travail dans les lettres 25. 29. 42. 52. 112.

Ici ce sont deux amis qu'il faut sauver par des traitements différents, l'un en corrigeant son caractère, l'autre en le brisant : « Quod ad duos amicos nostros pertinet, diversa via eundum est. Alterius enim vitia emendanda, alterius frangenda sunt. Utar libertate tota : non amo illum, nisi offendero. Quid ergo, inquis ? Quadragenarium pupillum cogitas sub tutela tua continere ? Respice ætatem ejus jam duram et intractabilem. Non potest reformari. Tenera finguntur. An profecturus sim nescio : malo successum mihi quam fidem deesse. Nec desperaveris etiam diutinos ægros posse sanari, si contra intemperantiam steteris, si multa invitos et facere coëgeris et pati. Nec de altero quidem satis fiduciæ habeo : excepto eo quod adhuc peccare erubescit, nutriendus

Ne citez pas sans traduire.

est hic pudor : qui quamdiu in animo ejus duraverit, aliquis erit bonæ spei locus. » (Lettre 25)

Plus loin le philosophe est aux prises avec un esprit rebelle, qui refuse d'entendre la vérité, ou qui ne l'écoute qu'en raillant. La lutte est difficile contre cet incrédule, mais Sénèque ne désespère pas : « De Marcellino quæris, et vis scire quid agat. Raro ad nos venit, nulla alia ex causa quam quia audire verum timet : a quo periculo jam abest. Nulli enim nisi audituro dicendum est. Ideo de Diogene, nec minus de aliis Cynicis, qui libertate promiscua usi sunt, et obvios quosque monuerunt, dubitari solet an hoc facere debuerint. Quid enim si quis surdos objurget, aut natura morbo ve mutos ? Quare, inquis, verbis parcam ? gratuita sunt. Non possum scire an ei profuturus sim quem admoneo : illud scio alicui me profuturum, si multos admonuero. Spargenda est manus : non potest fieri, ut non aliquando succedat, multa tentanti. Hoc, mi Lucili, non existimo faciendum magno viro. Diluitur ejus auctoritas, nec habet apud eos satis ponderis, quos posset minus obsolefacta corrigere. Sagittarius non aliquando ferire debet, sed

Idem.

aliquando deerrare. Non est ars quæ ad effectum casu venit. Sapientia ars est. Certum petat; eligat profecturos: ab his quos desperavit, recedat: non tamen cito relinquat, sed in ipsa desperatione extrema remedia tentet. Marcellinum nostrum ego nondum despero. Etiam num servari potest; sed si cito illi manus porrigitur. Est quidem periculum ne porrigentem trahat. Magna in illo ingenii vis est; sed jam tendentis in pravum. Nihilominus adibo hoc periculum, et audebo illi mala sua ostendere. Faciet quod solet, advocabit illas facetias quæ risum evocare lugentibus possunt: et in se primum, deinde in nos jocabitur: omnia quæ dicturus sum occupabit. Scrutabitur scholas nostras, et objiciet philosophis congiaria, amicas, gulam; ostendet mihi alium in adulterio, alium in popina, alium in aula: ostendet mihi lepidum philosophum Aristonem, qui in gestatione disserebat. Hoc enim ad edendas operas tempus acceperat. De cujus secta quum quæreretur, Scaurus ait: Utique Peripateticus non est. De eodem quum consuleretur Julius Græcinus, vir egregius,

quid sentires : non possum, inquit, tibi dicere ; nescio enim quid de gradu faciat ; tanquam de essedario interrogaretur. Hos mihi circulatores qui philosophiam honestius neglexissent, quam vendunt, in faciem ingerem. Constitui tamen contumelias pati. Moveat ille mihi risum : ego fortasse illi lacrymas movebo : aut si ridere perseverabit, gaudebo, tanquam in malis, quod illi genus insaniæ hilare contigerit. Sed non est illa hilaritas longa. Observa, videbis eosdem intra exiguum tempus acerrime ridere, et acerrime rabere. Propositum est aggredi illum, et ostendere quanto pluris fuerit, cum multis minoris videretur. Vitia ejus, etiamsi non excidero, inhibebo ; non desinent, sed intermittent ; fortasse autem et desinent, si intermittendi consuetudinem fecerint. Non est hoc ipsum fastidiendum. Quoniam quidem graviter affectis, sanitatis loco est bona remissio. » (Lettre 29)

N'est-ce pas là le ton d'un médecin des âmes ? N'y a-t-il pas dans toute cette page l'ardeur du zèle religieux ? Ce zèle n'éclate-t-il pas dans ce mot : « Qu'il me fasse rire, moi je le ferai pleurer » ?

Marcellinus n'offre-t-il pas le caractère parfait de l'esprit-fort, riant au lieu de raisonner, quoique bon et rude jouteur dans l'occasion, cachant derrière l'apparence de la gaieté cette tristesse profonde qui est dans l'humeur des incrédules ?

Des incrédules railleurs

Ailleurs, nous trouvons des détails piquants sur une fausse conversion ; on les croirait pris d'un sermon de Massillon : « Jam tibi iste persuasit, se virum bonum esse. Atqui vir bonus tam cito nec fieri potest, nec intelligi... Iste multum abest ab eo quod profitetur; et si sciret quid esset vir bonus, nondum se esse crederet : fortasse etiam fieri posse desperaret. At male existimat de malis. Hoc etiam mali faciunt. Nec ulla major pœna nequitiæ est, quam quod sibi ac suis displicet. At odit eos qui subita et magna potentia impotenter utuntur. Idem faciet, quum idem poterit. Multorum quia imbecilla sunt, latent vitia : non minus ausura quum illis vires suæ placuerint, quam illa quæ jam felicitas aperuit. Instrumenta illis explicandæ nequitiæ desunt. Meministi quum quemdam affirmares esse in potestate tua, dixisse me volaticum esse ac levem, et

te non pedem ejus tenere, sed pennam; mentitus sum: pluma tenebatur, quam remisit et fugit." (Lettre 42)

Ailleurs encore, dans la petite lettre 112, c'est la même idée d'une fausse conversion. On se croit converti, parce qu'on a le désir de l'être, et qu'on est mécontent de soi: on se trompe: autre chose est de sentir le goût du bien, autre chose de faire le bien. "Stomachum illi fecit luxuria: cito tamen cum illa redibit in gratiam. Sed dicit se offendi vita sua. Non negaverim. — Quis enim non offenditur? Homines vitam suam et amant simul et oderunt. Tunc itaque de illo feremus sententiam, cum fidem nobis fecerit, invisam jam sibi esse luxuriam. Nunc illis male convenit."

Au début de la lettre 52, la nécessité de guides pour certaines âmes est posée en principe. Quelques-uns, peut-être, se suffisent à eux-mêmes, mais c'est l'exception: le plus grand nombre a besoin d'un secours étranger. "Nemo per se satis valet ut emergat: oportet manum aliquis porrigat, aliquis educat. Quosdam ait Epicurus ad veritatem sine ullius adjutorio contendere, ex iis se

fecisse sibi ipsum viam. Hos maxime laudat quibus ex se impetus fuit, qui se ipsi protulerunt. Quosdam indigere ope aliena, non ituros si nemo præcesserit, sed bene secuturos. Nec hunc quidem contempseris hominem, qui alieno beneficio esse salvus potest: et hoc multum est, velle servari. »

Ces citations justifient assez le titre de lettres spirituelles appliqué aux Lettres à Lucilius. C'est bien là de la direction de conscience. Et l'usage de cette direction de conscience est le premier moyen, la première pratique que la morale stoïcienne met au service de ses adeptes pour les élever au-dessus du vulgaire, pour les faire vivre d'une vie supérieure à la vie du siècle. On avait alors son philosophe comme on a eu depuis son directeur. Canus Julius, cette victime de Caligula, dont Sénèque raconte la mort si courageuse et si calme dans le traité de Tranquillitate animi (ch. XIV), marchait au supplice accompagné par son philosophe: « Prosequebatur illum philosophus suus ». Juste-Lipse, commentant ce texte, soupçonne d'abord qu'il y a là une faute, et propose, au lieu de

philosophus suus, *philosophus unus*; mais bientôt il se ravise, en disant que les hommes considérables de Rome avaient en effet chez eux un philosophe, qui faisait partie de leur maison, *philosophum suum*. Ce philosophe ne servait pas seulement à satisfaire la curiosité d'esprit du maître, à amuser le repas par sa conversation : c'était un aide sérieux que l'on employait dans les moments critiques, qui conseillait, qui exhortait, qui accompagnait à la mort. Mais, comme tout le monde n'était pas à même d'avoir un philosophe attaché à sa personne, il y avait les philosophes du public, ceux qui conduisaient toutes les âmes à la fois, soit par leurs écrits, soit par leurs prédications. Les lettres 52, 76, 108, nous donnent sur ces prédications d'intéressants détails. Sénèque dit quel est le bon prédicateur : c'est celui qui ne se contente pas de bien parler, mais qui prêche d'exemple, et met sa conduite d'accord avec ses préceptes; il condamne ceux qui cherchent à faire admirer leur talent de parole bien plus qu'à convertir les âmes; il se plaint qu'on applaudisse des philosophes, des maîtres de

sagesse, comme plus tard St Jean Chrysostôme et St Basile se plaindront des applaudissements qu'on donnera à leurs sermons; il raconte qu'il va tous les jours, lui vieillard, à l'école de Métronax, suivre un cours de philosophie: et pourquoi en rougirait-il? " Tamdiu discendum est, quamdiu nescias, et, si proverbio credimus, quamdiu vivas... Bene mecum agitur, si hoc unum senectutem meam dedecet. "; Malheureusement il voit peu de monde faire comme lui, et l'on ne trouve pas chez Métronax la même affluence qu'au théâtre: « Habet tibicen Græcus et præco concursum; at in illo loco in quo vir bonus discitur, paucissimi sedent, et hi plerisque videntur nil boni negotii habere quod agant: inepti et inertes vocantur"; mais qu'importent les injures des ignorants? Quand on marche à la vertu, il faut se mettre au-dessus des mépris du vulgaire « Mihi contingat iste derisus: æquo animo audienda sunt imperitorum convicia: et ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. " (Lettre 76) Un des passages les plus remarquables est celui où il est question

d'Attale, un des maîtres de Sénèque. Il est d'autant plus curieux d'entendre Sénèque parler de ses maîtres, que cela nous reporte à une date antérieure à l'avènement du Christianisme, et qu'il est impossible par conséquent d'attribuer à l'influence chrétienne des faits ou des vérités de cette date. Voici quel était l'enseignement d'Attale, et l'effet qu'il produisait sur les auditeurs : « Ego certe quum Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum humani generis, et illum sublimem altiorem que humano fastigio credidi. Ipse regem se esse dicebat : sed plus quam regnare mihi videbatur, cui liceret censuram agere regnantium. Cùm vero commendare paupertatem cœperat, et ostendere, quam quidquid usum excederet, pondus esset supervacuum et grave ferenti, sæpe exire e schola pauperi libuit. Cum cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantum ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis : libebat circumscribere gulam et ventrem. Inde mihi quædam permansere, Lucili. » (Lettre 112)
On le voit, ce n'était pas là un enseignement scientifique, une exposition de théories savantes,

c'était une véritable prédication morale ayant un but tout pratique.

Quelque chose qui plus que ces prédications, plus que cette direction de conscience rapproche la philosophie de Sénèque du Christianisme, c'est la recommandation très vive qu'elle fait de la solitude et de la retraite. Il faut craindre le monde et le fuir, il faut éviter les déplacements; les voyages, les spectacles, ne sont que des sujets de dissipation. « Ex his quae mihi scribis, bonam spem de te concipio. Non discurris, nec locorum mutationibus inquietaris. Aegri animi ista jactatio est. Primum argumentum compositae mentis existimo, posse consistere et secum morari. » (Lettre 2) Et encore : « Mutare te loca, et in alium de alio transire, nolo... Coalescere otio non potes, nisi desinas circumspicere et errare... Quoties processeris, in ipso transitu aliqua quae renovent cupiditates tuas tibi occurrent. Quemadmodum ei qui amorem exuere conatur, evitanda est omnis admonitio dilecti corporis, ita qui deponere vult desideria rerum omnium quarum cupiditate flagravit, et oculos et aures ab his quae reliquit avertat. » (Lettre 69) On ne s'étonne

plus que Sénèque soit cité dans l'Imitation de Jésus-Christ, quand on l'entend parler de la fuite du monde comme il fait dans la lettre 7 ; c'est presque le ton de l'Imitation elle-même : « Quid tibi vitandum præcipue existimes, quæris ? turbam. Nondum enim tuto illi te commiseris. Ego certe confiteor imbecillitatem meam. Nunquam mores quos extuli, refero. — Aliquid ex eo quod composui, turbatur ; aliquid ex his quæ fugavi, redit. Quod ægris evenit, quos longa imbecillitas usque adeo affecit, ut nunquam sine offensa proferantur, hoc accidit nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. Inimica est multorum conversatio. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut nescientibus allinit. » Voilà cette crainte du monde qui conduira un jour à la Thébaïde. Et dans les spectacles, quels dangers ne courent pas nos âmes ? Surtout dans ces spectacles de gladiateurs, si inhumains, si pleins de funestes inspirations. « Nihil vero est tam damnosum bonis moribus quam in aliquo spectaculo desidere. Tunc enim per voluptatem facilius vitia subrepunt. Quid me existimas dicere ? avarior redeo, —

ambitiosior, luxuriosior ? immo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui. » Les devoirs même du monde, Sénèque conseille à son ami de les oublier, de laisser là les clients, les convives, les grands que l'ambitieux courtise, de renoncer aux honneurs, pour ne travailler qu'à la grande affaire, son propre progrès moral. (Lettre 19) Quand on est malade, on s'enferme et on se soigne : il faut se tenir tranquille pour guérir les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps. (Lettre 68)

La fuite du monde et des distractions, voilà donc dans la morale de Sénèque une pratique toute chrétienne. En voici une autre plus nettement accusée : l'examen de conscience. Il est enseigné dans le traité De ira (L. III Ch. 36). Sénèque l'a vu pratiquer par Sextius, il fait de même : « Faciebat hoc Sextius, ut consummato die, quum se ad nocturnam quietem recepisset, interrogaret animum suum : Quod hodie malum tuum sanasti ? Cui vitio obstitisti ? Qua parte melior es ? Desinet ira et erit moderatior, quæ sciet sibi quotidie ad judicem esse veniendum. Quid enim pulchrius hac consuetudine excutiendi totum diem ?

Qualis ille somnus post recognitionem sui sequitur ! Quam tranquillus, altus ac liber, quum aut laudatus est animus, aut admonitus, aut speculator sui censor que secretus cognoscit de moribus suis ! Utor hac potestate, et quotidie apud me causam dico : quum sublatum e conspectu lumen est, et conticuit uxor moris jam mei conscia, totum diem mecum scrutor, facta ac dicta mea remetior. Nihil mihi ipse abscondo, nihil transeo. Quare enim quidquam ex erroribus meis timeam, quum possim dicere : vide ne istud amplius facias, nunc tibi ignosco ? " Rien n'est plus clair ; c'est l'examen de conscience employé comme règle de conduite philosophique, avant de l'être comme règle de conduite religieuse. Non l'examen de conscience avec contrition : mais cette espèce d'examen de conscience non sacramentel que les directeurs spirituels recommandent aussi très souvent. Sénèque revient sur ce point, Let. 28 et 83.

Enfin, aux degrés inférieurs de la Société Stoïcienne, il existait des habitudes pratiques encore plus caractérisées, et qu'on peut appeler monastiques. Le riche et brillant Sénèque

les goûte peu, et n'en parle que pour les condamner recueillons néanmoins ses paroles comme un témoignage de ce qui se pensait et de ce qui se faisait à côté de lui. « Asperum cultum, et intonsum caput, et negligentiorem barbam, et indictum argento odium, et cubile humi positum, et quidquid aliud ambitionem perversa via sequitur, evita. Satis ipsum nomen philosophiæ, etiamsi modeste tractetur, invidiosum est... Hoc contra naturam est, torquere corpus suum, et faciles odisse munditias, et squalorem appetere, et cibis non tantum vilibus uti, sed tetris et horridis.. Infirmi animi est, pati non posse divitias. » Il y avait donc dans ces écoles philosophiques des gens qui faisaient profession d'ascétisme jusqu'à s'éloigner volontairement de toutes les superfluités de la vie, jusqu'à se condamner à l'indigence. Squalorem appetebant, ainsi que parle Sénèque et notre philosophe se plaint de cette exagération comme depuis on l'a reprochée aux ordres mendiants. Cette manière de vivre avait été autrefois la singularité d'un seul ; on n'avait pas eu besoin au temps de Diogène de dire à un homme du monde comme Lucilius qu'il se

ou de quelques-uns

gardat d'imiter ces bizarreries : c'étaient maintenant des habitudes répandues.

Mais le même Sénèque qui repousse ces pratiques, en recommande qui semblent analogues. Seulement il veut qu'elles soient accomplies dans le secret de la maison, et non pas toujours, mais à certains jours choisis. « Adeo mihi placet tentare animi tui firmitatem, ut ex praecepto magnorum virorum tibi quoque praecipiam : interponas aliquot dies, quibus contentus minimo et vilissimo cibo, dura atque horrida veste, dicas tibi : Hoc est quod timebatur ? In ipsa securitate animus ad difficilia se praeparet, et contra injurias fortunae inter beneficia formetur. Miles in media pace decurrit sine ullo hoste, vallum jacit, et supervacuo labore lassatur, ut sufficere necessario possit. Quem in ipsa re trepidare nolueris, ante rem exerce. Hoc secuti sunt, qui omnibus mensibus paupertatem imitati, prope ad inopiam accesserunt ; ne unquam expavescerent quod saepe didicissent ». Ce sont toujours des épreuves volontaires qu'on s'impose à soi-même comme moyen d'amélioration morale, des exercices de pauvreté comme instruction à la vertu.

L'idée première étant de se tirer de la vie de la foule, il n'est pas étonnant qu'il faille pour cela de grands efforts, et nous les trouvons ici.

Aussi le sentiment de l'effort, de la peine, est-il très marqué dans la philosophie de Sénèque. Si on l'objecte à Sénèque, il répond, comme répondront un jour les philosophes Chrétiens à la même objection, que cette peine même fait le plaisir du sage, qu'elle est la vraie joie, bien supérieure aux vaines joies du monde: „ Mihi crede, res severa est verum gaudium. An tu existimas quemquam soluto vultu, et, ut isti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere? paupertati domum aperire? voluptates tenere sub freno? meditari dolorum patientiam? Hæc qui apud se versat, in magno gaudio est, sed parum blando. In hujus gaudii professione esse te volo. Nunquam deficiet, cum semel unde petatur inveneris.„ (Lettre 23). Sans doute la vie du sage est une rude milice: Il est enrôlé sous serment: mais à la différence du soldat ou du gladiateur, c'est volontairement qu'il s'est engagé; il s'est soumis lui-même à la douleur, et il l'endure avec joie. « Sacramento rogatus es. Deci

debit, si quis tibi dixerit mollem esse militiam et facilem. Nolo te decipi. Eadem honestissimi hujus et illius turpissimi auctoramento, verba sunt, uri, vinciri, ferroque necari. At illis qui manus arenæ locant, et edunt ac bibunt, quæ per sanguinem reddant, cavetur ut ista vel inviti patiantur : a te, ut volens libensque patiaris. » (Lettre 37) Militia, sacramento rogari ; belles expressions, toutes semblables à l'expression chrétienne : « Les soldats du Christ. »

Ainsi, le commerce d'un directeur et la soumission à ses préceptes, la fuite du monde et des distractions, l'examen de conscience, la pauvreté volontaire, l'épreuve, la souffrance, le corps enrégimenté pour supporter toutes les peines d'une vie difficile, voilà ce que Sénèque propose aux initiés de la philosophie. Voilà l'ensemble des pratiques par lesquelles la philosophie stoïcienne agissait à cette époque sur les hommes, voilà comment dans un monde de servitude et de corruption elle essayait de faire des âmes à-part, et de constituer comme une église sainte.

?

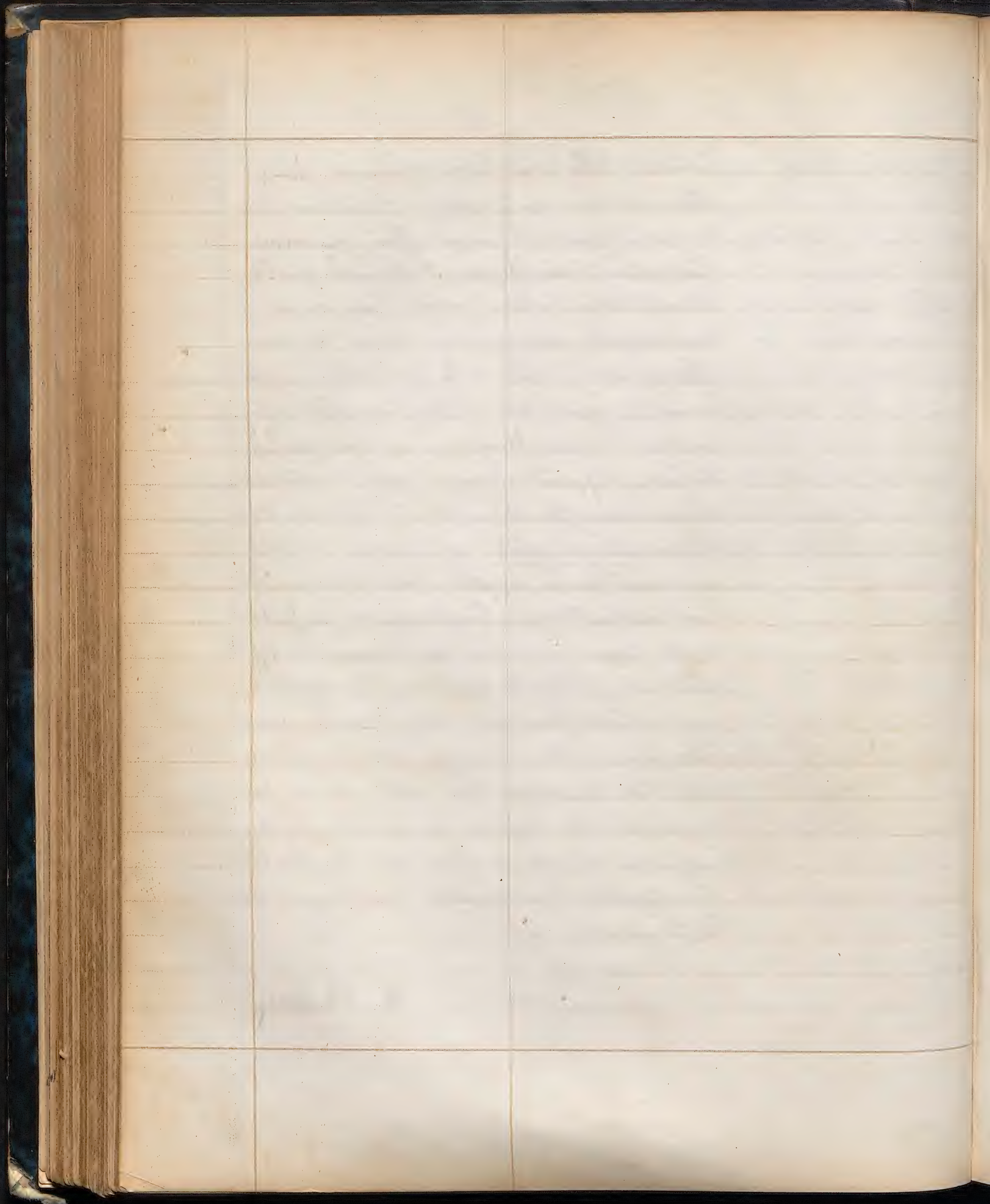
Concluons. Quels que soient les rapports

de la morale de Sénèque avec la morale Chrétienne, il est clair que l'une n'a pas été empruntée à l'autre. Les idées que Sénèque développe, les pratiques qu'il recommande, étaient dans la philosophie stoïcienne avant l'apparition du Christianisme. Le Christianisme les a trouvées déjà existantes : il les a adoptées, il s'en est saisi, il s'en est pénétré. Et cela, non pas tout de suite, mais peu à peu. On ne trouverait pas dans St. Paul ces délicatesses de conscience que nous voyons dans les Lettres à Lucilius, parcequ'elles ne conviennent pas encore à ce premier âge du Christianisme; on ne les trouve qu'à des époques plus raffinées, comme celles des St. Augustin, des St. François de Sales, des Fénélon. Les épîtres de St. Paul portent sur de plus grands points, sur des choses plus générales : il s'agissait pour l'apôtre de rendre le monde croyant, avant de le rendre dévot. La société païenne au milieu de laquelle parlaient Sénèque et les Stoïciens, avaient l'esprit religieux, parce que la philosophie le lui avait donné; et c'est par cet esprit qu'elle était disposée à recevoir le Christianisme, quand il

avira. Elle avait la vie religieuse, puisqu'elle avait une vie à-part, dépendant d'un dogme à-part : le même effort qui avait fait qu'on s'était séparé de la foule par la sévérité de la doctrine, avait fait qu'on s'en était séparé aussi par la sévérité des mœurs. Elle avait le désir et la recherche du salut, le soin de guérir les maladies mortelles de l'âme, toutes ces idées qui tiennent à un état profond de foi. Quand Sénèque parle de prédications, de conversions, de retraites, d'exercices d'ascétisme, il en parle non comme de faits nouveaux dans le monde, mais comme de faits existant depuis longtemps et parfaitement connus : à-peu-près comme au 17e siècle on parlait de pénitences, de retraites aussi, choses familières alors à tous les esprits. La morale de Sénèque, en un mot, est celle d'un temps où l'on croit, où l'on pratique, où l'on s'efforce énergiquement, courageusement : et cet effort est à la fois le principe et l'autorisation de l'orgueil qui la domine.

C'est trop, dites tout au plus l'excuse !

A. Hubert.



VIIe. Leçon.

Philosophie morale de Sénèque
Morale sociale.

Très bonne rédaction ; l'auteur a recherché avec soin les passages à citer ; il cite même quelquefois au-delà du besoin. Les passages cités sont bien traduits.

17.

Philosophie morale de Sénèque.

Morale sociale.

Sénèque, nous l'avons vu, a une philosophie spéculative, quoiqu'à vrai dire on ne trouve point chez lui de métaphysique. Cette philosophie spéculative est tout entière contenue dans le grand principe stoïcien, la vertu est le seul bien et c'est elle qui donne à sa morale privée ce caractère de rigueur et d'austérité qui la distingue. Sénèque, nous serons les premiers à en convenir, n'a pas toujours suivi les préceptes de cette morale ; mais la vie d'un philosophe ne prouve rien contre la valeur des principes qu'il développe dans ses écrits. D'ailleurs, tout en reconnaissant les torts nombreux de Sénèque, nous nous croyons autorisés à dire avec Mr. Charpentier (Etudes sur les Pères de l'Eglise), que si Sénèque commença par être un déclamateur, il devint un vrai philosophe sur la fin de sa carrière et mourut en sage.

Quant à la morale sociale de Sénèque elle est aussi pure que sa morale privée, mais moins ascétique et s'appuie davantage sur le

sens commun. On peut ajouter qu'elle est animée d'un esprit nouveau, et nous nous servirions volontiers de ce mot, si nous ne savions qu'il ne faut pas trop facilement parler d'esprit nouveau, surtout quand on passe d'un philosophe ancien à un autre.

Pas bien rendu ; on croirait que vous jouez sur les mots.

En effet placés quelquefois à d'assez grandes distances les uns des autres, ces philosophes forment une chaîne, dont plus d'un anneau nous manque; de là vient que nous sommes exposés à prendre pour nouveau, à un moment donné, ce qui a été comme préparé de longue main et insensiblement amené; de là vient aussi que nous pouvons attribuer à tel ou tel penseur ce qu'avaient déjà proclamé dans leurs écrits ses devanciers immédiats. Certes entre la morale de Cicéron et celle de Sénèque il y a une grande différence; mais cent années s'étaient écoulées de l'un à l'autre et dans l'espace de ce siècle le monde avait vu bien des choses s'accomplir. Rome, maîtresse des nations, a elle-même reçu un maître; l'ancienne république s'est abîmée dans l'anarchie et sur les ruines du patriciat s'élève la puissance des Césars; enfin il est né une religion nouvelle qui doit régénérer l'univers et qui, bien qu'obscure encore,

de la noblesse (il y a longtemps alors qu'il n'y a plus de patriciens)

gagne déjà partout du terrain. Sans doute tous les peuples de l'empire n'ont pas encore été appelés aux droits du citoyen romain ; mais la chute de l'aristocratie n'en a pas moins préparé en quelque sorte celle des barrières qui leur fermeront l'entrée de la Cité. C'est peut-être à cet esprit plus libéral qui, malgré le despotisme des Césars, se répandait alors dans l'empire, que la morale sociale de Sénèque dut ce caractère de tolérance qui la distingue de l'ancienne sagesse des peuples : elle n'a en effet rien d'exclusif, elle ne voit plus seulement le citoyen, elle s'adresse à tous les hommes, comme ne formant qu'une seule et même famille.

Entre la morale privée et la morale sociale de Sénèque, la transition se fait tout naturellement par sa doctrine sur la Chasteté ; cette vertu commande le respect de la femme et par là nous conduit à la morale sociale. Certes avant Sénèque la philosophie avait donné des préceptes de continence sévère ; mais elle regardait surtout cette vertu comme un exercice de tempérance et d'empire sur nous-mêmes. Chez Sénèque, au contraire, elle nous apparaît comme une lutte de tous les

Cela ne fait pas une opposition bien nette.

instants contre les tentations sans cesse renaissantes qui nous assiègent : le stoïcien se rencontre ici une fois de plus avec le Christianisme. Comme transition de la manière dont l'ancienne philosophie considérait la chasteté, à l'idée que Sénèque se fait de cette vertu, nous rappellerons les beaux vers du IV.e livre de natura rerum, où Lucrèce peint les ravages de la passion dans le cœur de l'homme. Nous ne citerons que quelques-uns de ces passages :
„ Funeste incertitude des amants que consume
„ un feu secret ! „ . . . . . „ De toutes les
„ passions, l'amour seul s'irrite par la jouis-
„ sance. Il est facile d'apaiser la faim
„ et la soif, parce que les breuvages et les sucs
„ des aliments se distribuent dans nos membres
„ et font corps avec eux. Mais un visage
„ charmant, un teint brillant de fraîcheur
„ n'introduisent en nous que de légers simula-
„ cres, qu'un stérile espoir, soudain emporté
„ par le vent. Tel, dans le sommeil, un
„ homme consumé par la soif cherche vaine-
„ ment l'onde qui peut éteindre l'ardeur de
„ son sein ; il tend ses lèvres au simulacre d'un
„ ruisseau, il s'épuise en vains efforts, dévoré

« par la soif au milieu de cette eau trompeuse. »
« Usque adeo incerti tabescunt vulnere cæco! »
« (V. 1113)
« Unaque res hæc est cujus quam plurima habemus,
« Tam magis ardescit dira cuppedine pectus.
« Nam cibus atque humor membris adsumitur intus,
« Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,
« Hoc facile expletur laticum frugumque cupido.
« Ex hominis vero facie pulchroque colore
« Nil datur in corpus præter simulacra fruendum
« Tenuia, quæ vento spes raptat sæpe misella.
« Ut bibere in somnis sitiens quum quærit, et humor
« Non datur, ardorem in membris qui stinguere-
« - possit;
« Sed laticum simulacra petit, frustraque laborat
« In medioque sitit torrenti flumine potans. »
(V. 1082 et suiv).

Et plus haut déjà: « Non, Titye est avec
« nous; c'est l'homme livré en proie aux tour-
« ments de l'amour. Les oiseaux qui le déchirent,
« ce sont la jalousie et ses angoisses, la passion
« avec ses appétits cruels. »
« .... Sed Tityus nobis hic est in amore jacentem
« Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor,
« aut alia quavis scindunt cuppedine curæ. »
(Liv. III v. 1005).

Chez Sénèque, ces peintures de la passion sont fréquentes. La passion est le plus redoutable ennemi que nous ayons à combattre: « Celui qui » n'aura point souillé ce poison secret, caché dans » nos entrailles mêmes, verra toutes les autres passions glisser devant lui sans l'atteindre. » — » Quem non violaverit hoc secretum et infixum » visceribus ipsis exitium, omnis alia cupiditas » intactum praeteribit. »

(Consolation à Helvia. ch. 13.)

Il est vrai qu'il y a encore ici quelque chose de purement individuel; mais ailleurs le respect de la femme est plus explicitement énoncé: le mari doit fidélité à sa femme dans l'union conjugale, la femme à son mari: « Tu sais » que c'est un vice d'exiger de sa femme la chasteté » et de corrompre l'épouse d'autrui; tu sais que » si elle ne doit point avoir de commerce avec » un adultère, tu n'en dois avoir de ton côté » avec une concubine, et cependant tu n'agis » pas en conséquence. » — » Scis improbum » esse qui ab uxore pudicitiam exigit, ipse » alienarum corruptor uxorum; scis ut illi » cum adultero, sic tibi nil esse debere cum » pellice; et non facis. » (ad Lucilium. ep. 94)

Il faut aussi que la femme se respecte elle-même. Sénèque s'élève avec force contre leurs vices, et la description qu'il fait de leurs désordres nous donne une bien triste idée de la société de son temps : « Elles veillent et boivent comme les hommes, les défiant à l'huile et au vin ; elles poussent la crapule aussi loin qu'eux et mesurent par le vomissement le vin qu'elles ont pris dans la débauche. Elles mangent aussi de la neige pour éteindre le feu de leur estomac ..... Elles ont perdu, par leurs débauches, les privilèges de leur sexe, et parce qu'elles ont oublié la retenue des femmes, elles sont devenues sujettes aux maladies des hommes. » —— « Non minus pervigilant, non minus potant, et oleo et mero viros provocant ; aeque invitis ingesta visceribus per os reddunt et vinum omne vomitu remetiuntur ; aeque nivem rodunt solatium stomachi aestuantis ! .... Beneficium sexus sui vitiis perdiderunt ; et quia feminam exuerunt, damnatae sunt morbis virilibus. » (ad Lucilium. ep. 95)

Je n'y aurais pas fait cette citation qui n'est pas précisément à sa place ici. C'est un tableau des mœurs du temps, d'après Sénèque ; ce n'est pas une étude sur sa doctrine de la Chasteté.

Sénèque est libéral à l'égard de l'intelligence de la femme : le temps est venu où le Christianisme veut s'adresser à la femme elle-même. Un livre de philosophie dédié à une femme (Consolations à Helvia et à Marcia)

est une chose remarquable dans l'ancien monde), et les idées de Sénèque font ici un singulier contraste avec celles de la philosophie d'autrefois et les habitudes de la Rome primitive. Jusqu'alors, on peut le dire, la femme avait été regardée à Rome comme un être d'une espèce inférieure à l'homme. C'est ce qui ressort assez de quelques paroles que Tite-Live place dans la bouche du vieux Caton : " Nos ancêtres ont voulu que " la femme ne pût faire même un acte privé " sans tuteur... Lâchez le frein à cet animal " indompté, à cette nature qui ne sait se gouverner, et espérez ensuite qu'elles mettront des " bornes à leur licence ! " ——— " Majores " nostri nullam ne privatam quidem rem agere " foeminas sine auctore voluerunt .... " Date froenos impotenti naturae et indomito " animali, et sperate ipsas modum licentiae " facturas, nisi vos faciatis . . "

(Tite Live. Liv. XXXIV. disc. pour la loi oppia)

L'idéal pour la femme, c'était le silence et la modestie dans la maison conjugale, les soins du ménage et la direction des esclaves : elle ne devait pas s'élever plus haut. C'est à cet idéal que Juvénal fait allusion dans

ces vers fameux de sa 6ième Satire : « Une humble
« fortune conservait autrefois l'innocence des
« matrones latines : pour écarter le vice de leurs
« humbles cabanes, elles avaient les longs travaux,
« le sommeil court, les mains endurcies à tisser
« péniblement la laine d'Etrurie ; Annibal
« sous les murs de Rome, et leurs maris en senti-
« nelle sur la porte Colline ! »

« Praestabat castas humilis fortuna Latinas
« Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant
« Tecta labor, somni que breves et vellere Tusco
« Vexatae durae que manus, ac proximus urbi
« Annibal, et stantes Collina turre mariti. »

(Juvén. Sat. VI. v. 287 et suiv.)

Sénèque permet à la femme d'aspirer plus haut ; il rappelle à sa mère les connaissances que l'étude lui a fait acquérir, il parle de « son esprit dévorant » et regrette que son époux, par attachement aux anciennes mœurs, se soit appliqué à contrarier son goût pour l'étude de la philosophie. Qu'elle y retourne maintenant pour se consoler de l'exil de son fils.

« Plût au ciel que moins attaché aux usages
« de ses ancêtres, mon père, le meilleur des
« époux, t'eût laissée approfondir plutôt

„ qu'effleurer les doctrines des sages! .... Cependant,
„ grâce à ton esprit dévorant, tu as su puiser au
„ delà de ce que les circonstances semblaient
„ permettre ; tu as jeté en toi les fondements
„ de toutes les sciences. „ — Utinam quidem
„ virorum optimus, pater meus, nimis majorum
„ consuetudini deditus, voluisset te sapientum
„ praeceptis erudiri potius quam imbui! ......
„ Beneficio tamen rapacis ingenii, plus quam
„ pro tempore hausisti ; jacta sunt disciplina-
„ rum omnium fundamenta. „

(ad Helviam ch. 16.)

Bientôt Juvénal tracera le portrait de la femme savante. (Sat. VI. v. 450) : nous sommes loin des idées du vieux Caton.

C'est une chose affligeante dans les livres de Sénèque de voir la philosophie, qui quelquefois s'élève si haut, tomber par moments au niveau même des habitudes et des mœurs de ses contemporains. Cet homme qui tout à l'heure exprimait sur la dignité et l'éducation de la femme des idées si généreuses, trouve tout simple qu'on mette à mort un enfant, s'il vient au monde mal conformé : „ liberos „ quoque, si debiles vel monstrosi editi sunt,

„ mergimus. „ (De ira I. 15).
Ici se montre la vraie plaie de cette société antique, le mépris des faibles et des petits en toutes choses. Ailleurs cependant Sénèque parle d'une manière plus digne de lui des rapports des enfants et des parents : „ Ne vois-tu
„ pas comment les parents contraignent leurs
„ enfants, dès leurs plus tendres années, à souffrir
„ de salutaires contrariétés ? Ils ont beau
„ pleurer et marquer leur répugnance, on n'en
„ entoure pas moins leur corps des soins les plus
„ diligents. De crainte qu'une liberté précoce
„ ne contrefasse leurs membres, les parents les
„ contraignent pour qu'ils se développent dans
„ une bonne direction. Bientôt ils leur incul-
„ quent les arts et les sciences et font servir la
„ peur même à triompher de leur mauvaise
„ volonté. Enfin ils plient leur jeunesse impé-
„ tueuse à la frugalité, à la pudeur, aux bonnes
„ moeurs, et s'ils ne s'y prêtent que mollement,
„ ils les contraignent par la force. Même
„ l'adolescence, déjà maîtresse d'elle-même,
„ si par crainte ou par intempérance elle repous-
„ se des remèdes salutaires, est ramenée au
„ devoir par la force et la servitude. Ainsi

Il vaudrait peut-être mieux ne citer *in extenso* que cette dernière phrase, le texte présentant plutôt l'idée des difficultés de l'éducation que celle de la tendresse qui lutte contre ces difficultés.

" il n'est pas de plus grands bienfaits que ceux que
" nous recevons de nos parents sans le savoir ou
" malgré nous-mêmes. " —— " Non vides
" quemadmodum teneram liberorum infantiam
" parentes ad salubrium rerum patientiam cogant?
" Flentium corpora, ac repugnantium, diligen-
" ti cura fovent : et ne membra libertas im-
" matura detorqueat, in rectum exitura constrin-
" gunt ; et mox liberalia studia inculcant,
" adhibito timore nolentibus. Ad ultimum,
" audacem juventam frugalitati, pudori, mori-
" bus bonis, si parum sequitur, coactam applicant.
" Adolescentibus quoque, ac jam potentibus sui,
" si remedia metu aut intemperantia rejiciunt,
" vis adhibetur ac servitus. Itaque beneficio-
" rum maxima sunt quae à parentibus acce-
" pimus, dum aut nescimus, aut nolumus."

(De Benef. VI. 24).

De telles paroles nous font aisément oublier ce que Sénèque a dit plus haut des enfants qu'on met à mort au moment même de leur naissance et elles nous promettent de la part du philosophe la pitié pour d'autres êtres plus humbles, les esclaves, qui comptent bien moins encore que l'enfant dans la société païenne.

Quelle était la condition de l'esclave dans la cité romaine ? Voici comment en parle un homme réputé sage entre tous les Romains :
« Il faut que le père de famille soit vendeur
« et non pas acheteur. Qu'il vende ses vieux
« bœufs, sa vieille ferraille, l'esclave vieux,
« l'esclave malade. » — « Patrem familias
« vendacem non emacem esse oportet ... Vendat
« boves vetulos, ferramenta vetera, servum senem,
« servum morbosum. » (Fragments de Caton l'ancien
v. mr. Egger, Reliquiae. p. 167).

(très bonne citation).

Ainsi l'esclave qui ne peut plus servir, doit être vendu, et, dans l'énumération des choses inutiles et usées, il vient avec la vieille ferraille !

Faut-il rappeler les cruautés de toute sorte qu'on exerçait sur les esclaves ? Ici les témoignages abondent, nous n'en choisirons que quelques-uns. Il n'était pas rare de trouver des Romains qui, semblables au Rutilus dont parle Juvenal, « n'aimaient que le bruit
« des coups et le sifflement du fouet plus agréa-
« ble que le chant des Sirènes, vrais Antipha-
« tes et Polyphèmes de leur maison, qui étaient
« heureux chaque fois que pour deux serviettes
« dérobées, ils pouvaient faire marquer d'un

„ fer ardent un de leurs esclaves. „ —
„ . . . . . . Rutilus qui gaudet acerbo
„ Plagarum strepitu et nullam Sirena flagellis
„ Comparat, Antiphates trepidi laris ac Polyphemus
„ Tum felix, aliquis toties tortore vocato,
„ Uritur ardenti propter duo lintea ferro. „
(Juvénal. Satire XIV v. 15)

Plus d'une dame romaine imitait cette matrone que le même poète, nous montre à sa toilette, „ faisant frapper un esclave tandis qu'elle se „ peint le visage ; faisant frapper tandis qu'elle „ écoute ses amies ou considère l'or et le dessin „ d'une robe, faisant frapper encore tandis qu'„ elle parcourt un long journal, jusqu'à ce „ qu'enfin les exécuteurs n'en pouvant plus de fatigue, „ elle s'écrie : hors d'ici, d'une voix à faire „ trembler la maison ! „

„ Verberat, atque obiter faciem linit; audit amicas
„ aut latum pictæ vestis considerat aurum,
„ Et cædit ; longi relegit transversa diurni,
„ Et cædit ; donec, lassis cædentibus, Exi
„ Intonet horrendum, jam cognitione peracta.
(Juvénal . Satire VI v. 474)

(De ira. III. 40.) Qui n'a pas lu chez Sénèque lui-même le trait de ce Védius Pollion, condamnant un

esclave à être jeté vivant aux murènes, pour avoir brisé par mégarde un vase Murrhin ? L'esclave se réfugia aux pieds de l'empereur, ce jour-là convive de son affranchi. Auguste lui donna sur le champ la liberté, commanda de briser sous ses yeux tous les cristaux de Védius, et fit combler le vivier.

mais non ; Védius était un chevalier.

Ce sont là, dira-t-on, des cruautés particulières. Mais la loi n'était pas moins barbare envers l'esclave ; entre autres prescriptions, elle décernait la peine de mort contre tous les esclaves du maître qui périssait assassiné chez lui. Il faut entendre Tacite raconter un meurtre commis du temps de Néron et qui amena l'application de cette loi cruelle. Pédanius Secundus, le Préfet de Rome, est tué par un de ses esclaves, soit par jalousie d'amour, soit que le maître eût refusé de l'affranchir. Quand il fut question de conduire au supplice tous les esclaves de Pédanius (ils étaient 400), la pitié du peuple émue en faveur de tant d'innocents éclata par des rassemblements qui vont jusqu'à la sédition. Dans le Sénat même un parti repoussait avec chaleur cette excessive sévérité ; mais le jurisconsulte C. Cassius

tous ceux qui habitaient sous le même toit.

(V. Tacite ; Annales XIV 42, 43, 44, 45)

prend la parole et demande que la loi suive son cours. Il soutient que la terreur seule peut donner la sécurité aux Romains parmi leurs esclaves. Dira t on que le meurtrier avait des injures à venger ? " Sans doute, " s'écrie l'orateur, il avait hérité de son père " l'argent de sa rançon, ou l'esclave qu'on lui " enlevait était un bien de ses aïeux : " — " Quia de paterna pecunia transegerat, aut " avitum mancipium detrahebatur ? " Ironie terrible, car la loi romaine ne reconnaît à l'esclave ni bien ni famille ! Puis Cassius termine ainsi son discours : " Toujours nos " ancêtres ont redouté l'esprit de leurs esclaves, " alors même que naissant à-côté du maître " dans les champs ou sous le même toit, ceux-ci " apprenaient à le chérir dès leur entrée dans " la vie. Et nous, depuis que nous avons des " peuples d'esclaves, différents de mœurs et de " culte, ou sans culte aucun, nous espérerions " contenir ce vil ramas autrement que par " la terreur ! Quelques innocents périront. " Mais quand une armée a fui et qu'on la " décime, le brave ne tombe-t-il pas quel- " quefois sous le bâton ? Point de grand

exemple où l'injustice n'ait sa part ; mais le mal de quelques-uns est racheté par l'utilité de tous. " — " Suspecta majoribus nostris fuere ingenia servorum, etiam quum in agris aut domibus iisdem nascerentur, caritatem que dominorum statim acciperent. Postquam vero nationes in familiis habemus, quibus diversi ritus, externa sacra aut nulla sunt, colluviem istam nonnisi metu coercueris. At quidam insontes peribunt. Nam et ex fuso exercitu, quum decimus quisque fuste feritur, etiam strenui sortiuntur. Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos utilitate publica rependitur. "

Personne n'osa combattre individuellement l'avis de Cassius ; mais ces voix confuses faisaient valoir pour ces malheureux esclaves leur nombre, leur âge, le sexe, et pour la plupart leur incontestable innocence. Cependant le parti qui voulait le supplice l'emporta. Le peuple s'étant de nouveau attroupé, César le réprimanda par un édit et fit garder par des soldats le chemin par où l'on mena les condamnés à la mort.

Cingonius Varron avait proposé dans le Sénat de décréter la déportation hors de l'Italie contre les affranchis qui habitaient sous le toit du maître assassiné : jusque-là les affranchis testamentaires, c'est-à-dire les esclaves affranchis par le testament, étaient seuls punis de mort (Annales XIII. 32) L'empereur s'opposa à cette nouvelle aggravation de la loi. Tel est le récit de Tacite ; l'historien le termine sans exprimer son opinion sur un aussi affreux événement. Il est difficile cependant de croire que Tacite ne penchât du côté de la clémence qui n'est autre chose ici que de la justice ; c'est ce qu'il nous semble entrevoir dans ces mots par lesquels il conclut sa narration : « Le prince s'y « opposa, ne voulant pas aggraver par des rigueurs « nouvelles un usage ancien que la pitié n'avait « pas adouci. » — « Id à principe prohibitum « est, ne mos antiquus, quem misericordia non « minuerat, per sævitiam intenderetur. »

Une législation si barbare, tant de précautions et de garanties dont on entourait la vie des maîtres, n'empêchèrent pas ces derniers d'être plus d'une fois victimes de la vengeance de leurs esclaves. Pline le jeune raconte que de son temps un Largius Macedo périt assassiné

par des esclaves conjurés dans ses bains de Formies:
„ C'était, dit Pline, un maître dur, inhumain,
„ qui avait oublié, ou se souvenait trop que son
„ père avait été esclave. „ — „ Superbus alio-
„ qui dominus et saevus, et qui servisse patrem
„ suum, parùm, imò nimiùm meminisset. „
Il survécut quelques jours à ses blessures, et mourut „ avec la consolation de se voir vengé,
„ vivant encore, comme l'on venge les morts. „
„ Ipse non sine ultionis solatio decessit, ita
„ vivus vindicatus, ut occisi solent. „ —
Pline n'a aucune parole de pitié pour les esclaves de Macedo ; il prend au contraire le parti de ce maître cruel. „ Considérez, je vous prie,
„ à quels dangers, à quels outrages nous sommes
„ exposés. Il ne faut pas se croire en sûreté
„ parce qu'on est un maître indulgent et humain;
„ les esclaves n'égorgent pas par raison, mais
„ par fureur. „ — „ Vides quot periculis,
„ quot contumeliis, quot ludibriis obnoxii simus.
„ Nec est quod quisquam possit esse securus, quia
„ sit remissus et mitis ; non enim judicio
„ domini, sed scelere perimuntur. „

(Pline le jeune. Liv. III. Ep. 14).

Oui, Pline a raison; les esclaves sont les

ennemis de leur maître, et les rigueurs de la loi romaine étaient peut-être nécessaires ; mais cette nécessité même est la meilleure condamnation de l'esclavage.

Où en était la philosophie à l'égard de l'esclavage ? Cicéron, le dernier philosophe que nous puissions consulter ici avant Sénèque, parle d'un stoïcien nommé Hécaton qui, dans le 6e livre de son Traité des Devoirs, se pose différentes questions, entre autres celle-ci :
„ Est-il d'un homme de bien de ne pas nourrir
„ son esclave dans un temps de grande disette ? „
„ Il examine le pour et le contre ; mais se dé-
„ cide, dit Cicéron, à voir la règle du devoir
„ dans l'intérêt plutôt que dans l'humanité.
„ Il se demande encore si dans une tempête où
„ il s'agit d'alléger un vaisseau, il faut jeter
„ à la mer plutôt un cheval de prix qu'un esclave
„ de peu de valeur. Hécaton ajoute : le soin
„ de notre fortune pousse à ce dernier parti,
„ l'humanité en prescrit un autre. „

D'Hécaton, ou Cicéron ?

„ Plenus est sextus liber de Officiis Hecatonis
„ talium quaestionum : sitne boni viri in
„ maxima caritate annonae familiam non
„ alere. In utramque partem disputat ;

„ Sed tamen ad extremum utilitate putat officium „ dirigi magis quam humanitate. Quærit si in „ mare jactura facienda, equi ne pretiosi potius „ jacturam faciat, an servuli vilis. Hic alio „ res familiaris, alio ducit humanitas. „

(Cicéron. de Officiis, III. 23).

Mais lui-même cette fois ne conclut pas ; Quant à Cicéron, l'esprit de tout ce passage montre qu'il tient pour l'humanité.

Voyons maintenant par la doctrine de Sénèque lui-même sur les esclaves quelle transformation s'était opérée à cet égard dans le stoïcisme.

La lettre 44e. à Lucilius est tout entière consacrée à prouver l'égalité des hommes devant la philosophie. Celle-ci n'admet aucune distinction de noble et de plébéien : „ La vertu est ouverte „ à tous ; nous sommes tous nobles pour la vertu. „ „ Bona mens omnibus patet : omnes ad hoc „ sumus nobiles. „ Ailleurs Sénèque se demande : (Lettre 31) „ Qu'est-ce qu'un chevalier, ou „ un affranchi, ou un esclave ? Et il répond : „ des noms à qui l'ambition ou l'injustice a „ donné naissance. „ — „ Quid est eques romanus, aut libertinus, aut servus ? Nomina ex „ ambitione aut ex injuria nata „ (ad Luc. ep. 31)

(ad Lucilium ep. 44)

Hécaton ayant fait une question de savoir si l'esclave peut être le bienfaiteur de son maître, Sénèque déclare que soutenir la négative, c'est méconnaître le droit humain. L'âme de l'esclave ne saurait être traînée au marché, et en tant que libre, l'esclave est capable de bienfait. Sénèque va jusqu'à dire que l'esclave ne doit pas toujours obéir, et pour qu'on ne puisse mal interpréter cette parole, il la couvre pour ainsi dire de l'autorité même de la patrie: l'esclave refusera d'obéir quand on lui commande-ra quelque chose contre la république; il n'est en effet qu'un mercenaire à vie; et non point une chose qui appartienne en tout à son maître.

(De beneficiis, III, 18)
(id III 20. 21. 22)

Mais c'est surtout dans la lettre 47 à Lucilius que nous devons chercher les idées de Sénèque sur l'esclavage. Il y félicite son ami de son humanité pour ses esclaves: « Ce sont
„ des esclaves! non, des hommes. Des esclaves!
„ non, des camarades attachés à notre personne.
„ Des esclaves! non, des amis d'un rang inférieur.
„ Des esclaves! dis plutôt des compagnons d'es-
„ clavage, en songeant que tu n'es pas moins
„ qu'eux au pouvoir de la fortune. » —
„ Servi sunt? imo homines. Servi sunt?
„ imo contubernales. Servi sunt? imo humil

(ad Lucilium. Ep. 47). „ amici. Servi sunt? imo conservi, si cogitaveris
„ tantumdem in utrosque licere fortunae. „
Puis vient une peinture du maître insolent et cruel prenant son repas au milieu de ses esclaves debout autour de lui : „ Le maître cependant mange
„ plus qu'il ne peut contenir, surchargeant dans
„ son insatiable gourmandise un estomac déjà plein
„ et déshabitué de ses fonctions, avalant avec peine et
„ digérant plus difficilement encore ; quant à ses
„ malheureux esclaves, ils ne peuvent remuer les lèvres
„ même pour parler. Le bâton punit les moindres
„ bruits, ceux même qui n'ont qu'une cause fortuite,
„ la toux, l'éternuement, le hoquet ; un châtiment
„ terrible attend quiconque trouble le silence ; toute
„ la nuit les esclaves sont debout, à jeun et muets. „
„ —— .... Quia coenanti domino superbissima
„ consuetudo stantium servorum turbam circumdedit.
„ Est ille plus quam capit et ingenti aviditate
„ onerat distentum ventrem, ac desuetum jam ventris
„ officio, ut majore opera omnia egerat, quam
„ ingessit ; at infelicibus servis movere labra,
„ ne in hoc quidem ut loquantur, licet. Virga
„ murmur omne compressit et ne fortuita quidem
„ verberibus excepta sunt, tussis, sternutamentum,
„ singultus ; magno malo ulla voce interpellatum

" silentium luitur ; nocte tota jejuni muti que " stant. " Mais qu'arrive-t-il ? Les esclaves à qui l'on ne permet point de parler devant le maître, parlent de lui quand ils sont hors de sa présence : cela devait faire réfléchir dans un temps où les accusations des délateurs coûtaient la vie à tant de Romains. Autrefois, continue Sénèque, les esclaves mieux traités, exposaient leurs jours pour sauver ceux de leurs maîtres. " Ils " parlaient dans les repas, mais ils se taisaient " à la torture : " — " in conviviis loquebantur, " sed in tormentis tacebant. " Antithèse belle et profonde, parceque l'opposition est dans les idées, et non pas seulement dans les mots. Il a passé en proverbe de dire : " autant d'esclaves, " autant d'ennemis. Non, nos esclaves ne sont " pas nos ennemis, mais nous faisons qu'ils le " deviennent. " — " Proverbium jactatur : " totidem esse hostes quot servos. " Non habemus " illos hostes, sed facimus. " Comment donc faut-il vivre avec ses esclaves ? " Vis avec " ton inférieur, comme tu veux que ton supé- " rieur vive avec toi. Chaque fois que tu " songes combien tu as de pouvoir sur ton servi- " teur, songe aussi que ton maître en a autant

„ suo tui. „ — Sic cum inferiore vivas quem„ admodum tecum superiorem velles vivere. quoties „ in mentem venerit, quantum tibi in servum „ liceat, veniat in mentem tantumdem de te „ domino tuo licere. „ La fortune est mobile et capricieuse, l'esclave quelque fois peut avoir son tour. „ J'ai vu des hommes dédaigneux „ envers leurs esclaves, baiser la main des „ esclaves d'autrui „.... — ..... alienorum „ servorum osculantes manum. — „ J'ai vu „ le maître de Calliste, qui lui avait jadis „ attaché l'écriteau et l'avait mis en vente parmi „ les esclaves de rebut, demeurer debout à la porte „ de ce même Calliste, tandis qu'on faisait „ entrer les autres. „ — Stare ante limen „ Callisti dominum suum vidi, et eum qui illi „ impegerat titulum, qui inter ridicula man„ cipia produxerat, aliis intrantibus excludi. „ Et qu'on ne craigne pas que ce que demande Sénèque aux maîtres leur fasse rien perdre de leur dignité. „ Puisqu'il suffit à Dieu d'être „ honoré et aimé, ce doit être assez pour les „ maîtres : l'amour ne peut s'allier avec „ la crainte. „ — „ Id dominis parum non „ est quod Deo satis est, qui colitur et amatur.

" Non potest amor cum timore misceri. "

Ces paroles éloquentes furent entendues; les idées de Sénèque entraient dans les esprits et y prenaient racine; on peut le voir par quelques vers de Juvénal : " Enseigner la douceur " et l'indulgence pour des fautes légères; croire " que les âmes et les corps de nos esclaves sont " composés de la même matière, des mêmes élé-" ments que les nôtres. "

" Mitem animum et mores modicis erroribus æquos
" Præcipit, atque animas servorum et corpora
" - nostra
" Materia constare putat paribus que ele-
- mentis ".

(Juvénal Sat. XIV v. 15 et suiv.)

Déjà l'émeute que Tacite nous a racontée montre que le sentiment du public était éveillé à l'égard des esclaves; peu-à-peu la loi elle-même s'adoucit. Sénèque fut pour beaucoup dans la révolution qui s'opérait ainsi dans les sentiments des Romains : esprit ouvert à toutes les idées nouvelles, il était plus que tout autre propre à contribuer à un tel changement.

Certes, cet adoucissement à la condition des esclaves ainsi réclamé par la philosophie

et en partie obtenu est un assez beau résultat pour qu'on doive lui en savoir gré. Quelques esprits chagrins n'ont cependant pas pu s'y résoudre. Sans tenir compte du mal empêché, ils opposent à la philosophie le mal qui continuait de subsister nonobstant ses efforts. Mais sans rappeler que l'influence des idées n'est presque jamais instantanée, ne pourrait-on pas dire de la religion elle-même ce qu'ils disent ici de la philosophie? Ce n'est qu'après bien des siècles que le Christianisme est parvenu à faire abolir l'esclavage des blancs, et celui des Noirs subsiste encore! Est-il donc besoin de rabaisser le mérite de la philosophie pour élever la gloire de la religion? Disons plutôt, pour être justes, que leur action a été commune. La philosophie a la première protesté contre l'esclavage, parce que l'esclavage répugne à la conscience et à la raison de l'homme, et que la philosophie n'est que le cri de cette conscience et l'expression de cette raison. Mais la philosophie aristocratique des anciens n'avait pas assez d'influence sur les masses; le Christianisme avait de plus qu'elle l'irrésistible élan de la foule.

Et même, en France du moins, ce n'est pas sous l'influence des sentiments religieux qu'il a été aboli.

Parmi ce peuple qui se souleva pour empêcher le supplice des esclaves de Pédanius, il y avait, on peut l'affirmer, plus d'un Chrétien, beaucoup surtout de ceux qu'on appelait prosélytes du Juife. Cicéron, dans un de ses discours, parle déjà de la grande influence que ces derniers exerçaient dans Rome: au temps de Néron cette influence devait être plus considérable encore. C'est quand l'action vint ainsi d'en bas que put s'accomplir ce qu'avait rêvé la philosophie. La philosophie avait compris l'injustice de l'esclavage et essayé de le faire disparaître: la vertu propre du Christianisme est d'avoir plus vivement senti le mal et plus énergiquement voulu sa destruction !

Klipffel.



VIII.e Leçon.

Physique de Sénèque.

Questions naturelles.

très bonne rédaction, où une leçon assez délicate a été bien comprise et bien rendue.

18.

Physique de Sénèque.
Questions naturelles.

Nous n'aurions qu'une idée incomplète de la philosophie de Sénèque, si nous négligions d'étudier sa physique, contenue dans un ouvrage en sept livres intitulé Quæstiones naturales : titre que l'on traduit ordinairement par Questions naturelles, et qui signifie proprement Questions physiques. Les Questions physiques sont un ouvrage de la vieillesse de Sénèque. Elles sont adressées, comme les célèbres Lettres qui contiennent sa philosophie morale, à Lucilius, et leur servent en quelque sorte d'introduction : on peut même considérer la préface du quatrième livre des Questions physiques comme une préface générale de la correspondance de Sénèque avec Lucilius.

Avant de descendre dans le détail des doctrines physiques de Sénèque, il faut justifier la place importante que Sénèque a donnée à la physique dans l'ensemble de ses travaux philosophiques, et que nous lui donnons nous-même dans l'étude générale de

sa philosophie! La physique était pour les anciens et doit être en effet une partie essentielle de la philosophie. Le premier objet que se proposèrent les philosophes grecs fut de connaître non l'homme en particulier, mais l'ensemble de la nature: aussi s'appelaient-ils physiciens. Plus tard, lorsque la philosophie fut divisée en trois parties, la physique, la logique et la morale, l'étude de la nature, quoiqu'elle ne fût plus l'objet unique de la philosophie, continua d'y occuper le premier rang et cette alliance étroite entre la science de la nature, la science de la pensée et la science de la vie subsista jusqu'au temps de Descartes. Lui-même unit toujours l'étude de la physique à celle de la philosophie dans le sens restreint où nous prenons aujourd'hui ce mot: et ses célèbres Principes de philosophie sont réellement les principes de la science de la nature. C'étaient des physiciens, mais c'étaient en même temps des philosophes qui du temps de Boileau

Séchaient pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Chose singulière! c'est de ce même Descartes,

qui ne fut pas moins grand géomètre et grand physicien, que grand philosophe, que date le divorce de la philosophie morale et des sciences physiques: et c'est la méthode de Descartes qui semble les avoir séparées pour toujours. Il faut distinguer avec soin l'esprit du Cartésianisme de la méthode Cartésienne. L'esprit Cartésien, c'est-à-dire l'esprit de doute et d'examen durera autant que la véritable science à laquelle il a donné naissance: la méthode Cartésienne, qui consiste à fonder toute la philosophie sur la conscience que nous avons de notre propre pensée et qui est tout entière dans la formule célèbre „ Cogito, ergo sum „, n'a donné aux hommes ni une vérité nouvelle, ni une nouvelle croyance. Elle a de plus porté un coup funeste à la philosophie en faisant du sujet pensant le centre de toutes choses et le premier objet de la connaissance humaine: par là elle a séparé la physique de la philosophie et a réduit cette dernière à l'étude de l'homme et de Dieu séparés du monde, et comme l'on dit aujourd'hui à la psychologie, à la logique, à la morale et à la théodicée. Or non seule-

ment il est de la dignité de la véritable philosophie, c'est-à-dire de la science humaine dans le sens le plus étendu d'aspirer à connaître non point l'homme seul, mais tout ce qui est; mais de plus c'est le moyen de mal connaître l'homme que de le considérer seul et de le séparer de l'ensemble des choses. Pascal, qui lui-même a contribué à faire pencher la philosophie vers ce spiritualisme mal entendu, reconnaissait cependant que l'homme tient à tout et que l'on ne peut espérer de le connaître si l'on ne connaît tout.
" L'homme, disait-il, a rapport à tout
" ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le
" contenir, de temps pour durer, de mouvement
" pour vivre, d'éléments pour le composer,
" de chaleur et d'aliments pour le nourrir,
" d'air pour respirer. Il voit la lumière,
" il sent les corps... enfin tout tombe sous
" son alliance. — Il faut donc pour connaî-
" tre l'homme savoir d'où vient qu'il a besoin
" d'air pour subsister, et pour connaître
" l'air savoir par où il a rapport à la vie
" de l'homme, etc ... " La vraie philosophie ne doit donc pas s'attacher d'abord à

l'étude de l'homme et y demeurer comme enfermée; mais embrasser d'abord la nature entière et revenir ensuite par degrés à l'homme. Ce n'était pas au moment où Copernic apprenait à l'homme que dans l'ordre physique il n'occupe point le centre de l'univers, qu'il devait se faire centre en quelque sorte par la pensée, et rapporter toutes choses à lui. Nous devons considérer la nature non selon nous, mais selon elle, et nous-même selon elle. Nous sommes plongés et comme perdus dans son sein: ce n'est point par nous mais par elle que nous pourons nous rendre compte de nous-mêmes: et s'il est vrai que la philosophie, dans le sens le plus étendu de ce mot, enveloppe la physique, il ne l'est pas moins que la philosophie morale a ses racines dans la physique. La philosophie a commencé par la physique: plus tard sous l'influence de Socrate d'abord, et ensuite du Christianisme, elle s'en est séparée pour s'ensevelir en quelque sorte dans la conscience humaine: elle doit aujourd'hui retourner de l'homme au monde, pour expliquer à la fois le monde et l'homme. Ce n'est pas que le philosophe, pour connaître

l'homme et en particulier l'homme moral, doive descendre dans le dernier détail de la physique ; mais il ne peut demeurer étranger à certaines vérités générales qui composent en quelque façon la philosophie de la physique, et qui sont étroitement liées à la philosophie morale. Ainsi le jour où Copernic a découvert que la terre que nous habitons n'est point le centre de l'univers, la manière de considérer l'homme même au moral a changé. Les recherches de Buffon sur les temps qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre et cette histoire qu'il a composée, moitié de faits démontrés par la science, moitié d'ingénieuses conjectures, ne jettent pas un jour moins grand sur le rôle auquel nous pouvons prétendre sur cette terre : et Copernic et Buffon, en nous apprenant la place que nous occupons dans l'espace et dans le temps, nous ont donné une plus juste idée de ce que nous sommes. On se convaincra aisément de l'influence que de telles doctrines physiques peuvent avoir sur les progrès de la philosophie morale, si l'on se rappelle quelles inquiétudes elles ont excitées au moment de leur apparition chez certains esprits, et qu'elles leur ont paru menaçantes pour le dogme même. On ne peut non plus

prétendre connaître l'homme, si l'on n'a une idée exacte des objets avec lesquels il est sans cesse en rapport par ses sensations, comme la lumière et la chaleur. Puis, de cette vue générale de la nature, le philosophe doit redescendre à l'étude particulière de l'organisation des animaux, des mystères de la vie et de la génération: enfin se rapprochant de plus en plus de l'homme moral qu'il s'efforce ainsi d'expliquer par la nature tout entière, il étudiera la matière dans ses rapports avec l'esprit, et cette partie de la vie physique qui, dans tout le système nerveux et particulièrement dans le cerveau, touche de si près à la vie intellectuelle et morale. — Au reste si nous croyons pouvoir recommander aux philosophes l'étude de ces vérités générales qui intéressent la connaissance de l'homme moral et qui sont la philosophie de la physique, nous n'avons garde de les précipiter dans ces recherches obscures et sans issue sur l'origine, sur la fin et sur la nature des choses, sur la divisibilité de la matière à l'infini, sur le plein et le vide, sur la constitution interne des corps simples découverts par la chimie, etc, qui ne sont point la philosophie, mais -

Cela ne suffit pas comme transition. Il faudrait ici un alinéa. La philosophie comprend donc la physique, mais quelle physique? etc.

la métaphysique de la physique. Nous tenons cette métaphysique physique pour aussi impossible que la métaphysique morale, et nous ne croyons point que l'homme soit capable de connaître le fond des choses. Voltaire disait que la métaphysique se compose de deux sortes de choses : celles que tout le monde sait, et celles que personne ne saura jamais. Et quand il jugeait ainsi la métaphysique, il ne faisait que répéter sous une autre forme ce qu'avait dit Pascal dans le chapitre de la disproportion de l'homme. Ailleurs, dans son Micromégas, Voltaire raconte plaisamment qu'un habitant de Saturne descendu sur la terre donne au secrétaire de l'académie des sciences un livre dans lequel il lui annonce qu'il verra le bout des choses : l'académicien ouvre le livre, et trouve les pages blanches... Que le philosophe évite donc ces hauteurs inabordables de la physique, aussi bien que les questions obscures sur tel ou tel point particulier qui ne peuvent intéresser que les gens du métier : c'est entre la métaphysique de la physique et le détail de telle ou telle des sciences physiques, qu'il doit chercher cette

connaissance générale de la nature et cette philosophie de la physique dont les anciens avaient fait d'abord la philosophie tout entière, et dans laquelle il est temps de reconnaître une partie essentielle de la philosophie.

Au reste, à l'époque où écrivait Sénèque, les philosophes ne se bornaient pas à emprunter à la physique les résultats généraux qui pouvaient servir à la philosophie morale : ils embrassaient tout à la fois la métaphysique de la physique, cette sorte de physique générale ou de philosophie de la physique dont nous avons parlé, et enfin et surtout l'explication détaillée des phénomènes de la nature. On reconnaît aisément ces trois éléments de la science physique des anciens, surtout le premier et le troisième, dans le poëme de Lucrèce. Dans les Questions physiques de Sénèque, le troisième tient de beaucoup la place la plus importante. La physique de Sénèque est justement celle que définit en ces termes dans le Bourgeois gentilhomme le maître de philosophie de Mr. Jourdain : « La physique « est celle qui explique les principes des choses « naturelles et les propriétés des corps ; qui « discourt de la nature des éléments ; des

„métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, „ des animaux, et nous enseigne la cause de tous „ les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les „ comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la „ pluie, la neige, la grêle, les vents et les tour- „ billons." Qu'on ajoute seulement à cette énumération les tremblements de terre, et l'on aura l'analyse exacte des questions physiques de Sénèque. Or il suffit d'entendre énumérer ces différents problèmes de la science de la nature, qui ne sont pour la plupart qu'un jeu pour la physique moderne, pour comprendre combien de difficultés ils devaient offrir aux physiciens de l'antiquité, qui n'avaient aucune idée exacte des principaux agents physiques et de leur mode d'action; qui essayaient par exemple une théorie de l'arc-en-ciel sans connaître la réfraction et la décomposition de la lumière; une théorie de la foudre sans connaître la distinction des deux électricités, etc. Ces éléments de la science physique, qui nous ont rendu si facile l'explication de la plupart des phénomènes, ne datent que d'hier. Voltaire s'est obstiné toute sa vie à nier l'existence de l'air qu'il mettait au nombre des préjugés. Sans doute

ce n'était là qu'une bizarrerie d'un grand esprit : encore ne fût-il point tombé dans cette singulière erreur, s'il eût vu nos chimistes décomposer l'air et énumérer à un millième près les parties élémentaires qui le constituent. Mais enfin si, en plein dix-huitième siècle, un esprit aussi clairvoyant que celui de Voltaire en était là sur un des faits les plus simples qui s'offrent à la connaissance des physiciens, où devaient en être les anciens privés tout à la fois et des notions élémentaires sur lesquels est fondée toute notre physique, et des méthodes et des instruments qui dirigent nos recherches et facilitent nos expériences ? Toute leur science de la nature était donc nécessairement bornée à ces conjectures qui, à la vue des phénomènes, naissent d'elles-mêmes par douzaines dans tout esprit un peu inventif : et sur ce point ils faisaient à-peu-près comme l'araignée qui tire toute sa toile d'elle-même. Il ne faut donc pas nous étonner des erreurs sans nombre qui fourmillent dans le livre de Sénèque. D'ailleurs, outre qu'elles eussent été fort excusables si elles fussent venues de lui, il n'en est en aucune façon responsable, puisque comme tous les Romains, il n'a rien inventé en physique

et s'est contenté de reproduire les opinions des Grecs, mais nous devons admirer en lui une certaine justesse et une certaine élévation d'esprit qui, entre plusieurs explications d'un même phénomène, lui a fait quelquefois choisir la plus juste, la plus digne de la grandeur de la nature et deviner ainsi les conclusions de la science moderne. Il expliquera, par exemple, à la suite des Grecs, l'arc-en-ciel par le mélange de la lumière du soleil avec les teintes sombres d'un nuage; le tonnerre par la rupture soudaine des nuages gonflés de vent: le vent lui-même par une certaine faculté de locomotion qu'il attribue à l'air: et ce qu'il y a de singulier, c'est que pour le vent il a recours à cette explication bizarre après avoir passé légèrement sur la véritable, qui consiste dans la dilatation et la raréfaction de l'air sur divers points du globe.

« Quoi! dit-il, au livre V, chap. V, « regarderez-vous comme la seule cause des « vents les évaporations des eaux et de la terre? « Direz-vous qu'elles épaississent l'air qui en- « suite se détend avec impétuosité, lorsque des « parties denses, après avoir formé une sorte « de masse solide, par une réaction naturelle,

Ce *par exemple* est à contresens, car ce ne sont pas les bonnes parties des explications de Sénèque que vous allez citer.

„ se raréfient et tendent à occuper un plus grand
„ espace ? Pour moi je ne rejette point cette
„ cause. Mais „ ajoute-t-il aussitôt, „ il y en
„ a une autre qui me paraît plus vraie et qui
„ doit être aussi plus efficace : c'est que l'air
„ a une puissance naturelle de se mouvoir, et
„ que son mouvement, aussi bien que ses autres
„ propriétés, ne lui vient point du dehors, mais
„ réside naturellement en lui. Croyez-vous que
„ la nature qui nous a donné des forces pour
„ nous mouvoir, ait laissé l'air privé de
„ toute action et de tout mouvement, lorsque l'eau
„ elle-même a son mouvement, même sans être
„ agitée par le vent ? Car autrement elle ne pour-
„ rait point produire d'animaux. Nous voyons
„ même la mousse naître sur les eaux, et des
„ espèces d'herbes flotter à leur surface. „
Certes rien n'est moins scientifique que cette dernière explication : sachons toutefois gré à Sénèque d'avoir tenu compte de la première. Il n'est pas plus heureux dans l'explication des tremblements de terre, lorsqu'il passe légèrement sur l'opinion d'Anaxagore qui les attribuait à des explosions de vapeurs, et suppose de préférence que la terre est agitée

par un air intérieur. „ Anaxagore „ dit-il (au livre Chap. IX) „ attribue à-peu-près à la „ même cause les secousses de l'air et celles de la „ terre. Celles-ci ont lieu, selon lui, lorsque „ dans les entrailles de la terre un vent enfermé dans „ des vapeurs épaisses et condensées en nuées les „ rompt par la même force qui fait éclater les „ nuages à nos yeux, et que le feu jaillit de ce „ choc des vapeurs, et du froissement de l'air qui „ s'en échappe avec force. Ce feu se précipite sur „ tout ce qu'il rencontre, cherchant à s'échapper, „ et brise ce qui lui résiste jusqu'à ce qu'il trouve „ une étroite ouverture pour s'échapper vers le „ ciel, ou s'ouvre lui-même un passage par „ la force et la destruction. „ Selon lui, les pluies ne contribuent en rien à produire les fleuves et fort peu à les grossir: il croit „ que l'in- „ térieur de la terre est rempli d'eaux douces „ qui ne s'étendent pas à une moindre profon- „ deur que ne font à la surface de la terre „ l'océan et ses golfes : ou plutôt à une pro- „ fondeur d'autant plus grande que la terre elle- „ même a des abîmes plus profonds. C'est de „ ces vastes réservoirs que les fleuves sont tirés: „ faut-il s'étonner si la terre n'en est point

„ appauvrie puisque la mer n'en ressent point
„ d'accroissement ? „ (Liv. III. chap. 8).
Certes ces divers échantillons nous donnent une assez triste idée des connaissances physiques de Sénèque. Il y a cependant des points, particulièrement dans la Cosmographie, où la justesse et l'ouverture naturelle de son esprit lui ont fait deviner la véritable explication. La Cosmographie était de toutes les sciences physiques celle que les anciens avaient poussée le plus loin. Ils savaient rendre compte des éclipses et calculer la course au moins apparente des planètes. Quelques génies, entre autres Pythagore, avaient deviné le véritable système du monde et croyaient que ce n'est point le soleil qui tourne autour de la terre, mais la terre qui tourne autour du soleil. × Cicéron attribue une opinion analogue à Hicétas de Syracuse. Mais ces grandes vues, qui n'étaient que d'heureuses conjectures et qui n'étaient confirmées par aucun calcul, n'étaient point entrées dans l'enseignement des écoles. D'ailleurs elles avaient eu le malheur de déplaire à Aristote, dont la grande autorité semblait les avoir bannies pour jamais de la philosophie naturelle.

?

pour Hicétas il n'y a pas de doute | V. Acad. II. 39.

Sénèque paraît frappé de la grandeur de cette idée, et, quoiqu'il ne parle que des mouvements de la terre sur elle-même, et qu'il n'en parle encore que sous forme de doute, les réflexions qu'il ajoute font voir qu'il ne partage aucunement le dédain d'Aristote pour cette hypothèse. « Il s'est rencontré » (dit-il au livre VII, ch. 2) « des philosophes qui » ont cru que c'est nous que la nature emporte à » notre insu ; que ce n'est point la révolution du » ciel qui fait le lever et le coucher des astres, mais » que c'est nous-mêmes qui nous levons et nous couchons. » C'est une chose digne des méditations des hommes, » de savoir en quel état nous sommes : si la demeure » que le sort nous a donnée est immobile ou dans » un mouvement continuel : si Dieu fait tourner » ou tout autour de nous, ou nous-mêmes. » — Sénèque n'a pas deviné moins juste en géographie qu'en cosmographie lorsqu'il se montre partisan de la sphéricité de la terre. Il était même persuadé que l'on pourrait retrouver la terre ferme après quelques jours de navigation en partant des côtes d'Espagne. Cette opinion vraie au fond n'était du reste chez lui qu'une heureuse erreur qui s'explique par la manière dont les anciens naviguaient. On sait qu'ils

avaient été presque jusqu'à l'extrémité de l'Asie: or comme ils ne quittaient guère les côtes, ils avaient fait un grand nombre de détours qui avaient considérablement allongé le chemin: de sorte que l'Asie leur paraissait beaucoup plus étendue qu'elle n'est en effet. On conçoit alors que ceux qui croyaient, comme Sénèque, à la sphéricité de la terre se soient persuadés que l'Asie, ou plutôt les Indes comme ils les appelaient, faisaient presque tout le tour du globe et ne finissaient qu'à une assez faible distance de l'Espagne. Quoiqu'il en soit des motifs de cette opinion de Sénèque, elle était en elle-même très belle et très digne de l'élévation de son esprit: et elle lui a inspiré dans sa Médée ces beaux vers qu'il met dans la bouche de Médée, et qui sont comme une prophétie de la découverte du nouveau monde.

Ces barres indiquent la vraie distribution de ce couplet anapestique. Venient annis n'est que la fin d'un vers.

Venient annis | sæcula seris
Quibus Oceanus | vincula rerum
Laxet, et ingens | pateat tellus,
Tiphys que novos | detegat orbes;
Nec erit terris | ultima Thule.

„ Des siècles viendront dans la suite des âges où
„ l'Océan lèvera le sceau qui pèse sur la nature,

„ où un continent immense s'étendra devant nous,
„ ou Tiphys découvrira de nouveaux mondes:
„ et Thulé ne marquera plus les confins
„ de la terre. „ Cette prophétie eut une grande influence sur l'esprit de Christophe Colomb, qui partageait au reste l'erreur de Sénèque au sujet de ce continent qu'il pressentait au-delà des mers, et croyait aborder sur les plages les plus reculées de l'Asie: et ces vers de la Médée étaient au nombre des anciens textes qu'il méditait sans cesse et dans lesquels il retrempait sa foi découragée par l'incrédulité de ses contemporains. Enfin Sénèque, dans le dernier livre de ses Questions physiques, s'est encore heureusement écarté de l'opinion d'Aristote en ce qui regarde les Comètes, dans lesquelles il voyait non des météores passagers, mais de véritables astres d'une espèce particulière, dont la course est plus étendue que celle des planètes. Il réfute l'opinion d'Aristote, partagée par les Stoïciens, en remarquant qu'il n'appartient qu'aux astres d'avoir une course circulaire telle qu'on l'a observée dans deux comètes qui ont paru de son temps; que si les Comètes étaient des météores, c'est-à-dire

de simples feux qui s'allument dans l'air, elles ne sauraient subsister longtemps ; qu'elles varieraient à chaque instant de grosseur et d'éclat ; que pour parler plus exactement elles ne pourraient point subsister du tout et ne brilleraient qu'un instant : « Les Comètes, » poursuit-il, « ont
« leur course déterminée ; aussi ne se hâtent-elles
« point de disparaître du ciel, mais elles accom-
« plissent leur course : elles ne s'éteignent point,
« elles s'en vont. Mais, « me dit-on, « –
« si elles étaient au nombre des étoiles errantes,
« elles feraient leur course dans le Zodiaque.
« Qui est-ce qui ne trace qu'un sentier aux
« étoiles ? Qui est-ce qui ose renfermer dans
« des bornes étroites ces êtres divins ? Ces astres
« mêmes que l'on regarde comme les seuls qui se
« meuvent ont des orbites distinctes : pourquoi
« n'y en aurait-il point quelques-uns qui se se-
« raient tracé loin de ceux-là une route à eux ?
« Pourquoi supposer dans le ciel des parties
« fermées aux astres ? Si vous voulez qu'il ne
« puisse y avoir aucune étoile errante qui ne
« touche au Zodiaque, les comètes peuvent avoir
« une orbite assez vaste pour qu'elle coïncide
« avec le Zodiaque au moins en partie : ce

– qui

„ n'est point nécessaire, mais seulement possible.„ Et il continue en disant qu'il est plus digne de la majesté de la nature de supposer le cours des astres partagé entre une infinité de routes différentes dans le ciel, que de croire que tout roule dans cet étroit sentier du Zodiaque, et que hors de là il n'y a qu'une foule et, comme il dit, qu'un peuple d'astres inerte et immobile. Certes ce sont là des considérations fort élevées et qui font encore plus d'honneur à Sénèque que la véritable théorie des Comètes qu'il a si heureusement adoptée et soutenue.

Avant le septième livre, où ces idées hardies sur le mouvement de la terre et le nombre illimité des astres qui se meuvent dans les cieux semblent avoir si vivement frappé l'esprit étendu et avide de Sénèque, il semble qu'il fasse assez peu de cas de toutes les doctrines physiques qu'il rapporte, et qu'il ait plutôt songé à se divertir lui-même et à étonner ses contemporains par la variété de ses connaissances, qu'à élever un monument durable à la science de la nature. Cette indifférence et, pour tout dire, cette légèreté avec laquelle Sénèque traite la physique est surtout sensible dans

le livre II où, en décrivant les phénomènes de la foudre, il donne une théorie complète des présages qu'en tirait la science divinatoire. Cette science des présages qui se tirent de la foudre avait été portée très loin par les aruspices, Et si nous pouvions croire que Sénèque eût foi dans l'art des aruspices, nous ne trouverions pas extraordinaire qu'il se fût étendu si longtemps sur l'énumération de toutes les espèces de foudre et de toutes leurs significations prophétiques. Mais il est vraisemblable qu'il ne péchait point par excès de foi dans toutes ces superstitions païennes, et qu'il n'en a parlé que pour avoir le plaisir de tout dire et de ne rien paraître négliger. Il est vrai que cette foi superstitieuse que les anciens avaient dans le sens prophétique de la foudre, les avait conduits à noter avec beaucoup de soin et à décrire avec beaucoup d'exactitude les phénomènes de la foudre: de telle sorte que, bien qu'ils ne connussent pas la véritable cause de ces phénomènes, ils avaient du moins sur les phénomènes eux-mêmes un vaste recueil d'observations classées méthodiquement. Ce qui est pour nous la théorie des orages, était pour eux une science de pure

observation, comme sont aujourd'hui les sciences qu'on nomme naturelles, et par exemple la botanique ou la zoologie. Or c'est beaucoup, si l'on ne parvient pas à expliquer les faits, de savoir les observer, et la découverte par exemple du sexe des plantes, bien qu'elle ne soit que la simple constatation d'un fait, n'a pas joué un rôle moins important dans la science que la théorie même de l'électricité. Il est donc possible que la justesse des observations que les anciens avaient faites sur les effets de la foudre ait conduit Sénèque à s'étendre sur ce point ; soit qu'il y vît une science expérimentale assez importante, soit qu'il s'en fit une simple matière à description. Quant à l'explication que les aruspices donnaient de la foudre, en recourant à Jupiter, il en faisait si peu de cas, qu'il a vu dans quelques-unes de ces superstitions de pures allégories à l'adresse des Dieux de ce monde, c'est-à-dire des rois et des empereurs. « Pourquoi donc, » dit-il, « la foudre, lorsqu'elle est lancée par Jupiter seul, est-elle inoffensive : et pourquoi est-elle funeste lorsqu'avant de la lancer il a délibéré, et pris l'avis des autres Dieux ? c'est parce que Jupiter, c'est-à-dire

Il la combat avec une raillerie très-incisive au paragraphe 41.

„ un roi doit faire du bien même sans l'avis
„ de personne, et du mal seulement lorsque
„ son Conseil en a décidé. Ainsi, ô Vous,
„ à qui une grande puissance a été donnée
„ entre les hommes, apprenez que la foudre
„ même n'est lancée qu'après délibération.
„ Entourez-vous de conseillers, pesez l'avis de
„ plusieurs personnes, tempérez la rigueur de
„ leurs arrêts et songez que pour frapper,
„ Jupiter lui-même n'a pas assez de ses propres
„ lumières ! „ Voilà la moralité fort ingénieuse assurément que Sénèque tirait des superstitions païennes ; et nous serons encore plus assurés qu'il n'y ajoutait aucune espèce de foi, si nous nous rappelons qu'il avait composé un traité de la Superstition aujourd'hui perdu, dont quelques fragments ont été conservés par des citations de St-Augustin. On trouve cependant chez lui les traces d'une sorte de croyance vague à l'astrologie. Au Chapitre XVIII de la Consolation à Marcia il dit, en énumérant les grands spectacles que la nature offre à l'homme à son entrée dans le monde : „ Vous verrez cinq astres qui
„ parcourent des routes différentes et qui

„ cheminent avec effort en sens inverse de la
„ révolution qui emporte le ciel. De leurs
„ moindres mouvements dépend la fortune des
„ peuples : et les plus grandes choses aussi bien
„ que les plus petites changent de face sous l'in-
„ fluence d'un astre ou propice ou funeste. „
Mais si l'on remonte au commencement de ce
même chapitre, on verra que cette foi dans
l'influence des planètes tient moins aux opinions
religieuses de l'antiquité qu'aux opinions stoï-
ciennes de Sénèque. Les stoïciens croyaient
que tout ce qui s'accomplit dans le ciel et sur
la terre était réglé d'avance par une nécessité
absolue : de sorte que pour eux tout tenait
à tout, et qu'il n'y avait point de phéno-
mène dans cet ensemble de phénomènes
nécessaires qui ne pût être considéré comme le
signe et même en un certain sens comme
la raison de tous ceux qui s'accomplissaient
au même instant dans le monde entier. Au
reste ces idées mystérieuses sur l'influence
des astres ont de tout temps occupé les hommes,
et ils ont beaucoup de peine à s'en détacher
tout-à-fait. Lafontaine lui-même,
après s'être élevé avec beaucoup d'éloquence

contre les prétentions de l'astrologie et avoir dit, en parlant de Dieu :

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

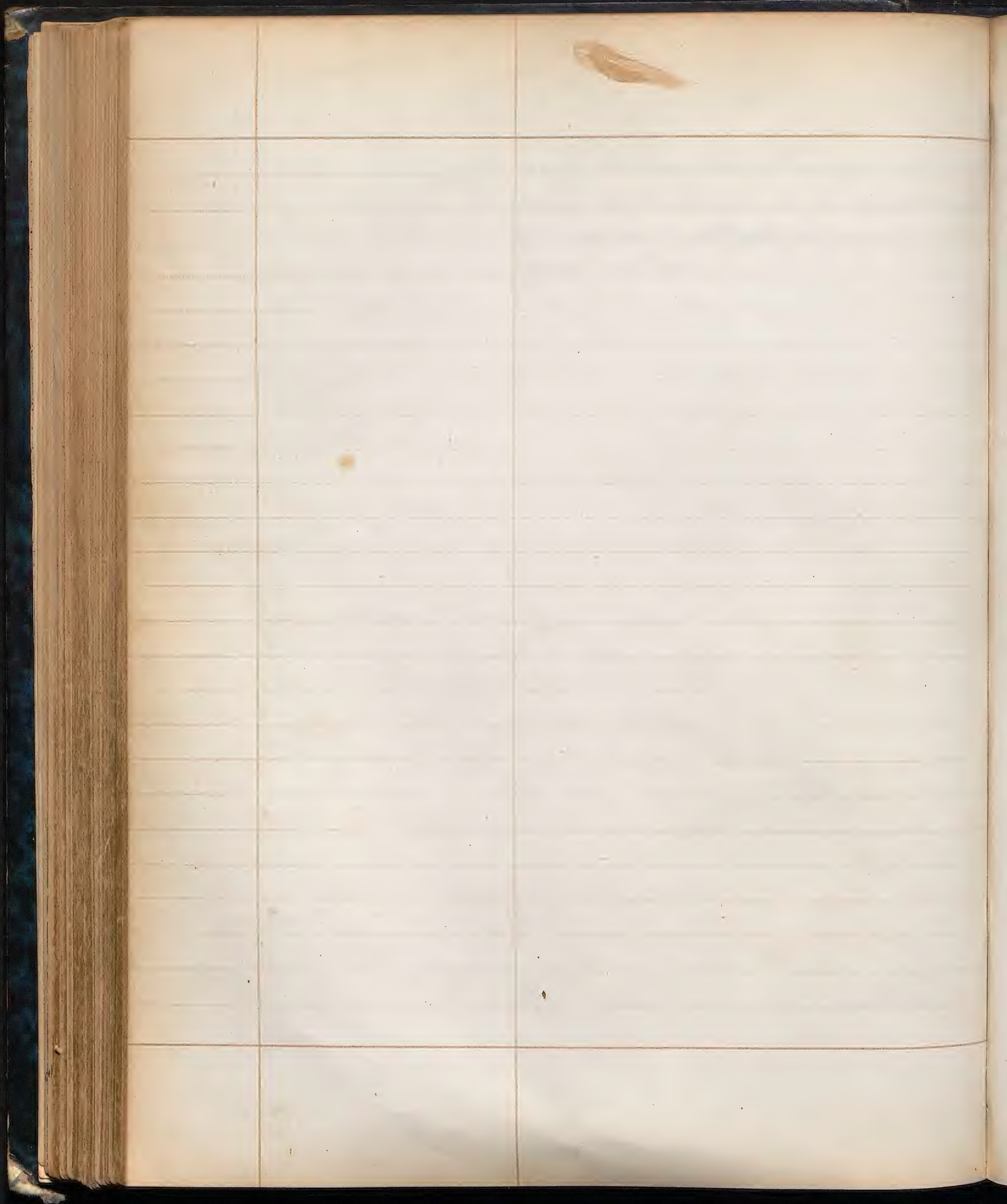
reconnaît cependant aux astres le pouvoir
De verser sur les corps certaines influences.

Ajoutons que Sénèque s'est fort peu arrêté sur cette pensée : et après tout, il est fort possible qu'à l'endroit où il parle de l'influence des planètes sur le sort des peuples, il n'ait pas même pris au sérieux ce qu'il disait et se soit laissé aller à déclamer, comme cela lui arrive fort souvent. Quoiqu'il en soit de ce passage très court et assez peu important, on ne peut raisonnablement accuser Sénèque de superstition. On pourrait plutôt lui adresser le reproche de légèreté et de bel-esprit dans des matières où le bel-esprit n'est point à sa place. Et peut-être pourrait-on croire que tout cet étalage de science physique n'était pour lui qu'un simple jeu d'imagination, ou peut-être une satisfaction de sa vanité, si le ton élevé qu'il prend dans la péroraison de son livre et les grandes vues qu'il expose sur le

peu correct

progrès des connaissances humaines ne le plaçaient
tout-à-coup à la suite de Lucrèce et de Cicéron
au nombre des illustres précurseurs de la
Science moderne.

Lachelier.



IXᵉ Leçon.

Physique de Sénèque

Questions naturelles (Suite).

rédaction facile et animée, mais qui laisse à désirer pour le soin et l'exactitude, surtout dans les traductions dont elle se compose en grande partie.

10.

Physique de Sénèque.

Questions naturelles (suite).

En finissant la dernière leçon, il nous restait à citer les dernières pages du livre des Questions naturelles ; rappelons-nous que Sénèque considère les comètes non pas comme des météores se formant dans une certaine portion du ciel, y brillant quelque temps et s'évanouissant ensuite pour ne plus reparaître ; mais comme des planètes se mouvant d'après des lois qui ne sont pas déterminées, tantôt se montrant à nos yeux, tantôt se perdant dans les profondeurs de l'espace : c'est la théorie aujourd'hui confirmée et établie par la science. On ne doit pas attribuer à Sénèque l'honneur d'en avoir eu le premier l'idée, mais on peut du moins lui savoir gré d'avoir pris le bon parti, surtout quand on se rappelle qu'Aristote l'avait combattu. C'est une bonne fortune pour Sénèque d'avoir rencontré la vérité ; on sent qu'il est soutenu et porté par son sujet ; il s'élève jusqu'à des considérations neuves et éloquentes sur l'ensemble de la science.

* Sénèque commence par réfuter une objection qui nous semble peu sérieuse.

* déjà dit dans la leçon précédente

déjà dit dans la leçon précédente.

On croyait alors que tout corps céleste se mouvait dans le Zodiaque, et on partait de là pour argumenter ainsi : si les comètes sont des planètes, elles doivent se mouvoir dans le Zodiaque; et Sénèque répond :

« Quel homme ose assigner une
« seule route aux astres ? Quel homme ose
« fixer des limites étroites à ces augustes divinités ?
« Ces planètes mêmes qui sont les seules qui parais-
« sent se mouvoir, décrivent des orbites différentes
« les unes des autres ; pourquoi n'y aurait-il pas
« d'autres corps célestes qui auraient chacun des
« routes particulières à décrire ? Pourquoi y
« aurait-il quelques parties du ciel inaccessibles
« aux astres ? »

(Livre VII, ch. 23).

Cependant Sénèque craint de heurter l'opinion généralement reçue et tente une sorte de compromis : Ne serait-ce donc pas assez si une portion de l'immense cercle que décrivent les comètes se trouvait comprise dans le Zodiaque ? Mais il voit bien que ce n'est là qu'une subtilité, et il revient avec une nouvelle force à son premier argument :

« Ne convient-il pas mieux à la
« majesté de l'univers de le diviser en un

déjà dit dans la leçon précédente, jusqu'à la ligne 13.

« grand nombre de routes diverses, au lieu
« de n'admettre qu'un seul sentier battu, et
« toutes les autres régions du ciel désertes ?
« Croyez-vous que dans ce corps immense et
« magnifique de la nature, parmi ces
« innombrables étoiles dont l'éclat varié embel-
« lit la nuit et ne laisse jamais l'atmosphère
« vide et stagnante, il n'y ait que cinq planètes
« qui aient la permission de s'exercer, que les
« autres soient immobiles et condamnées à un
« repos éternel ? »

(chap. 24)

Mais si les comètes ont comme les planètes un cours déterminé, comment se fait-il qu'il n'ait pas été observé ? et Sénèque répond qu'il y a mille choses dont nous savons l'existence sans pouvoir pousser plus loin nos observations :

« Tout le monde convient de l'exis-
« tence du principe intérieur qui excite ou
« arrête nos mouvements, mais de la nature
« de cette âme, la directrice et la souveraine
« de nos corps, on ne vous en instruira pas plus
« que du lieu qu'elle occupe : l'un vous dira
« que c'est un souffle, l'autre une harmonie, l'autre
« une faculté divine émanée de Dieu même ;

„ celui-ci un air subtil, celui-là une puissance incorporelle
„ vous trouverez même des philosophes qui la placeront
„ dans le sang et dans la chaleur. Notre esprit a si peu de
„ lumière sur les autres ouvrages de la nature qu'il en est
„ encore à se chercher lui même." (ch. 24)
Sénèque, après avoir énuméré, peut-être avec trop de complaisance, les opinions si diverses des philosophes rentre dans le cœur de son sujet :

„ Est-il donc surprenant que les comètes, spectacle
„ si rare dans le monde, ne soient pas encore assujéties à
„ des lois sûres? qu'on ne connaisse pas le commencement
„ et la fin de la révolution de ces corps qui ne reparais-
„ sent qu'au bout d'un long intervalle? Il n'y a pas
„ encore mille cinq cents ans que la Grèce
„ calcula le nombre des étoiles et leur donna des
„ noms (Stellis numeros et nomina fecit). Il
„ ~~n'~~y a encore aujourd'hui beaucoup de nations
„ qui ne connaissent le ciel que de vue; qui ne savent
„ pas pourquoi la lune s'éclipse et se couvre d'ombre: les
„ raisons de ces phénomènes ne sont bien arrêtées parmi
„ nous que depuis peu. Le temps viendra où ce qui est
„ mystère pour nous sera éclairci par le laps des ans et
„ les études accumulées des siècles. Pour de si grandes recherches
„ la vie de l'homme ne suffit pas, fût-elle toute consacrée
„ à de telles études. Qu'est-ce donc quand de ce peu d'an-
„ nées nous faisons deux parts si inégales

„ entre le travail et les plaisirs ? Ce n'est donc
„ que par une longue suite d'efforts que ces phéno-
„ mènes seront dévoilés. Un temps viendra où
„ nos descendants s'étonneront que nous ayons ignoré
(Ch. 25) „ des choses si claires. „ (<u>Veniet tempus quo</u>
„ <u>posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur!</u>).
On ne peut s'empêcher de répéter ce cri plein
d'une si noble confiance : Sénèque croyait au
dites au progrès de la science. Le progrès <u>progrès</u> et sa foi ne fut pas trompée par l'avenir.
tout seul a l'air d'une expression d'adepte. „ ' Les cinq planètes qui assiègent nos yeux, qui
„ se présentent sur tant de points et forcent notre
„ curiosité, nous ne connaissons que d'hier leur
„ lever du matin et du soir, leurs stations, leurs
„ directions, leurs rétrogradations. Il y a peu
„ d'années que nous savons si Jupiter se lève,
„ se couche, est rétrograde ..... Il naîtra
„ quelque jour un homme qui démontrera dans
„ quelle partie du ciel errent les comètes ; pour-
„ quoi elles marchent si fort à l'écart des autres
„ planètes ; quelle est leur grandeur, leur na-
Vous copiez là dans la traduction de „ ture. En attendant contentons-nous du peu
La Grange un contresens formel : „ que nous avons découvert. Puisse-t-il être
(Réservons à nos descendants de con- „ utile aux progrès de la vérité et aux travaux
tribuer (Ch. 26) . aussi pour „ de nos descendants ! „ —— Ici Sénèque
leur part à la découverte de la vérité) laisse de côté les considérations générales pour

combattre quelques objections particulières : comment se fait-il, par exemple, que les étoiles ne soient pas transparentes et que la vue perce à-travers les comètes ? Sénèque soutient que la queue seule est transparente et que le noyau ne laisse point passer le regard. — Comment se fait-il encore que les Comètes aient une forme allongée, tandis que les étoiles sont toutes sphériques ? A toutes ces questions Sénèque finit par répondre : „ Dites-moi d'abord vous-même pourquoi la lune réfléchit une lumière si différente de celle du soleil ? Dites-moi pourquoi „ les étoiles ont une forme différente les unes des „ autres, et bien plus différente encore de celle „ du soleil ? Si cette diversité ne les empêche „ pas d'être des astres, rien n'empêche non „ plus les comètes d'être éternelles et de la même „ nature que les planètes, malgré la différence „ des aspects. „

(Ch. 27.)

Sénèque s'appuie alors sur l'étonnante variété qui règne dans la nature. „ Ne voyez-„ vous pas combien les éléments sont opposés „ entre eux ? Ils sont pesants ou légers, froids „ ou chauds, humides ou secs. L'accord de „ l'ensemble du monde naît de la discorde même

„ de ses parties. Considérez combien l'astre qui n'a-
„ chève son cours qu'en trente ans ressemble peu
„ à celui qui finit le sien en une année. La
„ nature n'a pas jeté tous ses ouvrages dans le
„ même moule : elle se fait gloire de sa variété...
„ C'est méconnaître ses ressources que de croire
„ qu'elle ne peut jamais que ce qu'elle fait
„ habituellement. „ (Ignorat naturæ
„ potentiam qui illi non putat aliquando
„ licere nisi quod sæpius facit.) „ ——

(Chap. 27)

Sénèque ajoute encore quelques considérations sur le sujet qui l'a occupé depuis le commencement de ce septième livre ; puis, laissant de côté la question particulière des comètes, il termine en présentant des vues générales sur la nature : c'est alors surtout que les idées de Sénèque s'élèvent et que son style grandit. —

Voilà, sur les comètes, tout ce qui a frappé ou d'autres ou moi.

„ Voilà, sur les comètes, tout ce que je sache
„ d'intéressant pour moi ou pour les autres. Ces
„ détails sont-ils vrais ou faux ? les Dieux le
„ savent : ils sont dépositaires de la vérité.
„ Pour nous il ne nous est donné que de cher-
„ cher, de conjecturer sans présomption comme
„ sans désespoir. „ (Nobis rimari illa et
„ conjectura ire in occulto tantum licet, nec

(ch. 29). „ cum fiducia inveniendi, nec sine spe.)"

Chercher, conjecturer sans présomption comme sans désespoir, voilà bien le rôle de la science antique ; voilà bien son esprit. Il n'y avait alors nulle méthode pour marcher d'un pas sûr à la découverte de la vérité : on ne savait pas s'élever d'une loi connue à une loi encore ignorée. Aussi en présence de tant de mystères se sentait-on pris d'un religieux respect ; et l'on comprend en quels termes Sénèque parle de la nature. Bien plus pour lui, philosophe stoïcien, les astres sont des divinités, et c'est cette croyance qui inspira le passage suivant :
„ Aristote a dit admirablement : ne soyons
„ jamais plus réservés que lorsque nous parlons
„ des Dieux. Si nous entrons dans les temples
„ avec recueillement, si nous n'approchons pour
„ faire un sacrifice que les yeux baissés et la toge
„ ramenée sur la poitrine ; si tout alors dans
„ notre maintien témoigne de notre respect ;
„ combien plus de retenue ne doit-on pas
„ s'imposer quand on discute sur les astres, les
„ planètes, la nature des Dieux, pour n'avan-
„ cer rien de téméraire ou d'irrévérencieux, ne
„ pas affirmer ce qu'on ne sait point, ni mentir

„ de propos délibéré. Faut-il s'étonner que l'on
„ découvre si lentement ce qui est si profondément
„ caché ?..... Combien d'autres corps (outre
„ les planètes et les comètes elles-mêmes) roulent
„ en secret dans l'espace et ne se lèvent jamais
„ pour les yeux de l'homme. Dieu, en effet,
„ n'a pas tout fait pour nous. Quelle faible
„ portion de ce vaste ensemble est accordée à
„ nos regards ! L'architecte éternel qui préside
„ au jeu de cette immense machine, qui a bâti
„ et fondé le grand tout, qu'il environne de
„ toute part, et qui est lui même la plus grande
„ et la plus belle partie de son ouvrage, Dieu
„ se dérobe à nos regards : c'est par les yeux
(ch. 30). „ de la pensée qu'il faut le voir. „

Ici commence une erreur que Sénèque continuera à développer dans les lignes suivantes : il confond ce qui est de la physique et ce qui est de la métaphysique : les problèmes qui ne touchent qu'à la physique sont sans nul doute obscurs ; mais à force de travail et de génie ils peuvent être éclaircis ; quant à ceux qui concernent la métaphysique, ils sont par leur nature même condamnés à ne jamais recevoir de solution. Ainsi Sénèque

ne distingue par la difficulté de résoudre les questions
physiques et l'impossibilité de résoudre les questions
métaphysiques. C'était chose ordinaire à la phi-
losophie ancienne. — " Bien d'autres puissances,
" voisines de l'être suprême par leur nature et
" par leur pouvoir, nous sont inconnues, ou peut-être,
" merveille encore plus grande, échappent à nos
" yeux à force de les éblouir, soit parce que des
" substances si ténues deviennent imperceptibles à
" la vue de l'homme, soit parce que leur majestueuse
" sainteté se cache dans une retraite profonde pour
" gouverner leur empire, c'est-à-dire elles-mêmes,
" sans se rendre sensibles qu'aux yeux de l'âme.
" Quel est cet être sans lequel il n'y a point d'être?
" Nous ne pouvons le savoir, et nous sommes sur-
" pris de ne connaître qu'à-peine quelques feux
" passagers, quand la plus grande portion de la
" Divinité est une énigme pour nous! Combien
" n'y a-t-il pas d'animaux que nous ne connais-
" sons que de ce siècle? Combien d'autres qui
" nous sont inconnus que découvriront nos descendants!
" Que de conquêtes pour les âges à venir quand
" notre mémoire même ne sera plus! Que serait
" le monde s'il ne fournissait matière aux recher-
" ches de toutes les générations futures? Il y a

Là encore vous copiez une traduction qui n'est pas bonne. Il faudrait rendre l'effet de <u>mundus</u> répété.

„ des mystères religieux qui ne se révèlent pas en
„ un jour. Eleusis réserve des secrets pour une
„ seconde initiation. Ainsi la nature ne se mani-
„ feste pas toute au premier abord : nous nous
„ croyons initiés et nous sommes encore aux portes
„ du temple. Ses merveilleux secrets ne sont pas livrés
„ à la connaissance de tous les hommes indifféremment ;
„ ils sont enfermés dans le fond du sanctuaire. Ce
„ siècle en verra quelques-uns : d'autres sont réservés
„ aux âges qui nous succèderont. Quand donc ces
„ connaissances arriveront-elles à l'homme ? Les
„ grandes découvertes se font lentement, surtout
„ quand le travail languit. „ (Ch. 31)

Sénèque s'en est pris jusqu'ici du peu de progrès de la science à la faiblesse de la pensée : il va se retourner contre les mœurs de son temps et montrer à quelles occupations est employée l'intelligence. Ce qui surprend dans ce long morceau, c'est de voir Sénèque envelopper dans les mêmes invectives les usages les plus innocents, comme l'usage de porter des bagues et les excès les plus honteux d'une dépravation qui ne respecte même pas la nature : „ Il n'est qu'une chose où nous tendons
„ de toutes les forces de notre âme, et nous n'y attei-
„ gnons pas encore : c'est d'atteindre le comble

" de la corruption. Nos vices sont encore en progrès.
" Le luxe découvre tous les jours de nouveaux
" moyens d'accroître sa folie ; la débauche in-
" vente contre elle-même de nouveaux outrages....
" Vous êtes surpris que la science n'ait pas encore
" achevé son œuvre ! La perversité même n'a
" pas acquis tout son développement ; elle ne
" fait que de naître, et cependant nous lui donnons
" tous nos soins ; nous lui consacrons et nos mains
" et nos yeux. Mais la science, quels amis
" a-t-elle ? Qui la croit digne de mieux que
" d'être connue en passant ? Et la philosophie,
" et les arts libéraux, quels qu'ils soient, leur
" donne-t-on d'autres moments que ceux que laisse
" l'intervalle des jeux, ou une journée pluvieuse,
" d'autres moments enfin que les moments perdus ?
" Aussi les branches de la grande famille philo-
" sophique s'éteignent-elles faute de rejetons......
" En revanche que de soins et d'efforts pour que le
" nom du moindre pantomime ne puisse périr !
" Le talent de Pylades et de Bathylle est
" assuré d'un grand nombre d'imitateurs : il y
" a pour ce genre de science force maîtres, force
" disciples. Chaque maison n'est plus qu'un
" bruyant théâtre de danse où figurent les deux

„ sexes ..... Quand le front a été longtemps usé par
„ le masque du mime, on le couvre du casque du
„ gladiateur. Pour la philosophie, nul n'en a souci:
„ aussi bien loin que l'on découvre ce qui a pu
„ échapper aux recherches de nos pères, la plupart de
„ leurs découvertes tombent dans l'oubli. Et pourtant
„ quand nous vouerions à la science toutes nos facultés;
„ quand notre jeunesse tempérante en ferait son uni-
„ que étude; les pères, le texte de leurs leçons;
„ les fils, l'objet de leurs travaux; à-peine arri-
„ verions-nous au fond de cet abîme où se cache la
„ vérité, qu'aujourd'hui notre main paresseuse ne
(Chap. 22). „ cherche qu'à la surface du sol. „

On ne peut s'empêcher, en lisant ces pages, d'admirer des expressions vives et animées, des traits parfois énergiques, souvent ingénieux, une éloquence riche et brillante: mais on est surpris de rencontrer de choquantes inégalités; à-côté d'une parole légère se trouve une idée profonde; un mot qui n'est que spirituel est placé près d'une vue qu'on peut dire vraiment élevée. Toutefois, malgré la confusion qui règne trop souvent dans la pensée de Sénèque, on reconnaît encore que deux sentiments dominent tous les différents morceaux que nous avons cités, le sentiment de la grandeur de la

nature, et le sentiment de la grandeur de la science.

Sénèque voit la nature non pas telle qu'on la montre dans l'École, mais telle qu'elle est ; et la voit dans son immensité et son infinité, et du même coup-d'œil il s'aperçoit par comparaison combien l'homme est peu de chose. Aussi ne croit-il pas que Dieu ait tout fait pour l'homme et que l'homme soit le centre matériel et intellectuel du monde. Il sent que nous sommes dépassés par les choses et comme perdus dans l'ample sein de la nature : en vain la pensée humaine tenterait-elle d'imaginer un mécanisme, de concevoir un système qui renfermât tout ce qui est dans le ciel ; cela est au-dessus de ses forces et de sa portée. ——

De la grandeur de la nature résulte la grandeur de la science : si la nature est infinie, la science qui a pour objet la nature est aussi infinie ; elle ne saurait jamais s'arrêter ; il restera toujours à découvrir. Sénèque a foi dans la science et cette foi n'a pas été trompée ; toutefois un long temps s'est écoulé avant que ses espérances fussent réalisées. Sénèque croyait à la force intellectuelle de la génération qui succédait à la sienne ; en cela il avait tort : il est un des derniers des beaux temps de la pensée antique ; après lui l'intelligence

humaine semble sommeiller ; la science ne fait plus un pas ; elle se fixe et s'immobilise dans les travaux encyclopédiques de Pline, qui compile tout ce qu'on a pensé et su avant lui, mais qui n'ajoute rien de neuf ni d'original. Il faut attendre le moyen-âge pour que la pensée humaine reprenne quelque vie : encore la science tarde-t-elle longtemps à prendre part au mouvement général : mais une fois que le moment fut venu, avec quel éclat elle s'est révélée ! Comme ses progrès ont été rapides ! Fontenelle avait encore besoin de répéter les prophéties de Sénèque et de promettre à la science l'avenir. Aujourd'hui il ne s'agit plus de dire ce que la science peut faire ; mais il est donné à chacun de voir ce qu'elle a fait. Aujourd'hui il n'est plus nécessaire de rassurer et d'encourager les esprits ; la science a fait ses preuves ; elle a tenu ses promesses et au-delà. Il faut plutôt modérer et contenir un enthousiasme exagéré ; il faut prendre garde de laisser donner à la science une plus grande part qu'il ne convient. Car il y a quelque chose qui est au-dessus de la science, quelque grande qu'elle soit : c'est l'esprit qui l'a faite, et c'est au profit de l'esprit que doit tourner la science.

Car la science ne consiste pas seulement à dominer la matière pour la forcer à satisfaire nos besoins, à servir nos sens. Son but n'est pas d'aboutir à quelque invention qui par un raffinement jusqu'alors inconnu ajoute à nos plaisirs : nous donnerions ainsi raison à Sénèque déclamant contre la pensée humaine qui tourne toutes ses forces vers les recherches du luxe et de la corruption, mais aujourd'hui personne ne se méprend au point de confondre la science et l'industrie. Toutefois ce qui reste de vrai dans les avertissements de Sénèque, c'est que l'esprit ne doit jamais oublier ses intérêts, alors même qu'il est tout entier à la science ; il ne se donne à la matière que pour chercher à s'en dégager : il s'efforce de la dompter, sans risquer de s'y assujétir lui-même. Il sort de lui pour chercher à étendre la sphère de son action ; mais encore en sortant de lui, il ne se perd pas de vue lui-même ; il travaille à la science et il n'y travaille que pour augmenter ses propres forces.

Le brillant morceau qui termine le dernier livre des Questions naturelles se trouve si bien amené par le sujet qu'on ne songe pas à y voir une déclamation ; cependant

si l'on examine tour à tour les six premiers livres, on verra que chacun d'eux présente un morceau à peu près semblable qui le plus souvent n'a aucun rapport avec la question traitée ; et cela va si loin qu'on doute parfois si le livre n'a pas été fait ~~[illegible]~~ pour la déclamation plutôt que la déclamation pour le livre. Ainsi Sénèque cherchant à expliquer les phénomènes de la réflexion de la lumière, termine cette étude scientifique par une déclamation sur les miroirs et les raffinements du luxe ; s'il traite du tonnerre, il écrit un long morceau sur la peur du tonnerre et la pusillanimité humaine. Dans le III.e livre où il traite des eaux, il s'interrompt tout-à-coup pour parler des poissons si recherchés sur la table des riches de Rome et pour peindre l'agonie et la mort d'un mulet. Et comment amène-t-il cette digression ? par ces seuls mots : permettez-moi, Lucilius, de laisser un moment notre sujet pour censurer la débauche. Bien plus il ne croit pas pouvoir mieux terminer ce même troisième livre qu'en présentant un tableau du déluge ; non pas du déluge que rapporte la tradition des anciens âges, mais du déluge qui doit amener la fin du monde : c'est assez dire que c'est une œuvre toute d'imagination. —

Dans le quatrième livre, à propos d'études physiques sur la neige et la glace, vient une déclamation contre l'usage qui régnait à Rome de rafraîchir les boissons. Le livre cinquième où il est question des vents renferme un long morceau contre la navigation. Dans le livre sixième Sénèque étudie les causes des tremblements de terre et il prend de là occasion de s'élever contre la crainte de la mort : du reste ce n'est là que la déclamation finale obligatoire ; mais il y a de plus un morceau sur Callisthènes (ch. 23) assez singulièrement encadré au milieu des recherches scientifiques qui sont l'objet du livre. Après tout, il ne faut pas s'y méprendre : ces recherches n'avaient pas grande importance, même aux yeux de ceux qui s'y livraient ; ils sentaient eux-mêmes qu'ils ne marchaient pas sur un terrain bien sûr ; nulle méthode ne les guidait ; ils allaient un peu au hasard et c'est ce qui nous explique la facilité des digressions ; peu importait de s'écarter un peu plus ou un peu moins : d'une rêverie sur la physique on passait si facilement à une rêverie sur l'homme qui était plus connu et qui intéressait davantage. Puis il faut bien ajouter que la décla-

mation était dans les habitudes du temps ; Pline déclamait comme Sénèque ; il déclamait comme lui en faisant de la science. Voyons pourtant ce que valent ces déclamations.

Nous avons déjà montré combien peu elles sont amenées : bien plus elles ne reposent sur aucun fond sérieux. Sénèque attaque la navigation parce qu'elle porte la guerre sur des rivages tranquilles et qu'au profit du luxe et de la corruption, elle va chercher les étoffes les plus fines et les parfums les plus exquis : c'est ce même homme que nous avons entendu prédire d'une voix inspirée la découverte d'une terre lointaine et l'avenir brillant réservé à la navigation. Sénèque dit ici que Dieu n'a pas fait tout pour l'homme, et un peu plus loin il dira que Dieu a fait les miroirs pour l'homme. Ces misérables contradictions servent à montrer tout ce qu'il y a de vain et de puéril dans ces déclamations. Quoi de plus faux que le long morceau sur les mines ? Si l'or n'eût pas été tiré des entrailles de la terre, l'homme eût-il manqué pour cela d'attacher la même valeur à un autre métal, à un autre objet ; et la cupidité eût-elle été moins forte ?

Disons-le pour la défense de Sénèque et dans l'intérêt de la vérité : ces déclamations, ou plutôt les idées qui faisaient le fond ordinaire de ces déclamations étaient dans tous les esprits ; on haïssait le luxe ; on le regardait comme un attentat à la morale ; on aurait voulu le faire disparaître. Et d'où venait ce sentiment général ? Du spectacle même de la société. Voyez en effet ce qu'était cette société antique : inégalité de l'esclavage qui divisait la grande famille humaine en deux castes distinctes ; inégalité de la conquête qui séparait les cités les unes des autres ; inégalité de l'aristocratie qui divisait les habitants d'une même ville ; puis, comme résultat de toutes ces inégalités, une inégalité prodigieuse et monstrueuse des fortunes. — On sentait le mal ; on voulait y remédier : les philosophes prêchaient ; les politiques faisaient des lois ; chacun enfin travaillait à sa manière et nul ne réussissait. La société moderne a pris une autre voie : elle n'a porté ni lois agraires, ni lois somptuaires ; elle n'a pas songé à intervenir dans la dépense des particuliers et à régler leur fortune : ce n'est pas là précisément l'affaire de l'État ; mais elle a fait en sorte qu'il n'y ait plus de privilégiés et que ceux qui ont moins

Rappelez-vous le mot du consul Philippe <u>non esse duo millia hominum qui rem haberent</u>.

Cela ne s'entend pas, il faudrait dire lesquelles. Au reste votre rédaction ne corrige pas le défaut qu'avait ce développement dans la leçon même, de ne pas se rattacher très bien au sujet.

aient davantage: voilà comment elle a tâché d'établir un certain équilibre. Mais dans ce monde ancien où régnait le privilège et où dominait l'inégalité, on s'épuisait à chercher les causes du mal; on s'en prenait au luxe; on criait volontiers contre le luxe, mais on pensait alors avoir fait assez, et l'on ne songeait pas à se corriger. Et pourtant on se sentait coupable de ses richesses et de l'emploi qu'on en faisait; on en professait bien haut le mépris et la haine, et par là on donnait une sorte de satisfaction à ses sentiments intimes. On voit donc qu'il y avait comme un besoin général qui se traduisait par la déclamation; aussi a-t-on peut-être tort d'employer le mot si dur de déclamation. On était sincère dans l'expression de ses idées; mais comme ces idées étaient fausses, il était difficile de garder la mesure; on allait toujours trop loin; on tombait dans l'exagération et l'hyperbole: puis peu-à-peu on oubliait le point de départ; on ne voyait plus dans son sujet qu'un thème admirablement propre à l'amplification oratoire. On tombait enfin dans la <u>déclamation</u>. C'est ce qui est arrivé à Sénèque dans la plupart des morceaux qui terminent ces différents livres des <u>Questions</u>

naturelles : il faut pourtant faire exception en faveur du dernier. Sénèque a rencontré une pensée vraie et il a su s'y attacher ; son langage s'est élevé en même temps que ses idées ; il a fait entendre des accents pleins d'une forte et mâle éloquence.

Enfin il reste une dernière cause qui peut nous expliquer pourquoi nous avons rencontré dans les Questions naturelles tant de digressions déclamatoires ; c'est que Sénèque est déclamateur par la nature même de son talent. Son temps l'y portait ; sa naissance et son éducation l'y prédestinaient. Sénèque appartenait à un siècle de déclamateurs ; il était sorti d'une école de déclamateurs ; comment n'eût-il pas été déclamateur lui-même ? C'est ce que nous essaierons de montrer dans la prochaine leçon : mais pour apprécier le mérite littéraire de Sénèque, il nous faudra rechercher quelle influence le père a pu exercer sur le fils, et nous serons ainsi naturellement conduits à parler de Sénèque le rhéteur. — C'est par lui que nous aurions dû commencer si nous avions suivi l'ordre des temps ; mais il valait mieux s'attacher d'abord à l'homme

qui représentait pour nous ce qu'il y avait de plus important dans son siècle, le mouvement moral et les opinions philosophiques, qu'à celui qui n'en pouvait faire connaître que le côté le moins sérieux et comme la surface, je veux dire le goût et les doctrines littéraires.

E. Anthoine.

X.e Leçon.

Sénèque le père.

de la déclamation et des déclamateurs.

L'esprit général de la leçon a été bien saisi et tous les détails s'y retrouvent, mais non pas toujours présentés d'une manière assez nette et assez exacte. 10.

Sénèque le père.

De la déclamation et des déclamateurs.

Nous avons dit en terminant la dernière leçon que Sénèque est de l'école des déclamateurs: il se rattache immédiatement à cette école par Sénèque le père, Marcus Annæus Seneca. Nous avons laissé de côté Sénèque le père pour nous occuper d'abord de l'écrivain qui représente le plus complètement l'éloquence romaine au temps de Néron: nous venons maintenant à lui parce que l'étude que nous en ferons nous expliquera le caractère particulier du talent et du style de son fils. La juste considération du père disparaît dans la gloire du fils: il a presque fallu le découvrir à l'époque de la renaissance où l'on a vivement argumenté pour distinguer les deux Sénèques. On ne sait que peu de chose sur son compte. Il était de Cordoue: c'est de lui et du philosophe que parle Martial dans ce vers connu:

Duos que Senecas unicum que Lucanum.

On ne doit pas voir en effet dans ces deux Sénèques, Sénèque le philosophe et un de ses frères, hommes

recommandables d'ailleurs, mais qui ne se sont pas fait une place à-part dans la littérature.

La critique pourrait être tentée d'attribuer au génie espagnol la chaleur un peu intempérante et l'enflure du style de Sénèque et de Lucain: mais ce ne serait là qu'une généralisation hâtive et les faits ne sont pas assez nombreux ni les renseignements assez précis pour l'appuyer. Il y a plus: la littérature latine compte des écrivains déclamateurs qui ne sont point espagnols, comme Pline l'ancien, et des écrivains venus d'Espagne qui ne sont point déclamateurs, comme Martial de Bilbilis. D'un autre côté, Porcius Latro, le héros de la déclamation, Sénèque le père, Sénèque le fils, Lucain sont espagnols: et il peut être légitime de soutenir que le génie de leur nation n'a pas été sans influence sur le caractère particulier de leur talent. Mais hâtons-nous de le dire: ce qui nous intéresse dans Sénèque le père, c'est moins son origine que les écrits qu'il a laissés. On sait combien la declamatio des Romains tient de place dans l'histoire de leur littérature: si nous n'avions pas Sénèque le père, nous ne pourrions nous en former une idée qu'en recueillant des passages

épars dans l'antiquité, surtout dans Pline le jeune et dans Quintilien. Grâce à Sénèque, nous la pourrons connaître pleinement : déclamateur lui-même, il est l'historien de la déclamation.

Qu'est ce que la déclamation, qui, chez les anciens même ne s'est pas montrée jusqu'ici et qui a disparu de nos jours ? D'où vient-elle ? elle vient de l'exercice oratoire et de l'importance que lui a donnée l'antiquité. L'histoire de la déclamation a ses racines et se perd dans l'histoire de la rhétorique. Pour nous, nous n'avons plus que le nom et l'ombre de ces deux choses : nos déclamateurs et nos rhéteurs ne sont plus des gens pour qui la déclamation ou la rhétorique soit une profession avouée. S'il en fut autrement dans la société antique, elle le dut à plusieurs causes. Qu'on songe d'abord au caractère général de cette société. Elle était aristocratique et fondée sur une inégalité immense. Elle faisait donc à ses membres privilégiés des loisirs considérables et leur permettait de s'occuper avec suite de la culture de leurs facultés. Dans nos sociétés modernes, nous sommes plus pressés de former des hommes : on avait alors pour l'éducation de l'homme la vie entière. Comme

on sentait les années devant soi, on ne se hâtait pas de sortir de la rhétorique et de toute cette discipline artificielle qui était plus hardiment et plus évidemment superflue qu'aujourd'hui. La rhétorique faisait le pendant de la gymnastique. La gymnastique chez nous n'est qu'un des moyens qui servent à former le premier âge : plus tard elle peut être un amusement et un exercice de fantaisie, elle n'est jamais une nécessité habituelle. Chez les anciens au contraire, l'homme véritable, le citoyen ne cessait d'exercer son corps par la pratique journalière de la gymnastique, de même qu'il développait en lui la faculté oratoire par l'étude constante de la rhétorique. La rhétorique et la gymnastique allaient ensemble pendant toute la vie, et l'on ne faisait que passer de l'une à l'autre.

Cela ne s'entend pas.

A cette cause générale se joignent des causes plus particulières. Elles tiennent à l'idée que les anciens se faisaient de la parole. Dans l'antiquité, on détachait volontiers la parole des choses, la forme du fond. Platon cependant protestait déjà contre la séparation de ces deux éléments du discours et le mouvement de la société et du monde nous a amenés à ne les plus concevoir qu'intimement unis, comme la philosophie le voulait.

+

Aujourd'hui nous ne comprenons plus qu'on s'exerce à avoir des paroles sans idées : il n'y a que nos enfants qui apprennent les mots, parce qu'il leur faut un fonds de langage pour se faire entendre. Ce n'est qu'une étude subordonnée à la pensée qui amasse des lignes pour se produire. Mais comment les anciens pouvaient-ils être ainsi amoureux de la parole seule ? Quand l'art parut pour la première fois et apporta l'ensemble de ses préceptes et de ses règles, il eut un succès sans exemple dans l'histoire des lettres; et on s'en éprit, comme on s'éprenait des chefs-d'œuvre, tant il avait de charmes dans sa nouveauté ! En effet, qu'on cherche, avant cette époque, les traces de la rhétorique, on ne les trouvera point ; la rhétorique a une date ainsi que l'éloquence ; et l'une et l'autre sont l'œuvre de la création du génie. Quand nous parlons d'éloquence, nous n'entendons pas l'éloquence instinctive, c'est-à-dire cette passion, cette chaleur de sentiment, cet accent de conviction et de vérité qu'un homme vivement ému met dans ce qu'il dit, nous entendons l'éloquence constituant un genre littéraire, l'éloquence d'un Démosthène. L'une est de tous les temps ; l'autre est la gloire d'une époque particulière, où l'orateur fait réflexion sur le discours qu'il va tenir, choisit ses moyens, enchaîne ses arguments, suivant les besoins de sa cause et les dispositions de ceux qui l'écoutent. On n'arrive que par degrés à cette

éloquence ; de même on n'arrive que par degrés à la rhétorique. Dès l'instant donc où elle eut rendu publics tous ses secrets, on fut frappé des découvertes qu'elle avait faites dans l'esprit et dans le cœur, des moyens qu'elle enseignait pour s'emparer de l'auditoire et des leçons variées qu'elle donnait sur l'élocution. Les imaginations saisies crurent qu'il suffisait d'avoir approfondi la rhétorique pour posséder l'éloquence : et l'art de bien parler s'enseigna indépendamment de l'art de bien penser.

Dans l'antiquité, la parole avait d'autant plus d'effet sur les esprits qu'elle se produisait avec plus de solennité. Elle avait d'abord son importance propre qu'elle a perdue de nos jours depuis que l'imprimerie fixe et répand tout ce qui eût valu la peine d'être entendu. Puis elle n'était cultivée que pour la cité, pour le centre d'un état, pour une ville où les affaires les plus considérables étaient portées et où se discutaient les grands intérêts de la nation. Enfin on ne l'entendait qu'à certains jours : et, à ces époques déterminées, après un rendez-vous donné à l'attention publique, l'orateur paraissait sur la tribune comme sur un théâtre et parlait. Rien dans le monde moderne ne rappelle mieux ces usages du monde ancien que l'Eglise. — Gardienne de la religion, l'Eglise conserve toutes les traditions qui s'y rattachent comme un précieux dépôt dont il faut maintenir l'intégrité. Or,

qu'est-ce que la chaire élevée au-dessus de la foule, l'orateur paraissant à certains jours, si non les conditions mêmes de la parole antique ? Il y a pourtant cette différence que les prédicateurs, parlant au milieu d'un calme et d'un silence religieux, peuvent réciter : mais il faut que les orateurs improvisent. Cette nécessité d'improviser donnait encore plus de prix au talent de la parole : elle imposait aux orateurs de le développer en eux sans relâche, jusqu'au jour où ils pourraient arriver sûrs d'eux-mêmes devant la foule assemblée pour les entendre.

De là vient que dès l'origine de l'éloquence réfléchie commencent ces exercices oratoires qui préparent à l'épreuve solennelle de l'improvisation. On se presse à des leçons d'argumentation où on apprendra à saisir son adversaire dans un dilemme, ou à le déjouer par des habiletés de langage. Ces leçons, c'est l'orateur qui les donne : et de même que le grand peintre dans son atelier est artiste et professeur tout à la fois, l'homme puissant par la parole ouvre et tient un atelier d'éloquence. En Grèce, l'orateur et le rhéteur ne font qu'un et la langue n'a qu'un seul mot pour désigner l'un et l'autre, ῥήτωρ. Si le latin a deux mots, c'est que dans le sens d'orateur il a traduit le mot grec, et dans le sens de rhéteur il l'a transcrit. L'orateur ne comptait pas seulement des jeunes-gens parmi ses disciples, mais des hommes : l'apprentissage et l'étude de l'éloquence, comme nous l'avons dit plus haut, duraient

toute la vie. Mais tant que vécut l'éloquence publique, ces exercices ont dû rester un peu dans l'ombre, et en Grèce et à Rome. Toutefois nous en pouvons suivre la trace dans l'histoire, et nous pouvons nous convaincre que les orateurs les plus consommés ne les dédaignent pas. Pompée s'y livre, quand il sent que la guerre civile est près d'éclater et que la lutte va s'engager décisive contre César; César les continue comme Pompée, et Cicéron y revient pendant toute sa carrière politique. Il forme à ces exercices des personnages considérables, les consuls Hirtius et Pansa: grandes prætextatos, dit-il par un jeu de mots intraduisible, parce que la prétexte était le vêtement des jeunes garçons qui n'avaient pas 16 ans accomplis, et celui de magistrats comme les consuls. Déjà en parlant d'Hirtius et Pansa, Cicéron emploie le mot déclamer : eos apud me declamitare, me apud eos cœnitare. Après sa mort et lorsque, suivant l'expression célèbre d'un vers de Cornélius Severus que Sénèque le père nous a conservé, — l'éloquence latine se tut avec lui, l'importance de l'exercice oratoire grandit et s'accrut. Quoiqu'il y eût encore à employer la parole au Sénat et au forum, comme les circonstances ne provoquaient plus des effets d'éloquence comme ceux de Cicéron et de Démosthène, l'art n'en devenait que plus éclatant par lui-même et constituait à lui seul un genre littéraire. Jusque là ——

les exercices oratoires n'avaient été que des répétitions avant l'improvisation publique et avaient tenu à côté de l'éloquence la même place que les exercices militaires à côté de la guerre. Nous n'admirons pas les exercices militaires pour eux mêmes, mais pour l'image de la guerre qu'ils nous présentent, et le spectacle fréquent de la guerre nous en ferait oublier la figure. De même, chez les anciens, les exercices oratoires n'intéressaient d'abord que pour le but auquel ils acheminaient, c'est-à-dire les vrais Discours. Mais une fois l'éloquence pacifiée par Auguste, quand il n'y eut plus assez d'émotion pour animer la parole dans le Sénat ~~on~~ chercha un spectacle dans ce qui n'était que la préparation de la parole: on se complut aux joûtes et aux parades d'éloquence. Ce genre trouva de suite un nom nouveau: on l'appela declamatio, et ceux qui le cultivèrent furent des declamatores.

Voilà ce que nous raconte Sénèque le père: il nous trace les traits généraux de cette histoire et nous fait connaître les cahiers de cette éloquence, dans son ouvrage divisé en deux parties: controversiae et suasoriae.

La préface des Controverses qui est celle

du livre entier et qu'il adresse à ses fils commence ainsi : « Ce que vous me demandez me sera plus
« agréable que facile : vous voulez que je vous expose
« mon sentiment sur les déclamateurs dont j'ai
« été le contemporain et que je recueille les paroles
« que j'ai entendues de leur bouche, si ma mémoire
« les a conservées. De la sorte, bien que vous n'ayez
« pu les connaître, vous vous formeriez sur eux une
« opinion au lieu de la recevoir. Il m'est agréable,
« je l'avoue, de revenir à mes anciennes études, de
« me reporter vers des années meilleures, et, puisque
« vous vous plaignez de n'avoir pu entendre des
« hommes si fameux, de les soustraire pour vous
« aux outrages du temps. Mais la vieillesse m'a
« déjà porté plusieurs coups : elle a affaibli en moi
« la vue, émoussé le sens de l'ouïe, fatigué les
« nerfs : ma mémoire, la plus délicate et la
« plus exposée des facultés de l'âme, a été frappée
« aussi. » Alors il raconte les prodiges de cette mémoire : il pouvait répéter deux mille noms en conservant l'ordre dans lequel on les lui avait dits. Il demandait un vers à chacun des deux cents auditeurs qui venaient écouter son maître : il les redisait ensuite en remontant du dernier au premier. Mais cette mémoire si heureuse

ne lui obéit plus que conditionnellement. Il ajoute toutefois : « Je vais donc rendre public ce que je me rappelle avoir entendu dire aux hommes les plus fameux par l'éloquence : leurs paroles ne resteront pas la propriété d'un seul. Je servirai ainsi leurs intérêts : l'oubli les menace, si on ne transmet à la postérité quelque chose qui prolonge leur mémoire. En effet ou il n'existe pas de cahiers des plus grands déclamateurs, ou, ce qui est pis encore, il y en a d'apocryphes. Aussi, pour que leur réputation ne périsse pas ou qu'ils ne s'en fassent pas une qu'ils ne méritent point, je rendrai à chacun ce qui lui est dû avec une scrupuleuse exactitude. Je crois avoir entendu tous ceux qui se sont fait un grand nom dans l'éloquence, excepté Cicéron. Alors Sénèque commence l'histoire de la déclamation. « Declamatio est un mot « nouveau qu'on ne trouve pas avant Cicéron et « Calvus : il est d'aujourd'hui (modo nomen « hoc prodiit). Je n'aurai donc pas de peine « à connaître dès son principe une chose qui est « venue après moi. » Quand Sénèque parle ainsi, il entend la déclamation qui cesse d'être une préparation à l'éloquence et devient une œuvre d'art à grand effet. Le mot l'indique;

c'est pérorer d'une voix haute et retentissante.

Les exercices dans lesquels on pérorait, et qui avaient eu d'abord pour fin l'éloquence sérieuse, étaient de deux sortes : les Suasoriæ et les Controversiæ. Les Suasoriæ se rapportaient au genre délibératif : elles roulaient sur des conseils à donner. Entendons Juvénal :

Et nos ergo manum ferulæ subduximus, et nos
Consilium dedimus Sullæ privatus ut altum
Dormiret.

Voilà un sujet de Suasoria. Les Controversiæ étaient autre chose et se rapportaient au genre judiciaire. Mais pendant que l'histoire fournissait aux rhéteurs des Suasoriæ en abondance, les Controversiæ qui ne pouvaient être prises que dans la vie de tous les jours se rencontraient difficilement. On payait donc d'invention pour éviter le banal et trouver des données qui éveillassent et soutinssent l'esprit : mais on tombait par cet effort même dans les sujets les plus étranges. Qu'on en juge. Deux frères sont brouillés : l'un est riche, l'autre est tombé dans la misère. Le riche a un fils qui va au secours de son oncle : il le déshérite parce que c'est malgré sa défense qu'il a été généreux.

L'oncle reconnaissant l'adopte. Alors un revirement de fortune précipite dans la pauvreté celui qui était riche et élève à la richesse celui qui était pauvre. Le fils revient à son père : son oncle veut le retenir et comme il n'y réussit pas le deshérite. Le fils proteste contre l'exhérédation. Il y a un concours de circonstances qui rend le procès piquant : c'est ce qu'on voulait. — Une jeune fille prise par des pirates est vendue et livrée à la prostitution. Elle demande grâce à ceux qui l'approchent et elle implore d'eux de l'argent pour se racheter. Vient un soldat, plus brutal que les autres et qui veut ses faveurs : elle le tue. Elle est mise en jugement et acquittée. Rendue à la liberté, elle revient dans son pays : une place de prêtresse est vacante, elle la demande. Pourra-t-elle l'obtenir ? Si elle est moralement vierge, elle est légalement prostituée. Là-dessus discussions et plaidoyers pour ou contre. — Une prêtresse condamnée pour violation de son vœu va être précipitée. Elle invoque Vesta au moment de son supplice. On ne sait si c'est confiance dans son innocence, ou appel à la miséricorde de la déesse : elle ne se fait aucun mal. On la réclame | pour la précipiter de nouveau. : procès. — Un père et un fils se font déclarer en même

temps *viri fortes* : le *vir fortis* est un brave qui a ce titre officiellement, qui est mis à l'ordre du jour, comme nous disons, et qui a droit à une récompense. Le père prie son fils de le laisser choisir sa récompense, probablement parce que lui-même n'avait été proclamé que le second : le fils refuse et| demande qu'on décerne une statue à son père.

| exerçant son droit de choisir

Le père toujours irrité le déshérite : le fils réclame contre l'exhérédation. — Un *vir fortis*, un brave surprend sa femme en adultère : il a le droit de la tuer, les lois l'y autorisent : mais il n'a pas de bras. Il ordonne ce meurtre à son fils. Celui-ci refuse, il le déshérite. Le fils réclame contre l'exhérédation. — Une loi imaginaire, *lex scholae*, permet à une fille séduite d'ordonner la mort de son séducteur ou de l'épouser sans dot. On invente ce sujet. Un homme a séduit deux filles dans une même nuit : l'une consent à l'épouser, l'autre veut qu'il meure. Comment trancher la question ? C'est alors que l'éloquence et la faconde des avocats ont beau jeu.

La plupart de ces sujets sont grecs et il ne faut pas mettre sur le compte des Romains qui n'ont rien inventé en littérature l'invention malheureuse de la déclamation. Voici en effet

des sujets qui n'ont rien de commun. Un tyran a été renversé, mais on a proclamé une amnistie. Le tyran déchu se porte comme candidat à une magistrature. Son compétiteur rappelle son usurpation et le déclare inéligible. — Le peintre Parrhasius voulait peindre Prométhée enchaîné sur son rocher : pour avoir un modèle, il prend son esclave, un Olynthien qu'il avait acheté à la vente des habitants d'Olynthe faite par Philippe, et il le torture tellement qu'il en meurt. Il expose ensuite son tableau au Parthénon : mais il est cité en justice comme traître envers la république. Il avait beau avoir acheté l'Olynthien : c'était un allié d'Athènes.

Pour les suasoriæ, le champ était bien plus vaste : mais on n'échappait pas toujours à la déclamation, c'est-à-dire au défaut de sérieux. Qu'est-ce que des sujets comme les suivants ? Les trois cents des Thermopyles doivent-ils fuir ou demeurer à leur poste ? — Alexandre s'embarquera-t-il sur l'océan ? — Agamemnon épargnera-t-il sa fille Iphigénie, ou l'immolera-t-il à l'autel ? — Cicéron demandera-t-il la vie à Antoine ? — Brûlera-t-il les Philippiques pour l'obtenir ? —

Les Suasoriæ sont en petit nombre dans Sénèque le père. C'est probablement pour cette raison que plusieurs éditeurs les mettent en tête de l'ouvrage. Mais il est évident que la préface du livre 1er des Controversiæ est une préface générale du recueil.

X Mais que pouvait-on dire sur de tels sujets ? D'abord il y avait bon marché à faire de la pensée générale : il fallait avant tout produire des effets de détail par tel ou tel trait. C'est de là que nous viennent les Sententiæ. Des phrases pleines d'un sens extraordinaire devaient sortir naturellement, ex visceribus rei, dans des sujets si étranges : on ne tenait pas d'ailleurs à un discours complet, mais à une série de pointes, à un cliquetis continuel d'idées et de mots. Nous emprunterons quelques-uns de ces traits au premier sujet dont nous avons donné l'argument. C'est le jeune homme qui parle. « Quand mon père me défendait de le nourrir, il me disait :
« lorsque j'étais dans le besoin, il me refusait les
« aliments. – Il en était venu à ce point qu'il ne
« comptait plus pour vivre que sur une maison
« où il trouvait un fils déshérité et un ennemi. –
« Il t'en coûtera plus cher pour ensevelir ton
« frère que pour le nourrir. – Tu sais que tu
« ne risques rien, quand tu m'auras déshérité,

" je te nourrirai. — Quoi ! je laisserais mourir
" de faim celui dont je dois un jour attester les
" cendres ! — Je dirai à tous pourquoi vous
" me deshéritez : et vous, dites pourquoi vous
" m'avez adopté. — O mon père ! je crains une
" révolution ; le premier de ses biens que celui-là
" a perdu, c'est son fils. — Il y a une chose, au
" moins, ô mon père, dont j'atteste les Dieux :
" c'est que je te laisse riche. — Je ne t'ai pas trom-
" pé, tu as su qui j'étais lorsque tu m'as adopté. —
" C'est un homme, c'est un citoyen, c'est un ami,
" c'est un parent. Eh quoi ! je ne serai pas
" coupable en donnant l'aumône à moins que je
" ne dise : c'est un père ? — Je sais bien, mon
" père, que ce que vous voulez est mieux : si j'avais
" pu le faire, je n'aurais jamais été deshérité. —
" Quand même tu ne le détesterais pas pour l'ou-
" trage qu'il m'a fait, je le déteste moi pour celui
" que tu en as reçu." — Qu'on se figure dix
pages remplies de traits et de pointes de cette sorte
sans interruption, comme sans liaison : quelle
lecture ! et qu'il fallait que les fils de Sénèque
fussent avides d'esprit pour s'y complaire !
On ne s'étonne plus, quand on a lu les <u>Controverses</u>,
des <u>Sententiæ</u> de Sénèque le philosophe et du

Ceci est dans la réponse au nom du père adoptif qui deshérite.

tour de son éloquence.

Sénèque le père avait fait autre chose que le livre des Controversiæ et des Suasoriæ. Il n'était pas philosophe, nous le savons par des déclarations formelles de son fils (Consolations à Helvia, 16. Ep. 108) : il rappelait les vieux romains. Il n'était pas non plus homme public ; mais il avait écrit un livre sérieux, l'histoire de son temps, comme nous l'ont appris depuis peu quelques lignes de Sénèque le fils déchiffrées par Niebuhr dans un palimpseste. Dans la préface générale, la 1re des Controversiæ, il parle de la décadence en termes graves et avec une telle autorité qu'on cite toujours ce passage et qu'on s'en appuie pour définir l'abaissement de l'éloquence. C'était pourtant un de ces maîtres de déclamation, un des mieux doués, qui prenait une part active aux luttes de l'école et ne les regardait pas en curieux. Nous avons vu combien était encore puissante cette mémoire dont il déplorait l'affaiblissement avec une sorte de coquetterie de vieillard et à quels tours de force, à quels exercices artificiels, communs sans doute de son temps, il avait recours pour la développer. Porcius Latro-

obscur.

faisait seul exception ; c'était un barbare, un ours jeté parmi les beaux esprits de son temps, qui s'en tenait à sa nature et à sa voix puissante, et qui ne s'appliquait point à descendre toute la gamme depuis les plus hauts tons jusqu'aux plus bas. — Sénèque le père admire Porcius Latro : et cependant, grâce à une élévation d'esprit alors assez rare, il ne s'abuse pas autant qu'on pourrait le croire, sur la déclamation et les déclamateurs. „ Tout ce que l'éloquence romaine, dit-il, „ peut opposer ou préférer à l'orgueilleuse Grèce, „ s'est élevé à l'époque de Cicéron. Alors pa„ rurent les talents à qui l'art que nous étudions „ doit tout son éclat. Puis chaque jour nous a „ emporté vers la décadence ; qu'il en faille accuser „ la corruption des mœurs, car rien n'est plus „ mortel pour le talent que la corruption : ou „ la ruine des privilèges d'un art si beau qui porta „ tous les efforts vers un métier honteux, mais lucra„ tif et honoré ; ou une fatalité dont la loi „ jalouse et éternelle veut que tout ce qui est par„ venu au faîte retombe jusqu'en bas plus vite „ qu'il n'était monté. „

Singulière puissance de la mode ! Le même homme qui a écrit ces lignes, parle avec com-

obscur, ainsi présenté.

Pas assez expliqué. Le singulier n'est pas que Sénèque, qui déclare que l'élo.

quence est en décadence, ajoute que la déclamation est en décadence aussi. Le singulier est qu'il ne s'aperçoive pas que la déclamation, même dans son beau, c'est déjà de la décadence.

plaisance de la déclamation dans sa fleur, et regrette les beaux temps de son cher Porcius Latro. Il n'est pourtant pas tout-à-fait dupe. Dans la préface du livre III, il demande à Cassius Severus, qui réussissait dans l'éloquence sérieuse, pourquoi il n'avait pas le même succès en déclamant. Cassius lui en apporte plusieurs raisons: il y a des dons divers; il y a des caprices de la nature. Puis il arrive à une raison plus sérieuse: « Je me
« suis habitué, dit-il, à ne pas considérer l'auditeur,
« mais le juge, à ne pas répondre à moi-même,
« mais à mon adversaire. Je n'évite pas moins
« de dire ce qui est inutile que ce qui me serait
« contraire. Mais qu'est ce qui n'est pas inutile
« dans la déclamation quand elle est tout entière
« inutile ?... Quand je parle au forum, je
« fais quelque chose; quand je déclame, je suis
« comme Censorinus disait si joliment que sont
« ceux qui briguent des honneurs dans les municipes;
« il me semble que je m'agite en rêve. Puis,
« rien n'est plus différent: c'est autre chose de
« combattre, autre chose de parader......
« Amenez vos déclamateurs dans le Sénat, dans
« le forum: ils changeront en changeant de
« place, comme ces délicats qui vivant renfermés

„et à l'ombre ne peuvent sortir en plein air:...
„Ne cherchez pas l'orateur dans ces exercices
„puérils : c'est comme si vous vouliez éprouver
„un pilote dans un vivier." Il fallait
n'avoir pas beaucoup de foi en la déclamation
pour lui dire ainsi ses vérités même par la bouche
d'un autre. Sénèque, dans la préface du livre IV,
cite un autre exemple qui confirme les assertions
railleuses que nous traduisions à l'instant et qui
fait peu d'honneur à la déclamation. Porcius-
Latro, le héros de Sénèque, ayant à parler en
public pour un parent, fut si troublé qu'il com-
mença par un solécisme. Il ne revint à lui que
lorsqu'on eut transporté le tribunal du forum
dans une basilique: il y retrouvait en effet comme
sa chaire et son école.

Au commencement du Satyricon de Pétrone,
nous voyons les mêmes jugements contre la décla-
mation avec plus de vivacité encore. "C'est une
„autre frénésie qui travaille les déclamateurs:
„écoutez-les: Voici les blessures que j'ai reçues
„pour la liberté publique, voici l'œil que j'ai
„perdu à votre service. Donnez-moi un guide
„qui me ramène à mes enfants: car mes jarrets
„coupés ne peuvent plus me soutenir. Ces décla-

„ mations seraient supportables si elles conduisaient
„ à l'éloquence : mais à quoi sert cette enflure
„ et ce vain cliquetis de mots ? Une fois qu'ils
„ paraissent sur le forum, il semble que les
„ déclamateurs soient transportés dans un autre
„ monde. Voilà pourquoi les jeunes gens devien-
„ nent si sots dans les écoles : ils ne voient, ils
„ n'entendent rien qui ressemble à la vie réelle.
„ Ce ne sont que pirates embusqués avec des
„ chaînes sur le rivage : que tyrans rendant des
„ édits qui commandent aux fils de couper la
„ tête de leurs pères ; que réponses d'oracles
„ ordonnant pour chasser la peste qu'on im-
„ mole trois jeunes filles ou davantage ; ce ne sont
„ que périodes emmiellées et confites : mots et
„ idées, tout est saupoudré de pavot et de sésame.
„ Quand on est élevé parmi ces fadaises, il est
„ aussi impossible d'avoir le sens commun que de
„ sentir bon si on vit dans une cuisine. „ —
Vient un rhéteur que Pétrone appelle plaisam-
ment Agamemnon, et qui donne le mot de
tous ces développements emphatiques. ——
„ Agamemnon ne put souffrir de m'entendre
„ pérorer sous le portique plus longtemps qu'il
„ ne s'était époumonné dans l'école.

„ Jeune-homme, me dit-il, comme ton langage „ n'a rien de vulgaire et que tu es, chose bien „ rare, ami du bon sens, je ne te cacherai pas le „ secret du métier. Dans ces exercices il n'y a „ nullement de la faute des maîtres qui sont forcés „ d'extravaguer avec des fous. S'ils ne parlent „ à la jeunesse pour s'en faire applaudir, ils „ seront, comme dit Cicéron, laissés seuls dans leurs „ écoles. De même que des flatteurs hypocrites „ qui sont à la piste d'un souper dans une grande „ maison, songeant par dessus tout à se rendre „ agréables à leur auditoire (car ils n'obtiendront „ ce qu'ils convoitent qu'en tendant un piège aux „ oreilles) : ainsi le maître d'éloquence, s'il „ ne garnit ses hameçons, comme le pêcheur, „ des appâts dont il sait que les poissons se montrent „ friands, restera sans rien prendre et se morfondra „ sur son rocher. „

Sénèque le père ne pouvait pas avoir une estime réelle pour des exercices si peu sérieux et si misérables dans leur fond. Il les aimait, comme Mad.^e^ de Sévigné aimait les longs romans du XVIIe siècle, et en même temps il s'en moquait. Une jolie histoire qu'il raconte dans la préface du livre VIIe

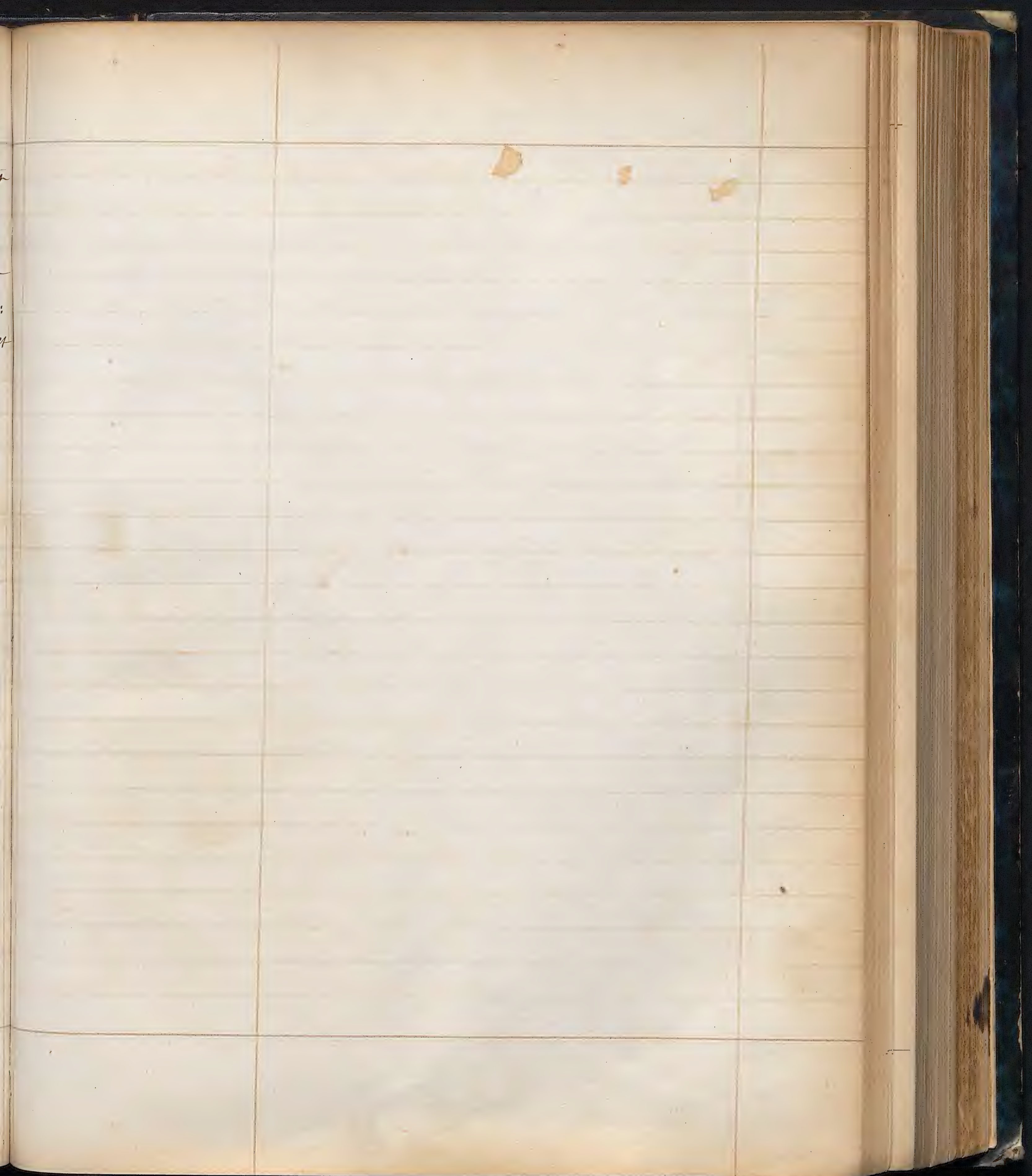
le prouve assez. Le rhéteur Albutius plaidait au forum contre L. Arruntius devant les Centumvirs. Il avait entendu parler d'une occasion dans laquelle son adversaire s'était tiré d'affaire en déférant le serment. Il crut pouvoir exploiter cela et en tirer une figure. « Veux-tu, dit-il à
» Arruntius, que nous terminions l'affaire par
» un serment ? Jure, mais je te prescrirai
» la formule. Jure par les cendres de ton père
» qui ne sont pas encore dans le tombeau ; jure par
» la mémoire de ton père.... et il acheva son
» développement. L. Arruntius se leva aussitôt.
» J'accepte la condition, dit-il ; mon client va jurer.
» Mais ce n'est pas une condition, s'écrie Albutius,
» c'est une figure. Arruntius insistait. Les Centumvirs
» allaient prononcer. Albutius s'écriait : alors il n'y
» aura plus de figures au monde. A la bonne heure,
» répliquait Arruntius : nous pourrons nous en
» passer. Les Centumvirs déclarèrent que si le client
» d'Arruntius jurait, il aurait gain de cause. Il jura.
» Albutius indigné ne plaida plus. »

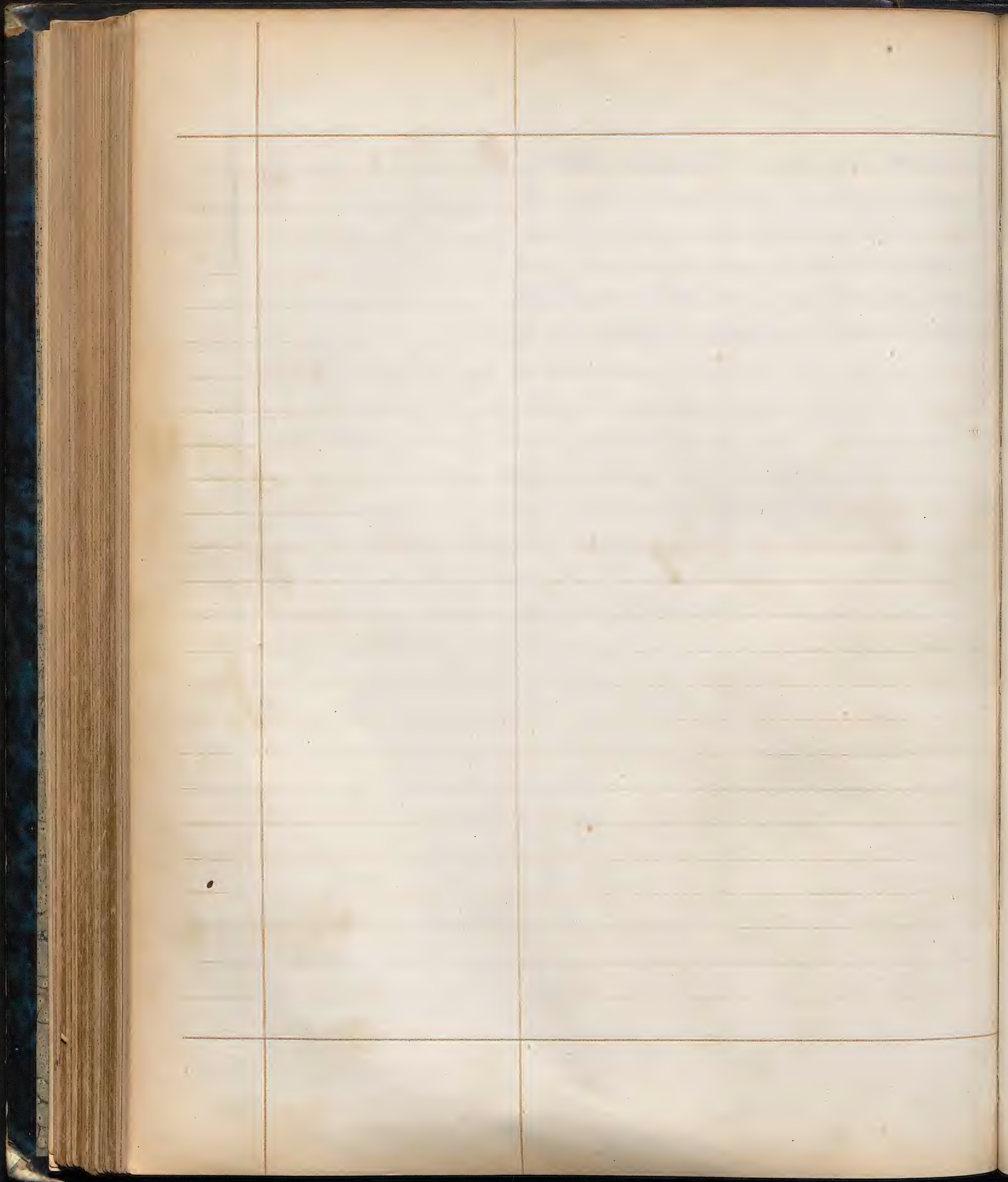
Toutes ces choses nous paraissent maintenant d'une autre époque et d'une autre date : la rhétorique a disparu du monde moderne. Les exercices que la jeunesse fait dans nos collèges ne se

prolongent pas au-delà du collège même. On pourrait, il est vrai, se demander si, dans ces limites du collège, il est bon d'exiger de tous des œuvres d'art et d'imagination : du moins elles n'ont rien de vain et de puéril. La première éducation terminée, on ne rencontre plus d'ateliers d'éloquence où la parole soit enseignée pour elle-même. On ne s'intéresse plus à la parole seule, mais à ce qu'elle dit. Si nos grands orateurs avaient des disciples, ce seraient des disciples en politique. Il n'y a donc plus de déclamations et la parole qui reste une force a cessé d'être un spectacle. Mais si les circonstances changent, les penchants et les maladies de l'esprit humain subsistent et la langue qui a conservé le mot de déclamation est justifiée. L'essence de la déclamation ainsi entendue, c'est la supériorité donnée à la parole sur la pensée ; c'est le culte trop vif et trop prononcé de la forme, c'est l'application de ce principe, l'art pour l'art. L'éloquence y échappe, parce qu'elle a un but et qu'elle est pressée de l'atteindre : mais le péril de la déclamation est à côté des genres où l'art domine, à côté de la poésie et quelquefois de la prose. C'est alors qu'il faut avoir une pensée nette et

présente à la quelle se rapporte et se rattache tout le reste, si l'on ne veut s'égarer et, comme on dit vulgairement, faire des phrases. Que nous lisions ou que nous écrivions, le souvenir des déclamateurs latins sera une leçon pour nous: il nous attachera davantage à la droite raison et au bon sens.

Bazin.





XI.e Leçon.

Influence des déclamateurs sur Sénèque.
Du style de Sénèque.
Sénèque jugé par Quintilien.
Des tragédies de Sénèque.
De Lucain et de Perse.

rédaction un peu rapide, mais fidèle et intelligente d'une leçon trop rapide elle-même, et qui comprenait trop de choses. C'est un bon travail.

15.

Influence des déclamateurs sur Sénèque.
Du Style de Sénèque.
Sénèque jugé par Quintilien.
Des tragédies de Sénèque. — De Lucain et de Perse.

Après avoir quitté un moment Sénèque pour jeter un coup-d'œil en arrière sur ce que nous avons appelé ses origines, c'est-à-dire sur Sénèque le rhéteur et sur la déclamation à Rome, il faut revenir au philosophe, et rechercher les traces que cette déclamation devait laisser dans son style et qu'il n'est pas malaisé d'y découvrir en effet. Chacun des traits par lesquels nous avons décrit les déclamateurs et leur manière d'entendre et de pratiquer l'éloquence devait rappeler à tous les esprits quelque chose de Sénèque. Disons d'abord que ce ne sont point tous les défauts de l'école qui ont passé dans les écrits du philosophe, mais bien des habitudes fâcheuses, contractées au milieu de ces exercices frivoles, et dont Sénèque, traitant des sujets sérieux, n'a pas su se défaire.

En effet, le trait dominant de la déclamation, c'est que là, on recherche l'effet extérieur et seulement l'effet; on parle pour parler, pour bien parler, sans avoir rien à dire. Si c'est déjà un mal, même dans les études préparatoires, que les exercices auxquels on se livre n'aient pas eux-

mêmes aucun fond sérieux, que sera-ce si de pareils exercices prétendent devenir à eux seuls toute une littérature? Faute d'intérêt à exciter, on se préoccupe uniquement du détail de chaque phrase, et de son effet particulier, et l'ensemble reste également indifférent à celui qui parle et à celui qui écoute. De là le défaut de plan et de composition; eh bien! ce défaut se marque dans tous les écrits un peu étendus de Sénèque. Les Sept Livres des Bienfaits eux-mêmes, dans lesquels on s'attend à trouver un véritable traité, ne sont guère qu'une série de morceaux rapprochés les uns des autres, sans vue d'ensemble; l'auteur est toujours disposé à se mettre tout entier partout; aussi, en général, à la lecture d'une page de Sénèque, est-il très difficile de déterminer à quel ouvrage elle appartient et même à quel genre d'ouvrages. On conçoit, d'après cela, que Sénèque n'ait pas composé un grand nombre de livres de longue haleine, et ait écrit de préférence des opuscules; on conçoit aussi que les lettres aient parfaitement convenu à son talent, et que le recueil à Lucilius soit peut-être supérieur à tous ses autres écrits; là en effet, il était à son aise pour développer une idée, puis passer à

une autre sans se préoccuper de les lier ensemble, et revenir à la première selon sa fantaisie. C'est un épanchement, une véritable conversation philosophique, sans plan et sans objet déterminé.

A ce défaut de composition répond, chez Sénèque, un style décousu aussi. On connaît le mot de Caligula, connaisseur délicat, ou du moins difficile, et qui savait assez bien mettre le doigt sur les parties faibles de ceux qu'il voulait déprécier. Jaloux peut-être de la réputation naissante de Sénèque, il disait de lui que c'était comme un gravier sans ciment (Arena sine calce); le mot n'était pas mal trouvé. Si l'on éprouve de l'embarras à rendre compte d'un ouvrage de Sénèque dans son ensemble, il est difficile aussi de saisir le progrès d'un de ses développements oratoires; les détails sont serrés les uns contre les autres; les traits succèdent aux traits, le plus souvent sans enchaînement bien sensible. C'est l'effet d'une habitude générale donnée à l'esprit dans l'école. Là où il n'y a pas de but, il est assez naturel qu'on ne sente point ce progrès, qui consiste justement à ce que chaque phrase fasse approcher de plus en plus l'esprit d'un terme, auquel tend le discours; quand

chaque pensée exprimée est à elle-même son but et sa fin, elle n'a plus avec ce qui l'entoure de lien nécessaire : elle reste isolée.

Mais dans de telles pensées que cherchera-t-on surtout ? évidemment l'effet, et le trait capable de le produire. Ce sont continuellement des surprises ingénieusement préparées, et qui attendent le lecteur. Il ne faudrait pas trop se hâter de condamner d'une manière absolue cet agrément du style de Sénèque. Aristote, juge sévère assurément, a dit que le style avait pour but de nous apprendre quelque chose, de telle sorte qu'en entendant l'expression juste, celle qui fait ressortir la pensée, nous puissions nous dire : c'est cela, τοῦτο ἐκεῖνο. Il faut en effet que le style rapproche pour l'esprit de l'auditeur les idées et les choses dont il n'avait pas, de lui-même saisi le rapport ; un style qui manquerait à cette condition, qui ne serait pas significatif, ne mériterait pas le nom de style. Or qui dit rapprochement nouveau, découverte, dit jusqu'à un certain point surprise. Mais on risque de fatiguer l'esprit, si les découvertes qu'on lui fait faire sont trop fréquentes, et surtout si elles sont trop petites ; et, quand on veut à

chaque phrase dire quelque chose d'inattendu et de fin, peut-on se flatter de ne point tomber dans le raffiné ? La finesse est bonne dans le style, partout où la grandeur et le sublime ne peuvent en tenir lieu, mais il faut prendre garde à l'excès, et en cherchant à intéresser toujours les esprits, il ne faut pas faire un continuel effort pour les étonner. C'est ce qui arrive trop à Sénèque : frappé lui-même des choses qu'il a à dire, il veut sans cesse en frapper les autres. De là ces habitudes de style, ces gradations, ces tournures qui reviennent sans cesse, comme celle-ci : et quod magis admireris. Que l'étonnement dont est frappé l'orateur se traduise dans son langage, et se fasse partager, rien de plus naturel ni de plus légitime, mais quand une fois l'écrivain a laissé prendre ce pli à son esprit, qu'il craigne de nous choquer à force de recherche, et qu'il ne nous laisse pas voir qu'il s'est proposé de surprendre. C'est ce que nous sentons trop dans Sénèque. Le défaut de liaison entre les idées, le raffinement de chaque pensée prise à-part, voilà donc ce qui gâte souvent son style.

Il arrive quelquefois à un esprit clairvoyant, mais un peu complaisant pour lui-

même, de remarquer et de signaler chez les autres des défauts dont il n'est pas exempt tout le premier, mais dont il ne se sait pas atteint, ou auxquels il ne veut pas renoncer. Tel est Sénèque, et voici comme il parle de ces excès dans lesquels nous l'avons vu tomber lui-même:

Epist. 59. „ Il y a des gens, „ dit-il, „ qui, par le charme „ d'un mot qui les séduit, se laissent attirer „ en écrivant du côté où ils n'avaient pas dessein „ d'aller. „ Multi sunt, qui ad id quod non „ proposuerant scribere, alicujus verbi decore

Epist. 114. „ placentis, vocentur. „ Quant aux traits raffinés, il les blâme comme son père, mais

Epist. 95. comme son père aussi il les recherche. S'il décrit avec verve les combinaisons savantes des cuisiniers, et les découvertes gastronomiques de son temps, il ne s'arrêtera qu'après avoir épuisé jusqu'au dernier trait de la satire: „ On ne veut plus goûter les saveurs une à une; „ on les réunit en bloc; c'est à table que se „ fait ce qui devrait se passer dans l'estomac „ rempli. J'attends maintenant qu'on serve les „ mets tout mangés. „ Piget jam esse singula; „ coguntur in unum sapores. In cœna fit, quod „ fieri debet saturo ventre. Expecto jam ut

„ manducata ponantur. „

Prise isolément, il n'y a presque pas une de ces pensées saillantes de Sénèque, qui ne pût nous plaire, ou être justifiée ; le retour perpétuel des mêmes effets est ce qui nous fatigue.

Pour citer encore un exemple, il y a dans le livre de la Clémence un passage où Sénèque salue Néron, non pas contrainte et de bouche seulement, comme il put le faire plus tard, mais avec toute l'effusion d'un favori au début de sa grandeur. Là il poursuit une comparaison entre Néron et les Dieux, parmi lesquels il compte les astres, et faisant de l'empereur un autre soleil, „ Quand tu „ sors de ton palais, „ lui dit-il, „ prodire „ putas, oriris. „ [a] Il suffit de citer un ou deux de ces traits pour rappeler à tout le monde le caractère du style de Sénèque. C'est une suite

---

(a) Je ne crois pas pouvoir traduire : Corneille fournit bien une forte imitation de cette pensée, mais le trait a disparu : il reste une comparaison :
"Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon".
(Rodogune. I. sc. 6.)

de ces phrases ingénieuses dont chacune surpasse en finesse celle qui l'a précédée ; c'est en même temps un fréquent emploi des figures de pensée, de ces tours vifs, quelquefois même violents, qu'on trouve à chaque instant dans Jean Jacques Rousseau, mais dont Sénèque surtout fournit le modèle dans l'antiquité ; c'est le mouvement extérieur et comme le geste de l'orateur qui passe dans la phrase écrite. Nous retrouvons enfin dans Sénèque une autre habitude puisée à l'école des déclamateurs : celle de s'abandonner trop facilement au thème une fois trouvé. Comment eût-on évité cet inconvénient, surtout dans des improvisations, et lorsque n'ayant rien de sérieux à dire, on était trop heureux de rencontrer quelque chose qui prêtât au développement ? C'est ainsi que dans le morceau qui termine le Cinquième livre des Questions naturelles, Sénèque, montrant les dangers de la navigation, est de bonne foi peut-être au début ; l'homme en effet n'acquiert jamais une force nouvelle sans s'apercevoir qu'il s'est créé de nouveaux périls, qui menacent ou la sécurité de sa vie, ou la pureté de son âme. Mais si, partant de cette idée raisonnable, on va accusant les Dieux, et formant des vœux

stériles pour que la mer fût restée fermée aux hommes[(a)]; si on entasse à ce sujet pensées sur pensées, il est trop visible que l'auteur est dans le faux et qu'il ne peut prendre lui-même au sérieux ce qu'il écrit. Dans cet entraînement, il ne s'aperçoit pas des défauts d'une idée lancée de la sorte, et, tandis qu'il se croit toujours au même point, il fait un écart et se trouve porté jusqu'à l'inconvenance et jusqu'à l'odieux. Par exemple, Sénèque, dans la Consolation à Helvie, voulant relever sa mère pour la consoler, la compare aux autres femmes, et bientôt, emporté par l'imagination, il se jette dans un lieu commun sur les vices des femmes, félicitant Helvie de ce qu'elle ne partage pas ces excès, et oubliant tout ce que ce rapprochement même a de fâcheux pour sa mère, et presque de scandaleux. « L'impudicité, le grand
« fléau du siècle, n'a pas fait de toi une femme
« comme les autres... Jamais ta fécondité ne
« t'a fait rougir, comme te reprochant ton âge....

(a) Ergo non immerito quis dixerit, rerum naturam melius acturam fuisse nobiscum, si ventos flare vetuisset, et inhibito discursu furentium, in sua quemque terra stare jussisset.

(Quaest. Natur. V. 18).

« Jamais, comme tant d'autres, … tu n'as fait
« avorter dans ton sein les enfants qui devaient en
« sortir … Nec intra viscera tua conceptas
« spes liberorum elisisti. » L'orateur est-il

Ad Helviam. 16.

coupable de cette inconvenance ? non, il ne l'a pas aperçue ; il a vu là seulement un développement à double but, un éloge pour sa mère associé à une invective contre les mœurs des femmes, et il n'a pas senti combien l'une faisait tort à l'autre. C'est ainsi que trop souvent Sénèque est sans mesure, et qu'à l'exemple de ce qu'il avait vu chez les déclamateurs, il permet à la phrase de lui faire oublier l'idée. Sénèque est sans mesure, parce qu'il n'a pas l'habitude salutaire d'écouter et de juger lui-même sa parole ; il ne se sent pas assez responsable de ce qu'il dit, et cette responsabilité qui lui manque serait pour son goût un grand préservatif ; de là cette intempérance si difficile à éviter, quand on n'est pas contenu par les nécessités de la parole, appliquée aux choses de la vie. On s'explique par ces raisons comment Sénèque, excellent à citer, le plus charmant peut-être des écrivains pour qui ne le voit que par endroits détachés, ne tarde pas à fatiguer à la lecture. C'est qu'on sent partout que la mesure manque, et que l'auteur passe le but ou qu'il

glisse à-côté. Il n'a pas ce qui fait les écrivains vraiment classiques, la parfaite justesse et ce goût sûr de lui-même qui sait toujours où il va.

Si j'ai fait du style de Sénèque et de sa manière une critique minutieuse, ce n'est pas que je veuille adopter en tout le jugement qu'a porté sur son compte Quintilien, à la suite de la revue qu'il fait des meil-

Quintilien X. 1 §. 125.

leurs écrivains. Voici comment il en parle : « Si, à « propos de chaque genre, j'ai différé à parler de « Sénèque, c'est à dessein, et à cause d'une opinion « répandue bien à tort, et qui me prête une « grande sévérité et même de la malveillance à « son égard. Je me suis attiré cela en m'efforçant « de ramener à un goût plus sévère l'éloquence « gâtée et affaiblie par toutes sortes de vices. Or « Sénèque était alors presque seul entre les mains « des jeunes-gens. Je ne prétendais pas le leur « arracher, mais je ne voulais pas qu'ils le préféras- « sent à ceux qui valaient mieux, et que, lui, « n'avait cessé d'attaquer, bien convaincu sans « doute que sa manière ne ressemblait pas à la « leur, et qu'il ne pouvait espérer de faire goûter « son style, tant qu'on goûterait celui-là. D'ail- « leurs on l'aimait plus qu'on ne l'imitait, et « l'on s'écartait de lui autant qu'il s'était

„ lui-même séparé des anciens. En effet on n'au-
„ rait pas à se plaindre d'avoir beaucoup d'hommes
„ égaux à Sénèque, ou qui en approchassent
„ seulement; mais on n'aimait de lui que ses
„ défauts, et c'était à les imiter qu'on travaillait,
„ de toutes ses forces; enfin, en se vantant d'écrire
„ comme Sénèque, on le déshonorait. Il a eu,
„ en somme, de grandes et de nombreuses qualités:
„ un esprit facile et abondant, beaucoup d'études,
„ des connaissances étendues. Sur ce point toute-
„ fois il lui est arrivé de se laisser tromper par
„ ceux qu'il chargeait de faire pour lui des
„ recherches. Il a traité en effet presque tous
„ les genres: on a de lui des discours, des poésies,
„ des lettres, des dialogues. Dans la philosophie
„ il est peu exact, mais il excelle à poursuivre
„ le vice; il est plein de sentences lumineuses,
„ et mérite dans beaucoup d'endroits d'être lu
„ dans l'intérêt des mœurs: mais son éloquence
„ est presque toute d'un mauvais goût, et d'autant
„ plus dangereuse qu'elle abonde en vices sédui-
„ sants. On voudrait qu'il eût écrit avec son
„ esprit, et avec le goût d'un autre. S'il avait
„ su mépriser certaines choses, s'il n'avait
„ pas tenu à de trop petites choses? (si parum

J'avais passé ces mots, parceque je ne les entends pas. Si j'étais forcé de traduire, je traduirais : s'il avait su tant soit peu s'abstenir d'ambition (dans son style).

" non concupisset ?) ; s'il n'avait pas été
" trop complaisant pour toutes ses pensées, s'il n'a-
" vait amoindri des idées solides par des traits trop
" fins, il aurait pour lui l'approbation unanime des
" gens éclairés, au lieu de la faveur des enfants.
" Mais, tel qu'il est, les esprits déjà formés et
" fortifiés par des modèles plus sévères doivent le
" lire, ne fût-ce que pour exercer leur goût à -
" louer et à blâmer tour à tour. Car, je le répète,
" il y a en lui beaucoup à approuver, et même à
" admirer, mais à condition qu'on ait soin de choisir :
" et que ne l'a-t-il fait lui-même ! Un esprit
" comme le sien était digne de vouloir mieux ;
" puisque ce qu'il a voulu, il l'a fait. "

Remarquons d'abord que ce passage nous fait connaître nos pertes. Quoique les œuvres de Sénèque forment pour nous un ensemble considérable, et que l'on pourrait croire complet, nous verrons à quoi se réduit ce qui reste de ses vers, et, quant à ses dialogues, nous n'en avons rien conservé. || Quintilien, en jugeant tous ces ouvrages, se montre critique fin, spirituel, et le morceau que nous avons cité contient en général beaucoup de vérité ; toutefois il nous semble peu juste et même dur envers Sénèque. Par exemple Quintilien

|| pas plus que de ses discours.

dit de lui qu'il est peu exact en philosophie : in philosophia parum diligens. Je le crois bien, et qui donc à Rome a fait de la philosophie d'une manière rigoureuse et méthodique ? ce n'est pas Cicéron lui-même, bien qu'il soit plus régulier dans ses expositions. Mais est-ce s'acquitter envers Sénèque que d'ajouter : « il excelle « à poursuivre le vice, egregius tamen vitiorum insectator » ? Est-ce là tout le mérite philosophique de Sénèque ? Evidemment Quintilien est ici trop sobre d'éloges. D'ailleurs, on n'avait probablement pas tout-à-fait tort quand on supposait à Quintilien une certaine malveillance envers Sénèque : la première raison qui me porte à le croire ainsi, c'est qu'il s'en défend ; puis, il y a un point sur lequel il semble que nous pouvons être juges, et où l'appréciation de Quintilien n'est pas exacte. A l'entendre, on serait tenté de prendre Sénèque pour un révolutionnaire en littérature, un ennemi acharné et déclaré des classiques latins, quos ille non destiterat incessere. Il est bien hardi, peut-être, de récuser ainsi le témoignage de Quintilien ; nous ne devons pas oublier que Sénèque ne nous est point parvenu tout entier ; mais enfin, pouvons-nous admettre que dans tout ce que nous avons de ses écrits, il ne se fût pas même conservé la trace de toute

cette polémique littéraire ? Or nous ne voyons percer nulle part cette hostilité prétendue contre les grands noms des siècles précédents. Sénèque rend parfaitement justice à Cicéron ; s'il se permet en passant une plaisanterie innocente sur ce consulat vanté non sans raison mais sans mesure (non sine causa, sed sine fine laudatum), doit-on lui en faire un crime ? Il place Cicéron le premier sans hésitation : « Parle-moi de » quelqu'un que je puisse préférer à Fabianus ; » cite-moi Cicéron, dont les écrits philosophiques » sont à-peu-près aussi nombreux que les siens. » Je céderai alors ; mais est-ce donc valoir » peu que d'être inférieur au premier de tous ? » Sed non statim pusillum est, si quid maximo » minus est. » Il ne parle d'Horace et de Virgile qu'avec goût, et malgré sa complaisance pour Ovide, il n'est pas aveugle, et sait lui reprocher à lui aussi ses défauts séduisants. Et comment Sénèque serait-il devenu le sectateur du mauvais goût ? Ce n'est pas à l'école de son père qu'il aurait appris le mépris de Cicéron, Cicéron dont Sénèque le rhéteur fait son idéal. Il se plait même à rappeler les mésaventures de ceux qui ont insulté son idole, et c'est lui qui nous

Senec. Epist. 100.

vague. Il eût fallu expliquer un peu plus et citer les textes (Fin de la Préface du livre III des controverses et dernière page des Suasoriae).

a conservé l'histoire de ce déclamateur qui en poursuivait un autre en justice, pour avoir outragé les mœurs en osant attaquer Cicéron, et voulait lui arracher l'aveu que Cicéron était plus éloquent que lui. C'est ainsi que Sénèque le père relève tout ce qui peut faire honneur au prince de l'éloquence latine, et nous n'avons rien, à l'exception du passage de Quintilien‖, qui indique que son fils se soit départi de ses opinions sur ce point. Sénèque ne paraît donc point avoir eu le dessein de détrôner les anciens au profit des modernes. Mais de plus, si on laisse les noms propres pour regarder les doctrines, on les trouvera chez Sénèque pures, sévères et beaucoup plus classiques que ne l'est son style. Qu'on lise la lettre 114e. On verra là s'il ménage le mauvais goût de son temps. Il faut lui savoir gré surtout d'une idée qu'il développe après son père, c'est que ces maladies de l'esprit viennent des maladies de l'âme ; c'est la mollesse des mœurs qui est cause de la mollesse dans le discours. Il prouve cela par l'exemple de Mécène.
„ Son discours n'était-il pas aussi lâche que
„ sa robe ? son style aussi chargé d'orne-
„ ments que sa toilette, son train, sa

‖ C'est probablement d'après Quintilien que parle Suétone (Néron, 52).

Senec. Epist. 114.

maison et sa femme ? » — Quid ergo ? non oratio
» ejus æque soluta est quam ipse discinctus ? non
» tam insignita illius verba sunt, quam cultus,
» quam comitatus, quam domus, quam uxor ? »
» Que les âmes se fortifient donc, que le luxe
» se modère, si l'on veut que l'éloquence redevienne
» simple et vraiment saine. » — Ideo ille curetur
» (animus) ... illo sano ac valente, oratio-
» quoque robusta, fortis, virilis est. » —
En littérature, comme en philosophie, Sénèque
essaie, on le voit, de réagir contre la corruption
de son temps, sans s'apercevoir lui-même à quel
point il en est atteint.

Senec. epist. 114.

Ce qui, dans les décadences, tient à la mode,
et à l'engoûment pour certains modèles, dont on ferait
mieux de se défier, n'échappe pas non plus à Sénèque.
» Voilà, » dit-il, « les défauts qu'un homme intro-
» duit, quand il tient le sceptre de l'éloquence : les
» autres imitent, et se les repassent de main en
» main. — Hæc vitia unus aliquis inducit, sub
» quo eloquentia est : ceteri imitantur et alter
» alteri tradunt. Il semble que dans ce passage
Sénèque se sente responsable de certains défauts
de style qu'il avait contribué à répandre, et
qu'il se reproche, sans pouvoir s'en défaire, par-
ce qu'en les perdant, il croirait perdre aussi certai-
-nes

+

qualités : « Dabo tibi multos.... quos, si quis corri-
« git, delet.... Sic enim vitia virtutibus immix-
Senec. Epist. 114. « ta sunt, ut illas secum tractura sint. »
Sénèque n'est donc pas, encore une fois, un brouillon en littérature, qui ait rompu avec le bon goût et avec la tradition des anciens ; c'est tout le contraire, et nous pouvons constater que Quintilien est injuste au moins de ce côté. La richesse des pensées, la vivacité de l'âme qui passe dans le style, ces traits qui nous intéressent et nous éclairent encore aujourd'hui, ce sont là sans doute des mérites que le mauvais goût de Sénèque ne peut pas nous faire oublier ; et, après tout, cela a été plus utile au monde que le bon goût de Quintilien, qui lui-même n'est pas toujours irréprochable, ni dans la langue, ni dans les doctrines. Ainsi, par exemple, dans le parallèle de l'éloquence entre Démosthène et Cicéron, ce ne sont pas toujours les principes les plus purs qu'il développe et qu'il applique.

Quintilien était peut-être choqué des doctrines stoïciennes de Sénèque, peut-être aussi offensé par l'éclat dont il avait brillé. Quintilien, qui ne parut qu'après la mort de Sénèque devait être assez disposé à se séparer de son école. Qu'on se figure Laharpe élevé en dehors de l'influence directe de Voltaire, et après la mort du maître ; il réagira

de toutes ses forces contre cette grande renommée populaire, et sera en littérature anti-Voltairien, comme Geoffroy. Telle est peut-être la position de Quintilien à l'égard de Sénèque.

Dans ce jugement de Quintilien, nous avons trouvé une mention des poésies de Sénèque (poemata). A part quelques morceaux en vers introduits dans l'Apocolocyntose, il ne nous reste de cette partie des œuvres de Sénèque, que les tragédies. Car les tragédies dont il s'agit sont bien de Sénèque le philosophe, et n'auraient jamais été attribuées à un autre, sans une confusion qui remonte loin, il est vrai, et jusqu'à Sidoine Apollinaire : « Ne « t'attends pas à trouver ici l'éloquence qu'a « produite Cordoue, cette ville fière de ses nourrissons, « dont l'un cultive le sévère Platon, et donne à son « élève Néron de stériles avis, pendant que l'autre « frappe du pied l'orchestre d'Euripide. »

Non quod Corduba præpotens alumnis
Facundum ciet hic putes legendum,
Quorum unus colit hispidum Platona
Incassum que suum monet Neronem ;
Orchestram quatit alter Euripidis.

(Sidoine. Carmina IX
227 - 232).

Heureusement, nous pouvons remonter à la source



de cette erreur, et par ce moyen la corriger; chose assez rare dans l'histoire littéraire de l'antiquité où les erreurs se dissimulent si facilement. Celle-là tient à un passage de Martial, où il parle des deux Sénèques, dont se glorifie l'éloquente Cordoue:

Duos que Senecas, unicum que Lucanum
Facunda loquitur Corduba.

Martial l. 61. v. 7

Martial avait là en vue Sénèque le père, et Sénèque le fils; mais l'évêque de Clermont, qui ne songe guère à la déclamation, suppose que Martial a voulu distinguer l'auteur des tragédies de l'auteur des écrits philosophiques. Ces deux hommes n'en font qu'un: la lecture des tragédies suffit pour en convaincre. Ce sont là encore des déclamations, quoiqu'en vers, et non des pièces destinées à la représentation; ce sont des vers faits pour le plaisir de faire des vers, mais avec une facilité égale à celle d'Ovide, et plus d'ardeur. Sénèque est là tout entier: au milieu de ses descriptions à perte de vue, trouvent place des hors-d'œuvre scientifiques qui rappellent les déclamations des Questions naturelles. Comme à la fin de cet ouvrage, Sénèque introduit dans ses vers un passage sur la destruction du monde, heureux de trouver cette occasion pour rappeler un des dogmes favoris de la métaphysique stoïcienne; et pour développer en même temps un

toute scientifique. Quant à la morale de Sénèque, elle est partout dans ces tragédies; le sage stoïcien y figure, avec sa vertu qui consiste à se raidir contre la puissance, et y conserve sa royauté en face du tyran florissant, mais malheureux. La solitude y est considérée comme un bienfait, comme le seul asile contre les coups de la fortune. La même finesse d'observation morale qui nous intéresse et nous instruit dans les lettres de Sénèque se fait encore sentir dans ces pièces, dans cette peinture de la Cour d'Atrée, où Mr S.t Marc Girardin voit avec raison une image de la Cour de Néron, dans cette scène où le Confident du tyran commence par l'exhorter à la clémence, et finit en lui conseillant de choisir pour son frère entre deux supplices, trop doux l'un et l'autre pour la fureur d'Atrée. A côté d'une imagination très haute, le poëte déploie souvent un esprit plein de finesse. Il a des descriptions gracieuses, légères, spirituelles, une entr'autres vraiment charmante, trop charmante, on doit le dire, puisque c'est une peinture du supplice de Tantale, mais c'est un petit tableau de genre tout-à-fait achevé. Je ne crois pas que personne eût à Rome dans ce siècle cette touche légère et gracieuse, ni qu'un autre que Sénèque eût pu écrire de pareils morceaux. La connaissance de l'homme et des passions

S.t-Marc-Girardin: de l'usage des passions au théâtre. T. II. p. 201.

lui fournit aussi des beautés tragiques qui sont quelquefois du premier ordre ; il ne faut pas oublier que Racine lui doit la déclaration de Phèdre à Hippolyte, et c'est un assez beau titre.

La poésie est donc bien pour Sénèque une autre espèce de déclamation, qui a aussi une partie sérieuse, un nouveau cadre pour exprimer ses idées. Sénèque est, comme Voltaire, un de ces esprits vifs et mobiles qui ont besoin de se répandre dans tous les sens et qui se servent de tous les instruments pour leur faire parler leur langage. Les chœurs, surtout, qui, même dans le théâtre classique, pouvaient donner accès au lieu commun et au hors-d'œuvre, fournissent à Sénèque un moyen, dont il use sans scrupule, pour développer ses idées. C'est ainsi que dans le chœur du second acte de Médée est introduite cette fameuse prophétie de la découverte d'un monde inconnu, qui a le même accent que la péroraison des Questions naturelles : « Une terre immense sera « ouverte ; Tiphys découvrira des mondes inconnus, « et Thulé ne sera plus la limite de l'univers. »

Et ingens | pateat tellus,
Tiphys que novos | detegat orbes,
Nec erit terris | ultima Thule.

(C'est ainsi qu'il faut scander, je crois).

Ce ne serait pas être complet sur Sénèque que de ne point dire quelque chose de son école poétique,

représentée par Lucain et par Perse. L'appréciation de leurs œuvres n'appartient pas au sujet de ce Cours, mais nous devons indiquer au moins ce qui les rattache à Sénèque.

Lucain surtout ne peut être séparé de lui : c'est comme un autre Sénèque, disciple du premier en toutes choses. Fils d'un frère de Sénèque, Lucain entra dans cette Conspiration de Pison, dont le but secret était probablement de donner Sénèque pour empereur à Rome et au monde ; on sait comment tous deux périrent à la suite de cette conjuration.

La déclamation et le stoïcisme, l'une avec ses recherches et son intempérance, l'autre avec ses grandes pensées, voilà Lucain, et ce double caractère lui est commun avec Sénèque. Le poëte a, comme le philosophe, les traits, la pointe, le développement sans mesure ; comme lui, il se propose sans cesse d'étonner : par exemple, on peut se rappeler l'interminable description de ces morts extraordinaires causées par les morsures des serpents monstrueux dans les déserts d'Afrique. Le ton emphatique, les sentiments exagérés, la fausse chaleur font de la plupart de ses personnages des personnages de théâtre : telle est Marcia, quand elle revient auprès de Caton et renouvelle avec lui son mariage ; tel est César, qui, dans tout le

Lucain. IX. 619-940.

id. ch. II. 351-372.

poëme, est un héros de mélodrame. Partout l'effort pour atteindre le sublime, met le poëte tout près du ridicule, comme déjà chez Sénèque, l'exagération amenait quelquefois le sourire sur les lèvres. C'est aussi chez Lucain le même étalage de science, le même luxe d'astronomie et de géographie; une discussion sur le flux et le reflux de l'océan, la longue dissertation d'Achoreus sur les sources du Nil rappellent tout-à-fait les Questions naturelles.

Cela n'est pas bien tourné.

Luc. X. 213-331.

Mais c'est aussi, chez Lucain et chez Sénèque, la même indépendance philosophique, marquée partout dans la Pharsale, et surtout dans le discours de Caton, quand il refuse d'aller consulter l'oracle d'Hammon:

IX. 566-584.

« Jupiter, c'est tout ce que tu vois, tout l'espace où tu te meus. »

Vers 580. Jupiter est, quodcumque vides, quodcumque moveris.

« Dieu n'a besoin de nous rien dire; il nous a parlé une fois à notre naissance, et il nous a appris tout ce que nous pouvons savoir. »

Vers 573-576. . . . . nec vocibus ullis
Numen eget, dixitque semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet.

Le même esprit de liberté politique se cache aussi sous les hardiesses de la pensée philosophique; mais ce n'est plus un homme habitué à la Cour,

précepteur et ministre du Prince; adroit, souple, retenu. C'est un jeune-homme avec tout l'emportement et la fougue de son âge. Du reste, ce sont les mêmes principes. Si Caton est pour le philosophe l'idéal du sage, il est aussi pour le poète qui le fait agir et parler comme le véritable héros en qui se personnifie la vertu. La servilité des courtisans est peinte avec une ironie expressive dans ce passage où César verse sur les restes de Pompée des larmes que le poète accuse d'hypocrisie.

Luc. IX. 104-109.

" Il ne trouva personne pour pleurer
" avec lui; nul n'en croyait ses plaintes; ils
" dissimulent leurs gémissements, et font éclater
" sur leurs fronts une joie factice; et, de contempler
" d'un œil satisfait la victime sanglante, ô
" liberté admirable, tandis que César pleure,
" ils en ont le courage."

Construction bien forcée.

...... hilares que nefas spectare cruentum,
O bona Libertas, cum Cæsar lugeat, audent.

Dans tout le poème respire une passion ardente contre la révolution qui a établi l'empire, et Lucain dépasse en ce genre tout ce que Sénèque s'est permis. Ce serait être dupe que de juger de l'esprit de la Pharsale, par la tirade adressée à Néron au début du poème, et qu'on a reprochée à Lucain

comme un scandale. Aussitôt après qu'il a exposé le sujet de son œuvre, la guerre civile et les maux qui en sont la suite, il ajoute :

Luc. I. 33.-67. „ Mais si les destinées, pour amener Néron, „ n'ont pas trouvé d'autre voie, si toujours les règnes „ éternels des Dieux doivent s'acheter cher, s'il a „ fallu au ciel pour se soumettre à Jupiter, son roi, „ la révolte des terribles Titans; alors, grands Dieux, „ nous ne nous plaignons plus; les crimes mêmes nous „ plaisent, suivis d'une telle récompense; que „ Pharsale remplisse de sang ses funestes campagnes, „ que les Mânes des Carthaginois en soient rassasiés; „ que, la dernière de toutes, Munda soit témoin „ de nos fureurs. Oui, César, qu'à tous ces maux „ s'ajoute la famine de Pérouse, et les désastres „ de Modène, et les flottes submergées près du „ rocher de Leucade, et les guerres des esclaves „ au pied de l'Etna en feu; Rome est encore de „ beaucoup redevable aux guerres civiles, puisqu'elles „ ont fait ta grandeur. Lorsque, ton rôle accompli, „ tu remonteras tardivement parmi les astres, la cour „ céleste t'accueillera, heureuse que tu la préfères „ enfin à la terre; soit que tu veuilles tenir le sceptre, „ ou que tu aimes mieux monter le char lumineux „ de Phébus et éclairer de tes feux la terre qui „ verra sans effroi un autre soleil; il n'est point

„ de divinité qui ne te cède sa place, et tu auras droit
„ de choisir quel Dieu tu veux être, dans quelle
„ partie du monde tu veux placer ton empire.
„ Mais ne va pas fixer ta demeure dans les régions
„ de l'Ourse, ni dans les climats opposés vers lesquels
„ s'incline le pôle brûlant du Midi: De là tu
„ n'apercevrais ta chère Rome que d'un regard obli-
„ que...... Alors, que le genre humain se
„ repose des fatigues de la guerre, qu'un amour
„ mutuel unisse toutes les nations, et que la paix
„ parcourant le monde, enferme derrière ses portes
„ d'airain Janus qui ramène les combats.
„ Pour moi, tu es déjà ma divinité, et si je recevais
„ ton inspiration, je n'aurais plus besoin d'invoquer
„ le dieu de Cyrrha qui agite le fond des cœurs,
„ ni de détourner Bacchus loin de Nysa; seul,
„ tu suffirais à me soutenir, au moment où je
„ veux chanter Rome. „

Quand l'excès même de la flatterie ne nous avertirait pas du sens qu'il faut donner à ce passage, nous aurions assez de moyens de nous convaincre que c'était là seulement le passe port de la Pharsale, ce qui lui permettait de se produire dans cette Rome de Néron. Acheter à ce prix le droit de se faire entendre, cela n'est peut-être pas conforme à la générosité du caractère français;

Il faudrait mieux amener cela.

c'est italien, si l'on veut ; mais, à coup sûr, ce n'est pas de la servilité, c'est autre chose. Voici d'ailleurs, ce qu'en lisant la Pharsale, on trouvait plus loin, et ce qui faisait bien connaître comment il fallait prendre cette apothéose de Néron ; le poète parle ainsi de Pharsale :

„ Qu'a produit cette journée sanglante ? Grâce à elle, „ l'Inde a cessé de redouter les faisceaux romains ; „ plus de consul qui arrête les courses des Dahes et „ les renferme dans des murailles, ou qui, la toge „ relevée, enfonce la charrue dans le sol Sarmate ; „ le Parthe n'a pas encore expié notre désastre, et „ fuyant les horreurs de la guerre civile, pour ne „ jamais revenir, la liberté a repassé le Tigre et „ le Rhin. Elle, que tant de fois nous avons „ appelée aux périls de la vie, elle est perdue pour „ nous, et n'a plus de faveur que pour le Germain „ et le Scythe : elle ne regarde plus désormais „ l'Italie. Ah ! pourquoi l'avons-nous connue ?... „ C'est des Brutus que je me plains, ô Fortune ; „ pourquoi avons-nous vu le règne des lois ? „ Pourquoi avons-nous daté nos années des noms „ des Consuls ? Heureux les Arabes, les Mèdes „ et les nations de l'Orient, que la destinée a „ de tout temps soumises à la tyrannie. De tous „ les peuples qui ont à supporter des rois, nous sommes

Lucain VII 427-445.

„ les plus à plaindre, nous que la servitude fait rougir."

Et plus loin : « Aussi longtemps que durera
„ le monde, nous voici abattus ; par ce glaive sont
„ vaincus tous les âges, pour servir avec nous. Qu'est-
„ ce que la génération suivante, qu'est-ce que nos
„ neveux ont fait pour mériter de naître et de vivre
„ sous des rois ? — A nous, nés après la guerre,
„ si tu nous donnais un maître, ô Fortune,
„ il fallait aussi nous donner des combats. .."

„ . . . . post prœlia natis,

Lucain VII. 643. „ Si dominum Fortuna dabas, et bella dedisses ! "

Nous sommes forcés de nous poser une triste question : Lucain, compromis dans la conjuration de Pison, a-t-il faibli au milieu des tortures ? A-t-il dénoncé ses complices ? A-t-il dénoncé sa

Tacite. Annales XV. 56. mère ? Tacite le dit, et le poids de cette autorité est accablant. Cependant le doute est permis. Comment Tacite en effet, était-il instruit de cette circonstance ? Il a pris soin lui-même de nous l'apprendre ; c'est au moyen d'un procès-verbal qui fit connaître les incidents de l'affaire et les révélations ar-

Ibidem. 73. rachées aux accusés. Or jusqu'à quel point mérite confiance une pièce rédigée par la police de Néron dans laquelle on faisait parler des hommes déjà condamnés, et qui n'étaient plus ? Car nous savons au moins que Lucain, par ses aveux, ne racheta

point sa vie, et, ce qui importe aussi, qu'aucune pour-
Tacite Annales XV. 71. suite ne fut dirigée contre sa mère.

La vie de Perse n'est point flétrie par de pareilles taches ou de pareils soupçons, et nous ne voyons rien qui indique aucun désaccord entre sa conduite et ses principes. Il n'a écrit qu'un livre bien court, mais qui lui a acquis une vraie gloire, selon l'expression de Quintilien : « Multum et veræ gloriæ, « quamvis uno libro, Persius meruit. » Or cet éloge vaut la peine d'être remarqué, de la part d'un critique si peu prodigue de louanges envers les contemporains. Perse, comme Lucain, laisse voir l'effort de son esprit, mais il n'y a pas là cette déclamation emphatique qui remplit la Pharsale, et la pensée semble plus sérieuse, lors même qu'elle est tendue, et que l'expression en est hyperbolique. Il est plus sobre, sans être moins énergique; du reste c'est toujours le même esprit; seulement Perse a pour lui je ne sais quelle onction, une sorte de foi philosophique, qui le rend plus touchant :

Quintilien X. 1. § 94.

« Puissant maître des dieux, ne va pas
« chercher d'autres supplices pour punir les
« cruels tyrans, quand leur détestable passion,
« pénétrée d'un venin brûlant, aura poussé leurs
« âmes dans le crime; qu'ils voient la vertu,
« et qu'ils sèchent du regret de l'avoir abandonnée.

Perse III 38. „ Virtutem videant, intabescant que relicta ! „
Vers immortel, comme Perse en offre plusieurs.
Après avoir consacré sa cinquième satire, à définir et à vanter la sagesse et la vraie liberté, il termine par ce trait lancé contre les chefs de l'armée impériale : „ Allez un peu parler ainsi devant les „ Centurions (affectés de varices) ; aussitôt le gigantesque Vulfenius fera entendre son gros rire, et „ croira estimer trop cher cent Grecs au prix de „ cent as. „

Perse V 188-191.

La première satire, qui est comme la préface du recueil, contient sur l'éloquence et le style les mêmes principes que la 114e. Epître à Lucilius. Les vers blâmés par Perse ont les mêmes défauts que Sénèque reprochait à Mécène ; et, après les avoir cités, il ajoute : „ Ecririons- „ nous ainsi, si nous avions conservé quelque „ chose de la virilité de nos pères ? „

„ Hæc fierent si testiculi vena ulla paterni
„ Viveret in nobis ? „

Perse I. 104.

Lui aussi, il veut que la force des caractères communique aux écrits la vigueur ; la faiblesse de l'âme fait tort à la pensée et au style :

L'esprit se sent toujours des bassesses du cœur.

Ce que demandaient Sénèque et Perse, ils n'ont pu l'obtenir ; la véritable force semblait

refusée à ces temps malheureux, et lors même qu'elle semble reparaître dans les écrits d'un Sénèque ou d'un Perse, ce n'est pas la santé, c'est la fièvre qui la soutient. C'est seulement quand Rome aura pris son parti de la servitude et de l'humiliation, quand viendra l'époque, triste encore, mais tolérable de Trajan, que les esprits pourront rentrer dans le calme. Sous un Caligula et sous un Néron, on ne voit guère que la vertu pût exister sans la raideur de l'effort, et sans un certain trouble maladif ; mais si elle se trouvait quelque part, c'était assurément dans des hommes tels que ceux dont nous venons d'étudier les ouvrages, imbus des idées, pénétrés des passions que Sénèque représente pour nous ; et si elle élevait la voix, c'était avec ce style-là, et dans ce genre d'éloquence ou de poésie.

un peu faible et pas assez net pour une dernière phrase.

De Bénazé.

XIIe. Leçon.

Des rapports de Sénèque et de Saint-Paul.

Bon travail au fond, mais fait un peu vite. quelques inexactitudes.
10

Des rapports de Sénèque et de Saint-Paul.

La question qui va nous occuper aujourd'hui et par laquelle nous terminerons nos études sur Sénèque, a été dernièrement traitée par Mr. Amédée Fleury dans un ouvrage intitulé : „ Sénèque et St. Paul „. Cet ouvrage mérite d'être consulté pour les faits et les citations qu'il renferme ; mais il manque trop souvent de critique, et sous ce rapport il faut s'en défier.

Les chrétiens furent de bonne heure frappés du ton de Sénèque, de l'élévation et de la pureté de ses sentiments, de l'enthousiasme de sa foi. — Cette exaltation d'esprit et de cœur qui le caractérise, et qui est si bien en rapport avec les idées et les sentiments développés par le christianisme, leur faisait beaucoup admirer Sénèque ; ils le regardaient, ils l'estimaient presque comme un des leurs ; et Tertullien ne craignait pas de dire : „ Seneca saepe noster „.

Cette admiration des Chrétiens pour Sénèque nous surprendra moins, si nous nous rappelons qu'à l'époque de la Renaissance un penseur un peu païen, il est vrai, Erasme, était tellement frappé de la morale de Cicéron qu'il plaçait ce grand homme

au nombre des saints du christianisme ; on tout le monde conviendra que Sénèque se rapproche bien plus que Cicéron des idées et des mœurs chères aux chrétiens.

Le christianisme adopta donc naturellement Sénèque, moitié par faveur, moitié par intérêt, pour se recommander et s'autoriser de l'éclat de ce grand nom. Et cette affinité de la morale stoïcienne et de la morale chrétienne donna bientôt naissance à la légende qui établit entre Sénèque et St Paul des rapports, et même une correspondance assez suivie. Il nous reste aujourd'hui quatorze lettres de cette correspondance ; mais ces lettres sont évidemment apocryphes.

Tel est le dernier terme de la tradition relative au christianisme de Sénèque. Disons d'abord que cette tradition n'est pas acceptée par tout le monde dans sa primitive simplicité. Par exemple, cette correspondance qu'elle prétend avoir existé entre Sénèque et St Paul est contestée ; beaucoup n'admettent entre le philosophe et l'apôtre que des rapports plus éloignés, quoique encore personnels ; d'autres refusent de croire même à ces rapports, et reconnaissent tout au plus que le philosophe a fait quelques emprunts aux livres chrétiens. D'autres enfin prétendent simplement que Sénèque a reproduit et développé quelques-unes des idées chrétiennes,

qui déjà de son temps étaient répandues par le monde.

Voilà donc sur le christianisme de Sénèque quatre opinions bien distinctes ; nous les examinerons tour-à-tour.

La première, qui admet avec la tradition l'authenticité de la correspondance qui nous est parvenue sous le nom de Sénèque et de St. Paul, n'est aujourd'hui soutenue par personne. Toutes ces lettres, depuis la première jusqu'à la dernière, sont écrites dans un latin barbare, qui, supposé qu'il pût appartenir à St. Paul, ne peut être celui de Sénèque ; elles sont de plus vides, plates, insignifiantes : comme telles, elles ne peuvent pas plus être attribuées à l'apôtre qu'au philosophe.

La seconde opinion, qui prétend que Sénèque a eu des rapports personnels avec St. Paul, a été défendue par plusieurs esprits sérieux. Ici nous ne pouvons plus comme pour les lettres, nier d'une manière formelle et absolue ; nous n'avons aucune preuve précise sur laquelle appuyer notre négation. Sénèque et St. Paul ont vécu en même temps à Rome, c'est un fait avéré. Ont-ils pendant deux ans resté dans la même ville sans se connaître ? rien ne nous autorise à l'affirmer positivement ; mais rien non plus ne donne du crédit à l'opinion contraire. Ce qui fait illusion à ce sujet, c'est le développement où est arrivé aujourd'hui le christianisme, et l'influence qu'il exerce sur toutes les relations sociales:

je n'entends pas bien cela

cette importance, il nous est presque impossible de nous figurer qu'il ne l'ait pas toujours eue. Mais détachons-nous un peu du spectacle des choses présentes ; reportons-nous au siècle de Sénèque ; songeons à la grandeur de Rome, et aux humbles débuts d'une religion naissante ; songeons à l'élévation de Sénèque et à la basse condition de St. Paul : l'existence d'une connaissance suivie, et de fréquents rapports entre ces deux hommes ne nous paraîtra-t-elle pas la plus invraisemblable des suppositions ? Nous disons : suppositions, car il faut autre chose que les légendes du IV.e siècle pour nous faire regarder cette opinion comme juste et fondée. Ce que nous voulons, ce sont des preuves positives ; et ces preuves, les livres contemporains peuvent seuls nous les fournir ; mais ils ne nous les présentent nulle part.

Il y a pourtant deux passages des Actes des apôtres d'où l'on a induit que Sénèque avait pu et même dû connaître St. Paul. Nous allons citer, examiner et discuter tour-à-tour ces deux passages. Voici le premier (Actes - XVIII. 12)

" Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord, s'élevèrent contre St. Paul, et le menèrent à son tribunal ; "

" En disant : celui-ci veut persuader aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire

à la loi."

"Et Paul étant près de parler pour sa défense, Gallion dit aux Juifs: O Juifs, s'il s'agissait de quelque injustice, ou de quelque mauvaise action, je me croirais obligé de vous entendre avec patience;"

"Mais il ne s'agit que de contestation de doctrine, de mots, et de votre loi; démêlez vos différends comme vous l'entendrez; car je ne veux point m'en rendre juge."

"Il les fit retirer ainsi de son tribunal."

"Et tous ayant saisi Josthène, chef d'une synagogue, le battaient devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine."

Voilà dans son entier le passage d'où l'on prétend inférer que Sénèque a connu St. Paul. Gallion, dit-on, était le frère de Sénèque. St. Paul a comparu devant son tribunal; donc Gallion a dû parler de ce fait à son frère, lequel a dès lors connu St. Paul.

Cette assertion se trouve pertinemment refutée par une lecture attentive des <u>Actes des Apôtres</u>. Si St. Paul eût commis quelque grand crime, on comprend que grâce à la singularité ou à l'énormité du fait, Gallion en eût fait part à son frère. Mais non: St. Paul n'est cité devant

le proconsul que pour une de ces querelles religieuses dont les Juifs depuis cent ans fatiguaient tour à tour les oreilles de leurs magistrats indigènes, et celles des gouverneurs romains. Gallion, c'est Pilate renvoyant le Christ à Caïphe ; et même c'est moins encore : Pilate, gouverneur de la Judée, avait pour les Juifs quelque considération ; il devait en quelque façon s'occuper de leurs affaires religieuses, comme intéressant jusqu'à un certain point la tranquillité du pays. Mais quels égards un proconsul d'Achaïe devait-il avoir pour quelques Juifs résidant à Corinthe ? Et qu'importaient à la justice eux, leur loi, leurs controverses et leurs disputes de mots ? Aussi avec quel dédain il les traite, et comme il s'empresse de les renvoyer de son tribunal, en leur disant d'arranger entre eux leurs affaires ! Les Juifs ont à peine dit quelques mots ; St Paul n'a même pas parlé : qu'y a-t-il donc dans un fait si simple, et qui certainement devait se répéter fort souvent alors, qu'y a-t-il là qui ait pu frapper l'esprit du proconsul, et l'engager à en faire mention à son frère ? Encore le comprendrait-on si les Juifs, à qui Gallion avait remis St Paul, eussent puni par quelque supplice extraordinaire leur compatriote hérétique. Mais ces mêmes Juifs, par une indifférence qu'on ne peut s'empêcher de trouver assez

étrange, oublient tout à coup St. Paul qu'ils sont venus accuser et qui leur est abandonné ; et devant le tribunal, sous les yeux mêmes du proconsul, ils battent de verges, qui ? un chef de synagogue, un je ne sais quel Sosthène qui se trouve par hasard entre leurs mains.

Le second passage semble plus concluant : St. Paul accusé par les Juifs à Césarée, et ne pouvant échapper à ses ennemis qui ont circonvenu le gouverneur Festus, en appelle à César. Festus l'envoie à Rome sur un vaisseau : et, après une traversée assez longue et périlleuse, St. Paul avec d'autres prisonniers arrive à Rome. (Voir Actes des Apôtres, XXVIII, 16).

" Quand nous fûmes arrivés à Rome, et livrés au Préfet du prétoire, il fut permis à Paul de demeurer où il voudrait, avec un soldat pour le garder. "

Ce Préfet du prétoire à qui St. Paul est livré, c'est Burrhus. Or Burrhus est ami de Sénèque ; donc Sénèque, par l'intermédiaire de Burrhus, a dû connaître St. Paul. Le fait est possible, nous l'avouons ; mais du possible au réel il y a loin encore ; et d'ailleurs, si l'on y réfléchit bien, on verra que ce fait n'est pas au fond aussi vraisemblable qu'il le paraît

au premier abord, et que St. Paul, loin d'avoir été connu de Sénèque, ne l'a même pas été de Burrhus. En effet, que signifient ces mots : nous fumes livrés au Préfet du prétoire ? Cela veut-il dire : nous fumes remis à Burrhus en mains propres ? Un tel sens est évidemment insoutenable. Quoi ! Burrhus, le Préfet du prétoire, l'un des deux hommes qui sous Néron gouvernaient l'empire, Burrhus n'eut eu rien de mieux à faire que de recevoir quelques accusés obscurs venus de Judée ? cela n'est pas croyable. Quand chez nous on dit qu'un criminel a été remis au Préfet de police, entend-on que c'est le Préfet de police lui-même qui a reçu, interrogé, jugé l'accusé ? On veut dire qu'il a été livré à la juridiction du Préfet de police, et remis aux fonctionnaires subalternes chargés de connaître et d'informer de tous les délits. Il en était de même à Rome : et si St. Paul a été livré au Préfet du prétoire, il faut simplement entendre qu'il a été livré à la juridiction du prétoire, à la juridiction de Burrhus, et non à Burrhus lui-même. Nous pouvons même aller jusqu'à affirmer que St. Paul arrivé à Rome n'a été livré ni au Préfet du prétoire lui-même, ni à sa juridiction. Et cela, nous avons deux raisons pour le croire. D'abord,

ces mots " Nous fûmes livrés au Préfet du prétoire" manquent dans la plupart des manuscrits, et notamment dans la Vulgate. Or nous ne concevons pas quels motifs ont pu faire supprimer ces mots, s'ils se trouvaient réellement dans le manuscrit original ; nous voyons trop bien au contraire les raisons qui les y ont fait introduire. En second lieu, il nous est assez difficile de croire d'après le récit, d'ailleurs très vague et très confus des Actes des Apôtres, que St. Paul ait été livré à un tribunal régulier comme l'était celui du prétoire. St. Paul arrivé à Rome obtient de demeurer dans une chambre qu'il loue à ses frais (μένειν καθ' ἑαυτὸν σὺν τῷ φυλάσσοντι στρατιώτῃ ... ἐν ἰδίῳ μισθώματι)

(Versets - 16 - 20).

sous la garde d'un soldat. Que fait-il alors ? Il convoque auprès de lui les chefs des Juifs établis à Rome, s'explique avec eux, en convertit quelques-uns, et demeure parfaitement tranquille, sans être inquiété par personne, et sans qu'il soit aucunement question ni du soldat qui le garde, ni de son appel à César. N'est-il point évident d'après cela que St. Paul n'a pas même comparu devant un tribunal régulier, et qu'on l'a laissé complètement libre, comme c'était l'usage pour les Juifs, d'arranger lui-même son différend avec

ses compatriotes ?

Il y a donc, quoiqu'on ait pu dire, de très fortes raisons de croire que Sénèque n'a connu St. Paul, ni par Gallion, ni par Burrhus. Les allégations de St. Chrysostome ou de St. Augustin, uniquement appuyées sur la légende, ne peuvent avoir pour nous d'autorité.

Mais Sénèque n'a-t-il pas pu connaître St. Paul par une autre voie ? Ne l'a-t-il pas pu voir, par exemple, quand il a comparu devant Néron ? Car il est bien constant, ajoute-t-on, que St. Paul a comparu devant César ; on le prouve, ou du moins on prétend le prouver par ce passage de la 2e épître à Thimothée :

(IV, verset 16)

" La première fois que j'ai défendu ma cause (ἐν τῇ πρώτῃ ἀπολογίᾳ), nul ne m'a assisté, et tous m'ont abandonné ..... Mais le seigneur m'a soutenu et fortifié, afin que j'achevasse la prédication de l'évangile, et que toutes les nations l'entendissent. Et j'ai été délivré de la gueule du lion (καὶ ἐρρύσθην ἐκ στόματος λέοντος) ".

Ces paroles sont loin d'être claires, et en fait de témoignage et de preuve, l'on a droit d'exiger quelque chose de plus net et de plus précis. Les mots " ἐν τῇ πρώτῃ ἀπολογίᾳ " ne nous apportent pas une grande lumière. Qu'est-ce que cette première défense ? Et devant qui St. Paul

a-t-il comparu? devant César, ou devant un gouverneur de province? St. Paul parlant de sa première défense indique évidemment qu'il a dû se justifier plus d'une fois; et le mot πρώτη employé par l'apôtre, qui savait bien le grec, prouve qu'il a été cité au moins trois fois devant les tribunaux; s'il n'eût subi que deux accusations, il eût dit, selon la règle: "ἐν τῇ προτέρᾳ ἀπολογίᾳ". Mais ceci n'est qu'une raison secondaire; une glose, qui se trouve à la marge de quelques manuscrits, explique le mot λέοντος par Καίσαρος, et ajoute que St. Paul avait été traduit devant Néron. Mais de quand sont ces manuscrits? Et surtout de quand la glose? Est-ce de la glose qu'est venue la légende, ou n'est-ce pas plutôt la légende qui a servi de fondement à la glose? personne ne le peut décider en toute certitude. Songeons cependant à la fréquence, dans le langage biblique, des expressions figurées: rappelons-nous que chez les Hébreux un lion, c'est un être malfaisant, un être qui a le pouvoir comme la volonté de nuire. Or pour St. Paul, tout juge, aussi bien que César, n'était-il pas un lion?

Enfin voici la raison décisive pour laquelle nous ne pouvons admettre ni la glose, ni la légende. Les Actes des apôtres, déjà cités

Cet argument, que vous avez ajouté à ceux de la leçon n'est pas bon, parce que ceux qui vous réfutez

par nous prouvent que St Paul arrivé à Rome n'eut affaire qu'aux Juifs, qu'il ne vit que des Juifs, qu'il ne se justifia que devant des Juifs. S'il avait comparu devant Néron, c'eût été un événement trop important pour être passé sous silence. Or les Actes n'en disent pas le moindre mot ; et St Paul demeura deux ans entiers à Rome sans être inquiété par personne, et sans voir personne autre que ceux qui venaient à lui pour s'instruire.

ne soutiennent pas que Paul a paru devant Néron à cette date (où s'arrêtent les Actes des Apôtres) mais plus tard dans un second séjour à Rome, où il fut condamné et mis à mort.

Bornez-vous à dire qu'alors même rien n'indique que ce soit César en personne qui ait jugé et puni St Paul, et cela n'est pas vraisemblable, et ne doit pas être admis sans être prouvé.

"Ἔμεινεν δὲ διετίαν ὅλην ἐν ἰδίῳ μισθώματι, καὶ ἀπεδέχετο πάντας τοὺς εἰσπορευομένους πρὸς αὐτὸν κηρύσσων τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ, καὶ διδάσκων τὰ περὶ τοῦ Κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ μετὰ πάσης παῤῥησίας ἀκωλύτως."

Quant aux motifs particuliers de haine que Néron pouvait avoir contre St Paul, qui lui avait converti un de ses échansons et une de ses concubines, tout cela n'a rien de fondé ; la légende le dit ; mais nous ne sommes pas forcés d'en croire sur ce point la légende.

En résumé, nous n'affirmons pas positivement que Sénèque n'a pas connu St Paul ; mais nous inclinons fortement à le croire ; les preuves sur lesquelles s'appuie l'opinion contraire sont loin d'être concluantes.

Ici nous rencontrons la troisième opinion : " En admettant que Sénèque n'ait pas connu St. Paul, au moins a-t-il connu les livres chrétiens."

Cette nouvelle question se ramène aux deux premières. En effet si Sénèque n'a pas connu St. Paul, il est difficile qu'il ait pu connaître les livres chrétiens. Ces livres à cette époque, ne sont pas bien nombreux : les livres chrétiens, alors, ce sont les Epîtres de St. Paul. D'après la critique protestante, les Evangiles ne sont pas antérieurs à la prise de Jérusalem (70) ; or Sénèque est mort en 65 ; il n'aurait donc pu les connaître. Et d'un autre côté, est-il vraisemblable que Sénèque se soit empressé de lire les épîtres adressées par St. Paul à quelques communautés juives ?

On ne trouve dans les œuvres de Sénèque aucune trace évidente de l'Ancien ni du Nouveau Testament. On a cependant signalé chez lui deux expressions que l'on prétend empruntées de la Bible. L'une se trouve dans la lettre 20 à Lucilius ; c'est le mot angelus : " Ego, Epicuri angelus, scio", etc., dit Sénèque. " Moi, le messager d'Epicure ". Quel rapport y a-t-il entre cette expression et le mot angelus, tel que l'entendaient les Ecritures ? Et pourquoi Sénèque n'aurait-il pas em-

-prunté

directement ce mot à la langue grecque ?

Une autre expression est caro, désignant la chair par opposition à l'esprit (Consol. à Marcia. 24) "Animo cum hac carne grave certamen est, ne abstrahatur." — (Epître 64e): "Animus liber habitat; nunquam me caro ista compellet ad metum." — (Epître 74): "Non est summa felicitatis nostrae in carne ponenda." Cette expression ne se trouve nulle part dans Cicéron, cela est vrai, mais elle n'est nulle part non plus dans l'Ancien Testament; Caro y est toujours employé dans son sens propre. Qu'en devons-nous conclure ? c'est que cette expression date du siècle d'Auguste. Mais à qui appartient-elle, à Sénèque ou à St Paul, ou aux Stoïciens grecs, à qui Sénèque leur disciple, et St Paul Juif helléniste ont pu l'emprunter l'un et l'autre ? Sénèque, ne l'oublions pas, parle continuellement d'après ses maîtres; ses maîtres, ce sont les Stoïciens grecs qu'il cite à chaque instant, Métrodore, Ariston, etc. Or ces philosophes sont antérieurs à tous les écrits des chrétiens, qui sont à peine contemporains de Sénèque.

(mal écrit) Mais enfin, dit en dernière ressource l'opinion qui veut que Sénèque doive sa doctrine morale au christianisme, les idées chrétiennes étaient fort répandues alors; il est impossible

que Sénèque n'y ait pas fait plus d'un emprunt; de là cette concordance que l'on remarque à chaque instant entre sa doctrine et celle de St Paul.

Il faut être très circonspect avant de rien affirmer sur de telles matières. De ce que deux choses contemporaines ont tout à coup des rapports sans en avoir eu dans les temps antérieurs, il faut tout simplement en conclure qu'il s'est fait alors un certain mouvement d'idées dont l'une et l'autre ont également profité.

mal écrit et peu intelligible

Gardons-nous aussi de nous laisser prendre à des mots tels que ceux-ci: "Cela ne se voit nulle part auparavant", surtout quand il s'agit de l'antiquité. Quand on vient nous dire qu'une idée ne se rencontre point dans la philosophie antique, cela signifie tout simplement qu'elle ne se trouve ni dans Platon, ni dans Aristote, ni dans Cicéron; car c'est là tout ce qui nous reste, ou à peu près de la philosophie avant Sénèque. Tout le Stoïcisme a disparu. Or de ce qu'une idée qui n'est pas dans Cicéron, se rencontre dans Sénèque, doit-on affirmer que Sénèque n'a pu l'emprunter à d'autres qu'aux chrétiens? Songeons qu'entre Cicéron et Sénèque il y a cent ans. Or quel mou-

vement d'idées, quelles révolutions dans les esprits ne se font pas en cent ans ! Et d'ailleurs, y a-t-il parité philosophique entre Cicéron et Sénèque ? Cicéron est un philosophe en quelque sorte amateur, qui fait de la philosophie pour un monde qui n'y est pas accoutumé, et est par conséquent forcé de se renfermer dans les questions les plus générales. Il est à l'école des anciens souvenirs, pour ainsi parler, et non à celle de ses maîtres ; ce qui fait que la distance entre lui et Sénèque est bien plus grande encore au fond qu'en apparence.+ Enfin, si l'on veut avoir une idée de la différence qui peut exister entre un siècle et un autre, et de la révolution qui peut se faire dans les esprits pendant un espace de cent ans, que l'on considère un instant ce qui s'est passé en France de 1650 à 1750. Quelle différence d'une date à l'autre ! Et cette différence, d'où vient-elle ? du seul travail de l'esprit sur lui-même.

?

Donc, quand nous voyons se reproduire à la fois dans deux auteurs contemporains une idée qui n'a point encore été exprimée jusque là, nous sommes en droit de dire que cette idée vient du temps, et qu'elle est le résultat du développement naturel de l'esprit humain. Gardons-nous

également d'affirmer que Sénèque ait rien emprunté de St. Paul, ou St. Paul de Sénèque ; pour penser et dire les mêmes choses, il suffit que St. Paul et Sénèque aient vécu dans un même milieu.

Enfin, pour que Sénèque ait emprunté quelque chose aux chrétiens, il faut au moins que le christianisme ait déjà de son temps acquis une certaine importance, et se soit répandu dans la société païenne. Mais au moment où vivait Sénèque, à l'époque où il écrivait ses ouvrages, les chrétiens commençaient à peine de paraître à Rome. Tacite et Pline vivaient quarante ans au moins après Sénèque. On peut lire dans leurs écrits ce qu'on pensait alors des chrétiens. Les chrétiens s'étaient multipliés pourtant ; ils se montraient partout, et cependant on ne les en connaissait guère mieux. Tacite nous apprend qu'on leur reprochait de haïr le genre humain. Si Pline et Tacite connaissaient si peu les chrétiens, comment veut-on que Sénèque qui vivait bien avant eux, les ait connus davantage ? (1)

Cette phrase est très insuffisante pour rendre compte de la manière dont Tacite parle des chrétiens.

Si nous avions conservé le traité de Sénèque

(1) Suétone (Vie de Néron XVI) dit : « Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ. »

De Superstitione, nous y trouverions bien des renseignements précieux sur l'état des esprits à Rome, dans les premières années de l'empire. Nous saurions ce que l'on pensait alors des diverses religions qui se partageaient les âmes.

St Augustin, heureusement, dans sa Cité de Dieu (VI, 11) nous a transcrit l'opinion du philosophe stoïcien sur la religion juive. Voici ce qu'il en dit :

Il faudrait traduire ce que vous citez.

" Hic inter alias civilis theologie superstitiones, reprehendit etiam sacramenta Judæorum, ac maxime sabbata ; .... De illis sane Judæis cum loqueretur, ait : quum interim usque eo sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit, ut per omnes jam terras recepta sit ; victi victoribus leges dederunt " ... Christianos tamen jam tunc Judæis inimicissimos in neutram partem nominare ausus est, ne vel laudaret contra patriæ suæ veterem consuetudinem, vel reprehenderet contra propriam forsitan voluntatem. "

Ce sentiment que St Augustin prête à Sénèque, cette secrète bienveillance qu'il lui met au fond du cœur pour les chrétiens ne sont, nous le craignons bien, qu'une illusion du zèle religieux. Sénèque n'a pas parlé

des chrétiens parcequ'il ne les apercevait pas. A cette époque, Chrétiens et Juifs, c'était tout un. Les dissidences qui les séparaient n'éclataient point au dehors, et n'étaient point connues des païens. Le christianisme alors, comme le disaient les Juifs à St. Paul (Actes, XXVIII) n'était rien qu'une hérésie juive; et, par conséquent, il se trouvait en partie enveloppé dans l'anathème que Sénèque lance contre le judaïsme.

Si Sénèque eût été l'ami de St. Paul, comme on le prétend, il n'aurait point parlé des Juifs avec cette haine et cet emportement que nous lui voyons. Car c'est encore une illusion de St. Augustin de croire qu'au temps de Sénèque, les chrétiens détestaient les Juifs. Le christianisme florissant pouvait oublier son origine, et ne plus voir que des ennemis dans le peuple au milieu duquel il avait pris naissance. Ce n'est que quand on est fort que l'on hait, que l'on maudit, que l'on persécute. Mais à son origine, faible et persécuté lui-même, le christianisme avait trop besoin des Juifs pour les méconnaître et les repousser: au contraire, c'est à eux qu'il s'adresse tout d'abord, c'est eux qu'il tâche de convertir les premiers; même lorsqu'il est attaqué par eux, c'est par le calme et la douceur qu'il leur répond. St. Paul se déclare hautement quelque part

pharisien et fils de pharisien; quand il se justifie à Rome devant les Juifs, c'est du nom de frères qu'il les appelle. Enfin, il suffit de parcourir les Actes des Apôtres pour se convaincre que du temps de Sénèque les Chrétiens étaient loin d'avoir pour les Juifs les sentiments que St. Augustin leur prête, et qu'ils aimaient au contraire à se confondre avec eux, pour les mieux attirer et convertir à la foi nouvelle. Donc si Sénèque hait et méprise les Juifs, ni sa haine ni son mépris ne lui sont inspirés par St. Paul; l'une et l'autre viennent de l'importance que le judaïsme avait conquise dans le monde grec et romain, importance que, bien avant Sénèque, Cicéron avait constatée dans son Traité de la Divination.

?? Ce n'est pas le Traité de la Divination que j'ai cité, quant à moi, mais le plaidoyer pour Flaccus.

C'est donc, en résumé, une vaine préoccupation, c'est un préjugé de dire que Sénèque doit quelque chose à St. Paul, ou St. Paul à Sénèque.

Les principales idées qu'on relève dans la philosophie de Sénèque, ne sont point celles du christianisme, ou, si elles y ressemblent, elles n'en viennent certainement pas. Si Sénèque parle du purgatoire, c'est que Platon en avait parlé bien avant lui; et Virgile (Énéide, VI) en avait donné une description fort détaillée.

ou du moins de quelque chose qui y ressemble

S'il croit que le monde doit finir par un

embrâsement universel, ce n'est point parce qu'il est dit dans l'épître qui porte le nom de St. Pierre :
" Or la terre et le ciel d'à-présent sont gardés avec soin et réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des impies ";
cette idée était toute stoïcienne, et il la trouvait exposée tout au long chez ses maîtres.

Huet a prétendu trouver la Trinité dans ce passage de la Consolation à Helvia (ch. VIII) :
" Ainsi l'a voulu, crois-moi, celui, quel qu'il soit, qui donna la forme à l'univers ; soit un dieu, maître de toutes choses, soit une raison incorporelle, architecte de ces éclatantes merveilles, soit un esprit divin répandu avec une égale énergie dans les corps les plus grands et les plus petits. "

Huet s'arrêtait là, et, changeant le sens, il faisait un dieu triple et un, des diverses hypothèses sous lesquelles la philosophie ancienne s'était représenté la divinité : Son erreur, si non sa mauvaise foi, est démontrée par la suite de la phrase :
" Soit un destin et un enchaînement immuable des choses liées entre elles. "
Et en effet, voilà bien la quatrième hypothèse, celle de la fatalité pure, celle qui eut dans l'antiquité un si grand nombre de partisans. Quant à cet esprit divin répandu avec une égale

énergie dans tous les corps, ce n'est nullement le Saint-Esprit, c'est la vie, c'est le Dieu vivant tel que l'entend le panthéisme stoïcien dans ces vers de Virgile :

"Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentem que globum lunæ, Titania que astra
Spiritus intus alit, totam que infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore-
-miscet".

Quand Sénèque dit (Epître 41) : "Dieu est près de vous, il est avec vous, il est en vous.... Dieu habite en tout homme de bien....... Quel Dieu on l'ignore, mais à coup sûr c'est un Dieu:" quel rapport ont ses paroles avec le mystère de l'Incarnation ? il parle ici comme Virgile :

" An sua cuique Deus fit dira cupido;"
ou plutôt il dit brièvement ce qu'il développe dans un autre passage (Epître 73e) :

" Dieu vient trouver les hommes, il vient faire sa demeure en eux. L'âme ne peut être bonne, si Dieu n'est avec elle. Il y a des semences divines répandues dans le cœur de tous les hommes, lesquelles, bien cultivées, poussent un germe semblable à notre origine ; négligées, elles perdent entièrement leur vertu ; et,

comme si elles avaient été jetées sur une terre stérile et marécageuse, au lieu de grain elles ne produisent que de mauvaises herbes."

Voilà le pur Stoïcisme : voilà la raison universelle qui s'insinue dans les âmes libres comme dans la matière ; ce n'est point précisément là le dogme de la Grâce.

Sénèque dit ailleurs (Questions natur. II, 59) « La nature nous appelle tous à la mort ; nous sommes tous réservés à la mort." Qu'y a-t-il là qui se rapporte au péché originel, et à la condamnation qui en fut la suite ? Il n'y a rien que de très simple dans les pensées, et pour les trouver il suffit d'avoir un peu réfléchi sur la vie.

Vous oubliez le constitutione justissima, qui a donné lieu, quoique mal à propos, à cette interprétation.

Sénèque paraît donc n'avoir rien emprunté aux chrétiens en fait d'idées : mais il leur a emprunté, ou plutôt il leur doit quelque chose en fait de sentiments. Ce n'est pas l'idée, c'est le sentiment qui manquait à la philosophie ancienne. En échange de la métaphysique grecque, à laquelle les Juifs et les chrétiens n'étaient pas restés étrangers, qu'ils contribuaient, pour une bonne part, à répandre et à propager (1) les

(1) Beaucoup d'Hébreux savaient le grec et le citaient. St. Paul lui-même cite la

Grecs recevaient d'eux tour un ordre de sentiments qui jusque là avait manqué au monde. Josephe s'en vante pour les Juifs ; il cite la pitié, les hôpitaux, la sainteté des Juifs. C'est là ce que n'avait pas le monde romain. La charité, la fraternité des Juifs pouvait être exclusive, et bornée aux rapports qu'ils avaient les uns avec les autres ; mais à coup sûr elle était réelle et active ; c'est là ce qui attirait à eux les gentils. Malheureusement, chez les Juifs, le dogme et la morale étaient inséparables de certaines pratiques choquantes pour les gentils, parce qu'elles n'avaient plus le même sens loin du climat et du pays pour lequel elles avaient été instituées. C'était là ce qui arrêtait et empêchait les conversions. Du jour où St. Paul apporta au monde romain la charité juive, encore élargie, sans la circoncision et les abstinences juives, de ce jour tous se firent chrétiens.

Donc, les expressions de pitié, de charité que nous rencontrons dans Sénèque ont pu y être

---

grande maxime stoïcienne (Actes XVII, 28) :

" Ἐν Θεῷ γὰρ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καί ἔσμεν, ὡς καί τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἰρήκασιν· τοῦ γὰρ γένος ἐσμέν.

amenées soit par le progrès de l'esprit humain, soit plutôt par l'infiltration latente mais réelle des sentiments juifs dans le monde romain. La charité, la pureté, l'humilité, ces sentiments ont pu venir et se développer avec le temps, mais avec le temps aidé d'autre chose; et nous devons reconnaître qu'ils existaient chez les Juifs dès la plus haute antiquité.

L'amour de Dieu est encore un sentiment qui apparaît pour la première fois dans le monde romain du temps de Sénèque, et qui était connu des Juifs depuis long-temps. Deus amatur, Deus amicus sont des expressions comme des idées nouvelles; les Grecs n'avaient jamais rien dit de tel; Aristote, comme l'a fait remarquer Mr. Egger, dit positivement le contraire. Nous ne pouvons pas aimer les dieux, selon lui, parce qu'ils sont trop au-dessus de nous. On ne peut aimer les dieux; on ne peut que les craindre, c'est ce que dit aussi Pétrone:

"Primus in orbe deos fecit timor."

Sénèque ne prêche l'amour de Dieu que pour combattre les superstitions fondées sur la crainte de Dieu. On ne doit pas avoir peur de Dieu; on n'a pas peur d'un père: voilà sa doctrine.

C'est là une idée précieuse à recueillir chez un écrivain païen; mais ce précepte était im-

-posé

et pratiqué par les Juifs dès l'origine, et cela se comprend sans peine. Ce sentiment d'amour et de reconnaissance filiale devait être produit par le monothéisme jaloux des Juifs. Le peuple juif était placé au milieu de nations polythéistes, qui toutes tendaient à lui ravir en même temps et son Dieu et son indépendance. C'est en son Dieu qu'il trouvait son soutien, son appui contre la persécution étrangère. De là cet amour qu'il lui portait; de là ces vives images sous lesquelles il se le représentait; ce Dieu, c'était pour lui un époux, un père, et Racine a dit avec raison de Jérusalem:

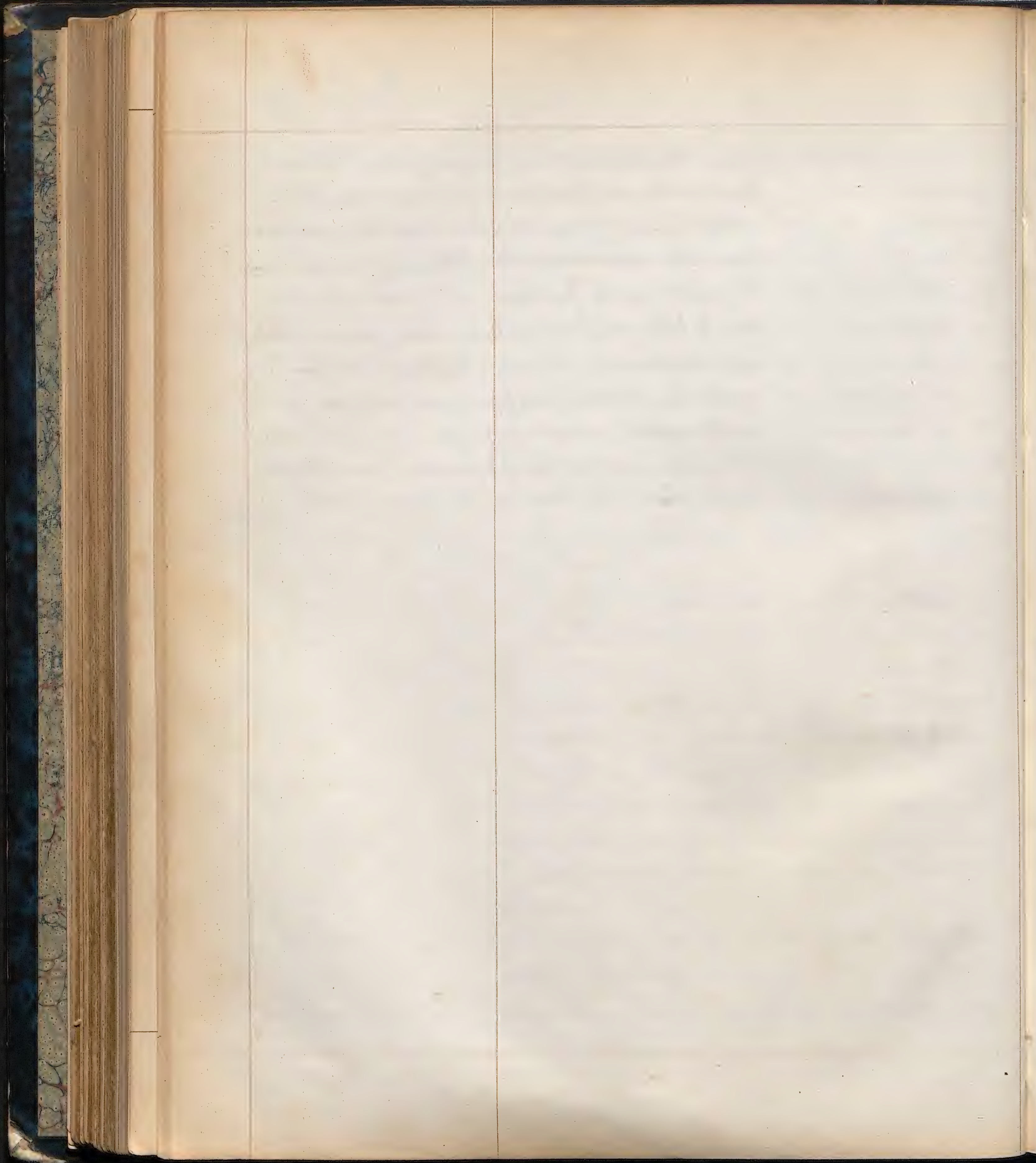
« Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un hommage adultère ».

C'est dans l'isolement du peuple juif, c'est dans la persécution à laquelle son Dieu et lui étaient sans cesse en butte qu'il faut chercher l'origine de ces sentiments nouveaux. On n'aimait pas les dieux païens que rien n'invitait à aimer; l'amour du Juif pour son Dieu devenait une véritable passion.

Ainsi, quoiqu'il ne soit pas impossible que la seule application de l'esprit aux idées morales ait produit ces sentiments nouveaux que

nous remarquons dans Sénèque (et ici, l'absence des monuments du stoïcisme grec nous empêche de rien affirmer), nous devons reconnaître cependant que cette inspiration s'est infiltrée et propagée dans le monde par le judaïsme et le christianisme. La philosophie toute seule n'eût jamais abouti au christianisme; mais le christianisme a fait son profit des idées mises au jour et professées par la philosophie; ce qui le prouve, c'est que Saint-Augustin, en tant que philosophe, ressemble beaucoup plus à Sénèque qu'à Saint-Paul.

Charles.



XIIIᵉ Leçon.

Pétrone.

Bonne rédaction, malgré quelques inexactitudes. 14.

Pétrone.

—

Nous avons considéré dans Sénèque le représentant de la poésie et de l'éloquence latines à l'époque de Néron et des premiers Césars. Mais l'étude que nous avons faite de ses ouvrages serait incomplète si nous ne disions au moins quelques mots d'un livre qui en est, pour ainsi dire, le complément. Nous voulons parler du Satyricon de Pétrone.

La vie et la mort de Pétrone se rattachent naturellement à la vie et à la mort de Sénèque. Ils ont vécu tous deux à la Cour de Néron, et sont tombés l'un et l'autre victimes de la conspiration où les mêmes vœux, sinon les mêmes intérêts les avaient fait entrer. Voici comment Tacite raconte la vie et les derniers moments de Pétrone :

Vous ne pouvez pas affirmer qu'ils y sont entrés.

Tacite, Annales XVI 18 trad. de Dureau de La malle.

„ Il donnait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs de la société et aux plaisirs. Il se fit une réputation par la paresse, comme d'autres à force de travail. Presque tous les dissipateurs laissent un nom de désordre et de débauche; Pétrone passait pour un habile voluptueux. Il n'y avait pas jusqu'à cette négligence dans ses discours et ses actions qui annonçant je ne sais quel abandon

„de lui-même, l'aidait à plaire davantage par un air
„ de franchise. Cependant, lors qu'il fut proconsul de
„ Bithynie, et ensuite Consul, il montra de l'énergie
„ et de la capacité pour les affaires. Puis se laissant
„ retomber dans le vice, ou par penchant ou par po-
„ litique, il fut admis dans l'intimité de Néron. Il
„ était l' arbitre du bon goût. Rien n'était élégant,
„ délicat ou magnifique s'il n'avait l'approbation
„ de Pétrone, ce qui excita la jalousie de Tigellin.
„ Voyant avec peine un rival qui le surpassait
„ dans l'art de jouir, il réveille la cruauté du
„ Prince, passion à laquelle cédaient toutes les
„ autres; il fait un crime à Pétrone de son amitié
„ pour Scévinus[a], corrompt un esclave pour le charger,
„ emprisonne presque tous les autres, et lui ôte tous
„ les moyens de se défendre.

„ Dans ce moment Néron était allé en
„ Campanie. Pétrone qui s'était avancé jusqu'à
„ Cumes eut défense de passer outre. Il ne voulut
„ pas porter plus loin ce poids de crainte et d'espé-
„ rance, ni toutefois trancher brusquement sa vie.
„ Il se coupa les veines, les referma, les rouvrit
„ à volonté; il entretenait ses amis non sur l'immor-
„ talité de l'âme, ni sur les opinions des philoso-
„ phes, ne voulant rien de sérieux, rien qui annon-
„ çât des prétentions de courage; il se faisait

[a] Scévinus était un des conjurés les plus compromis. Il devait porter à l'empereur le coup mortel.

„ réciter des chansons agréables, de petits vers. Il „ récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres; „ il se promena, il donna des repas, il dormit, „ afin que sa mort presque violente eût l'air d'une „ mort naturelle, et dans son testament même, il „ ne mit point comme tant d'autres des adulations „ pour Néron, ni pour Tigellin ou tout autre „ favori (1). Il écrivit l'histoire des débauches du „ Prince en détaillant les recherches de chaque prostitution sous les noms d'hommes débauchés et de „ femmes perdues. Il l'envoya cachetée à Néron „ et brisa le cachet de peur qu'on ne s'en servît „ ensuite pour perdre des innocents. "

Aux détails qui précèdent Pline l'ancien ajoute que Pétrone brisa un superbe vase myrrhin plutôt que de le léguer à Néron.

Cette mort mérite d'être associée à celle

---

(1) Ces adulations n'étaient pas de simples compliments, mais des legs faits à l'empereur. +Quand un conjuré était condamné à mort, il fallait qu'il achetât par l'abandon d'une partie de sa fortune, le repos de sa famille et le droit de lui laisser le reste de ses biens.

+ dites quand un suspect était forcé de se donner la mort. Les condamnés n'avaient pas cette ressource ; leurs biens étaient confisqués.

de Sénèque; elle arriva à la même date et pour les mêmes causes. Mais il s'en faut bien que les deux personnages gardent la même attitude. L'un se retranche dans la sévérité du stoïcisme; l'autre s'abandonne au laisser-aller des Epicuriens. Il y a de part et d'autre une certaine affectation qui fait bien ressortir jusqu'au bout la différence des deux écoles. Montaigne relevant quelques morts voluptueuses de l'antiquité, et prenant un ton un peu plus sévère que s'il avait parlé de la mort de Pétrone seulement, s'écrie :

Essais, III. 9

„ Ne sçaurions-nous imiter cette résolution
„ en plus honneste contenance ? Puisqu'il y a
„ des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages,
„ trouvons-en qui soient bonnes à ceux d'entre-
„ deux. "

Montaigne a raison. Le bon sens moderne voudrait plus de véritable simplicité, et moins de prétentions à être simple. Et puis, il faut le dire, nous ne pouvons nous empêcher de plaindre ces pauvres diables d'esclaves fouettés par ordre de Pétrone, pour qu'on voie bien qu'au moment suprême il ne change rien à sa vie de tous les jours. Mais, à-part ces restrictions, la fin de Pétrone annonce une grande force d'esprit, une volonté énergique et justifie

pleinement l'éloge que lui a donné Tacite :
" vigentem se ac parem negotiis ostendit. "

L'épicurien qui meurt avec tant de courage est-il l'auteur du Satyricon ; et le Satyricon ne serait-il pas l'écrit qui contenait le récit des débauches du Prince et que Pétrone, à ses derniers moments envoya cacheté à Néron ? Voilà le double problème qu'il faut examiner.

Ne nous embarrassons pas de ce que Tacite appelle Pétrone (Caius) tandis que Pline le nomme (Titus). Cette différence ne fait rien à la question ; car il est bien évident que Pline parle du consulaire impliqué dans la conjuration où Sénèque périt. Il y aurait plutôt sujet de s'arrêter à ces mots de Tacite : elegantiæ arbiter, si l'on songe que le Pétrone du Satyricon se nomme Caius Petronius Arbiter. Tacite aurait-il voulu faire un jeu de mots ? cela est peu probable ; mais il n'y en a pas moins dans son expression quelque chose qui nous étonne et qui nous gêne.

Quant à la question de savoir quel est l'auteur du Satyricon, il y a dans ce livre assez d'élévation morale et d'esprit pour le rapporter au Pétrone de Tacite. Si Tacite n'en dit pas un mot, il ne faut point s'en étonner ; on connaît l'indifférence des anciens pour les détails d'histoire littéraire dont

nous sommes aujourd'hui si curieux. Le _Satyricon_ est digne de l'homme qui vécut et mourut comme nous l'avons rapporté.

Mais est-ce bien là l'ouvrage que Pétrone envoya à Néron? non, certainement. Et jamais on ne l'aurait soutenu, si on n'avait mal interprété ces mots : _sub nominibus exoletorum, feminarum que_. Ils ne signifient pas " sous les noms de débauchés et de femmes perdues ", car on ne voit pas ce que pouvaient être ces débauches de Néron sous des noms de femmes perdues. De plus _feminarum_ ne veut pas dire _femmes perdues_, ni _exoletorum_ _débauchés_. Tacite appelle _exoleti_ les mignons de l'empereur, les jeunes garçons qui servaient à ses plaisirs. Il faut entendre que Pétrone envoya à Néron comme le journal de ses débauches _avec les noms_ (_sub nominibus_) des mignons et des femmes qui y avaient pris part. La traduction de Tacite ainsi rétablie, il n'y a plus aucune raison de croire que le dernier écrit de Pétrone fût le _Satyricon_.

D'ailleurs, sans serrer d'aussi près le texte latin, il est facile de voir que Pétrone, avant sa mort, n'aurait pas eu le temps de composer un livre aussi étendu. Enfin il est impossible de trouver aucune analogie entre Trimalchion, le héros de Pétrone et Néron.

On avait soutenu cela avant Dureau de la Malle.

on dirait très bien en français : _en mettant les noms dessus_. Qu'on renverse cette tournure, on aura le _sub nominibus_.

S'il fallait à toute force en faire un personnage de la famille des Césars, nous y reconnaîtrions plus volontiers l'empereur Claude. Or une pareille satire aurait été très bien vue de Néron, et il n'est pas un courtisan qui ne s'en fût fait un mérite aux yeux du Prince. Ajoutons que tout ce qui précède est confirmé par un passage de Macrobe où il est question de livres de Pétrone remplis d'aventures galantes : referta amatorum casibus. Ces mots s'appliquent parfaitement au Satyricon.

Nous avons rapporté le livre à son véritable auteur ; il nous reste à en faire connaître le caractère. Le Satyricon est un roman ; nous ne le possédons pas en entier, mais heureusement les fragments qui nous restent sont assez considérables pour former un ouvrage.

L'auteur y raconte les aventures d'un grec d'assez bas étage qui vit d'expédients et de vols avec un mignon. Elles se composent en grande partie de galanteries, de scènes d'auberge et de mauvais lieux ; mais au milieu de tout cela se trouvent des épisodes très remarquables. Tel est le joli conte de la matrone d'Éphèse ; tel est aussi l'épisode de Circé, morceau un peu libre que Bussy-Rabutin a imité. Mais nous admirerons surtout le festin de Trimalchion.

C'est un tableau achevé. Le fragment qui le contient n'a été retrouvé qu'en 1663. C'est la partie la meilleure du Satyricon, et, ce qui ajoute encore à son mérite, c'est la plus honnête. Le livre de Pétrone sert le complément et la confirmation des témoignages de Sénèque. Nous y verrons sous un autre aspect les mœurs du temps ; nous y retrouverons la dépravation romaine, le luxe extravagant, l'inégalité révoltante des conditions, et au sein de la plus affreuse corruption je ne sais quoi de grandiose qui nous étonne. Pétrone a tout animé de sa vive imagination. Nous avons déjà rencontré dans Sénèque d'amères railleries contre l'insolence, le scandale et la grossièreté des riches de Rome ; mais il n'est rien qui approche du portrait de Trimalchion et de la peinture du festin.

La scène se passe dans une ville grecque d'Italie. Est-ce Naples ou Pouzzole ? on ne sait, mais qu'importe ? C'est Rome que Pétrone a sous les yeux, c'est Rome qu'il veut représenter. Son héros est conçu dans de grandes proportions, et l'on pouvait y retrouver en partie le personnage de Claude. Je dis en partie ; car Claude appartenait à la famille des Césars et n'était pas un affranchi grossier.

L'entrée de Trimalchion est admirable. Les invités arrivent dans sa maison, et l'aperçoivent jouant à la paume en sandales, comme un grand

seigneur qui prend ses aises. Deux esclaves se tiennent debout près de lui, l'un pour remplacer par une balle neuve celle qui touche à terre, l'autre pour présenter au maître, dès qu'il en a besoin, un pot-de-chambre d'argent.

Il faut voir le luxe du festin et l'incroyable prodigalité qui s'y déploie. Voici des esclaves qui chantent soit en servant à table, soit en curant les pieds des convives. Trimalchion aime à étaler ses richesses; un serviteur maladroit ramasse un plat d'argent qu'il a laissé tomber; vite, qu'on le ~~fouette~~, soufflette et que le plat soit jeté aux ordures.

Mais ce n'est rien encore. Trimalchion veut étendre ses domaines. Il annonce à ses convives qu'il a l'intention d'acheter de nouvelles propriétés en Sicile. Il pourra ainsi passer d'Italie en Afrique sur ses propres terres. Plus d'un riche romain avait des prétentions semblables, et les somptueuses villas enlevaient à la culture l'Italie presque tout entière. Latifundia perdidere Italiam.

Trimalchion ne connaît pas les bornes de ses domaines, on pourrait presque dire de son royaume. Aussi voyez comme il est infatué de sa fortune. Il a un rhéteur à sa table, et il lui demande le sujet de sa dernière déclamation. Et le rhéteur d'obéir: „ Il y avait un riche et un pauvre.....„ „ Un pauvre! „ interrompt Trimalchion, „

" Qu'est ce qu'un pauvre ? "

Il se donne parfois le plaisir de jeter un coup d'œil sur son immense fortune. Son archiviste

Ce n'est pas un nom propre.

(actuarius) lui lit le journal officiel de ce qui se passe dans ses propriétés. Écoutons cette lecture ; elle mérite notre attention, à en juger par le ton solennel

de l'archiviste.

On dirait que ce sont les archives de Rome.

" Le sept des calendes de Sextilis, dans
" le domaine de Cumes qui est à Trimalchion, sont
" nés trente garçons et quarante filles. On a porté
" des granges dans les greniers cinq cent mille boisseaux
" de froment ; on a mis à la charrue cinq cents
" bœufs. Dudit jour, mise en croix de l'esclave
" Mithridate, pour avoir blasphémé le génie de
" notre maître. Dudit jour, report dans la caisse

(trop technique).

Centies, sous-entendu Centena millia, 10 millions de sesterces, ou 2 millions de francs, mais c'est beaucoup. Ces chiffres sont très souvent altérés dans les textes.

" de ce qui n'a pu être placé : cinq cent mille
" sesterces. Du dit jour, incendie dans les jardins
" de Pompée ; le feu a pris dans la maison de
" Nasta, le fermier. — Comment, s'écrie Tri-
" malchion, quand m'a-t-on acheté les jardins de
" Pompée ? Il y a un an, répond l'archiviste,
" et c'est pourquoi ils ne sont pas encore portés en
" compte. Trimalchion bouillant de colère : quels
" que soient les biens que l'on m'achètera, si dans les
" six mois je n'en ai pas avis, je défends qu'on
" me les porte en compte. "

Voilà certes une conversation qui met mieux en scène les mœurs du temps que les tirades les plus véhémentes. L'art de faire vivre ainsi les personnages est un des plus grands mérites de Pétrone. Car pour les peintures de débauches, si animées qu'elles soient, elles se ressemblent toujours. Bussy-Rabutin n'a guère eu qu'à les traduire. Un lecteur peut s'en amuser ; mais ce n'est pas au milieu de ces détails sensuels et cyniques qu'il faut aller chercher l'homme avec son caractère et sa physionomie propres.

Ne croyez pas que Trimalchion ne soit qu'un riche insolent. Il a de la littérature, ou, du moins, il prétend en avoir. Ainsi il va vous raconter l'origine de la vaisselle de Corinthe ; il la connaît très bien. Écoutez plutôt : « À la prise de Troie, Annibal...... » le reste est de la même force. Puis pour montrer l'étendue de son savoir, Trimalchion donne bien d'autres détails encore. Il déclare qu'au métal de Corinthe il préfère de beaucoup le verre. C'est grand dommage qu'il se casse. Il y eut pourtant un ouvrier qui trouva le secret de travailler le verre comme les <u>autres</u> métaux. Tout fier de sa découverte, il en fit part à l'empereur, comptant bien sur une riche récompense ; mais le prince

C'est un Turcaret romain.

Le verre n'est pas un métal.

C'est à dire qu'il tira du sable ou pour mieux de la glaise mêlée au sable une matière qu'il travailla comme les autres métaux — C'était probablement l'<u>aluminium</u>.

effrayé des suites d'une telle invention, fit trancher la tête à l'ouvrier.

N'accusons point Pétrone d'avoir fait simplement un portrait de fantaisie. Il a peint ce qu'il avait sous les yeux. On trouve dans Sénèque plus d'un personnage qui ressemble à Trimalchion. Lisez, par exemple, l'histoire de Calvisius Sabinus. Il était lettré par procuration; ses esclaves savaient pour lui des vers de Virgile ou d'Homère et lui soufflaient à propos les citations dont il avait besoin. C'était à la même époque qu'un débauché du nom de Pacuvius se faisait porter de la salle du festin dans son lit, pendant qu'on chantait comme dans une cérémonie funèbre: « il a « vécu, il a vécu, βεβίωται, βεβίωται! »

Sénèque, ad Lucilium Epist. 27.

Idem ad Lucilium 12.

Nous ne nous étonnerons donc pas de voir Trimalchion se donner aussi le plaisir d'assister vivant à ses funérailles, et d'entendre la musique qu'on y jouera.

Après avoir épuisé tout ce que l'opulence et le luxe pouvaient leur donner de plaisirs, ces riches blasés tombaient dans une apathie complète. Ils ne sentaient plus rien, ils n'avaient plus conscience d'eux-mêmes. Un de ces délicats qui avaient désappris à vivre, venait d'être emporté du bain sur les épaules de ses esclaves; quand

Sénèque, de brevitate vitæ 12.

on l'eut déposé sur un fauteuil moëlleux : « Suis-je assis ? » leur demanda-t-il. Jam sedeo? Ce trait vaut bien la question de Trimalchion : « Qu'est-ce qu'un pauvre ? »

Nous avions donc raison de dire que le livre de Pétrone est comme le pendant des ouvrages de Sénèque. C'est de part et d'autre la même satire des mœurs du temps ; seulement Pétrone a donné à son récit une forme plus dramatique et plus animée.

Cependant le festin de Trimalchion se continue. Jamais on ne vit table plus richement servie. Jamais on n'imagina de plus ingénieuses surprises pour flatter ses convives. Ainsi on apporte un sanglier tout entier ; mais quelle déception ! au moment de le faire découper, on s'aperçoit qu'il n'est pas vidé. Grande colère de Trimalchion ; il fait venir le maître d'hôtel qui avoue humblement sa faute. Enfin mieux vaut tard que jamais ; on vide le sanglier sur la table et de son ventre s'échappent et boudins et saucisses et viandes succulentes. Mais voilà bien un plus grand prodige ! des flancs d'un autre animal qu'on découpe s'échappe une nuée de grives vivantes qui s'envolent dans la salle. Le repas se poursuit au milieu de ces merveilles.

A un certain moment Trimalchion éprouve

le besoin de sortir. Il faut entendre, en son absence, les conversations qui s'engagent de tous côtés. Rien n'est plus remarquable que ce passage; nous y trouvons une finesse d'observation, une vérité de détails, une vivacité de style qui en font une peinture achevée. L'auteur y a admirablement reproduit ces propos vides et insignifiants qui s'échangent à table entre des convives comme ceux-là qui n'ont rien de meilleur à dire.

On parle de tout. Écoutez plutôt. Voici d'abord l'oraison funèbre d'un certain Chrysante qui vient de mourir. Chacun dit son mot sur le défunt: on rappelle son caractère, ses habitudes, puis bientôt on l'oublie et on passe à autre chose.

Chapitre XX.

„ Vous nous racontez là, s'écrie Ganymède, „ des choses qui n'intéressent ni ciel ni terre, et „ personne ne songe à la maladie qui a pris le blé? „ Non, par Hercule, je n'ai pu trouver aujourd'hui „ une bouchée de pain. Comment cela? la séche- „ resse continue. Ce sont nos édiles (malheur à eux!) „ qui s'entendent avec les boulangers: soutiens-moi, „ je te soutiendrai. Et en attendant le pauvre peuple „ souffre, tandis que ces grandes mâchoires (<u>isti</u> „ <u>majores maxillæ</u>) font tous les jours saturnales. „

Nous allons maintenant voir un portrait tracé de main de maître. C'est celui de l'orateur populaire d'un petit municipe; il a le verbe

haut et le ton insolent ; mais il sait se faire bien venir de la foule. On voit par ce petit tableau que sous l'empire il y avait encore une certaine liberté municipale, et qu'on pouvait s'amuser aux dépens des petites ambitions de province.

„ Ah! si nous avions encore les hommes que
„ j'ai trouvés ici à mon arrivée d'Asie, poursuit
„ Ganymède.(1) Voilà qui était vivre ! On se
„ serait dit en pleine Sicile. Et ces masques d'édiles!
„ on les souffletait si bien que Jupiter n'était plus
„ leur ami. Je me rappelle Sabinius ; il habi-
„ tait quand j'étais petit, auprès du vieil arc de triomphe.
„ Ce n'était pas un homme, c'était du poivre. Partout
„ où il passait, la terre prenait feu ; cœur droit, ferme,
„ ami de ses amis ; vous auriez joué hardiment avec lui
„ à la mourre sans y voir. Et à la curie, quelle attitude!
„ Il vous les prenait les uns après les autres, et les
„ pilait comme dans un mortier. Il ne parlait point
„ par figures ; il nommait tout par son nom comme
„ à un enrôlement. Sur le forum sa voix s'enflait ;
„ c'était une trompette. Jamais suer, jamais
„ cracher, il y avait en lui de l'Asiatique.(2)

(1) Les convives de Trimalchion sont d'anciens esclaves. C'est pourquoi ils répètent si souvent : à mon arrivée d'Asie.

(2) Nescio quid Asiodes habuisse. Ce passage

|| Indiquez par des points (.......) que vous passez quelque chose.

que l'œil d'un bœuf.

caunearum

assem

„ Comme il était bon enfant ! || Aussi le blé était-il
„ pour rien ! avec un as on avait un pain à rassa-
„ sier deux personnes ; à-présent il est moins gros
„ qu'un œil de bœuf. Hélas ! hélas ! c'est tous
„ les jours pis. La colonie s'en va en rétrécissant
„ comme une queue de veau. Comment en serait-il
„ autrement ? Nous avons un édile de trois pommes
„ qui aime mieux un sou que notre vie. Il s'en donne
„ chez lui ! Il reçoit en un jour plus d'écus qu'un
„ autre n'en a reçu en patrimoine. Je sais bien
„ d'où il a eu mille deniers d'or ; mais si nous avions
„ du cœur, il ne ferait pas tant le fier. Voilà bien
„ le peuple : lion chez lui, plat comme un renard
„ au dehors. Pour mon compte, j'ai déjà mangé
„ mes hardes, et si cette cherté continue, je vendrai
„ ma cabane. Qu'arrivera-t-il si les dieux ni les
„ hommes ne prennent en pitié la colonie ? Les
„ dieux me sauvent moi et les miens, comme je suis

---

est obscur. Cela arrive assez souvent dans Pétrone ; il donne à quelques-uns de ses personnages un mauvais langage et leur prête même plus d'un barbarisme. Par exemple, il leur fait dire *vinus*, le vin, au lieu de *vinum*.

„ sûr que cela nous vient de là haut. Car personne
„ ne croit que le ciel soit le ciel; personne ne jeûne, et
„ ne se soucie de Jupiter plus que d'un poil de barbe.
„ Autrefois les matrones revêtues de longues robes s'en
„ allaient pieds nus sur la montagne, et les cheveux
„ épars, le cœur pur, elles demandaient de la pluie
„ à Jupiter; et aussitôt il pleuvait à seaux, et
„ tout le monde riait de se voir trempé comme des
tanquam mures. ? „ rats d'eau. Aujourd'hui les dieux ont les pieds
„ enveloppés de laine comme les goutteux. Nous
Chapitre 44. „ n'avons plus de religion et la campagne est perdue. „

Voilà des traits excellents et qui sont toujours de saison. Pétrone a peint l'homme de tous les temps, et la scène qu'il décrit se passe encore tous les jours sous nos yeux.

Chapitre 45. „ Il y a du mal et du bien, répond un
„ autre convive. C'est mal aujourd'hui, ce sera
„ mieux demain; ainsi va la vie ... il ne faut pas
„ être si délicat. Quelque part qu'on se trouve,
„ on a toujours le ciel tout autour de soi. Si vous étiez
„ ailleurs, vous diriez qu'ici les volailles tombent
„ toutes rôties. „ (1)

---

(1) Il y a dans le latin: « Vous diriez qu'ici
„ les cochons se promènent tout rôtis dans les rues...
„ dices hic porcos coctos ambulare. „

Cela se tient ; Glycon va être livré aux bêtes, et cela fait partie du spectacle.

Bientôt la conversation prend un autre tour ; on parle d'un combat de gladiateurs que va donner le riche Titus. Ce sera un beau spectacle. Puis viennent les cancans. C'est l'histoire d'un intendant qui a été surpris en flagrant délit d'adultère avec la femme de son maître. Les uns prennent le parti du jaloux ; les autres sont pour l'amant : " Ce " n'est pas sa faute, s'écrient ceux-ci ; il a été " forcé de faire la chose .... elle chasse de race ... " d'une couleuvre il ne sort pas une ficelle. " Enfin chacun pour soi. Et le pauvre intendant ne tarde pas à être oublié.

Chapitre 45.

C'est maintenant Mammea qui occupe l'assemblée. Mammea va supplanter Norbanus dans la faveur publique. Car qu'est-ce que Norbanus a fait ? " Il nous a donné des gladiateurs à un " sesterce pièce. En soufflant dessus, on les aurait " fait tomber. " Et le reste.

ind

Il y a parmi les convives de Trimalchion un homme qui possède une immense fortune. On voit assez qu'il est fort satisfait de son argent. Cependant il ne serait pas fâché que son petit garçon y joignît un mérite de plus. Il s'approche du rhéteur Agamemnon, et prend avec lui le ton d'un ami des lettres, tout en faisant force barbarismes :

Chapitre 46.

„ Tu m'as l'air, Agamemnon, de te
„ dire : qu'a donc cet ennuyeux personnage à
„ bavarder ainsi ? Tu n'es pas de notre bande et
„ tu te moques de ce que disent les pauvres gens.
„ Nous savons que tu es infatué de ta littérature.
„ Un de ces jours je te déciderai à venir à notre
„ campagne ; tu y verras notre petite habitation ;
„ nous trouverons de quoi manger : un poulet,
„ des œufs ; cela ira bien, quoique cette année ait
„ mis la campagne en deuil. „ Oui, nous trouverons
„ à nous rassasier. Et puis je t'élève un disciple :
„ mon petit Cicaro ; il sait déjà les quatre
„ règles.(1) Pour peu qu'il arrive à bien, il sera
„ toujours à tes côtés. Dès qu'il a un moment, il
„ ne lève pas les yeux de dessus ses tablettes. Il a
„ de l'esprit, et il est d'une bonne trempe, quoi-
„ qu'il aime les oiseaux, c'est sa maladie. Je lui
„ ai déjà tué trois chardonnerets, et je lui ai dit
„ que la belette les avait mangés ; mais il en a
„ trouvé d'autres apprivoisés. Il prend aussi beau-
„ coup de plaisir à peindre. Il a déjà envoyé
„ promener le grec et il s'est mis au latin ; il
„ n'y mord pas mal, mais son maître est un
„ pédant.... Il en a un autre qui n'est
„ guère savant, mais qui est soigneux ; il en
„ montre plus qu'il n'en sait. Ce second maître

avertissez de la difficulté de la phrase latine :

(1) mot à mot, les quatre divisions de l'as.

„ vient à la maison les jours de congé, et, si peu qu'on
„ lui donne, il est content. J'ai acheté à l'enfant
„ quelques livres de rubrique; je veux que, pour
„ l'usage, il goûte un peu du droit. Il y a du pain
„ là dedans; pour le latin, il en est assez bar-
„ bouillé. (1) S'il regimbe, je suis résolu à lui faire
„ prendre un état: j'en ferai un barbier, un crieur
„ public, ou, tout au moins un avocat. Il n'y a
„ que Pluton qui pourra le lui enlever. Je lui crie
„ tous les jours: mon fils aîné, tout ce que tu apprends,
„ c'est à ton profit: Tu vois Philéros l'avocat;
„ s'il n'avait pas étudié, il n'aurait pas aujourd'hui
„ de pain à manger. Il n'y a qu'un instant il por-
„ tait la balle sur le dos, et aujourd'hui il va
„ jusqu'à tenir tête à Norbanus. Ah! la littéra-
„ ture est un trésor! Litteræ thesaurum est!"
Le discours finit avec ce beau barbarisme.

se extendir - ?

---

(1) Molière a dit: (Femmes savantes, IV 3).

..... en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.

Voilà une satire qui, pour être moins solennelle que celle de Perse ou de Juvénal, ne manque certes ni de vivacité ni de sel. Le livre de Pétrone est une satire Ménippée ; de là cette liberté de ton et d'allure, cet enjouement, ce mélange de prose et de vers.

On y trouve un peu de tout, et jusqu'à des contes de revenants qui nous annoncent Apulée. Et quoique ces histoires diffèrent à tous égards des apparitions un peu emphatiques de la Pharsale, elles nous montrent également qu'un siècle de philosophie n'est pas toujours un siècle d'incrédulité.

Je retournerais plutôt la phrase : il y avait plus d'incrédulité que de philosophie chez les romains d'alors : voyez Pline.

Nous ne sommes pas encore à la fin du festin. Trimalchion qui a plus de générosité que de politesse, vient de faire donner à ses convives du Falerne de cent ans. « Je n'en ai pas fait servir de meilleur hier, leur dit-il, et cependant j'avais mieux que vous. » C'est ainsi que Pétrone sait enfoncer dans le cœur de l'homme et trouver, à force de sagacité, des traits qui touchent véritablement au beau.

Cette relation du festin est ici singulièrement embrouillée ; on met à la fin ce qui se passe au commencement.

Mais si nous voulons connaître plus à fond que nous ne l'avons fait jusqu'ici les mœurs de l'époque, écoutons Trimalchion, il va nous dire comment il a fait fortune.

Chapitres 75-76.

« Je vous en prie, mes amis, tenez-vous « en joie ; j'ai été autrefois ce que vous êtes ; mais

„ mon mérite m'a conduit où vous voyez. C'est la tête
„ qui fait l'homme. Tout le reste, bagatelle !
„ J'achète bien, je vends bien ; je ne peux pas
„ vous dire autrement : je crève de prospérité,
„ (felicitate dissilio) .... Cette fortune, comme
„ je vous le disais, c'est ma bonne conduite qui m'y
„ a élevé. J'arrivai d'Asie pas plus haut que
„ ce chandelier ; pour avoir plus vite de la barbe,
„ je me frottais les lèvres avec l'huile de la lampe.
„ J'ai servi de femme à mon maître pendant
„ quatorze ans ; il n'y a pas de mal à ce que le
„ maître ordonne. Je trouvais cependant aussi
„ moyen d'être agréable à ma maîtresse. Vous
„ m'entendez ; je n'en dis pas davantage parce que
„ je ne suis pas vantard. „

ipse, tel que me voilà.

„ Enfin avec l'aide des dieux je suis de-
„ venu le maître dans la maison. Je n'ai emprunté
„ des idées qu'à moi.(1) Bref, mon patron m'a
„ fait cohéritier de César,(2) et j'ai reçu un vrai

(1) Ce passage est obscur. Il y a dans le texte : Cepi ipsi mi cerebellum.

(2) Un riche romain n'aurait pas fait de testament sans léguer à l'empereur une partie de sa fortune pour sauver l'autre. Trimalchion recevant une portion des biens de son maître peut donc dire spirituellement qu'il devint cohéritier de César.

„ patrimoine de Sénateur. Mais jamais on n'a assez.
„ Il me prit envie de faire du Commerce. Pour abré-
„ ger je construisis cinq vaisseaux. J'y chargeai du
„ vin. C'était de l'or dans ce temps là ; je les
„ envoyai à Rome. On dirait que j'en avais
„ donné l'ordre ; tous mes vaisseaux firent naufrage.
„ C'est un fait ; je ne vous en conte pas. En un
„ jour Neptune me dévora ~~trois cent mille sesterces~~. 30 millions de sesterces

Voir la note en marge à la première page de la feuille 3.

„ Vous croyez que je perdis courage ? Non,
„ par Hercule ! cette perte ne fit que me
„ mettre en appétit, et, comme si de rien n'était,
„ je fis construire d'autres vaisseaux plus grands
„ et plus forts. Ils furent plus heureux ; tout
„ le monde parlait de moi comme d'un homme
„ de courage. Vous le savez, un grand vaisseau
„ résiste mieux. J'y embarquai encore du vin,
„ du lard, des fèves, des parfums, des esclaves.
„ Ma Fortunata fit alors une chose qui était
„ bien ; elle vendit ses bijoux, ses habits et
„ me mit dans la main cent écus d'or. Ce fut
„ le levain de ma fortune. En une seule course
„ je me suis fait rondement cent mille sesterces.

idem.

„ Aussitôt je rachète les terres qui avaient ap-
„ partenu à mon patron, je me bâtis une maison.
„ J'achète des bêtes de somme pour les revendre ;
„ dès que je touchais à quelque chose, cela s'al-

„ longeait comme un rayon de miel. Quand j'eus plus de
„ propriétés que mon pays n'en avait, je quittai la
„ partie ;[1] je renonçai au commerce et je me mis
„ à prêter aux affranchis. Je ne voulais plus me
„ mêler de négoce, mais un astrologue m'en pressa.
„ C'était un petit Grec nommé Sérapa, venu
„ par hazard dans la colonie. Il était dans la
„ pensée des dieux : il me rappela toutes sortes
„ de choses dont je ne me souvenais plus, depuis
„ le commencement jusqu'à la fin. Il lisait dans
„ mes boyaux, et peu s'en fallait qu'il ne me dît
„ ce que j'avais mangé la veille .... Que vous

---

(1) Manum de tabula, figure prise des jeunes-gens qui apprennent à peindre, et qui n'osent travailler en présence du maître. Quand ils sont seuls, ils prennent un pinceau et se mettent à tracer quelques traits ; puis le maître survenant tout-à-coup, ils sont avertis par leurs camarades de laisser bien vite le tableau : (manum de tabula).

quelle est votre autorité pour cette explication ?

On trouve cette expression dans Cicéron
(ad familiares VII. 25)

„ Sed heus, tu manum de tabula ; magister
„ adest citius quam putaramus. „

„ dirai-je ? Il me reste encore à vivre trente ans,
„ quatre mois et deux jours ; de plus je dois
„ recevoir bientôt un héritage. Voilà ce que me
„ dit mon destin (fatus meus). Si je puis seu-
„ lement rajuster l'Apulie à mes terres, j'aurai
„ assez bien fait mon chemin. En attendant,
„ grâce à Mercure qui veille sur moi, j'ai
„ bâti cette maison ; vous savez, ce n'était qu'une
„ cabane, aujourd'hui c'est un temple : il y a
„ quatre salles à manger, vingt chambres à -
„ coucher, deux portiques de marbre, un appar-
„ tement à l'étage supérieur à la chambre où
„ je couche, celle où cette vipère fait son nid,
„ une loge de concierge excellente ; il y a de quoi
„ recevoir les hôtes de nos hôtes. Quand Scaurus
„ vient dans le pays, il ne veut pas descendre ailleurs
„ que chez moi, et cependant il a un pied-à-terre
„ chez son père. J'ai encore bien d'autres choses
„ que je vous ferai voir tout-à-l'heure. Croyez-moi,
„ mes amis, vous avez un as, vous valez un as ;
„ vous serez tenu selon ce que vous tenez. Votre
„ ami, par exemple, c'était un crapaud autre-
„ fois ; aujourd'hui le voilà riche comme un
„ roi. "

Le latin ne dit pas cela.

Le caractère de Trimalchion ne se dément pas. Nous le retrouvons aussi vain,

Chapitre 71.
(C'est bien cela, cette fois).

aussi enfatué de sa fortune, aussi dédaigneux de tout le reste dans l'épitaphe qu'il s'est composée. Elle se termine par le trait suivant qui vaut bien les autres : « parti de rien, il fit fortune, laissa trente millions de sesterces, et n'entendit jamais un philosophe. »

EX · PARVO · CREVIT ·
SESTERTIVM · RELIQVIT · TRECENTIES ·
NEC · VNQVAM ·
PHILOSOPHVM · AVDIVIT .

id.

Pétrone n'a pas toujours le ton plaisant que nous lui avons vu jusqu'ici. Quoique le plus souvent il présente ses leçons sous une forme enjouée, comme lorsqu'il fait dire à Trimalchion dans un moment d'attendrissement comique : « mes amis, les esclaves « aussi sont des hommes ; ils ont sucé le même lait « que nous, » il sait trouver aussi pour des pensées sérieuses de graves accents, et une émotion sincère.

Nous en allons donner une preuve. A la suite de bien des aventures, le personnage principal du roman | se trouve sur un vaisseau où il court les plus grands dangers. Il y a rencontré des hommes qu'il a trompés et qui se préparent à tirer vengeance de ses perfidies. Cependant une tempête survient. Le vaisseau échoue, mais Encolpe parvint à

| Encolpe

Chapitre 115.

s'échapper. „ Le lendemain, dit il, comme nous
„ nous consultions pour savoir où porter nos pas en
„ sûreté, j'aperçois tout-à-coup un corps humain
„ que la vague faisait tournoyer et poussait au
„ rivage. Triste, je m'arrêtai, et, les yeux mouillés
„ de larmes, je considérai la mer perfide. Cet homme,
„ m'écriai-je, peut-être en ce moment, dans quelque
„ coin du monde, sa femme l'attend pleine de
„ confiance, et son fils aussi qui ne se doute pas
„ de la tempête. Peut-être a-t-il laissé un père à
„ qui en partant il a donné le baiser d'adieu.
„ Voilà les pensées des mortels, leurs vœux et leurs
„ espérances !(1) Je le pleurais comme un inconnu,
„ lorsque la mer tourna vers moi son visage, et je
„ reconnus celui qui me faisait trembler un peu
„ auparavant, cet implacable Lycas, jeté,
„ pour ainsi dire, à mes pieds. Je ne pus rete-
„ nir mes larmes, et me frappant avec force la
„ poitrine : Eh bien ! dis-je, où est maintenant
„ ton courroux, où sont tes emportements ? Te
„ voilà à la proie des poissons et des monstres de
„ la mer, et toi, qui tout-à-l'heure vantais l'étendue
„ de ton pouvoir, tu n'as pas seulement d'un si grand
„ vaisseau sauvé une planche pour échapper au
„ naufrage. Allez maintenant, mortels ; gonflez
„ vos cœurs de vastes pensées ; allez avec vos

(1) voilà comment l'homme nage sur les flots.

Je pense que le sens en: Voyez cet homme comme il flotte !

„ précautions, et ces richesses que vous avez acquises
„ par la fraude, arrangez-en l'emploi pour des
„ milliers d'années. Hier encore celui-là a
„ repassé ses comptes ; bien plus, il avait déjà dans
„ son cœur fixé le jour où il reverrait sa patrie.
„ Dieux et Déesses, comme le voilà loin du but !
„ Mais ce n'est pas seulement la mer qui tient
„ ainsi ses promesses ; cet autre fait la guerre, et
„ c'est la guerre qui le tue ; celui-ci offre à ses
„ Dieux ses hommages, et il est enseveli sous la ruine
„ de ses pénates. Celui-là tombe de son char, et
„ la secousse emporte tout-d'un-coup son âme ;
„ l'un étouffe à force de manger, l'autre se consume
„ faute de nourriture. A bien compter, on fait
„ naufrage partout. "

Voilà certes un morceau qui ne le cède ni en énergie, ni en émotion à ce que nous avons vu de plus beau dans Sénèque. On pourrait rapprocher aussi, à l'honneur de Pétrone, ses doctrines littéraires des préceptes qui se trouvent dans les Lettres à Lucilius. Les déclamateurs sont fort mal traités dans le Satyricon, et leurs puérils jeux de mots, leurs sentences vides et retentissantes ne trouvent pas grâce devant le goût sévère de Pétrone. Il a aussi exposé des idées fort élevées sur la peinture et la poésie, et la

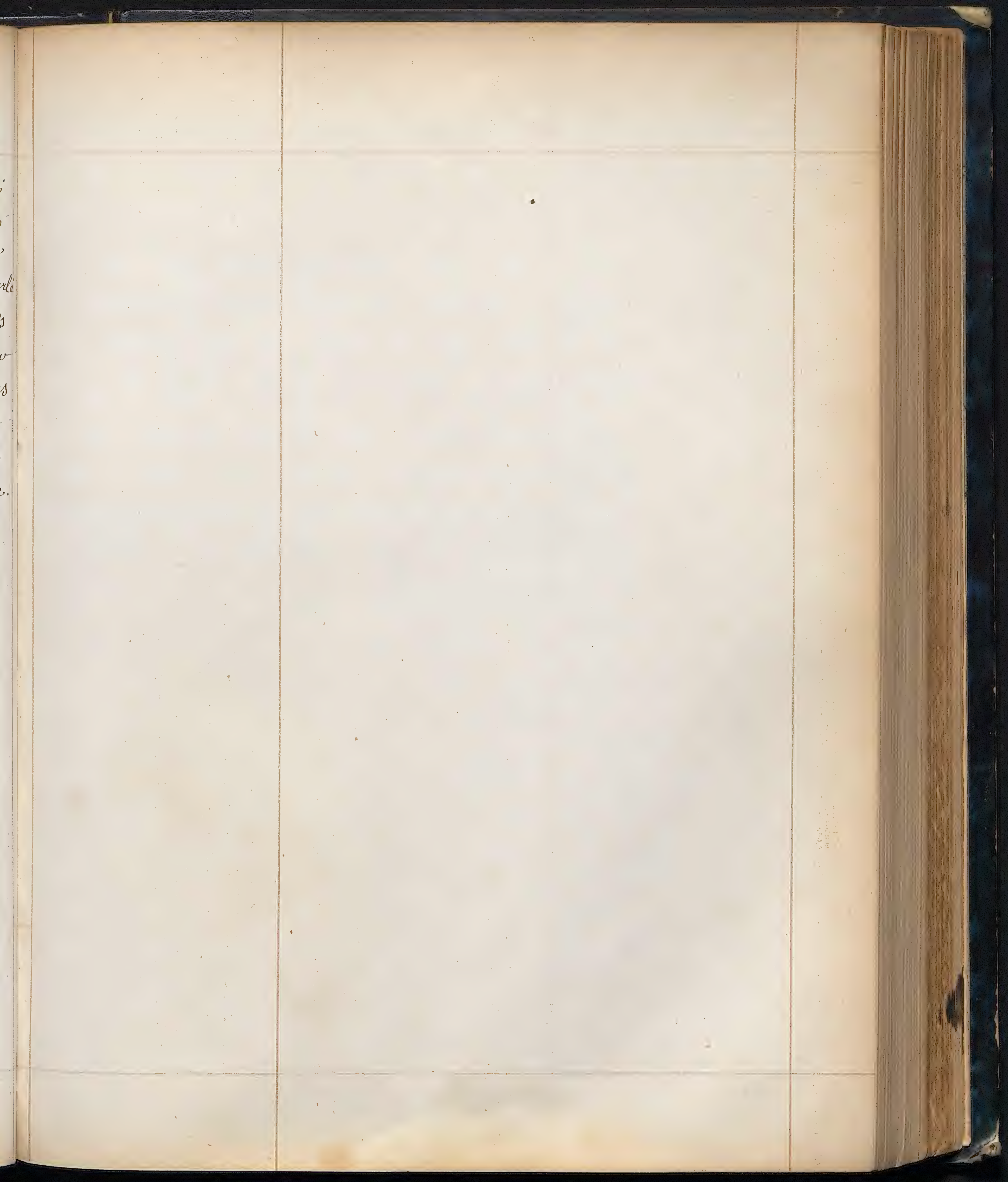
sûreté de son jugement, la vivacité de son esprit lui ont fait trouver parfois pour apprécier certains écrivains des expressions qui n'ont point péri. C'est lui qui, le premier, a vanté le bonheur soigné d'Horace: Curiosa felicitas. Enfin, littérature, philosophie, beaux arts, il a parlé de tout en homme de goût et de savoir.

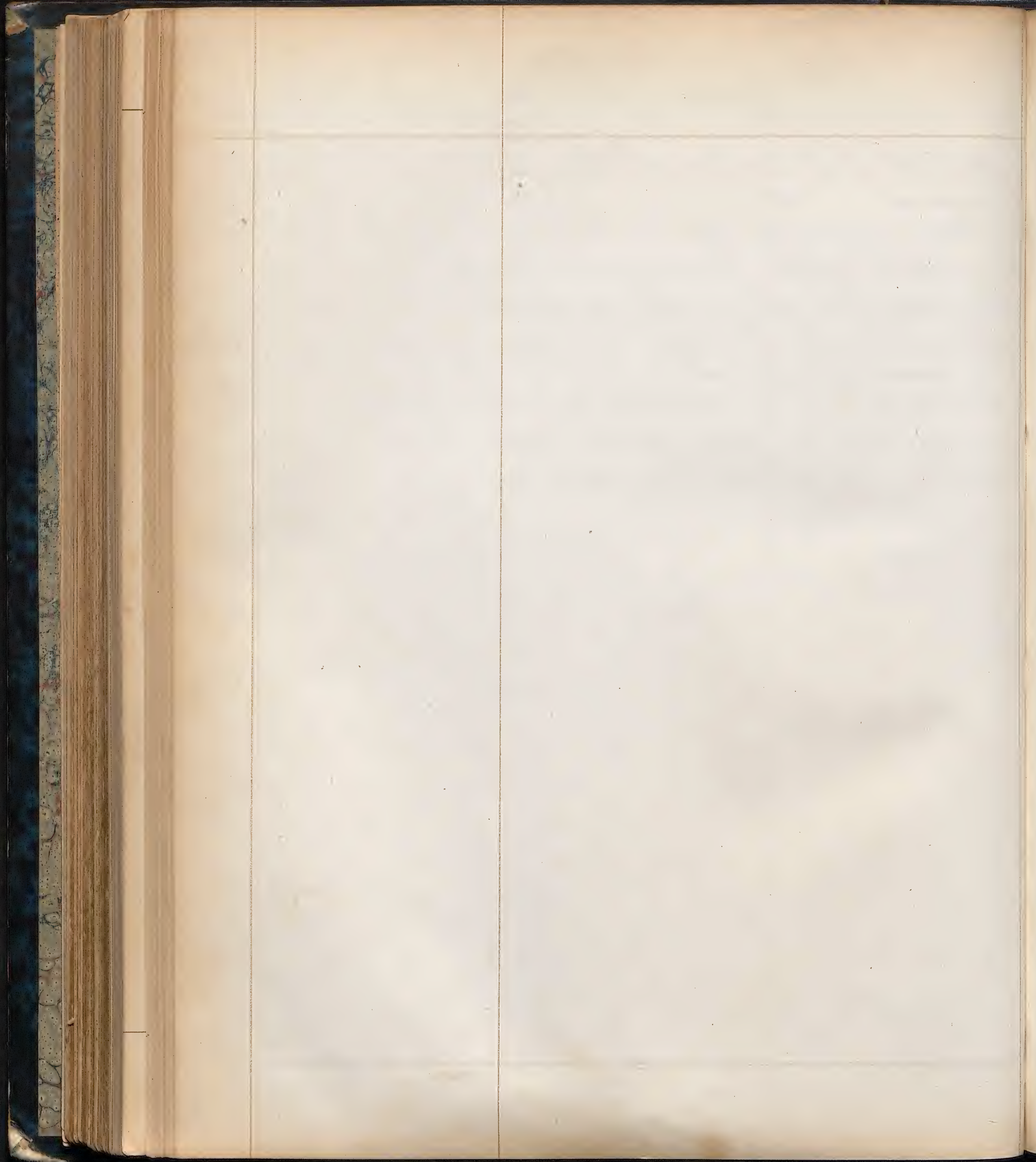
Quant aux préceptes de conduite que nous pouvons tirer du Satyricon, ils ne diffèrent guère de ceux qu'a recommandés Sénèque. Au fond, la morale d'Epicure ne s'éloigne pas beaucoup de la morale des Stoïciens. Nous pouvons regarder Pétrone et Sénèque comme deux honnêtes gens, en prenant ce mot dans le sens raffiné qu'il avait autrefois, et comme deux hommes de talent qui sous des formes diverses ont donné des conseils analogues. Peut-être, à ne considérer que l'écrivain, serions-nous tentés d'incliner vers Pétrone. Il gouverne mieux son esprit; il est plus maître de son sujet et de sa parole. Mais d'un autre côté sa sagesse est toute personnelle; il possède, il est vrai, la science de la vie et sait se diriger sans indécision au milieu des événements. Pour le reste il s'en inquiète peu. Il ne sent pas, comme Sénèque, le besoin impérieux de convertir les âmes et de propager ses croyances. C'est qu'il faut

Si j'ai dit cela, j'ai bien mal dit: Pétrone n'est certes pas un maître à suivre pour ce qui regarde la pureté des mœurs.

pour cela autre chose que du goût et du bon sens ; il faut une sagesse qui brûle de se communiquer, et comme une sorte de foi religieuse. Voilà ce qui n'a pas manqué à Sénèque. Sénèque a parlé et écrit pour les autres, et, au milieu des plus grands scandales de l'empire, il a élevé la voix en faveur de la vertu ; il a tenté de relever le courage des uns et de consoler les autres. Ce sont là ses plus beaux titres auprès de la postérité ; et c'est par là qu'il a, en quelque sorte, donné la main au Christianisme.

E. Carriot.





XIVe Leçon.

Pline l'ancien.

Préface de l'Histoire naturelle.

De l'esprit de Pline.

Beaucoup de soin dans la traduction très difficile de la préface de Pline. Les réflexions qui suivent sont jetées un peu négligemment; les idées demeurent obscures, faute d'être assez préparées et assez liées.

14.

Pline l'Ancien.
Préface de l'Histoire naturelle.
De l'esprit de Pline.

Après Sénèque et l'époque de Néron, nous rencontrons, pour représenter cette époque intermédiaire entre les Césars et Trajan, celle de Vespasien, un seul écrivain, Pline, le premier Pline, que nous connaissons, indépendamment de ses ouvrages, par deux lettres de son neveu (la 3e du livre III et la 16e du livre VI) Il nous paraît tel que nous le trouverons dans l'Histoire Naturelle; car Pline nous fera son portrait en nous parlant. Le sujet qu'il nous propose c'est donc l'Histoire Naturelle, ouvrage si considérable, si rempli, si effrayant par ce qu'il contient et dont il est plus facile d'étudier l'ensemble que le détail: car pour l'étudier en détail il faudrait la science universelle. D'ailleurs nous n'en aurions pas le temps. Nous consacrerons trois leçons à l'examen des ouvrages de Pline. Dans la première nous parlerons de sa personne, de son génie. Dans la seconde nous traiterons de la science antique, de la science telle que Pline nous la représente; et dans la troisième, de l'art tel que Pline aussi nous le fait connaître.

On est trop heureux dans l'histoire littéraire,

C'est plutôt l'expression moderne d'histoire naturelle qui ne s'entend pas bien ; mais

en général, mais particulièrement pour l'antiquité, de rencontrer des préfaces. Rien de plus précieux qu'une telle fortune. Les préfaces contiennent le secret de l'ouvrage ; elles nous font voir le milieu dans lequel il a été composé, les influences qui ont agi sur l'écrivain et en même temps ce qui lui est personnel. Cet avantage de trouver un ouvrage avec sa préface on l'a rarement dans l'antiquité où l'on faisait peu de préfaces. Pline en a fait une qui par les intentions qu'elle exprime et par la manière dont elle est écrite mérite d'être particulièrement étudiée. Cette préface est une dédicace, mais qui n'en conserve pas moins son caractère de préface au lecteur, pour nous servir d'une expression moderne. Elle est adressée à Titus, associé à l'Empire du vivant même de Vespasien. Il ne faudrait pas croire que la dédicace à Titus nous marque la date de l'ouvrage ; elle ne nous donne que celle de son achèvement. L'ouvrage de Pline est le travail de toute sa vie. Pline était un lecteur infatigable ; doué d'une santé robuste, il pouvait se livrer tout entier à son ardeur pour l'étude. Il prenait des notes, il classait ses souvenirs, ordonnait le fruit de ses lectures. Il avait composé de nombreux ouvrages dont il ne nous reste que son *Histoire Naturelle*. Ce titre d'*Histoire Naturelle* ne se comprend pas très bien.

l'expression antique ἱστορία φυσική, recherches ou étude sur la nature, s'entend très bien.

Pline n'entend point par là l'histoire naturelle, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. Son Histoire Naturelle est une encyclopédie ; c'est l'étude de la nature en général ; la science tout entière des choses extérieures. Cette histoire avait été commencée bien avant le moment où Pline écrivit sa dédicace à Titus. On en trouve la preuve au chapitre 59 du livre X qui fut composé à une époque où Agrippine régnait. Il est question dans ce chapitre des deux jeunes Césars, Britannicus et Néron. Voici le passage : « Agrippine, femme de l'empereur Claude, avait (ce qui ne s'était jamais vu) une grive qui imitait le langage humain, au moment où j'écrivais ceci. Les jeunes Césars avaient aussi un étourneau et des rossignols qu'ils apprenaient à parler grec et latin. » Ceci nous reporte à une assez grande distance de la préface placée en tête de l'ouvrage, dont nous allons donner la traduction. Il y a dans cette préface beaucoup de coquetterie et une grande recherche d'élégance qui font que certains passages ne sont pas toujours très traduisibles : (1)

(1) Je me suis beaucoup aidé de la traduction de Mr. ~~M~~ Littré : souvent même je me suis borné à la reproduire.

« Les livres de l'*Histoire naturelle*, ouvrage nouveau pour les Muses de vos Romains, dernier enfantement de ma plume, feront le sujet de cette lettre, un peu libre, très gracieux empereur (laissez-moi vous décerner ce titre qui vous convient si bien, puisque celui de Très Grand est attaché à la vieillesse de votre père. »

« Car vous avez toujours ajouté quelque prix à mes bluettes, »

« pour citer le mot de Catulle, mon pays (vous reconnaissez ce terme de soldat). J'ai besoin de m'appuyer en passant de l'exemple de ce poète qui, vous le savez, lors qu'on lui déroba ses premières serviettes de Sætabis, fit un petit éclat, voulant qu'on les estimât d'après ceux qui les lui avaient données, ses chers Veranius et Fabullus. De plus, grâce à la liberté que je prends, ma lettre arrivera à la publicité (Vous vous êtes plaint naguère qu'il n'en fût pas ainsi à propos d'une lettre non moins libre que celle-ci), et tout le monde saura sur quel pied d'égalité vos sujets vivent avec vous. Triomphateur, Censeur, six fois Consul, participant à la puissance tribunitienne, et (ce qui vous illustre encore davantage puisque c'est un service rendu à la fois à votre père et à l'ordre équestre) préfet du prétoire, voilà ce que vous êtes pour l'État, sans cesser d'être pour nous tel que vous étiez sous la tente du soldat.

deviendra un acte authentique

La grandeur de votre fortune n'a rien changé en vous ; elle vous a donné seulement le pouvoir de faire tout le bien que vous voulez. Aussi quand tous ces titres ouvrent aux respects des autres un accès auprès de vous, ils ne me donnent à moi qu'un surcroît d'audace pour vous honorer plus familièrement. Cette audace, vous vous l'imputerez, et ma faute, c'est à vous-même que vous devez la pardonner.

tandis que le respect de tous peut se prendre librement à tous ces titres, il ne me reste à moi, pour t'adresser un hommage plus intime que la hardiesse et l'indiscrétion.

Voilà donc toute honte bue, et je n'en suis pas plus avancé : car voilà que, par une autre voie vous reparaissez dans votre grandeur et, plus loin que vous ne le feriez avec le licteur, vous nous écartez avec l'appareil de votre génie. De quel autre dirait-on avec plus de vérité qu'en lui éclatent la force de la parole et l'éloquence de la puissance tribunitienne ? Comme votre voix tonne en louant un père ! Comme elle se plaît à l'éloge d'un frère ! Quelle hauteur dans la poésie ! O fécondité merveilleuse de votre esprit ! Vous avez voulu même imiter ‖ votre père, et vous y avez réussi. Mais qui pourrait sans effroi apprécier un tel mérite, près de se soumettre à votre jugement et à un jugement provoqué ? Car autre chose est de publier un ouvrage ou de vous le dédier nominativement. Dans le premier cas je pourrais dire : « Pourquoi me lisez vous,

‖ aussi (et non pas votre père seulement)

empereur ? C'est un ouvrage écrit pour l'humble vulgaire, pour la foule des laboureurs, des artisans, enfin pour ceux qui ne s'occupent point de littérature. Pourquoi vous constituer juge ? Quand je m'imposais ce travail, vous n'étiez pas sur la liste. Je vous savais trop grand pour croire que vous voulussiez descendre jusque là. D'ailleurs # le droit commun autorise à récuser même les savants. Ce droit de récusation, Cicéron en use, Cicéron, ce génie incomparable ; et, chose étonnante, il se sert de l'entremise d'un tiers :

« Ce que j'écris ici, j'en défends la lecture au docte Persius, je la permets à Junius Congus. »

Si Lucilius, qui le premier a appris à la plume à mordre, a cru pouvoir parler ainsi, et si Cicéron a emprunté ces mêmes expressions et cela en écrivant sa République, combien ne suis-je pas plus autorisé à récuser certain juge. Mais ce moyen de défense je me le suis enlevé par ma dédicace : car il est tout différent d'avoir un juge par le sort ou de le choisir soi-même, et l'on traite avec plus d'apparat un hôte invité qu'un hôte d'occasion. Lorsque Caton, cet ennemi de la brigue et qui s'applaudissait d'un échec comme d'un honneur obtenu recevait, dans le feu des élections les sommes que les candidats déposaient entre ses mains,

Quand je mettais ce travail au concours, en adjudication, hanc operam, c'est à dire lectionem hujus operis, vous n'étiez pas sur la liste de ceux que j'appelais à me lire.

Il y a un droit de récusation en critique comme en justice.

il le fait par l'organe d'un tiers [de Lucilius]

je ne désire pas qu'il soit lu de Persius, mais ...

ceux-ci fournissaient par cette démarche la preuve la plus irrécusable d'intégrité qu'il y eût au monde. De là cette célèbre exclamation de Cicéron : „ Heureux Caton, à qui personne n'ose demander une chose injuste ! „ Quand L. Scipion l'Asiatique en appelait aux Tribuns, au nombre desquels était Gracchus, il témoignait par là qu'il se soumettait au jugement même d'un ennemi. Tant il est vrai qu'en choisissant son juge, on en fait le suprême arbitre de sa cause ! De là vient ce qu'on nomme Appel.

Vous, placé au faîte le plus élevé parmi les hommes, vous qui joignez à une incomparable éloquence une érudition sans bornes, ceux-là même qui viennent Vous saluer ne Vous approchent, je le sais, qu'avec un respect religieux. Et voilà pourquoi à tant d'autres soucis s'ajoute pour moi le souci immense de ne Vous rien offrir qui ne soit digne de Vous. Mais aux Dieux mêmes les campagnards et beaucoup de nations ne font offrande que de lait et de gâteaux salés, n'ayant point d'encens, et jamais on n'a reproché à personne d'honorer les Dieux selon ses moyens. Un surcroît de témérité chez moi c'est de Vous dédier un livre dont le travail est si peu relevé. Il n'a point de place pour le génie, d'ailleurs fort médiocre en moi. Il n'admet ni digressions, ni discours ou entretiens, ni aven-

-tures

Ce passage est bien à remarquer.

merveilleuses, ni événements variés, ni autres particularités qui font la récréation de l'écrivain et le charme du lecteur. Matière stérile, la nature, c'est-à-dire ce qu'on voit tous les jours, y est représentée, et encore dans ce qu'elle a de plus bas, si bien que j'ai dû employer quantité de termes de la campagne, de mots étrangers, barbares même, ou qu'il est besoin de faire précéder d'une excuse. Ajoutons que la voie où j'entre n'est pas frayée par les auteurs, ni de celles où l'esprit aime à s'engager. Nul chez nous n'a fait pareille tentative, nul chez les Grecs n'a embrassé seul tant d'objets. Nous cherchons pour la plupart les agréments de l'étude: aussi les œuvres qui passent pour traiter de choses très ardues demeurent dans l'obscurité et les ténèbres. De plus il me faut toucher à tout ce que les Grecs renferment dans le mot d'Encyclopédie; et cependant il est des points ignorés ou que la subtilité a rendus incertains; d'autres ont été traités si souvent qu'ils ont amené le dégoût. C'est une entreprise difficile que de donner à ce qui a vieilli de la nouveauté, à ce qui est nouveau de l'autorité, à ce qui est terne du brillant, à ce qui est obscur de la lumière, à ce qui est dédaigné de la faveur, à ce qui est douteux du crédit, à chaque chose enfin sa nature, et à la nature tout ce qui lui appartient

Aussi quand je manquerais le but, il me serait assez beau et assez glorieux d'avoir voulu y atteindre.

Pour moi je pense qu'un intérêt particulier doit s'attacher dans les lettres à ceux qui ont préféré le mérite d'être utiles à l'avantage de plaire. C'est le parti que j'ai déjà pris moi-même dans d'autres ouvrages. Et, je l'avoue, je m'étonne d'entendre Tite-Live, cet écrivain si illustre, au début d'un chapitre de son Histoire qu'il commence à l'origine même de Rome, déclarer « qu'assez de gloire lui est acquise et qu'il pourrait s'arrêter si son esprit ennemi du repos ne trouvait un aliment dans le travail. A coup sûr il eût mieux valu écrire pour la gloire du nom romain et d'un peuple vainqueur des nations que pour la sienne propre ; il eût été plus méritoire de persévérer par amour pour l'ouvrage même, non pour sa satisfaction personnelle, et de travailler non pour soi, mais pour le peuple romain.

Vingt mille faits dignes d'étude (car les livres doivent être des trésors, comme dit Domitius Pison), vingt mille faits, fruit de la lecture d'environ deux mille volumes, dont un bien petit nombre est entre les mains des savants à cause de l'obscurité de la matière, et qui proviennent de cent auteurs de choix, ont été renfermés en

trente six livres avec l'addition de beaucoup de choses ou ignorées de nos devanciers ou découvertes depuis par la civilisation. Sans doute, moi aussi, j'ai fait de nombreuses omissions ; je suis homme ; mon temps est pris par des fonctions publiques, je m'occupe de ce travail à mes moments de loisir, c'est-à-dire pendant la nuit : car n'allez pas croire que je perde un instant des heures que je Vous dois. Je Vous consacre les jours ; j'arrange avec le sommeil les intérêts de ma santé, n'y eût-il d'autre satisfaction pour moi, quand je m'amuse [II], à ces compositions, que de vivre quelques heures de plus. Et en effet vivre c'est veiller.

Comme Vous avez mis Vous jusqu'ici pour Titus seul, il faudrait marquer ici de quelque manière qu'il s'agit de la famille impériale tout entière, ou du moins des deux empereurs.

[II] musinamur, c'est le mot de Varron)

Si tous ces motifs et toutes ces difficultés me défendent de rien me promettre, Vous, en me permettant de Vous écrire, vous me rendez l'assurance. Là est le gage du succès de mon livre ; là en est la recommandation. Que d'objets ne paraissent précieux que parce qu'ils sont dédiés dans les temples ! Au reste j'ai parlé de Vous tous, votre père, votre frère et vous – dans un ouvrage exprès où j'ai commencé l'histoire de notre temps au point où s'arrête Aufidius Bassus. Où est-il, cet ouvrage, dites-vous ? Il est achevé ; il attend la sanction du temps, et d'ailleurs mon intention a toujours été d'en remettre la publication à mon héritier, de peur qu'on ne m'accusât,

moi vivant, d'avoir donné quelque chose + à l'ambition:
aussi je souhaite bon succès à ceux qui me préviendront comme à ceux qui me suivront et qui, je le sais, entreront en lice avec nous comme nous l'avons fait nous mêmes avec nos devanciers.

+ à l'esprit de courtisan.

Et en cela (en ne publiant pas) je favorise ceux qui peuvent nous gagner de vitesse, même ceux qui viendront après nous.

Vous aurez une preuve de cette humeur dont je suis en lisant en tête de cet ouvrage le nom des auteurs que j'ai consultés. C'est, en effet, je pense, la marque d'un bon esprit et d'un naturel plein d'une candeur honorable, de déclarer quels sont ceux qui nous ont été utiles: ce que n'ont pas fait ceux que j'ai eus entre les mains. Car sachez qu'en comparant les auteurs j'ai surpris ceux d'entre eux qui font le plus autorité, les plus récents, transcrivant les anciens mot pour mot et sans les nommer; bien éloignés du courage de Virgile qui lutte avec ses modèles; de la franchise de Cicéron qui, dans sa République, se déclare l'imitateur de Platon; qui dans sa Consolation sur la mort de sa fille, dit: « J'ai suivi Crantor, et qui avoue ce qu'il doit à Panétius, dans ses Offices, ouvrages dignes, vous le savez, d'être appris par cœur, et non pas seulement d'être feuilletés chaque jour. C'est le fait d'une âme coupable et d'un esprit malheureux d'aimer mieux être pris en flagrant

délit de vol que de rendre un prêt, d'autant plus qu'il faut finir par le rendre et avec usure.

d'autant plus qu'alors au lieu de devoir seulement l'intérêt, il arrive qu'on doit le capital même.

Les Grecs ont un merveilleux bonheur dans le choix de leurs titres. Les uns ont intitulé leurs livres κηρίον, pour faire entendre que c'était un rayon de miel; les autres, κέρας Ἀμαλθείας, corne d'abondance, titre sur lequel on s'attendrait à trouver chez eux jusqu'à un merle blanc; et tant d'autres titres : Champs de Violettes, Muses, Pandectes, Manuels, Prairies, Tablettes, qui seraient capables de vous faire manquer à une assignation. Mais, une fois entrés là, Dieux et Déesses, dans quel vide vous vous trouvez ! Nos Romains, plus grossiers, intitulaient leurs ouvrages : Antiquités, Exemples, Arts; les plus facétieux, Elucubrations (de lucubratio) titre digne en effet de Bibaculus. Varron a mis un peu d'affectation dans le titre de deux de ses satires, Sexculixes et Flexibula. Chez les Grecs Diodore mit trêve à ce badinage, et donna le nom de Bibliothèque à son histoire. Apion le grammairien, celui que Tibère appelait la Cymbale du monde et qu'on pourrait plutôt appeler la trompette de sa propre renommée, a écrit qu'il immortalisait ceux à qui il adressait quelque chose. Pour moi, je ne me repens

Reservoir — épée de chevet

piquants

l'Ulysse et demi.

Quant à Flexibula, ou Flexabula, ou Flextabula, on n'est fixé ni sur le mot, ni sur ce qu'il veut dire. (Voir l'éd. d'Ohler des fragm. de la Ménippée page 130).

rien n'est certain et qu'il n'y a rien à la fois de plus misérable et de plus orgueilleux que l'homme."

Il rivalise avec Lucrèce dans le morceau célèbre sur l'homme naissant.

(Livre VII, 1.)

" Hominem tantum nudum et in nuda humo, natali die abjici ad vagitus statim et ploratum, nullum que tot animalium aliud ad lacrymas et has protinus vitæ principio ..... Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, et omnium membrorum nexus; itaque feliciter natus jacet, manibus pedibus que devinctis, flens animal cæteris imperaturum et a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est." " ..... " Et il semble qu'il fasse amende honorable à la nature pour cette seule faute d'être né."

Il faut remarquer la revue des grands génies, l'homme de lettres s'y décèle. Le portrait de Cicéron est un hymne plein d'enthousiasme pour le génie de l'éloquence:

" Tu parles, et les tribus renoncent à la loi agraire, c'est-à-dire à leur subsistance: tu conseilles, et, pardonnant à Roscius la loi sur les places du théâtre, elles souffrent avec patience qu'on leur assigne des sièges qui les séparent des autres ordres; tu pries, et les fils des proscrits rougissent de demander les magistratures. Devant ton génie a fui Catilina: c'est

toi qui as proscrit Marc Antoine. Salut! toi qui le premier fus appelé père de la patrie; qui le premier as mérité le triomphe sans quitter la toge, et la palme de la victoire par la parole; toi le père de l'éloquence et des lettres latines; toi qui selon le témoignage du dictateur César, jadis ton ennemi, as obtenu un laurier plus beau que tous les triomphes; car il est plus glorieux d'avoir reculé si loin par le génie les bornes du génie romain que celles de l'empire, par toutes les autres qualités de l'esprit réunies."

(incorrect)

Le portrait de César est tracé par un homme qui savait en apprécier le génie; en même temps c'est quelque chose de nouveau dans la littérature latine. Au temps d'Auguste et dans les années qui suivirent son règne la gloire du dictateur ne fut pas célébrée. C'est seulement quand la mort de Néron donna au monde quelque satisfaction, que la liberté salua le grand homme. De même, pendant la durée de la domination macédonienne, les lettres grecques se taisent sur la gloire d'Alexandre. Son nom ne se trouve qu'une fois dans Théocrite. C'est plus tard qu'il fut salué par la postérité.

je crains de m'être trompé en parlant ainsi. Je pensais à Virgile et à Horace qui en disent si peu sur César. Mais Velleius Paterculus le célèbre tout autant que Pline. Seulement ce n'était déjà plus sous Auguste dont la majesté présente semblait offusquée par la gloire de César.

Pour apprécier tout le talent de Pline, il faut lire ses descriptions. Nous choisirons entre autres la description du rossignol:

(1) " Le rossignol pendant quinze jours et quinze nuits consécutives, au moment où le feuillage des arbres s'épaissit, fait entendre sans repos son ramage : cet oiseau n'a pas moins de droits à notre admiration. D'abord quelle voix dans un si petit corps ! — Quelle haleine infatigable ! Puis c'est le seul dont le chant soit modulé suivant une science parfaite de la musique : tantôt il le prolonge d'une haleine soutenue, tantôt il le varie en inflexions, tantôt il le coupe de batteries, tantôt il l'enchaîne en roulades, tantôt il le soutient en reprenant haleine, tantôt il le voile à l'improviste, tantôt encore il gazouille avec lui-même : plein, grave, aigu, précipitant les sons, les filant, les saccadant à son gré, et passant des notes les plus élevées, aux moyennes et aux plus basses. (2) Bref, en un si petit gosier, se trouve ce que l'art humain a su tirer des flûtes les plus parfaites."

" Luscinis diebus ac noctibus continuis

---

(1) La traduction de Guéroult est légère et inexacte : nous reproduisons celle de Mr. Littré, qui suit de plus près l'original.

(2) Je change ici quelques mots de la traduction qui me semblent trop techniques : « prenant le dessus, le milieu et la basse. »

quindecim garrulus sine intermissu cantus, densante se frondium germine, non in novissimum digna miratu ave. Primum tanta vox in tam parvulo corpusculo, tam pertinax spiritus. Deinde in una perfecta musica scientia modulatus editur sonus; et nunc continuo spiritu trahitur in longum, nunc variatur inflexo, nunc distinguitur conciso, copulatur intorto: promittitur revocato, infuscatur ex inopinato, interdum et secum ipse murmurat: plenus, gravis, acutus, creber, extensus; ubi visum est, vibrans, summus, medius, imus... »

(Livre X, 43)

Si nous ouvrons après cette lecture l'Histoire naturelle d'Aristote, nous sommes frappés de la différence de ton. Dans Pline nous voyons la description littéraire remplacer la description scientifique. On voit l'écrivain qui s'écoute, qui fait effort pour rendre avec bonheur toutes les variétés et les nuances que son observation a saisies. Dans Pline naît le style descriptif qui doit s'épanouir dans Buffon et dans son collaborateur Guénaud de Montbéliard. Ce dernier a imité et quelquefois traduit le passage que nous venons de citer; et les traces de mauvais goût qui se rencontrent dans sa peinture du rossignol nous apprennent à être plus indulgents pour Pline:

« Ce coryphée du printemps se prépare-t-il

à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants, batteries vives et légères ; fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût ; accents plaintifs, cadencés avec mollesse ; sons filés sans art, mais enflés avec âme, sons enchanteurs et pénétrants, vrais soupirs d'amour et de volupté, &c. "

La dernière page du grand ouvrage de Pline manquait : on l'a trouvée il y a 20 ans. Elle se termine par une sorte de péroraison, un salut à la nature :

" Salut, ô nature, mère de toutes choses, et sois-moi propice de ce que seul des Romains je t'ai célébrée tout entière ! "

" Salve, parens rerum omnium, Natura, teque nobis Quiritium solis celebratam esse

numeris omnibus tuis, fave."

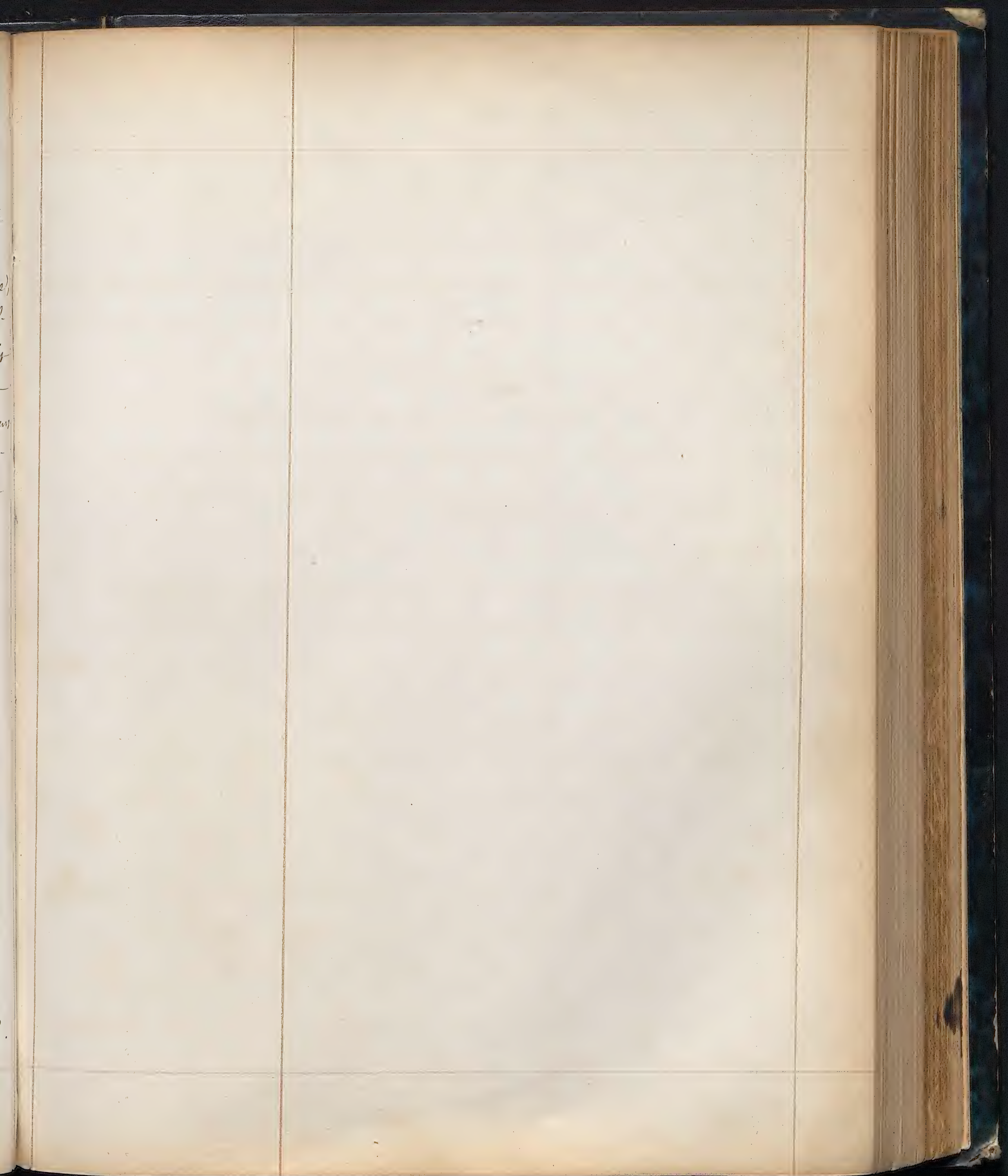
Il y a dans ces dernières paroles une émotion sévère qui se communique.

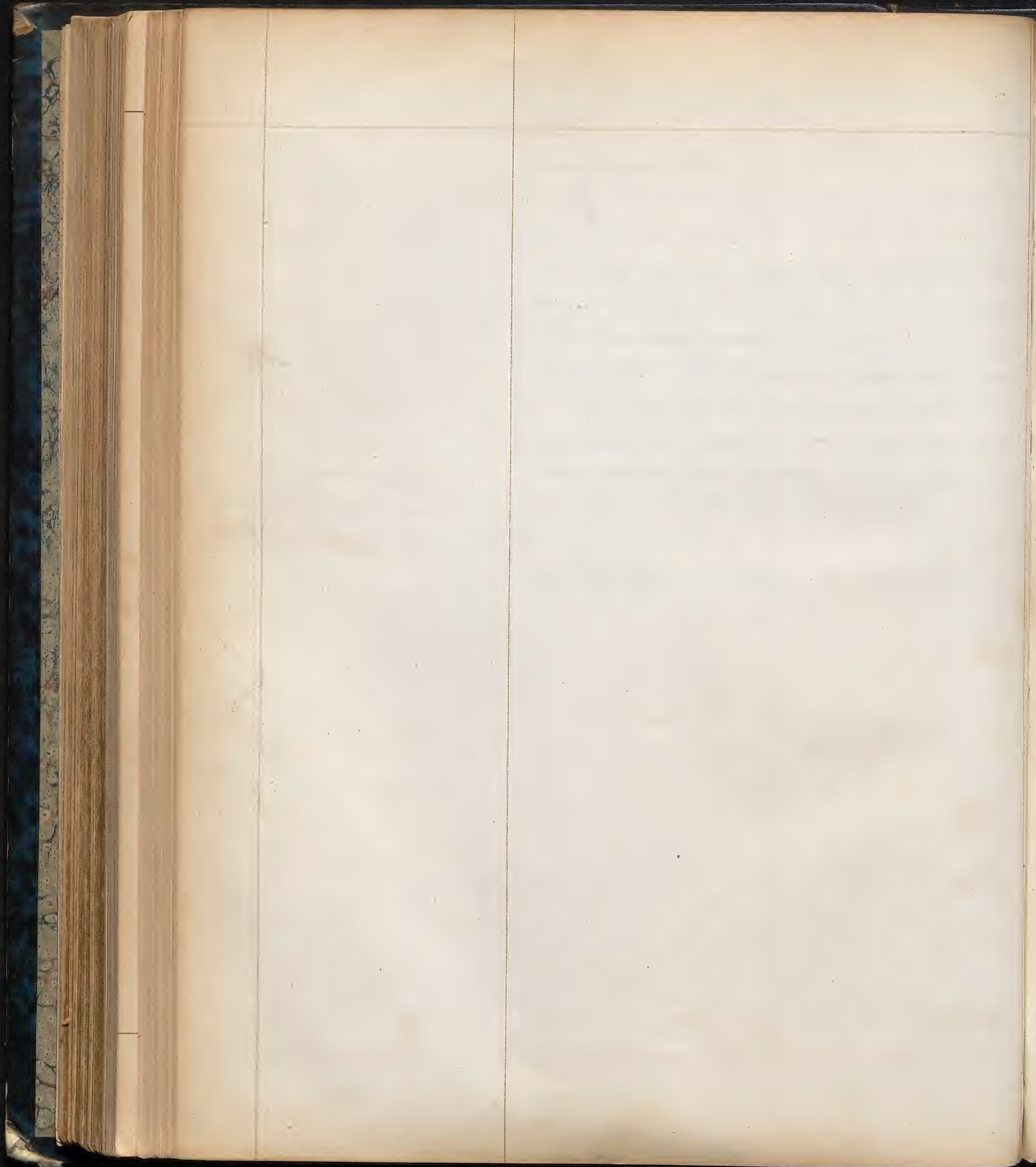
Notre impression dernière après cette rapide étude, c'est que la science de Pline est bien pauvre et quelquefois bien puérile, mais qu'il fait preuve d'un esprit remarquable. Il n'est pas au-dessous par l'esprit du vaste sujet dont il étend encore le cadre : souvent il en parle avec grandeur, et nous pouvons lui appliquer ces mots qui servirent d'épigraphe à la statue de Buffon :

d'inscription ; épigraphe ne se dit que des textes inscrits en tête d'un livre.

Majestati Naturae par ingenium.

L. M. Grenier.





XVIIe Leçon.

Quintilien.

De la Rhétorique ancienne.

De l'Institution oratoire de Quintilien.

Des jugements de Quintilien. – Sa critique littéraire.

rédaction intelligente, mais un peu rapide. — quelques négligences.
15.

Quintilien.
De la rhétorique ancienne.
De l'*Institution oratoire* de Quintilien.
Des jugements de Quintilien. — Sa critique littéraire.

Le nom de Quintilien n'est pas un des noms les plus éclatants de l'histoire littéraire, mais c'est un des plus populaires; des plus autorisés, des plus classiques. Cela tient d'abord au sujet de son ouvrage: un livre, où l'art de parler, et par conséquent, l'art d'écrire est si curieusement étudié; intéresse quiconque s'occupe de littérature. Ensuite, les livres qui régentent le public ont presque toujours fait fortune; le ton de maître que prend Quintilien lui a donné de l'autorité sur les esprits; c'est de là que vient également le respect qui s'attache aux noms de Malherbe et de Boileau.

Quintilien avait cette autorité, de son vivant même, comme maître d'éloquence. D'ailleurs l'art qu'il enseignait, il le pratiquait lui-même avec succès; Quintilien excellait comme orateur, comme avocat:

" Gloria romanae, Quintiliane, togae."
(Martial).

Il était naturel que Quintilien fût de son temps l'objet d'une vive admiration. Son *Institution oratoire* est un livre fait pour un homme qui croit à l'efficacité de son art, pour un public qui y

croit aussi. Mais sa réputation diminuera nécessairement, à mesure que l'on aura moins de foi dans l'art qu'il enseigne. Si l'on cherche dans la rhétorique des moyens arrêtés et déterminés pour composer un discours, c'est à Quintilien qu'il faut s'adresser comme au meilleur maître d'éloquence qui se puisse trouver. Mais si l'on doute de cette espèce d'industrie du discours, et qu'on fasse une part plus grande à l'inspiration et aux circonstances dans l'œuvre de l'orateur ; si l'on croit que l'éloquence ne s'enseigne pas au moyen de procédés et de règles, et qu'on demande plutôt à la rhétorique une analyse de certaines facultés de l'esprit dont le secret est étudié philosophiquement, alors on ira chercher la rhétorique dans Aristote, plutôt que dans Quintilien. Aujourd'hui, nous croyons moins que les anciens à l'industrie, au savoir-faire, au métier dans les choses de l'esprit, dans l'éloquence comme dans la poésie ; nous reconnaissons bien que tel auteur dramatique de nos jours peut entendre les finesses du métier mieux que Molière ; mais il y a quelque chose que nous plaçons au dessus du savoir-faire, que le savoir-faire ne supplée pas et ne peut pas donner. L'éloquence nous paraît surtout le développement naturel d'une faculté de l'esprit ; aussi nous donnons

en général

peu de crédit à la rhétorique telle que l'entendaient les anciens, et partant nous avons moins d'admiration pour Quintilien qu'ils n'en avaient ; c'est là quelque chose qui est propre à l'esprit moderne, et en particulier à l'esprit français ; Rollin sentait déjà ce que, dans la rhétorique de Quintilien, il y avait de superflu pour les modernes, et, en donnant une édition de l'*Institution oratoire*, il l'abrégeait.

Ce serait une chose curieuse à connaître, et en même temps utile à étudier, que la rhétorique de Quintilien examinée en détail ; mais cette étude serait longue, et, forcés comme nous le sommes de nous restreindre, nous nous bornerons à traiter rapidement les quatre points suivants :

1°. De la rhétorique ancienne, et de la rhétorique romaine, en particulier.

2°. Des doctrines propres de Quintilien, s'il en a.

3°. De ses jugements, de sa critique littéraire

4°. De sa personne, de son caractère.

1° De la rhétorique ancienne, et, de la rhétorique romaine, en particulier.

Jetons un coup d'œil sur ce que la rhétorique ancienne a de plus singulier pour nous, et

ce qui provoque le plus notre surprise : « l'étonnement est le commencement de la science. » (1)

Le premier caractère de la rhétorique ancienne, c'est la foi qu'elle avait en elle-même. On sait quelle était chez les anciens l'importance de la parole, cette puissance qu'on exerçait toute la vie, et à laquelle on se préparait toute la vie. Aussi le but suprême de l'éducation d'un jeune romain était-il presque de le former à la parole ; et l'ouvrage de Quintilien est comme une sorte d'Emile, ou de livre d'éducation, où il s'agit de former non pas un homme, mais un orateur (institutio oratoria). Ce qui donnait encore à la rhétorique plus d'importance qu'elle n'en a chez nous, c'est qu'on s'occupait plus de la parole pour elle-même, que l'orateur était plus artiste. Il y avait d'ailleurs plus de solennité que chez nous dans les usages de la parole : l'orateur parlait dans des circonstances solennelles, paraissant devant la foule comme sur un théâtre, et débitant son discours sur un ton qui devait être assez éloigné du ton ordinaire. L'éloquence politique, telle que nous l'avons vue dans nos assemblées délibérantes, ne donne qu'une idée assez imparfaite de ce qui se passait chez les anciens ;

(1) Aristote.

elle se produisait sur un moins grand théâtre que chez eux ; ce qui doit s'en rapprocher le plus, c'est notre éloquence de la chaire.

L'importance de la parole donnait donc une grande importance à la rhétorique. On se préparait à la parole par des exercices de toutes sortes. Voici les principaux : l'un de ces exercices consistait à confirmer un fait, ou à le détruire : « Opus destruendi confirmandique narrationes, quod ἀνασκευή et κατασκευή vocatur. » On demandait, par exemple, « s'il était croyable qu'un corbeau se fût placé sur la tête de Valerius pendant qu'il combattait, pour frapper du bec et des ailes le Gaulois, son ennemi, au visage et aux yeux. » — « Il y a là, dit Quintilien, ample matière à discuter pour ou contre. » On demandait encore ce qu'il fallait penser de la louve de Romulus, de l'Egérie de Numa, du serpent qui avait, disait-on, donné naissance à Scipion. Un autre exercice consistait à faire l'éloge des gens de bien, et à censurer les méchants ; un autre à comparer entre eux deux personnages historiques pour voir lequel était le meilleur, ou le plus mauvais. Aujourd'hui, il ne se fait plus guère de ces parallèles ; on sent tout d'abord qu'il y a là quelque chose d'artificiel. Parmi

Voir Quintilien, (II. 4)

(II. 4. §. 18.)

les exercices de l'école, il y avait encore les lieux-communs, les déclamations contre un vice en général, contre le joueur, le débauché, l'adultère ; et pour donner au sujet quelque chose d'un peu plus particulier, comme le dit Quintilien, contre l'adultère aveugle, par exemple (<u>adulter</u> cæcus) ; les déclamations pour le luxe, pour l'amour, déclamations paradoxales, contre des lieux communs, mais qui devenaient facilement elles-mêmes des lieux communs. Enfin, l'un des exercices les plus féconds, suivant Quintilien, était les thèses qui consistaient à exposer, par exemple, laquelle est préférable de la vie de la campagne ou de celle des villes ; s'il faut rechercher les charges publiques ; s'il faut se marier, etc. ; pourquoi Cupidon était représenté sous la figure d'un enfant, et d'un enfant ailé, qui tient un flambeau et des flèches. On voit par ces exercices que la rhétorique des anciens était plus artificielle que la nôtre ; qu'on se préoccupait plus de l'art de bien dire que du fond même des choses ; qu'on cultivait la parole pour elle-même ; qu'on regardait presque l'éloquence comme le seul but de l'orateur, au lieu de la considérer comme un moyen pour arriver à une certaine fin. L'orateur n'est pas seulement un artiste, c'est un homme d'action, et il ne doit pas rechercher

l'éloquence pour elle-même, indépendamment du but qu'il s'agit pour lui d'atteindre.

Ce caractère artificiel de l'éloquence, qui se manifeste dans l'Institution oratoire, n'est nulle part plus marqué qu'en ce qui regarde l'action. On voit que l'orateur devait s'exercer dans cette partie de son art comme un véritable acteur ; les études minutieuses que Quintilien exige de lui nous paraîtraient même de trop pour un acteur. Il reconnaît sans doute que les exercices pour lesquels les chanteurs (phonasci) préparent et façonnent en quelque sorte leur voix ne sont pas absolument ceux qui conviennent aux orateurs ; il ne veut pas que l'éloquence soit trop artificielle, mais formée comme il l'entend elle l'est encore beaucoup, et, s'il était un des plus réservés à cet égard, on peut juger de ce qu'étaient les rhéteurs chez les anciens. Assurément la voix, le geste, en un mot les moyens extérieurs dont l'orateur peut disposer ont leur prix, et ne doivent pas être négligés ; ils contribuent à l'effet de l'éloquence, mais il ne faut pas en exagérer l'importance et vouloir que l'orateur y donne trop de soin, au risque de sacrifier l'essentiel. La longue énumération que fait Quintilien des soins nécessaires à l'orateur pour préparer sa voix ; et les prescription

(XI, 3)

(XI, 3 ; § 14-61.)

minutieuses qu'il lui donne, nous montrent ce qu'on attendait de l'orateur. On attachait beaucoup de prix aux moyens extérieurs, et par exemple une voix forte et puissante était une qualité des plus estimées. Quintilien nous raconte à ce sujet des prouesses d'orateur, qui ne seraient plus aujourd'hui de bien grands titres, même pour ceux qui font le plus de cas des moyens extérieurs. Il dit de

(XII, 5, § 6.) Trachalus, orateur de son temps : « Un jour qu'il plaidait dans la basilique Julia ....., au milieu du tumulte des quatre tribunaux qui y étaient assemblés suivant l'usage, et des voix confuses et bruyantes dont l'enceinte retentissait, il se fit entendre et comprendre, et, ce qui fut le plus blessant pour les autres avocats qui plaidaient en même temps, applaudir des quatre tribunaux à la fois. »

Les anciens cherchaient l'artificiel en

(XI, 3, § 74) toutes choses. Ainsi, au théâtre, comme nous l'apprend Quintilien, sur le masque de ce que nous appellerions aujourd'hui les pères nobles, il y avait deux sourcils différents, l'un relevé, l'autre au repos (altero erecto, altero composito), l'un exprimant la colère, l'autre le calme, et l'acteur devait en se tournant montrer l'un ou l'autre au public, suivant qu'il avait

à paraître calme ou courroucé. C'est de même, dit Quintilien, que l'orateur devait apprendre par l'exercice à composer son visage suivant l'effet qu'il voulait produire.

Le geste était encore l'objet d'une étude toute particulière de l'orateur ; aussi Quintilien, qui ne veut laisser son élève au dépourvu en rien, lui fait toutes sortes de recommandations à ce sujet, et entre dans des détails d'une précision étrange : il veut tout marquer ; il prend, si l'on peut le dire, l'orateur par le bras, et lui fait faire tous les gestes dont il doit accompagner ses paroles. Il y a tel geste pour l'exorde, tel autre pour la narration, tel autre pour l'accusation ; tous ces gestes, Quintilien les décrit avec une telle précision, qu'il serait beaucoup plus facile de les figurer avec la main que de les exprimer par des paroles : "Le geste le plus commun, dit-il, consiste à ramener le doigt du milieu sur le pouce, en déployant les trois autres ; il convient surtout à l'exorde : on avance alors légèrement la main, en la promenant doucement à droite et à gauche, en même temps qu'on porte d'une manière presque insensible la tête et les épaules du même côté que la main ; ce geste est d'un effet assuré dans la narration, mais alors le bras doit être un peu plus porté en avant." — "Est- (XI, 3, § 92)

autem gestus ille maxime communis, quo medius digitus in pollicem contrahitur explicitis tribus, et principiis utilis cum leni in utramque partem motu modice prolatus, simul capite atque humeris sensim ad id, quo manus feratur, obsecundantibus; et in narrando certus, sed tum paulo productior."

Quintilien vient de décrire, et, pour ainsi dire, de dessiner le geste qui convient le mieux au discours calme et modéré; il cherche un exemple auquel son précepte puisse s'appliquer. "C'est ainsi, dit-il, que devait commencer Démosthène (XI, 3 § 97) dans l'exorde calme et posé de son discours Pour Ctésiphon; c'est là le mouvement que Cicéron devait donner à sa main, lorsqu'il disait (dans l'exorde du Pro Archia): "Si, Judices, ingenii mei, quod sentio quam sit exiguum...."

Quintilien donne encore, dans le même (XI, 3 § 137-150) chapitre, toutes sortes de préceptes sur la manière de porter la toge. Il ne fait grâce d'aucun détail; il prévoit, il arrête, il prescrit tout à l'avance; il compte, pour ainsi dire, à l'orateur tous les plis de sa toge. Il est vrai qu'il avouera qu'en certains cas "un beau désordre est un effet de l'art"; mais en général, il veut que tout soit compassé. Il donne des préceptes sur le ton que doit prendre l'orateur, et lui

marque en quelque sorte toutes les notes sur lesquelles il doit débiter son discours ; comme si l'orateur ne pouvait pas de lui-même trouver tout ce que Quintilien prend tant de soin de lui indiquer, et ne savait pas faire usage de sa voix, si on ne lui disait comment il doit s'en servir.

Quand l'éloquence est ainsi artificielle, quand la parole est prisée pour elle-même et que l'orateur, uniquement occupé du soin de bien dire, et de ses succès de beau parleur, oublie les intérêts sérieux qui lui sont confiés, alors il se laisse facilement entraîner à oublier aussi les lois morales qui devraient le diriger. Aussi Quintilien n'est-il pas toujours très scrupuleux sur les moyens qu'il conseille à l'orateur. « C'est une

(V, 7, §. 13) grande affaire, dit-il, que de préparer les témoins, et il faut les travailler long-temps en particulier, avant de les produire au tribunal, et les éprouver par des questions semblables à celles que pourrait leur adresser l'adversaire. — Ainsi préparés, ils ne tomberont pas en contradiction avec eux-mêmes, ou, s'il leur arrive de broncher, une question faite à propos par celui qui les a produits, les remettra en bon chemin."
« On doit toujours bien prendre garde d'être trompé par les témoins dont on veut se servir, et

surtout, ajoute-t-il, s'ils s'engagent à mentir". " In iis qui se dicturos quae falsa sunt polli-centur " ; "car ils sont plus sujets à changer de dispositions par un sentiment de repentir, ils sont plus suspects dans leurs promesses, et, lors même qu'ils seraient fidèles, plus faciles à démonter." Quintilien indique comment l'accusateur doit s'y prendre pour interroger les témoins, suivant qu'ils se montrent disposés à charger l'accusé, ou qu'ils y répugnent ; il lui montre avec quelle adresse il doit tirer des témoins ce qui convient à sa partie. Après l'accusateur, il instruit également le défenseur de l'accusé, et lui conseille d'affaiblir l'effet des dépositions par toutes sortes de moyens, en se prévalant du petit nombre des témoins que présente la partie adverse, si elle en présente peu ; en criant à la coalition, si elle en présente un grand nombre. La rhétorique ancienne, comme on le voit, n'était pas très scrupuleuse dans les conseils qu'elle donnait aux avocats ; et ce n'était pas seulement chez les Grecs, qui ne passaient pas pour des hommes d'une délicatesse bien sévère ; il en était de même chez les Romains. L'intrigue et la fraude étaient beaucoup plus faciles aux avocats chez les anciens que chez nous : il n'y avait pas de ministère public, pas de

magistrat chargé de diriger les débats; le Président laissait faire; l'accusateur apportait dans les débats tous les moyens que l'intérêt pouvait lui inspirer; c'étaient les avocats eux-mêmes qui interrogeaient les témoins. Un procès était, pour ainsi dire, un combat en champ clos, un combat de paroles dans lequel l'accusateur et l'adversaire étaient en quelque sorte lâchés l'un contre l'autre. — La rhétorique se chargeait de les armer, et il n'était pas bien difficile sur le choix des armes qu'elle leur mettait aux mains.

Mais, s'il y a dans la rhétorique artificielle telle que nous l'offre Quintilien, des préceptes qui nous semblent aujourd'hui inutiles, mesquins, ridicules même, il faut y voir aussi tout ce qu'elle a de bon. Le livre de Quintilien renferme un grand nombre de conseils judicieux, ainsi que des observations pleines de sens, souvent même délicates et fines. Si l'on regarde l'éloquence comme un art, c'est un art dont Quintilien connaît toutes les ressources, tous les secrets; cet art, il ne se contente pas d'en donner les règles avec toute la justesse d'un maître consommé; aux préceptes il joint les observations, et montre en général dans ces remarques un esprit aussi fin que sensé.

Ce serait un travail infini que d'examiner toutes ces pensées en détail ; il faudrait lire le livre même de Quintilien.

2° Des doctrines particulières de Quintilien

Dans l'étude générale que nous faisons de l'Institution oratoire, nous avons étudié la rhétorique ancienne dans ses caractères les plus singuliers, les plus originaux. Mais ne faut-il chercher dans Quintilien qu'une exposition de la rhétorique ancienne ? N'a-t-il pas des doctrines qui lui sont propres ? Il faut l'avouer, ses doctrines particulières se réduisent à fort peu de chose ; il a peu d'idées qui soient à lui. Mais il a ses conclusions sur les questions qu'il discute ; c'est là qu'on retrouve ce qu'il y a de plus personnel à Quintilien. Or ses conclusions sont en général d'une grande sagesse. Il y en a cependant une, qui n'est pas très heureuse : c'est celle qu'il adopte, après avoir discuté les différentes définitions que l'on donne de la rhétorique.

Quint. II. 15.

Il ne voulait pas qu'elle fût définie « l'art de persuader », parce qu'elle ne persuade pas toujours. Non, sans doute, elle ne persuade

pas toujours ; de même que l'escrime n'est pas toujours l'art "de tuer son homme, et de n'être pas tué", comme le voudrait M.r Jourdain ; mais l'art n'a pas besoin du succès pour être complet. Que l'éloquence d'un orateur persuade ou non, la rhétorique est l'art de persuader ; ou, pour être aussi exact que possible, c'est, comme le dit Aristote, l'art de trouver dans tout sujet ce qui est le plus capable de persuader. (1) Voilà la définition la plus sérieuse de la rhétorique. Pour Quintilien, il veut que la rhétorique soit "l'art de bien dire" Mais qu'entend-il par là ? Bien dire, est-ce parler de manière à persuader ? Ce serait donner la même définition qu'Aristote. Quand Quintilien parle de l'art de bien dire, ne pense-t-il pas plutôt à la parole pratiquée pour elle-même, à l'art des beaux discours ? Voilà la conclusion malheureuse à laquelle aboutit

---

Quint. (II, 15).

(1) "Quelques-uns ont considéré la rhétorique indépendamment du succès, comme Aristote, qui la définit : Rhetorice est vis inveniendi omnia in oratione persuasibilia." — " Ἔστω δ' ἡ ῥητορικὴ δύναμις περὶ ἕκαστον τοῦ θεωρῆσαι τὸ ἐνδεχόμενον πιθανόν."

Arist. (Rhétor., I, 2)

Quintilien, après avoir discuté longuement les définitions diverses qu'on donnait de la rhétorique.

Mais en général dans toutes les questions controversées qu'il discute à son tour, il arrive à des conclusions pleines de sens et de sagesse. Dans le 1er livre, où il traite de l'éducation en général, on trouve de sages et graves pensées; par exemple, dans le parallèle qu'il fait de l'éducation publique et de l'éducation privée. C'est encore dans ce 1er livre qu'il condamne ces châtiments corporels qui étaient d'usage dans les écoles. "Je n'approuve pas du tout qu'on frappe les écoliers, quoique l'usage l'autorise et que Chrysippe ne le désapprouve pas. D'abord, c'est un traitement indigne et bon pour des esclaves, et, comme on est forcé d'en convenir, c'est un affront à tout autre âge; ensuite l'enfant dont l'âme est assez basse pour n'être pas sensible aux réprimandes, s'endurcira même aux coups, comme les derniers des esclaves, etc." Quintilien a dû contribuer à faire supprimer cet usage dans les écoles. Le même usage a reparu chez les modernes et a subsisté jusqu'à la Révolution française; Montaigne, qui l'a combattu, n'a fait que reprendre ce que disait Quintilien.

Quint. (I, 2).

(I, 3).

il n'avait sans doute jamais cessé.

On trouverait bien d'autres pensées qui font honneur à Quintilien. S'il a le tort de croire

que l'éloquence puisse s'enseigner par des moyens artificiels, il a cependant le sentiment de la véritable éloquence; il parle avec dédain des fausses beautés de cette éloquence énervée, telle qu'elle se produisait souvent dans les écoles de déclamateurs de son temps. Rechercher cette éloquence sans nerf, uniquement

(V, 12, §. 20) faite pour le plaisir de l'oreille, " c'est faire, dit-il, comme ces marchands d'esclaves qui donnent aux jeunes garçons une beauté factice, au prix de leur virilité." — "Non alio vitio dicentium, quam quo mancipiorum negotiatores formæ puerorum, virilitate excisâ, lenocinantur..." Sed mihi naturam intuenti, nemo non vir spadone formosior erit ...." — " Aussi cette éloquence efféminée (car je veux dire tout ce que je pense), bien qu'elle fasse pâmer d'aise des auditeurs ébahis, cette éloquence n'est rien pour moi, quand elle n'offre pas la moindre trace, je ne dis pas de gravité et de sainteté, mais de virilité et de décence. Quand les grands sculpteurs et les grands peintres ont voulu représenter l'idéal de la beauté humaine, se sont-ils jamais avisés de prendre pour modèles des eunuques, des Bagoas ou des Mégabyzes? Non, c'était dans ce fameux Doryphore propre aux luttes du gymnase ou du champ de bataille, c'était parmi les rangs des

jeunes guerriers ou des athlètes, qu'ils allaient chercher la véritable beauté ; et nous, qui voulons former un orateur, au lieu d'armes nous lui donnerions des tambours de fête ! "

Quintilien avait donc l'idée de la véritable éloquence. Voyons maintenant s'il savait la reconnaître dans les écrivains ; et en général s'il avait dans sa critique un esprit aussi judicieux qu'il l'a d'ordinaire dans les questions qu'il discute, et où il donne ses conclusions.

3°. Des Jugements de Quintilien. Sa critique littéraire.

On trouve çà et là dans l'ouvrage de Quintilien des jugements qu'il porte en passant sur les écrivains ; mais c'est surtout dans le fameux catalogue du X.e livre qu'il faut chercher sa critique littéraire. Au début de ce livre, lorsqu'il recommande la lecture et l'imitation comme des moyens nécessaires pour préparer à l'éloquence, (X, 1, §. 46 etc.) il prend de là occasion pour passer en revue les grands écrivains de la Grèce et de Rome, et pour porter en quelques mots un jugement sur chacun d'eux. Il n'exprime à la vérité que les opinions communes ; mais les opinions communes, établies

depuis long temps, sont en général les plus vraies.
Le mérite propre de Quintilien, c'est de tracer en
quelques traits un portrait net et frappant des écrivains,
dans cette espèce de galerie qu'il nous fait parcourir
§. 61 avec lui. Il dit de Pindare : " Des neuf lyriques
grecs, Pindare est de beaucoup le premier par la gran-
deur de l'inspiration, par les pensées, par les images, par une
heureuse abondance d'idées et de mots, par une éloquence
qui coule en quelque sorte comme un fleuve " velut
65 quodam eloquentiæ flumine." — " Eschyle, dit-il,
est le premier qui ait mis au jour de vraies tragédies;
il a de l'élévation et de la force, il a dans le lan-
gage de la grandeur, quelque fois même jusqu'à
l'excès ...." Deux mots lui suffisent pour tra-
78 cer d'un écrivain une image vive et précise : "L'élo-
quence de Lysias ressemble plus à une fontaine
83 claire et limpide qu'à un grand fleuve." — " Que
dire d'Aristote ? Je ne sais ce qu'il y a de plus
remarquable en lui, ou de sa vaste érudition, ou
de l'abondance de ses écrits, ou de l'agrément de
son style, ou de la pénétration de son esprit, ou
90 de la variété de ses ouvrages." — " Lucain doit
être mis au nombre des orateurs plutôt que des poëtes
" magis oratoribus quam poetis annumerandus."
On se figure bien César orateur tel qu'il le
présente : " eodem animo dicens quo bellavit."

Quintilien montre donc en général une exquise justesse dans ses jugements, en même temps qu'une grande précision et beaucoup de vivacité dans la manière de les présenter.

Il admire beaucoup les écrivains de son pays ; mais cette admiration ne l'empêche pas d'être impartial, et de sentir le mérite des Grecs et leur supériorité, au moins dans la poésie. Il ne
S. 86. place Virgile qu'après Homère. Il fait un grand éloge des lyriques grecs, Stésichore, Archiloque, Alcée, Pindare, et parle avec beaucoup moins d'éloge des lyriques romains. Après avoir beaucoup loué la comédie grecque dans Ménandre, il
99 avoue l'infériorité de la comédie romaine : "In Comœdia maxime claudicamus" — "C'est du côté de la comédie que nous clochons surtout" : témoignage curieux, qui nous fait beaucoup regretter les ouvrages des tragiques latins Accius et Pacuvius, si la comédie de Plaute, qui est pour nous si considérable, était au-dessous de la tragédie, comme le dit Quintilien.

Mais Quintilien ne montre pas toujours
101 la même justesse de critique. Il met à tort Salluste sur la même ligne que Thucydide ; Tite-Live sur la même ligne qu'Hérodote. Ce que Tite-Live a quelquefois d'oratoire, ou même de

déclamatoire ne choquait pas Quintilien autant que nous, Quintilien qui s'occupait surtout d'art oratoire; qui ne cherchait même dans cette revue des écrivains que ce qu'ils peuvent prêter d'utile aux futurs orateurs; qui ne parlait presque d'Homère que pour tirer de ses ouvrages les règles de l'art oratoire, et oubliait presque le poète pour ne voir en quelque sorte en lui qu'un maître d'éloquence.

§. 76. S'il admire beaucoup Démosthène, et s'il dit de lui qu'il est presque la loi de l'éloquence "pene lex orandi," il lui compare Cicéron et il laisse bien voir qu'il donne la préférence à l'orateur
109 romain, "créé par une sorte de faveur de la providence pour que l'éloquence essayât en lui
112 toutes ses forces ...., dont le nom n'est plus celui d'un homme, mais semble être celui de l'éloquence même."

Quintilien nous paraît un peu trop complaisant pour Cicéron. Loin de nous la pensée de dédaigner l'éloquence de Cicéron; mais pourtant, il faut bien convenir que Cicéron n'est pas l'idéal de l'orateur, comme le veut Quintilien, et qu'il n'est même pas à la hauteur de Démosthène. De bonne heure l'esprit français a résisté à cette complaisance trop grande pour Cicéron; et Montaigne, Pascal, Fénelon, Lafontaine,

Jean-Jacques Rousseau ont mis Démosthène au-dessus de lui. Il est curieux de voir que c'est à propos de l'éloquence que Quintilien, ce maître d'éloquence, montre moins de justesse dans sa critique.

Ce qui fait que sa critique n'est pas toujours parfaitement satisfaisante, c'est qu'en jugeant le mérite des écrivains il ne tient aucun compte du temps où ils vivaient, de l'état des esprits, de l'état des lettres à leur époque, des circonstances au milieu desquelles ils écrivaient : il les juge comme s'ils étaient tous dans les mêmes circonstances, et, si l'on peut se servir de cette comparaison, comme des écoliers qu'il aurait fait concourir ensemble. Il aborde les écrivains muni en quelque sorte de principes généraux, qu'il leur applique à tous, comme si l'art était quelque chose d'immobile, et d'indépendant des hommes et des choses ! Sa critique manque du sens historique, si nécessaire pour bien juger. C'est là le tort de la critique littéraire des anciens en général, excepté peut-être de Cicéron, et de Tacite dans le Dialogue des Orateurs ; eux seuls ont eu quelque chose de ce sens historique, qui fait l'honneur de la critique moderne.

C'est ce défaut de sens historique qui a quelquefois induit en erreur la critique de Quintilien.

L'un des écrivains sur lesquels il nous semble s'être le plus trompé, c'est Sénèque, ainsi que nous l'avons vu dans une des précédentes leçons. Sénèque a des défauts, sans doute ; mais ces défauts nous paraissent exagérés par Quintilien, qui s'est fait de Sénèque comme un représentant du mauvais goût. Il semble qu'il entre de la passion dans son jugement, que le rhéteur en ait voulu au philosophe, et qu'il se soit mêlé à la réaction qui s'éleva contre la renommée populaire du stoïcien. Cette question nous amène à parler du caractère de Quintilien.

4°. Du Caractère de Quintilien.

Quintilien est un homme dont l'âme est saine, comme son esprit. C'est un des hommes les plus honnêtes de son siècle.

(Début du VI° livre.) Les regrets que lui arrache la mort de sa femme et de ses deux fils montrent qu'il avait un cœur capable de sentir vivement ; et si l'on regrette de trouver dans ces plaintes un certain mélange de déclamation et de rhétorique, on y voit aussi l'expression vraie et sincère d'une âme émue.

Mais il manquait quelque chose à Quintilien, c'était l'énergie du caractère : il n'avait pas, pour ainsi dire, cette vim leonis que Prométhée avait mise dans l'homme. Ce défaut d'énergie le fit descendre à des bassesses que nous sommes fâchés de rencontrer dans sa vie. Domitien avait puni de mort Arulénus Rusticus et Herennius Sénécion pour avoir fait l'éloge, l'un de Pœtus Thraséas, l'autre d'Helvidius Priscus ; il avait chassé les philosophes, et, comme dit Tacite, « envoyé la vertu en exil » Quintilien qui écrit sous ce prince, accable les philosophes, les proscrits, tandis qu'une femme, Sulpitia, flétrit l'arrêt du prince dans une satire hardie ; il traite les philosophes de charlatans et d'hypocrites :

Voir l'*Agricola*, ch. 2

« De nos jours, sous le nom d'amis de la sagesse, la plupart ont caché les vices les plus honteux. Car ce n'était pas par la vertu et par leurs efforts qu'ils cherchaient à acquérir la réputation de philosophes ; non, un visage sévère, un air grave et sombre, des manières différentes de celles des autres hommes, leur servaient de voile pour cacher les mœurs les plus dépravées. »

Introd. du livre 1er.

C'était pour plaire à Domitien qu'il parlait ainsi contre ceux que ce prince avait proscrits ; aussi bien il ne se faisait pas faute de flatteries à

l'égard de l'empereur. Sans doute l'époque où il vivait explique un peu ces flatteries, et tous les gens de lettres, Stace, Martial et les autres payaient comme lui leur tribut d'éloges à l'ombrageux empereur; il avait d'ailleurs été honoré par lui d'une faveur toute particulière, il avait été chargé de l'éducation de ses petits-neveux; périlleux honneur qui ne lui laissait pas son entière indépendance. Mais pourtant si ces circonstances expliquent d'une certaine manière les flatteries de Quintilien, elles ne les justifient pas, elles n'excusent pas les basses adulations qu'il prodigua au plus détestable des princes, rien ne l'obligeait de s'abaisser à de pareilles flatteries:

Introd: du IVe livre. ..... "Aujourd'hui que Domitien Auguste m'a confié le soin d'élever ses petits-neveux, je ne sentirais pas assez l'honneur que m'ont fait les divins Conseils, si je ne mesurais aussi à cet honneur toute l'étendue de l'obligation qui m'est imposée. Comment en effet former les mœurs de ces princes, de manière à mériter l'approbation du plus saint des censeurs (Sanctissimus censor)? ou diriger leurs études de manière à ne pas tromper les espérances d'un prince qui joint à tous les genres de talents la plus remarquable éloquence? Si l'on a souvent vu, sans s'étonner, les plus grands poètes,

non contents d'avoir invoqué les Muses, au début de leur ouvrage, répéter plus loin leur invocation, et, quand ils sont arrivés plus avant et parvenus à quelque grand moment, adresser aux Muses une nouvelle prière ; on me pardonnera sans doute, si je fais ici ce que je n'ai pas fait en commençant mon ouvrage, si j'appelle tous les Dieux à mon secours, et en particulier celui qui est le plus bienveillant de tous, et le plus propre à nous inspirer dans les lettres ; puisse-t-il me donner un génie qui réponde à tout ce qu'il a mis d'espérance en moi ! Puisse-t-il m'être propice et favorable, et me faire tel qu'il m'a supposé !"

(X, 1 §. 91.) Et ailleurs : " Je n'ai nommé que ces poètes", dit Quintilien, après avoir passé en revue les poètes de l'Italie, "parce que Germanicus Auguste[1] a été détourné du commerce des lettres par le gouvernement de l'univers, et que les Dieux ont cru que c'était trop peu pour lui d'être le plus grand des poètes. Et cependant les ouvrages mêmes qu'il avait composés dans la retraite de sa jeunesse, lorsqu'il était associé à l'empire, ne sont-ils pas

(1) Il paraît que Domitien prenait le nom de Germanicus Augustus, comme on le voit sur les médailles du temps.

ce qu'on peut trouver de plus merveilleux pour l'élévation, pour la science, de plus accompli de toute manière ? Qui pouvait en effet mieux chanter la guerre que celui qui la fait si bien ? Quel autre pouvait être écouté plus favorablement des déesses qui président aux lettres ? ..... Tout cela, les siècles futurs le diront avec plus d'éclat. Aujourd'hui ce mérite de poëte est éclipsé par mille autres vertus plus brillantes. Souffrez cependant, César, que nous qui rendons un culte aux Muses, nous ne passions pas cette gloire sous silence, et que nous disions du moins avec Virgile :

Le lierre sur ton front court parmi les lauriers.
"Inter victrices hederas tibi serpere lauros."

Voilà ce que fut Quintilien comme homme. Quant à son talent d'avocat, nous ne pouvons plus en juger, ses plaidoyers nous manquent. Il nous reste sous son nom quelques déclamations, qui ne sont pas authentiques. Si nous le jugeons comme écrivain, nous verrons que son style est élégant, mais d'une élégance coquette et qui manque de naturel ; sa phrase est assez souvent laborieuse et difficile à comprendre ; elle sent le travail et l'effort. Il a sans doute le goût plus sain que Sénèque, mais il n'est pas simple non plus, il n'a pas le naturel des écrivains

classique ; s'il est exempt de quelques-uns des défauts de Sénèque, son style n'a pas le relief du style de Sénèque.

Quant à sa rhétorique, nous verrons ce qu'elle était capable de produire, dans le chef-d'œuvre d'un de ses disciples, dans le Panégyrique de Trajan.

A. Guillemot.

XVIIIe Leçon.

Pline le jeune.

Du recueil de ses lettres.

De la personne, du caractère de Pline le jeune.

Résumé faible en vif.
15.

Pline le Jeune.

Du recueil de ses Lettres.

De la personne, du caractère de Pline le Jeune. (1)

Nous voici arrivés à Trajan.

Cette époque qui a une autre physionomie que celle des Césars, est représentée en littérature par Pline le Jeune et Tacite, deux hommes dont l'un nous offre en quelque sorte la moyenne de l'esprit et de la culture littéraire à Rome, et dont l'autre est un homme de génie. Pline le Jeune est un des personnages les plus littéraires de l'histoire littéraire : l'étude de ses Lettres pourrait remplir une année; nous en parlerons en trois leçons.

Ses Lettres ne sont pas une de ces correspondances pour lesquelles notre siècle a un goût particulier. " Frequenter hortatus es (dit-il dans la lettre à Septitius qui sert de préface à son Recueil) ut epistolas, si quas paulo accuratius scripsissem, colligerem, publicaremque; collegi; non servato temporis ordine (neque enim historiam componebam) sed ut quæque in manus venerat." Ainsi, nous sommes prévenus, Pline n'a pas voulu composer une histoire; et en effet il n'y a pas d'histoire, c'est-à-dire il

(1) Les élèves de troisième année, envoyés pendant quinze jours dans les classes des Lycées de Paris, n'ont pu assister à cette leçon, ni à la suivante. elles ont été recueillies par deux élèves de seconde année, désignés pour ce travail.



n'y a pas de vie, là où il n'y a pas l'ordre des temps. Rien n'est plus piquant dans les véritables correspondances que ces redites perpétuelles qui sont celles de la passion : il ne faut pas compter les trouver chez Pline. Ce ne sont pas là des lettres livrées au public après la mort de l'auteur et dans lesquelles la postérité curieuse surprend jusqu'aux plus secrets mouvements d'une âme ; ce sont des lettres livrées au public par l'auteur lui-même et par conséquent écrites pour le public, comme celles des célèbres épistolaires Balzac et Voiture, qui ne sont pas les grands épistolaires.

Ainsi la vie est absente des Lettres de Pline : et du reste quelle histoire pourrait-on y trouver ? La matière manquait absolument ; Pline l'avoue lui même dans la lettre 20 du livre 3. Après avoir parlé longuement des avantages et des inconvénients du scrutin, à propos d'une loi qui vient de passer au Sénat et qui le rétablit pour l'élection des magistrats, il ajoute : " Haec tibi scripsi, primum ut aliquid novi scriberem, deinde ut non nunquam de republica loquerer, cujus materiae nobis quanto rarior quam veteribus occasio, tanto minus omittenda est. Et Hercule ! quousque illa vulgaria ? Cho, quid agis ? Ecquid

commode vales? Habeant nostrae quoque litterae aliquid non humile nec privatis rebus inclusum. Sunt quidem cuncta sub unius arbitrio, qui pro utilitate communi solus omnium curas laboresque suscepit: quidam tamen, salubri temperamento, ad nos quoque velut rivi ex illo benignissimo fonte decurrunt, quos et haurire ipsi et absentibus amicis quasi ministrare epistolis possumus."

Pline avait pris Cicéron pour modèle; c'est Cicéron qu'il admirait, c'est à lui qu'il voulait ressembler, et on ne pouvait pas lui faire de compliment qui lui fût plus agréable que de le comparer à Cicéron. Mais il est facile de voir tout de suite quelle différence il y avait entre eux. Pline qui, par la constitution de la république, est condamné à une inaction absolue, ne peut pas même nous intéresser en racontant ce qu'il voit faire: il ne peut pas plus parler qu'agir. Nous avons heureusement de la peine à comprendre de nos jours une pareille servitude intellectuelle, parce qu'elle n'est plus possible. Mais au temps de Pline cette servitude pesait sur les affaires de la vie privée aussi bien que sur celles de la vie publique. On était obligé au même silence sur les citoyens, ou plutôt

sur les sujets que sur le maître ; on n'était pas plus libre les uns envers les autres qu'envers l'empereur. Que restait-il donc à Pline ? Il n'avait rien où porter sa verve. En supposant qu'il eût écrit à ses amis des lettres confidentielles et familières, il aurait dû nécessairement, en les publiant, en retrancher le peu de choses intéressantes qu'il aurait laissé échapper. Ses Lettres ne sont pas une correspondance, mais un livre : une correspondance est d'un homme, un livre est d'un auteur.

Dans la correspondance l'homme se livre lui-même tout entier et pour ainsi dire en déshabillé, sans prétention ; il se laisse voir tel qu'il est. Dans un livre, il ne montre de lui au public que ce qu'il veut en montrer et comme il le veut ; il s'arrange, il se compasse, il pose. C'est ce que fait Pline. Ses Lettres sont bien de véritables lettres, et non pas des fictions ou des dissertations sous forme épistolaire comme celles de Sénèque, mais ce sont des lettres écrites simplement pour faire valoir le talent de leur auteur. Les véritables correspondances portent toutes la marque, pour ainsi dire, du personnage à qui on s'adresse : on y sent le dialogue. Les Lettres de Pline sont de vrais monologues ; il aurait pu, s'il l'avait voulu, aussi bien supprimer les noms que les

dates ; il n'écrit vraiment qu'au public. Ses Lettres sont des modèles du genre épistolaire : modèles de narration, de description, de recommandation, de remerciement, etc ; or c'est un autre intérêt que celui-là qui nous attire et nous charme dans les lettres de Cicéron, de Madame de Sévigné, de Voltaire.

En dépit de la célèbre distinction de Pascal, il y a toujours de l'homme dans l'auteur, et Pline le Jeune en est un exemple. Dans ces lettres si apprêtées et si peu naturelles, nous pouvons retrouver comme les traits de l'âme de Pline ; et c'est là une étude intéressante, parceque cette âme était belle.

Pline n'est pas modeste ; mais la modestie n'est pas une vertu antique ; elle est, pour ainsi dire, une vertu démocratique, née de la puissance même du sentiment de l'égalité, et qui devait être inconnue à une société fondée sur la plus grande inégalité. Toutefois si la vanité de Pline ne nous inspire pas, comme cela est naturel, beaucoup de considération et de respect, au moins est-elle une vanité douce et amusante, qui fait sourire et ne blesse pas, aussi prodigue que désireuse de compliments. Ce n'est pas la

Mal lié à ce qui précède ; car ce qui précède indiquait un mérite, et ceci est le contraire.

vanité de Cicéron et de Voltaire, vanité militante, toujours occupée ou à attaquer ou à se défendre : c'est une vanité tranquille, au repos, qui s'observe, qui s'arrange, qui se pare. Mais Pline y mêle tant de candeur, que l'on s'en rapporte à lui sur ses propres vertus et que l'on ne songe pas à lui en vouloir de faire si complaisamment son propre éloge.

Un mérite que l'on remarque tout d'abord dans Pline, c'est le désintéressement. Il est vrai qu'il était très riche et qu'il n'avait pas d'enfants ; il est vrai aussi qu'il se sait fort bon gré de cette qualité : mais nous ne devons pas moins l'admirer en lui à une époque où elle était rare, et au milieu de cette inégalité sociale qui avait développé une incroyable cupidité. Il donnait beaucoup, et il donnait bien : nous le voyons fonder une bibliothèque dans sa ville natale, doter la fille de son maître Quintilien, compléter pour un de ses amis la somme qui donnait le rang de chevalier (I, 8 – VIII, 2 – II, 16 – IV, 10 – V, 7). Nous sommes plus étonnés de le voir se vanter d'actes de simple probité ; mais il ne faut pas oublier que ces actes de pure honnêteté étaient de la vertu pour la société au milieu

de laquelle vivait Pline. La Lettre 12 du livre 4 nous donne un exemple remarquable de cette disposition des esprits. Un certain Egnatius Marcellinus, préteur, rend un jour au Trésor les appointements qui lui avaient été donnés pour payer un commis mort avant l'échéance de son traitement : et là dessus voilà l'Empereur, et le Sénat et Pline qui se récrient d'admiration parce qu'Egnatius Marcellinus n'avait pas gardé l'argent qui n'était pas à lui. De pareils exemples révèlent une dépravation sociale bien profonde : il fallait que le vice étonnât bien peu des gens que la plus vulgaire probité frappait d'étonnement, comme aurait pu le faire un acte de vertu. Et en effet Pline lui-même, malgré son honnêteté parfaite et la droiture de son âme, ne haïssait pas les vicieux, et semblait s'en accomoder assez volontiers ; "les haines vigoureuses" n'étaient pas son fait. La haine du vice peut mener à la haine des hommes " Qui vitia odit, a-t-on dit, homines odit ". Pline est plutôt à l'excès opposé, non pas par indifférence au bien et au mal, comme pouvaient l'être ses contemporains, mais par bonté naturelle, par douceur de

trop fort.

trop marqué et injuste

C'est un mot de Thraséas, cité par Pline, VIII, 22.

caractère, par un grand fonds d'humanité et de bienveillance: qualités qui ont toujours tant de charme, que nous pardonnons volontiers à celui qui les a d'en faire montre avec un peu de coquetterie (VIII, 16 – V, 19 – VIII, 22). Pline avait l'âme la plus douce et la plus aimable: il n'eut qu'un ennemi, c'est ce Régulus, qui forme avec lui pour l'esprit et le caractère l'antithèse la plus formelle; nature bien moins noble, mais plus vigoureuse que celle de Pline: Eh bien! cet ennemi, Pline se réconcilia avec lui. Cette douceur de caractère, cette facilité de mœurs se faisait surtout sentir dans sa famille. C'est Pline qui nous l'apprend et il entre même, à cet égard, dans des détails qui paraissent bien étranges à notre goût. Voici, par exemple, ce qu'il dit de sa femme, Lettre 19 du livre 4: « Summum est acumen, summa frugalitas; amat me, quod castitatis indicium est. Accedit his studium litterarum, quod ex mei caritate concepit. Meos libellos habet, lectitat, ediscit etiam. Qua illa sollicitudine, quum videor acturus, quanto, quum egi, gaudio afficitur! Disponit qui nuntient sibi, quem assensum, quos clamores excitarim, quem eventum judicii tulerim.

Mal dit. On ne voit pas nettement ce que vous reprochez à Pline.

Eadem, si quando recito, in proximum, discreta velo, sedet, laudes que nostras avidissimis auribus excipit. [Versus quidem meos cantat formatque cithare, non artifice aliquo docente, sed amore, qui magister est optimus. His ex causis in spem certissimam adducor, perpetuam nobis majoremque in dies futuram esse concordiam.] Non enim ætatem meam aut corpus, que paulatim occidunt ac senescunt, sed gloriam diligit."

Après cela, il est bon de se rappeler ce mot d'une grande dame à son fils : « Mon fils, ne parlez jamais de vous qu'au roi, et de votre femme à personne. »

Pline était grand ami de Tacite, et il ne paraît pas qu'il ait ressenti contre lui la moindre jalousie. Au reste il ne faut pas lui faire de l'absence de ce mauvais sentiment un trop grand mérite ; car il est vraisemblable que des deux amis, c'est Pline qui faisait le plus de bruit et avait le plus de réputation. Comme avocat il était, ainsi que tous les anciens, trop peu scrupuleux sur la justice des causes qu'il se chargeait de défendre, et se conformait complètement à cet égard au préjugé de son temps, qui est aussi le préjugé de toute l'antiquité.

mal lié

?

?

Le caractère de Pline manque de force. C'est ce défaut qui le fait parler avec une tranquillité si étonnante pour nous du supplice des chrétiens. Il raconte avec le plus grand naturel et le plus grand calme qu'il a envoyé au supplice des gens dont il dit : "Nescio quid puniri soleat aut quaeri." — "Je ne sais sur quoi tombe l'information que l'on fait contre eux." Tacite hait les chrétiens et en parle avec irritation et colère ; mais on sent que cette haine appartient à une nature plus riche que cette indifférence avec laquelle Pline* fait mourir les chrétiens, pour obéir à la consigne, en bon et docile fonctionnaire : "In iis qui ad me tanquam christiani deferebantur, hunc sum secutus modum. Interrogavi ipsos an essent christiani : confitentes iterum ac tertio interrogavi, supplicium minatus : perseverantes duci jussi." Et il ajoute, ce qui est remarquable : "Neque enim dubitabam, qualecumque esset quod faterentur, pervicaciam certe et inflexibilem obstinationem debere puniri." (X, 97).

Pline ne soupçonnait guère quelles vertus allaient sortir de cette superstition qu'il punissait comme un crime, sans la connaître.

Et cependant il ne manquait pas absolument de courage ; loin de là, le malheur est qu'il s'en vante un peu trop. Il est curieux de voir dans la lettre 5 du livre 1er avec quelle habileté courageuse il sut se tirer d'affaire dans une vive altercation avec son ennemi Régulus ; et dans la lettre 33 du livre 7 sa belle réponse à Bebius Massa, un peu gâtée par la prière qu'il adresse à Tacite de la faire passer à la postérité ; et par la complaisance avec laquelle il raconte tous les éloges qu'elle lui valut.

— La philosophie de Pline n'est ni bien profonde, ni bien originale, mais elle est celle d'un esprit juste et sensé, et sa morale est excellente. On en a un charmant échantillon dans la lettre 26 du livre 7 qui est pleine de grâce et de sentiment :

" Nuper me cujusdam amici languor admonuit, optimos esse nos dum infirmi sumus. Quem enim infirmum aut avaritia aut libido sollicitat ? Non amoribus servit, non appetit honores, opes negligit, et quantulumcumque, ut relicturus, satis habet. Tunc Deos, tunc hominem esse se meminit, invidet nemini, neminem miratur, neminem despicit, ac ne sermonibus quidem malignis, aut attendit,

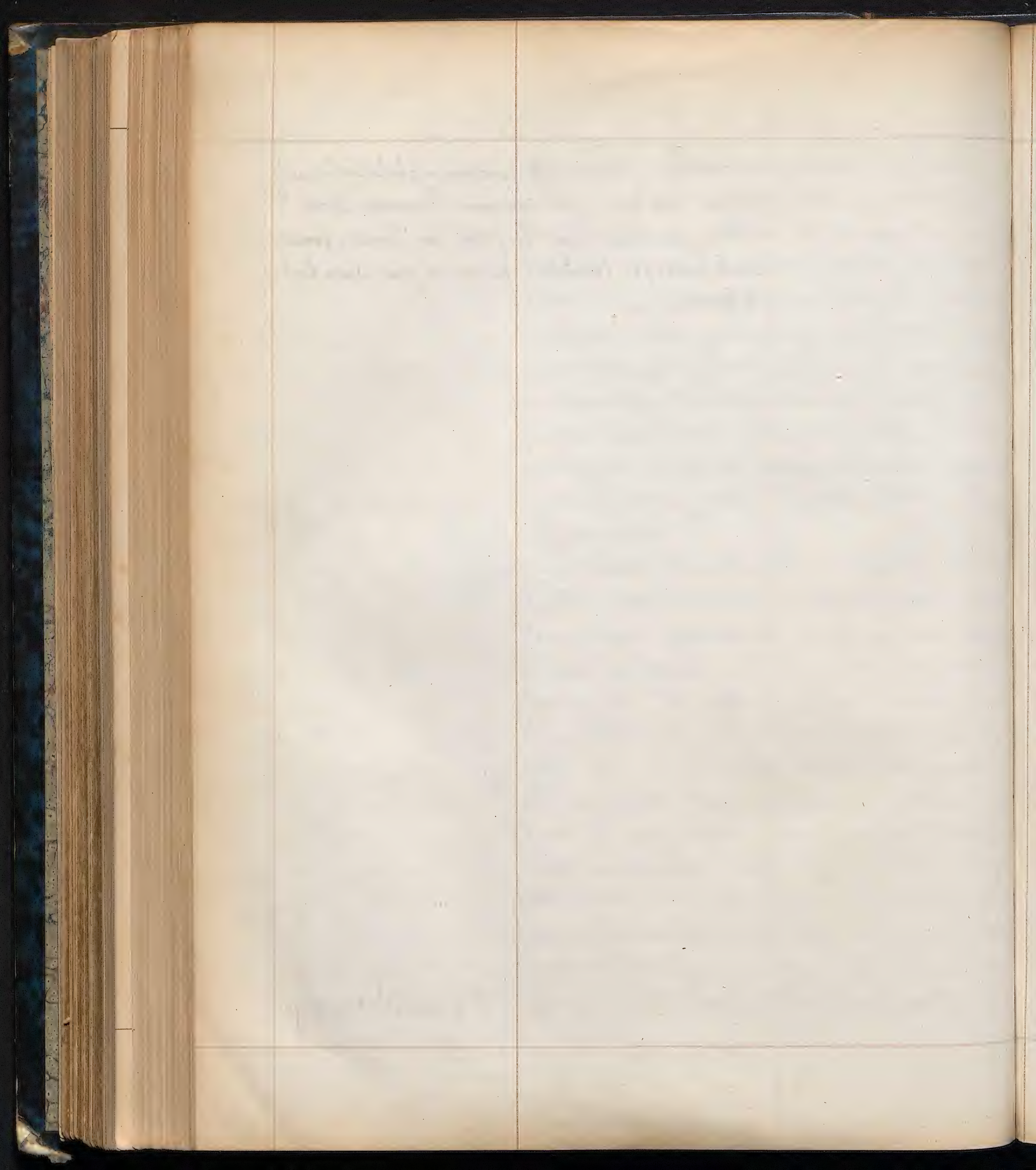
aut alitur ; balnea imaginatur et fontes. — Haec summa curarum, summa votorum ; mollem que in posterum et pinguem si contingat evadere, hoc est, innoxiam beatam que destinat vitam. Possum ergo, quod pluribus verbis, pluribus etiam voluminibus philosophi docere conantur, ipse breviter tibi, mihi que praecipere, ut tales esse sani perseveremus, quales nos futuros profitemur infirmi." Mr. Ste Beuve a fait un intéressant rapprochement en comparant la douce morale de cette lettre à l'austérité janséniste.(1)

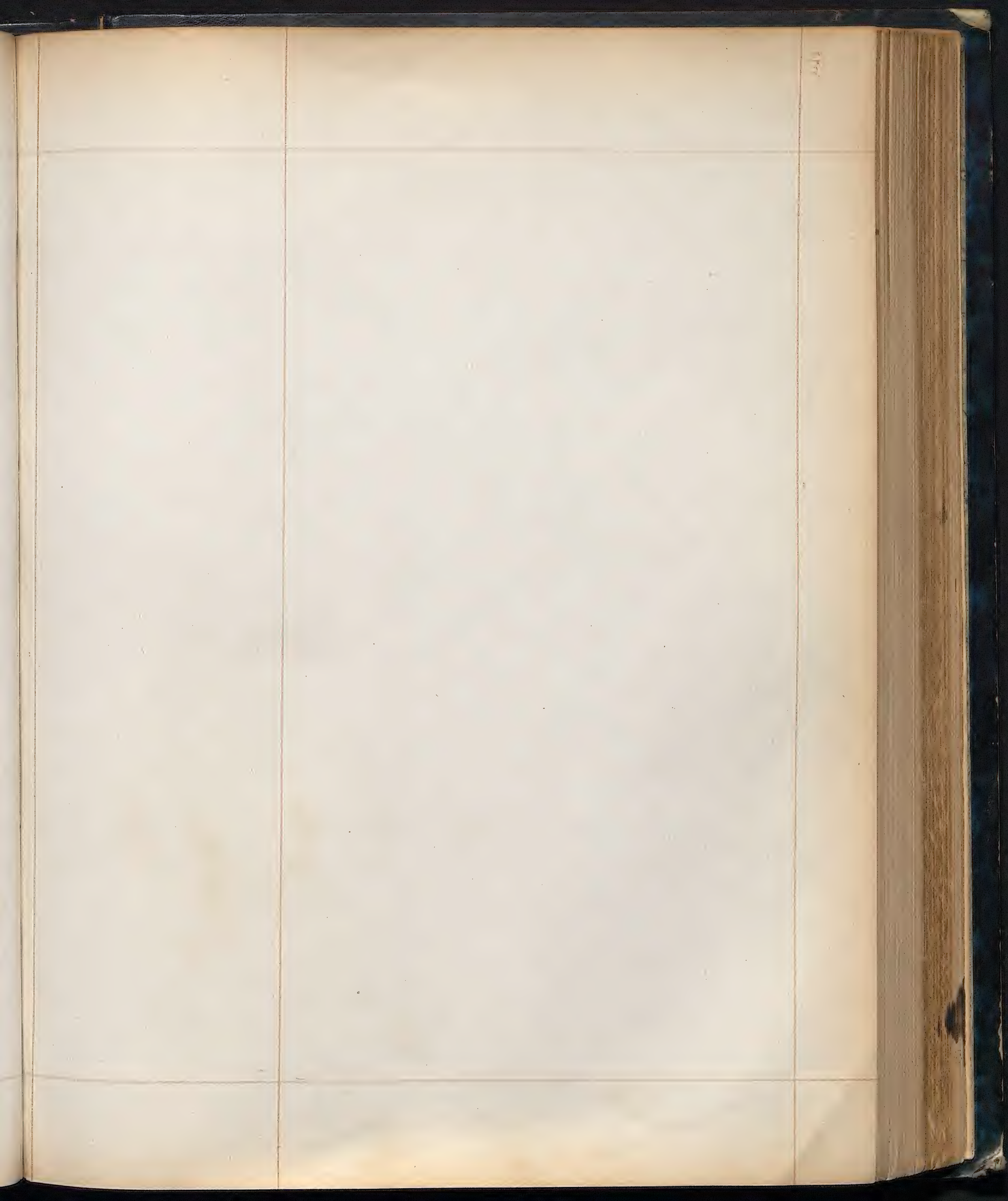
Les croyances de Pline, comme celles de Tacite, sont assez peu philosophiques : tous deux sont superstitieux et croient aux songes et aux revenants. Nous avons de curieux monuments de cette faiblesse d'esprit dans les lettres 18 du livre 1er, et 27 du livre 7. La dernière surtout nous montre Pline dupe d'une espièglerie d'esclave, et après l'avoir racontée comme un fait surnaturel, disant à son ami Sura : " Proinde rogo eruditionem tuam intendas. Digna res est quam diu multum que consideres. " Il faut

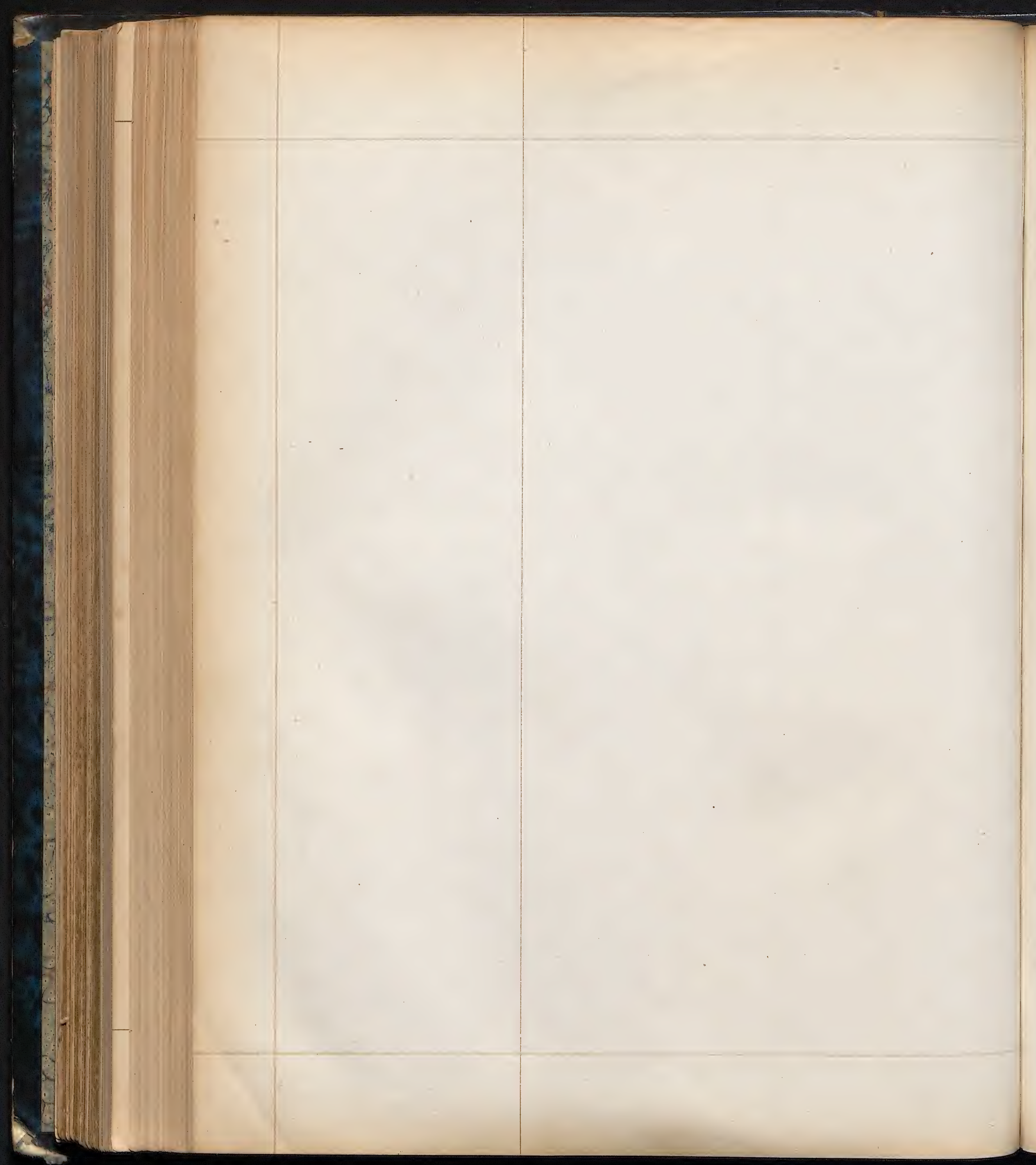
(1) Des Pensées de Pascal sur la maladie.

en conclure que ce siècle prétendu philosophique l'était très peu : et comment l'aurait-il été ? Il ne possédait pas la vertu du doute, vertu salutaire et féconde, qui ne va pas sans la liberté.

Edouard Goumy.







XIX.e Leçon.

Pline le jeune, homme de lettres.

Compte rendu complet et fidèle.
15.

Pline le jeune, homme de lettres.

Dans ce que nous avons dit de la personne même et du caractère de Pline le Jeune, l'homme de lettres a dû déjà paraître. C'est qu'en effet si Pline est un avocat et un orateur célèbre, c'est encore plus, c'est surtout un amateur de littérature et d'éloquence.

Si la qualité d'homme de lettres est la première de ses qualités, la vanité littéraire est la première de ses vanités. C'est en général la plus vive de toutes ; c'est en tout cas la plus inquiète et celle qui croit le plus devoir se cacher. Il est curieux de la suivre et de l'étudier dans Pline.

Beaucoup de ses lettres sont des envois de ses ouvrages. Il ne présente jamais un livre à un ami sans lui demander des critiques, et avec un accent de sincérité qui touche. — Pourtant il ne désire pas qu'elles soient trop sévères, et il le laisse voir ; sa vanité est plus coquette que raffinée. Il a soin de préparer le jugement qu'il demande, en avertissant le critique de ce qu'il trouvera dans

(1, 2.)

l'ouvrage qu'on lui soumet ; ainsi, dans une des premières lettres de son recueil, il prévient un ami à qui il envoie un discours que dans ce discours il a voulu imiter Démosthène. Pline imiter Démosthène! La prétention nous paraît un peu forte, à nous qui ne connaissons rien de moins démosthénien que cette élégance maniérée et fleurie de l'auteur du Panégyrique; nous passerions mieux à Pline de dire qu'il imite Cicéron ; mais, chose étrange ! dans ce discours envoyé à Arrien, il l'a imité en même temps que Démosthène et Calvus :

Ne pas citer sans traduire.

" Tentavi etiam imitari Demosthenem semper tuum, Calvum nuper meum duntaxat figuris orationis. Nam vim tantorum verborum pauci, quos æquus amavit, assequi possunt... Non tamen omnino Marci nostri λημύθους fugimus, quoties paululum itinere decedere non intempestivis amœnitatibus admonebamur ; acres enim, non tristes esse volebamus. "

Cela devait faire un singulier mélange, et un discours tout entier d'une même couleur ! Dans la même lettre, tout en se disant que ce pourrait bien être un compliment et une simple politesse, il raconte à son ami que les libraires lui rendent grâce de ses livres et lui assurent qu'ils se vendent très bien.

(~~1/~~/2)

Ailleurs nous le voyons se réjouir fort qu'on vende ses livres à Lyon. Dans ce petit billet se rencontre un mot curieux encore à un autre titre : " Bibliopolas Lugduni esse non putabam." Cela peut rectifier l'idée souvent fort exagérée que l'on se fait de la culture et du mouvement littéraire de la Gaule à cette époque, et en général du monde romain sous les empereurs. Il fallait que la réalité fût bien différente du tableau que l'on en a parfois tracé pour que Pline pût, même un moment, supposer qu'il n'y avait pas de libraires à Lyon, dans cette capitale des Gaules.

Dans une autre lettre, il a l'air de craindre qu'on ne prenne trop à la lettre sa demande d'être sévère, et entoure cette demande de restrictions que doit comprendre, s'il est homme d'esprit, son correspondant. Ou bien encore il fait remarquer à un de ces juges amis qu'il se donnait que de difficultés présente la composition d'un ouvrage. — Aussi devait-il presque toujours rencontrer une indulgence et une bienveillance sollicitée d'une manière si enjouée et d'un ton si aimable.

Quelquefois, renonçant à ces ruses innocentes, il s'amuse à se louer hyperboliquement. Ainsi il commence la lettre 33 du livre VI, adressée à Romanus avec son discours " Pro

Accia Variola" par ces mots ; que dans l'Énéide Vulcain adresse aux Cyclopes en les convoquant pour travailler aux armes d'Énée :

(Énéide, VIII).

"Tollite cuncta, inquit, ceptosque auferte labores.
" Seu scribis aliquid, seu legis, tolli, auferri jube, et accipe orationem meam, ut illi arma divina."

Il sait redescendre et revenir par un tour ingénieux à une apparence de modestie :

" Num superbius potui ? revera, ut inter meas pulchram. Nam mihi satis est certare mecum. Est hæc pro Accia Variola."...

Il a pour s'excuser d'envoyer un discours long, d'excellentes et amusantes raisons. Il prétend que le discours n'est pas long, puisqu'il en a traité le plus brièvement possible chaque partie ; que du moment qu'il n'y a pas de longueurs dans chaque portion du discours prise à part, le grand nombre des points à parcourir ne rend pas le discours long. Toutes ces précautions qu'il prend avant de soumettre ses ouvrages à la critique rappellent les façons d'une excellente chanteuse avant de chanter. Il y a aussi en Pline quelque chose d'Oronte dans la scène du sonnet au 1er acte du Misanthrope ; seulement Pline, plus spirituel qu'Oronte, s'ar-
-range

pour ne pas trouver en face de lui un Alceste.

Il y a dans Martial une épigramme qui, quoique probablement le poète en l'écrivant n'ait pas pensé à Pline, nous fait songer à lui:

(VIII, 76). " In Gallicum.

Dic verum mihi, Marce, dic, amabo;
Nil est quod magis audiam libenter:
Sic et quum recitas tuos libellos,
Et causam quoties agis clientis,
Oras, Gallice, me rogas que semper.
Durum est me tibi, quod petis, negare:
Vero verius ergo quid sit, audi:
Verum, Gallice, non libenter audis."

(Désobry (Rome au siècle d'Auguste. t. III.). Un excellent chapitre sur leur histoire.)

Les lectures publiques tiennent une assez grande place dans ses lettres, qui nous donnent sur elles de curieux renseignements. Pline les aimait, parce qu'elles donnaient à la vanité de bruyantes et vives satisfactions; mais sa vanité n'était pas exclusive; on le voit, dans une jolie lettre à Sosius Sénécion, aussi jaloux du succès des autres que du sien. C'est la lettre qui commence par cette plaisante expression souvent citée: " L'année nous a apporté une bonne récolte de poètes."

(I, 13.) " Magnum proventum poëtarum hic annus attulit. Toto mense Aprili nullus fere

dies, in quo non recitaret aliquis. Juvat me, quod vigent studia, proferunt se ingenia hominum, et ostentant; tametsi ad audiendum pigre coitur. Plerique in stationibus sedent, tempusque audiendi fabulis conterunt, ac subinde sibi nunciari jubent, an jam recitator intraverit, an dixerit præfationem, an ex magna parte evolverit librum: tum demum, ac tunc quoque lente, cunctanterque veniunt, nec tamen permanent, sed ante finem recedunt: alii dissimulanter et furtim, alii simpliciter et libere. At Hercule memoria parentum, Claudium Cæsarem ferunt, cum in palatio spatiaretur, audissetque clamorem, causam requisisse; cumque dictum esset, recitare Nonianum, subitum recitanti inopinatumque venisse. Nunc otiosissimus quisque multo ante rogatus, et identidem admonitus, aut non venit, aut, si venit, queritur se diem, quia non perdiderit, perdidisse. Sed tanto magis laudandi probandique sunt, quos a scribendi recitandique studio hæc auditorum vel desidia vel superbia non retardat. Equidem prope nemini defui; erant plerique sane amici."

. . . .

Ici il se plaint qu'on ne vienne pas aux lectures publiques; dans une autre lettre, au contraire, il s'irrite contre des auditeurs qui sont

venus, mais qui n'ont pas donné pendant la lecture la moindre marque d'approbation. De savoir si la pièce qu'on lisait méritait mieux, Pline n'en dit pas un mot : il fallait toujours louer, cela leur aurait fait si peu de peine et au lecteur tant de plaisir ! Pour lui il n'y aurait pas manqué ; comme il aime beaucoup à être loué, il trouve qu'il n'est que naturel et juste de louer beaucoup, et il loue ses amis, presque de confiance et les yeux fermés : on le lui reproche, et il répond à ce reproche par une charmante petite lettre que voici :

(VII, 28.) " Ais quosdam apud te reprehendisse tanquam amicos meos ex omni occasione ultra modum laudem. Agnosco crimen, amplector etiam. Quid enim honestius culpa benignitatis ? Qui sunt tamen isti, qui amicos meos melius norint ? Sed, ut norint, quid invident mihi felicissimum errorem ? Ut enim non sint tales, quales a me praedicantur, ego tamen beatus quod mihi videntur. Igitur ad alios hanc sinistram diligentiam conferant : nec sunt parum multi, qui carpere amicos suos judicium vocant : mihi nunquam persuadebunt, ut meos amari a me nimium putem. Vale."

Il arrivait parfois dans ces lectures publiques

des accidents, elles étaient sujettes à des mésaventures qui faisaient rire les mauvais plaisants, mais qui chagrinent le sérieux et bon Pline :

(VI, 15.) " Mirificæ rei non interfuisti : ne ego quidem, sed me recens fabula excepit. Passienus Paulus, splendidus eques romanus, et imprimis eruditus, scribit elegos .... Is cum recitaret, ita cœpit dicere : " Prisce, jubes ". Ad hoc Javolenus Priscus (aderat enim ut Paulo amicissimus) : " ego vero non jubeo ". Cogita qui risus hominum, qui joci. Est omnino Priscus dubiæ sanitatis : interest tamen officiis ; adhibetur consiliis, atque etiam jus civile publice respondet : quo magis quod tunc fecit, ridiculum et notabile fuit. Interim Paulo aliena deliratio aliquantum frigoris attulit. Tam sollicite recitaturis providendum est, non solum ut sint ipsi sani, verum etiam ut sanos adhibeant. "

Pline lui-même donnait des récitations, et, comme il nous l'apprend lui-même, on y venait beaucoup. Au milieu de ce déluge de sottes productions, ce devait être en effet une fête pour les oreilles des délicats qu'une lecture de Pline. Quoiqu'il en soit, il introduisit le premier l'usage de lire publiquement un discours prononcé quelque temps auparavant dans le Sénat

ou devant les juges ; avant lui, on n'avait pas été jusque là. Il lut ainsi le Panégyrique de Trajan pendant deux jours entiers, comme il l'avait annoncé, et cela au milieu d'un grand concours d'auditeurs. Quand après le second jour, il voulut s'arrêter, il lui fallut céder aux instances de ses amis, et leur accorder encore un troisième jour de lecture. C'est ce que Pline raconte avec une joie naïve ; il avait oublié en écrivant cette lettre un joli passage de Sénèque, de Sénèque qu'il connaissait pourtant bien et qu'il imite souvent.

Seneca (epist. 95).

" Multa videri volumus velle, sed nolumus. Recitator historiam ingentem attulit, minutissime scriptam, artissime plicatam, et, magna parte perlecta : " Desinam, " inquit, " si vultis ". Acclamatur : " recita, recita " ; ab his qui illum obmutescere cupiunt."

Ailleurs, c'est pendant des jours que Pline a lu, et lu des vers, à ce qu'on voit d'après quelques mots de la lettre :

(VIII, 21)

" Liber fuit et opusculis varius et metris.*"

* je ne retrouve pas cette citation.

D'autres lettres nous le montrent, comme celle-ci, un peu poète, faisant, de même qu'Oronte, de petits vers. Par l'une il envoie à un ami son recueil d'Hendécasyllabes, car il n'a pas voulu donner d'autre nom à la collection

de ses petites pièces enjouées et badines écrites dans le mètre cher à Catulle. Dans une autre, il (IX, 34) consulte un ami pour savoir s'il continuera à lire lui-même ou s'il fera lire ses vers ; on lui a dit qu'il ne les lisait pas bien. Quant à la prose, il n'y a pas de meilleur lecteur que lui.

(VII, 4) Dans une lettre, il fait son histoire comme poète, avec grâce et esprit :

" Nunquam a poëtice (altius enim repetam) alienus fui : quin etiam quatuor decim annos natus græcam tragœdiam scripsi. Qualem ? inquis ; nescio, tragoedia vocabatur. "

C'est ainsi que jadis, en sortant de rhétorique, tout bon écolier faisait chez nous sa tragédie en cinq actes et en vers.

Nous pouvons regretter la perte, non de la tragédie de Pline, mais de ses hendécasyllabes ; il devait avoir très bien réussi dans ce genre qui convenait fort à son talent agréable et fin.

Les Lettres de Pline nous mettent au courant de ses rapports avec les savants et les littérateurs de son temps. Il a pour correspondants et amis son maître Quintilien, Suétone, Silius-Italicus, Martial, Tacite. Martial, pauvre(2) poète(1), toujours tendant la main et toujours mourant de faim, dans ce temps

où la publicité si restreinte ne pouvait enrichir l'auteur, Martial est plutôt le client de Pline et son protégé que son ami. Pline lui fournit généreusement les moyens de retourner à Bilbilis, quand, après un long séjour à Rome, il désire revoir le pays natal. C'est qu'aussi Martial l'avait loué en jolis vers, comme Pline le rappelle dans la lettre par laquelle il annonce à un ami la mort de Martial:

(III, 21) .... "Alloquitur Musam, mandat ut domum meam in Esquiliis quærat, adeat reverenter:

(Martial X, 19) "Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum,
Hoc, quod secula posteri que possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas.
Hæc hora est tua quum furit Lyæus,
Quum regnat rosa, quum madent capilli;
Tunc me vel rigidi legant Catones."

Ces vers sont agréables; mais qu'ils sont loin du petit remerciement de Catulle à Cicéron! Il y a entre les deux pièces autant de différence qu'entre les deux patrons auxquels elles sont adressées:

"Disertissime Romuli nepotum,
Quot sunt, quot que fuere, Marce Tulli,

Quot que post aliis erunt in annis :
Gratias tibi maximas Catullus
Agit pessimus omnium poëta :
Tanto pessimus omnium poëta,
Quanto tu optimus omnium patronus."

Rien ne pouvait être plus agréable à Pline que de s'entendre comparer à Cicéron ; imiter Cicéron, lui ressembler, l'égaler peut-être, c'était là son continuel et plus cher souci. Mais une chose qui devait faire perdre au compliment un peu de son prix, c'est que Martial le prodiguait ; il avait déjà fait, et plus vivement encore, la même politesse à Régulus, l'ennemi, la haine unique de Pline ; il dit à un accusé :

(Martial IV, 16.)

" Magnus ab infernis revocetur Tullius umbris,
Et te defendat Regulus ipse licet,
Non potes absolvi"...............

Les rapports de Pline avec Tacite sont d'un ordre tout différent ; c'est une longue et parfaite amitié qui rappelle celle de Racine et de Boileau, et qui honore Pline. Cette amitié était proverbiale à Rome comme celle des deux poëtes français à Paris ; elle a dicté à Pline des lettres où paraît toute sa sensibilité, tout son cœur.

Dans ces lettres pourtant, une chose nous choque un peu, c'est que Pline et sa vanité s'y retrouvent

trop ; c'est que Pline le prend avec Tacite, malgré quelques compliments auxquels il ne faut pas attacher trop grande importance, sur un ton d'égalité que la postérité ne lui reconnaît pas le droit d'adopter. Cela pourtant s'explique et se comprend : il est probable que Pline au sénat, au barreau, dans les lectures publiques réussissait encore mieux que Tacite et était plus brillant que lui, qu'il avait plus de vogue ; si Tacite en effet a du génie, Pline a plus d'esprit, est plus accessible à tous. On peut donc croire qu'auprès des contemporains les succès de Pline dépassaient la gloire de Tacite.

D'ailleurs Pline sent bien, autant qu'il pouvait le faire avec sa nature toute différente, le caractère particulier de Tacite. « Il a plaidé, dit-il quelque part, comme il n'appartient qu'à lui, σεμνῶς. » Il y a dans ce mot un véritable sentiment du génie de Tacite.

L'opinion publique les associait ; on les citait comme les deux représentants de la littérature de leur âge : c'est ce que nous montre une curieuse anecdote rapportée par Tacite à Pline, et que celui-ci répète à un de ses amis :

« Narrabat (Tacitus) sedisse secum Circensibus proximis equitem romanum. Hunc, post varios eruditosque sermones, requisisse :

"italicus es, an provincialis ? se respondisse : "nostî me, et quidem ex studiis ." ad hoc illum : " Tacitus es, an Plinius ?"

C'est un grand regret pour nous de n'avoir pas, parmi ces lettres de Pline, quelques lettres de son ami ; nous aimerions à entendre l'âme de Tacite s'épancher dans ces causeries intimes ; nous serions curieux de voir cette haute et fière majesté de son style descendre, tout en gardant la marque du maître, à la souplesse et à la familiarité de la conversation épistolaire.

Dans l'histoire de l'amitié de Pline et de Tacite, on rencontre encore une autre lacune qui étonne ; c'est que Pline ne parle pas de Tacite historien. Il l'oublie dans une lettre même où il semble que cette mention devait naturellement venir, en expliquant à un ami pourquoi il n'écrit pas l'histoire. Il en donne de bonnes raisons, mais il ne lâche pas le mot que, jusqu'au bout de la lettre, on cherche et on attend : "il y a Tacite !" Pline a eu raison de ne pas écrire l'histoire ; il n'était pas fait pour elle ; il tenait trop à plaire. Il est l'homme des éloges, des panégyriques complaisants, et non des justes sévérités de l'histoire.

On peut apercevoir dans ses Lettres quelque chose de sa rhétorique ; c'est celle du bel-esprit, plus petite, plus amoureuse du procédé que celle

même de Cicéron, qui nous semble déjà étroite et puérile dans quelques parties. Il professe la plus grande admiration pour le faiseur de tours de force, pour l'improvisateur Isée, et plus un ouvrage est long, plus il lui semble beau. Cette rhétorique ne s'arrangerait guère avec celle de Pascal. Quand il fait un long discours ou lit un long ouvrage, il s'excuse en disant que c'est comme un grand dîner qu'il sert à ses auditeurs ou à ses lecteurs ; tous ne mangeront pas de tout, mais le grand nombre des plats dont la table est couverte fera qu'il y en aura pour tous les
(I, 20) goûts. Il demande un jour à Tacite s'il croit qu'un discours puisse être jamais trop long. Nous n'avons pas la réponse de Tacite ; mais celui-ci devait sur ce point différer un peu d'avis avec son ami. On ne trouve pas chez Pline cette logique serrée qui se rencontre dans les discours de Tacite ; sa rhétorique est plus soucieuse du beau langage que de la persuasion. C'est ainsi qu'il parlait pendant sept heures de suite, et se faisait écouter ; c'est lui-même qui nous l'apprend dans une de ses lettres.

Malgré toutes ces critiques et ces restrictions, il ne convient pas d'être dédaigneux avec Pline. Pline avait beaucoup de justesse dans l'esprit ; tout en étant un bel-esprit, c'était un bon esprit,

un esprit délicat et fin. Il est malheureux pour lui que l'antiquité n'ait pas connu les académies ; il était né pour elles, il eût fait leurs délices. Imaginez-le aussi dans une chaire ; quel agréable et charmant professeur !

G. Perrot.

XXe Leçon.

Pline le jeune.

Du Panégyrique de Trajan.

Leçon bien étudiée ; beaucoup de citations, dont plusieurs même n'avaient pas été indiquées. Des inexactitudes.

15.

Du panégyrique de Trajan.

Pline le jeune, illustre de son temps, n'est aujourd'hui qu'imparfaitement connu. Nous savons, par ses Lettres, qu'il plaida souvent et qu'il brilla dans l'accusation comme dans la défense : non qu'il fût accusateur de profession ; de telles gens ne se rencontraient que sous les mauvais princes ; mais il accusait, par exemple, au nom d'une province, un mauvais gouverneur, ou, au nom des honnêtes gens, un accusateur indigne ; témoin le procès dont il parle dans sa lettre 13 du livre IX.

Pline n'eût pas été de ces gens là en aucun cas.

Arulénus Rusticus et Sénécion avaient, sous Domitien, payé de leur vie l'éloge de Thraséas et d'Helvidius, comme si c'eût été un crime de lèse-majesté. Le fils d'Helvidius, coupable de la même fermeté opiniâtre que son père, subit le même sort. Mais ici, laissons parler Pline le jeune :

Tacite (vie d'Agricola, 2).

"..... Quand Domitien eut été tué, je considérai, je jugeai qu'il se présentait une grande et belle occasion de poursuivre des méchants, de venger des malheureux, de s'illustrer soi-même. Or, dans le grand nombre de crimes commis par

Lettres, IX, 13, à Quadratus.

tant de gens, je n'en voyais pas de plus atroce que celui d'un sénateur qui, dans le sénat même, avait poursuivi la mort d'un sénateur, qui, après avoir été simple préteur, s'était attaqué à un consulaire, qui, lors même qu'il était juge, avait porté les mains sur l'accusé. D'ailleurs, j'avais été lié avec Helvidius aussi étroitement qu'on pouvait l'être avec un homme que la crainte des temps forçait à cacher dans la retraite un grand nom et de grandes vertus. J'avais été des amis d'Arria et de Fannia, dont l'une était la belle-mère d'Helvidius, et l'autre la mère de sa belle-mère. Mais, après tout, les droits de l'amitié me déterminaient beaucoup moins que la justice, l'indignité du fait, et l'utilité de l'exemple."

Trois jours après que Pline eut pris cette résolution, le sénat s'assemble; Pline s'y rend, et demande la permission de parler. Là éclate une résistance inattendue:

Lettres. IX, 13 à la suite

" Mes premières paroles, dit-il à Quadratus, sont accueillies avec les marques d'assentiment les moins douteuses (maximo assensu). Mais à peine ai-je dit un mot de l'accusation, à peine ai-je désigné le coupable, sans pourtant le nommer encore, qu'on s'élève contre moi de tous côtés. L'un: "Sachons, s'écrie-t-il

contre qui vous prétendez faire cette poursuite extraordinaire". — Un autre : " Quel est celui que l'on accuse ainsi, avant que le sénat l'ait permis ? Un autre : " Laissez en sûreté ceux qui ont échappé". J'écoute sans me troubler, sans m'étonner, tant la justice de l'entreprise vous soutient dans l'exécution ! Tant il est différent, pour vous donner de la confiance ou de la crainte, que les hommes ne veuillent pas que vous fassiez ce que vous faites, ou qu'ils ne l'approuvent pas !"

— Après bien des discussions, on passe à d'autres affaires, sans avoir rien arrêté. Cependant, des sénateurs renouvellent leurs tentatives auprès de Pline ; on lui représente les dangers auxquels il va s'exposer. L'accusé, Publicius Certus, a des amis puissants ; sait-on ce qu'apportera l'avenir ? Pline va se rendre redoutable aux empereurs qui viendront après Trajan. N'importe, il persiste : " Si le sort le veut ainsi,

Lettres. IX, 13.

dit-il, je suis prêt, en poursuivant la punition d'une action infâme, à porter la peine d'une action toute glorieuse." La discussion s'établit donc. Chacun parle à son tour. Celui de Pline arrive, et tout change d'aspect :

.... " Il n'est pas concevable avec quelle

attention, avec quels applaudissements ceux même qui peu auparavant s'élevaient contre moi, reçurent tout ce que je dis ; tant fut subit le changement que produisit, ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur !"
— Et un peu plus loin : " Il n'y eut presque personne dans le Sénat qui ne vînt m'embrasser, me baiser, et me louer à l'envi, de ce que, à mes risques et périls, j'avais eu la fermeté de rétablir la coutume, si long-temps interrompue, de délibérer en commun sur les intérêts publics, et de laver le sénat du reproche que lui faisaient les autres ordres, de réserver pour eux toute sa sévérité, tandis que les sénateurs s'épargnaient seuls entre eux, et s'accordaient mutuellement un silence indulgent .." —

Le Sénat n'acheva point l'instruction du procès. Mais Certus perdit du moins le consulat pour lequel il avait été désigné par Domitien. Peu de jours après*, il mourut.

" J'ai ouï dire, dit Pline en terminant sa lettre, que, pendant sa maladie, son imagination me représentait sans cesse à lui ; sans cesse il croyait me voir le poursuivre l'épée à la main. Je n'ose pas assurer que cela soit vrai ; mais il importe, pour l'exemple, que cela le paraisse."

* non pas peu de jours après cette affaire, mais peu de jours après la publication que Pline fit très postérieurement de ses discours.

Lettres IX, 13.

Pline recueillit le mieux qu'il put tout ce qu'il avait dit, il y ajouta beaucoup de choses nouvelles, si bien qu'il en fit un livre qui se répandit bientôt dans le public. Un ami complaisant, Génitor, avait comparé son œuvre à la harangue de Démosthène contre Midias. Pline n'accepte pas cet honneur : " cependant, dit-il, il est vrai de dire qu'en y travaillant je lisais sans cesse l'œuvre de Démosthène. Je n'aspirais pas à l'égaler, il y aurait de la témérité, peut-être même de la folie à y prétendre : mais je me proposais de l'imiter, autant que le permettaient la différence des sujets et la distance d'un génie du premier ordre à un esprit du dernier. "

Lettres. VII, 30.

Nous n'avons plus cette accusation de Pline; il ne nous est donc pas possible d'apprécier à quelle distance du modèle est demeuré l'imitateur; mais quelque flatteuse et quelque exagérée que soit la comparaison de Génitor, nous regrettons que cette accusation et toutes celles que Pline a pu prononcer, ne nous aient pas été conservées ; car nous y aurions trouvé sans doute une éloquence plus franche que celle des éloges, plus vive et plus accentuée. Nous sommes réduits, au contraire, à juger de son mérite par le Panégyrique de Trajan.

Nous étudierons à la fois dans ce monument et l'éloquence propre à Pline le jeune, et l'éloquence que produisit à cette époque la rhétorique de Quintilien. Car Pline semble avoir été le plus brillant des orateurs formés par l'auteur de l'Institution Oratoire.

On peut regarder comme une véritable préface du Panégyrique les deux lettres suivantes, où Pline semble avoir jugé lui-même son œuvre, et averti des dispositions qu'il fallait apporter à la lire :

Lettres. III, 13 à Romanus

" Je vous ai envoyé, comme vous le désiriez, le discours de remerciement que j'ai adressé à l'empereur en commençant mon Consulat. Vous l'auriez reçu quand-même vous ne l'eussiez pas demandé. Ne considérez pas moins, je vous prie, la difficulté que la beauté du sujet. Dans tous les autres, la nouveauté seule suffit pour soutenir l'attention du lecteur : ici, tout est connu, tout a été dit et répété : en sorte que le lecteur n'ayant plus à s'occuper des choses, et tranquille sur ce point, s'attache entièrement au style, et le style résiste difficilement à une critique dont il est le seul objet. Et plût aux Dieux que l'on s'arrêtât du moins au plan, aux liaisons, aux figures du discours ! Car enfin, les plus grossiers peuvent quelquefois inventer

heureusement, et s'exprimer en termes pompeux: mais ordonner avec art, distribuer les figures avec une agréable variété, c'est ce qui n'appartient qu'à la science. Il ne faut pas même rechercher toujours l'élévation et l'éclat. Dans un tableau, rien ne fait tant valoir la lumière, que le mélange des ombres: il en est de même d'un discours; il faut savoir tour-à-tour en élever, en abaisser le ton ......"

Lettres. III, 18, à Sévère.

La lettre dix-huitième raconte plus particulièrement l'histoire même, pour ainsi dire, de ce Panégyrique, la cause qui le fit écrire, et les circonstances dans lesquelles il fut prononcé.

"Les devoirs du consulat m'obligeaient à remercier le prince au nom de la république. Après m'en être acquitté dans le sénat, d'une manière convenable au lieu, au temps, à la coutume, j'ai pensé qu'en bon citoyen, je devais écrire le discours que j'avais prononcé, et, sur le papier, donner au sujet plus de développement et d'étendue. Mon premier dessein a été de faire aimer à l'empereur ses propres vertus, par les charmes d'une louange naïve. J'ai voulu en même temps tracer à ses successeurs, par son exemple, mieux que par aucun précepte, la route qu'ils devaient suivre pour arriver à la même gloire. Car s'il y a de l'honneur à donner aux princes

des leçons de vertu, il n'y a pas moins de danger et peut-être de présomption: mais laisser à la postérité l'éloge d'un prince accompli, montrer, comme d'un phare, aux empereurs qui viendront après lui, une lumière qui les guide, c'est être aussi utile et plus modeste.

Voici, au reste, une circonstance qui m'a été fort agréable. Voulant lire cet ouvrage à mes amis, je ne les invitai point par les billets d'usage: je leur fis seulement dire de venir, si cela ne les gênait en rien, s'ils avaient quelque loisir, et vous savez qu'à Rome on n'a jamais, ou presque jamais, le loisir ou la fantaisie d'assister à une lecture; cependant ils sont venus deux jours de suite, et par le temps le plus affreux: et quand, par discrétion, je voulais borner là ma lecture, ils exigèrent de moi que je leur donnasse une troisième séance.... Songez, je vous prie, quel est le sujet pour lequel ils ont montré tant d'empressement. Comment se fait-il que ce qui nous ennuyait sous d'autres empereurs, même dans le sénat, où il fallait bien le souffrir, et quoiqu'on ne nous demandât qu'un moment d'attention, on se plaise aujourd'hui à le lire et à l'écouter pendant trois jours? Ce n'est point que l'orateur soit plus éloquent; mais son discours a été écrit avec plus de liberté, et par

coméignent avec plus de plaisir. Le règne de notre prince aura donc encore cette gloire, que l'on y verra ces harangues, odieuses naguère parce qu'elles étaient fausses, devenir agréables à tous en même temps que sincères. Quant à moi, je n'ai pas été moins charmé du goût de mes auditeurs, que de leur empressement. Je me suis aperçu que les endroits les moins fleuris plaisaient autant et plus que les autres. Il est vrai que je n'ai lu qu'à peu de personnes cet ouvrage fait pour tout le monde ..... J'ai cru pouvoir en un tel sujet laisser courir ma plume avec une sorte de liberté, et j'ose même dire que ce qu'il y a de sérieux et de serré dans mon ouvrage, paraîtra moins naturellement amené que ce que j'ai écrit avec enjouement et avec verve. Je n'en souhaite pas moins que ce jour vienne enfin (et fût-il déjà venu) où le style mâle et nerveux bannira pour jamais le style agréable et joli des sujets même où il règne le plus légitimement ......"

Nous voyons par ces deux lettres :

1° que Pline prononça l'éloge devant l'empereur avant de l'écrire et de le lire ensuite à ses amis, et qu'il ne donna à ce Panégyrique tout son développement qu'après l'avoir prononcé;

2° que l'ouvrage eut ensuite un très grand

succès ; succès, d'ailleurs, dû en partie au personnage à qui s'adressaient ces louanges. Voltaire avait donc tort, lorsque, dans sa lettre sur les Panégyriques (1767), il écrivait ces lignes :

« Je suis toujours étonné que le Consul Pline, digne ami de Trajan, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, et Trajan celle de l'entendre. On dit, pour excuser l'un et l'autre, que Pline supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours ; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart. »

Il était facile à Voltaire, il a toujours été facile de se moquer du Panégyrique ; nous pourrions en rire à notre tour, et relever une à une toutes les flatteries de toutes sortes que Pline le jeune prodigue à Trajan. Il serait plaisant de remarquer comment, pour chacun des actes du règne de l'empereur, Pline semble employer le même procédé de commentaire et d'amplification, que les Femmes savantes de Molière, à chaque vers, à chaque mot de Trissotin. Mais comme nous pensons qu'il y a beaucoup à louer dans ce Panégyrique, nous nous contenterons, au lieu d'en rire, de citer quelques-uns des passages qui ont fort égayé la

Mr. Demogeot (Notice sur Pline) en tête d'un Choix de ses Lettres.
- manque à l'École -

critique).

Panégyrique, 57, 8-9

Trajan a refusé un consulat. On sait combien cette magistrature était peu de chose sous l'empire : voici comment Pline parle de ce refus :

" Vous arriviez à peine au rang suprême, et, comme si la mesure de vos honneurs était comblée, et que vous eussiez déjà un motif d'excuse, vous refusez une dignité que de nouveaux empereurs enlevaient à des consuls désignés. On a vu même un prince, à la veille de sa chute, reprendre ce qu'il avait donné, et arracher à son possesseur un consulat dont le temps était presque fini. Ainsi donc, cette magistrature que des hommes nouvellement parvenus à l'empire, ou près de le quitter, convoitent assez pour la ravir à d'autres, vous la cédez à de simples particuliers, quoiqu'elle soit libre et vacante."

Voilà déjà bien des raffinements : ce n'est pas tout ; écoutons la suite :

— " Était-ce trop ou d'un troisième consulat pour vous, ou d'un premier pour le prince ? Car, si vous êtes entré au second déjà empereur, c'était sous un empereur aussi ; et, soit comme honneur, soit comme exemple, on ne peut vous compter de celui-là que votre obéissance."

Et là-dessus, comparaison avec les

Papirius et les Quintius qu'on arrachait à leurs charrues pour les appeler au consulat, et que Trajan surpasse en modestie. Mais poursuivons:

Panégyrique 58 " Le sénat voyait un de ses membres consul pour la troisième fois, quand vous refusiez un troisième consulat. Nos suffrages imposaient donc à votre délicatesse un bien pénible sacrifice, en voulant que, prince, vous fussiez autant de fois consul que l'un de vos sénateurs! .... Que dois-je admirer d'abord en vous, ou de la grandeur d'âme, ou de la modestie, ou de la générosité? Ce fut grandeur d'âme de refuser un honneur que tout le monde désire, modestie de le céder, générosité d'en jouir par autrui.

" Mais il est temps de vous rendre, afin que le consulat, accepté, exercé par vous, en devienne plus auguste. On ne saurait que penser d'un refus trop constant; ou plutôt on penserait que vous trouvez cet honneur indigne de vous. Sans doute, vous l'avez refusé comme infiniment grand, mais c'est une chose que vous ne persuaderez à personne, si vous ne finissez par l'accepter un jour."

Que serait devenue toute cette vaine et subtile amplification, si Trajan n'eût enfin pris ce titre insignifiant? Heureusement pour son panégyriste, il a bien voulu le recevoir. De là

nouveaux éloges et nouvelles subtilités."

Panégyrique. 60 .... "La délicatesse de notre prince, après une longue résistance, a cédé cependant; mais comment a-t-elle cédé? Il ne s'est pas fait l'égal des particuliers, ce sont eux qu'il a faits ses égaux. Il a reçu un troisième consulat, pour en donner un troisième. Il savait que la modestie, que la bienséance ne permettraient à personne d'être trois fois consul, si lui-même ne l'était une troisième fois. Cet honneur que les princes accordaient jadis, encore bien rarement, aux compagnons de leurs guerres et de leurs périls, vous l'avez déféré à des hommes distingués sans doute, et qui avaient bien mérité de vous, mais seulement dans la paix. Le zèle de tous deux et leur vigilance vous imposaient des obligations, César; mais il est rare, il est presque inouï qu'un prince se croie lié par les services reçus, ou, s'il croit l'être, qu'il en aime l'auteur. Vous, César, vous devez et vous payez votre dette .... "

Et un peu plus bas:

61. .... " Je me croyais transporté au sein de l'antique Sénat, lorsque je vous voyais, à côté d'un collègue trois fois consul, prendre l'avis d'un consul une troisième fois désigné. Que ces deux hommes étaient grands alors, et que

vous étiez grand vous même ! La hauteur des corps, à quelque degré qu'elle s'élève, décroît à côté de ceux qui les surpassent ; de même aussi les plus sublimes dignités s'abaissent auprès du rang où vous êtes assis, etc." Tout à l'heure vont arriver les exclamations : honneur ! deux fois honneur ...... ! Que d'esprit dépensé pour n'atteindre qu'à une éloquence emphatique et déclamatoire !

Il paraît que ce consulat, le troisième de Trajan, était une ample et féconde matière ; car Pline ne nous en tient pas encore quitte. Il faut bien qu'il nous décrive maintenant la cérémonie, car Trajan a bien voulu la subir.

Panégyrique, 63. ..... " Je vous louerai donc, avant tout, d'avoir assisté en personne à votre élection ; candidat non de la dignité consulaire seulement, mais de l'immortalité et de la gloire, et auteur d'un exemple fait pour être suivi des bons princes, admiré des mauvais. Vous avez paru devant le peuple romain sur l'ancien théâtre de sa souveraineté ; vous avez essuyé jusqu'au bout la longue formule des Comices, et toute cette cérémonie qui n'était plus qu'une vaine dérision. Vous avez été fait consul, comme un de ceux que vous prenez parmi nous pour les faire consuls.

Quel est celui de vos prédécesseurs qui a rendu cet honneur ou au consulat ou au peuple ? Les uns, languissamment assoupis, et gorgés encore du repas de la veille, attendaient les nouvelles de leurs Comices ; les autres ne dormaient pas sans doute ; ils veillaient, mais c'était pour concerter, au fond de leur appartement, l'assassinat ou l'exil des Consuls par lesquels eux-mêmes étaient proclamés

Panégyrique, 64

Consuls...... D'autres ont mérité le consulat avant de le recevoir ; vous, César, vous le méritez de nouveau en le recevant. La solennité des Comices était achevée, à ne considérer que le prince ; et déjà la foule du peuple commençait à s'ébranler, lorsqu'on vous vit, avec un étonnement général, vous avancer vers le siège du Consul, et vous présenter à un serment dont les termes n'étaient connus de vos prédécesseurs que quand ils forçaient les autres de le prêter. Vous voyez combien il importait que le consulat fût accepté par vous ; si vous l'eussiez refusé, nous n'aurions jamais pensé que vous feriez ce grand acte. Je reste confondu, pères Conscrits, et j'en crois à peine mes yeux ou mes oreilles ; je me demande quelquefois si j'ai bien vu, si j'ai bien entendu. Ainsi donc, un empereur, ainsi un César, un Auguste, un grand Pontife s'est tenu debout en face du Consul :

le consul est demeuré assis, sans trouble, sans crainte, comme si c'était un usage reçu. Le consul assis a dicté au prince debout la formule du serment; et le prince a juré ; il a prononcé, articulé distinctement les paroles par lesquelles il dévouait sa tête et sa maison à la colère des dieux, s'il trahissait sa foi."

Cet étonnement n'appelle-t-il pas le sourire sur les lèvres? à moins qu'on ne s'attriste en songeant que les Romains ne voyaient qu'avec surprise qu'un prince ne se jouât pas de toutes leurs institutions.

Nous citerons encore d'autres passages aussi significatifs, ou plutôt aussi plaisants. Après avoir adopté Trajan, Nerva survécut à peine quelques mois:

Panégyrique, 10

" Le ciel, dit Pline, l'a redemandé à la terre, afin qu'après cette œuvre immortelle et divine (c'est-à-dire l'adoption de Trajan), aucune œuvre mortelle ne sortît plus de ses mains. Cet honneur était dû en effet à la plus grande des actions, qu'elle fût aussi la dernière ; et il fallait que l'apothéose en consacrât immédiatement l'auteur, pour que la postérité mît un jour en question s'il n'était pas déjà dieu à l'heure où il la fit."

Panégyrique. 38. Ailleurs il s'agit d'un impôt établi sur les héritages, et appelé le droit du vingtième. Il ne tombait à la vérité que sur les héritiers étrangers; mais on regardait comme étrangers les uns aux autres les parents les plus proches, fût-ce même les pères et les fils, quand ils n'étaient pas d'anciens citoyens, et qu'ils n'avaient pas reçu, en même temps que le droit de cité, les droits de famille. Nerva, puis Trajan, abolirent cette restriction. Pline ne tarit pas en subtilités incroyables sur cet acte administratif.

" Il est beau, César, de ne pas souffrir qu'un impôt soit levé sur les larmes paternelles. Vous voulez que le père possède sans diminution les biens de son fils, qu'il ne reçoive pas un compagnon de son héritage, quand il n'en a pas eu de son deuil; que personne n'appelle à compter sa douleur récente et son cœur encore brisé, et qu'on ne force pas un père à savoir ce qu'a laissé le fils qu'il vient de perdre."

40. ..... " Le père commun des Romains a fixé la somme à laquelle pouvait toucher la main du receveur. Un héritage pauvre sera déchargé de l'impôt ..... La condition est imposée au vingtième de n'atteindre que celui qui devient riche. Une rigueur est changée en un sujet de se

réjouit, un sacrifice en une chose désirable; tout héritier souhaite maintenant d'être soumis au vingtième...."

Ici le commentateur lui même, Gessner ne peut retenir l'expression de sa peine et de ses regrets; il paierait de l'or, dit-il, pour que Pline n'ait pas écrit cela. Et pourtant, nous n'en avons pas encore fini avec l'esprit de raffinement, la déclamation et le mauvais goût. Il s'agissait de louer Trajan des délassements et des plaisirs qu'il savait prendre. Pline ne reste pas au-dessous de ses subtilités accoutumées:

Panégyrique, 81 " S'il arrive que vos actes souverains soient au pair avec l'immense courant des affaires, vous regardez le changement de travaux comme un délassement. Quelles récréations connaissez-vous en effet, sinon de parcourir les forêts, de lancer des bêtes fauves, de franchir le sommet des plus hautes montagnes, de marcher sur les pointes hérissées des rocs sans que personne vous soutienne ou vous trace le chemin, et, au milieu de ces courses, d'aller avec une âme pieuse visiter les bois sacrés et porter aux Dieux vos hommages? Voilà quels étaient jadis l'apprentissage et l'amusement de la jeunesse; voilà dans quels exercices on élevait les futurs chefs de guerre: lutter de vitesse avec les animaux

les plus légers à la fuite, de force avec les plus hardis, d'adresse avec les plus rusés . . . .
Ils prétendaient à cette gloire les princes mêmes qui ne savaient pas la mériter, mais de quelle manière y prétendaient-ils ? des animaux domptés, abâtardis par la captivité, étaient lâchés devant ces ridicules chasseurs qui signalaient sur cette proie facile leur adresse menteuse. César joint la peine de chercher la proie à celle de la prendre ; et son plus grand travail, qui est aussi le plus agréable, c'est de la trouver. Que s'il lui plait quelquefois de déployer sur les mers cette même vigueur de corps, on ne le voit pas suivre des yeux ou du geste les mouvements de la voile flottante, mais il s'assied au gouvernail et dispute aux plus robustes de ses amis l'honneur de briser les flots, de dompter les vents mutinés, de surmonter à force de rames les plus rapides courants."

A mon goût, il est difficile d'être plus puérilement spirituel dans une description, où il s'agit de louer le maître de l'univers.

Il faut donc le reconnaître, le Panégyrique de Trajan est, par un côté, ridicule : ces flatteries, propres, du reste, à tous les éloges, expliquent comment les esprits sérieux, en général, professent peu de goût pour ce genre littéraire. Corneille disait dans une de ses lettres qu'il n'avait

jamais pu lire plus de quatre pages de suite d'un éloge, pas même, ajoute-t-il, du Panégyrique de Trajan. Rousseau se montre plus sévère encore; il s'emporte contre Trajan, et déclare qu'il l'admirerait davantage, s'il n'avait pas été tant loué par Pline. Voltaire, nous l'avons vu, n'est pas non plus fort indulgent; seulement il ne se fâche pas, il plaisante et fait rire. Nous admettons volontiers que Pline a des torts, qu'il aurait pu tempérer un grand nombre de flatteries mesquines, à la fois indignes de son héros et de lui-même. Tacite, son ami et son émule, semble avoir été plus réservé: témoin cet éloge qu'il donne à Nerva et à Trajan, en commençant l'histoire d'Agricola:

Tacite (Vie d'Agricola) 3. " Notre cœur enfin s'est ranimé; et cependant, bien que Nerva, dès l'aurore de son règne fortuné, ait su réunir deux éléments contraires, le pouvoir et la liberté, que Trajan rende chaque jour l'autorité plus douce, que la patrie tranquillisée ait repris espoir, et même ne doute plus de l'accomplissement de ses vœux; telle est l'impuissance de l'homme, le mal est prompt et le remède est lent . . . . . . "

Ainsi Tacite rend justice aux deux empereurs; ses éloges sont sobres et contenus, ou plutôt ce sont les faits traduits en éloges: au contraire,

les louanges de Pline sont trop souvent d'ingénieuses flatteries qu'aucun acte important ne soutient? — Cependant la faute n'est pas tout entière au panégyriste; pour être justes, nous devons aussi nous en prendre au siècle, à l'esprit de l'époque, aux sentiments et aux dispositions des contemporains. Le Panégyrique de Trajan nous édifie non seulement sur les talents oratoires de Pline le jeune, mais aussi sur l'éloquence propre à l'ère des Antonins. La Rome des Nerva et des Trajan n'est plus celle des Césars; elle est façonnée maintenant à la servitude. Sous Auguste, surtout sous les successeurs d'Auguste, Rome souffre parce qu'elle a perdu les institutions républicaines, et parce qu'elle est gouvernée par des monstres, tels que les Caligula, les Néron, les Domitien; l'aversion que les tyrans inspirent se mêle aux regrets de la liberté; de là, dans Sénèque et Lucain, la chaleur de ces déclamations où l'on sent comme les dernières protestations de la vieille liberté mal étouffée. Mais, dès les premiers Antonins, personne ne songe plus à réclamer contre le pouvoir, à contester les droits de l'empire. A la place d'un Domitien, on appelle de tous ses vœux, quoi? l'ancienne république? non, mais un bon prince, un Trajan. Aussi l'éloquen-

ce

?

Nerva et Trajan ne sont pas des Antonins. ?

est-elle devenue plus calme, plus pacifique, parce qu'on ne déplore plus la ruine de la liberté. A peine sent-on qu'on l'a perdue, tant on est fait à l'esclavage. Tacite, l'une de ces âmes d'élite, alors en si petit nombre, que les souvenirs du passé pouvaient encore émouvoir, a bien dit que Nerva avait su réunir deux éléments contraires, res olim dissociabiles, l'empire et la liberté ; mais il comprenait lui-même (et on le voit assez au ton dont il exprime cette pensée), il comprenait que ces deux choses sont en effet incompatibles. La perte de la liberté politique avait entraîné la perte de la liberté civile, étouffé le sentiment de la liberté morale, sans lequel il n'y a plus de dignité. Ce triste état des âmes explique les flatteries que l'on prodigue aux bons princes. Au lendemain d'un règne cruel, odieux, extravagant, on avait, par bonheur, trouvé un Nerva, un Trajan sous qui l'on pouvait respirer ; on en témoignait sa joie par des éloges, et l'on ne songeait pas que l'homme qu'on louait était le plus grand et le premier obstacle au retour de l'ancienne liberté. De là, l'esprit du Panégyrique de Trajan. Pline veut louer l'empereur comme un simple citoyen et, sans y songer, il en fait un dieu.

Panégyrique, 80 « Œuvre vraiment digne d'un prince et digne aussi d'un consul, de réconcilier les cités rivales ;

d'apaiser, moins par l'autorité que par la raison, les peuples mécontents ; d'arrêter les injustices des magistrats, et de rendre aussi nulle que si elle n'avait pas été toute chose qui aurait dû ne pas être ; enfin, pareil au plus vite d'entre les astres, de tout voir, de tout entendre, et, en quelque lieu qu'on vous invoque, d'y faire sentir, à l'instant même, comme un Dieu tutélaire, votre présence et votre appui. Sans doute c'est ainsi que le maître du monde en règle l'économie d'un signe de sa tête, lorsque, abaissant ses regards sur la terre, il daigne compter les destinées des hommes parmi les soins de sa divinité ; car, libre et dispensé maintenant d'une telle sollicitude, il ne s'occupe que du ciel, depuis qu'il vous a chargé de le représenter auprès du genre humain tout entier. Vous le représentez en effet, et vous êtes son digne mandataire, puisque toutes vos journées sont remplies par des actions qui mettent le comble à notre bonheur, et ajoutent à votre gloire. "

Panégyrique, 2. Pline le jeune oublie ce qu'il avait dit dans son exorde : " Ne nous faisons point un dieu pour le flatter : ce n'est pas un tyran, mais un citoyen ; ce n'est pas un maître, mais un père qui est le sujet de ce discours. Il se croit l'un de nous .... " Et ce langage de Pline

n'étonnait personne). Martial, son contemporain, adressait à Trajan ces vers qui, dans la bouche d'un Romain, ne semblent guère moins étonnants, ou, si l'on veut, moins expressifs que l'apothéose :

Martial, IX. 6ª.

..... « Tu as autant de respect, ô César, pour le juste et le bien, que Numa lui-même ; mais Numa était pauvre. C'est une chose difficile que de ne pas s'abandonner à sa fortune, et, lorsqu'on l'emporte sur tant de Crésus, d'être un Numa. Si nos ancêtres, si les plus illustres des vieux Romains revenaient sur la terre, s'il leur était permis de quitter les bois de l'Elysée, l'invincible Camille te servirait à la place de la liberté ; Fabricius accueillerait tes offres et recevrait ton or ; Brutus se réjouirait de marcher sous tes ordres ; l'homicide Sylla te livrerait le pouvoir au moment de s'en démettre ; César, redevenu simple citoyen, Pompée se feraient tes amis ; Crassus t'abandonnerait tous ses trésors ; Caton lui même, si, rappelé du ténébreux séjour de Pluton, il nous était rendu, Caton serait Césarien. »

Qu'on se reporte par la pensée au siècle précédent. Qui, sous les Césars, aurait écrit un pareil vers ?

"Si Cato reddatur, Cæsarianus erit".

personne ; car le sentiment de la liberté, de la

dignité personnelle, ni les souvenirs et les regrets du passé n'étaient encore effacés sous les Caligula et les Néron ; mais tout cela, au temps de Pline, avait péri, et péri à jamais dans le monde romain. On demandait aux empereurs un peu d'honnêteté, et s'ils étaient honnêtes, on les félicitait. Pline ne loue-t-il pas Trajan d'avoir attendu à la tête de ses légions que Nerva ait bien voulu l'adopter ?

Panégyrique 9. "La postérité croira-t-elle que le fils d'un patricien, d'un consulaire, d'un triomphateur, à la tête d'une armée courageuse, puissante et dévouée à sa personne, ait été fait empereur autrement que par cette armée ? que, commandant en Germanie, ce soit d'ici qu'il a reçu le nom de Germanique ? qu'il n'ait rien projeté, rien fait pour devenir empereur, si ce n'est de le mériter et d'obéir ? . . . . "

45. Plus loin, distinguant la tyrannie de la monarchie, il condamne l'une et approuve l'autre : "Vous savez que, comme la nature a mis entre un maître et un prince une différence profonde, ainsi le gouvernement d'un prince n'agrée à personne plus qu'à ceux qui abhorrent davantage le pouvoir d'un maître."

65. Ailleurs : "Nous n'avons plus d'honneurs, dit-il à Trajan, que nous puissions vous décerner, sinon de nous taire quelquefois devant vous."

Et plus loin encore : "Vous vous êtes soumis religieusement aux lois ; à des lois, César, que personne n'a faites pour le prince...... Voilà donc une parole que j'entends aujourd'hui pour la première fois, un fait nouveau que j'apprends : le prince n'est pas au-dessus des lois ; les lois sont au-dessus du prince." —

Panégyrique, 66. "Continuez, et vous trouverez cette étrange parole : "Vous voulez que nous soyons libres, nous le serons ; vous ordonnez que nous exprimions hautement nos pensées, nous les exprimerons." — Mais voici le correctif :

67. "Le prince gardera la mémoire de ce qu'il a recommandé, et, quand nous userons de la liberté qu'il nous a donnée, il saura que nous lui obéissons."

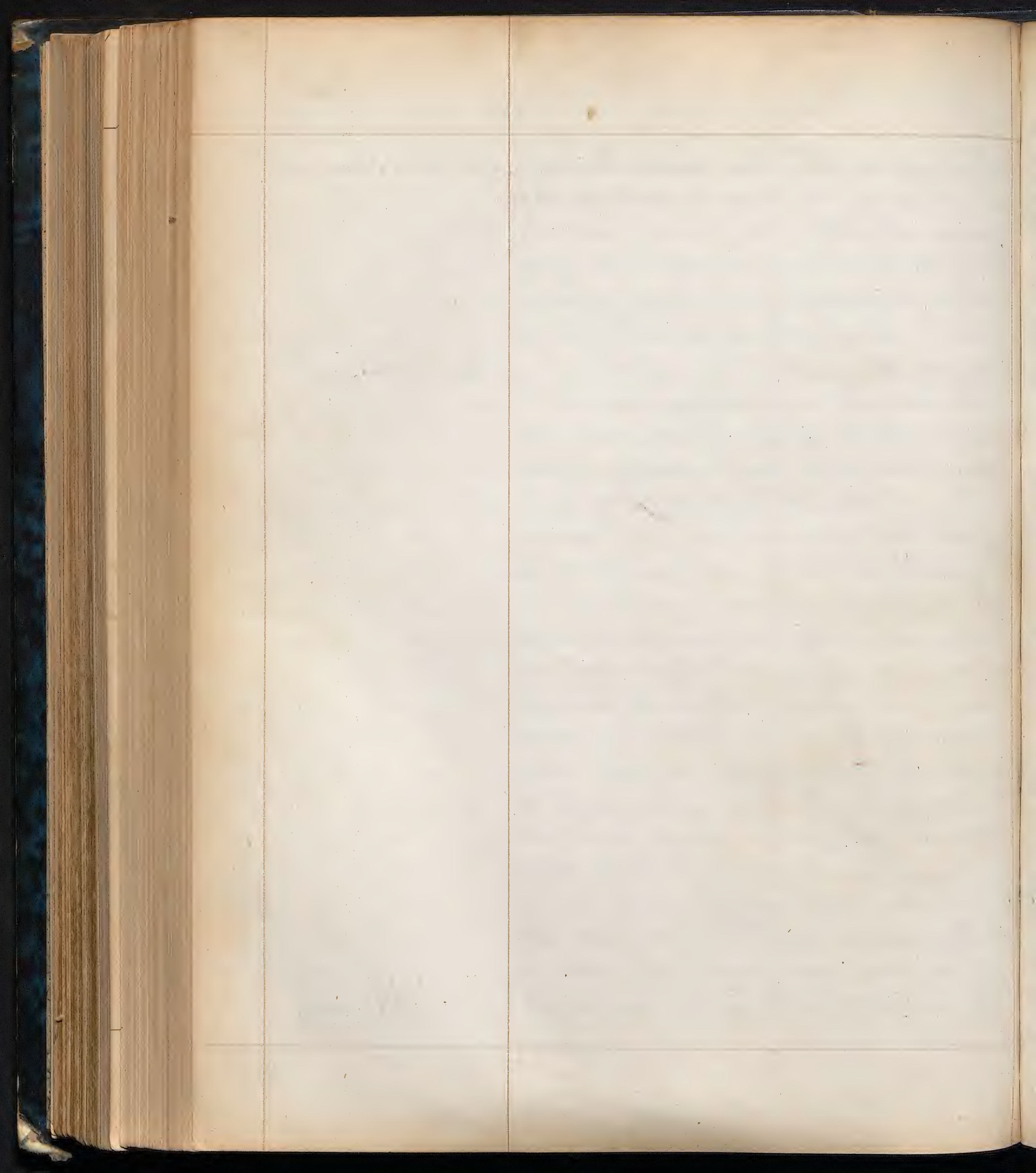
Ainsi le Panégyrique de Trajan, étudié sous un certain point de vue, offre les plus précieux, mais aussi les plus tristes enseignements. Le principe qui avait fait grandir, prospérer, vivre la société romaine pendant huit cents ans, le sentiment de la liberté était donc à jamais détruit ; la lutte avait été longue, douloureuse ; bien du sang avait été versé, et le souvenir de ces souffrances avait déjà retenti dans les vers si connus des Géorgiques :

" Scilicet et tempus veniet ", etc.

Les successeurs d'Auguste avaient enfin brisé le ressort, et Trajan essaya vainement de faire renaître dans les âmes des sentiments qui

sont propres à d'autres temps : on n'ordonne pas à un peuple d'être libre !

Henry.



XXIᵉ Leçon.

Pline le jeune.

Panégyrique de Trajan,

(Suite).

nullement de n'avoir rien imaginé de plus joli en fait de titre. Et pour ne point paraître en tout le détracteur des Grecs, je voudrais qu'on me supposât l'intention de ces maîtres dans l'art de peindre et de sculpter qui, vous le verrez dans ces livres, avaient mis à des œuvres achevées, à des œuvres que nous ne nous lassons pas d'admirer une inscription suspensive : Apelle faisait ; Polyclète faisait ; ils semblaient ne voir dans leurs œuvres que quelque chose de commencé toujours et de toujours imparfait. Par cette adresse l'artiste se ménageait une excuse contre les diverses critiques qu'on pouvait faire de ses productions, comme prêt à en corriger les défauts, si la mort ne le prévenait. Modestie louable chez ces grands hommes : ils ont inscrit chacune de leurs productions comme la dernière ; à chacune ils semblent avoir été enlevés par la destinée. Je ne connais guère que trois ouvrages qui ont reçu l'inscription définitive : un tel a fait. J'en parlerai en temps et lieu. Une pareille inscription trahissait chez l'artiste une confiance extrême dans le mérite de son œuvre, et ces trois productions excitèrent vivement la jalousie.

Pour moi, j'avoue franchement qu'on peut ajouter beaucoup non seulement à ce livre, mais

à tous ceux que j'ai publiés, soit dit en passant aux Zoïles ; et je puis bien parler ainsi, puisque j'apprends que des Stoïciens, des Dialecticiens et même des Epicuriens (quant aux Grammairiens je m'y suis toujours attendu) sont en travail de critique sur le livre de grammaire que j'ai publié. Voilà dix ans qu'ils avortent : moins longue est la gestation des éléphants. Pourquoi m'en étonner? Ne sais-je pas que Théophraste, homme d'une éloquence si grande qu'il en mérita ce nom divin (Θεόφραστος), fut en butte aux attaques d'une femme, et que de là naquit le proverbe : « N'y a-t-il pas de quoi se pendre ? » Je ne puis m'empêcher de citer des paroles de Caton le Censeur qui ont trait à ce que je dis ; et l'on verra que Caton écrivant sur la discipline militaire, lui qui avait appris la guerre sous Scipion l'Africain, et on peut dire sous Annibal, qui n'avait pu supporter la supériorité même de Scipion et qui avait reçu le titre d'imperator et les honneurs du triomphe, était menacé des coups de ceux qui cherchent la renommée en dépréciant le savoir d'autrui. Que dit-il en effet dans ce livre ?

« Je sais que ces écrits n'auront pas plutôt vu le jour qu'ils trouveront nombre de vétilleurs, surtout parmi ceux à qui la vraie gloire est

étrangère. Leurs critiques je les laisse couler devant moi. » Le mot de Plancus n'est pas non plus sans esprit. On lui disait qu'Asinius Pollion préparait contre lui des discours qui devaient être publiés par Pollion même ou par ses enfants, mais seulement après la mort de Plancus, pour que ce dernier ne pût y répondre : « Il n'y a, dit-il, que les vampires qui fassent la guerre aux morts. » Ce mot les a frappés d'un tel discrédit, que les savants les regardent comme ce qu'il y a de plus impudent.

Ainsi, à couvert contre les vétilleurs — (*Vitiligatores*), mot que Caton a élégamment composé des mots *vice* et *litige* (que font-ils en effet autre chose que de chercher matière à litige ?) je me hâte de remplir le reste de ma tâche. Le bien public exigeant que j'épargne votre temps, j'ai joint à cette épître une table des matières contenues dans chaque livre, et tout mon soin a été de la faire tellement exacte, que vous n'en fussiez pas à les lire. Par là le reste des lecteurs vous aura l'obligation d'être exempté de lire tout l'ouvrage. Chacun ne cherchera que ce qu'il désire et saura où le trouver. C'est un procédé dont a usé avant moi dans notre littérature Valérius Soranus, dans le livre qu'il a intitulé : *Epoptides*. Adieu. »

Cette préface est un morceau précieux. Si le reste des ouvrages de Pline eût été perdu pour nous, elle mériterait à elle seule une place dans la littérature latine. Pline nous y montre les principaux caractères de son génie : nous trouvons là le compilateur et l'homme de lettres. Pline n'est pas un savant ; il n'a pas interrogé la nature ; il n'a rien étudié directement : ni botanique, ni cosmographie, ni minéralogie. C'est un esprit chargé sous le poids de l'érudition et se mouvant lourdement ; mais en même temps c'est un littérateur, un écrivain amateur de beau style : il aime mieux l'affectation que l'insignifiance. Pline est un autre homme que Sénèque, dont nous avons étudié le génie dans les précédentes leçons. Ce qui domine chez Sénèque, c'est l'esprit, le goût ; Pline, lui aussi, voudrait avoir de l'esprit et du goût ; il y vise, mais il ne peut y atteindre. Il a un sens ferme, une démarche assurée ; il a de plus une infatigable ardeur au travail ; mais il n'y a pas chez lui cette flamme légère qui convient si bien au génie de la Grèce.

pas bien lié !

pas préparé !

Un côté du génie de Pline ne se trouve pas dans la préface de l'*Histoire naturelle* ; c'est ce que Buffon a si bien défini : la *facilité de penser en grand*. Pline

pense au grand et aspire au grand. Sa philosophie est majestueuse et digne de la nature même. Le génie léger et facile de Sénèque ne prendra la nature que par échappées; Pline en saisira, en sentira toutes les harmonies et toutes les beautés. C'est un esprit robuste, mais aussi un cœur ardent. La philosophie de Pline est le naturalisme plutôt que le panthéisme. Il a un sens profond de la nature; la nature avec son âme universelle, avec la vie qui est en elle, est toujours présente à son esprit. Il l'étudie à-travers les livres parce qu'il n'a pas le temps de faire la science: mais tous ces milieux ne refroidissent pas l'enthousiasme qui l'anime; c'est un adorateur passionné de la nature. Cette philosophie de Pline inspire le respect par sa sincérité et son élévation. Ajoutons qu'elle avait le champ libre. La science n'avait rien qui la contraignît et la gênât. De là cette hardiesse et cet élan qui se trouvent dans la prose de Pline aussi bien que dans les vers de Lucrèce. Pline n'a pas l'inspiration de Lucrèce, sans aucun doute, mais il a toute la passion, tout l'essor de ce poète. Ecoutons-le parler de la divinité:

" Quel que soit Dieu ....
et où qu'il soit, il est toute sensation, tout-œil

tout oreille, toute vie, tout âme, tout lui même. Croire qu'il y a une infinité de Dieux, et quelques-uns même inventés d'après les vertus et les vices de l'homme, comme la Pudicité, la Concorde, l'Intelligence, l'Espérance, l'Honneur, la Clémence, la Foi; ou croire avec Démocrite qu'il n'y en a que deux, la Peine et le Bienfait, c'est le comble de la sottise. » (Liv. II. ch. 5) — Ce sont là de belles pensées, des sentences très profondes, que les compliments ingénieux à Titus ne suffiraient pas à nous faire prévoir. Ajoutons-y ce qu'il dit plus loin: « Ce qui est véritablement Divinité pour l'homme, c'est de secourir l'homme: voilà le chemin de la vie éternelle. C'est dans cette voie qu'ont marché les héros de Rome; c'est dans cette voie que s'avance maintenant d'un pas divin avec ses fils le plus grand souverain de tous les siècles, Vespasien, qui répare les désastres de l'empire. C'est le plus ancien tribut de reconnaissance payé à des bienfaiteurs que de les placer au rang des Dieux. » Par là Pline faisait la reconnaissance obligée de l'apothéose. Et ce qui nous montre que c'était bien là, en effet, une reconnaissance obligée, c'est ce que Pline dit plus loin des apothéoses. (VII. 56). Il en fait voir la vanité et se moque de ceux qui deviennent

Dieux quand ils n'ont pu se maintenir hommes : « C'est la même vanité qui nous porte à éterniser notre mémoire et à inventer au-delà du tombeau la chimère d'une autre vie : tantôt c'est l'immortalité de l'âme, tantôt c'est la métempsycose ; tantôt on donne du sentiment aux ombres dans l'enfer ; tantôt on honore les mânes et on fait un Dieu de celui qui a cessé d'être un homme ; comme si le souffle de la vie chez l'homme n'était pas le même que chez les animaux ; comme s'il n'y avait pas d'autres êtres plus durables, pour lesquels on ne rêve point une pareille immortalité. » Ce passage doit servir de correctif à celui que nous avons cité auparavant. — Pline se demande ce que c'est que Dieu ? Les uns disent que c'est le hasard : « Nous sommes tellement dépendants du hasard qu'il n'y a plus d'autre Divinité que ce hasard même qui rend incertaine l'existence de Dieu. » Plus loin Pline dira que Dieu c'est le destin. Il représente la croyance au destin troublant la vie des mortels : « ...... Une seule chose est certaine c'est que rien n'est certain, et il n'y a rien de plus misérable et de plus superbe que l'homme. Les autres animaux n'ont que le soin de leur nourriture, et la bonté de la nature y pourvoit —

spontanément : avantage préférable à tous les biens, quand ce ne serait que parce qu'il empêche de penser jamais à la gloire, à la richesse, à l'ambition, et surtout à la mort. " . . . .
Mais " une des consolations de notre nature imparfaite, c'est que Dieu lui-même ne peut par tout; il ne pourrait pas se donner la mort s'il le voulait, et la mort est le meilleur présent qu'il ait fait à l'homme au milieu des peines si grandes de la vie."
Rien ne peint mieux cette patience endurcie aux maux qui cherche un refuge dans la mort et qui croit que Dieu même doit envier aux hommes le privilège de pouvoir mourir. Ainsi, Dieu ne peut rien faire contre la nature ; ce qui prouve qu'il n'est autre chose que la nature même. Le naturalisme, du reste, de quelque façon qu'on le juge, est certainement comme inspiration d'un livre scientifique la meilleure possible. C'est à cette inspiration que nous devons les beaux vers de Lucrèce. Quant à Pline, dans un livre de pure étude de la nature, il n'avait pas besoin de mêler de la métaphysique à sa physique. Mais quand nous le voyons rencontrer dans le tissu de son discours de pareils accents, nous sentons combien il est attaché à cette nature qu'il nous décrit. Pline aime la nature ; et le culte qu'il lui voue est

une espèce de religion.

Pour être si libre, il ne faut pas croire que Pline manque de préjugés. Il a peu de critique. Nous avons vu, il est vrai, qu'il se distingue par un sens ferme, une grande dignité et une grande sûreté de marche : mais c'est là plutôt une sorte de force d'analyse, de vigueur de raisonnement que de la critique, que de la vraie science. Aussi trouvons-nous dans l'Histoire naturelle de Pline des choses qui nous étonnent : par exemple certaines recettes médicinales. Nous y reviendrons, parce que c'est là tout un côté du génie de Pline. Pline rapporte les croyances populaires. A force de scepticisme, il est dur à nier comme à croire. Il recueille tout et n'a le temps de rien examiner. Il n'a pas ce besoin impérieux du philosophe qui cherche à se rendre compte de ses croyances et à faire avec discernement la part de la vérité et de l'erreur.

Pour achever, il faudrait montrer ses moralités. Un ouvrage de pure science ne comporte pas beaucoup de rhétorique ; l'étude des choses extérieures ne semblait pas intéressante par elle-même. Que fait Pline ? il met dans son ouvrage des moralités. Ces moralités viennent de la même inspiration que celles de Sénèque dans ses Quæstiones. Pline est, comme Sénèque,

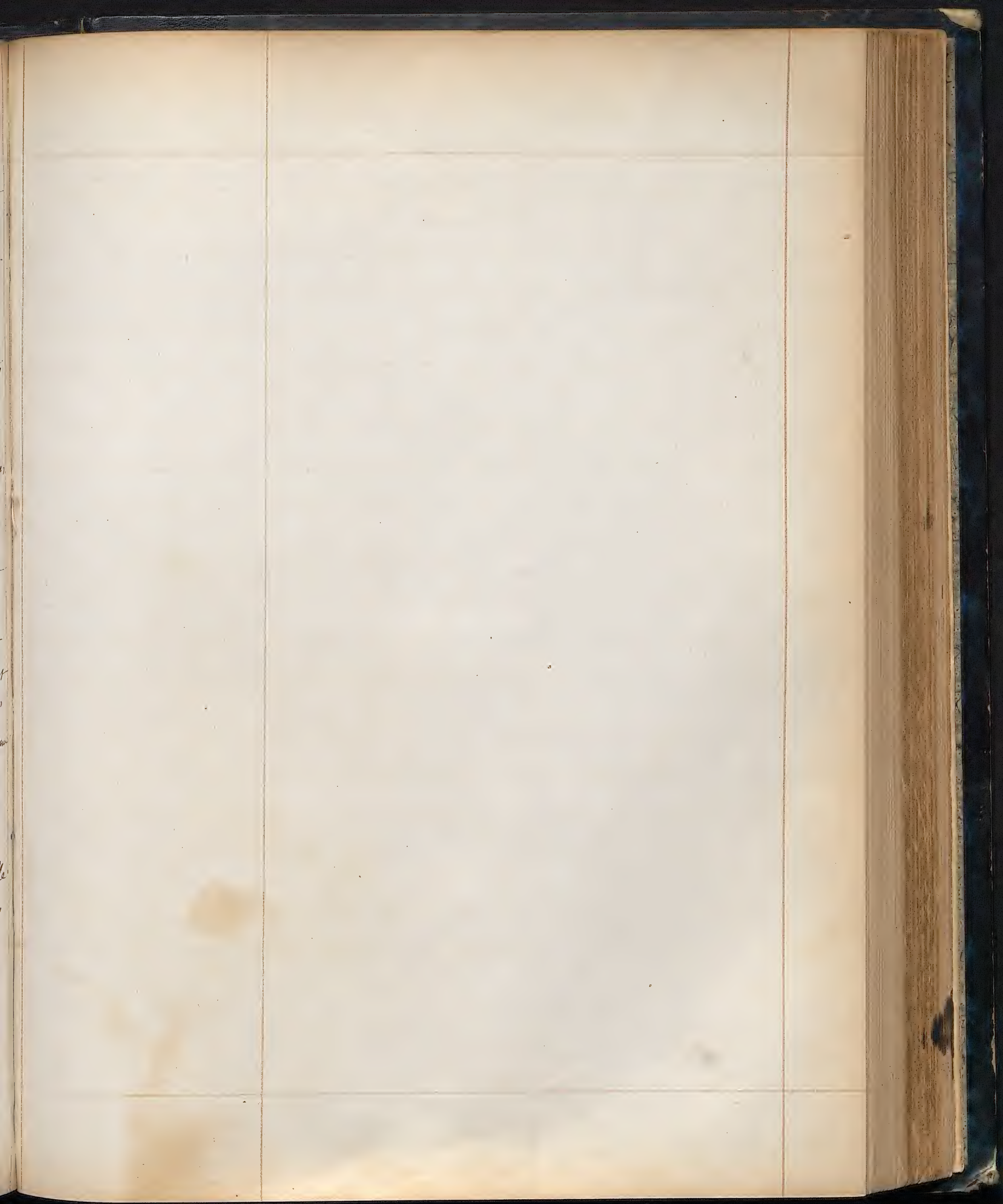
un Stoïcien, parce que c'est un cœur ferme et un cœur triste. On se rappelle sa déclamation sur l'homme naissant. A chaque page il nous témoigne le regret des anciennes mœurs, de l'ancienne liberté ; il revient sur l'impossibilité de faire revivre la république de Cicéron. Toutefois, si Pline regrette le passé, il a l'esprit assez judicieux pour comprendre les exigences du présent ; il sent parfaitement ses besoins nouveaux. Ajoutons à cela un certain orgueil, du mépris pour les envieux et les critiques. Ainsi au milieu d'un morceau sur les poisons, il parle de ces hommes qui ont en eux du venin.

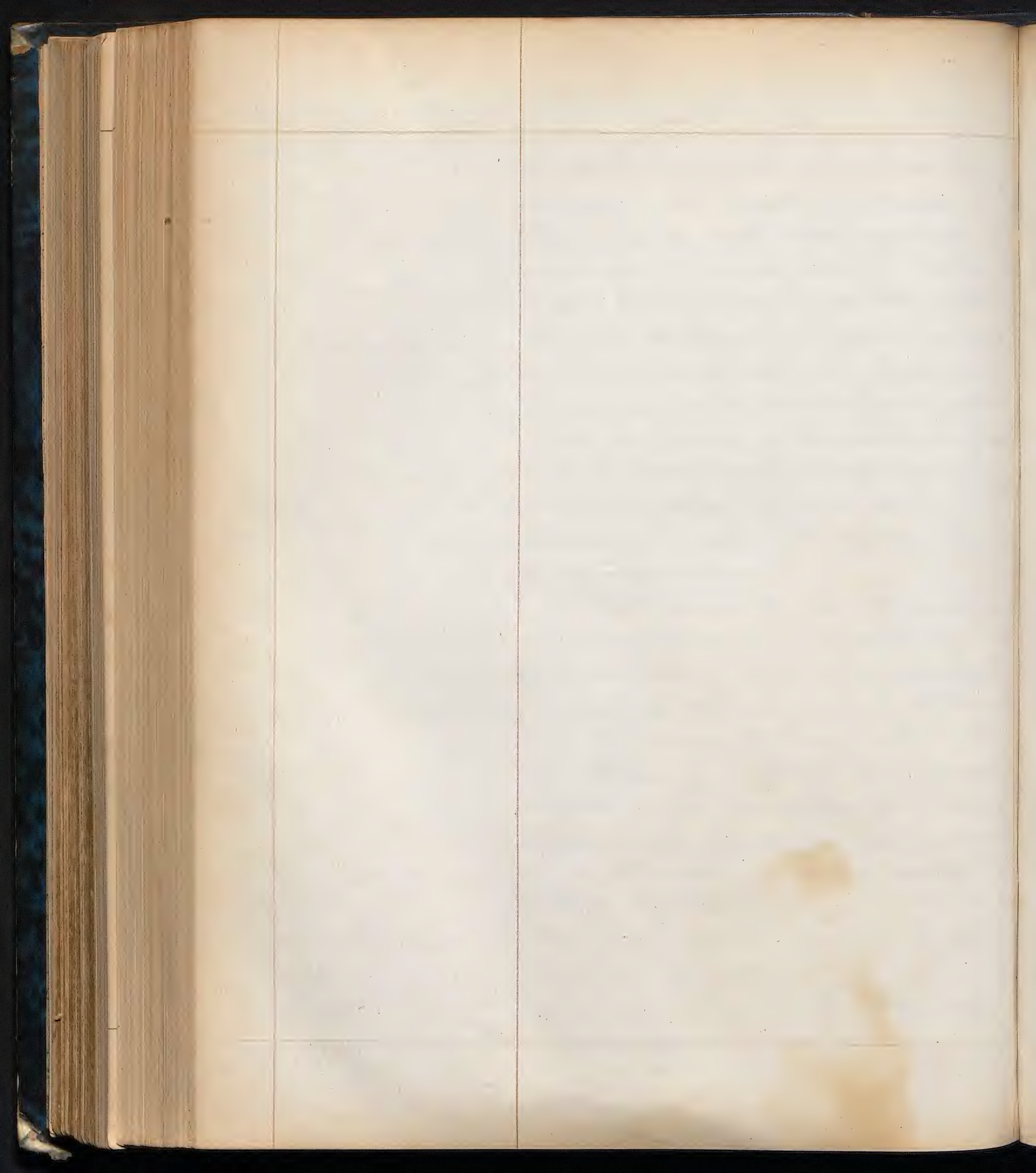
ce toutefois ne s'accorde pas surtout avec la ligne qui précède.

Voilà la nature de Pline ; et qu'une pareille nature lui ait donné l'éloquence, c'est ce dont on ne peut douter. Ainsi, Pline est philosophe par la religion de la nature ; il a de l'enthousiasme malgré la science et les livres. Il est le père du Moyen-âge : le livre n'excluait pas l'élévation ; et l'on pourrait dire que Pline, avec sa curiosité inquiète, sa science universelle et cette ardeur triste est comme un ancêtre du docteur Faust.

brusque et peu préparé ......

A. Cornet.





XVe. Leçon.

Etat de la science à Rome,
d'après l'*Histoire naturelle* de Pline.



très bonne rédaction.

18.

Etat de la science à Rome, d'après l'Histoire naturelle de Pline.

Nous voulons présenter un tableau de la science antique, telle qu'elle se montre à nous dans les écrits de Pline l'Ancien et faire voir, en les étudiant, quel était l'état général des esprits par rapport à la science, sous la domination des Césars.

Le livre de Pline est une véritable encyclopédie. Le titre qu'il porte « Historia naturalis » serait inexactement traduit par celui d'Histoire naturelle, avec le sens restreint que nous attachons à ces mots. Ce livre en effet ne contient pas seulement des détails sur la formation et le gisement des minéraux, des descriptions et des classifications d'animaux ou de plantes, objets ordinaires de nos traités d'histoire naturelle. Il aspire à renfermer la science entière des choses, à embrasser l'ensemble du monde ; et le titre d'Etudes de la nature, que porte l'ouvrage de Bernardin de St Pierre, rendrait parfaitement le sens du titre latin. Les sujets des recherches de Pline, ce sont la cosmographie, la géographie, la zoologie, la botanique, l'agriculture, la médecine. Il va même trouver

en dehors de ce cercle tout ce qui s'y rattache de près ou de loin: ainsi, sous prétexte que l'art du statuaire emprunte à la nature les matières qu'il emploie, Pline trace une histoire de l'art. Et comme la science du monde est incomplète sans la science de l'homme, la philosophie réclame et obtient justement une place dans l'ouvrage. Les réflexions sur les grands hommes et les jugements portés sur les écrivains illustres ne tiennent peut-être pas au plan par un lien aussi étroit. Après avoir ainsi énuméré les divers sujets que Pline embrasse, nous dirons avec confiance qu'on peut chercher à connaître par l'examen de son livre, l'état de la science à Rome et dans l'antiquité.

L'élan qui avait emporté les esprits des Grecs vers les études scientifiques s'était bien ralenti; et Pline déplore lui-même l'abaissement où la science est tombée. Après avoir fait remarquer que plus de vingt anciens auteurs grecs ont écrit des observations sur les Marées, il s'étonne que dans la Grèce en proie à tant de divisions et séparée en tant de petits états, malgré les guerres et la difficulté des voyages, on ait pénétré si avant dans la connaissance de choses si difficiles.#

On a suivi la traduction de Mr. Littré, avec

Pline. livre II ch. 45.

« Maintenant, au contraire, dans ce triomphe riant de la paix, sous un prince si favorable aux progrès de la civilisation et des arts, non seulement on n'augmente point par de nouvelles recherches, mais on ne conserve même pas le trésor des anciennes connaissances. Cependant le prix de ces travaux n'était pas plus considérable, puisque la fortune et la grandeur étaient partagées entre plus de mains; et plusieurs ont fouillé ces secrets sans autre récompense que la satisfaction d'être utiles à la postérité. »

On peut supposer qu'il y a dans ces plaintes un accent de mécontentement exagéré et quelque peu de déclamation; mais le ton du passage est bien celui de la douleur et du regret. Pline ignorait-il les causes de cette décadence, ou faisait-il semblant de les méconnaître? N'a-t-il pas vu que la liberté de l'esprit était étouffée; que la vie affaiblie dans la Grèce, depuis la domination Macédonienne, achevait de s'éteindre depuis la conquête des Romains? La dispersion même des forces, la rivalité des républiques grecques, et leur indépendance, excitaient l'activité de l'esprit, l'entretenaient, la favorisaient. L'uniforme domi-

---

quelques changements pour les passages importants, par exemple, le fragment de Caton, cité plus loin.

nation de Rome, en brisant le ressort des âmes, entravait tous les efforts de la science et de la pensée. Que Pline ait aperçu les causes de cette faiblesse du génie scientifique de son temps, ou qu'il les ait méconnues, il a raison de former les plaintes que nous avons rapportées. Elles ne sont pas le seul témoignage de la décadence qu'il déplore, et les faits l'attestent encore avec plus d'évidence : Nous la reconnaîtrons bientôt ; mais suivons l'ordre même des études de Pline.

Il commence par la Cosmographie. Si l'on compare ce qu'il dit à ce sujet avec ce qu'en a écrit Sénèque, on est surpris de l'extrême infériorité de Pline. Cette différence tient au génie même des deux hommes ; car les dispositions de leur siècle étaient à peu près égales pour l'un et pour l'autre ; mais Sénèque prend l'avance sur ses contemporains ; il marche déjà dans l'avenir et dans un avenir lointain ; Pline au contraire reproduit fidèlement, mais sans l'animer ni l'embellir, la physionomie de son temps. Aussi tandis que des suppositions hardies rapprochent Sénèque de la véritable science, et que par la seule force de l'instinct et de la pensée, il imagine et conçoit, après quelques Grecs supérieurs, le mouvement de la terre

Pline la déclare immobile, d'après les traditions de l'école d'Aristote. Il soutient de même et avec les mêmes autorités que le monde est un. Cette proposition nous paraît plus raisonnable ; mais c'est que nous l'entendons autrement que Pline. La terre se perdant dans le système solaire, et ce système se rattachant à d'autres systèmes qui rentrent sans fin les uns dans les autres, il est juste de dire que l'immensité du monde est une et infinie. Mais pour Pline il n'y a qu'un monde et un monde limité ; la terre en est le centre, et elle est entourée de différents ciels jusqu'au ciel où sont attachées les étoiles, et au-delà duquel il n'y a plus rien. C'était la vieille conception du monde ; les esprits plus hardis qui avaient besoin de se représenter une sphère infinie, multipliaient le nombre des mondes, organisés sur le même plan, et indépendants les uns des autres. Ainsi l'unité du monde, telle que nous la comprenons, échappait à l'esprit de Pline et dépassait sa portée. En général les opinions qu'il adopte sont les plus vieilles, et celles dont la simplicité trompeuse paraît lui offrir plus de garanties. En énumérant les diverses explications que l'on donnait des comètes, il mentionne très-

rapidement les belles hypothèses de Sénèque et la magnifique description qu'elles amènent ; il se décide au contraire pour la tradition la plus ancienne et la plus fausse. On pourrait le surprendre plusieurs fois dans des erreurs semblables. Pline n'a pas un esprit original, ni qui soit ouvert pour l'avenir.

Nous ferons ici une observation qui s'applique à toutes les parties de l'ouvrage de Pline. On voit, en le lisant, que la science n'est pas constituée. Chacun la fait pour soi ; mais cette pratique, excellente pour la philosophie qui doit être un fruit naturel de la pensée et de la réflexion, ne convient pas à la science, qui se fortifie de tant de secours extérieurs. Ceux même qui la possédaient, la conservaient comme un trésor caché ; était-ce par avarice, ou par égoïsme, comme Pline l'insinue ? non, sans doute. Mais comme la science n'était pas entrée dans l'éducation commune et dans le commerce universel, les livres qui la renfermaient obtenaient peu de crédit. Il fallait l'orner par les artifices de la rhétorique pour que les gens, même les plus instruits, y trouvassent quelque plaisir. C'est pourquoi Pline s'excuse dans sa préface de présenter à Titus un livre dont le sujet

prête si peu à l'éloquence. Cette espèce d'abandon où languissait la science, l'absence d'une instruction générale qui soutînt les savants, dirigeât leurs recherches et critiquât leurs travaux, expliquent la lenteur des progrès qu'a faits le génie ancien dans cette carrière. Pline a le sentiment de cette cause d'impuissance; il voudrait que la science devînt populaire; il se plaint des savants qui dérobent la lumière à leurs concitoyens; mais il ne pouvait seul instruire tout son siècle, et le temps seul était capable de donner à la science la popularité qu'elle mérite. Il déplore plus justement encore la nonchalance des Latins qui se sont bornés à reproduire les écrits des Grecs, et il admire beaucoup les Anciens « pour avoir gravi les sommets inaccessibles des montagnes, pénétré au fond des déserts, scruté toutes les veines de la terre, afin de découvrir les vertus de chaque racine, les usages des feuilles, convertissant en instruments de santé des plantes même auxquelles les quadrupèdes ne touchaient pas. »

(XXV. ch. 1) très bonne addition à la leçon.

(Livre XXV ch. 1.)

L'observation immédiate et constante est en effet dans tous les temps l'unique source des sciences naturelles, et elle pouvait seule à l'époque de Pline rectifier tant d'erreurs

que des études imparfaites et un penchant prématuré à la généralisation avaient introduites dans la science. Mais au lieu de remonter aux faits, on s'arrêtait aux livres, et Pline est moins exempt qu'un autre de cette faute; c'est d'après l'autorité de ses prédécesseurs qu'il répète des assertions d'autant plus incroyables que l'on connaît mieux la faiblesse de la science dans l'antiquité. C'est ainsi qu'il affirme intrépidement que la terre est la 96.e partie du monde entier: (II. 113.) « Harmonica ratio ..... terram nonagesimam sextam totius mundi partem facit. » On voit que nous avons eu raison de ne pas confondre l'unité du monde, telle que l'entend Pline, avec celle que la science moderne nous a appris à connaître, car le monde de Pline, quatre-vingt-seize fois plus grand que la terre, est bien étroit et bien mesquin. Il est de même très persuadé qu'on a déterminé le nombre exact des espèces de poissons; et il en compte cent soixante-quatorze; il ajoute qu'on n'en a pu faire autant pour les animaux qui habitent l'air et la terre. (XXXII. 53) « Non alienum videtur indicare ..... quae intelligantur animalia centum septuaginta quatuor omnino generum esse, eaque nominatim complecti; quod in terrestribus

volucribus que fieri non quit." Cela revient à dire qu'il n'avait pas trouvé dans les livres de chiffres précis pour ces animaux ; mais qu'un savant téméraire avait fixé à cent soixante quatorze le nombre des espèces de poissons.

Une erreur plus considérable qui résultait de l'imperfection de la science, était la croyance aux présages. Les anciens avaient été frappés de l'unité du monde, et avaient entrevu l'enchaînement qui en joint les diverses parties. Ces rapports mal connus étaient une sorte de mystère que l'expérience ne pouvait encore éclairer. Trop peu instruits pour distinguer les lois véritables, les anciens avaient été conduits par ce sentiment vague de l'harmonie du monde, à supposer entre les choses des rapports imaginaires. De cette vue confuse de la nature et de l'amour qu'ont naturellement tous les hommes pour le merveilleux était née la théorie des présages. Les meilleurs esprits y ont foi ; et si Sénèque refuse de croire avec les aruspices Toscans que Dieu fasse gronder la foudre avec le dessein prémédité d'annoncer l'avenir aux hommes, ou qu'il façonne les entrailles des victimes afin qu'ils y lisent les événements futurs, il est du moins persuadé qu'une puissance secrète, le destin, établit entre toutes

Sénèque. (Questions natur.) II. 32

choses des liens réels ; que tout événement est le pronostic d'un autre, et qu'il n'est aucun être dont les mouvements et la rencontre ne fournissent quelque présage : « Quidquid fit, alicujus rei futuræ signum est.... nullum animal est quod non motu et occursu suo prædicat aliquid. » Pline admet cette croyance, et il se croit un esprit fort en disant que ce n'est pas le présage qui fait arriver l'événement ; mais que le présage a lieu parceque l'événement doit arriver : « Ea accidisse, non quia hæc (scil. miracula) facta sunt arbitror ; verum hæc ideo facta, quia incasura erant illa. » Un exemple fera voir comment cette foi s'est introduite dans l'esprit. On a reconnu l'influence réelle de la lune sur les marées, et, partant de ce point on s'est demandé si un astre qui a tant d'action sur la mer, pouvait n'avoir pas quelque puissance sur la terre et sur les hommes. De là cette croyance à l'influence de la lune sur tous les événements d'ici-bas, sur le sang de l'homme, sur les animaux ; en ouvrant une souris, on devait y trouver un nombre de muscles qui indiquait exactement l'âge de la lune. De là ces pratiques encore usitées dans nos campagnes, d'observer le cours de la lune pour connaître les changements de temps ; d'éviter ou de rechercher

Après avoir dit cela, je m'étais repris, car je ne pense pas qu'on ait attendu la connaissance de l'influence réelle de la lune sur les marées pour lui prêter des influences imaginaires.

pour les plantations et les semailles certains aspects de cet astre. L'imagination, frappée des rapports réels, en veut voir partout, même où la nature n'en a mis aucun.

La Géographie de Pline nous fournira l'occasion de remarquer encore que la science dans l'antiquité n'était pas réduite en éléments à la portée de tous. Elle est toujours une exception, une merveille, un spectacle que les gens instruits représentaient seuls et seulement pour leurs pareils. Polybe est un esprit sain, droit, ennemi de toute superstition; aussi ne trouve-t-on pas de contes dans son histoire. Mais au moment de raconter le passage des Alpes par Annibal, se défiant des connaissances du lecteur, il croit nécessaire d'expliquer longuement qu'il y a trois parties du monde; que l'Italie est une contrée de l'Europe, une de ces parties, et que les Alpes sont en Italie. On ne saurait attribuer une telle digression à un vain désir d'étaler de la science; Polybe avait trop de bon sens pour être coupable de cette affectation; mais il savait que les lecteurs avaient besoin de ces détails, et que la plupart ignoraient même la division du monde. Une telle ignorance se comprend à peine chez nous. Ainsi, dans

l'antiquité toute science était une rareté, une sorte de prodige ; c'est ce qui fit le succès des sciences occultes ; on ne les distinguait pas des véritables. Le domaine de la science n'étant pas nettement limité, on en reculait les bornes par des hypothèses que l'ignorance générale recevait comme des vérités. Toute science était un mystère, on ne savait pas discerner les fausses découvertes des véritables ; ce que l'homme pouvait connaître et ce qu'il était condamné à toujours ignorer. Ce qui nous paraît aujourd'hui très-simple était une merveille pour les anciens : de là d'énormes ignorances que l'on remarque dans les meilleurs et les plus doctes esprits. Pline nous dit que pour avoir la mesure d'une surface, il faut ajouter la longueur à la largeur. De plus, la Géographie n'était composée que d'après les récits des voyageurs, et personne ne pouvait, personne ne voulait même contrôler leur témoignage. Si les livres modernes de voyages sont remplis d'erreurs, résultant d'une observation inexacte des faits, ou du désir d'étonner le lecteur, quels mensonges plus étranges ceux des anciens ne devaient-ils pas renfermer ! Montaigne s'amuse à nous donner le résumé des erreurs de Pline, sans leur accorder, ni leur refuser sa croyance. « Car, dit-il, ce

Montaigne (Essais) II. 30.

que nous appelons « monstres » ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises : et est à croire que cette figure qui nous étonne se rapporte et tient à quelque autre figure du même genre inconnue à l'homme...... Nous appelons contre nature, ce qui advient contre la coutume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. » On reconnait ici le scepticisme de Montaigne et le plaisir qu'il prend à confondre l'esprit humain. Ce n'était pas l'occasion, et la réponse est trop facile. Tout n'est pas selon la nature, quel qu'il soit : pour qu'un être soit selon la nature, il faut qu'il ne sorte pas de certaines conditions d'existence, et qu'il montre en lui une application régulière des lois générales que la science a trouvées ou qu'elle cherche à découvrir. Ce moyen de critique manquait à Pline, et il s'autorise de l'ignorance même des hommes de son temps pour déclarer qu'aucun monstre n'est contre la nature. Aussi répète-t-il intrépidement toutes les fabuleuses histoires de Ctésias, et les erreurs plus rares qu'Aristote avait laissé se glisser dans ses écrits. Il cite une peuplade de 120,000 hommes, à têtes de chiens, aboyant au lieu

Pline (VII, 2).

de parler, et armés de griffes. D'autres n'ont

qu'une jambe et sautent avec une agilité extrême; dans les chaleurs de l'été, ils se couchent sur le dos, élèvent la jambe et reposent à l'ombre de leur pied; d'autres sont privés de cou et ont les yeux dans les épaules.

Pline (VII 2) La nation des Astomes n'a pas de bouche; a le corps entier couvert de poil, s'habille avec le duvet des feuilles, et ne vit que de l'air et des odeurs aspirées

ibid. par les narines. D'autres hommes se couvrent tout entiers avec leurs oreilles. " Bien que la critique de Pline ne soit pas très sévère, et que la puissance et la majesté de la nature lui paraissent devoir accréditer les récits les plus incroyables, il faut reconnaître, pour être juste, qu'il n'ajoute pas une foi sans réserve à ces histoires. Il déclare " qu'il ne se portera pas garant de la plupart de ces détails, et qu'il renverra aux auteurs mêmes qu'il citera

ibid. pour toutes les choses douteuses : " Nec tamen ego in plerisque eorum obstringam fidem meam, potius que ad autores relegabo, qui dubiis reddentur omnibus. " Que les auteurs crussent ou non à ces fables, elles n'en passaient pas moins de livre en livre. Pomponius-Méla parle d'une race d'hommes sans tête qui avaient le visage au milieu de la poitrine. Un autre peuple avait, selon le même écrivain, une singulière façon de traiter ses rois. Après l'élection,

on les mettait à la chaîne, et quand ils avaient commis quelque faute, on les faisait jeûner. Cette menace toujours présente du châtiment ajoutait beaucoup aux lumières naturelles de leur esprit, et à leur désir de faire le bien. De même que Pline, dans sa préface, s'excuse auprès de Titus d'avoir choisi un sujet si ingrat, et de ne lui parler que de la nature, Pomponius Méla s'excuse aussi d'offrir au public un livre dont la matière prête si peu à l'éloquence: « facundiæ minimæ capax ». Ainsi la science paraissait avoir besoin des mêmes ornements que la littérature; et les fables que nous avons rapportées ne contribuaient pas médiocrement à l'embellir.

On peut résumer la Cosmographie et la Géographie de Pline, en disant qu'elles renferment toutes deux beaucoup de vérités générales et d'observations exactes de détail, confondues avec des erreurs grossières et des fables incroyables. Pour nous, qui, sans nous arrêter à ces défaillances du génie de Pline et de la science de son temps, étudions surtout l'esprit général du livre et de l'époque, ces parties, malgré les taches qui les déparent, sont encore d'un grand intérêt.

La partie la plus importante de

l'*Histoire naturelle* de Pline est son livre sur l'Homme. Mais ce ne sont pas encore des faits bien observés et rangés dans un ordre rigoureux et scientifique ; l'auteur se plaît à rassembler les curiosités et à les raconter sans méthode. C'est ainsi qu'il recueille les exemples de naissances prodigieuses, d'enfants-monstres, d'hommes extraordinairement constitués. C'est encore ainsi qu'inspiré par une idée plus heureuse, il consacre un souvenir aux grands hommes qui ont fait le plus de bien ou d'honneur au genre humain. Les savants modernes, ayant à traiter de l'homme, ne suivraient pas cette méthode. Nous ne pensons pas cependant qu'il faille blâmer Pline d'avoir associé l'étude de l'homme moral à celle de l'homme physique ; et ce serait même une idée qui ne manquerait pas de grandeur, de considérer les hommes illustres comme des individus remarquables dans l'espèce, et résumant en eux toutes les facultés, toute la puissance qu'elle peut posséder. Mais Pline ne s'élève pas si haut. Parler des grands hommes est pour lui comme un exercice de style, et les éloges qu'il leur donne, des ornements ajoutés à l'aride sujet qu'il traite. Son esprit se repose sur cette partie, ou plutôt il se travaille davantage pour procurer quelqu'a-

grément au lecteur, lassé des détails de la science. Aussi ces jugements ont-ils une forme plus soignée et plus apprêtée que le reste de l'ouvrage.

(Livre VII. 25) On peut voir, par exemple, ce qu'il dit de César, dont il célèbre le courage, la fermeté, les victoires, la vigueur et la rapidité, comparable à celle de

(Livre VII. 32) la flamme ; ou de Cicéron, dont l'éloge ingénieux et bien senti, n'est pas exempt d'un léger accent d'emphase et d'une teinte de déclamation.

La marche d'Aristote était plus régulière et ses connaissances plus exactes. La Zoologie de Pline ne rappelle l'histoire des animaux ni pour la forme, ni pour le fond. L'idée première d'Aristote est neuve et grande : c'est la zoologie comparée. Par l'étude des êtres rapprochés les uns des autres, le philosophe cherche à saisir l'unité de la nature sous la diversité des organisations. Il montre comment la vie et la pensée se développent par degrés dans les êtres, depuis les minéraux jusqu'à (?) l'homme, et quels liens enchaînent entre elles toutes les parties de la nature. Cette pensée générale est appuyée par des observations ingénieuses et profondes ; en faisant remarquer à quelles légères différences dans les organes sont dues les plus grandes différences extérieures,

Aristote nous aide à comprendre le passage d'un règne à l'autre, et le développement graduel de la vie et de la pensée. A côté de ces hautes idées, Aristote lui-même nous offre l'exemple de quelques puérilités. Cette faiblesse dans un si puissant génie nous montre combien le manque de précision dans les recherches nuisait alors à la science. Chacun était livré à ses propres lumières, à ses études et à la tradition. Si les bons esprits avaient assez de perspicacité pour reconnaître et écarter les fables et les erreurs accréditées, il leur était bien difficile d'être toujours en garde et de n'être pas pris quelquefois en défaut.
Ces fictions rapportées par Aristote, Pline les répète ; il croit, d'après lui, que le crâne des hommes a trois sutures, et que celui des femmes
(VII. 5) n'en a pas ; ou encore « que pour avoir usé d'aliments trop salés, des femmes mettent au monde des enfants privés d'ongles ». Mais les grandes vues disparaissent, et de l'ouvrage d'Aristote Pline ne reproduit guère que les défauts.

Toujours fidèle disciple des savants grecs, ce sont encore leurs traces qu'il suit dans sa Botanique. Cette partie de son livre s'ouvre par un prologue curieux où il expose

(XXV. 1+) les progrès de l'étude de cette science. Les Grecs l'avaient poussée fort loin et trois médecins, Crateras, Denys et Métrodore avaient représenté les figures des plantes, avec leurs formes, leurs couleurs et l'indication de leur nature et de leurs effets. Quelque imparfaites que fussent ces peintures, elles témoignent de l'attention que les Grecs avaient donnée à cette étude. Les Latins ne l'avaient pas non plus

(XXV. 2-3) négligée. Pline cite les noms de plusieurs savants hommes qui connaissaient et continuaient les travaux des Grecs; mais cette science, comme toutes les autres, avait eu moins de succès à Rome. Un Romain cependant, qui aimait véritablement les plantes, en avait réuni un grand nombre dans

(XXV. 5) son jardin. „ Nous avons eu, dit Pline, l'avantage de les examiner toutes, aidé des lumières d'Antonius Castor, qui, de notre temps, avait le plus de réputation dans cette partie. Nous avons visité son _petit_ jardin où les cultivait en grand nombre ce vieillard plus que centenaire. „ Malgré ce bonheur dont Pline se félicite avec raison, il ne faut pas attendre de lui une exactitude constante; car la science des livres se mêle toujours aux observations personnelles, et ces observations mêmes n'ont ni la précision, ni la méthode qu'on pourrait espérer. Aussi ...

hortulus n'est pas ce que nous appelons un petit jardin, parceque _hortus_ exprime quelque chose de beaucoup plus vaste que jardin en français.

(XIII. 7)

Ma remarque ici ne s'appliquait pas à Pline en particulier, mais aussi bien à Théophraste, et à la science des Anciens en général.

Pline rencontre-t-il par hasard des idées fécondes dont il ne sent pas la portée, et qu'il doit, tantôt aux auteurs, tantôt à ses propres connaissances. C'est ainsi qu'il emprunte à Théophraste l'idée du sexe dans les plantes; mais il ne la développe pas, et il y a une distance presque infinie entre cette remarque isolée que la distinction des sexes dans les palmiers suggérait naturellement, et les lois générales de reproduction que Linnée a mises en lumière.

La Botanique nous conduit naturellement à l'Agriculture. C'était un art national à Rome, qui avait été exercé par des mains illustres et dont plusieurs ouvrages distingués avaient exposé la théorie. Ici se rencontraient les noms du vieux Caton, du savant Varron, de l'exact et élégant Columelle. Dans Pline, comme dans ces auteurs, les vues justes abondent, mais confondues pêle-mêle avec les fables de la tradition. Les niaiseries de l'almanach se joignent aux plus sérieux préceptes du traité didactique. Il faut passer sur ces erreurs et recueillir les excellentes idées que le peuple romain devait à la pratique persévérante d'un art qu'il aimait.

Mais la partie de l'ouvrage de Pline où il est surtout curieux de considérer l'état de la science dans l'antiquité, est celle où il traite

de la Médecine. Il expose l'histoire de l'art dans un préambule qui remonte jusqu'à Hippocrate, ce penseur original et profond, ce réformateur de la médecine, un des génies les plus remarquables dont même l'histoire littéraire puisse s'occuper. A travers le progrès des âges, Pline arrive à la médecine de son temps. Il nous montre le règne de la mode établi sur la médecine aussi bien que sur le théâtre, et les médecins se succédant comme les pantomimes dans la faveur du peuple romain; la médecine livrée à des révolutions périodiques; les bains froids remplaçant les bains chauds; la purgation supplantée par la saignée; enfin les débats des médecins eux-mêmes qui tiennent à l'originalité des cures, et veulent guérir ou tuer les malades, chacun à sa manière. Ces changements et ces disputes ne pouvaient avoir lieu qu'aux dépens de la vie des hommes; de là cette funeste inscription sur un tombeau:

(Pline XXIX. 5) " Le grand nombre de médecins m'a tué ". – "Hinc illa infelicis monumenti inscriptio: "turba se medicorum periisse". – "La vie des "hommes est livrée à un souffle qui vient de la

ibid "Grèce". – "Ingeniorum Graeciae flatu im-"pellimur."

Les anciens Romains, dit Pline, étaient

bien plus sages dans leur conduite envers les médecins. Ils ignorèrent long temps l'art de la médecine; et quand Archagathus la leur apporta du Péloponnèse, ils le flétrirent du nom de bourreau à cause de la cruauté qu'il mettait à couper et à brûler. Le souvenir qu'il laissa dégoûta de l'art de la médecine. Aussi ne vit-on presque jamais de médecins latins; la médecine était un art grec, et ne fut exercée que par les Grecs qui affluaient alors à Rome. Il semble que l'avis d'un médecin et sa sentence n'eussent pas produit assez d'effet, prononcés dans la langue usuelle; et que l'emploi de paroles étrangères donnait plus d'efficacité aux remèdes et de confiance aux malades. C'est par le même préjugé que les médecins ont long-temps parlé latin en France; les Purgons de Molière avaient leurs aïeux à Rome. Cette nécessité d'employer une langue savante et le dégoût que les Latins éprouvaient naturellement pour la médecine la firent demeurer dans les mains des Grecs. Ils furent d'abord détestés, comme étrangers et comme médecins; mais leur faveur s'accrut sans cesse, appuyée sur la faiblesse et les préjugés, et les vieux Romains réclamèrent en vain contre cet abus. Caton fut un des plus opiniâtres, et Pline nous a conservé des paroles qu'il adressait à son fils, pour lui défen-
-dre

(XXIX. 7)

l'usage de la médecine : « Mon fils Marcus, je vous parlerai de ces Grecs quand il en sera temps ; je dirai ce que je trouve d'excellent à Athènes, et je démontrerai qu'il est bon d'effleurer leur littérature et leurs arts, mais non de s'y enfoncer. Elle est très-perverse et indocile, cette race de Grecs. Reçois mes paroles comme celles d'un oracle : partout où cette nation portera ses lettres, elle corrompra tout ; que deviendrons-nous si elle nous envoie ses médecins ? Ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares par la médecine ; bien mieux, ils se font payer pour cela, afin d'inspirer plus de confiance et de les perdre plus facilement. Nous aussi ils nous traitent de barbares et nous injurient plus que les autres par le sobriquet d'Opiques. Je vous interdis les médecins. » Pline ajoute que Caton ne prétend flétrir dans ce passage que l'abus de la médecine, car il respectait cet art comme une chose excellente. Il avait des recettes par lesquelles il procura à sa femme et à lui-même une longue vieillesse ; nous pouvons croire que ces recettes étaient meilleures que celles des Grecs ; mais Caton en avait d'autres dont Pline ne parle pas, et qui se distinguent entre les plus ridicules que jamais le charlatanisme grec ait pu imaginer. Il avait un charme

nom des vieux Latins, comme quand on dit « un Gaulois » pour un Français.

souverain pour les membres cassés : il consistait dans ces paroles inintelligibles : « Huat, hanat huat ista pista sista, domiabo damnaustra. » Le suivant n'était pas moins efficace : « Huat haut haut ista sis tar sis ardannabou dunnaustra. » On peut voir dans son traité les merveilleuses propriétés du chou, excellent contre les ulcères, les cancers, les luxations, les maux de tête, les maux d'yeux, la mélancolie, le spleen, les palpitations, les maladies du foie, des poumons, les tiraillements des entrailles, la goutte, les insomnies, les tranchées. L'urine même d'une personne qui a mangé du chou est un remède souverain pour toutes les affections du corps ; le chou chasse tout, il guérit tout : « omnia deducet et sanum faciet. » — « Il a d'ailleurs un avantage incontestable, c'est de ne pas couter cher » — « Nullus sumptus est. »

Caton. de re rustica. 160.

id ibid. 157.

Il ne faut pas traduire du latin par de l'anglais.

id ibid.

La médecine du temps de Pline coûtait cher. Il parle d'un certain Manilius Cornutus, qui avait payé deux cent mille sesterces pour le traitement d'une maladie appelée « Lichen » (sorte de lèpre). Les honoraires que plusieurs médecins célèbres recevaient annuellement de la maison impériale montaient à deux cent cinquante mille sesterces. Q. Stertinius

ou 40000 f. - il faut toujours interpréter ces sortes de chiffres.

Pline XXVI. 3

XXIX. 5

voulait que les princes lui sussent gré de sa modération, parce qu'il se contentait de Cinq cent mille sesterces par an ; et en effet il montrait, en énumérant les maisons, que la ville lui en rapportait six cent mille. Ce Stertinius et son frère, qui fut médecin de Claude, après avoir épuisé leur fortune à embellir Naples d'édifices publics, laissèrent encore à leurs héritiers trente millions de sesterces. Pline s'élève justement contre ces fortunes scandaleuses et contre les bonnes fortunes des médecins : « Ajoutons, dit-il, les adultères commis dans le palais même des princes, par exemple celui d'Eudimus avec Livie, femme de Drusus César, et celui de Valens avec Messaline, femme de l'empereur Claude. » Quoique Pline représente assez fidèlement l'état de la science et de la société romaines, il serait injuste de croire qu'il n'y eût pas alors de médecins estimables. A côté de ces charlatans scandaleux vivait Celse, entouré de la considération universelle, écrivain sérieux, distingué, qui nous a laissé des livres # de médecine pleins d'observations justes et dignes de notre attention, malgré

pourquoi justement ?

Pline. XXIX. 8

ibid. 5.

Ces livres ne sont qu'une partie des ouvrages de Celse. C'était un écrivain encyclopédiste, comme Pline, au témoignage de Quintilien, XII. 11. 24.

quelques fables.

Les idées générales de Pline sur la médecine n'ont pas le caractère sérieux que l'on remarque dans Celse. Il ne cherche pas comme lui à ne recevoir dans sa croyance que ce que la science démontre, et il laisse flotter dans l'indécision la limite qui sépare, à ses yeux, le réel du merveilleux. Il se demande, à propos de l'homme, si les paroles et les charmes magiques ont quelque puissance : « valeant ne aliquid verba et incantamenta carminum »

(XXVIII. 3).

Il répond : « A prendre chacun séparément, les sages les repoussent ; mais à considérer l'ensemble des choses, nous faisons continuellement acte de foi dans la vie à la vertu des paroles, sans nous en apercevoir. » — « Viritim sapientissimi cujusque respuit fides ; in universum vero omnibus horis credit vita, nec sentit. » — Les sacrifices sont accompagnés de prières consacrées, sans lesquelles ils ne seraient d'aucune utilité. La conclusion d'un traité, la déclaration d'une guerre étrangère se font d'après des formules invariables. On a vu même de notre temps, ajoute Pline, cette dernière cérémonie : un homme et une femme de la nation à qui nous faisions la guerre ont été enterrés vivants dans le marché aux boeufs. » Lisez la prière de ce sacrifice, et vous reconnaîtrez sans doute la

Gaulois

puissance des formules, qu'attestent d'ailleurs huit cent
(XXVIII. 5). trente ans de succès...... Ces coutumes ont été établies par nos ancêtres qui croyaient les Dieux présents à toutes les affaires, à tous les instants; et le souvenir de leur piété nous conserve la protection des Dieux, malgré nos vices." — "Hæc instituere illi, qui omnibus negotiis horisque interesse credebant Deos; et ideo placatos etiam vitiis nostris reliquerunt." Cependant Pline n'est pas un croyant; il finit par laisser à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra sur toutes
ibid. ces choses: "de his, ut libitum cuique fuerit, opinetur..." et ailleurs: "Sed prodenda, quia
(II. 21.) sunt prodita." Il n'était donc pas dupe de ces pratiques dans la conduite ordinaire de la vie; mais, trop peu éclairé par les lumières de la science, il ne se permet pas de rejeter ce qui est appuyé sur l'autorité des auteurs ou un usage constant et universel. Il tire parti de son scepticisme même pour se donner le droit de tout croire, ou du moins de ne rien exclure; et sa critique n'est pas assez ferme ni assez sûre pour faire la part du faux et du vrai, du réel et de l'impossible.

Il y a pourtant un art que Pline repousse sans réserve, c'est la magie, art coupable,

condamné par les lois, et puissant. Faut-il s'étonner du crédit qu'obtient la magie ? « Elle a pour soi, dit Pline, les forces de la religion qui fait encore aujourd'hui l'éblouissement du genre humain ;
(XXX. 1) « Vires religionis, ad quas maxime etiam nunc caligat humanum genus. » La magie s'était organisée à Rome, et il y avait des maîtres qui l'enseignaient. Le sentiment vague des rapports qui unissent toutes les parties de la nature, le défaut de livres élémentaires qui éclaircissent les esprits, la disposition à tout croire, naturelle aux hommes ignorants à qui les faits les plus simples paraissent des merveilles, avaient préparé et assuraient le succès de ces erreurs. Les rêveries et les contes ne se distinguaient pas des vérités. Pline rapporte comme
(XXXII. 1) le fruit d'une observation indubitable l'histoire d'un petit animal appelé Remora qui s'attache aux vaisseaux et les arrête dans leur marche. Il tire même une conclusion de ce fait et il s'écrie : « Après l'exemple d'un navire ainsi retenu, comment révoquer en doute aucune puissance, aucune merveille de la nature dans les remèdes fournis par ses productions spontanées ? « Quis ab hoc tenendi navigia exemplo, de ulla potentia naturæ, vi que et effectu, in remediis sponte nascentium rerum dubitet ? » — paroles qui montrent bien que

si la sévérité des lois romaines avertissait Pline de condamner et de proscrire la magie, il n'était pas loin d'ajouter foi aux miracles qu'elle prétendait opérer ; ou plutôt qu'il se fondait sur son ignorance même pour ne rejeter aucun fait, aucune opinion qui ne fût pas contraire aux lois. Ces erreurs, du reste, ne sont pas particulières à Pline. Celse, malgré sa gravité, nous dit : que si quelqu'un mange un petit d'hirondelle, il sera préservé de l'angine pendant toute une année : « Si quis pullum hirundinis ederit, angina toto anno non periclitari. »

Celse (IV. 4)

Il ajoute : « Et comme il y a de bonnes autorités pour cela dans le monde, et que cette recette n'est pas dangereuse, j'ai cru devoir l'insérer dans mon ouvrage, bien qu'elle ne repose sur l'autorité d'aucun médecin. » Ainsi les Anciens étaient disposés à tout admettre, parce qu'ils ne connaissaient ni les limites de la science, ni les lois qui la régissent. Le même auteur assure que plusieurs épileptiques se sont guéris en buvant le sang encore chaud d'un gladiateur égorgé...# Ces recettes, indiquées par un

---

Mr Littré rapporte, d'après le National, que lors de l'exécution d'un homme condamné à mort en Suède, une vieille femme, atteinte d'épilepsie, se trouvait sous l'échafaud, prête, au moment où

écrivain sérieux et compétent, et la connaissance de l'esprit général à cette époque nous préparent à trouver un peu moins ridicules les remèdes que Pline recommande.

Nous remarquerons d'abord qu'il croit à leur efficacité; car de tous les moyens qui empêchent les femmes de concevoir, il ne se permet d'en rapporter qu'un seul; il les aurait indiqués tous, s'il les avait crus indifférents. Ailleurs il dit que « la pompe du style ne ferait pas défaut à son ouvrage, s'il n'avait pas pour unique objet de rechercher ce qui est digne de foi. Car tout d'abord on cite des remèdes tirés de la cendre et du nid du phénix, comme si cela avait quelque certitude, et n'était pas une fable; c'est une dérision d'indiquer des remèdes qui ne peuvent revenir qu'au bout de mille ans. » Nous allons voir pourtant que ses remèdes, pour être moins rares, ne sont guère moins surprenants ni moins fabuleux:

« Si on se repent d'avoir porté un coup de près ou de loin, il n'y a qu'à cracher aussitôt dans la paume de la main avec laquelle on a frappé: à l'instant la personne frappée cesse de ressentir de la douleur. » Pline remarque que c'est une chose

(XXIX. 27)

Puisque vous citez ce passage, c'était la peine de noter ce qu'il y a d'étrange dans la tolérance de Pline pour l'avortement dans certains cas

(XXVIII. 7)

---

la tête serait séparée du corps, à plonger dans le sang tout fumant un morceau de pain qu'elle destinait à sa guérison.

merveilleuse, mais facile à expérimenter; on s'étonne
(XXVIII. 12) qu'il n'ait pas fait lui-même l'expérience. « On
dit qu'en extirpant un cor au moment où tombe une
étoile, on le guérit sur le champ. » — « Dans la
douleur de cou, on frotte les jarrets; dans la douleur
de jarret, on frotte le cou. » — « Il y a des
fleurs qui procurent de la considération et de la
gloire. » — « Une certaine plante que l'on
cueille en disant le nom du malade, le guérit
(XXVIII. 60) radicalement. » — « Les mages enseignent —
qu'après avoir bu dans du vin doux la cendre
des parties génitales d'un verrat, il faut aller uriner
dans la niche d'un chien, et dire en même temps:
c'est pour ne pas pisser au lit comme un chien. » —
ibid. 4. « Certaine formule qu'on répétait trois fois, en
montant en voiture, préservait de tout accident en
voyage: cette coutume venait du dictateur César. » —
XXIX. 36 « On traite le mal de tête par la cendre de
belette en topique; par un rameau pris au
nid d'un milan et placé sous le chevet; par
une peau de rat qu'on fait brûler et dont on
applique la cendre avec du vinaigre; par le
petit os d'une limace trouvée entre deux ornières. »
XXV. 51. — « Les chiens connaissent une herbe qui les
guérit des morsures des serpents; mais ils ne la
cueillent pas quand un homme les regarde. » —

(XXVIII. 42) — „ Si une personne dit à un âne, à l'oreille, qu'elle a été piquée par un scorpion, le mal passe aussitôt à l'âne. „ — „ Le suc de la mandragore entre

(XXV. 94) dans plusieurs compositions ophthalmiques: ceux qui la cueillent se gardent d'avoir le vent en face; et préliminairement ils décrivent autour de la plante avec une épée trois cercles, puis ils l'arrachent en se tournant vers le couchant. „ — „ Les

(XXVI. 59) tumeurs sont guéries par le verbascum pilé avec sa racine, arrosé de vin, enveloppé dans ses feuilles, chauffé de la sorte dans de la cendre, et appliqué chaud.+ Des personnes qui en ont fait l'expérience ont assuré qu'il importe beaucoup que cette application soit faite par une jeune fille nue, à jeun ainsi que le malade, et que cette personne, touchant le mal du dos de sa main, dise: « Apollon défend que le feu de la peste puisse s'accroître chez le malade qui le fait éteindre par une vierge nue. „ Après avoir retourné sa main, elle prononcera trois fois cette formule, et elle et le malade cracheront trois fois. „ —

+ Je n'avais pas cité ce passage.

La croyance aux recettes merveilleuses s'est conservée jusqu'aux temps modernes. — Marguerite Périer raconte qu'une sorcière avait jeté un sort sur Pascal encore tout petit

Lettres, Opuscules et Mémoires de Mad^e. Perier, et Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Perier, sa nièce: (édit. Faugère)

C'est M^r. Cousin qui le premier a fait connaître ce morceau. (Des Pensées de Pascal) p. 428.

enfant ; qu'il fallut mettre ce sort sur une bête, mais que la cérémonie n'eut pas d'effet parce qu'on négligea de faire une nouvelle invocation au diable. La sorcière s'y reprit donc et dit qu'elle avait besoin d'un enfant qui n'eût pas sept ans, et qui avant le lever du soleil cueillît neuf feuilles de trois sortes d'herbes. Avec les herbes ainsi cueillies on fit un cataplasme qu'on mit sur le ventre de l'enfant. Il est facile de reconnaître dans cette histoire les recettes de Pline et les cérémonies qu'il recommande. On trouve encore dans les campagnes des espèces de sorciers qui guérissent les luxations avec des paroles magiques et des signes de croix.

Toutes ces superstitions tiennent à un faux raisonnement. Il s'est trouvé quelques cas où ces pratiques ont été suivies de la guérison ; on en a conclu qu'elles l'avaient causée « Post hoc, ergò propter hoc. » Nous laissons aujourd'hui ces recettes au nombre des choses que croient encore quelques personnes, et nous les bannissons sévèrement de la science. Cette distinction n'était pas faite dans l'antiquité ; et c'est pourquoi Pline les a toutes consignées dans son ouvrage.

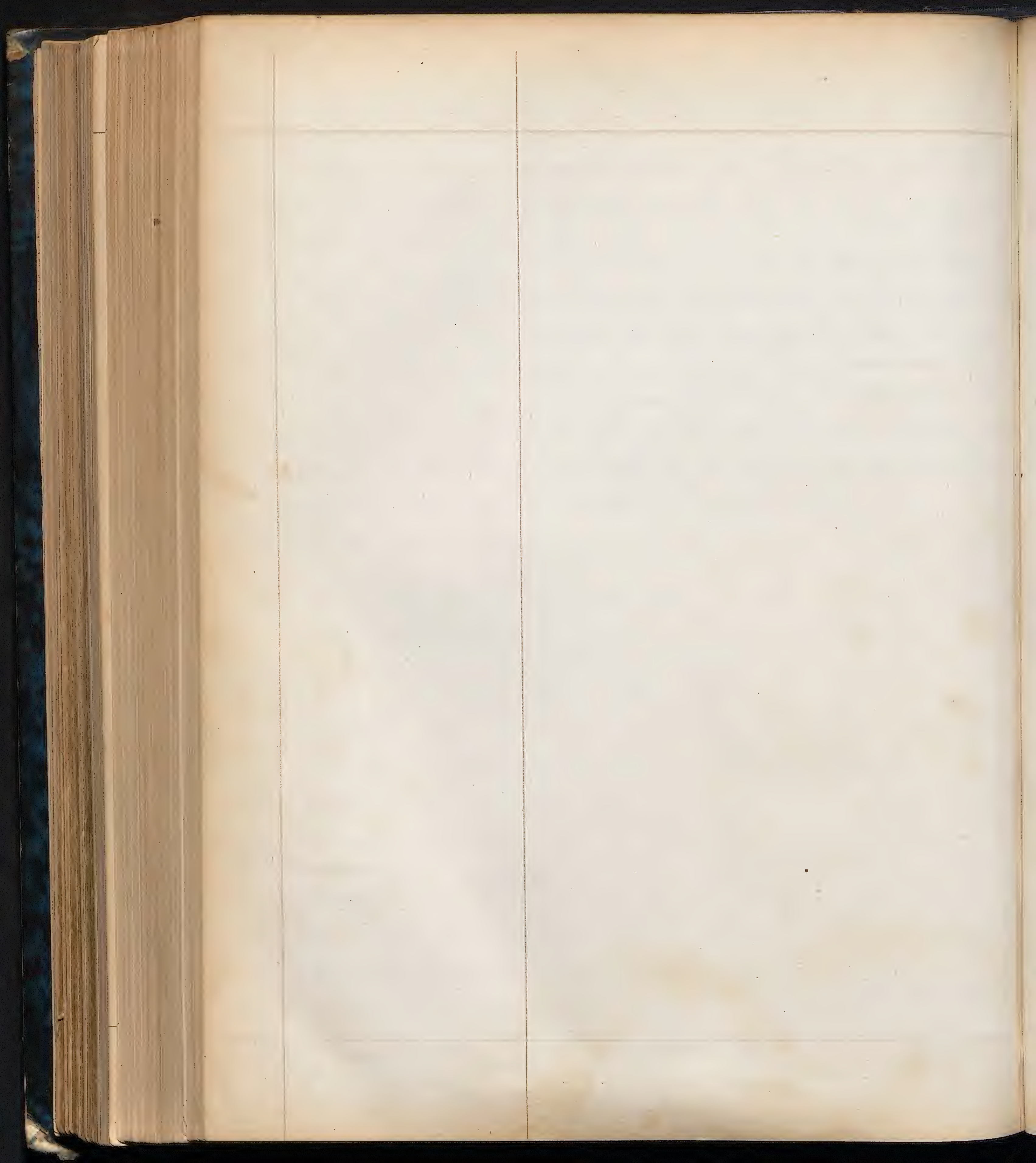
Nous pouvons conclure des observations précédentes que l'état des esprits, à l'époque de Pline

n'est pas glorieux pour l'humanité. Le livre de l'*Histoire naturelle* n'est pas un beau témoignage en faveur du temps des Césars et de la société romaine, et les écrivains qui représentent cette époque comme une ère de progrès, de philosophie, de science et de lumières sont démentis par l'ouvrage de Pline. La seule naissance de ce livre, où les anciennes vérités conquises par les travaux des savants et des philosophes sont deshonorées par le mélange des erreurs les plus grossières et des fables les plus ridicules, prouve assez clairement la décadence de l'esprit humain.

Cette conclusion n'est pas précisément la mienne, quoiqu'elle en soit très-proche. Je crois en effet que l'esprit humain s'était abaissé au temps de Pline; mais ce que j'ai tenu surtout à établir, c'est que ce temps, en lui-même, toute comparaison à part, et sans examiner ce qu'il valait par rapport aux âges précédents, n'était pas, comme beaucoup le croient, un temps de véritable science et de véritable philosophie. Je préfère cette appréciation absolue à l'appréciation relative, parce qu'elle est plus incontestable encore.

A. Aderer.





XVIe. Leçon.

De l'histoire des beaux-arts dans Pline l'ancien.

Du goût, du style de Pline l'ancien.

rédaction soignée et intelligente d'une leçon difficile.

17.

De l'histoire des beaux-arts dans Pline l'ancien.
Du goût, du style de Pline l'ancien.

Dans l'histoire de l'art pas plus que dans la science, Pline ne s'offre à nous comme l'unique représentant de l'époque impériale. Déjà au 1er siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons un ouvrage sur l'architecture cité par Pline et qui nous a été conservé. C'est le livre de Vitruve où nous relevons des analogies frappantes avec le livre de Pline.

mais Pline lui même est du 1er siècle.

Vitruve se donne comme architecte : c'est plutôt un ingénieur, plutôt un savant en architecture qu'un artiste. De là tant de détails qui ne se rapportent pas à l'architecture et qui remplissent les trois derniers livres de son ouvrage. Dans le 8e il parle des aqueducs, dans le 9e des cadrans solaires, dans le 10e enfin il expose les principes de la mécanique. C'est bien le livre d'un homme du métier ; mais c'est encore, comme celui de Pline, le livre d'un littérateur. Vitruve y apportait des préoccupations toutes littéraires : il suffit pour s'en convaincre de parcourir le début même de l'ouvrage, et les préfaces de chaque livre.

Lui aussi, quoique renfermé dans les limites d'un art tout spécial, il a des prétentions à l'encyclopédie :

il trace un idéal du bon architecte pour lequel il ne demande pas moins de connaissances que Cicéron ne fait pour le bon orateur. Il faut que l'architecte « soit ingénieux et laborieux tout ensemble ; car l'esprit sans le travail, ni le travail sans l'esprit ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc être lettré, savoir dessiner, être instruit dans la géométrie et n'être pas ignorant de l'optique ; avoir appris l'arithmétique et s'être nourri de la lecture de l'histoire ; avoir étudié avec soin la philosophie, connaître la musique et avoir quelque teinture de la médecine, de la jurisprudence, de l'astronomie et du mouvement des astres. J'en donnerai les raisons suivantes . . . . . . »

Ces raisons sont ingénieuses ; mais il n'est pas d'artiste qui ne pût ainsi subordonner toute connaissance à celle de son art. Au fond c'est le raisonnement d'un homme d'esprit qui nous prouve qu'en toutes choses le meilleur est d'avoir le plus de connaissances possible.

Cependant ces prétentions encyclopédiques nous frappent moins que les prétentions littéraires. Celles-ci nous découvrent l'état des esprits et le goût de l'époque. Il est intéressant de voir la science qui n'a pas encore sa place à part, ses livres spéciaux, ses traités, se présenter au public cultivé,

sous la forme et le déguisement d'un livre de littérature. Vitruve, Sénèque, Pline écrivent pour les honnêtes gens : c'est à eux qu'ils s'adressent, c'est d'eux qu'ils veulent se faire goûter. Comme Pline, Vitruve se plaint de la sécheresse de son sujet, et malgré la conscience de son talent il n'espère pas se faire lire. Il a peur d'ennuyer et il abrège autant que possible. Si nous lisons la préface du livre V, nous voyons qu'à cette époque il y a par différentes sortes de lecteurs, les uns pour qui sont écrits les histoires, les poèmes, les livres de littérature, les autres moins nombreux auxquels s'adressent les savants. Vitruve s'adresse au même public pour lequel travaillaient Virgile, Horace et Ovide. De là toutes ses craintes, toutes ses préoccupations ; de là ces morceaux de littérature qui au commencement de chaque livre reposent l'esprit, & le paient de la peine qu'il a prise à comprendre ce qui était purement scientifique et le retiennent par une distraction. Au début du 7e livre il trace une histoire littéraire de l'architecture ; la préface du 9e livre est un éloge des inventions de l'esprit et se termine par une sorte d'hymne à l'honneur des grands génies de Rome, Ennius, Accius, Lucrèce, Cicéron, Varron. Voilà ses maîtres : et l'on sent bien qu'il

voudrait dérober une part de leur gloire littéraire. — Joignons-y des digressions sur la mythologie, telles que l'histoire de la nymphe Salmacis, de la reine Artémise, etc; des dissertations physiques ou plutôt métaphysiques. Tout cela nous montre encore une fois la confusion dans laquelle la science se présentait et se faisait accueillir à Rome auprès des gens éclairés.

Vitruve a été traduit par un homme du métier, qui aurait pu avoir, lui aussi, des prétentions littéraires, Claude Perrault, l'auteur de la colonnade du Louvre. Il y a joint des notes très curieuses, qui sont à la fois d'un architecte et d'un homme de goût.

Revenons à Pline l'ancien.

Comment une histoire de l'art a-t-elle pu trouver place dans les Etudes de Pline sur la nature ? — à titre de curiosité. A propos des métaux, il parle de l'art de les fondre: ainsi des métaux il arrive à la statuaire;[1] les matériaux

(1) Statuaria, dans Pline se distingue de Sculptura. Statuaria, c'est l'art de travailler sur l'or, l'argent et principalement le bronze. Sculptura, c'est l'art de façonner la pierre et le marbre.

qui servent à la peinture le conduisent à parler de la peinture ; et de la pierre et du marbre il passe à la sculpture et à l'architecture.

Le lien qui rattache ces différents sujets d'étude n'est pas bien étroit ; mais par la manière large dont il les envisage Pline semble les rapprocher naturellement. Nous nous rappelons comment l'étude sur la nature humaine le conduisait à une digression sur les grands hommes, qu'il considérait comme des curiosités dans l'espèce. Les arts sont également des curiosités qu'il étudie comme en passant, et l'histoire des arts se trouve encadrée dans l'étude des métaux, de la pierre et des couleurs.

Ne nous plaignons pas de cette composition singulière : elle nous présente un ouvrage unique dans ce qui nous reste de l'antiquité. Dans le livre de Pausanias, on trouve des descriptions mais point d'histoire suivie : on comprend de quel prix sont pour nous ces derniers livres de Pline. Un sculpteur du 18e siècle, Falconet, a étudié, traduit et commenté ces livres ; mais c'est un travail léger : Falconet n'avait ni le goût ni la connaissance des oeuvres de l'antiquité. Il la méprise et la dénigre à la façon de l'école de Perrault. Pour trouver une appréciation vraie de l'antique, il faut passer de Falconet à Winkelmann.

Pline, nous l'avons dit, parle de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. La musique ne lui offrait pas de monuments à décrire et à cataloguer: il l'a passée sous silence. On a prétendu trouver dans son livre la gravure: voici sur quoi s'appuie cette idée.

Au commencement du livre XXXV, Pline rappelant la coutume de rassembler dans les bibliothèques les figures et les bustes des grands écrivains, rend hommage à Marcus Varron, "qui par une idée généreuse inséra dans sa riche collection de livres, non seulement les noms de 700 hommes illustres, mais en quelque façon leurs images, ne permettant pas que leur figure pérît, ou que les ravages du temps prévalussent contre les hommes . . . "

" Imaginum amorem flagrasse quondam testes sunt et Atticus ille Ciceronis, edito de his volumine, et Marcus Varro benignissimo invento, insertis voluminum suorum fecunditati, non nominibus tantum septingentorum illustrium, sed et aliquo modo imaginibus: non passus intercidere figuras, aut vetustatem ævi contra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut praesentes esse ubique credi possent. "

C. f. XXXV. 2 sub fin.

On croirait d'abord qu'il s'agit de portraits dessinés ; mais la reproduction si multipliée d'une première copie devant être nécessairement très infidèle, on a renoncé à cette idée, et on a prétendu qu'il s'agissait non pas d'un dessin, mais de la gravure même, et l'on a essayé de décrire le procédé employé par Varron à la reproduction des images.

Cf. Mémoire de Mr. Deville (Examen d'un passage de Pline relatif à une invention de Varron) dans le Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences etc, de Rouen. 1847. (Est-ce que vous auriez vous même consulté cet ouvrage ? Je crois qu'il n'est utile de citer que les livres qu'on a consultés.)

Mais on se demande comment le passage de Pline est unique sur une invention qui vraisemblablement aurait dû être employée à autre chose et mentionnée ailleurs. De plus Pline est tellement rhéteur, qu'il ne nous paraît pas démontré qu'il y eut même un dessin sur les livres de Varron : il a la phrase si complaisante qu'un simple signalement, une description d'après l'original ou d'après des monuments a bien pu donner lieu à cette phrase brillante, mais vague. – Comment s'expliquer en effet : sed et aliquo modo imaginibus ? Qu'il s'agisse de dessin ou de gravure, c'est bien une image, une vraie image – et non une façon d'image, une image en quelque façon. Pourquoi n'avoir pas dit simplement : sed et imaginibus ? Cet aliquo modo pourrait bien être l'équivalent de : en aucune façon. On comprendrait moins, il est vrai, l'emphase qu'il y a dans cet hommage ; mais nous savons que cette

emphase est un des caractères du style de Pline. Quoi qu'il en soit, rien ne nous autorise à voir dans ce passage une application de la gravure.

Pour la statuaire et l'architecture, nous n'avons pas rigoureusement besoin des témoignages de l'antiquité. Le génie de la statuaire et de l'architecture antique vit encore dans les monuments et les ruines qui ont échappé au temps. Une visite au musée des antiques nous instruit plus que les livres : c'est là vraiment que nous entrevoyons ce que pouvait être l'art antique. Cependant le livre de Pline, comme celui de Pausanias, étend le champ de nos études et grandit les proportions mêmes de cet art. Si la Rome de nos jours a conservé assez de souvenirs de la ville éternelle pour exciter l'admiration du voyageur, que sera-ce si notre imagination la peuple de toutes les merveilles de l'art antique amassées à Rome ? Pline nous donne un aperçu des monuments admirables de Rome qui excite fortement l'imagination :

« Ce n'est plus une seule ville, on dirait, s'écrie-t-il, à la vue de tant de grandeur, qu'un autre monde tout entier a été réuni dans un même lieu. »

(marquer l'endroit)

Pour comprendre les paroles de Pline, il suffit d'ajouter par la pensée à ce que nous entrevoyons des anciennes merveilles de Rome.

Mais où les témoignages de Pline nous sont précieux, c'est dans l'histoire de la peinture. Elle a disparu presque entièrement du monde antique. Il a fallu le miracle de Pompéi pour nous en donner quelque idée. C'est là qu'on a trouvé une mosaïque représentant une victoire d'Alexandre, unique monument qui nous puisse donner quelque idée d'une peinture grecque. L'art grec en ce genre n'a pas eu le même bonheur que celui d'Egypte (1)

Il y a bien d'autres peintures grecques, mais c'est une page unique de peinture d'histoire.

D'ailleurs au temps de Pline la peinture était en pleine décadence. C'est ce que nous voyons par les témoignages de Pline lui-même, et avant lui, de Pétrone. Le héros du Satyricon raconte qu'il est entré dans une galerie où la peinture étalait ses merveilles en tout genre: "Là, dit-il, je vis le pinceau de Zeuxis triomphant encore de l'injure des ans; les esquisses de Protogène rivalisant de vérité avec la nature même; je ne les touchai qu'avec une sorte de frissonnement: les Monochromes d'Apelle, comme disent les Grecs,

(1) C'est pour les fragiles monuments de la peinture grecque qu'il eût fallu le climat conservateur de l'Egypte, qui les protégeait contre les ravages du temps et "sauvait leur frêle immortalité."
(Villemain).

me transportèrent jusqu'à l'adoration. Tant de finesse dans les lignes qui terminent les figures, tant de ressemblance et de précision à la fois auraient fait croire que c'était là une peinture de l'âme." (Satyricon, 88.)

Il demande à un vieillard connaisseur d'où vient l'insouciance du siècle et la mort des beaux-arts, entre autres de la peinture qui n'a pas laissé la moindre trace d'elle-même. La raison qu'allègue Pétrone est une raison générale : la décadence de la peinture s'allie avec la décadence générale des sciences, des lettres, des arts, avec cette décadence de l'esprit qui fait pressentir le moyen-âge.

" Lysippe aux pieds même d'une statue qu'il s'attachait à perfectionner, s'éteignit faute de nourriture; et Myron qui semble avoir enfermé dans le bronze des âmes d'hommes et de bêtes, ne put trouver un héritier. Pour nous, ensevelis dans le vin et la débauche, nous n'avons pas même le courage d'étudier des arts dont les modèles sont sous notre main : dépréciateurs de l'antiquité, nous ne savons que donner et recevoir les leçons du vice. . . . . Ne vous étonnez donc plus si la peinture se meurt, lorsqu'aux yeux de tous, dieux ou hommes, un lingot d'or est une plus belle chose que les créations d'un Apelle ou d'un Phidias, petits Grecs, à tête folle. "

Quand vous prenez une traduction toute faite, avertissez-en.

Ce mot n'est pas dans le dictionnaire.

(Livre XXXV, 1.)

Il y avait une autre raison plus particulière : Pline nous l'indique. Une toile peinte figurait mal au milieu de l'or et du marbre qui couvraient toutes les murailles. Le luxe romain avait chassé l'art du peintre, pour lui substituer l'art du décorateur. On incrustait le marbre, on y ajoutait des couleurs, on faisait de la marqueterie. Voilà qui frappait les yeux bien autrement qu'une toile peinte, ornement mesquin qui n'attirait pas les yeux par le prix de la matière employée. " Aujourd'hui que la pourpre est employée à peindre les murailles et que l'Inde nous envoie le limon de ses fleuves et le sang de ses dragons et de ses éléphants, la peinture ne fait plus de chefs-d'œuvre ..... Oui, il en est ainsi et cela parce que, comme nous l'avons dit plus haut, on s'attache à la valeur de la matière et non à celle du génie."

Même remarque que plus haut.

(Livre XXXV, 32).

Cependant Rome n'avait pas perdu les monuments des beaux temps de l'art. Ils subsistaient dans les galeries et les musées. Pline nous les décrit et nous en conserve comme une image " insertis voluminum suorum fecunditati ..... aliquo modo imaginibus."

Dès l'antiquité, la peinture était arrivée à une grande hauteur. ~~Qu'il~~ Qu'il y ait disparité entre l'art moderne et l'art antique, nous n'essaierons

pas de le nier, mais que dans l'art de peindre les anciens n'aient déployé une grande puissance de génie, c'est ce qu'on ne saurait contester. Le témoignage de Pline, celui de Pétrone que nous citions tout à l'heure est formel. Il en est de la peinture antique comme de la musique dont le souvenir s'est conservé dans les chants d'église. Sans doute celle-ci nous paraît pauvre au prix de ce qu'est devenue la musique moderne; elle n'en a pas la souplesse et la variété: mais elle a au plus haut degré la puissance morale. Admettons que la peinture antique ne satisfît pas au goût moderne; elle dut être marquée du génie aussi bien que la musique. Plus heureuse que celle-ci, elle avait déjà une variété infinie. Aucun sujet ne lui était étranger. C'est ce que l'on voit dans les classifications de Pline. Il y avait la <u>μεγαλογραφία</u>, la peinture des grands sujets; la <u>ῥυπαρογραφία</u> qui répond à ce que nous désignons sous le nom de peinture flamande: ce sont les scènes de marché, de boutique, de cuisine, etc ... Il y avait la peinture de paysage ou de marine, que Pline nous donne comme une invention du siècle d'Auguste: mais le passage de Pline nous donne l'idée d'une peinture de décoration qui ne demandait ni grand effort ni grande dépense, plutôt que d'une peinture

véritable, telle que nous l'entendons aujourd'hui par ces mots.

Vitruve parle des Arabesques et les dédaigne. Les modernes ont été moins difficiles : Raphaël en a fait.

Pline mentionne encore la peinture des fleurs, la peinture d'intérieurs avec tous ses détails, telle que les effets de lumière. Il y avait encore la caricature, tantôt conservant un certain air de grandeur et analogue au drame satyrique, empruntant ses sujets à la mythologie (c'était, par exemple, Jupiter accouchant de Bacchus) ; tantôt plus commune ; enfin les portraits, les batailles : souvent ces batailles étaient figurées par une suite d'épisodes, comme dans les bas-reliefs ; mais il y avait aussi des tableaux de composition ayant le caractère de la μεγαλογραφία. La mosaïque découverte à Pompéi et représentant une bataille d'Alexandre ne permet pas d'en douter. Les personnages n'y étaient pas multipliés : c'étaient de simples épisodes détachés, mais traités en grand.(1)

Bonne indication ajoutée à la leçon.

(1) Pline cite une toile d'Aristide de Thèbes qui contenait cent figures.

(Livre XXXV, 36, n° 35).

Nous ne voulons pas aller trop loin et séparer entièrement la peinture antique de la peinture moderne. Cependant si nous voulons caractériser la première, nous dirons qu'elle excellait surtout par l'exquise pureté du dessin. C'était une peinture toute idéale, spirituelle : c'est du moins l'idée que nous en donne Pétrone (ut crederes animorum esse picturam) et les témoignages de Pline ne la contredisent pas.

Une autre chose nous frappe en parcourant l'histoire qu'il nous trace, c'est la marche lente de l'art. Nous en suivons tous les progrès ; nous mesurons l'intervalle qui sépare chacun d'eux ; nous assistons à l'enfance même de la peinture ; nous voyons qui le premier a distingué les sexes, varié les visages, marqué les articulations des membres, indiqué les plis des vêtements ; nous y voyons les premiers essais d'iconographie.

Des concours de peinture sont ouverts : avec Polygnote l'expression du visage commence à remplacer l'ancienne raideur : puis vient Apollodore d'Athènes qui peint la physionomie : c'est lui qui ouvre les portes de l'art (Ab hoc artis fores apertas Zeuxis intravit). Alors les progrès deviennent plus rapides : Parrhasius met de la finesse dans les airs de tête, de l'élégance dans les cheveux, de la grâce dans la bouche et dans

Je ne vois pas bien la liaison de cette incise avec le reste.

les contours : Timanthe joint l'esprit à l'art ; Apelle devient le peintre de la grâce par excellence ; Protogène atteint la perfection du fini ; Aristide de Thèbes peint les sentiments.

Nous retrouvons la même lenteur dans les progrès de la sculpture. Nous la retrouvons dans l'histoire de tous les arts. C'est ce qui nous frappe également dans l'histoire de la tragédie, quand nous lisons Aristote. Création des personnages, détachement du chœur, invention du dialogue, voilà autant de phases de cette histoire : il y a un nom et une époque pour chaque progrès.

Et que l'on ne prenne pas cette marche lente de l'art pour un signe de faiblesse et d'impuissance. Elle tient à tout autre chose. L'esprit, fidèle à une tradition reçue, ne songeait pas à s'en éloigner. Le style des monuments choragiques que l'on voit au musée était contemporain d'un style plus avancé ; mais ces formes singulières étaient consacrées par la tradition : l'esprit de l'artiste s'y soumettait. L'art antique était formaliste, parce qu'il était religieux. C'est la religion qui nous a conservé quelque idée de la musique et des cérémonies antiques. Il faut lire dans Vitruve combien de conditions étaient imposées à l'architecture sacrée, quelle part avait la tradition dans l'orientation

des temples, le choix des proportions, des ornements de détail, etc.

Un des caractères où se voit bien cette immobilité de l'art antique, c'est la persistance des mêmes sujets. Ne croyons pas légèrement que ce fût une gêne et une entrave pour le génie. Lorsqu'il y avait ainsi des données, l'artiste dispensé de l'invention d'ensemble, n'avait plus qu'à mettre toute la puissance de son génie dans l'invention de détail; et cette obligation devenait pour lui une aide et un secours.

La finité même de l'art lui donne de la fécondité: c'est ce que nous voyons dans l'architecture gothique, variée à l'infini et toujours une, dans la peinture sacrée qui n'a pas encore épuisé la richesse du génie humain. Voilà ce qui explique l'inépuisable fécondité de la tragédie grecque sur les mêmes sujets. Quand la poésie a tout à créer, la somme des chefs-d'œuvre doit être moindre. Le Cid, Polyeucte sont des créations du grand Corneille: aussi voyons-nous que personne n'a osé retoucher à de pareils sujets. Il n'y aura jamais qu'un Cid dans le théâtre français. En Grèce, rien de pareil: l'Orestie, où la vengeance du meurtre d'Agamemnon inspirait à Eschyle un chef-d'œuvre. Sophocle n'a pas craint de reprendre le même sujet dans son Electre.

Cela demanderait restriction et explication pour le Cid.

Voilà deux chefs-d'œuvre sur un même sujet, ayant chacun leur caractère propre et qu'on n'oserait classer.

Ainsi l'âme et le génie trouvaient toujours à se déployer et à se répandre dans les limites tracées d'avance par la tradition. Ils y jouissaient de toute leur puissance et de toute leur liberté. Voyez aujourd'hui l'architecture : elle a toute liberté, et cette liberté même lui est à charge : elle en est embarrassée ; voilà ce qui la met aux abois : de sorte que l'art moderne en se détachant de toute tradition, et renonçant aux formes reçues, perd de plus en plus de sa puissance et de sa fécondité.

Du goût et du style de Pline.

Déjà nous nous sommes fait une idée du talent de Pline comme écrivain : nous avons pu admirer la majesté de son style ; mais en même temps nous avons remarqué comme l'effort s'y trahit. Sa langue est pénible, lourde et souvent barbare : ce n'est pas chez lui qu'il faut apprendre à écrire en latin. En portant un tel jugement sur la langue de Pline, nous ne sommes pas trop osés : nous savons qu'il y a dans les langues mortes bien

des choses qui échappent à notre jugement, bien des lois qui ne dépendent que de l'usage et du temps; mais nous savons aussi qu'il ne peut y avoir de bonne langue qui s'affranchisse des lois de la logique. Si dans le style d'un auteur ancien, nous ne sentons pas dans l'accord des pensées, des expressions, des constructions, des images une justesse et une harmonie qui satisfassent l'esprit, nous sommes en droit de condamner ce style au nom de la simple logique. Pline blesse la grammaire générale : cependant, malgré ses défauts, quoique sa langue soit difficile et affectée, c'est un écrivain qui a de la vigueur : il donne à son style un relief que l'on ne trouve pas chez son neveu.

A cette vigueur Pline n'a pas su joindre la mesure et le goût : aussi tombe-t-il souvent dans la déclamation. Il déclame dans ce grand morceau
II, 63. sur la Terre que nous trouvons au début de son ouvrage. L'idée principale ne manque pas de grandeur et de vérité. Qu'il fasse de la Terre une divinité, une mère qui nourrit et protège l'homme, nous reconnaissons l'esprit de l'antiquité : il y avait une religion de la Terre : Virgile la nomme la première des divinités :

"Primamque deorum
Tellurem."

et Lucrèce, comme Pline, reconnaît qu'elle a mérité le nom sacré de mère :

" Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
Humoris guttas mater cum terra recepit,
Feta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
Et genus humanum ; parit omnia secla ferarum ;
Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant :
Quapropter merito maternum nomen adepta
est."

(II . 991).

Mais voici venir la déclamation. Elle sort comme dans Sénèque, mais plus lourdement.

(1) « Divinité suprême, nous la souhaitons dans notre colère pesante à ceux qui ne sont plus, comme si nous ignorions que seule elle ne s'irrite jamais contre l'homme. L'eau descend en pluie, se congèle en grêle, se soulève en flots, se précipite en torrents ; l'air se condense en nuages, se déchaîne

(1) Nous n'avons pas recours à la traduction de Guéroult. Cette traduction éloquente efface les incohérences du texte. Pour mieux juger ce morceau, il faut le lire dans la traduction fidèle de Mr. Littré.

en tempêtes ; mais la terre bénigne, bonne, indulgente et toujours au service des mortels, que n'engendre-t-elle pas malgré elle ! que n'épanche-t-elle pas spontanément ! quels parfums, quelles saveurs, quels sucs, quels objets doux au toucher, quelles couleurs ! avec quelle fidélité ne rend-elle pas ce qui lui a été confié ! que n'alimente-t-elle pas en notre faveur...! "

Pline oublie les tremblements de terre ..... mais elle produit les serpents : Pline la justifie :

" Car pour les animaux nuisibles, la faute en est au souffle de vie, et elle est obligée d'en recevoir les germes, et mis au jour de les supporter. Dans les choses mauvaises, ce qui est coupable c'est ce qui engendre. La terre ne reçoit plus un serpent qui a donné le coup mortel à un homme, infligeant des peines même au nom de ceux qui ne demandent pas vengeance. "

C'est ainsi que pesant de tout le poids de sa manière sur une idée fausse, il la réduit à l'absurde.

Comme Sénèque il sent le prix de la mort : si la terre produit des poisons, c'est par compassion pour les hommes. Elle a pitié de nos maux et nous offre une mort facile. Et il fait l'énumération des divers genres de mort pour prouver que l'empoisonnement est encore le meilleur :

" Oui, par pitié pour nous, elle a produit ces substances faciles à boire et sous l'action desquelles nous nous éteignons, le corps intact, sans perdre une goutte de sang, sans aucun effort et paraissant nous désaltérer. Après une telle mort, nul oiseau, nul quadrupède ne vient toucher le corps..... Avouons la vérité : c'était un remède que la terre avait enfanté pour nos maux : nous en avons fait un poison. "

" Et quand même la terre aurait produit les poisons pour nous nuire, nous ne serions pas en droit de nous plaindre. La terre est le seul élément à l'égard duquel nous soyons ingrats. Il n'est pas d'outrage que le luxe ne lui fasse souffrir ..... " Nouvelle déclamation contre les travaux de l'industrie, l'extraction des métaux....

.... " On dira peut-être que les souffrances qu'elle endure à sa superficie, et, pour ainsi dire à son épiderme, sont tolérables ; Eh bien ! nous pénétrons dans ses entrailles, nous y fouillons les veines d'or et d'argent, les mines de cuivre et de plomb : pour trouver des pierres précieuses et quelques petits cailloux, nous creusons de profondes carrières. Nous arrachons ses entrailles pour qu'un doigt porte le joyau que nous avons convoité. Que de mains s'usent pour faire briller une seule phalange !

s'il y avait des enfers, depuis long-temps les souterrains creusés par l'avarice et le luxe les auraient mis à découvert. Et nous nous étonnons qu'elle ait engendré quelques productions nuisibles ! Ah ! comme les bêtes qui la gardent en éloignent bien les mains sacriléges ! N'allons-nous pas creuser au milieu même des serpents ? N'est-ce pas en écartant les racines des poisons que nous mettons la main sur les veines d'or ? »

Pline termine par une idée qui flatte l'imagination :

« Toutefois ce qui rend la déesse moins irritée, c'est que toutes ces richesses aboutissent à des crimes, à des meurtres, à des guerres ; et, après l'avoir arrosée de notre sang, nous la couvrons de nos ossements laissés sans sépulture. Néanmoins comme pour nous reprocher nos fureurs, elle finit par revêtir ces débris d'une couche dernière, et pour cacher même les crimes des mortels. »

Placatiore tamen dea ob hoc nous paraît une ironie : je crois que c'est faire un contre-sens que de le traduire sérieusement.

La même idée inspirait à Lamartine ces vers des Préludes :

« Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain la douce Aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux :
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée ;

Les vents balayeront leur poussière infectée ;
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements."

Si nous avons trouvé la déclamation dans les Questions naturelles de Sénèque, faut-il s'étonner de la trouver encore plus marquée dans l'ouvrage de Pline ? Mais à côté des déclamations il y a des choses bien senties, une tristesse qui pénètre, des traits d'une imagination sombre qui saisissent : nous citerons comme exemple le morceau sur Dieu :

" ..... Croire qu'il y en a un nombre infini, et quelques-uns même imaginés d'après les vertus et les vices des hommes, tels que la Pudicité, la Concorde, l'Intelligence, l'Espérance, l'Honneur, la Clémence, la Foi, ou croire avec Démocrite qu'il n'y en a que deux, la Peine et le Bienfait, c'est passer les bornes de la sottise. L'humanité débile et souffrante, se souvenant de sa faiblesse, a établi ces divisions, afin que chacun pût adorer la Divinité dont il avait le plus besoin. Aussi voyons-nous les noms des Dieux changer avec les nations, et chacune avoir des Divinités innombrables. Les Divinités infernales elles-mêmes sont divisées en classes, ainsi que les maladies et beaucoup de fléaux qui épouvantent, et qu'on voudrait par là détourner. "

pas net.

" Fragilis et laboriosa mortalitas in partes ita digessit infirmitatis suae memor, ut portionibus coleret quisque quo maxime indigeret. "

Il poursuit l'incertitude de la raison humaine sur Dieu.

" Entre ces deux opinions opposées, l'humanité s'est créé une Divinité intermédiaire, comme pour embarrasser encore les conjectures sur la Divinité. Dans le monde entier, en tous lieux, à toute heure, une voix universelle n'implore que la Fortune ; c'est elle seule qu'on appelle, elle seule qu'on accuse, elle seule qu'on rend responsable : seul objet des pensées, des louanges, des reproches, on l'adore en l'injuriant ; inconstante, regardée même comme aveugle par la plupart, vagabonde, fugitive, incertaine, changeante, protectrice de ceux qui ne méritent pas ses faveurs ; on lui impute la perte et le gain. Dans le compte des humains, elle seule fait l'actif et le passif ; et tel est sur nous l'empire du sort, qu'il n'y a plus d'autre Divinité que ce même sort qui rend incertaine l'existence de Dieu. "

Et parlant des superstitions qui troublent jusqu'aux gens éclairés, il finit par ces mots qui font penser à Pascal :

" Voilà où s'embarrasse l'humanité imprévoyante, et une seule chose reste certaine c'est que

Bonne rédaction pour le fond et pour la forme. Cependant il y a des passages trop écourtés qui ne se comprennent pas bien. Vous traduisez vous même ce que vous citez, ce qui est excellent.

16.

Pline le jeune.

Panégyrique de Trajan

(Suite).

Pline le jeune, dans son Panégyrique de Trajan, a beau nous fatiguer, nous irriter même par son élégance raffinée, par son abondance en stériles détails, par cette imagination presque toujours si tristement et si vainement dépensée ; nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître au milieu de ces puérilités une inspiration vraie, un air de sincérité qui nous attache, un sentiment profond de reconnaissance et d'admiration qui nous touche : la figure sérieuse et respectée de celui qu'il loue, fait partout passer dans l'éloge un esprit de gravité : en un mot c'est à Trajan que l'œuvre de Pline doit tout son prix.

Pourtant, lorsque Pline prononce le Panégyrique il n'y a pas encore trois ans que Trajan est empereur ; il ne s'est pas encore illustré par ses victoires sur les Daces et sur les Parthes. Mais avant même de monter sur le trône, il était déjà connu comme un général plein d'énergie et d'autorité ; il avait, en assurant la frontière du Rhin contre les barbares, justifié l'adoption de Nerva et la confiance de l'empire. Enfin deux ans et demi de règne avaient suffi pour faire connaître au

monde son nouveau maître et pour le lui faire aimer. Trajan n'avait pas été gâté d'avance comme un Caligula, il n'était point né dans la pourpre : mais formé par la vie privée, il avait gardé sous un tyran le rôle si difficile et si périlleux d'un homme de mérite et d'un homme de bien, et s'était ainsi préparé dignement au pouvoir suprême. Un grand nombre de monuments, des bustes, des statues, témoignages du culte des Romains pour lui, nous ont conservé ses traits et les font vivre encore pour nous, tant l'expression en est frappante et vraie. Si l'on ne voit pas briller le génie sur son visage, on y sent une âme ferme, un esprit droit et sûr de lui, je ne sais quel mélange de bonté et de force qui impose le respect en même temps qu'il inspire la confiance : on comprend que Rome ait vécu tranquille sous la protection d'un pareil empereur. Un homme généreux qui avait souffert sa part de servitude, devait connaître le prix de la liberté : aussi en donna-t-il à Rome, autant que Rome affaiblie et dégénérée en pouvait supporter ; s'il ne lui rendit pas la liberté politique, il s'appliqua du moins à ressusciter partout la liberté morale. Maître des soldats par l'ascendant de son courage et de ses talents militaires ; respecté, chéri des citoyens, il se plaisait à faire reparaître tout ce

qui se cachait sous les tyrans ; il s'efforçait de ranimer l'âme de Rome déjà à-demi éteinte. Equitable et juste, il exécutait scrupuleusement la consigne de l'empire : et s'il se montrait rigoureux contre les chrétiens, ce n'était pas qu'il fût persécuteur ; mais la loi écrite les condamnait et Trajan restait fidèle à la loi. Ces qualités plus précieuses chez un prince que le génie même furent consacrées par la tradition, et dans les âges suivants Trajan devint le modèle parfait et comme le type populaire du bon empereur. Le Panégyrique de Pline qui célébrait ses vertus et la colonne Trajane qui perpétuait à travers les siècles son image et son nom, ne firent qu'accroître cette renommée. Il vécut respecté jusque dans la mémoire des chrétiens, pour lesquels son règne avait été une époque d'oppression et de souffrance : et, au Moyen-âge, la légende s'emparant de ces souvenirs, on raconte que le pape Grégoire-le-Grand demanda à Dieu son salut, et l'obtint. Le grand docteur Saint-Thomas, dans la Somme Théologique, discute longuement cette question et explique le fait, sans le contester.

(Préface de la traduction du Panégyrique) par de Sacy.

Mais rien ne peut mieux nous faire connaître et apprécier le caractère de Trajan que

ses propres lettres. Pline nommé propréteur de la province du Pont, entretint avec l'empereur une correspondance très suivie, que nous retrouvons toute entière, lettres et réponses, dans le dixième livre de ses Epistolae. Depuis long-temps on a remarqué dans les réponses de Trajan, ce ton de souverain, cette simplicité et cette aisance qui sentent la véritable grandeur, cette " imperatoria brevitas", comme disaient les Romains. Fénélon, dans sa Lettre à l'Académie, oppose même le naturel et la brièveté de ces billets de Trajan au langage quelque fois trop pompeux que parle Auguste dans Corneille. Mais on n'en peut donner une idée autrement que par des citations : cette majesté simple et tempérée ne se peut dépeindre. Pline ne pouvant trouver à placer les fonds publics d'un municipe, proposait de forcer les décurions à emprunter à l'Etat : l'empereur repousse cette mesure violente, et l'on voit par sa réponse qu'il a lui-même conscience du bonheur dont l'empire jouit sous son autorité :

" Je ne vois comme vous, mon très cher Pline, d'autre remède que de baisser le taux de l'intérêt pour trouver à placer plus aisément les deniers publics. Vous en réglerez le cours sur le nombre des souscripteurs. Mais forcer les

gens à emprunter un argent, qui pourrait leur être inutile, cela n'est pas de la justice de notre règne." — "Invitos ad accipiendum compellere, quod fortassis ipsis otiosum futurum sit, non est e justitia nostrorum temporum."

Epist. X, 63.

Dans sa réponse à la lettre de Pline sur les chrétiens, cette rigueur inflexible à faire exécuter les lois de l'empire est adoucie par un esprit de modération et par la haine de tout moyen bas et odieux :

« Ne recherchez pas les chrétiens : mais s'ils sont accusés et convaincus, punissez-les." — « Conquirendi non sunt : si deferantur et arguantur, puniendi sunt." —
et plus loin : « Dans aucun genre d'accusation on ne doit tenir compte des dénonciations sans signature : ce serait du plus mauvais exemple et contraire à l'esprit de notre règne". — "Nam et pessimi exempli, nec nostri saeculi est".

Epist. X. 98.

Trajan ne veut pas des accusations de lèse-majesté, si terribles sous ses prédécesseurs ; il les repousse avec la même dignité simple et naturelle : un homme est dénoncé à Pline comme ayant élevé la statue de l'empereur dans le même monument où des morts sont enterrés ; Pline aussitôt consulte Trajan et celui-ci lui répond :

« Il ne fallait pas hésiter, mon cher Pline, sur la question que vous me proposez. Vous savez fort bien que mon intention n'est point de faire respecter mon nom par la crainte, ou par la terreur, ou par des accusations de lèse-majesté. » — « Potuisti non hærere, mi Secunde carissime, circa id, de quo me consulendum existimasti, quum propositum meum optime nosses, non ex metu nec terrore hominum, aut criminibus majestatis reverentiam nomini meo acquiri. »

Epist. X. 86.

On peut voir combien dans toutes ces lettres le ton de Trajan avec son propréteur est obligeant et amical, mais toujours protecteur. Si ce n'est pas le ton que prend un maître en s'adressant au ministre de ses volontés; c'est celui d'un homme qui sent toute la supériorité de son esprit et de son caractère : il a pour Pline plus de complaisance et de caresses que de véritable respect. D'ailleurs toute sa bonté et toute sa bienveillance ne descendent jamais jusqu'à la familiarité ; sa simplicité est toujours sérieuse : une seule fois il laisse paraître quelque enjouement, voici à quel propos. Les Byzantins envoyaient tous les ans, à grands frais, deux ambassades, l'une pour saluer l'empereur, l'autre pour saluer le préfet de Mésie : Pline voulant épargner l'argent de la ville, avait supprimé ces

dépenses ; et l'empereur l'approuve en ces termes :

« Vous avez très bien fait, mon cher Pline, d'épargner aux Byzantins les douze mille sesterces alloués au député qu'ils m'envoient tous les ans, pour me saluer. Leur décret seul, que vous m'adresserez, en remplira l'office. Le préfet de Mésie voudra bien aussi leur pardonner, s'ils lui font leur cour à meilleur marché ! » ___ « Optime fecisti, Secunde carissime, duodena ista Byzantiis, quae ad salutandum me, in legatum impendebantur, remittendo. Fungetur his partibus, etsi solum eorum psephisma per te missum fuerit. Ignoscet illis et Moesiae praeses, si minus illum sumptuose coluerint. »

C'est une plaisanterie douce et cachée par laquelle l'empereur propose sans ostentation son propre exemple à son représentant en Mésie. Quand il s'agit de ses propres honneurs Trajan montre une réserve admirable : Pline qui était alors à Rome (ceci est antérieur à la correspondance du Pont) lui demande un congé pour faire élever sur ses terres un temple aux empereurs, il veut y faire placer entre autres la statue de Trajan : le prince lui répond :

« Je n'empêche point que vous placiez ma statue dans le lieu que vous lui destinez, bien que j'aie résolu d'être fort réservé sur

de pareils honneurs. Mais je ne veux pas avoir l'air de gêner l'expression de votre tendresse pour moi." — " Statuam poni mihi a te eo, quo desideras loco, quanquam ejus modi honorum parcissimus, tamen patior, ne impedisse cursum ergo me pietatis tuæ videar."

Epist. X. 25.

Mais s'il s'agit du passé, s'il s'agit du culte à rendre aux empereurs qui l'ont précédé, il s'acquitte minutieusement de son devoir de souverain pontife : il défend à Pline de faire construire des bains sur l'emplacement d'un ancien temple de Claude :

« Si le temple a été élevé, bien qu'il soit maintenant ruiné, la place demeure consacrée." — " Si facta ædes esset, licet collapsa sit, religio ejus occupavit solum." Enfin Trajan partout dans ses lettres se peint à nous tel que nous nous l'étions d'abord représenté ; partout il nous inspire pour sa personne de l'admiration, de l'estime et du respect.

Epist. X. 76

Cela ne vient pas très bien immédiatement après l'histoire du temple de Claude.

Ce sont bien les sentiments que nous retrouvons dans le Panégyrique de Pline ; mais là le contraste du passé y ajoute une nouvelle force : la haine des mauvais empereurs, la joie de la délivrance éclatent au milieu de son enthousiasme. Domitien, après avoir pesé sur Rome pendant

trop fort, je crois.

quinze années, après avoir réalisé par tous les désordres et par toutes les horreurs de son règne l'idéal du gouvernement de la soldatesque, avait enfin été rejeté par un coup de poignard. Qu'on se figure qu'elle devait être alors la joie de toute âme honnête et distinguée. Un fait, que Pline nous raconte dans une de ses lettres, nous en donnera quelque idée : il s'agit d'un personnage, Corellius Rufus, qui tourmenté par une maladie cruelle, finit par se tuer au commencement du règne de Nerva :

Epist. I, 12.

" J'allai le voir un jour à sa maison près de Rome : c'était sous Domitien. Etendu sur un lit, il souffrait des tourments inouis ; la douleur n'attaquait pas seulement ses pieds, elle parcourait tout son corps. Ses esclaves se retirèrent : il avait établi cet ordre chez lui, et quand un ami intime entrait dans sa chambre, sa femme même, quoiqu'elle fût d'une discrétion à toute épreuve, en sortait. Il jeta les yeux autour de lui et me dit : " Sais-tu pourquoi je m'obstine à souffrir si long-temps ces maux intolérables ? C'est pour survivre au moins un jour à ce brigand."
— " Circumtulit oculos, et : " Cur, inquit, me putas hos tantos dolores tamdiu sustinere ? ut scilicet isti latroni, vel uno die, supersim !"

Et Pline insiste sur le bonheur qu'il eut de mourir libre et de voir en mourant Rome affranchie :
« Securus liber que... decessit... florente republica. »

Partout ces tristes souvenirs animent le Panégyrique de Trajan, et le ressentiment des maux soufferts s'y mêle à la reconnaissance pour les bienfaits présents. Pour voir combien Pline avait lui-même traversé avec douleur et impatience ces temps d'opprobre et de servitude, il faut lire une de ses lettres où, sous l'impression de ces sentiments, l'élégance ordinaire de son style se tourne en éloquence et en énergie :

Lettre VIII, 14.

« Il est vrai, pendant notre jeunesse, nous avons servi dans les camps : mais alors la vertu était suspecte, la lâcheté en honneur : alors nulle autorité dans les chefs, nulle retenue dans les soldats ; ni commandement, ni obéissance : partout la licence, partout le désordre, partout le bouleversement ; enfin tout à oublier, rien à retenir ! Dans notre jeunesse, nous avons vu le sénat tremblant et muet ; hésitant entre le péril de dire ce qu'il pensait et la honte de parler contre sa pensée ; partageant son temps entre l'inaction et le crime ; jouet du prince ou son triste complice ; convoqué pour rendre des arrêts jamais sérieux, souvent funestes. » — « At nos

(Summum.)

juvenes fuimus quidem in castris; sed quum suspecta virtus, inertia in pretio; quum ducibus auctoritas nulla, nulla militibus verecundia, nusquam imperium, nusquam obsequium; omnia soluta, turbata, atque etiam in contrarium versa; postremo obliviscenda magis quam tenenda. Iidem prospeximus curiam trepidam et elinguem, quum dicere quod velles, periculosum, quod nolles, miserum esset .... quum senatus aut ad otium summum aut ad summum nefas vocaretur; et modo ludibrio, modo dolori retentus, nunquam seria, tristia sæpé censeres."

Ainsi le Panégyrique n'est pas l'œuvre d'une âme calme et saine, mais d'une âme longtemps irritée par la douleur, et dont la joie même est fiévreuse et inquiète. Ne nous hâtons pas toujours d'accuser Pline d'affectation et de recherche minutieuse, quand il exalte sous mille formes, avec mille détails quelque bienfait du nouvel empire, qui nous paraît à-peine un bienfait. Ainsi en songeant que sous le règne de Trajan les biens même du prince sont mis en vente, qu'on va aux enchères, il insiste, il se récrie: c'est la joie désordonnée et souvent puérile d'un homme qui jouit d'un bonheur, dont il a été long-temps privé; il

Cela ne s'entend pas sans explication

en jouit jusque dans les moindres détails. Mais aussi, sous l'empire de cette passion, Pline rencontre parfois l'éloquence, et il devait nécessairement la rencontrer. Pour lui la louange du présent devient une vengeance contre le passé: ce sont des expressions de colère et comme des cris de rage qui lui échappent au milieu de ses éloges les plus étudiés. En parlant des quelques statues d'airain que Trajan a permis qu'on lui élevât, il se souvient aussitôt de ces nombreuses images d'un prince odieux, qui naguère encombraient les temples:

Panégyrique, LII.

« Hier encore toutes les portes, tous les degrés, tout l'intérieur des temples étaient ornés, ou plutôt souillés de statues d'or et d'argent, et les images d'un prince incestueux profanaient par leur mélange les images des immortels. Mais les tiennes, ces rares statues d'airain, sont debout, mais elles dureront autant que le temple même! Les autres, innombrables et resplendissantes, ont été abattues, détruites immolées à la joie publique. C'était plaisir de briser contre terre ces têtes insolentes, de les entamer avec le fer, de les frapper avec la hache, comme si chaque blessure eût été sanglante, chaque coup douloureux. Personne ne fut assez maître d'une joie si tard venue, pour ne pas goûter le bonheur de la

vengeance, en voyant ces membres épars, ces corps mutilés, ces affreuses et cruelles images renversées, livrées aux flammes, destinées à servir désormais aux besoins et aux plaisirs des hommes, après avoir fait leur épouvante et leur tourment!" — "At paulo ante aditus omnes, omnes gradus, totaque area hinc auro, hinc argento relucebat, seu potius polluebatur, quum incesti principis statuis permixta deorum simulacra sorderent. Ergo istæ quidem æreæ et paucæ manent, manebuntque quamdiu templum ipsum: illæ autem aureæ et innumerabiles strage et ruina publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, sævire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seræque lætitiæ, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremo truces horrendasque imagines abjectas, excoctasque flammis; ut ex illo terrore et minis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur."

Mais bientôt nous trouvons un morceau plus élevé encore, où la colère et la haine ne ressemblent plus à des sentiments personnels:

Panégyrique, L III.

" Le premier devoir des citoyens

honnêtes envers un prince vertueux, c'est de poursuivre les empereurs qui ne lui ont pas ressemblé. C'est aimer faiblement les bons princes, que haïr faiblement les mauvais. Enfin n'est-ce pas le plus grand et le plus beau mérite du nouveau règne, qu'on puisse sans péril attaquer les mauvais princes." — " Hoc primum erga optimum imperatorem piorum civium officium est, insequi dissimiles. Neque enim satis amaverit bonos principes, qui malos satis non oderit. Adjice quod imperatoris nostri non aliud amplius ac diffusius meritum est, quam quod insectari malos principes tutum est."

Mais cette haine noble et vigoureuse grandit encore dans l'âme de l'orateur et il finit par s'écrier :

Panégyrique, LIII..

" Oui, César, c'est un des bienfaits, un des plus grands bienfaits de ton règne, que nous puissions tous les jours nous venger sur la mémoire des mauvais empereurs, et avertir par cet exemple ceux de l'avenir, qu'il n'est pas de lieu, qu'il n'est pas de temps où les mânes des princes criminels soient en repos contre les imprécations de la postérité." — " Quare ergo, Cæsar, muneribus tuis omnibus comparo, multis antepono, quod licet nobis et in præteritum de malis imperatoribus quotidie vindicari, et futuros sub exemplo præmonere,

nullum locum, nullum esse tempus, quo funestorum principum manes a posterorum exsecrationibus conquiescant ! "

Pline nous donne ici le sens de son œuvre, qui n'est pas moins un pamphlet qu'un Panégyrique ; et l'on peut dire qu'il ne s'est jamais élevé si haut que dans ces passages : c'est qu'il puise à la même source où Tacite a puisé sa mâle éloquence.

Mais ce n'est pas une raison pour faire fi des autres mérites qu'on trouve dans le Panégyrique : Bien que la recherche de l'esprit l'ait gâté en plus d'un endroit, le trait spirituel, l'antithèse n'y sont pas toujours déplacés ou malheureux. C'est ainsi que Pline dit en parlant de ces largesses que les empereurs mêlaient à leur cruauté : " Qu'il se dispense de nourrir les citoyens pourvu qu'il ne les tue pas ! " — " Non alat, dum non occidat ! " — On peut aussi remarquer la délicatesse et le bon goût de son remerciement personnel pour le consulat. Certainement, quelle que fût la liberté laissée par Trajan aux magistratures, ce consulat est bien peu de chose en comparaison de celui que Cicéron avait reçu jadis des suffrages du peuple romain : en outre l'honneur fait à Cicéron n'était pas

Panégyrique, XVII.

— XC.

purement personnel, il avait une importance politique, c'était en même temps l'avènement d'un homme nouveau ; et le consul devait en remercier le peuple sur un ton autrement sérieux et solennel. Pourtant il y a dans le langage de Pline une bonne grâce et une distinction toutes Cicéroniennes. Enfin il faut se rappeler qu'il y a dans le Panégyrique des passages, qui traduits ou imités par nos grands écrivains du dix-septième siècle, sont devenus dans notre littérature des morceaux classiques : et ce n'est pas pour Pline un honneur médiocre. Labruyère, dans son fameux portrait de Louis XIV, a fait plus d'un emprunt au portrait de Trajan :

(Oratio ad Quirites contra Rullum) (De lege agraria).

Panégyrique, IV.

« At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum, omnisque gloriae contigit ! Ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahitur ! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, dignitas oris ...... »

La bruyère dit :

(Caractères : du souverain, ou de la république).

« Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner ! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince et qui conserve le respect dans

le courtisan ; une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ni menaces, ni reproches, ne point céder à la colère et être toujours obéi .... etc".

Bossuet nous montre le prince de Condé visitant les campements de César et il ajoute :

(Oraison funèbre du prince de Condé).

" Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi .... "

Pline avait dit avant lui de Trajan :

Panégyrique, XV.

" Veniet ergo tempus, quo posteri visere, visendumque tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint ; quod denique tectum magnus hospes impleverit ; ut tunc ipsi tibi ingentium ducum saxa vestigia iisdem in locis monstrabantur."

——— V

Bossuet se souvient encore du Panégyrique lorsque, dans l'oraison funèbre de Michel Letellier, il parle des orages de la Fronde.

Cela ne s'entend guère, ainsi énoncé.

Enfin, les deux vers de Racine, dans Britannicus :

" Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs"

sont une traduction exacte d'une phrase de Pline :

Panégyrique, XXXV. " Quantum diversitas temporum posset, tum maxime cognitum est .... quum insulas omnes, quas modo senatorum, jam delatorum turba compleres." Après toutes ces citations et tous ces témoignages, on ne peut nier qu'il y ait là un reste d'éloquence : toute énergie n'est pas morte dans l'âme des Romains ; il y a encore de la grandeur et de la vie dans l'inspiration et dans le style du Panégyrique.

Mais ces quelques traits de grandeur ne peuvent faire oublier aux critiques rigoureux toutes les faiblesses, toutes les longueurs, tous les témoignages de l'altération du goût et de l'affaissement des caractères. Les âmes exaltées surtout s'irritent et ne veulent rien pardonner à Pline. Alfieri ne voit dans son ouvrage que bassesse et qui servitude : il refait le Panégyrique à sa façon, comme il le conçoit, c'est-à-dire comme le discours d'un excellent citoyen devant un excellent prince. Ce curieux morceau, qui est loin d'égaler en étendue le vrai Panégyrique, n'est qu'une protestation véhémente et passionnée contre l'empire, et toute espèce d'empire on la croirait inspirée par celui qui est né de la révolution française, si elle n'avait été écrite dès 1787. C'est une boutade vive et brillante ; ce

sont quelques phrases étourdissantes jetées au hasard, plutôt qu'un livre sérieux. Rien ne lui coûte : il demande à Trajan de licencier son armée, il ne veut plus voir l'ombre d'un soldat en Italie : il relève, il regénère Rome au gré de son imagination. Un monument plus sérieux que celui d'Alfieri, et dont la comparaison fait bien plus de tort au Panégyrique de Pline, c'est le Pro Marcello de Cicéron ; cet hommage de la liberté romaine à celui qui l'a tuée, tout troublé déjà par les sinistres pressentiments de l'avenir, mais encore plein de grandeur et digne du dernier jour de la république. Mais pour relever Pline, pour apprécier sans prévention son mérite, comparons-le au contraire aux écrivains qui après lui ont à son exemple composé les éloges des empereurs : ouvrons le recueil connu sous le nom des Douze Panégyriques : la bassesse des sentiments y lutte avec la barbarie du style. Un de ces tristes panégyristes reproche à Constantin de s'être trop exposé dans une bataille, il lui cite l'exemple de Xercès. "Ce n'est pas honorable, ajoute-t-il, mais c'est sûr." Un autre écrit cette belle maxime "qu'il ne faut pas regarder de trop près la vie des princes". Enfin un des esprits faciles et élégants de cette déplorable

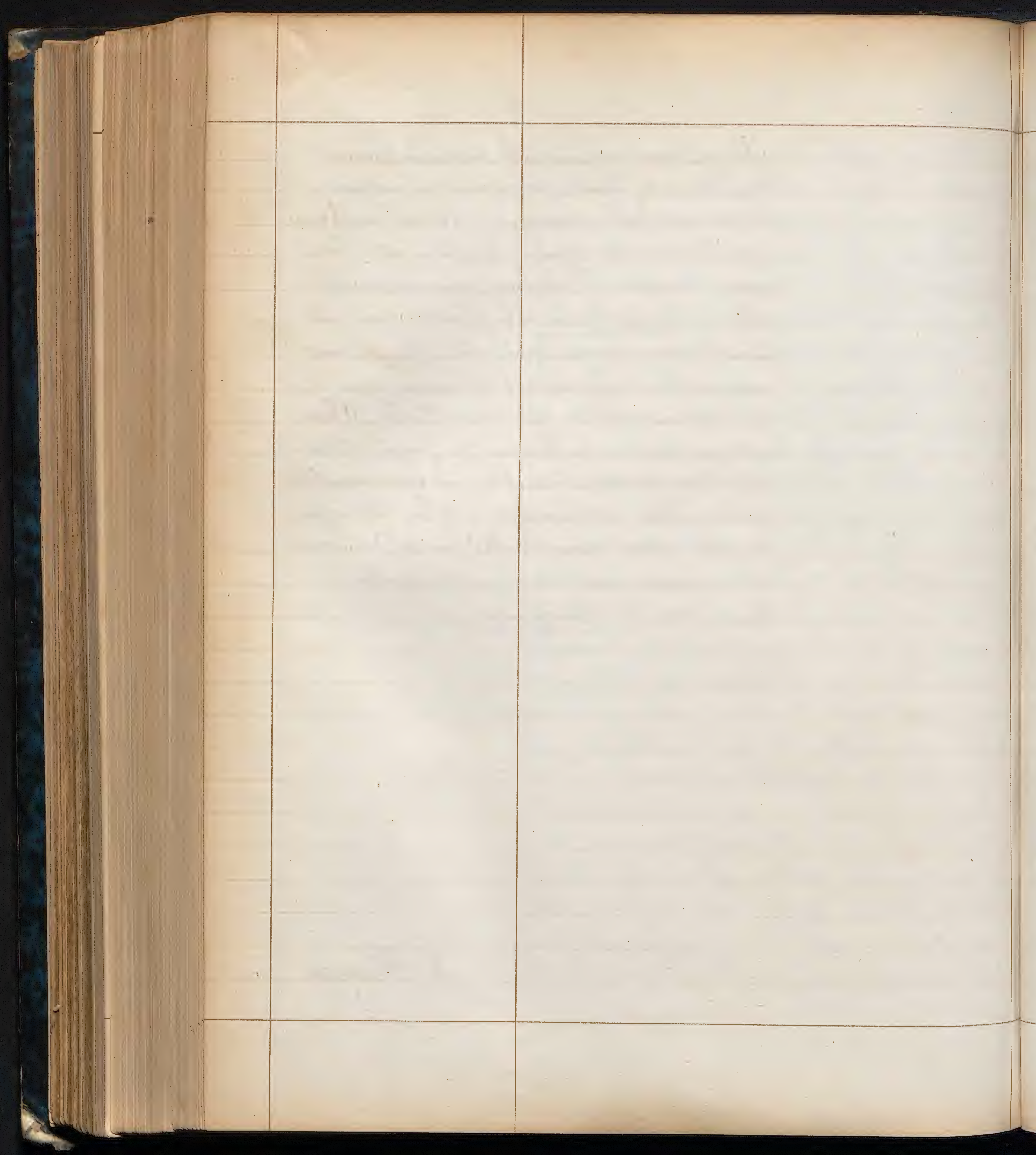
pas assez expliqué !

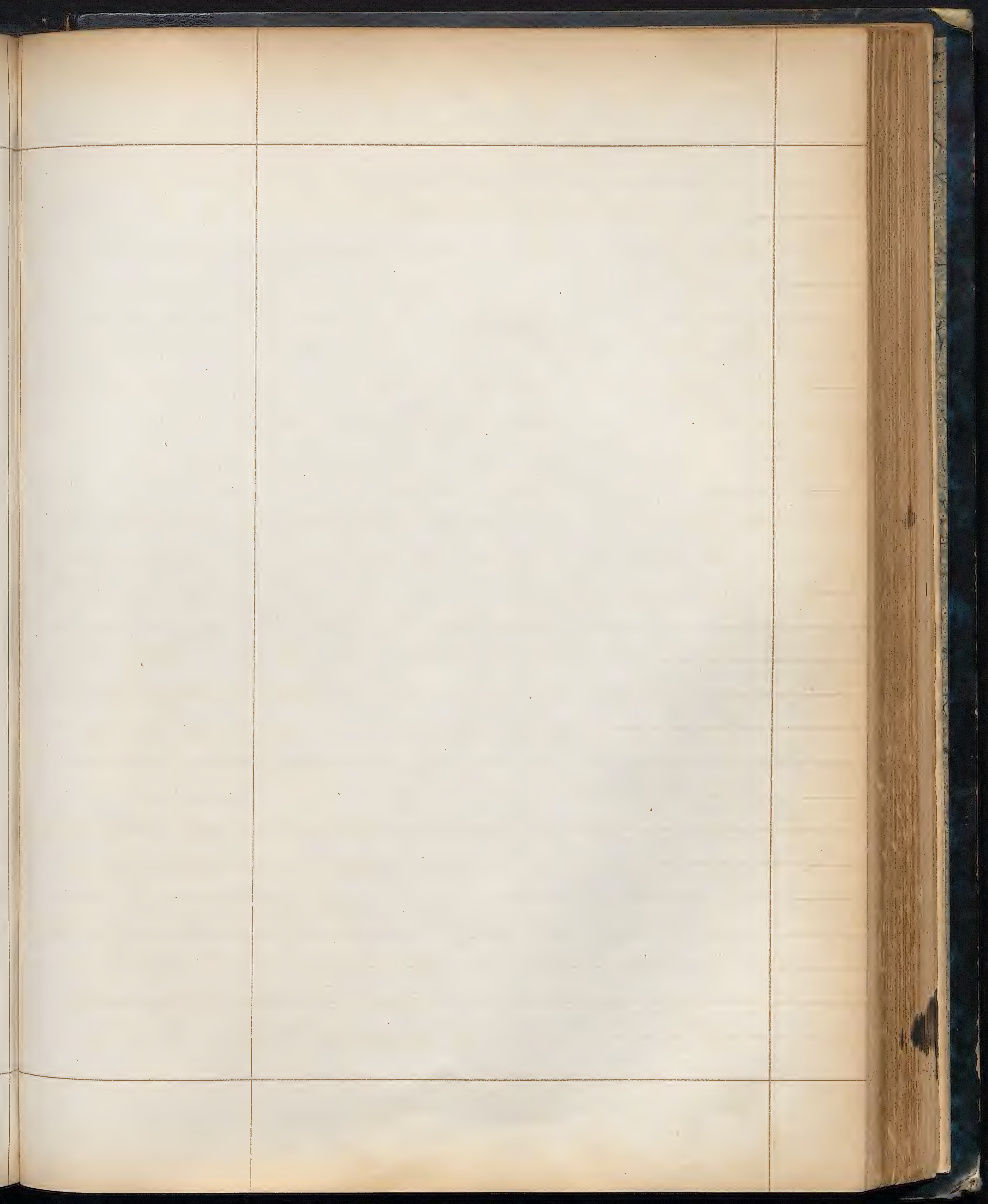
trop écourté encore.

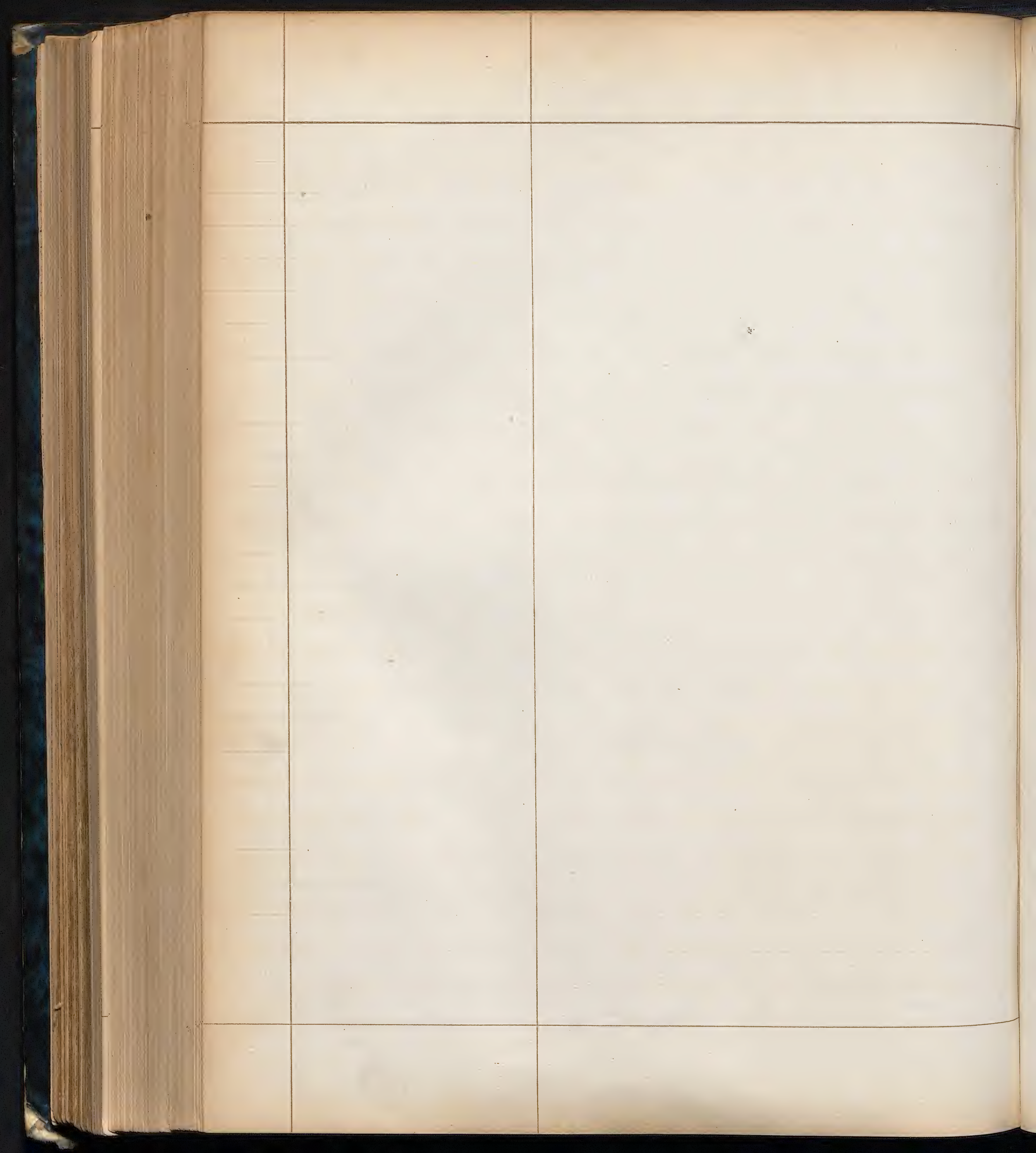
littérature, un homme que les lettres avaient conduit aux honneurs, un Pline de ce temps-là, Ausone, dans son compliment à l'empereur Gratien, qui l'avait fait consul, va jusqu'à faire de Dieu même l'obligé du prince : "Tibi cœpit debere Deus pro nobis." Pline à côté de ces pitoyables flatteries, nous paraît bien pur, bien distingué, bien élégant. Si malgré ces qualités il n'a rencontré que rarement la véritable éloquence, apprenons par cet exemple que toute éloquence, même celle qui ne parle pas du haut d'une tribune, a besoin de liberté pour se développer ; il lui faut au moins cette liberté morale qui fleurissait au dix-septième siècle à côté de la dépendance politique et qui animait la grande voix de Bossuet. Aussi voyez dans ses Oraisons Funèbres, qui auraient pu si facilement tourner au Panégyrique, combien les compliments tiennent peu de place à côté des sublimes enseignements de la religion, du développement éloquent de l'histoire, des vues sur la grandeur de la France : c'est partout la leçon d'une pensée libre à des esprits libres. Cette liberté manque trop souvent à Pline : car Trajan malgré ses bonnes intentions ne pouvait la relever qu'à-demi. Si l'on retranche quelques mouvements plus

vifs, quelques passages où le sentiment presque éteint de cette liberté se ranime un instant, le reste est froid et mesquin : ce sont des phrases, c'est-à-dire ce qui répugne le plus à notre bon esprit français. Il est vrai qu'on a reproché aussi à Cicéron l'abus de la phrase ; mais au moins Cicéron a eu un grand rôle, il a été puissant sur les imaginations et par son génie il pouvait marcher de pair avec César ; Pline n'est pas même à la hauteur de Trajan. C'est cependant une âme aimable, un esprit aimable qu'il ne faut pas dédaigner ; et la littérature romaine serait encore belle dans sa décadence, si le mauvais goût avait pu s'arrêter là et finir avec le <u>Panégyrique</u>.

L. Heuzey.







XXIIe Leçon.

Tacite.

Dialogue des orateurs.

Très bonne rédaction.
18

Tacite.
Dialogue des orateurs.

Nous voici venus à Tacite : mais ce n'est pas encore Tacite historien que nous allons étudier, c'est Tacite auteur d'un ouvrage de littérature, qui par les idées se rapproche de Quintilien et de Pline le jeune, autant d'ailleurs qu'il s'en éloigne déjà par le génie. Le Dialogue des orateurs est-il de Tacite ? nous n'en faisons aucun doute. Cependant on a soulevé cette question il y a déjà longtemps : parce que le Dialogue des orateurs se trouvait jeté à la suite des œuvres de Tacite sans indication précise qu'il fût de lui, parce qu'on n'en voit pas de citations dans les anciens, parce que la ressemblance de l'ouvrage avec les œuvres historiques du même auteur n'est qu'imparfaite, on s'est avisé de douter qu'il appartînt en effet à Tacite. De plus, on a remarqué que Quintilien parle d'un livre qu'il avait composé sur un sujet analogue à celui du Dialogue des orateurs, De causis corruptæ eloquentiæ : et il a suffi de ce prétexte extérieur pour attribuer le Dialogue à Quintilien, et entretenir la question pendant deux ou trois siècles. Aujourd'hui encore, un écrivain qui n'a pas

V. Quintilien VI (proœmium)

pour défaut habituel de donner trop aux idées reçues, Mr. Pierron, dans sa spirituelle Histoire de la littérature latine, refuse de se prononcer sur l'auteur du Dialogue. Pour nous, nous tenons que c'est Tacite, et nous appuyons notre opinion sur des preuves.

Indiquons d'abord quelques-unes des preuves-extrinsèques, ou matérielles : quant aux preuves morales, elles ressortiront de l'étude même de l'ouvrage.

D'abord, ce qui manquait jusqu'ici, on a maintenant deux manuscrits, reconnus dernièrement, l'un à Paris par Mr. Egger, l'autre à Leyde, portant l'inscription extérieure du Dialogue des orateurs comme attribué positivement à Tacite.

Un autre ordre de preuves, ce sont les phrases, les tours, les expressions qui se rencontrent d'une part dans le Dialogue, d'autre part dans les ouvrages incontestés de Tacite. On en a recueilli un assez grand nombre. Par exemple cette expression famam circumdare alicui, employée au No. 37 du Dialogue « Catilina et Milo et Verres et Antonius hanc Ciceroni famam circumdederunt », et au No. 20 de la Vie d'Agricola : « Hæc comprimendo egregiam famam paci circumdedit ». Celle-ci, nomen inserere famæ (Dial. 10), rappelle au livre II des Histoires, ch. 61, inserere se fortunæ. Ailleurs

lenocinari voluptati (Dial. 6) rappelle au chap. 43 de la Germanie " insitæ ferocitati lenocinantur". Ailleurs encore, cette phrase sur l'éducation des jeunes Romains de la décadence " at nunc natus infans delegatur græculæ alicui ancillæ " (Dial. 29), a un rapport remarquable avec celle-ci dans la Germanie (20) : " Nec ancillis ac nutricibus delegantur. " — Une troisième présomption, plus forte peut-être, se tire d'une lettre de Pline (IX, 10). Pline, dans cette lettre écrite à Tacite, lui parle des bois et des forêts que lui-même regarde comme si propres à inspirer le poète : " .... poemata quæ tu inter nemora et lucos perfici putas ". Or ceci semble se rapporter de la façon la plus frappante à deux passages du Dialogue des orateurs (9 et 12) : " Adjice quod poetis, si modo dignum aliquid elaborare et efficere velint, in nemora et lucos, id est in solitudinem, recedendum est. — Ajoutez que les poètes, pour peu qu'ils veuillent faire quelque ouvrage qui mérite nos regards et le perfectionner, sont obligés de se retirer dans les bois et dans les forêts, c'est-à-dire dans la solitude " ; et plus loin : " Nemora vero et luci et secretum ipsum tantam mihi afferunt voluptatem, ut inter præcipuos carminum fructus numerem quod non in strepitu nec sedente ante ostium litigatore

nec inter sordes ac lacrymas reorum componuntur, sed secedit animus in loca pura atque innocentia, fruitur que sedibus sacris. — Les bois, les forêts, cette solitude profonde, je m'en fais une si douce volupté, que je compte parmi les plus grands avantages des vers, qu'on ne les compose point au milieu du bruit, à la vue d'un plaideur assis à votre porte, ni parmi les larmes et le deuil de malheureux accusés, mais que l'âme se retire au séjour de la paix et de l'innocence et va jouir de ces demeures sacrées."
Il est vrai que certains disputeurs entêtés ont jugé à propos de contester même la lettre de Pline. Ils ont prétendu que c'est une réponse de Tacite insérée par hasard dans le recueil de Pline, qu'il faut retourner l'adresse et par conséquent que le dialogue est de Pline. Mais quelle critique est-ce, que celle qui nie ainsi de propos délibéré, et se permet de retrancher sans raison une lettre regardée toujours comme de Pline, insérée dans un recueil que Pline a fait lui même, et où il n'y a jamais eu que des lettres de lui ?

Etant admis que le Dialogue est véritablement de Tacite, il reste à se demander quand il a été composé : c'est ce qu'il est difficile de savoir précisément. Il y a deux dates à ce Dialogue. — Premièrement, la date fictive, où se passe l'entre-tien.

Celle-ci est indiquée au N° 17 : c'est dans la sixième année du règne de Vespasien, c'est-à-dire en 76 ou 77. Tacite alors était tout jeune, il le dit lui-même dans le préambule : "juvenis admodum audivi" ; et d'après ce que nous savons d'ailleurs sur l'époque de sa naissance, il avait alors environ 22 ans. Secondement, la date de la composition. Tacite, en nous disant "J'étais jeune alors", nous avertit d'une chose, c'est que le moment où il écrit est éloigné de l'époque où il assistait au dialogue : cela nous recule déjà plus loin que Vespasien. Reste à savoir si l'ouvrage est contemporain de Domitien, ou s'il lui est postérieur, comme les Annales, les Histoires, la Germanie et la Vie d'Agricola. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. Outre qu'on aime à penser que ce génie de Tacite s'est tenu dans l'ombre sous Domitien, et n'a commencé à se produire qu'après que la liberté morale a été rendue à Rome, il y a une autre raison de croire qu'il en a été ainsi. C'est que le personnage principal et le héros du dialogue, Curiatius Maternus, poète, orateur et jurisconsulte à la fois, paraît bien être le même dont parle Dion Cassius, et qui fut tué par Domitien : "Domitien fit mettre à mort le sophiste Maternus,

(V. Pline le jeune VI, 20)

(Dion Cassius, LXVII, 12)

parce que dans une déclamation il avait dit quelque chose contre les tyrans." Or, si Maternus a été mis à mort par Domitien, il est peu probable que Tacite l'ait pris comme héros d'un ouvrage sous le règne de ce prince. Il est vrai qu'alors, en reculant la composition du Dialogue jusqu'au temps de Nerva, nous ferons dater le premier ouvrage de Tacite d'un âge déjà avancé : car, en 96, à la chûte de Domitien, Tacite avait 44 ans. Mais à cela qu'y aurait-il d'étonnant ? Tacite ne serait pas le seul homme de génie qui eût ainsi attendu. On est donc conduit à admettre que le Dialogue des orateurs est dû, comme tous les ouvrages de Tacite, à la liberté naissante, à ce régime meilleur adopté par Nerva et Trajan, et que Tacite a mis dans ce premier ouvrage toute la vigueur et toute la maturité d'esprit qu'il avait déjà acquises.

L'ouvrage en lui-même se compose de deux discussions : il manque d'unité, et c'est pourquoi quelques critiques l'ont rapporté à la jeunesse de Tacite. La raison n'est pourtant pas suffisante pour en tirer cette conclusion. A bien considérer, ce décousu n'est qu'apparent. Tacite n'a pas dû s'en faire un grand scrupule : les anciens composaient avec cette liberté leurs dialogues littéraires et philosophiques, témoin Platon dont les

dialogues traitent souvent plusieurs sujets à la fois : il suffisait que quelque chose dominât au fond. Or ici il y a certainement une partie dominante, c'est le second point.

Curiatius Maternus venait de lire publiquement sa tragédie de Caton : elle contenait des traits hardis, et avait eu un grand succès. Le lendemain deux amis viennent le voir, Marcus Aper et Julius Secundus. Aper lui demande comment il a pu négliger l'éloquence, pour se livrer, comme il le fait, à la poésie. De là une entrée en scène dans laquelle s'épanche d'abord l'imagination de l'auteur. L'orateur exalte avec chaleur l'éloquence : le poète répond en faisant sentir les charmes de la poésie. Puis arrive un troisième ami, Vipstanus Messala, qui, ayant dès la première phrase dit un mot en faveur des talents anciens, excite la verve amère d'Aper, partisan des modernes ; et alors celui-ci soulève la question qui est le vrai sujet du dialogue, la comparaison de l'éloquence antique et de l'éloquence contemporaine. Les anciens sont-ils réellement supérieurs aux modernes, et, s'il en est ainsi, à quoi cela tient-il ? Véritable thèse, savamment soutenue, de littérature et de philosophie à la fois, et même de politique par certains côtés.

C'est encore Maternus qui la conclut, comme il a conclu la discussion sur les avantages de l'éloquence et de la poésie : dans les deux débats dont se compose le dialogue c'est lui qui a le dernier mot, c'est lui évidemment qui représente Tacite et nous donne sa pensée.

(Dial. V - X)

La première partie ne comporte pas une longue analyse. C'est un orateur qui montre comment l'éloquence, même alors, était une grande chose ; comment elle faisait les avocats riches et honorés, désirés comme patrons nécessaires dans toutes les crises de la vie publique, disposant du sort des grands personnages, leur donnant un secours avidement recherché, luttant eux-mêmes au besoin dans les moments difficiles. Source de fortune et source de gloire, l'éloquence était alors la seule puissance sûre à-côté de la puissance militaire, puisqu'elle rendait celui qui la possédait ou un obstacle à ménager pour les puissants, ou un instrument, quand elle était complaisante et docile, mais un instrument toujours chèrement payé. Sans être aussi grands dans l'histoire qu'au temps de Cicéron, les orateurs tenaient encore un rang glorieux dans la société, ils étaient encore des personnages, ils comptaient dans Rome : et c'est ce que démontre fièrement Aper.

(Dial. XI, XII, XIII).

A cela que répond le poëte ? (+) « Lorsqu'Aper eut achevé de parler avec sa chaleur accoutumée, et en élevant la voix avec force, Maternus d'un ton plus calme et en souriant : Je me suis préparé, dit-il, à rabaisser les orateurs autant qu'Aper les a exaltés. Je m'étais bien douté que leur panégyriste serait le détracteur des poëtes, et qu'il voudrait anéantir le goût des vers. Toutefois il a mis de l'adresse et quelque adoucissement en les permettant à ceux qui sont inhabiles aux exercices du barreau. Pour moi, si je puis me flatter de voir au barreau mes efforts payés de quelque succès, ce furent néanmoins mes tragédies qui m'ouvrirent le chemin de la renommée, lorsque, dans mon Néron, j'humiliai ce tyran, profanateur d'un

(+) « Quae quum dixisset Aper acrius, ut solebat, et intento ore, remissus et subridens Maternus : Paravi, inquit, me non minus diu accusare oratores quam Aper laudavit. Fore enim arbitrabar ut, a laudatione eorum digressus, detractaret poetas atque carminum studium prosterneret : arte quadam mitigavit, concedendo his qui causas agere non possent ut versus facerent. Ego autem, sicut in causis agendis efficere aliquid et eniti fortasse possum, ita recita-

art sacré ; et aujourd'hui, si mon nom n'est point inconnu, je crois le devoir à mes vers plus qu'à mes plaidoyers. Aussi je suis bien résolu de me retirer des combats du forum : ce cortège de clients, cette cour, toutes ces visites empressées n'ont rien qui me flatte, pas plus que ces statues en bronze et ces portraits en cire qui malgré moi ont envahi ma maison. Je pense que pour la tranquillité et la sûreté de la vie l'innocence vaut mieux que l'éloquence ; je ne crains point d'avoir jamais à implorer la clémence du Sénat, si ce n'est pour conjurer le péril d'autrui. Et loin de redouter, comme Aper, les bois et les forêts, et cette solitude profonde, je m'en fais une

---

tione tragœdiarum ingredi famam auspicatus sum, tum quidem quum in Nerone, improbam et studiorum quoque sacra profanantem potentiam fregi ; et hodie, si quid in nobis notitiæ ac nominis est, magis arbitror carminum quam orationum gloria partum : ac jam me sejungere a forensi labore constitui ; nec comitatus illos, et egressus, aut frequentiam salutationum concupisco ; non magis quam æra et imagines, quæ etiam me nolente, in domum meam irruperunt. Nam statum cujusque ac securitatem melius innocentia tuetur quam eloquentia ; nec vereor ne mihi unquam verba in senatu, nisi pro alterius discrimine, facienda sint.

si douce volupté, que je compte même parmi les plus grands avantages des vers, qu'on ne les compose pas au milieu du bruit, à la vue d'un plaideur assis à votre porte, ni parmi les larmes et le deuil de malheureux accusés, et que l'âme se retire au séjour de la paix de l'innocence, et va jouir de ces demeures sacrées. La poésie fut le berceau de l'éloquence; elle en est le sanctuaire. L'éloquence emprunta d'abord la parure des vers pour se recommander aux mortels, pour s'insinuer dans ces cœurs purs que le vice n'avait point souillés: c'était en vers que parlaient les oracles. Ce n'est que de nos jours que la perversité de nos mœurs a fait de l'éloquence

Nemora vero et luci, et secretum ipsum, quod Aper increpabat, tantam mihi afferunt voluptatem, ut inter præcipuos carminum fructus numerem, quod nec in strepitu, nec sedente ante ostium litigatore, nec inter sordes ac lacrymas reorum componuntur, sed secedit animus in loca pura atque innocentia, fruitur que sedibus sacris. Hæc eloquentiæ primordia, hæc penetralia; hoc primum habitu cultu que commendata mortalibus, in illa casta et nullis contacta vitiis pectora influxit; sic oracula loquebantur. Nam lucrosæ hujus et sanguinantis eloquentiæ usus, recens,

un art lucratif et sanguinaire, une arme enfin, comme vous le disiez, Aper. Mais ce siècle fortuné, ou, pour parler comme nous, cet âge d'or, qui ne connaissait ni les orateurs ni les accusations, abondait en poètes inspirés par les muses, occupés à chanter les bonnes actions, et non pas à justifier les mauvaises. Et qui jamais obtint plus d'honneur et de gloire que les poètes ? d'abord auprès des dieux, dont on croyait qu'ils prononçaient les oracles et qu'ils partageaient les festins ; ensuite auprès des fils des dieux, de ces rois révérés, à la cour desquels vous ne trouvez pas un seul de vos faiseurs de plaidoyers, mais Orphée, Linus, et si vous voulez remonter

et malis moribus natus, atque, ut tu dicebas, Aper, in locum teli repertus. Ceterum felix illud, et, ut more nostro loquar, aureum seculum, et oratorum et criminum inops, poetis et vatibus abundabat, qui benefacta canerent, non qui male admissa defenderent. Nec ullis aut gloria major aut augustior honor primum apud deos, quorum proferre responsa et interesse epulis ferebantur ; deinde apud illos diis genitos sacros que reges, inter quos neminem causidicorum, sed Orphea ac Linum, ac si introspicere altius velis, ipsum Apollinem accepimus : vel si hæc fabulosa nimis et

plus haut, Apollon lui-même ; ou si vous rejetez ces faits comme fabuleux et imaginaires, vous conviendrez du moins, Aper, que la postérité n'honore pas moins Homère que Démosthène, et que la gloire de Sophocle et d'Euripide n'est pas renfermée dans de plus étroites limites que celle de Lysias ou d'Hypéride. Vous trouverez aujourd'hui plus de détracteurs de Cicéron que de Virgile, et nulle harangue d'Asinius ou de Messala n'a eu l'éclat de la Medée d'Ovide ou du Thyeste de Varius.

Il n'y a pas jusqu'à la vie même des poëtes, ce bonheur d'habiter avec les Muses,

---

composita videntur, illud certe mihi concedis, Aper, non minorem honorem Homero quam Demostheni apud posteros, nec angustioribus terminis famam Euripidis aut Sophoclis quam Lysiæ aut Hyperidis includi. Plures hodie reperias qui Ciceronis gloriam, quam qui Virgilii detractent. Nec ullus Asinii aut Messalæ liber tam illustris est quam Medea Ovidii aut Vari Thyestes. – Ac ne fortunam quidem vatum et illud felix contubernium comparare timuerim cum inquieta et anxia oratorum vita.

que je ne préfère à la vie toujours inquiète, toujours agitée de vos orateurs. Vous avez beau me vanter les consulats où ils se sont élevés au milieu des luttes et des dangers, j'aime bien mieux la solitaire et paisible retraite où se recueillait Virgile, et d'où toutefois il sut attirer sur lui et la faveur d'Auguste et les regards du peuple romain. Témoin les lettres d'Auguste, témoin ce peuple lui-même, qui, apercevant un jour au spectacle ce grand poète dont il avait entendu réciter des vers, se leva d'un mouvement unanime, et lui rendit les mêmes respects qu'il eût rendus à Auguste lui-même. De nos jours

Licet illos certamina et pericula sua ad consulatus evexerint, malo securum et secretum Virgilii secessum, in quo tamen neque apud divum Augustum gratia caruit, neque apud populum romanum notitia. Testes Augusti epistolæ; testis ipse populus, qui auditis in theatro versibus Virgilii, surrexit universus, et forte præsentem spectantemque Virgilium veneratus est, quasi Augustum. Ne nostris quidem temporibus Secundus Pomponius Afro Domitio, vel dignitate vitæ, vel perpetuitate famæ, cesserit. Nam Crispus et Marcellus,

Pomponius Secundus ne l'a point cédé à Domitius Afer, ni pour la considération pendant la vie, ni pour la réputation après la mort. Vous nous citez sans cesse pour modèles Crispus et Marcellus: mais qu'a donc leur fortune de si désirable? Est-ce de craindre, ou d'être craints? de se voir importunés chaque jour de sollicitations et maudits de ceux qu'ils obligent? d'être condamnés à l'adulation, et tandis qu'ils nous paraissent toujours beaucoup trop rampants, de ne l'être jamais assez pour ceux qui gouvernent? Qu'a donc leur pouvoir de si extraordinaire? des affranchis en ont autant. Ah! plutôt, que

il vaut mieux conserver l'antithèse des mots servi, liberi.

ad quorum exempla me vocas, quid habent in hac sua fortuna concupiscendum? Quod timent? an quod timentur? Quod, quum quotidie aliquid rogentur, hi quibus praestant indignentur? Quod alligati cum adulatione, nec imperantibus unquam satis servi videntur, nec nobis satis liberi? Quae haec summa eorum potentia est? tantum posse liberti solent. Me vero dulces, ut Virgilius ait, Musae remotum a sollicitudinibus et curis, et necessitate quotidie aliquid contra animum faciendi, in illa sacra illos

les douces Muses, comme disait Virgile, me dérobant aux soucis, aux embarras, à la nécessité de contrarier chaque jour mes désirs, me portent dans leurs vallons sacrés, au bord de leurs fontaines ! Là n'entendant plus les clameurs insensées d'un forum orageux, ne courant plus après ce pâle fantôme de la renommée, puissé-je couler mes jours en paix, sans que des clients tumultueux, sans qu'un affranchi hors d'haleine me réveillent en sursaut ; n'avoir pas besoin, pour me précautionner contre l'avenir, d'appeler les puissances à l'héritage de mes enfants ; ne pas posséder trop de biens pour pouvoir en disposer librement ; et quand viendra l'heure suprême, l'heure de la nature, ne pas descendre dans la tombe au milieu des terreurs et des perplexités, mais gaiement, couronné de fleurs, sans qu'il faille après moi délibérer et intercéder pour ma mémoire".

---

que fontes ferant : nec insanum ultra et lubricum forum famamque pallentem trepidus experiar ; non me fremitus salutantium nec anhelans libertus excitet ; nec incertus futuri testamentum pro pignore scribam ; nec plus habeam quam quod possim cui velim relinquere, quandocumque fatalis et meus dies veniet ; statuar que tumulo

Il suffit de lire tout ce discours de Maternus pour être convaincu que le Dialogue des orateurs n'est ni de Quintilien, ni de Pline le jeune. Cette chaleur intérieure, cette élévation de l'âme, cet éclat de l'image reparaissant tout-à-coup dans la littérature latine après une si longue absence, ne peuvent y avoir été ramenés alors que par un seul homme, par Tacite.

Allons au fond du discours. D'une part, remarquons que cette fierté de la poésie, qui s'énorgueillit de sa gloire, qui se prévaut de ses loisirs, qui se vante de n'être pas mêlée aux affaires, s'accorde avec le rang de la poésie à Rome du jour où la liberté succomba. Au siècle de César, la poésie, éclipsée par l'éloquence, n'est qu'au second rang, malgré le génie de Lucrèce et le talent de Catulle: au siècle d'Auguste, elle est devenue la première.

Autre chose. Cet adieu de Maternus, ou plutôt de l'auteur du Dialogue, à la vie publique, n'est pas l'adieu ordinaire des poëtes, pressés par leur imagination de se réfugier dans l'idéal, l'adieu de Virgile ou de Lafontaine; ce dégoût n'est pas le dégoût de l'artiste de tous

non mœstus et atrox, sed hilaris et coronatus, et pro memoria mei nec consulat quisquam, nec roget."

les temps, qui dédaigne le monde parce que le monde n'a pas les mêmes goûts que lui, et qui lui lance cette boutade :

" J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,
. . . . elle a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas."

Si Tacite historien, homme d'état, orateur, sénateur, se montre si dédaigneux de la vie publique, c'est parce que la vie publique, telle qu'elle est alors, le blesse, et qu'il en souffre. Ce n'est pas ~~à l'élo-quence~~ qu'il dit adieu qu'à l'éloquence de son temps, telle que l'empire l'avait faite, à l'éloquence d'un Crispus ou d'un Marcellus, personnages qui devenaient des fonctionnaires publics par cela seul qu'ils étaient éloquents, et perdaient ainsi l'indépendance, au lieu de la gagner, comme Cicéron. C'est parce que l'indépendance manque à la carrière oratoire, que notre auteur va la chercher ailleurs. C'est parce que la réalité lui pèse, qu'il se réfugie contre elle dans la poésie comme dans un asile. Chez Virgile il n'y a que le besoin du repos : chez Tacite, il y a le besoin d'échapper à toutes

les misères de la vie politique. Cela est manifeste surtout dans la fin du discours de Maternus : il ne veut pas être condamné à la nécessité de faire tous les jours quelque chose de contraire à sa volonté, necessitas aliquid quotidie contra animum faciendi ; il ne veut pas ressembler à ces hommes liés des chaînes de l'adulation, et qui ne paraissent ni assez esclaves aux tyrans, ni assez libres aux citoyens, alligati cum adulatione, nec imperantibus unquam satis servi videntur, nec nobis satis liberi ; il ne veut pas être riche au point de n'être plus le maître de ses biens, nec plus habeam quam quod possim cui velim relinquere ; les dernières paroles : "et pro memoria mei nec consulat quisquam, nec roget", nous font assister à une séance du Sénat.

Dans la seconde partie du Dialogue, c'est-à-dire la comparaison de l'éloquence moderne avec l'éloquence ancienne, paraît une critique tout autre que celle de Quintilien. Ce n'est plus cette critique ingénieuse, mais abstraite et morte, qui classe les écrivains de tous les temps indépendamment des circonstances, des différences d'inspiration : c'est une critique vivante, qui a un parfait sentiment de l'histoire et de la réalité, qui explique les diversités d'éloquence par les

diversités des temps, qui marque pour la première fois l'influence exercée sur la littérature et l'art par la transformation de l'état social et de la vie politique à Rome. Tacite met d'abord dans la bouche du fougueux Aper des arguments non sans mérite et sans finesse contre le passé, en faveur du présent : le passé s'accommodait de ce qui ne convient plus au présent ; les défauts de Cicéron ne seraient plus supportés aujourd'hui ; les circonstances et la tournure des esprits changeant, il a fallu changer aussi la tournure et les formes de l'éloquence. En même temps Tacite sait très bien montrer, en répondant aux arguments d'Aper, comment l'augmentation d'art et d'éclat dans l'éloquence présente est achetée par de graves défauts, par des vices de décadence, le raffinement, la déclamation, le développement si coulant et si sonore des phrases qu'on peut les chanter et les danser, « cantari saltarique », de sorte que l'éloquence tend à se confondre avec la poésie et la musique. Il y a pour la littérature un moment unique dans l'histoire des peuples, un moment unique de mesure, de sagesse, de grandeur simple et saine : et ce moment est passé pour Rome. Considérant ensuite l'éloquence non plus seulement comme un art, mais comme une action, Tacite trouve

(Dialog. XV, XXXIII)

— XXV, XXXV.

x

dans l'état même des esprits des causes profondes de décadence : il signale, comme Sénèque le père, le relâchement des mœurs, la mollesse qui se répand et qui gagne, la sensibilité s'aiguisant de plus en plus, l'éducation des jeunes orateurs bien différente de celle qu'ils recevaient autrefois.

C'est Messala que Tacite a chargé de cette première partie de la réponse à Aper; c'est Maternus qui achève. Sa grande raison à lui, la raison capitale, c'est que la liberté manque à Rome. (Dialog. XXXVI - XLII). Il considère le grand éclat de l'éloquence au temps de Cicéron, les conditions dans lesquelles elle se produisait, ce grand théâtre où elle se déployait, la beauté des sujets et l'importance des causes qui élevait l'imagination; il oppose aux plaidoyers du forum les mesquines discussions d'affaires dans des salles étroites et des greffes obscurs, à la toge majestueuse des anciens le mauvais manteau des orateurs modernes, <u>pænula ista qua adstricti et velut inclusi cum judicibus fabulamur</u>. C'est par ces considérations, par l'examen de ces circonstances extérieures qu'il arrive à la raison dernière : l'éloquence a disparu, parce que la liberté a disparu.

De quel ton Tacite développe-t-il ce thème ? avec une réserve, avec une discrétion telles qu'on croirait d'abord qu'il écrit sous Domitien. Non, il

Je serais porté à croire que le Dialogue est écrit dès les premiers temps de Nerva, quand on n'en pas encore rassuré sur l'avenir par Trajan.

(Dial. XL - XLI).

écrit après Domitien : mais, même sous Trajan, nous savons ce qu'on avait de liberté à Rome. Il finit même en disant que la grande éloquence avait pour compagne nécessaire la discorde, la guerre civile, et qu'après tout la tranquillité dont jouit maintenant la république est une compensation de la perte de cette éloquence (+). " Ne croyez pas que l'art dont nous nous occupons soit ami du repos et de la paix, que les vertus et la modération soient son triomphe. La grande éloquence, celle qui se fait remarquer, est fille de la licence, de cette licence qu'on appelait follement liberté ; elle est compagne de la sédition, elle aiguillonne les fureurs populaires, elle est incapable de condescendre, encore moins de servir ; rebelle, téméraire, arrogante, elle est toujours incompatible avec les constitutions bien ordonnées. Avons-nous jamais entendu parler d'un orateur à Lacédémone

(+) Non de otiosa et quieta re loquimur, et quæ probitate et modestia gaudeat : sed est magna illa et notabilis eloquentia alumna licentiæ, quam stulti libertatem vocabant, comes seditionum, effrenati populi incitamentum, sine obsequio, sine servitute, contumax, temeraria, arrogans, quæ in bene constitutis civitatibus non oritur. Quem enim oratorem Lacedæmonium, quem

ou dans la Crète, si vantées pour la sagesse de leurs lois et la sévérité de leurs institutions? Nous ne connaissons pas non plus d'éloquence chez les Macédoniens, chez les Perses, chez tous les peuples qui sont contenus par le frein d'une autorité fixe. Il y a eu quelques orateurs à Rhodes; il y en a eu beaucoup à Athènes, où c'était le peuple, les ignorants, tout le monde pour ainsi dire qui pouvait tout. Il en fut de même de notre république. Tant qu'elle s'égara, tant qu'elle se laissa consumer par des factions, par des dissensions, par la discorde; tant qu'il n'y eut ni paix dans le forum, ni concorde dans le sénat, ni règle dans les jugements, ni respect

---

Cretensem accepimus? quarum civitatum severissima disciplina et severissimae leges traduntur. Ne Macedonum quidem ac Persarum aut ullius gentis quae certo imperio contenta fuerit, eloquentiam novimus. Rhodii quidam, plurimi Athenienses oratores extiterunt, apud quos omnia populus, omnia imperiti, omnia, ut sic dixerim, omnes poterant. Nostra quoque civitas, donec erravit, donec se partibus et dissensionibus et discordiis confecit, donec nulla fuit in foro pax, nulla in senatu concordia, nulla in judiciis moderatio, nulla

pour les supérieurs, ni retenue dans les magistrats, elle produisit une éloquence incontestablement plus puissante et plus forte, comme les terres qui n'ont jamais été domptées par la culture produisent une végétation plus vigoureuse. Mais l'éloquence des Gracques ne valait pas la peine d'être achetée par leurs lois, et la perfection de l'art au temps de Cicéron n'a point été un dédommagement de sa mort. Le barreau même, seule chose qui nous reste du domaine des anciens orateurs, annonce encore des désordres et un état qui n'est pas parfaitement réglé. En effet, irait-on nous chercher, si l'on n'était ou malheureux ou coupable? Quelle ville viendrait plaider à Rome, si elle n'était tourmentée ou par

que de tendresse pour le grand orateur dans cette phrase même qui semble faire bon marché de son éloquence !

superiorum reverentia, nullus magistratuum modus, tulit sine dubio valentiorem eloquentiam, sicuti indomitus ager habet quasdam herbas lætiores. Sed nec tanti reipublicæ Gracchorum eloquentia fuit, ut pateretur et leges; nec bene famam eloquentiæ Cicero tali exitu pensavit. Sic quoque quod superest antiqui oratoribus, forum non emendatæ nec usque ad votum compositæ civitatis argumentum est. Quis enim nos advocat, nisi aut nocens aut miser? Quod municipium in civitatem nostram venit, nisi quod aut vicinus

un peuple voisin, ou par des discordes domestiques? De quelles provinces prenons-nous la défense, si ce n'est de celles qui ont été pillées ou opprimées? Or il eût mieux valu ne point essuyer d'injustices que d'en obtenir la réparation. Que si l'on pouvait trouver un état où l'on ne prévariquât jamais, l'orateur, au milieu de cette innocence générale, serait aussi inutile qu'un médecin parmi des gens bien portants. Et comme l'art de guérir n'est jamais moins pratiqué, ne fait jamais moins de progrès que parmi les peuples qui jouissent de la force et de la santé, de même la gloire de l'orateur s'affaiblit et s'obscurcit au milieu des bonnes mœurs et d'une sage su-

populus aut domestica discordia agitat? Quam provinciam tuemur, nisi spoliatam vexatamque? Atqui melius fuisset non queri quam vindicari. Quod si inveniretur aliqua civitas in qua nemo peccaret, supervacuus esset inter innocentes orator, sicut inter sanos medicus. Quomodo tamen minimum usus minimumque profectus ars medentis habet in his gentibus quae firmissima valetudine ac saluberrimis corporibus utuntur; sic minor oratorum obscuriorque gloria est inter bonos mores et in obsequium

bordination. Qu'est-il besoin de longues discussions dans le sénat, lorsque les bons esprits sont si vite d'accord? Que deviennent toutes ces harangues au peuple lorsque l'administration publique n'est plus confiée à l'ignorance de la multitude, mais à la sagesse d'un seul? Que deviennent ces accusations où l'on se portait avec ardeur, lorsque les prévarications sont si rares et si légères? Que deviennent enfin ces longues défenses, où l'on employait tant d'art à émouvoir la commisération, lorsque la clémence du prince vient elle-même au devant du malheur et de la faiblesse? Oui, dignes amis, vous avez toute l'éloquence que nos mœurs comportent, et croyez que si les grands hommes que vous admirez fussent

regentis paratos. Quid enim opus est longis in senatu sententiis, quum optimi cito consentiant? Quid multis apud populum concionibus, quum de republica non imperiti et multi deliberent, sed sapientissimus et unus? Quid voluntariis accusationibus, quum tam raro et tam parce peccetur? Quid invidiosis et excedentibus modum defensionibus, quum clementia cognoscentis obviam periclitantibus eat? Credite, optimi, et in quantum opus est disertissimi viri, si aut vos prioribus seculis, aut isti quos miramur his nati essent, ac deus aliquis

nés dans votre siècle, ou vous dans le leur, et qu'un Dieu tout à coup eût changé respectivement vos positions, croyez que vous n'eussiez pas manqué d'atteindre comme eux le dernier terme de l'éloquence, ni eux de rester dans la mesure qui vous est marquée. Mais, puisqu'il est impossible de réunir à la fois et une grande réputation et une grande tranquillité, que chacun jouisse des avantages du siècle où il vit, sans décrier celui où il ne vit pas."

Si ce passage, qui termine le Dialogue, était pris au sérieux, il faut avouer qu'il serait un étrange dénouement, surtout dans la bouche de Maternus, l'auteur du Caton. Tacite, par une sage modération, peut désavouer les orateurs turbulents; il le peut et il le doit; il doit même, comme membre de l'aristocratie, désavouer les Gracques; mais aller au delà, faire aussi bon marché de cette éloquence des temps passés qu'il comprend si bien, y renoncer aussi volontiers pour le présent,

---

vitas vestras, vestra tempora mutasset; nec vobis summa illa laus et gloria in eloquentia, neque illis modus et temperamentum defuisset. Nunc, quoniam nemo eodem tempore assequi potest magnam famam et magnam quietem, bono seculi sui quisque, citra obtrectationem alterius, utatur."

se féliciter même de l'état actuel des choses, l'auteur des *Histoires* et des *Annales* le peut-il sans arrière pensée ? ou plutôt, ne sent-on pas dans + ces paroles une ironie secrète ? N'est-ce pas ironiquement que dans un dialogue qui est censé avoir lieu sous Vespasien, à la veille de Domitien, il se repose dans ce gouvernement de l'état par la sagesse d'un seul ? N'est-ce pas un *sarcasme* que cette phrase sur la clémence du prince, qui va au devant du malheur et de la faiblesse ? N'est-ce pas une résignation affectée et douteuse qui paraît dans ces derniers mots : « goûtons chacun les avantages de notre siècle » ? Le regret est au fond de tout ce discours ; et s'il ne s'exprime pas autrement, c'est qu'il ne le peut pas, c'est qu'il n'y avait pas alors d'autre manière de dire ces choses. # La seule résignation qu'il y ait chez Tacite, c'est la résignation de l'homme qui sait qu'il n'y a plus de retour au passé ; il accepte l'empire des Césars comme tout le monde l'accepte, mais il est évident qu'il en souffre. C'est pourquoi Maternus est choisi par lui pour héros du *Dialogue*, c'est pourquoi il se réfugie dans la poésie, c'est pourquoi il finit en déclarant aux orateurs qu'ils ne peuvent plus être orateurs !

Mais est-il bien vrai, est-il si complète-

Sarcasme me semble un peu fort. Tacite n'attaque point, il se résigne avec un triste sourire ; il souffre et il dit : de quoi nous plaignons-nous ? Tout est pour le mieux. — Le *sarcasme* est dans les compliments de Lucain à Néron, au début de la *Pharsale* : en l'adulant, il se moque de lui. Tacite est plus grave et plus sincère ; il fait ce qu'il peut pour avoir la foi au présent.

Il n'y avait même plus pour ainsi dire d'autre manière de les penser. (Voir la 1re leçon sur le *Panégyrique* de Pline).

ment établi (puisque voici cette question qui se présente) que l'éloquence soit nécessairement pour un état le génie du mal ? Ce qu'on peut dire, + c'est qu'elle suppose le mal, parce que c'est le mal qui la provoque et qu'elle naît pour le combattre. L'éloquence des <u>Verrines</u> suppose Verrès et les étranges violences de son gouvernement de Sicile ; l'éloquence des <u>Philippiques</u> suppose Antoine, comme celle des <u>Philippiques</u> grecques suppose Philippe, le désastre de Chéronée, et Athènes <u>dévastée</u> le lendemain. Mais, de ce que l'éloquence est la compagne des malheurs et des révolutions, faut-il la rendre responsable de ces malheurs et de ces révolutions ? Faut-il croire qu'elle supprimée, il n'y aura plus ni révolutions ni malheurs ? « Auguste pacifia toutes choses et l'éloquence elle-même, "<u>eloquentiam sicut omnia alia pacavit</u>" : qu'est-ce à dire ? qu'est-ce que cette paix donnée au monde par l'empereur ? tient-elle à ce que le mal a perdu son influence ? à ce qu'il n'y a plus de vices à combattre dans le gouvernement de la république, plus d'injustices, plus de violences de la part des puissants ? alors il faut se féliciter de la paix et sacrifier avec une résignation sincère éloquence et liberté !

+ Non pas de toute éloquence (Voyez Bossuet), mais d'une certaine éloquence, de l'éloquence <u>polémique</u>,

On peut prononcer des Philippiques contre Antoine, et on ne le peut plus contre Néron : s'ensuit-il que Néron vaut mieux qu'Antoine ? — Et Sénèque n'a-t-il pas dû mourir aussi bien que Cicéron ?

Mais s'il y a toujours du mal, s'il y en a plus que jamais, si c'est parce qu'on ne peut plus le combattre qu'on ne le combat plus, alors il ne faut pas se féliciter, il faut gémir. C'est ce que sentait Tacite, et c'est ce qui lui inspire sa tristesse, son amertume ; c'est ce qui fait que, lors même qu'il paraît se soumettre aux nécessités du présent et se résigner à l'empire, on sent que sa résignation n'est pas vraie, et qu'il souffre dans le fond du cœur. Ajoutons à l'élévation des pensées, à l'originalité des vues, à la noblesse des sentiments, à la vigueur d'imagination que nous avons signalées dans tout cet ouvrage, ce don particulier au génie de Tacite, la tristesse, et nous jugerons que le <u>Dialogue des Orateurs</u> n'est pas de Pline ni de Quintilien, mais que Tacite seul en est l'auteur.

Conclusion. Tacite nous a dit dès le début du dialogue, par la bouche de Maternus, qu'il ne se souciait pas d'être orateur. Il ne le sera pas en effet ; il fera seulement au besoin acte d'homme qui possède la parole et s'en sert avec noblesse, avec majesté, σεμνῶς, comme dit Pline ; mais il faut autre chose pour occuper son génie. De quel côté le tournera-t-il ? où se jettera-t-il ? non dans la poésie,

car la poésie elle-même est gênée alors, mais dans l'histoire, dans la libre contemplation du passé. Il écrira, à la suite de l'Oraison funèbre de la république par Tite-Live, l'histoire de Rome sous les empereurs, c'est-à-dire l'histoire de bien des souffrances, de bien des supplices, de bien des victimes, que son génie saura du moins venger. C'est dans l'histoire qu'il trouvera cet asile dont nous l'avons vu si désireux, et c'est là que se réfugieront avec lui l'éloquence et la liberté.

Hubert

XXIIIe Leçon.

De l'époque
dont Tacite a écrit l'histoire.

---

réduction très soignée et très complète. L'auteur ne rencontre pas toujours l'expression propre, ni la meilleure manière de lier les idées et de les amener l'une par l'autre. J.S.

De l'époque dont Tacite a écrit l'histoire.

Les deux principaux ouvrages de Tacite sont les Histoires et les Annales. Les Annales suivirent les Histoires dans l'ordre de la composition ; mais elles les précèdent par la date des faits. Elles renfermaient, en seize livres, l'espace de cinquante-quatre ans compris entre la mort d'Auguste et celle de Néron (14-68 après J.-C.) ; malheureusement plusieurs lacunes interrompent aujourd'hui le récit. Les Histoires, telles que nous les avons, ne sont qu'un fragment de l'ouvrage qui comprenait les vingt-huit années, de la mort de Néron à celle de Domitien (68-96). Nous ne possédons à présent que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième.

Quelle que soit la valeur de l'âme et du génie de Tacite, l'époque où il vécut fit sur lui une impression trop profonde pour que nous puissions séparer l'image de l'empire, de celle de l'historien. S'il nous était permis d'étudier Tacite à loisir, si le temps ne nous forçait de nous restreindre, nous n'aurions qu'à lire les Annales et les Histoires ; après cela il ne nous resterait plus rien à apprendre sur l'empire

romain. Mais réduits, comme nous le sommes, à faire sur Tacite un très petit nombre de leçons, nous devons, avant de le considérer lui-même, examiner la matière qu'il a traitée ; ou pour mieux dire, il nous faut représenter l'empire romain sous ses traits les plus généraux, avant de tracer l'image de l'historien.

Qu'est-ce donc que l'empire ?

D'après sa seule origine on peut le juger, ou du moins le pressentir.

Il y a des révolutions, préparées par le travail constant et de plus en plus distinct de la pensée, qui ne sont que le dernier terme où l'idée vient aboutir : ainsi la révolution française, qui a fait la France à laquelle nous appartenons, et par la France, le monde. Elle s'est accomplie sans résistance, sans obstacle, par un éclat, et en quelque sorte, par un épanouissement soudain. Lorsqu'elle eut été achevée, la rapidité de sa fortune amena des luttes terribles ; le sang coula ; il y eut des temps tristes et affreux : mais ces temps durèrent peu, et après une crise épouvantable, la révolution française fut définitivement assise et ses effets à jamais assurés.

Telle n'a point été celle qui donna naissance à l'empire romain. Il y avait bien

alors des aspirations démocratiques, mais sourdes ; c'étaient des instincts plutôt que des idées, une justice dont le travail détruisait ce qui avait été jusque-là, mais qui n'avait nulle conscience d'elle-même. Un horrible choc eut lieu entre les passions de l'aristocratie et de la foule ; puis les deux partis furent absorbés et engloutis par la force brutale. Une succession de batailles bouleversèrent le monde ; Rome fut, presque un siècle entier, en proie aux déchirements et à l'anarchie, et tant de luttes aboutirent à cette vie nouvelle de l'empire, qui n'a guère été qu'une mort.

Voilà l'origine de l'empire romain.

Si maintenant nous considérons cet empire, soit dans Tacite, soit dans des écrivains d'un moindre génie comme Pline le jeune et Suétone, nous trouvons, au dehors, la conquête, c'est-à-dire l'asservissement de toutes les nations à une seule ; au dedans aussi, la conquête et l'esclavage ; comme moyen, un régime militaire, mais ce mot n'exprime pas bien ce qu'était la chose ; dans l'intérieur de Rome, une terreur politique permanente ; enfin la dépravation des âmes et des esprits, l'orgie universelle et les folies de la superstition. Conquête, esclavage, gouvernement de la soldatesque, terreur sans relâche, dégradation profonde,

ce sont là cinq aspects auxquels une foule de traits se viennent rattacher ; cinq chapitres, qu'en une seule leçon, nous ne pourrons que très imparfaitement remplir.

1. La Conquête.

Rome n'est pas ce qu'on entend dans le langage moderne par la capitale d'un grand empire ; c'est un camp, une citadelle au milieu du monde ; c'est le chef-lieu de l'exploitation de l'univers. Elle fait sentir le poids et les horreurs de la conquête aux peuples soumis ou à ceux qui résistent encore. On se rappelle le discours de Galgacus dans l'Agricola de ~~Tacite~~ (Ch. 30) ; citons-en un passage, et, s'il est possible, dépouillons-le de sa forme éloquente, pour envisager dans sa simplicité le fait qu'il exprime : « Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere terræ, et mare scrutantur ; si locuples hostis est, avari, si pauper, ambitiosi ; quos non Oriens, non Occidens satiaverit : soli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiscunt ; auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus, imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. » —

« Dévastateurs du monde, maintenant que la terre fait défaut à leur insatiable rapacité, ils fouillent même la mer ; leur ennemi

est-il riche, ils le pressurent, pauvre, ils l'asservissent; ni l'Orient ni l'Occident ne peuvent les assouvir; seuls, dévorés d'une ardente convoitise, ils n'épargnent pas plus la misère que l'opulence; piller, tuer, voler, c'est ce que, dans leur langage mensonger, ils appellent l'empire; rendre un pays désert, voilà ce qu'ils nomment la paix." Ces paroles ne s'appliquent pas seulement à la Bretagne, à la patrie de Galgacus; elles pourraient faire le tour du monde.

Que d'exemples Tacite ne nous offre-t-il pas de la romaine avarice? En voici un plus effrayant peut-être que les autres: Prasutagus, roi des Icéniens, célèbre par une opulence de longue durée, avait inscrit sur son testament l'empereur, en même temps que ses deux filles, comptant bien que cette déférence préserverait de toute violence son royaume et sa maison: elle eut un effet contraire; son royaume fut en proie aux centurions, sa maison aux esclaves, comme pays conquis. "Rex Icenorum, Prasutagus, longa opulentia clarus, Cæsarem hæredem duasque filias scripserat, tali obsequio ratus regnumque et domum suam procul injuria fore: quod contra vertit; adeo ut regnum per centuriones, domus per

servos, velut capta vastarentur." (Annales, liv. 14. ch. 31).

Mais pourquoi citons-nous Tacite? N'avons-nous pas dans un de nos écrivains, auquel nous empruntions un mot tout-à-l'heure, La fontaine, la plus énergique peinture des exactions dont les Romains accablaient l'univers ?

" Celle (l'inhumanité) que vos préteurs ont sur nous-exercé
N'entre qu'à peine en la pensée ;
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée.
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous : grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome;
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus."

Ainsi parle le Paysan du Danube : ce n'est pas pour sa province qu'il proteste, mais au nom du monde entier.

Ces violences incessantes que les Romains exerçaient contre les vaincus s'expliquent, si l'on songe que les peuples n'étaient défendus que par

leurs patrons, des sénateurs. En Judée, deux procurateurs pouvaient s'amuser à faire battre leurs peuples pour profiter du pillage. "Cumano Galilæorum natio, Felici Samaritæ parebant; discordes olim, et tum, contemptu regentium, minus coercitis odiis. Igitur raptare inter se, immittere latronum globos, componere insidias, et aliquando prœliis congredi, spolia que et prædas ad procuratores referre." —— "Cumanus dominait les Galiléens, Félix les Samaritains, nations de tout temps hostiles, et dont les haines, sous des gouverneurs méprisés, étaient moins contenues. Elles se pillaient, lâchaient l'une contre l'autre des bandes de brigands, se dressaient des embûches, se livraient même des combats, et rapportaient les dépouilles et le butin aux procurateurs." Voilà comment les provinces étaient administrées.

Ann. liv. 12. ch. 54.

A la suite de l'incendie de Rome, sous Néron, on ravage l'univers pour réparer le désastre. "Conferendis pecuniis pervastata Italia, provinciæ eversæ socii que populi, et quæ civitatum liberæ vocantur. In que eam prædam etiam Dii cessere, spoliatis in urbe templis, egesto que auro quod triumphis, quod votis, omnis populi romani ætas, prospere aut in metu, sacraverat. Enim vero per Achaiam atque Asiam non

dona tantum, sed simulacra numinum, abripiebantur." — « Pour remplir le trésor, on dévaste en tout sens l'Italie, on ruine les provinces, les alliés, et les cités qu'on appelle libres. Les Dieux mêmes sont compris dans le pillage ; on dépouille leurs temples à Rome et l'on s'empare de l'or triomphal ou votif, qu'en tout temps, soit dans les succès, soit dans les revers, le peuple romain avait consacré. Mais en Asie et en Achaïe, ce ne sont pas seulement les offrandes, ce sont les statues mêmes des divinités que l'on enlève." (Annales, 15. 45).

Pour désigner aujourd'hui la subordination de toutes les villes d'un état à une seule, on se sert du terme de centralisation. On sent tout ce qu'il faudra ajouter de sens à ce mot par la pensée, si on veut l'appliquer à l'empire romain.

Les peuples conquis demeurent dans une minorité perpétuelle. Pline le jeune demande à Trajan l'établissement à Nicomédie d'une communauté de cent cinquante artisans pour éteindre les incendies. « Collegium fabrorum, duntaxat hominum centum quinquaginta. » Trajan répond que les villes de l'exemple desquelles Pline s'autorise pour Nicomédie, ont été troublées par des sociétés de ce genre, et croit

Pline le jeune. Lettres, L. X. nos 42 et 43. x

qu'il sera plus prudent de se procurer tout ce qui peut servir à combattre le feu et d'engager les possesseurs de biens à en arrêter les ravages. "Meminerimus eas civitates ab ejusmodi factionibus esse vexatas.... Satius itaque est comparari ea quae ad coercendos ignes auxilio esse possint, admonerique dominos praediorum ut et ipsi inhibeant." L'empereur ne veut pas de communauté qui soit en état de tenir tête à un détachement de son armée.

Une autre fois, il use mieux de sa toute puissance ; il s'oppose à une mesure arbitraire que Pline soumet à son approbation. Pline, craignant que les deniers publics, qu'il a fait recouvrer, ne demeurent sans emploi, et qu'on ne trouve personne qui veuille emprunter à une république sur le même pied qu'aux particuliers, propose à Trajan de baisser l'intérêt, ou, en supposant qu'avec cette facilité, il ne se présente pas d'emprunteur, d'obliger les décurions à se charger de l'argent, chacun pour sa part, sous bonne et suffisante caution : "et, si ne sic quidem reperiuntur, distribuendum inter decuriones pecuniam, ita ut reipublicae caveant." Trajan répond que l'on peut baisser le taux de l'intérêt, mais qu'il ne convient pas à la justice qui doit honorer son règne de forcer quelqu'un à emprunter un argent qui lui

Pline, Lettres, liv. X
N.os 62 et 63.

pourrait être inutile : " invitos ad accipiendum compellere, quod fortassis ipsis otiosum futurum sit, non est ex justitia nostrorum temporum."
Tout sage que se montre l'empereur en cette occasion, les Bithyniens n'en sont pas moins en tutelle.

Il y a de fréquentes réactions contre cet état de choses ; tantôt c'est un massacre de citoyens romains dans les provinces ; tantôt c'est, dans les armées, un soulèvement des auxiliaires contre les légions, c'est-à-dire des Barbares contre les Romains : dès les premiers temps, en effet, nous voyons commencer le travail qui amènera ce qu'on a nommé l'invasion des Barbares. Le mot est impropre. Il n'y eut pas d'invasion ; mais les armées romaines, par une sorte d'infiltration lente et successive, en vinrent à n'être plus composées que de Barbares qui introduisirent leurs frères dans l'empire.

L'oppression des nations vaincues, tel est donc le premier trait de cette époque unique dans l'histoire, et dont l'étrangeté eut, nous n'en doutons pas, une singulière influence sur le génie de Tacite.

2. Esclavage.

L'esclavage fut la plaie de l'antiquité tout entière : mais dans l'empire romain il prit de monstrueux développements. Rome est envahie

par une populace servile ; les maisons des particuliers sont des casernes remplies d'esclaves : on redoute sans cesse des soulèvements. Sous Tibère, une révolte d'esclaves éclate à Brindes ; le questeur Curtius Lupus parvient à la réprimer ; puis le tribun Staïus, envoyé avec un fort détachement, traîne le chef et ses plus audacieux complices à Rome " où déjà régnait la crainte ", dit Tacite, " à cause de la multitude des esclaves qui augmentait dans une proportion immense, tandis que le nombre des citoyens libres diminuait de jour en jour." —— " Ducem ipsum et proximos audaciæ in Urbem traxit, jam trepidam ob multitudinem familiarum quæ gliscebat immensum, minore in dies plebe ingenua." (Ann. liv. 4. Ch. 27.)

Pour tenir en respect cette foule redoutée, on est obligé à d'atroces barbaries. Le maître a-t-il été tué ? sa mort est vengée par celle de tous ses esclaves. Pedanius Secundus vient d'être assassiné : le sénat délibère sur le parti qu'il doit prendre. Cassius parle pour la sévérité, que d'autres repoussent avec chaleur. Cingonius Varro propose d'étendre la punition à tous les affranchis qui demeuraient sous le même toit, et de les déporter hors de l'Italie, malgré la loi qui comprenait seulement les affranchis testa-

mentaires "testamento manumissi" (A. 13. 32) Mais "Néron s'oppose à cette mesure, pour qu'un usage antique, que la pitié n'a point adouci, ne soit pas aggravé par de nouvelles rigueurs." — "Id a principe prohibitum est, ne mos antiquus, quem misericordia non minuerat, per sævitiam intenderetur." Les quatre cents esclaves de Pedanius sont donc massacrés en vertu de l'usage antique, quoique tout le monde reconnaisse leur innocence!

Pline le jeune parle aussi dans une de ses lettres (Liv. 8. L. 14), d'un meurtre semblable à celui de Pedanius. "Il s'agissait", écrit-il à un ami, "des affranchis du consul Afranius Dexter; on ignorait s'il avait été tué de sa main ou de la main des siens, par leur crime ou leur obéissance." — "Referebatur de libertis Afranii Dextri consulis, incertum sua an suorum manu, scelere an obsequio perempti." Bien que l'affaire mérite d'être examinée, certains sénateurs votent sur le champ pour la mort; d'autres pour le bannissement, les plus modérés pour la question et l'absolution. Craignant que ce dernier avis ne l'emporte, ceux qui proposent la mort se réunissent à ceux qui demandent le bannissement. Ainsi, dans l'incertitude, on aime mieux punir les accusés que

de les renvoyer absous. Ce sont là les mesures de clémence à Rome, à l'égard des esclaves.

A la campagne, on enferme les esclaves dans l'Ergastulum. « Un logement souterrain, éclairé d'un grand nombre de petites fenêtres étroites et assez élevées au-dessus du sol pour qu'on ne puisse y atteindre avec la main, tel est le modèle de ces habitations serviles. » Elles ne contiennent pas seulement d'anciens esclaves, condamnés pour quelque faute à cet horrible séjour ; mais les propriétaires chassent audacieusement l'homme sur leurs domaines et sur les grands chemins, restent en possession de leur proie et remplissent l'Ergastulum de ces esclaves nouveaux. Tibère s'occupe à nettoyer, pour toute l'Italie, les Ergastula dont les maîtres sont accusés de retenir par violence et les voyageurs qu'ils surprennent, et ceux que la crainte du service a poussés dans de pareils repaires : « Curam administravit repurgandorum tota Italia ergastulorum, quorum domini in invidiam venerant, quasi exceptos supprimerent non solum viatores, sed et quos sacramenti metus ad hujus modi latebras compulisset. » Hispanus écrit à Pline le jeune que son ami Robustus, chevalier romain distingué a disparu. Pline répond : « Suspicor tale

Wallon. Esclav. dans l'antiq. T. 2. p. 207.

id. ibid T. 3. p. 282.

Suétone (Tibère, ch. 8).

nerat quid Robusto accidisse quale aliquando Metilio Crispo, municipi meo. Huic ego ordines impetraveram atque etiam proficiscenti quadraginta millia nummûm ad instruendum se et ornandum donaveram; nec postea aut epistolas ejus, aut aliquem de exitu nuntium accepi. Interceptus ne sit a suis, an cum suis, dubium; certe non ipse, neque quisquam ex servis ejus apparuit."
" J'appréhende que Robustus n'ait eu le même sort mystérieux, qu'autrefois Métilius Crispus, mon compatriote. Je lui avais obtenu un grade dans l'armée; à son départ, je lui avais même donné quarante mille sesterces pour se monter et s'équiper, et ensuite je ne reçus ni lettre de lui, ni nouvelle de sa mort. A-t-il été tué par ses compagnons ou avec eux, on l'ignore; ce qui est sûr c'est que ni lui, ni aucun de ses esclaves n'a reparu." Robustus, comme Métilius Crispus, comme tous ceux qui alors partent en voyage et ne rentrent plus dans leur maison, a été peut-être englouti par un Ergastulum.

Pline, lettres. Liv. 6. l. 25

Les misérables hôtes de l'Ergastulum cherchent sans cesse à fuir, et comme ils peuvent en trouver l'occasion lorsqu'ils sont disséminés dans les domaines du maître pour le travail journalier, on les enchaîne : les fers qui la nuit les retiennent

dans le bagne, les suivent le jour à l'ouvrage; on ne
Wallon, T. 2 p. 216-217. les appelle plus que "la race ferrée" Ferratile genus. —
Comme les propriétaires n'emploient pas d'autres
bras pour cultiver leurs biens immenses, et que
souvent, l'esclave désespéré se laisse tuer à coups
de fouet plutôt que de travailler par force, l'agriculture dépérit dans toute l'Italie : les possesseurs
en sont réduits, pour moins surveiller leurs esclaves,
id. ibid. p. 351. à convertir en pâturages leurs terres labourables même,
et Pline l'Ancien peut s'écrier avec raison: "Les
latifundia ont perdu l'Italie." "Latifundia per-
Pline l'ancien, Liv. 18 §. 7 didere Italiam!"

D'où Rome tire-t-elle donc sa subsistance ?
de la Sicile et de l'Egypte. Encore ces provinces,
toutes fertiles qu'elles sont, suffisent-elles à peine
à la consommation de la populace romaine, et
plus d'une fois, les empereurs sont contraints
d'avoir recours à des expédients divers pour empêcher les séditions. Tibère fixe le prix que
l'acheteur paiera le blé et promet au vendeur
______ un dédommagement de deux sesterces par
nal. boisseau : "Statuit frumento pretium quod
emptor penderet, binos que nummos se additurum
negociatoribus in singulos modios." (Ann. 2. 87).
Une autre année des cris éclatent au théâtre avec
plus d'audace qu'on n'en montrait d'ordinaire

Ce sans doute est un peu hasardé.

vis-à-vis de l'empereur. " Multa et plures per dies in theatro licentius efflagitata quam solitum adversum imperatorem:" et Tibère est obligé de nommer les provinces d'où il tire le blé.

Que deviennent les esclaves, quand la plèbe romaine trouve à peine sa nourriture ? les historiens ne nous le disent pas ; mais sans doute on les laisse mourir de faim, eux qu'on ne se donne pas l'ennui de soigner quand ils sont malades ou infirmes: rappelons-nous l'édit de Claude, déclarant que tous les esclaves qui seront exposés dans l'île d'Esculape deviendront libres et ne retourneront pas sous la domination du maître, en cas de guérison: " Quum quidam ægra et affecta mancipia in insulam Æsculapii, tædio medendi exponerent, omnes, qui exponerentur, liberos esse sanxit, nec redire in ditionem domini, si convaluissent (Suéton, Claude, 25).

Quant aux accidents de l'esclavage, c'est dans les poëtes et les romanciers qu'il faut les chercher. C'est l'esclave Mithridate, mis en croix pour avoir maudit le génie de Trimalcion, son maître. (Pétrone - Satyricon). C'est un esclave de Pollion jeté aux murènes pour avoir cassé un vase Murrin. Auguste, du moins, fit briser tous les vases et combler les viviers de son

favori. (Sénèque, Colère, 3-40).

La vie d'un homme est comptée pour peu de chose. Qu'on lise dans Tacite la description de la fameuse naumachie du lac Fucin : "Claudius triremes quadriremesque et unde viginti hominum millia armavit : ... ripas et colles, et montium edita, in modum theatri, multitudo innumera complevit, proximis e municipiis, et alii ex Urbe ipsa, visendi cupidine aut officio in principem. Ipse insigni paludamento, neque procul Agrippina, chlamyde aurata, præsedere. Pugnatum, quanquam inter sontes, fortium virorum animo ; ac, post multum vulnerum, occidioni exempti sunt." "Claude arma des galères à trois et quatre rangs de rames qui furent montées par dix-neuf mille hommes .... Les rives du lac, les collines, les penchants des montagnes, formant un amphithéâtre, étaient remplis d'une foule innombrable venue des municipes voisins et de Rome même, par curiosité ou par déférence envers l'empereur. Celui-ci, revêtu d'un brillant habit militaire, et non loin de lui Agrippine portant une chlamyde tissue d'or, présidèrent au spectacle. Le combat quoiqu'entre des criminels, fut livré avec le courage des plus braves soldats ; après bien du sang répandu, on les dispensa de

s'entre-tuer." (*Annales*, 12. 56.).

La même scène est racontée par Suétone (Claude, Ch. 21), mais avec une circonstance curieuse. Les combattants, qui ont salué l'empereur et auxquels il a rendu leur salut, ne veulent plus en venir aux mains. Claude alors s'élance de son siège, court çà et là ~~autour du lac en chancelant~~ autour du lac en chancelant d'une façon ridicule, menaçant les uns, priant les autres, et finit par les décider au combat: " E sede sua prosiluit, ac per ambitum lacus, non sine fœda vacillatione discurrens, partim minando, partim adhortando, ad pugnam compulit." Ainsi, dix-neuf mille hommes consentent à s'entr'égorger pour la satisfaction de l'empereur et du peuple romain!

Quelle époque! Les faits que nous entassons dans notre résumé nous en font une image, que le génie du plus grand peintre aura peine à égaler.

3. Gouvernement de la Soldatesque.

L'empire est maintenu dans l'obéissance par les soldats; mais ces soldats sont employés à faire la police, et même une police secrète. " A Rome les soldats sont répandus dans les maisons, revêtus de déguisements et simulant

un intérêt perfide pour ceux que leur noblesse ou leurs richesses ou quelque distinction brillante a exposés aux discours envieux. Beaucoup même crurent que les soldats de Vitellius avaient pénétré à Rome pour connaître les dispositions des partis. Aussi tout est plein de défiances, et le secret des maisons sauve à peine de la terreur." " Militibus ita sparsis per domos occulto habitu, et maligna cura in omnes quos nobilitas aut opes aut aliqua insignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque venisse in urbem ad studia partium noscenda plerique credebant. Unde plena omnia suspicionum, et vix secreta domuum sine formidine." (Tacite, Histoires. I. 85).

Mais si l'empire pèse par les soldats, il est lui-même atteint par la plaie; l'anarchie militaire commence de bonne heure, sans être encore maîtresse et dominante. Les légions se révoltent. Celles de Germanie se soulèvent en l'absence de Germanicus qui les commande. Germanicus rentre au camp. A son aspect, les soldats semblent se repentir. Puis les murmures s'élèvent. Il les harangue : ses paroles ne les ramènent pas. Il veut se percer de son épée; mais ses amis le retiennent. " Alors

des séditieux, qui se pressent à l'extrémité de l'assemblée et dont plusieurs (chose à peine croyable!) sortent de la foule pour s'approcher de Germanicus, l'exhortent à se frapper; et un soldat, nommé Calusidius, lui offre son épée nue en disant qu'elle est plus tranchante." — "Extrema ac conglobata inter se pars concionis, ac, vix credibile dictu, quidam singuli propius incedentes, ferire hortabantur, et miles, nomine Calusidius, strictum obtulit gladium, addito acutiorem esse." (annales Liv. 1. ch. 31-36).

Il faudrait conduire l'histoire de cette sédition jusqu'à l'horrible dénouement du paragr. 48. Ce n'est pas là un trait à négliger quand on veut faire voir ce que c'était qu'une armée dans l'empire romain.

Presqu'en même temps une sédition éclate parmi les légions de Pannonie. Tibère envoie vers elles son fils Drusus, accompagné de Séjan et des troupes prétoriennes. Drusus lit aux soldats une lettre de son père dont le but n'était que de gagner du temps; les soldats demandent qu'on les satisfasse à l'instant même. Un ami de Drusus est sur le point d'être massacré. Le hasard calme tout; une éclipse de lune effraie les révoltés et les dispose à la soumission: Drusus leur promet que son père oubliera leur faute, pourvu qu'ils rentrent dans le devoir. Puis naturellement enclin à la rigueur, il fait mettre à mort les principaux instigateurs du soulèvement: excités par l'exemple, les soldats fidèles font justice des coupables et

remplissent l'office de bourreaux. (Annales, Liv. 1. Ch. 24-31).

Ces prétoriens, que Tibère donne pour escorte à Drusus, ce sont eux qui règnent à Rome; ils ont remplacé les vétérans. Mais les vétérans étaient dévoués à leur chef, tandis que les prétoriens tiennent maintenant l'empereur à leur disposition. Ils font l'empereur; ils le protègent, si bon leur semble, ou ils le renversent. "Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum et transtulerunt." — "Deux simples soldats se chargent de déplacer l'empire du peuple romain, et ils le déplacent." (Tacite. Histoires. 1. 25). Heureux quand ces changements ont lieu sans résistance! car s'il y a une lutte, tout ce qui n'est pas soldat devient la proie de ce qui porte les armes: c'est une abominable extermination.

Pendant les guerres civiles, on voit tous les abus possibles de la force. Une armée de Vitelliens, sous les ordres de Valens, part des bords du Rhin pour gagner l'Italie. "A Divodurum, ville des Médiomatriques (Metz), malgré l'accueil le plus bienveillant, une terreur panique saisit les soldats qui soudain courent aux armes et massacrent une population innocente: et ce n'est ni le désir du butin, ni la soif du pillage,

mais une fureur, une rage dont la cause est inconnue et par là les remèdes plus difficiles. Les prières du chef les apaisent enfin ; la ville ne fut point anéantie, mais environ quatre mille hommes périrent égorgés." — "Divoduri (Mediomatricorum id oppidum est), quanquam omni comitate exceptos subitus pavor exterruit, raptis repente armis ad cædem innocuæ civitatis ; non ob prædam aut spoliandi cupidine, sed furore, et rabie, et causis incertis, eoque difficilioribus remediis, donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavēre ; cæsa tamen ad quatuor millia hominum." (Histoires. 1. 63)

Cette armée de bandits arrive dans le pays de Lyon. Les Lyonnais, en hostilité avec les Viennois, excitent les soldats à ruiner Vienne et étalent à leurs yeux la magnificence du butin. Les soldats se mettent aussitôt en marche. Les Viennois, heureusement avertis, prennent dans leurs mains des bandelettes et des rubans de suppliants, s'avancent sur le passage de l'armée, s'attachent aux armes des soldats, embrassent leurs genoux, se jettent à leurs pieds et parviennent à les fléchir. "Viennenses, velamenta et infulas præferentes, ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prensando, flexere militum animos." (Hist. 1. ch. 65-66)

Valens fait alors don de trois cents sesterces à chacun de ses compagnons ; et ce sont les Viennois qui fournissent au général l'argent pour sa munificence.

Mais rien ne donne une idée plus effrayante des malheurs de ces temps que le sac de Crémone. Cette ville passait pour avoir favorisé les Vitelliens. Les Flaviens mettent le feu à ses maisons et la dévastent. " Quarante mille soldats s'y précipitent, sans compter un plus grand nombre de valets d'armée et de vivandiers, race plus raffinée encore dans sa brutalité et sa barbarie." - " Quadraginta armatorum millia irrupere, calonum lixarumque amplior numerus et in libidinem ac sævitiam corruptior." Tous les édifices publics sont ruinés et incendiés ; les habitants égorgés, les femmes deshonorées : pendant quatre jours Crémone est en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut :

Hist. L. 3. ch. 33. " Per quatriduum Cremona suffecit."

Voilà les vengeances des Flaviens ; ce sont celles de chaque parti contre les cités attachées au parti contraire ; la guerre civile n'est qu'une succession de ravages.

Au moins ces ravages s'arrêtent-ils aux portes de Rome et le seuil de la métropole demeure sacré : ne le croyez pas. Presqu'à

l'origine de l'empire, elle est témoin des mêmes horreurs qui ensanglantent l'Italie et les autres provinces. Un combat entre les Vitelliens et les Flaviens s'engage dans les murs de Rome. Que fait le peuple en cette circonstance ? Spectateur de la mêlée, il encourage, comme aux jeux du Cirque, tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, de ses cris et de ses applaudissements. "Aderat pugnantibus spectator populus, ut que in ludicro certamine, nunc hos, rursus illos clamore et plausu fovebat." — "On eût dit, ajoute Tacite, que la ville était à la fois en fureur et en joie. Déjà auparavant des partis armés s'étaient rencontrés dans Rome : deux fois quand Sylla fut vainqueur, une fois quand Cinna l'emporta. Il n'y eut alors pas moins de cruauté : il y avait de plus maintenant une barbare insouciance ; les plaisirs ne furent pas un moment interrompus, et comme si une nouvelle réjouissance s'ajoutait à ces jours de fête(1), on se livrait à l'allégresse, et sans s'inquiéter des partis, on savourait la seule joie des maux publics." "Eamdem civitatem furere crederes et lascivire. Conflixerant ante armati exercitus in Urbe, bis L. Sylla, semel Cinna victoribus ; nec tum minus crudelitatis : nunc inhumana securitas et ne minimo quidem temporis voluptates intermissæ ; velut festis diebus id quoque

(1) (les Saturnales)

gaudium accederet, exsultabant, fruebantur, nulla partium cura, malis publicis læti." (Hist. 3. 83)

A la suite de ce combat, Vitellius est tué, mais la paix n'est pas encore rétablie. Les vainqueurs poursuivent les vaincus dans les rues et massacrent au hasard. On force les maisons, sous prétexte qu'elles renferment des Vitelliens. Les esclaves pervers ou les misérables de la lie du peuple désignent aux pillards les citoyens opulents ; "d'autres sont montrés par leurs amis" — "alii ab amicis monstrabantur". De toutes parts, ce sont des lamentations, des cris de désespoir, la destinée d'une ville prise d'assaut ; on va jusqu'à regretter les violences, naguère si odieuses, des soldats d'Othon et de Vitellius." — "Ubique lamenta, conclamationes, et fortuna captæ urbis ; adeo ut Othoniani Vitellianique militis invidiosa antea petulantia desideraretur". Histoire, Liv. 4. Chap. 1er). C'est ainsi que les soldats, qui servent aux Romains à opprimer le monde, vengent, dans Rome même, le monde opprimé.

4. Terreur permanente.

Lorsque les soldats sont tranquilles, d'autres fléaux pèsent sur Rome : c'est une terreur politique sans relâche ; ce sont les délations.

Ce mot de délateur, qui ne veut dire que dénonciateur, ne s'emploie cependant, si ce n'est pour un effet oratoire, qu'en parlant des dénonciateurs romains, qui font un bien autre effet que tous les autres.

Le nom seul de délateur parle assez à l'imagination « Quod maxime exitiabile tulere illa tempora, » dit Tacite (Annales. l. 6. Ch. 7), « quum primores senatus infimas etiam delationes exercerent, alii propalam, multi per occultum. Neque discerneres alienos a conjunctis, amicos ab ignotis, quid recens aut vetustate obscurum; perinde in foro, in convivio, quaqua de re locuti, incusabantur, ut quis praevenire et reum destinare properat, pars ad subsidium sui, plures infecti quasi valetudine et contactu." — " Ce fut le plus fatal malheur de ces temps : les premiers du sénat descendaient aux plus viles délations, les uns en public, beaucoup en secret. Nulle distinction de parents et d'étrangers, d'amis et d'inconnus ; peu importe que le fait soit récent ou ancien et oublié ; qu'on ait parlé au forum ou chez soi de choses indifférentes, on est accusé, comme si c'était à qui dénoncera le plus vite et fera un coupable ; les uns, pour leur propre sûreté, un plus grand nombre infectés, en quelque sorte, d'une maladie contagieuse."

Les accusations les plus ordinaires et les plus funestes sont celles de lèse-majesté. On n'est pas seulement coupable envers l'empereur vivant, mais envers les empereurs morts. « Un citoyen

a enlevé la tête d'une statue d'Auguste pour la remplacer par celle d'un autre. On porte l'affaire au Sénat ; comme il n'y a pas de preuves certaines, l'accusé est mis à la question et condamné. ‖ On en vint peu à peu, dans ce genre d'accusation, à regarder comme un crime capital d'avoir battu un esclave ou changé de vêtement devant la statue d'Auguste, d'avoir été aux latrines ou dans un lieu de débauche avec une image d'Auguste gravée sur une pièce de monnaie ou sur un anneau, d'avoir critiqué une seule de ses actions ou de ses paroles. « Statuæ quidem Augusti caput dempserat ut alterius imponeret. Acta res in Senatu, et quia ambigebatur, per tormenta quæsita est. Damnato reo, paulatim hoc genus calumniæ eo processit ut hæc quoque capitalia essent : circa Augusti simulacrum servum cecidisse, vestimenta mutasse, nummo vel annulo effigiem impressam latrinæ aut lupanari intulisse, dictum ullum factumve ejus existimatione aliqua læsisse. » Et ne reprocha-t-on pas à un poète d'avoir insulté Agamemnon dans une tragédie ? « Objectum est poetæ quod in tragœdia Agamemnonem probris lacessisset. » *

‖ Le récit que vous donnez est celui de Suétone (Tib. 58) : il n'est pas d'accord avec celui de Tacite (Annales, I. 74).

Suétone (Tibère) ch. 58.

* N'oubliez pas l'histoire du poète Clutorius Priscus, Annales, III, 49.

Id. ibid. ch. 61.

Quelqu'un a-t-il offensé l'empereur ? on le met à mort lui et ses amis. La mort de Séjan, par exemple, est suivie d'une fournée de victimes. — " Accusati societatis cum Sejano necari jubet (Tiberius). Jacuit immensa strages; omnis sexus, omnis ætas, illustres, ignobiles, dispersi aut aggerati. Neque propinquis aut amicis assistere, illacrymare, ne visere quidem diutius dabatur." — " Tibère fait égorger ceux qu'on accusait de complicité avec Séjan. Le sol est jonché de cadavres sans nombre; tous les sexes, tous les âges, hommes illustres et inconnus gisent épars ou amoncelés; et l'on ne permet à personne d'approcher de ses parents, de ses amis, de les pleurer, ni même de les regarder trop long temps." Lorsqu'une époque est fixée pour le supplice des condamnés, quoi qu'il arrive, l'exécution a lieu. " Quelques malheureux devaient être exécutés le jour même où l'on apprit la mort de Tibère, et ils imploraient la pitié publique... Leurs gardiens, craignant de rien faire contre la règle, les étranglent et les jettent aux gémonies." " Accidit ut quorumdam supplicii dies is esset, quo nuntiatum de Tiberio erat.... Custodes, ne quid adversus constitutum facerent, strangulaverunt, abjeceruntque in gemonias."

Tacite (Annales, 6. 19).

Suétone (Tibère, ch. 75).

Nous ne pouvons nous empêcher ici de songer au 9 thermidor et à la dernière charrette :

En effet les deux situations présentent de l'analogie ; et Camille Desmoulins, dans son fameux N° 3 du *Vieux Cordelier*, avait quelque raison, ce semble, de comparer le Paris de son temps avec la Rome impériale. Mais qu'on y prenne garde ; il ne faut pas pousser trop loin le rapprochement : on calomnierait la révolution française, en assimilant même la terreur de 93 à la terreur du siècle des Tibère et des Néron. A Dieu ne plaise que nous voulions justifier les horreurs dont la France a été le théâtre il y a soixante ans ; nous les détestons, nous les condamnons de toute la force de notre âme. Mais encore une fois, ce serait calomnier la révolution que d'en comparer les violences et les crimes avec ceux de l'empire romain. Le fanatisme qui poussait Paris au meurtre, venait d'une idée que l'on exagérait jusqu'à la démence, comme autrefois le fanatisme de l'inquisition, dont le seul souvenir nous indigne et nous fait frémir. Ce n'était pas, non ce n'était pas cette fureur de bêtes féroces à laquelle Rome fut en proie sous les empereurs ; ce n'était pas cette boue mêlée de sang πηλὸν αἵματι πεφυρμένον, comme disait de Tibère son maître de rhétorique, et comme on pouvait dire de l'empire tout entier ; ce n'était pas l'orgie universelle, des scènes

Suétone (Tibère, 57).

de volupté à côté de l'échafaud, Néron déclamant la ruine de Troie pendant que Rome s'affaisse dans les flammes ! *

(Annales, 15. 39)

* mais Tacite ne donne pas ce fait comme certain. Ce que j'avais dit, c'est que le Néron qui fait périr tant de têtes illustres est le même qui se donne en spectacle sur un théâtre.

5. Dégradation des esprits et des âmes.

Qu'on voie ce dont un Burrhus et un Sénèque, les honnêtes gens de la Rome impériale, ont été complices : Burrhus amenant les centurions et les tribuns pour flatter et rassurer Néron après le meurtre de sa mère : « Auctore Burrho, prima centurionum tribunorumque adulatio ad spem firmavit ; » Sénèque écrivant la lettre de justification du meurtrier « adverso rumore Seneca erat, quod tali oratione confessionem scripsisset » ; et l'on se figurera l'abaissement moral d'une pareille époque : cela ne peint pas autant à l'imagination, mais donne plus à réfléchir.

Annales, 14. 10

ibid. 11.

autant que quoi ?

De peur d'inceste, on est obligé d'exercer sur les familles la plus sévère surveillance. Un jeune homme, Sextus Papinius, met fin à sa vie pour échapper aux criminelles caresses de sa mère. Celle-ci, accusée devant le sénat, fait entendre de longues lamentations ; mais on la bannit de Rome jusqu'à ce que son second fils ait passé l'âge glissant de la jeunesse : « Donec minor filius lubricum juventæ exiret. »

rien n'autorise cette manière de généraliser.

Annales, 6. 49.

L'exemple de la dépravation, il est dans le

famille impériale ; c'est Agrippine s'offrant plusieurs fois à Néron ivre ; voluptueusement parée et prête à l'inceste « Obtulit se sæpius temulento comptam et incesto paratam ; » c'est Néron souillé de toutes les débauches, se mariant comme femme à un certain Pythagoras : « le voile des épouses », dit Tacite, « fut mis sur sa tête ; auspices, dot, lit nuptial, flambeaux de l'hymen, rien n'y manqua ; enfin on eut en spectacle tout ce que, même avec l'autre sexe, la nuit couvre de son ombre » — « Inditum imperatori flammeum ; visi auspices, dos, et genialis torus, et faces nuptiales ; cuncta denique spectata, que etiam in femina nox operit. »

Annales, L. 14. ch. 2.
Tacite emprunte ici le témoignage de Cluvius. mais il est très permis de douter. C'est pourquoi je n'avais pas cité ce fait.

Annales, l. 15. ch. 37.

Les mots de Bacchanales, de Saturnales ne disent pas assez pour de telles infamies. Nous voulons bien ici faire abstraction des histoires secrètes, sur lesquelles il y a des hésitations : nous partageons jusqu'à un certain point les doutes de Voltaire en ce qui concerne les débauches de Tibère à Caprée. Mais Caligula, mais Claude, mais Néron, mais Messaline ne s'affichent-ils pas ? N'est-ce pas au grand jour, à la face de Rome qu'ils se livrent à l'orgie ?

« Le consulat du cheval de Caligula ne nous aurait peut-être pas autant étonnés que nous l'imaginons », dit le Cardinal de Retz : c'est

Ce n'est pas cela que j'ai dit, mais bien que tel fait particulier, quelque énorme qu'il soit, est moins étonnant quand on considère en général, ce qu'étaient ces temps et ces personnages.

là un mot piquant entre bien d'autres qu'on trouve à chaque pas dans ses <u>Mémoires</u>. Il est vrai; les horreurs de l'empire romain nous surprennent moins, quand nous pensons à ce que furent les empereurs: Caligula, un fou furieux; Claude, une organisation imparfaite; Néron, un monstre, dont le père disait, à ce qu'on prétend: "d'Agrippine et de moi il ne peut sortir rien de bon"; "Negabat Domitius quidquam ex se et Agrippina nisi detestabile et malo publico, nasci potuisse:" voilà les hommes qui arrivent à l'empire, c'est-à-dire à une puissance illimitée. Qu'on songe à ce que les mauvais instincts de leur âme ont alors de licence, et l'on n'est plus étonné de leurs monstreuses débauches.

Suétone (Néron, 6).

Il n'y a pas plus de sagesse dans la pensée des hommes de ce temps que dans leur conduite. La superstition les domine. Néron faisait chercher officiellement un trésor qu'un inconnu de Carthage prétendait lui avoir été révélé en songe. Il n'avait foi qu'en une poupée dont un homme du peuple, qu'il ne connaissait pas, lui avait fait présent, comme d'un préservatif contre les embûches de ses ennemis. Une conspiration ayant été aussitôt après découverte, il se mit à honorer cette poupée comme la divinité suprême et à lui offrir trois sacrifices par jour, et voulut qu'on crût qu'elle lui découvrait

Annales, liv. 16. ch. 1. 2. 3.

l'avenir. « Icunculam puellarem, quam quasi remedium insidiarum a plebeio quodam et ignoto muneri accepisset, detecta confestim conjuratione, pro summo numine, trinis que in die sacrificiis, colere perseveravit, volebat que credi monitione ejus futura praenoscere. »

Suétone (Néron, 56).

Il faudrait que ces mots fussent précédés d'un résumé général.

Assurément, c'est là un tableau digne d'inspirer le mâle génie de Tacite. Dirons-nous pour cela que ce tableau avait par lui-même de quoi faire de Tacite ce qu'il a été ? non. L'empire, dont nous venons de tracer l'image, avec les barbaries de la conquête, de l'esclavage, du régime militaire, avec la terreur permanente, avec l'orgie universelle et les folies de la superstition; l'empire, tout grandiose qu'il était dans son horreur, avait besoin d'un Tacite pour être décrit. Et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que les mêmes tableaux qui inspiraient Tacite, faisaient aussi un Suétone. Tacite avait donc reçu du ciel un souffle puissant de génie. Que cependant le spectacle des vices et des crimes qu'il voyait éclater de toutes parts ait eu sur lui une grande influence, cela ne peut pas non plus être contesté.

On peut essayer de défendre l'empire contre Tacite. L'empire, peut-on dire, ne fut pas un temps si affreux que nous le croyons vulgairement;

son histoire n'est pas différente du reste de l'histoire romaine. Vous parlez de la conquête; mais Rome envahit, depuis son origine, les peuples étrangers; de l'esclavage, mais on le retrouve partout dans l'antiquité, et non point seulement à Rome; du régime militaire, mais sous Marius et Sylla, quel ne fut point le pouvoir de la soldatesque! — Ainsi l'on donne des raisons à la décharge de l'empire, et l'on s'efforce de montrer que cette époque, réputée si abominable, ne fut pas, après tout, trop malheureuse.

L'empire romain a en effet ses défenseurs, qui sont de trois sortes. Nous trouvons premièrement : ceux qui l'aiment, à cause de son gouvernement et de ses mœurs; secondement, des écrivains qui, prenant plaisir à s'écarter de l'opinion communément reçue, ont découvert ou cru découvrir des choses profitables dans l'empire; troisièmement, des philosophes systématiques, qui, par une foi aveugle dans la loi du progrès, ont déclaré l'empire nécessairement supérieur aux siècles précédents.

Nous n'avons rien à répondre à ceux qui aiment l'empire pour lui-même, après avoir lu les ouvrages des historiens.

Quant aux philosophes systématiques et aux écrivains amis du paradoxe, nous leur accorderons

que l'empire apporta, il est vrai, quelques améliorations dans le sort du monde ; que les provinces, selon le témoignage même de Tacite, l'accueillirent volontiers, parce qu'il les soulageait un peu de la rapacité des gouverneurs ; que la loi du progrès est vraie. Mais nous leur dirons aussi qu'elle n'est pas vraie d'une manière absolue, qu'elle ne s'applique pas à tout, que le progrès ne s'achète souvent qu'aux dépens de bien des pertes. Qui peut douter, par exemple, que la littérature française, tout en gagnant au 18e siècle, n'y ait cependant perdu ? Qui ne voit que si elle est en progrès d'un côté, de l'autre elle est en décadence ? Le cercle des idées s'élargit ; l'esprit philosophique vient animer les écrivains ; mais la pureté de l'art s'altère, mais le beau moral s'affaiblit, et si la littérature, comme les arts, est d'autant plus belle qu'elle exprime mieux la beauté morale, on ne peut nier qu'en ce point la littérature du 18e siècle ne soit inférieure à celle du 17e ; que les Voltaire, les Montesquieu, les Buffon, les Jean-Jacques ne le cèdent aux Bossuet, aux Pascal, aux Corneille, aux Racine, aux Molière.

Annales, Liv. 1. p. 2.

pas bien dit

De même si l'empire rendit, à certains égards, plus tolérable la condition du monde romain, combien de maux nouveaux ne fit-il pas naître !

Tout respect du droit et du devoir disparaît; plus de justice, plus de mœurs, plus de religion; nulle crainte des Dieux, dont le seul nom demeure encore. Non seulement la liberté politique, mais la liberté morale anéantie; on ne peut plus même penser; partout l'humiliation, la gêne, l'étouffement; une terreur permanente, qui n'était qu'un accident sous la république; la force brutale dominante; dans toutes les âmes, un principe de mort qui ne disparaît qu'avec la régénération chrétienne.

Bien plus, dans les maux même dont il hérite, l'empire a quelque chose de particulier. Ces maux ne paraissaient pas auparavant autant qu'ils pouvaient paraître. L'empire les produit plus visibles, plus éclatants, à cause de la centralisation; il les étale dans toute leur horreur; il les élève à la plus haute puissance. De là l'insurmontable tristesse que nous éprouvons en parcourant ces temps-là; nous voyons le mal triompher avec une impudence dont nous ne retrouvons l'exemple en aucune autre époque; et plus nous sentons le mal, plus nous sommes affligés. Venu au milieu de ces siècles uniques dans l'histoire, Tacite a recueilli la plus large, la plus magnifique, la plus complète expérience qui ait jamais été faite sur l'humanité.

Jarry.

XXIVe Leçon.

Tacite.

L'Empire jugé par Tacite.

Bonne rédaction, quoique un peu rapide.
14

Tacite.

L'Empire jugé par Tacite.

La dernière leçon nous a montré ce qu'était le sujet de Tacite : nous arrivons maintenant à Tacite lui-même. Et d'abord dans quel esprit a-t-il traité son sujet ? Tacite retrace l'histoire de l'empire romain avec un esprit de condamnation sévère, avec un sentiment de contrainte douloureuse, avec une indignation mêlée de tristesse : en racontant, Tacite condamne ; mais qui de nous ne condamne pas avec lui ? Jugé avec calme, avec impartialité, l'empire romain paraît encore aujourd'hui une époque affreuse et sombre, malgré quelques améliorations partielles que la force des choses et le travail dispersé des hommes avaient dû nécessairement amener. Nos sentiments, quand à la distance de dix-huit siècles nous jetons les yeux sur cet empire, sont encore les mêmes que ceux de Tacite lorsqu'il en écrivait l'histoire : la tristesse et l'indignation.

Mais a-t-on dit, Tacite n'est point impartial ; il n'est point la postérité, quoiqu'il parle toujours en son nom. Le regret du passé faisait de lui un adversaire du présent qu'il avait

sous les yeux. Dans une conversation de Napoléon, devenue célèbre depuis que Mr. Villemain l'a racontée, Tacite est maltraité par l'empereur presque comme un idéologue, un mécontent d'Auteuil, de la société des Cabanis et des Tracy. A ce point de vue donc Tacite serait un frondeur, un républicain. Mais d'abord le mot de républicain n'est pas latin.|| La république, pour un ancien, c'est l'état, la chose publique. † Loin d'être un républicain, Tacite par rapport à l'empire de Napoléon, serait plutôt un légitimiste ; car ce qu'il regrettait, c'était l'ancien état de choses. Or cet état de choses détruit était pour les contemporains de Tacite ce qu'est pour la France actuelle notre vieille et vénérable royauté ; avec cette différence toutefois que l'aristocratie dans l'ancienne Rome avait jeté dans les esprits des racines bien plus profondes que la royauté, malgré de glorieux souvenirs, n'en a jamais pu jeter en France. C'est à ces traditions qu'est attaché Tacite : la toute-puissance du Sénat et de la noblesse, voilà ce qu'il regrette, et s'il faut absolument lui appliquer un de ces noms qui parmi nous désignent les opinions politiques, il n'y a que celui d'aristocrate qui lui convienne. Mais laissons-là ces apellations modernes qui transportées dans d'autres

|| celui même de république ne l'est pas, en général, au sens moderne.

† Voir cependant, comme vous le remarquez fort bien dans une note jointe à votre rédaction, l'emploi tout moderne du mot res publica, dans quelques endroits de Tacite lui-même (Ann. 1.3. Hist. 1, 15). Que si du mot nous passons à la chose, nous entendons par opinions républicaines des opinions fort différentes de celles de Tacite.

temps, nous donnent le plus souvent une idée fausse des choses.

Tacite, nous l'avons dit, est demeuré fidèle au culte du passé et il en recueille pieusement les débris. Mais a-t-il pour cela méconnu les nécessités du présent? A-t-il, comme quelques hommes le soutiennent, boudé contre l'empire? non, tous ses écrits sont là pour l'attester. D'abord, il n'a aucune haine personnelle contre les empereurs: "Pour moi, je ne connus Galba, Othon, Vitellius, ni par des bienfaits ni par l'outrage. Vespasien commença ma fortune, Titus l'augmenta, Domitien la porta plus haut encore: mais l'historien qui fait vœu d'une fidélité incorruptible, doit parler de chacun sans amour et sans haine." —— "Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuria cogniti. Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longius provectam non abnuerim; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam et sine odio dicendus est."

(*Hist.* 1. ch. 1).

Quant aux bienfaits mêmes de l'empire romain, n'est-ce pas Tacite qui les a appris aux modernes? "Cet ordre de choses ne déplaisait pas aux provinces, car le gouvernement du sénat et du peuple faisait toujours craindre les divisions des grands

et la cupidité des magistrats, que contenaient à peine des lois faibles, impuissantes contre la violence, la brigue et l'argent." —— "Neque provinciæ illum rerum statum abnuebant, suspecto senatus populique imperio ob certamina potentium et avaritiam magistratuum; invalido legum auxilio, quæ vi, ambitu, postremo pecunia turbabantur."

(Ann. I. ch. 2).

L'avènement de l'empire fut déterminé par la force des choses : c'est encore Tacite qui le reconnaît. « Il ne restait de remède aux divisions de la patrie que le gouvernement d'un seul." —— "Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse, quam ut ab uno regeretur." (Ann. I. 9).

Tacite rend justice à Auguste ; il lui sait gré d'avoir introduit dans l'empire une organisation meilleure, de l'avoir agrandi au dehors, d'avoir fait respecter le droit dans la cité. « Il avait donné pour barrières à l'empire l'Océan ou des fleuves éloignés, réuni par un lien commun les légions, les flottes, les provinces. On vantait sa justice pour les citoyens, sa douceur pour les alliés, sa magnificence même dans les embellissements de la capitale ; on pardonnait quelques actes de violence, qui avaient assuré le repos général."

—— "Mari oceano, aut amnibus longinquis

septum imperium : legiones, provincias, classes, cuncta inter se connexa : jus apud cives, modestiam apud socios : Urbem ipsam magnifico ornatu : pauca admodum vi tractata, quo ceteris quies esset." (Ann. I. 9).
Napoléon disait : si l'empire romain a duré si longtemps, c'est qu'il avait ses raisons d'être. — Mieux que personne Tacite nous a fait connaître quelles étaient ces raisons. Nous ne devons donc pas voir dans Tacite un mécontent déterminé à tout blâmer dans l'empire, ni un fanatique pétillant d'esprit, comme l'appelait Voltaire, lequel en voulait à Tacite à cause de son traducteur La Bletterie.

Mais si Tacite n'est pas un utopiste, s'il ne se fait pas illusion sur le présent (Histoires, I. 16) il avait néanmoins sa pensée secrète, et il nous la révèle dans un passage de ses Annales. Ce qu'il souhaite pour Rome, c'est un gouvernement mixte qui réunit à la fois les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie : tel avait été autrefois le rêve de Cicéron, tel semble aussi avoir été celui de Tacite. Mais Tacite sent lui-même combien ce gouvernement qui lui paraît le meilleur est difficile à établir ; il le croit presque impossible. "Chez toutes les nations,

c'est ou le peuple, ou les grands, ou un seul qui gouverne; car une forme de gouvernement qui se composerait à la fois des trois autres, est plus facile à louer qu'à établir, et fût-elle établie, elle ne pourrait subsister long-temps." ——— "Cunctas nationes et urbes populus aut primores aut singuli regunt: delecta ex his et consociata reipublicæ forma laudari facilius quam evenire; vel si evenit, haud diuturna esse potest." (Annales IV, 33)
On n'a qu'à citer de telles lignes pour prouver combien l'esprit de Tacite était peu porté à se nourrir de chimères.

Toutefois en disculpant Tacite d'avoir été le partisan aveugle d'un passé qui ne pouvait revenir, gardons-nous bien d'effacer en lui l'empreinte de l'aristocratie, du Sénateur: c'est comme membre des hautes familles de Rome qu'il sent ce qu'il raconte, et c'est ce sentiment qui fait son patriotisme. Ici rappelons-nous ce qu'avait été ce sénat romain, si long-temps la tête de la république et du monde entier. Il y a une formule qui seule peut nous donner une idée exacte de la majesté de ce corps né, pour ainsi dire, avec Rome elle-même: Senatus populusque romanus; le Sénat ne s'efface pas devant le peuple, maître des nations, et il passe avant lui. Cinéas disait

à Pyrrhus : " J'ai vu dans Rome une assemblée de rois " ; et ce mot n'était que l'expression rigoureuse de la vérité. La majesté de la royauté était en effet dans Rome ; mais elle y était multiple ; reposant à la fois sur deux ou trois cents têtes. Un trait rapporté par Tacite nous en apprend beaucoup sur cette grandeur du sénat. " Le consul Vipstanius proposa de donner à Claude le titre de père du sénat, prétendant que celui de père de la patrie était trop vulgaire ; que les services extraordinaires demandaient de nouvelles distinctions. Claude lui-même trouva de l'excès dans cette flatterie ; il la réprima ".

" Vipstanius consul retulit : " patrem senatus apellandum esse Claudium " ; quippe promiscuum patris patriae cognomentum ; nova in rempublicam merita non usitatis verbis honoranda. Sed ipse cohibuit consulem, ut nimium assentantem. "

(<u>Annales</u>, XI, 24).

Ainsi donc l'empereur n'ose prendre le titre de père du sénat : les sénateurs étaient encore presque des égaux pour lui. L'empire avait flétri, abaissé le sénat sans pouvoir le détruire : son existence semblait tenir à celle de Rome même. L'autorité politique et morale du sénat s'en allait

a quoi? cela ne s'entend pas bien.

tous les jours ; sa servitude avait fatigué Tibère : "O homines ad servitutem paratos!" (Ann., III, 65) ; il se dégradait lui-même, et cependant il continuait de durer. Souvent le jouet d'un affranchi, parce que les empereurs aimaient mieux flatter d'anciens esclaves que se livrer à l'aristocratie, le Sénat subissait toutes les humiliations ; mais il n'était pas possible de l'anéantir. Par moments même, sans compter la part continuelle qu'il avait à l'administration du monde, il y avait des réveils dans ce corps jadis si grand. Les esprits légers, comme Pline, pouvaient s'y tromper ; les esprits sérieux tels que Tacite ne s'y trompaient pas : une illusion passagère pouvait cependant quelquefois traverser leur imagination et ils pouvaient voir se lever comme une ombre du Sénat romain. "Ce fut un jour glorieux que celui où les bienfaits de nos aïeux, les traités de nos alliés, les décrets des rois qui avaient précédé la puissance romaine, et jusqu'au culte rendu aux Dieux, furent soumis à l'examen du Sénat, libre, comme autrefois, de confirmer ou d'abolir." —— "Magna que ejus diei species fuit, quo Senatus majorum beneficia, sociorum pacta, regum etiam qui ante vim romanam valuerant decreta, ipsorumque numinum religiones introspexit, libero, ut quondam, quid firmaret mutaretve."

(Ann. III, 60).

Ce cri même de Tacite nous avertit combien était petite la part de pouvoir laissée au sénat aux plus beaux jours de l'empire ; mais ce qui était mesquin pour le sénat autrefois le maître du monde, peut encore nous paraître grand.

Laissons donc à Tacite sa religion du passé ; partout se montre chez lui le caractère du sénateur, quelque fois aussi les préjugés. C'est ainsi qu'il reproche à Tibère l'élévation d'un homme sans naissance, — Curtius Rufus, dont Tibère avait dit : Curtius date de lui-même, "Curtius mihi videtur ex se natus". (Annales XI. 21)

Cela nous paraît aujourd'hui un beau mot ; mais Tacite, dans ses idées aristocratiques, y voit presque un outrage fait à ces grandes familles de Rome dont il était lui-même un membre. Ailleurs il s'indigne que des sénateurs soient pauvres et par là abaissent le sénat ; il applaudit quand la volonté du prince exclut de ce corps ceux qui n'avaient qu'une fortune médiocre. " Le prince loue dans une harangue ceux qui à cause de la médiocrité de leur fortune se retiraient volontairement du sénat, et il en exclut ceux qui s'obstinant à y rester, ajoutaient l'impudence à la pauvreté." —— " Laudati de hinc oratione principis qui ob angustias familiares ordine senatorio sponte cederent, moti que qui remanendo impu-

dentiam paupertati adjicerem."

(Annales, XII, 52)

Tacite souffre de ce niveau que l'empire avait passé sur toutes les têtes : il y a là sans doute l'orgueil du patricien, mais un orgueil qui impose : "Cette même année mourut Memmius Régulus, qui par sa grande considération, son courage, sa renommée, avait jeté autant d'éclat que le peut un citoyen éclipsé par la grandeur impériale." —— "Eo anno mortem obiit Memmius Regulus auctoritate, constantia, fama, in quantum praeumbrante imperatoris fastigio, clarus."

(Annales, XIV, 47)

Tacite sent que vivant dans un autre temps, il eût été lui-même un de ces sénateurs qui donnaient des lois au monde, au lieu d'être un personnage secondaire à l'ombre de l'empire. Un tel regret, venant d'une âme comme celle de Tacite, n'a rien que de noble et de grand.

D'ailleurs ne devons-nous pas être indulgents pour cet orgueil du sénat romain, quand nous voyons cette assemblée payer si cher son ancienne grandeur? Tous les empereurs depuis Auguste jusqu'à Trajan détestent le sénat, parce qu'ils le craignent ; c'est lui qui est la cause de cette terreur qui pesait sur l'empire et dont rien dans les temps modernes ne

peut nous donner une idée. Qu'on ouvre Tacite, Suétone, Josèphe, Philon, Dion Cassius, tous sont d'accord sur cette haine des princes contre le Sénat. Une des flatteries les plus agréables que Vitellius pût imaginer pour Néron était celle-ci : " Je vous déteste, César, parce que vous êtes sénateur ". Les proscriptions de Marius semblaient avoir été rendues permanentes contre le Sénat. La mort naturelle d'un grand était signalée comme un fait extraordinaire : " Per idem tempus L. Piso, praefectus Urbis, rarum in tanta claritudine, fatum obiit."

(Dion, LXIII, 15.

(Annales, VI. 10)

Sous Néron une épidémie dévasta Rome : mais, dit Tacite, tandis que chacun pleurait les siens, " les morts des chevaliers et des sénateurs, quoique aussi communes, causaient moins de larmes, comme si le fléau n'avait fait que prévenir la cruauté du prince." " Equitum senatorumque interitus, quamvis promiscui, minus flebiles erant, tanquam communi mortalitate saevitiam principis praevenirent."

(Annales XVI, 13)

Aussi sommes-nous profondément touchés lorsque Tacite, fatigué de raconter tant de meurtres, s'arrête un instant et demande grâce pour ces illustres victimes qui se laissaient égorger sans résistance : " Qu'on me permette cependant,

et c'est la seule grâce que je demande à ceux qui liront cet ouvrage, de ne point haïr des hommes qui se laissaient si lâchement égorger......
Accordons à la postérité des hommes illustres quelques distinctions; et puisque dans leurs obsèques ils reçoivent une sépulture qui les sépare de la foule, souffrons aussi que dans l'histoire de leurs derniers moments, ils jouissent d'une mention particulière." —— "Neque aliam defensionem ab iis quibus ista noscentur, exegerim, quam ne oderim tam segniter percuntes...... Detur hoc illustrium virorum posteritati, ut quomodo exsequiis a promiscua sepultura separantur, ita in traditione supremorum, accipiant habeantque propriam memoriam."

(Annales XVI, 16)

Mais des hommes de sang froid viennent nous dire: toutes ces rigueurs des princes ne tombaient que sur l'aristocratie, le peuple était pour les empereurs. Cette objection serait grave, s'il y avait eu un peuple dans la Rome de l'empire. Mais pourrons-nous donner ce nom à une populace d'esclaves et d'affranchis, oisive, nourrie par ses maîtres et ne demandant aux empereurs que du pain et des jeux dans le cirque? Cette plèbe était l'exaltation de tous les sentiments bas, en même temps qu'il y avait dans le sénat déca-

pité, l'oppression de tous les sentiments grands et généreux. Ne croyons pas d'ailleurs que l'empire ait été léger aux petits. Rappelons-nous les esclaves du préfet Pédanius Secundus condamnés au nombre
(Annales, XIV, 42. 43. 44. 45) de quatre cents, les dix-neuf mille gladiateurs s'égorgeant sur le lac Fucin pour les plaisirs du
——— XII, 56. peuple; les Juifs, les Chrétiens suppliciés en masse, mis en croix ou brûlés en guise de flambeaux dans
——— XV, 44. les jardins de Néron pour éclairer ses fêtes. Les cruautés exercées sur ces derniers furent si horribles que Tacite, qui croit les chrétiens coupables, ne peut s'empêcher de les plaindre: "Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare." ——— "Unde, quanquam adversus sontes et novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tanquam non utilitate publica, sed in saevitiam unius, absumerentur." En présence de pareils spectacles il y a quelque chose de puéril à prétendre que le despotisme impérial ne se faisait sentir que dans les hautes régions de la société romaine.

La plèbe aimait Néron, cela est vrai et Tacite lui-même l'atteste. "La vile populace, qui ne connaît que le cirque et les théâtres, tous

les esclaves et ceux qui ayant dissipé leur fortune, ne subsistaient que de l'opprobre de Néron, étaient tristes." —— "Plebs sordida et circo et theatris sueta, simul deterrimi servorum aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, moesti."

(Histoires, I. 4)

Et ailleurs : "On prétend qu'Othon eut l'idée de célébrer la mémoire de Néron, dans l'espoir de s'attacher le peuple, et l'on vit des gens exposer publiquement les images de ce prince : il y eut même des jours où les soldats et le peuple voulant rehausser la naissance et la gloire d'Othon, le nommèrent Othon-Néron dans leurs acclamations."
"Creditus est de celebranda Neronis memoria cogitavisse Otho, spe vulgum alliciendi; et fuere qui imagines Neronis proponerent ; atque etiam Othoni quibusdam diebus miles et populus, tanquam nobilitatem ac decus adstruerent, Neroni-Othoni acclamavit."

(Histoires, I. 78)

Voir de plus (Histoires, II. 8, 95).

C'était d'abord comme descendant de César que la foule aimait Néron. Cette religion du nom de César était telle, même dans les provinces, que Julius Sabinus, un Lingon, voulant soulever la Gaule, n'imagina rien de mieux que de se donner pour arrière-bâtard du dictateur. Puis la plèbe

(Histoires, IV. 55)

aimait dans l'empereur l'ordonnateur des fêtes et aussi des supplices. Certes ce n'était pas à Tacite à s'incliner devant de pareils sentiments. Son cœur d'honnête-homme aussi bien que sa naissance ne pouvait lui inspirer que le plus profond mépris pour cette foule avilie.

Tacite a d'autant plus de droit à mépriser l'ignoble multitude qui soutenait les Néron et les Vitellius, qu'il ne tait aucune des bassesses des grands : de quelque part que vienne l'infamie, il la flétrit de la manière la plus énergique : " J'ai rapporté ces bassesses et les noms de leur auteurs, afin qu'on sache que l'adulation est un mal ancien dans l'état." —— " Quorum auctoritates adulationesque retuli, ut sciretur vetus id in republica malum."

(Annales, II, 32)

Tacite a des mots admirables sur les hommages que le Sénat rend aux princes après chaque meurtre : " On décerna, à cette occasion (la mort d'Octavie), des offrandes pour tous les temples : ce que je rapporte exprès, afin qu'en lisant l'histoire de ces temps, dans mon ouvrage ou dans d'autres écrits, on sache d'avance que tous les exils, que tous les assassinats commandés par le prince furent suivis d'autant d'actions de grâces rendues aux

Dieux, et qu'alors, ce qui jadis annonçait nos prospérités, devint la marque infaillible des calamités publiques. Cependant je ne tairai pas quelques autres sénatus-consultes piquants par l'adulation et où l'avilissement fut porté au comble." — "Dona ob hæc templis decreta; quod ad eum finem memoravimus, ut quicumque casus temporum illorum nobis vel aliis auctoribus noscent, præsumptum habeant quoties fugas et cædes jussit princeps, quoties gratias Diis actas, quæque rerum secundarum olim, tum publicæ cladis insignia fuisse. Neque tamen silebimus si quod senatus consultum adulatione novum, aut patientia postremum fuit."

(Annales, XIV, 64)

Tacite, nous l'avons vu, et nous pouvons maintenant le conclure après tous les textes cités plus haut, Tacite a donc été un juge impartial, attaché au culte du passé, mais qui rend pleine justice au présent, quand ce présent est tolérable. Une populace ignoble, prostituée à tous les caprices de ses maîtres, un Sénat dégradé par sa bassesse et par la terreur qui pesait sans cesse sur lui, voilà ce que Tacite eut longtemps sous les yeux, et c'est avec l'émotion que dut lui inspirer un pareil spectacle, qu'il composa ses écrits. La première partie de sa vie s'écoula sous Domitien, et sous

(Agricola, ch. 3.)

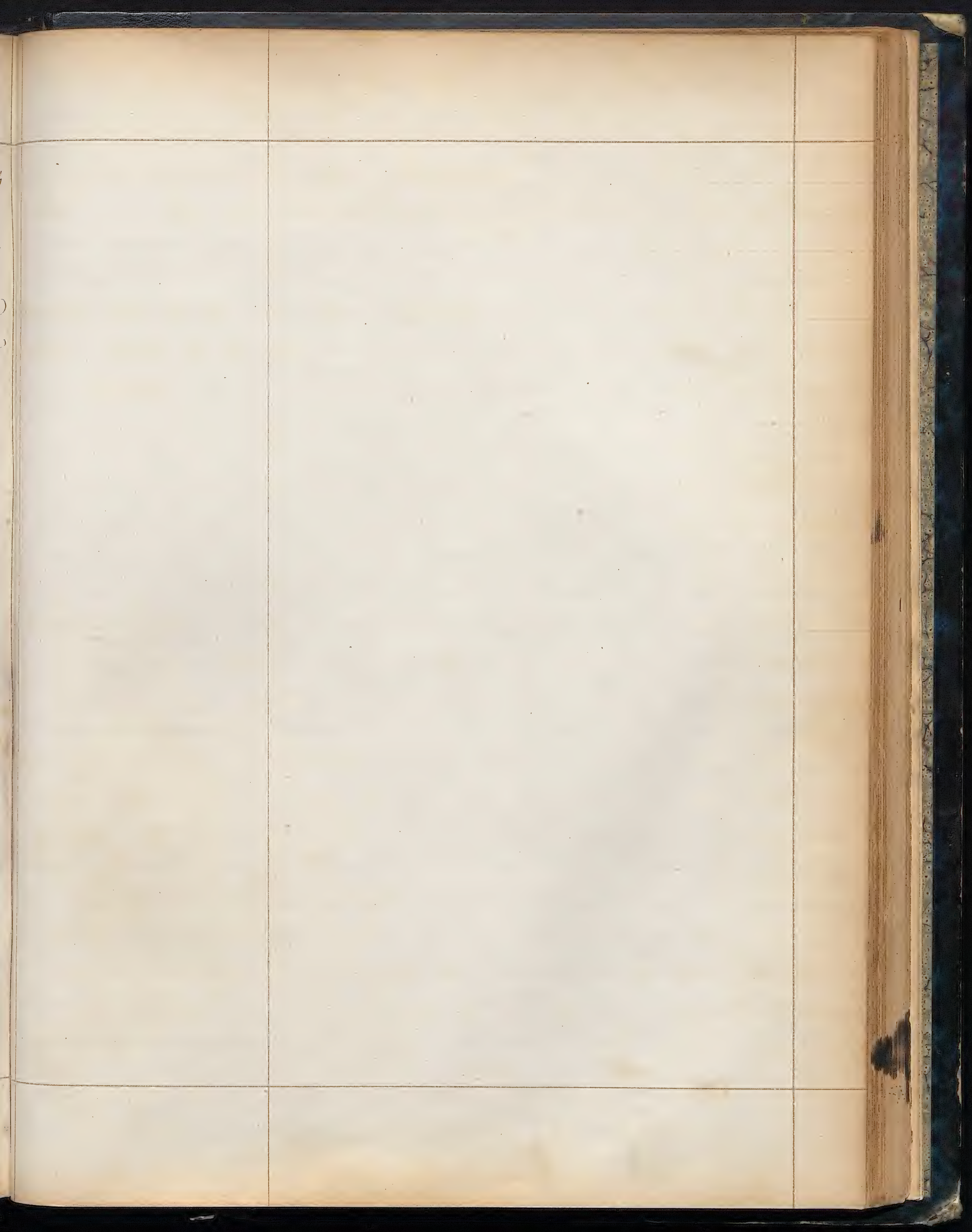
Domitien il fallut se taire : mais c'est en observant cette tyrannie sombre et défiante que le futur historien put comprendre ce qu'étaient Tibère, Caligula et Néron. En même temps son génie mûrissait sous l'action même de la contrainte douloureuse qui lui était imposée ; ce silence de quinze ans (per silentium venimus, Agric. 3) est le secret de l'éloquence de Tacite. Domitien tué, des temps plus heureux arrivèrent pour Rome, et la voix de l'histoire que la tyrannie avait en vain cru étouffer, put de nouveau se faire entendre. " Scilicet illo igne vocem populi romani et libertatem senatus et conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur."

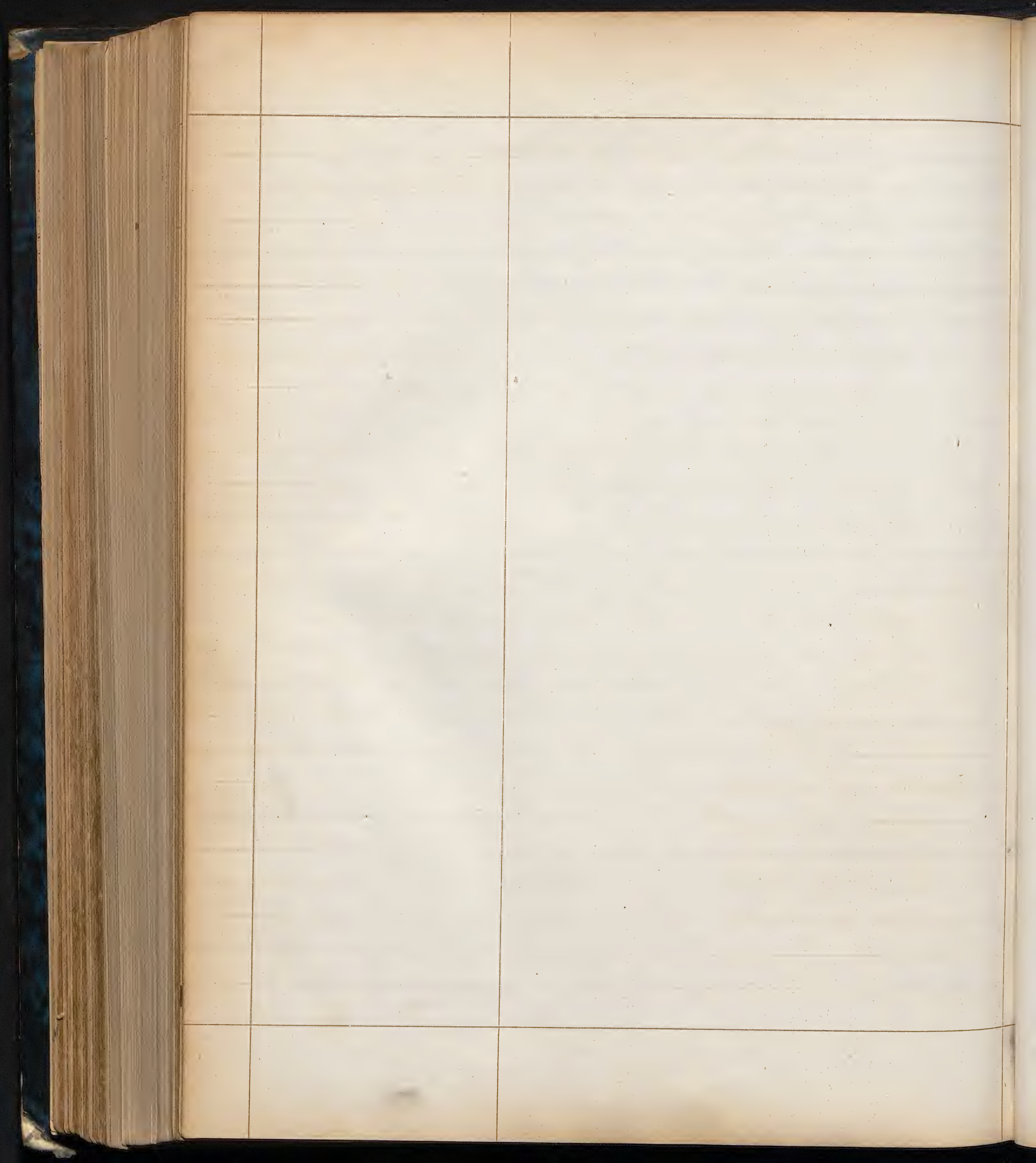
(Agricola, ch. 2)

Il y eut comme un réveil au moins de la liberté morale ; alors Tacite put venger à la fois l'aristocratie décapitée de ses chefs les plus illustres et la vertu immolée dans la personne des Cremutius Cordus, des Helvidius et des Thraséas. Le sénateur héritier de l'ancienne noblesse et l'honnête homme, ce sont là deux caractères qu'il ne faut jamais séparer dans Tacite. — Membre des grandes familles de l'aristocratie romaine, Tacite a aussi l'aristocratie d'un grand cœur, la plus noble de toutes. Celle-là ne

peut passer, car la nature morale ne change pas ; alors même que la scène du monde se renouvelle. C'est pour cela que Tacite soutient et console, c'est pour cela aussi qu'il trouvera toujours la sympathie de cette <u>conscience du genre humain</u> qu'il invoque, " <u>Conscientiam generis humani abolere arbitrantur</u>." (<u>Agricola</u>, 2)

Klipffel.





XXVe Leçon.

Patriotisme de Tacite.

Ses sentimens envers les Juifs et les Chrétiens.

Sa Morale.

Sa critique en matière d'histoire et de philosophie.

Rédaction bien comprise, pour l'ensemble, malgré quelques inexactitudes, ou quelques confusions.

14

Patriotisme de Tacite. –
Ses sentiments envers les Juifs et les chrétiens. –
Sa morale. – Sa critique en matière d'histoire et de philosophie. –

Nous avons divisé cette étude sur Tacite en trois parties: le sujet de Tacite, la pensée de Tacite, le style de Tacite. Le sujet de Tacite, c'est-à-dire l'empire romain nous a occupés dans l'avant-dernière leçon; dans la dernière nous avons commencé à pénétrer dans la pensée de Tacite; mais nous ne connaissons encore que sa pensée sur l'empire même, sa pensée politique. Avant de parler du style de Tacite, il nous reste à connaître et nous essaierons de caractériser aujourd'hui: 1° sa pensée sur les hommes et les choses qui sont en dehors de l'empire et de la cité romaine; 2° sa morale; enfin, 3° sa critique appliquée soit aux croyances, soit aux faits: critique philosophique et critique historique.

I. – La pensée de Tacite sur l'empire romain est celle d'un noble et d'un sénateur qui regrette le règne du sénat et de l'aristocratie, où il croyait voir le règne du droit et de la liberté morale, qui hait le despotisme des Césars et qui méprise la plèbe urbaine comme favorable à ce despotisme. C'est une pensée généreuse et libérale, et nous

sommes prêts non seulement à la respecter, mais à nous y associer. Il n'en est pas de même de la pensée de Tacite sur les peuples étrangers à l'empire et les religions contraires à la religion de l'empire, en un mot sur tout ce qui sort de ce cercle étroit de la cité et de la légalité que l'esprit ancien ne franchit presque jamais. Il a toute l'énergie, mais aussi tout l'orgueil et toute la dureté du patriotisme romain qui consistait moins dans le respect et dans l'amour de Rome, que dans le mépris et dans la haine de tout ce qui n'était point Rome. Tout barbare à ses yeux est un ennemi dont il souhaite la perte, pour le salut de sa patrie. Au chapitre 33e du Traité sur les mœurs des Germains, rappelant une guerre où les Bructères furent exterminés par une ligue des nations voisines : " Les Dieux, ajoute-t-il, ne nous ont pas même envié le spectacle du combat : plus de soixante mille hommes sont tombés non sous le fer et les coups des Romains, mais ce qui est plus magnifique, pour le plaisir de leurs yeux. Puisse, ah ! puisse durer chez les nations sinon l'amour de nous, du moins la haine d'elles-mêmes, puisqu'au point où les destins ont réduit l'empire, la fortune ne peut désormais pour nous

rien de mieux que de diviser nos ennemis ! "
Certes nous sommes loin des sentiments d'humanité que Térence, tout romain qu'il était, avait transportés de la scène grecque sur la scène latine dans ce vers célèbre : " Je suis homme, et rien de ce qui est humain n'est étranger pour moi. " Tacite oublie si bien qu'il est homme, et que les Germains sont hommes aussi bien que les Romains, qu'il semble croire que les Romains sont dispensés à leur égard non seulement de pitié mais de justice. Dans les Annales (Livre XI, chapitre 19) il rapporte que Corbulon fit assassiner par ses émissaires un chef barbare nommé Gannascus, et ajoute froidement : que " la ruse fut employée avec succès et sans honte contre un déserteur et un parjure. "
Son patriotisme étroit et exclusif ne l'aveugle pas moins dans les jugements qu'il porte sur les Juifs et sur les Chrétiens qui étaient étrangers à l'empire par la religion comme les barbares par le sang. Sous Tibère, quatre mille personnes de la classe des affranchis, " infectées, dit Tacite, des superstitions juives et en âge de porter les armes," furent transportées en Sardaigne ; et "ils devaient,

ajoute Tacite en rapportant le fait (Annales, Livre II, chapitre 85) "y réprimer le brigandage; et s'ils succombaient au climat, la perte ne serait pas grande." Il ne faut pas voir dans ces derniers mots une de ces ironies amères comme Tacite en trouve quelquefois pour flétrir les cruautés des empereurs: il explique simplement l'intention du sénat en bannissant ces malheureux de l'Italie, et semble même s'y associer.
Dix chapitres du cinquième livre des Histoires, du 2e au 11e, roulent sur les origines, les mœurs et la religion des Juifs: on y sent d'un bout à l'autre un ton de mépris qui étonne de la part d'un homme aussi grave que Tacite, surtout au moment où il rapporte les circonstances qui à nos yeux font le plus d'honneur aux Juifs, et par exemple leur croyance à l'unité et à la spiritualité de Dieu. Tout le monde connaît le célèbre passage sur les supplices que Néron fit subir aux Chrétiens à la suite de l'incendie de Rome (Annales, livre XV, chapitre 44): il nous suffira de le rappeler sans y ajouter aucune réflexion: "Pour apaiser les rumeurs (qui l'accusaient d'avoir ordonné l'incendie), Néron supposa des coupables et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe

d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait Chrétiens. Le fondateur de la secte, Christ, avait été livré au supplice sous Tibère par le procurateur Pontius Pilatus. Etouffée pour le moment, cette funeste superstition éclatait de nouveau non seulement dans la Judée, source du mal, mais dans Rome même, où tout ce que le monde renferme d'horreurs ou d'infamies afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur religion; puis, sur leurs révélations, une infinité d'autres qui furent convaincus moins d'avoir allumé l'incendie que de haïr le genre humain. On fit un jeu de leurs supplices: les uns couverts de peaux de bête furent déchirés par les chiens, d'autres périrent en croix; d'autres furent enduits de matières inflammables, et, la nuit venue, on les brûlait en guise de flambeaux. Néron avait prêté ses jardins pour ce spectacle, et donnait en même temps des jeux au cirque, où tantôt il se mêlait à la populace en habit de cocher, et tantôt conduisait un char. Aussi, quoiqu'il s'agît de coupables qui avaient mérité les dernières rigueurs, on s'apitoyait sur eux en songeant que ce n'était point à l'intérêt public mais à

la cruauté d'un seul qu'ils étaient sacrifiés." —
Tacite n'est pas plus humain pour les esclaves que pour les Chrétiens. En racontant le jugement et le supplice des quatre cents esclaves de Pedanius Secundus condamnés d'après la loi qui ordonnait que lorsqu'un maître était assassiné, tous les esclaves qui demeuraient sous le même toit fussent mis à mort, il ne trouve pas un mot de pitié pour eux: il rapporte que plusieurs sénateurs demandèrent à cette occasion l'abolition de la loi, et développe seulement le discours de Cassius Sévérus qui détermina le sénat à la maintenir. Un oubli si étrange des sentiments les plus naturels de l'humanité ne doit point nous surprendre et encore moins nous indigner de la part de Tacite. Il partageait le préjugé de ses concitoyens et surtout de l'aristocratie romaine contre tout ce qui n'était point romain et citoyen, contre les esclaves, contre les Chrétiens, contre les Juifs, contre les barbares, et ce que tout le monde ressentait autour de lui, il le ressentait plus vivement que les autres, parce qu'il avait l'âme plus forte et l'esprit plus romain. Nous pouvons donc regretter que le patriotisme ait fait taire en lui l'humanité, au point de le rendre injuste et cruel envers les Chrétiens: mais si nous le jugeons

Je trouve cette tournure trop indulgente : j'aurais dit plutôt : Tout en respectant jusque dans l'injustice même de Tacite l'énergie de son patriotisme, etc. (en finissant par la condamnation de ces sentiments, et laissant l'esprit sur cette impression.)

sans passion et sans préjugé, et en nous dépouillant de nos sentiments pour entrer dans les siens, nous respecterons dans son injustice et dans sa cruauté même l'énergie de son patriotisme.

II. — La doctrine morale de Tacite est le stoïcisme : il nous le fait clairement entendre au chapitre 5 du livre IV des Annales où il loue Helvidius Priscus d'avoir embrassé cette doctrine et en donne lui-même une très belle définition : " Il suivit, " dit-il, " la doctrine de philosophie qui ne reconnaît de bien que ce qui est honnête et de mal que ce qui est honteux, et qui ne compte la puissance, la noblesse et tout ce qui est hors de l'âme ni parmi les biens ni parmi les maux." C'est encore au stoïcisme qu'il fait allusion lorsqu'il flétrit, au chapitre 2 de la Vie d'Agricola, la tyrannie de Domitien, " qui avait banni les maîtres de philosophie et exilé tous les nobles talents ; afin que rien d'honnête n'offusquât ses regards ". Le stoïcisme était en effet la doctrine et comme la religion naturelle de Tacite, non seulement parce que cette doctrine était digne de l'élévation et de l'énergie de son caractère, mais aussi parce qu'elle ralliait autour d'elle à cette époque tout ce qu'il y avait de gens illustres et d'honnêtes gens opposés au

despotisme des Césars. Il faut remarquer cependant qu'il ne s'adonna jamais aux spéculations philosophiques au point de négliger les devoirs de la vie civile et politique, et que même dans son opposition stoïcienne à l'empire, il sut toujours garder une juste mesure. Il profita sans doute de l'expérience de son beau-père Agricola qui lui avoua lui-même " que dans sa jeunesse il s'était enfoncé dans l'étude de la philosophie au-delà de ce qui convient à un Romain et à un sénateur ; et que la prudence seule de sa mère avait modéré cette ardeur trop bouillante " et il sut comme lui " garder, ce qui est si difficile, la mesure dans la sagesse." (Chapitre 4). Sans doute son âme ardente et forte dut ressentir plus vivement qu'une autre combien cette mesure est difficile à garder. Il loue Agricola (Chapitre 42) d'avoir su " adoucir la colère de Domitien par sa modération et par sa prudence: car il était éloigné, dit-il, de cet esprit de résistance et de cette vaine ostentation de liberté qui appellent la renommée et défient la mort. Je veux apprendre, ajoute-t-il, à ceux qui ont coutume d'admirer tout ce qui brave le pouvoir, que même sous de mauvais princes il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence

et la réserve, si le talent et la vigueur les accompagnent, élèvent au même degré de gloire où tant d'autres sont parvenus par des voies escarpées et funestes en briguant sans fruit pour la république l'honneur d'une mort éclatante." Ailleurs encore (Annales, livre IV, chapitre 20) il remarque qu'un certain M. Lepidus, homme sage et ferme, sut pourtant conserver toute sa vie l'amitié de Tibère : et il se demande à ce propos "si l'ascendant irrésistible qui règle notre sort destine aussi dès la naissance aux uns la faveur des princes, aux autres leur disgrâce : ou si la sagesse humaine ne peut pas entre la résistance qui perd et la servilité qui déshonore trouver une route exempte à la fois de bassesse et de périls." C'est cette route moyenne, la plus digne peut-être d'un honnête homme dans les temps difficiles que Tacite paraît avoir cherchée et suivie toute sa vie : c'est grâce à cette modération et à cet esprit de conduite que, sans jamais compromettre la dignité de son caractère, non seulement il échappa à la cruauté de Domitien, mais il vit croître ses honneurs sous ce règne, comme il le reconnaît lui-même au début de ses *Histoires*. Il rappelle dans un chapitre de la *Vie d'Agricola* ce long silence dans lequel s'écoulèrent pour lui et pour tant d'autres

illustres Romains les quinze années de la tyrannie de Domitien : et son expression même trahit tout ce que dut lui coûter de souffrances cette longue et humiliante résignation.

III. — On est surpris, lorsqu'on étudie avec attention l'œuvre de Tacite, de reconnaître que l'ouverture et la souplesse de son esprit ne répondaient pas à la noblesse et à la force de son âme : et que chez lui le philosophe et surtout le philosophe critique est fort au-dessous du citoyen et de l'homme d'état. Nous avons loué Sénèque d'avoir su s'affranchir de toutes les superstitions accréditées dans l'antiquité : nous ne pouvons pas adresser le même éloge à Tacite. Soit que de l'époque de Sénèque à celle de Tacite le niveau général des esprits eût baissé, soit que la profondeur du sentiment et la vivacité de l'imagination qui sont le caractère propre du génie de Tacite — aient fait tort chez lui à l'étendue et à la liberté de l'esprit, toujours est-il qu'il se montre dans ses écrits historiques non seulement respectueux mais crédule pour toutes les superstitions de son temps. Les prodiges et les présages tiennent leur place dans le célèbre tableau de l'époque des Flaviens qu'il a placé en tête des Histoires (Livre I, chapitre 3) ; et il en conclut

"que les Dieux n'ont pas cessé de veiller sur les Romains, et qu'ils prennent soin sinon de leur sécurité, du moins de leur vengeance." Ce sentiment, qui se retrouve chez Lucain au 4e livre de la Pharsale, pourrait sembler un simple cri de patriotisme qui n'engagerait pas les opinions philosophiques de Tacite : mais une foule d'autres passages ne justifient que trop le reproche de crédulité. Il rapporte sérieusement au XVe livre des Annales, chapitre 47, la naissance d'un veau qui avait la tête sur la cuisse. Il ajoute que les Haruspices en conclurent " Qu'on voulait donner l'empire à une autre tête : mais qu'elle ne serait pas forte ni le secret bien gardé parce que l'accroissement de l'animal avait été arrêté dans le ventre de sa mère, et qu'il était né sur la voie publique ;" et il paraît croire que ce présage fut vérifié par la conjuration de Pison qu'il raconte aussitôt après. Quelquefois sa foi dans les prodiges semble moins entière et moins sûre d'elle-même. Au livre I des Histoires, chapitre 86, il rapporte divers prodiges et ajoute : " j'omets beaucoup d'autres merveilles observées même en pleine paix dans les siècles grossiers, et dont on n'entend parler maintenant que dans les temps d'alarmes".

Ainsi il paraît croire que la terreur populaire ajoute quelque fois aux prodiges : mais nous n'oserions affirmer qu'à ses yeux les prodiges n'aient jamais existé que dans des imaginations ébranlées par la terreur. Il accorde la même confiance aux prédictions des devins et particulièrement des astrologues. Il raconte (Annales, IV, 58) que lorsque Tibère quitta Rome pour aller s'établir en Campanie et plus tard à Caprée, "les astrologues déclarèrent qu'il était sorti de Rome sous des astres qui ne permettaient pas son retour." "Cette prédiction, " ajoute Tacite," fut fatale à plusieurs qui crurent sa fin prochaine et en semèrent le bruit : ils étaient loin de prévoir, ce qui était en effet incroyable, que de son plein gré il resterait onze ans hors de sa patrie. La suite fit voir combien dans cet art l'erreur est près de la science, et quelles obscurités y enveloppent la vérité. L'annonce qu'il ne rentrerait plus dans Rome n'était pas vaine : le reste trompa tous les calculs, parce qu'habitant tour à tour quelque campagne ou quelque rivage près de Rome, souvent même établi au pied de ses murailles, il parvint jusqu'à l'extrême vieillesse"; et Tacite nous fait connaître lui-même son opinion sur la science de l'avenir, en racontant au chapitre 22 du

VIe. livre des <u>Annales</u> l'aventure de l'astrologue Thrasylle que Tibère consulta à Rhodes. — Il se plaisait, pendant sa retraite à Rhodes, à consulter des astrologues qu'on lui amenait par un chemin étroit et escarpé sur le bord de la mer : et au moindre soupçon de charlatanisme ou de fraude, l'affranchi qui était chargé de les ramener par le même chemin, les précipitait dans la mer, afin, dit Tacite, de prévenir leurs indiscrétions. Thrasylle conduit devant lui, comme les autres lui prédit l'empire et lui fit diverses autres prédictions qui le frappèrent vivement. Tibère lui demanda alors s'il connaissait son propre horoscope, et à quel signe étaient marqués pour lui cette année et ce jour même. Thrasylle, soit qu'il eût été instruit à l'avance de la manière dont Tibère traitait ses pareils, soit que ce mot seul lui eût tout révélé, se troubla ou feignit de se troubler, et après beaucoup de calculs il déclara qu'un grand danger le menaçait. Sa présence d'esprit lui sauva la vie. Mais Tacite ne l'entend pas ainsi et paraît voir dans la ruse de l'astrologue une preuve manifeste de sa science. Il se livre à ce sujet à des considérations philosophiques qu'une critique plus sûre se fût assurément

épargnées. Il distingue trois opinions répandues parmi les hommes : l'une qui regarde la suite des événements humains comme livrée au hasard ; l'autre qui reconnaît une fatalité indépendante du cours des étoiles ; la troisième enfin qui lie et subordonne les événements de la terre aux révolutions du ciel : et il penche visiblement pour cette dernière. " On ne peut, dit-il, ôter de l'esprit de la plupart des hommes que le sort de chacun est fixé dès l'instant de sa naissance ; que si les faits démentent certaines prédictions, c'est la faute des imposteurs qui prédisent ce qu'ils ignorent ; et qu'ainsi se décrédite un art dont la certitude a été démontrée et dans les siècles anciens et dans les nôtres par d'éclatants exemples. " Enfin, au livre IV des Histoires, chapitre 81, il raconte que Vespasien guérit miraculeusement deux hommes à Alexandrie ; et qu'il y a encore au moment où il écrit des témoins qui attestent le fait, quoiqu'ils n'y aient plus aucun intérêt. Il oublie qu'il ne suffit pas pour croire un fait d'être certain que ceux qui l'attestent n'ont point l'intention de tromper, mais qu'il faut encore se demander s'ils n'ont point été trompés eux-mêmes par les apparences : et qu'il faut être beaucoup plus exigeant encore sur le nombre et la valeur des témoignages lorsqu'il s'agit de faits contraires

à l'ordre de la nature que lorsqu'il s'agit de faits naturels. S'il eût été plus en garde contre la crédulité vraiment superstitieuse pour les événements de ce genre, il se fût dispensé de rapporter ou du moins de rapporter comme des faits authentiques ces prétendus miracles de Vespasien : et il eût épargné de grandes perplexités à l'érudition chrétienne du dix-septième siècle, qui n'osant nier des faits couverts de la grande autorité de Tacite, était réduite à expliquer ces miracles d'un empereur païen par l'assistance du démon.

Ce défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison qui entraîne Tacite à croire si légèrement des faits incroyables par eux-mêmes, dut l'abuser plus souvent encore sur la vérité de certains faits de l'ordre naturel et humain, et par conséquent croyables, mais qui n'étaient point attestés par des autorités suffisantes : et sa critique philosophique doit nous rendre suspecte d'avance sa critique historique. De nombreux doutes se sont élevés surtout au dix-huitième siècle sur la véracité de Tacite. Voltaire, le douteur par excellence, qui semblait avoir pris pour devise ce vers ingénieux :

Quel est ce vers ?

« Croyez-moi, mes amis, ne croyez rien trop vite »

Voltaire ne veut point entendre parler des fameu-

-ses

débauches de Caprée : il ne peut croire que Tibère, qui avait alors plus de soixante-dix ans et qui avait toujours été grave dans sa conduite, ait souillé sa vieillesse par tous ces raffinements de débauche qu'atteste et que décrit pourtant Suétone. Les projets d'inceste de Néron et d'Agrippine ; le vaisseau construit pour noyer Agrippine lui semblent d'autres fruits de l'imagination maligne de Tacite. Il ne conçoit pas comment Néron avait pu faire construire un pareil vaisseau sans mettre beaucoup de monde dans sa confidence : il remarque que le récit même de l'événement dans Tacite ne répond pas à la prétendue construction du vaisseau, puisque le vaisseau ne s'ouvre point comme Tacite lui-même en convient, mais qu'au contraire un plancher chargé de plomb s'écroule sur Agrippine. Il ne veut pas que le bourreau qui se chargea d'étrangler la fille de Séjan, âgée de dix ans, l'ait violée avant de l'étrangler, afin de ne point contrevenir à la loi qui défendait de + mourir les filles vierges ; il croit que que si le fait est vrai, c'est là une fantaisie de bourreau dont il ne faut point faire remonter la responsabilité jusqu'à Tibère. Il reproche à Tacite de trouver mauvais que Domitien fasse demander à chaque instant des nouvelles d'Agricola pendant sa dernière maladie, et de voir dans une marque

Ce n'est pas Tacite qu'il accuse de les avoir inventés.

+ faire

d'affection ou simplement de politesse l'empressement d'un empoisonneur à connaître le succès de son crime. Toutes ces erreurs, toutes ces inventions de Tacite tiennent, selon Voltaire, à sa haine pour les empereurs et à son goût pour le dramatique. Nous ne pouvions nier que Tacite n'ait, comme St-Simon, l'imagination très peu charitable et qu'entre deux explications d'un fait il ne choisisse volontiers celle qui fait le moins d'honneur à l'espèce humaine en général, et en particulier aux gens qu'il n'aime point : il reste seulement à savoir si au temps où écrivait Tacite le plus sûr pour avoir raison n'était pas de supposer le mal partout où il pouvait être. Au reste, ces doutes sur la véracité de Tacite et surtout sur la valeur de ses suppositions n'étaient pas nouveaux au temps de Voltaire. St. Evremond avait dit avant lui et Fénélon avait répété « que Tacite a trop d'esprit : qu'il raffine trop ; qu'il attribue aux plus subtils ressorts de la politique ce qui vient souvent d'un mécompte, d'une bizarrerie, d'un caprice ». St Evremond blâme Tacite de supposer que « si Auguste veut donner des bornes à l'empire, c'est par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre : et que le même empereur prend ses mesures

pour s'assurer les regrets du peuple romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur." Il remarque avec beaucoup de finesse que Tacite, à force de vouloir rendre dramatiques les faits qu'il raconte, en affaiblit quelquefois l'effet: que par exemple, "l'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devrait faire par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs; et que, tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs 'divers mouvements......, l'esprit détourné de la noirceur de l'action et de la funeste image de cette mort laisse échapper le parricide à sa haine et le pauvre mourant à sa pitié." Tous ces reproches ne sont pas entièrement dénués de fondement, et nous reconnaissons volontiers avec Voltaire que la haine de Tacite pour les empereurs et son goût pour les scènes dramatiques l'emportent souvent au-delà de la vérité. Il y a même des passages où sa raison et son imagination semblent lutter ensemble; et où tandis que sa raison se refuse à croire tel ou tel crime des empereurs, son imagination ne laisse pas de s'y arrêter avec complaisance et de l'insinuer dans tout le cours de son récit. Ainsi il n'est point vraisemblable que Tibère ait fait empoisonner Germanicus, Tacite en convient expressément:

et cependant lorsqu'on lit dans les Annales le récit de la mort de Germanicus, on demeure sous l'impression d'un crime que Tacite reconnaît invraisemblable, mais que le ton de son récit affirme presque malgré lui. Nous en disons autant de la mort de Drusus fils de Tibère, que Tacite nous avertit de ne point mettre sur le compte de Tibère, et dont nous ne pouvons nous résoudre à croire Tibère innocent.
Il y a même des cas où son imagination l'éblouit et le séduit jusqu'à lui faire oublier une vérité importante qui détruirait tout l'effet dramatique de son récit. Ainsi il peint avec de vives couleurs les fêtes du mariage de Messaline avec Silius (Annales, livre XI, chapitre 31) "On était au milieu de l'automne : Messaline, plus dissolue et plus abandonnée que jamais, donnait dans sa maison un simulacre de vendanges : on eût vu serrer les pressoirs, les cuves se remplir ; des femmes vêtues de peaux bondir comme les Bacchantes dans leurs sacrifices ou dans les transports de leur délire : Messaline échevelée, secouant un thyrse, et près d'elle Silius couronné de lierre ; tous deux chaussés du cothurne agitant la tête au bruit d'un chœur lascif et tumultueux."
Certes rien ne saisit plus vivement l'imagination que cette scène et ce mariage public

de la femme d'un empereur avec un particulier, en l'absence de son mari. Tacite n'oublie qu'un détail qui, en expliquant tout, aurait pour lui, ce semble, gâté tout : c'est que le mariage de Messaline avec Silius était autorisé par Claude lui-même, dont on avait surpris le consentement en l'effrayant par des prédictions d'astrologues, ainsi que l'atteste Suétone. Au reste il y aurait presque autant de légèreté à rejeter indifféremment toutes les assertions de Tacite qu'à les adopter toutes. Rien ne prouve que les débauches de Caprée soient une invention de l'imagination des Romains : et ce serait fort mal raisonner, de conclure que Tibère n'a pu se porter à des excès aussi monstrueux précisément parce qu'ils sont monstrueux et déraisonnables : car à ce compte il faudrait nier tous les crimes, puisqu'il n'y en a point qui ne soit déraisonnable, même si l'on n'a égard qu'à l'intérêt de celui qui le commet. Tout ce qu'on pourrait reprocher à Tacite, ce serait de transformer en vérités historiques de simples bruits qui couraient à Rome, et que rien ne démentait, mais que rien aussi n'autorisait. Parce que l'avènement de Tibère préparé par sa mère Livie à la mort d'Auguste, et l'avènement de Néron préparé par sa mère Agrippine à la mort de Claude

présentent des circonstances analogues, il ne s'ensuit point que l'un ou l'autre de ces deux faits et encore moins que tous les deux doivent être révoqués en doute : il est naturel au contraire que Livie et Agrippine, dans une situation toute semblable, aient eu recours aux mêmes artifices, et surtout aient dissimulé quelque temps, l'une la mort d'Auguste, et l'autre celle de Claude pour assurer l'avènement de leurs fils. Il est vrai que Velléius Paterculus dément les circonstances rapportées par Tacite sur l'avènement de Tibère : mais le témoignage d'un flatteur de Tibère comme Velléius ne peut être opposé à celui d'un historien grave et désintéressé qui écrit longtemps après la mort de cet empereur. Malgré les doutes légitimes qui ont été élevés sur quelques circonstances invraisemblables des récits de Tacite, il y a donc chez lui encore plus de vérité que d'erreur, même dans le détail des faits : mais ce qui est bien plus important, et ce qui suffit pour absoudre Tacite de quelques inexactitudes, c'est que lors même qu'il se trompe sur certains faits particuliers, il est vrai dans l'ensemble de ses tableaux et peint au naturel les hommes et les choses. Son seul tort est de peindre toujours, sans jamais hésiter ni discuter, au risque de mêler dans ses

Si vraiment, il peut lui être opposé, et il l'ébranle, mais il ne suffit pas absolument pour le détruire.

peintures le faux avec le vrai : et cela parce que son imagination irritée aime à outrer la méchanceté des hommes, et aussi parce qu'il ne peut se résigner à laisser ses peintures inachevées faute de renseignements sur tel ou tel fait, sur les intentions de tel ou tel personnage. Il veut que dans son récit tout se tienne, tout se corresponde, tout concoure également à produire une impression vive et nette : il dit tout, quoiqu'il ne puisse tout savoir ; et par là il s'expose à dire ce qu'il ne sait pas ; mais cette impression générale que nous laissent ses tableaux, si elle est toujours vive, est aussi toujours vraie. Le Tibère de Tacite, qu'il ait ou n'ait pas commis tel ou tel crime particulier, est bien le véritable Tibère : ce caractère sombre, dissimulé, bizarre, ce goût des cruautés et des débauches obscures, sont dans la nature ; et Louis XI au Plessis nous garantit la fidélité des traits dont Tacite peint Tibère à Caprée. Les qualités estimables de Tibère, car il en avait quelques-unes, n'ont pas plus échappé à Tacite que ses vices : et si Velléius, écrivant sous Tibère et pour Tibère, admire et vante en lui le grand capitaine, Tacite nous apprend à estimer dans Tibère le capitaine prudent et sûr, qui ne remportait point de victoires éclatantes, mais qui

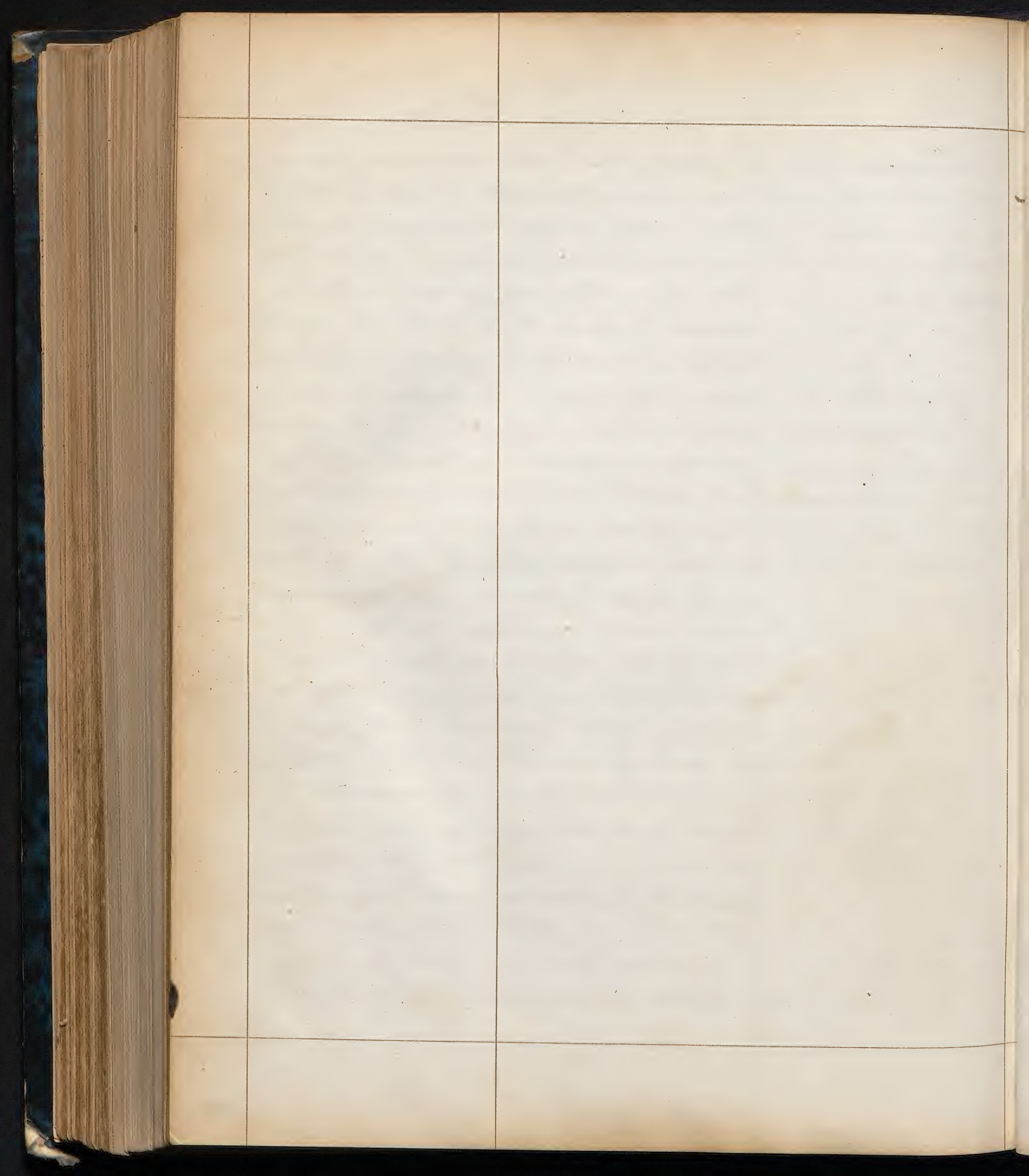
Tout ce que vous allez dire en dans Velléius. Vous n'avez pas bien saisi mon raisonnement, qui est celui-ci : qu'au fond, le témoignage de Velléius, si on ôte

n'exposait jamais l'armée romaine aux chances d'une défaite, et qui savait lui inspirer sinon l'enthousiasme que donne l'espérance de vaincre, du moins la confiance que donne la certitude de ne point périr. St. Simon, qu'on a tant de fois comparé à Tacite et qui semble avoir emprunté de lui la vivacité de l'imagination, la hardiesse presque toujours maligne des conjectures et enfin, quoiqu'à un moins haut degré, le don de peindre, est comme lui souvent inexact dans tel ou tel trait de ses peintures, vrai presque toujours dans l'impression générale qu'elles nous laissent. Nous n'oserions cependant dire qu'il faille juger d'après St. Simon, et St. Simon seul, tous les personnages qu'il a peints: nous croyons par exemple que la postérité, en prononçant sur Madame de Maintenon, saura trouver un juste tempérament entre l'amertume de St. Simon et la pieuse admiration de Mr. le duc de Noailles: tandis qu'il n'y a pas un seul personnage de Tacite qui ne soit tout entier dans Tacite, et pas un seul des jugements de Tacite qui ne soit devenu le jugement irréfragable de la postérité.

Lachelier

ce qui est phrase et tour de style, pour ne considérer que le fond, s'accorde parfaitement avec celui de Tacite, et prouve ainsi que Tacite n'a pas diminué Tibère.

Non pas précisément : il est aussi peintre que Tacite, mais il l'est dans un genre moins élevé, moins majestueux.




ECOLE NORMALE SUPERIEURE

XXVIe Leçon.

De l'éloquence de Tacite.

Excellente rédaction, l'une des meilleures de l'année, si ce n'est la meilleure.

19

De l'éloquence de Tacite.

Quand nous parlions du sujet de Tacite et de l'esprit avec lequel il l'aborde, nous montrions déjà les sources et les inspirations de son éloquence : attachons-nous maintenant à cette éloquence elle-même.

Tacite est plein de regrets pour le passé. C'est vers le passé que se reportent ses pensées, c'est au passé que s'attache son âme, il en est jaloux. Il est jaloux aussi des heureuses conditions que ces beaux temps faisaient à l'historien et que l'historien n'a pas retrouvées. "Les huit cent vingt ans écoulés depuis la fondation de Rome jusqu'à cette époque, dit-il au début de ses Histoires (I, 1) ont été retracés par plusieurs écrivains avec autant d'éloquence que de liberté, tant que c'était l'histoire du peuple romain qu'on racontait. Mais, après la bataille d'Actium, quand l'intérêt de la paix voulut que toute la puissance fût aux mains d'un seul, ces grands génies disparurent." Est-ce à dire que Tacite exclue Tite-Live du nombre des grands génies ? Il n'est capable ni de tant d'injustice ni de tant

d'ingratitude. Il a l'esprit trop élevé pour ne pas reconnaître dans les écrits de Tite-Live l'empreinte et la marque du génie : et il a l'âme trop noble pour rabaisser un historien dont il s'est nourri et dont il cherche souvent à reproduire la majesté.
× Ne prenons pas trop à la lettre la date d'Actium : elle s'applique moins aux historiens qu'à leurs sujets. Ce sont les événements accomplis depuis cette mémorable époque qui n'avaient pas trouvé d'historiens assez éminents pour les écrire : il semblait que l'éloquence eût été frappée du même coup qui avait tué la liberté. Quelle histoire à raconter que l'histoire de l'empire en comparaison de celle des beaux temps de l'ancienne Rome ! Tacite le sent : il envie le bonheur de Tite-Live et il se plaît à marquer à plusieurs reprises le changement des circonstances qui ne lui permet pas de marcher sur les traces de son devancier. On dirait que la tâche la plus ingrate lui est échue. " Peut-être la plupart des faits que j'ai rapportés et de ceux que je rapporterai encore sembleront petits et indignes de l'histoire, je le sais : mais on ne doit pas comparer ces <u>Annales</u> aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne république. De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, et, au dedans les querelles des

tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les rivalités du peuple et des nobles offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite et mon travail sans gloire. Une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome pleine de scènes affligeantes, un prince peu jaloux de reculer les bornes de l'empire. Toutefois il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons. (Annales, IV, 32, traduction de Mr Burnouf)". En effet Tacite fait remarquer ensuite que tout est changé et qu'un autre état de choses réclame d'autres enseignements. — Il faut désormais s'habituer à souffrir un maître; et la vie sous l'empire est assez périlleuse et assez exposée pour que les conseils prudents de la sagesse pratique ne soient pas de trop. Mais quoique Tacite sente bien que sa tâche est encore grande, il ne peut s'empêcher de revenir à ses regrets. " Au reste, si ces détails sont utiles, j'avoue qu'ils offrent peu d'agrément. La description des pays, les scènes variées des combats, les morts fameuses des chefs, voilà ce qui attache, ce qui ranime l'attention. Mais moi, dans cet enchaînement d'ordres barbares, de continuelles accusations, d'amitiés trompeuses, d'innocents

condamnés, et de procès qui tous ont une même issue, je ne rencontre qu'une monotone et fatigante uniformité (Annales, IV, 33)." Ne croyons pas que Tacite soit tourmenté d'une vanité littéraire et mesquine; mais comme tous les auteurs anciens, il est préoccupé de l'effet de son éloquence. Il la voudrait saisissante, éclatante, variée, et il sent qu'il eût rencontré plus sûrement ces qualités dans l'histoire d'une autre époque. Il se résigne à ne pas captiver aussi sûrement les esprits que des écrivains mieux partagés : mais sa résignation lui coûte et il ne nous le cache point.

Montaigne, loin de s'associer aux regrets de Tacite, est d'un avis tout contraire sur le sujet que l'historien a traité. La matière lui semble neuve et il n'en voit pas de plus intéressante à son gré. On est introduit dans le secret des palais, des assemblées, des consciences : on a le spectacle divers des passions des hommes et de leurs intrigues. "Je ne sache point, dit-il, (Livre III, chapitre 8) d'aucteur qui mesle à un règistre publicque tant de considération des mœurs et inclinations particulières : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, que, ayant spécialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et

extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subjects, il avait une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des battailles et agitations universelles ; de manière que souvent je le treuve stérile, courant par dessus ces belles morts comme s'il craignait nous fascher de leur multitude et longueur." Montaigne devance l'esprit moderne : il veut des leçons morales et des réflexions qui montrent le fond des cœurs : son génie est un génie d'observation et au lieu de plaindre Tacite, il l'estime bien partagé. S'il se fût moins complu dans sa paresse et dans un travail décousu et capricieux, il eût voulu être un Tacite ou plutôt un Plutarque : il eût eu peu de goût à raconter les révolutions et les batailles. "Cette forme d'histoire, ajoute-t-il, est de beaucoup la plus utile : les mouvements publicques despendent plus de la conduicte de la fortune ; les privez, de la nostre. C'est plustost un jugement que deduction d'histoire ; il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, — c'est un livre à estudier et à apprendre ; il est si plein de sentences qu'il y en a à tort et à droict ; c'est une pepiniere de discours éthiques et poli-

tiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniement du monde. (ib. ib.)". Ici Montaigne exagère : il tire à soi et on pourrait l'accuser de faire un Tacite à son image. L'œuvre de Tacite est bien une histoire, mais une histoire, il faut en convenir avec Montaigne, d'un caractère tout nouveau. Au sénat, au peuple a succédé un seul homme en qui se sont absorbés tous les droits et tous les pouvoirs. Ces grands corps de l'état n'ont plus désormais d'existence qui leur soit propre : l'existence entière est concentrée dans quelques individus. C'est donc dans l'âme de ces individus qui dominent et devant qui tout le reste s'efface qu'il faut désormais chercher l'histoire : et on ne pouvait l'écrire avec succès que si on a le don de cette psychologie pénétrante qui fut départie à Tacite.

?

Un dernier caractère qui est propre à Tacite et qui le distingue encore de Tite-Live, c'est que chez lui l'histoire est devenue une protestation morale. La conscience et la pensée, ne sachant plus où se produire, se réfugient dans le récit du passé, se retranchent dans l'inviolabilité de l'histoire et se soulagent enfin en immortalisant le bien et en flétrissant le mal. Rappelons-nous que ce besoin de la conscience opprimée élevait

je n'ai pas dit cela ; car il y a déjà de cela dans Tite-Live ; voyez seulement sa Préface.

Pline le jeune jusqu'à l'éloquence (Panégyr. ch. 51 et 53), lorsqu'en louant Trajan, il déchargeait son cœur de la haine qui s'y était amassée sous Domitien. Parceque le sujet de l'historien est changé, parceque le silence est sur le théâtre et que tout se fait à l'intérieur, l'éloquence de l'histoire ne sera pas moindre: seulement elle sera différente. Elle ne brillera pas de l'éclat lumineux, du clarissimus candor que Quintilien loue dans Tite-Live; mais elle aura cette lumière sombre qui est celle des temps d'orage; elle sera comme échauffée de la chaleur secrète de l'âme; elle sera belle et grande à sa manière. Mais si on veut la comparer à celle de Tite-Live, il faudra prendre Tite-Live dans toute la gloire des beaux temps de la république et Tacite dans toute la tristesse des plus cruels moments de l'empire. Si on va chercher dans Tacite le récit de quelques faits qui rappellent des faits semblables de l'ancienne Rome, son éloquence sera faible à côté de celle de Tite-Live; la Rome des Césars est trop déchue et l'historien de l'empire ne peut être porté alors par son sujet comme celui de la république. Nous trouvons dans les Histoires (IV. 62) la

soumission humiliante d'une légion romaine qui fait ressouvenir des Fourches Caudines. Les soldats à moitié subornés par un chef germain ont prêté serment à l'empire des Gaules et vont défiler parmi les Barbares. — " Alors, dit Tacite, arriva l'heure du départ, plus triste que l'attente : hæc meditantibus, advenit proficiscendi hora, exspectatione tristior." C'est le même effet, ce sont presque les mêmes expressions que dans Tite-Live qu'il a voulu suivre et à la hauteur duquel il a essayé de se tenir " Hæc frementibus, hora fatalis ignominiæ advenit ; omnia tristiora experiendo factura quam quæ præceperant animis (Tite-Live IX, chapitre 5 et 6)." Mais aux Fourches Caudines, l'humiliation est plus profonde ; puis, si l'orgueil romain plie, on sent qu'il n'est pas abattu et qu'il médite une revanche qui sera terrible. Il y a là une grandeur que Tacite ne pouvait pas retrouver ; les soldats dont il parle ne sont pas les vieux Romains de Tite-Live, et l'empire n'a plus que des armées à moitié barbares.

Si Tacite est peut-être au-dessous de Tite-Live, quand il retrace des situations sem-

blables ou analogues, il est son égal quand il nous présente des tableaux que Tite-Live n'offre pas. La succession des crimes, les délations, les craintes et les lâchetés du sénat, les enivrements de la toute-puissance, voilà les sujets dans lesquels le génie de Tacite se montre à nous tout entier. Il a assisté à toutes ces horreurs avec l'indignation d'une âme généreuse qui souffre du silence auquel elle est condamnée ; dès qu'il peut le rompre, il se hâte de satisfaire à sa conscience et à la conscience humaine qui réclame une éternelle flétrissure pour tant de perversité. " Je me borne, dit-il (Annales, III, 65), aux opinions que signale un caractère particulier de noblesse ou d'avilissement, persuadé que le principal objet de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli et d'attacher aux paroles et aux actions perverses la crainte de l'infamie et de la postérité."

Mais il aime aussi à exalter et à sauver de l'oubli les traits de vertu qui surnagent au milieu de la dégradation générale. Nous l'avons vu dans le passage précédent ; nous le voyons encore dans les Histoires (III, 51) Cette préoccupation de censeur et de moraliste avait frappé l'esprit si net de Voltaire .

« Je n'aime ni la traduction de Tacite ni Tacite même comme historien. Je regarde Tacite comme un fanatique pétillant d'esprit, connaissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de paroles, <u>flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité</u> : mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages. Je ne trouve rien de tout cela dans Tacite ; il m'amuse et Tite-Live m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans Tacite ni ordre, ni dates ; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles (Lettre à M.me du Deffand, 30 juillet 1768) ». Avouons toutefois que, dans ce jugement, à côté d'observations fines et justes, il se trouve des légèretés énormes comme Voltaire s'en permet souvent, surtout dans sa <u>Correspondance</u>. Il faut qu'il ait apporté bien peu d'attention à la lecture de la Bletterie : il se plaint de ne trouver ni ordre <u>ni dates</u> dans un historien qui raconte les événements année par année. Il y a d'ailleurs dans Tacite plus de renseignements positifs et de détails précis que ne le veut Voltaire. Par exemple, il consacre trois chapitres dans les <u>Annales</u> (IV, 5-8) à marquer

les forces militaires de Rome, le nombre des rois alliés, l'étendue de l'empire et les principes de l'administration sous Tibère[#]. La remarque de Voltaire n'est cependant pas tout-à-fait fausse. Les anciens, en général, n'avaient pas le goût des procès-verbaux et des statistiques qui fournissent tant de matériaux précieux pour l'histoire telle que nous la concevons. Tacite nous peindra le massacre des partisans de Séjan (Annales, VI, 19), mais il ne nous dira pas le nombre des malheureux qui périrent dans cette boucherie : si nous songeons à le lui demander, c'est que Suétone nous atteste que dans un seul jour on en tua vingt. Il faut nous y résigner : Tacite suit l'exemple de ses prédécesseurs. Tite-Live a pu être plus précis dans une partie de son histoire, parce qu'il avait sous les yeux Polybe qui donne des traités, des recensements, etc, qui enfin a la science sûre et l'exactitude rigoureuse d'un historien moderne. Tacite est tout-à-fait original : il n'a pas eu de modèle.

Est-ce à dire que l'œuvre de Tacite ne soit qu'une déclamation historique et qu'un pamphlet écrit de génie ? Tacite est réellement un historien, mais il se contente de l'impression générale des faits qu'il sait

[#] mais il faut avertir que c'est à l'occasion d'un discours où Tibère lui-même avait donné cette statistique.

Polybe doit être excepté.

rendre avec une admirable vérité. Il poursuit surtout ce qui intéresse l'imagination et la pensée. On reconnaît en lui l'artiste qui a été saisi des événements, qui en est plein, et qui veut les faire revivre avec leur vraie couleur. Il a ce qui fait les poëtes : on n'est plus étonné, quand on lit son histoire, de l'hymne qu'il chante dans le Dialogue des orateurs en l'honneur de la poésie, et on comprend qu'il ait été tenté par les Muses.

Beaucoup de ses tableaux pourraient être mis en vers sans qu'on eût besoin de travailler à les rendre poétiques : ils le sont déjà. Comme les grands écrivains de l'antiquité, Tacite sait faire d'admirables peintures avec un mot : ce sont des dessins en une ligne où l'imagination supplée le reste et qui laissent un long souvenir. Ainsi la femme d'Arminius a été prise par les Romains, et elle s'avance au milieu des captifs (Annales I. 57). Il y a là un beau moment que Tacite a saisi et qu'il a fixé pour jamais. « Elle marchait les mains croisées sur sa poitrine, les yeux attachés sur son ventre qui portait un fils d'Arminius : gravidum uterum intuens. » Par malheur, une absurde pruderie de la

? (sinum)

Pourquoi passez-vous, neque victa in lacrimas, neque voce supplex ?

langue française rend ce passage intraduisible et c'est en de pareilles occasions que nous pouvons dire avec Voltaire : " Notre langue est une gueuse fière qui n'a rien et qui ne veut rien demander ". Mais les mots de Tacite nous restent et surtout le tableau qu'ils présentent. Les Annales et les Histoires abondent en peintures non moins belles, mais plus étendues. Qu'on lise le concours de Rome entière (Annales, IV, 74) autour de Tibère et de Séjan qui veulent bien sortir de leur île et se montrer en Campanie : il y eut rarement de servitude aussi honteusement étalée et le tableau en est admirable. Ici (ib., VI, 24) c'est une scène étrange dans le sénat. Tibère a laissé mourir de faim son petit fils Drusus dans une salle inférieure de son palais et il fait lire aux sénateurs le journal de cette douloureuse agonie. Aucun détail n'y est omis : les cruautés des gardiens de la victime, ses longues souffrances, ses emportements au moment de mourir et ses terribles imprécations contre Tibère. A cette horrible lecture le sénat tremblait et en tremblant s'étonnait qu'un homme si rusé et si attentif à cacher ses crimes en fût venu à cet excès d'impudence. Un tableau tout empreint d'une émotion triste est celui des derniers

devoirs rendus aux soldats de Varus (Annales, I, 61). Germanicus s'est avancé en vainqueur jusque sur le territoire où Varus a succombé : ses soldats recueillent les ossements épars de trois légions et les ensevelissent, dit Tacite, la vengeance dans l'âme aussi bien que la douleur. On trouve toutes les couleurs de la poésie la plus éclatante dans la peinture d'une tempête sur l'Ems (II, 23. Ann.) Mais il est une scène que nous regrettons bien vivement d'avoir perdue : c'est celle de la disgrâce de Séjan. Heureusement nous la pouvons retrouver ailleurs : l'impression générale en est dans le passage fameux de Juvénal : Verbosa et grandis epistola venit, etc, et le détail dans Dion (Livre LVIII, Chapitre 10). Le récit de Dion est un peu décoloré : mais les détails précis qu'on y trouve et qui chez cet historien sont assez rares ne peuvent venir que d'un auteur contemporain. Une lettre de Tibère est arrivée de Caprée au Sénat : Séjan y accourt pour l'entendre, mais dès qu'il est entré le préfet du prétoire fait changer les gardes à la porte, sans que personne au dedans se doute de rien. Le consul commence à lire la lettre de l'empereur : elle est embarrassée et longue, verbosa et grandis, comme dit Juvénal et l'on ne sait où Tibère en veut venir. Les

sénateurs s'étaient d'abord pressés autour de Séjan, parce que le bruit s'était répandu qu'il allait être décoré de nouveaux honneurs : mais voici qu'ils entendent une insinuation contre lui. Des éloges suivent, puis des insinuations nouvelles, plus directes et plus pressantes que les premières; enfin l'empereur déclare que sa vie est menacée et que son ennemi, c'est Séjan. A ces mots tous les sénateurs qui l'entouraient le quittent, le fuient : il reste seul sur son banc. Mais bientôt il est entraîné, et, pendant que le peuple renverse ses statues, il est mis à mort, puis jeté dans le Tibre. Voilà le tableau d'une disgrâce : il en est d'autres qui appartiennent au même genre et qui peuvent être comptés parmi les plus beaux de Tacite, ce sont les tableaux des morts fameuses. Ainsi l'empoisonnement de Britannicus (Annales, XIII, 16), en admettant la réserve de St Evremond qui se plaint que Tacite, pour avoir voulu trop marquer l'effet du crime sur les spectateurs et leurs attitudes diverses, ait ôté quelque chose à l'horreur du crime lui-même. Une mort plus tragique encore que celle de Britannicus, c'est celle d'Agrippine (Annales, XIV, 3-13) Néron, fatigué d'une mère qui le gêne, a

résolu sa mort. Il l'attire donc à Baïes ; il l'invite à un repas et, pour dissiper ses craintes, il la comble de prévenances et de caresses. Racine a rendu avec génie d'après Tacite ces séductions trompeuses qui cachent un parricide :

"Sa facile bonté sur son front répandue
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue :
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté";

et la suite. La nuit est venue "nuit brillante d'étoiles dont la paix s'unit au calme de la mer et qui semble préparée pour mettre le crime dans toute son évidence :" Agrippine s'embarque pour retourner à sa maison. Elle avait à-peine fait quelque chemin que le toit qui était au-dessus de sa tête se détache et manque de l'écraser. Elle comprend qu'on en veut à sa vie ; elle se jette à la mer, elle nage, elle est recueillie par des pêcheurs et transportée à sa maison de campagne. Une foule immense était accourue pour la féliciter d'avoir échappé à ce péril qu'elle attribuait au hasard, lorsque la vue d'une troupe armée et menaçante, qui se montre au loin, la dissipe. Anicet est à la tête : Néron l'a chargé de le délivrer de sa mère puisque les eaux l'ont épargnée. Anicet

Sur ces détails, voir les auteurs indiqués dans la leçon précédente.

investit la maison, brise la porte, saisit les esclaves qu'il rencontre et arrive à l'entrée de l'appartement. Il y trouve peu de monde : presque tous à son approche avaient fui. Dans la chambre il n'y a qu'une faible lumière, une seule esclave et Agrippine qui s'inquiète : " la face des lieux subitement changée, cette solitude, ce tumulte soudain, tout lui présage le dernier des malheurs. La suivante elle-même s'éloigne : et toi aussi, lui dit-elle, tu m'abandonnes, puis elle se retourne et elle aperçoit Anicet. S'il est envoyé pour la visiter, lui dit-elle, il peut annoncer qu'elle est remise : s'il vient pour un crime, elle en croit son fils innocent : le prince n'a point commandé un parricide. Les assassins environnent son lit, et le triérarque lui décharge le premier un coup de bâton sur la tête. Le centurion tirait son glaive pour lui donner la mort : frappe ce ventre, s'écria-t-elle, et elle expira percée de plusieurs coups." On la brûla la nuit même sans la moindre pompe : mais tant que Néron fut empereur, elle ne fut pas ensevelie : elle ne reçut ces derniers devoirs que sous le règne suivant, de la main de quelques fidèles serviteurs. Néron comprit enfin la grandeur de son crime quand

il l'eut consommé : il passa la nuit dans un affreux délire et il attendait le retour de la lumière comme son dernier moment. Alors les centurions et les tribuns viennent lui apporter leurs adulations par le conseil de Burrhus : Sénèque compose pour son élève une lettre apologétique au sénat : il se fait autour de lui comme une émulation de bassesse. Mais, dit Tacite avec une profondeur de sentiments et une imagination tout à la fois qu'on ne retrouve que dans les littératures modernes, les lieux ne changent pas d'aspect comme l'homme de visage, et cette mer, ses rivages toujours présents importunaient ses regards. Il les fuit et se retire à Naples. Cependant le sénat ordonnait des actions de grâces dans les temples et mettait le jour de la naissance d'Agrippine au nombre des jours néfastes : c'était à qui serait le plus lâche et le plus bas. " Thraséas alors, qui laissait passer les adulations ordinaires sans autre protestation que le silence ou une adhésion froidement exprimée, sortit du sénat, ce qui lui attira des dangers, sans que les autres en devinssent plus libres." Enfin tous les pervers (et jamais cour, dit Tacite, n'en réunit davantage), lui persuadent de rentrer à Rome : qu'il ne craigne pas. Les tribus accourent au-devant

de lui, le sénat vient en habits de fête, et, sur tout son passage, il voit des amphithéâtres qu'on avait dressés comme pour un triomphe. " Fier et vainqueur de la servilité publique, Néron monta au Capitole, rendit grâce aux Dieux et s'abandonna au torrent de ses passions mal réprimées jusqu'alors, mais dont l'ascendant d'une mère, quelle qu'elle fût, avait suspendu le débordement." Ce tableau est devenu classique. Il en est un autre qui l'est moins, c'est celui de la mort de Messaline. Messaline nous est assez connue par Juvénal qui est plein de Tacite et le met en vers avec sa verve accoutumée : mais voici un trait qu'il ne nous donne pas. Messaline a résolu la perte de Valérius Asiaticus et elle le fait accuser dans le cabinet de Claude. Asiaticus se défend avec tant d'éloquence qu'il émeut Claude et arrache des larmes à Messaline elle-même. En sortant pour les essuyer, elle avertit Vitellius de prendre garde que l'accusé n'échappe (XI, 2). Bientôt elle comble la mesure. Pressée par son amant Silius, elle ose l'épouser publiquement, du vivant de Claude, avec les cérémonies accoutumées#. Mais les affranchis de l'empereur, dévoués jusqu'alors à ses volontés, redoutent dans Silius un nouveau maître : ils trament la perte de Messaline. Narcisse fait dénoncer

sur l'étrangeté du fait, voir la leçon précédente.

auprès de Claude son union scandaleuse avec Silius par deux courtisanes dont il est sûr : " Si tu ne te hâtes, disent-elles à Claude, le mari de Messaline sera bientôt maître de Rome." Claude en eut l'âme bouleversée de frayeur, nous dit Tacite : il demanda même plusieurs fois lequel de lui ou de Silius était empereur ou simple particulier. " On était alors au milieu de l'automne : Messaline, plus dissolue et plus abandonnée que jamais, donnait dans sa maison un simulacre de vendanges. On eût vu serrer les pressoirs, les cuves se remplir ; des femmes vêtues de peaux bondir comme des Bacchantes dans leurs sacrifices ou dans les transports de leur délire ; Messaline échevelée, secouant un thyrse, et près d'elle, Silius couronné de lierre, tous deux chaussés du cothurne, agitant la tête au bruit d'un chœur lascif et tumultueux. On dit que par une saillie de débauche, Vectius Valens étant monté sur un arbre très haut, quelqu'un lui demanda ce qu'il voyait et qu'il répondit : un orage furieux du côté d'Ostie ; soit qu'un orage s'élevât en effet, ou qu'une parole jetée au hasard soit devenue le présage de l'événement." Cependant ce n'est plus un bruit vague : des courriers arrivent de divers côtés et annoncent que Claude instruit de tout

Rappelez que l'empereur était alors à Ostie.

accourt pour se venger. Aussitôt Messaline, malgré le trouble où ce revers la jette, prend la résolution hardie et qui l'avait sauvée plus d'une fois d'aller au-devant de son époux et de s'en faire voir. Elle lui envoie d'abord ses enfants pour l'attendrir et elle prie Vibidia la plus ancienne des Vestales de le solliciter à la clémence. Elle part elle-même, accompagnée en tout de trois personnes, elle traverse la ville à pied et arrive aux portes. Là, ne trouvant pour toute voiture qu'un de ces tombereaux dans lesquels on emporte le fumier des jardins, elle y monte et prend la route d'Ostie. Claude approchait avec Largus Cécina, L. Vitellius et Narcisse. Narcisse était décidé à en finir : Vitellius, au milieu des exclamations contradictoires du prince qui tantôt maudissait Messaline, tantôt s'attendrissait au souvenir de leur union et du bas-âge de leurs enfants, ne dit jamais que ces deux mots : ô crime ! ô forfait ! Déjà Messaline paraissait de loin, conjurant l'empereur à cris redoublés d'écouter la mère de Britannicus et d'Octavie : mais l'accusateur couvrait sa voix en rappelant Silius et son mariage. Les enfants de Claude arrivaient : Narcisse les fit retirer. Il eut plus de peine

à éloigner Vibidia qui demandait avec une amère énergie qu'une épouse ne fût pas condamnée sans être entendue. Pour exalter la colère de Claude, il l'entraîne enfin dans la maison de Silius et de crainte que l'empereur ne revienne à des sentiments plus doux, il ordonne aux centurions et au tribun de garde de tuer Messaline. Messaline était étendue par terre dans les jardins de Lucullus, et Lépida sa mère assise auprès d'elle. "Le cœur de Lépida fermé à sa fille, tant que celle-ci fut heureuse, avait été vaincu par la pitié dans ce moment suprême." Elle pressait sa fille de se donner la mort sans attendre les assassins ; mais cette âme, dégradée par la débauche, était incapable d'un effort généreux. Elle pleurait, elle se lamentait, quand les satellites forcèrent la porte. Alors elle comprend sa destinée : elle accepte un poignard, et, pendant que sa main tremblante l'approche vainement de sa gorge et de son sein, le tribun la perce d'un coup d'épée. Sa mère obtient que son corps lui soit remis. Des massacres suivent cette mort : Silius, ses complices, l'histrion Mnester qui montre sur son corps la trace des verges et qui est puni pour avoir obéi par force aux caprices amoureux de Messaline. Le sénat, pour ôter à Claude le souvenir de

Messaline, fait effacer son nom et ses images : mais Claude l'avait déjà oublié. Il était à table, quand on lui annonce que Messaline est morte : sans s'informer de quelle main, il demande à boire et achève tranquillement son repas. Ainsi fut consommée une vengeance, dit Tacite, juste sans doute, mais qui eut des suites affreuses et ne fit que changer la scène de douleur qui affligeait l'empire (XI, 26-38). Tacite nous fait entrevoir dans un avenir prochain Néron et Agrippine auxquels la mort de Messaline ouvre la voie et qui montreront à l'empire des forfaits qu'il n'avait pas encore vus. Quelle admirable peinture ! Elle perd sans doute à être analysée ainsi : mais on peut déjà y reconnaître un art consommé, une énergie qui vient de la chaleur de l'âme et dans le détail un éclat dont on est saisi. On comprend, on accepte le jugement de Racine qui n'hésitait pas à appeler Tacite " le plus grand peintre de l'antiquité." Que les admirateurs passionnés de St-Simon le comparent tant qu'ils voudront et l'égalent même à Tacite : ce parallèle, qu'ils établissent pour élever d'autant l'écrivain qu'ils aiment, ne peut être admis dans toute sa rigueur par une critique impartiale. Ce sont

deux arts bien différents : l'un, sculptural en quelque sorte, qui indique à peine les mouvements de l'âme sans altérer jamais la physionomie ; l'autre, moins contenu, qui marque la vie en faisant grimacer les figures. St-Simon est un écrivain de génie : rien n'est plus souple, plus libre, plus varié : il prend tour à tour tous les tons : il a, quand il le faut, de la solennité, de la tristesse, de la grâce. Ce qui domine en lui, c'est l'observateur satyrique, malin et pénétrant : mais il lui manque cette élévation de l'âme et du caractère qui est au contraire empreinte dans tout ce que Tacite écrit. Tant d'esprit disparaît devant tant de grandeur. Un des ennemis de St Simon disait de lui : ce petit duc de St Simon, avec son filet de vinaigre et son œil de pie : ce n'est pas ainsi que nous nous représentons Tacite.

On ne peut parler de Tacite sans parler de ses discours. Les anciens, nous le savons, regardaient l'histoire comme un des genres de l'éloquence : après le genre délibératif, le genre démonstratif, le genre judiciaire, venait l'histoire. Mais si les anciens transportaient leur passion pour l'éloquence dans l'histoire, s'ils la voulaient oratoire en un mot, c'est

surtout dans les discours qu'ils pouvaient trouver à contenter leur goût dominant. Il ne faut donc pas demander à ces pièces d'éloquence l'exactitude d'un procès-verbal : elles ne l'ont pas et ne veulent pas l'avoir. Tacite lui même nous en avertit. Sénèque dans ses derniers moments retrouve toute son éloquence, appelle ses secrétaires, et leur dicte un assez long discours. "Comme on l'a publié, nous dit Tacite, tel qu'il sortit de sa bouche je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents : invertere supersedeo (Annales, XV, 63)." Tacite n'a pas voulu refaire le discours d'un écrivain dont il appréciait le talent ; mais d'ailleurs il suit l'exemple de tous les historiens de l'antiquité. Il recueille aux meilleures sources les principaux arguments dont s'est servi le personnage qu'il doit faire parler : puis il les dispose, les lie, les développe à sa manière. Nous avons sous les yeux un exemple intéressant des limites dans lesquelles se tenait la fidélité de Tacite et des libertés qu'il se permettait. Dans le XIe livre des Annales, chapitre 24, Tacite prête à Claude qui avait des prétentions à l'éloquence un discours où l'empereur demande que le

sénat soit ouvert aux principaux habitants de la Gaule Chevelue, depuis long-temps citoyens romains. Le discours original a été retrouvé à Lyon sur des tables de bronze,
en Déc. 1527. V. Monfalcon
en 1528. Si nous le comparons à celui de Tacite, nous verrons que Tacite en a conservé les idées et les arguments, mais il en a bien changé le tour. Ce n'est plus cette affectation de savoir, cette marche lourde et un peu gauche qui était particulière à Claude ; c'est un enchaînement régulier, net, vif même de raisons justes. On peut regretter toutefois que Tacite n'ait pas assez distinctement marqué ce qu'il y avait de nouveau et de hardi dans cette proposition. Le discours de Claude laisse mieux voir le travail un peu pénible de sa pensée et présente avec plus de précision les raisons spéciales en faveur de la Gaule Chevelue. Il est en définitive plus fort et plus concluant que celui de Tacite ; c'est là le privilège de la vérité. Mais il ne faut pas trop regretter que Tacite ait suivi l'exemple de ses devanciers et donné ainsi carrière dans son histoire à son génie d'orateur ; s'il eût conçu autrement le genre qu'il avait choisi, nous y aurions perdu ces discours brillants et serrés qui sont tout-à-fait

dans le goût moderne et qui laissent le trait dans l'âme. Qu'on se rappelle le discours éclatant d'imagination que tient Galgacus dans l'Agricola (30. 32) : de quelles couleurs il peint la convoitise des Romains ! « Ces brigands, ravisseurs du monde, depuis que la terre qui leur fait défaut arrête leurs dévastations, fouillent la mer ; avides, si l'ennemi est riche, exigeants, s'il est pauvre ; ni l'Orient ni l'Occident n'ont suffi à les rassasier. Seuls entre tous les peuples, la richesse et la pauvreté leur sont égales : piller, massacrer, dévaster, voilà ce que dans leur faux langage ils nomment exercer l'empire, et la solitude qu'ils font, ils l'appellent la paix...... Les esclaves-nés sont vendus une fois, puis entretenus par leurs maîtres ; la Bretagne achète tous les jours sa servitude, tous les jours elle la nourrit ; et, de même que parmi les esclaves d'une maison, le dernier venu est le jouet de ses compagnons d'infortune, ainsi, dans cet antique asservissement du monde, nous les derniers et les plus misérables, ce qu'on veut de nous, c'est notre vie. » On connaît la péroraison. Quand Galgacus leur eut rappelé ce qu'ils peuvent et ce qu'ils vont être s'ils mollissent :

" Proinde, ituri in aciem, et majores vestros et posteros cogitate." Si on veut maintenant se donner une idée de la souplesse du talent de Tacite, qu'on lise ces discours qui sont comme des scènes d'une comédie fine et délicate dans le palais des empereurs, le discours de Sénèque demandant à quitter la cour et la réponse de Néron. Il est impossible d'avoir un sentiment plus exact et plus vrai de la personne de Sénèque: un poète tragique ne rendrait pas mieux les perplexités d'un homme d'esprit dans la situation la plus critique.

En parlant du peintre et de l'orateur, il ne faut pas oublier ce côté du génie de Tacite que Bossuet indique lorsqu'il dit: " Selon les fortes paroles du plus grave des historiens." Il n'est pas d'écrivain dont les pensées se resserrent et se concentrent plus heureusement dans quelques mots pleins de choses. Voltaire l'a remarqué dans le jugement que nous citons " disant des choses fortes en peu de paroles". On trouve en effet chez Tacite des mots qui, sans être descriptifs et pittoresques, font jaillir la pensée d'une expression ingénieuse et la jettent en quelque sorte avec un éclat qui éblouit et qui

surprend. Au commencement des Histoires (I, 7): "Servorum manus subitis avidæ et tanquam apud senem festinantes:" ce que Corneille a si éloquemment rendu dans Othon (act. 1. Sc. 1):

"Je les voyais tous trois s'empresser sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment."

Dans des actions de grâces votées aux membres de la famille de Tibère comme vengeurs de Germanicus, Claude avait été oublié, tant on se préoccupait peu de lui. Un sénateur répare cet oubli et Tacite ajoute: "Quippe fama, spe, veneratione, potius omnes destinabantur imperio, quam quem futurum principem fortuna in occulto tenebat." Aux funérailles de Junie, on n'avait pas porté les images de Cassius et de Brutus; mais, dit Tacite: "præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur." (Annales, III, 76) Il y a un mot admirable de Corbulon, lorsque Néron dans sa jalousie le fait brusquement revenir. En un instant, Corbulon se représente à l'esprit toutes les conséquences de son rappel: "heureux autrefois les généraux romains, s'écrie-t-il: beatos olim duces romanos!" et

il donne le signal du départ. Dans une accusation contre Thraséas, un de ses ennemis signale "le redoublement de curiosité avec lequel l'armée et les provinces lisent les journaux de Rome pour apprendre ce que Thraséas n'a pas fait." Dans ces temps d'oppression, le silence était encore une protestation éloquente : et l'absence du nom de Thraséas sur les compte-rendus des séances du sénat parlait aux âmes généreuses comme l'absence des images de Cassius et de Brutus aux funérailles de Junie.

Si nous passons maintenant à la langue de notre historien, nous verrons qu'elle coule avec moins d'aisance et de facilité que celle de l'époque classique. Nous ne serions peut-être pas d'assez bons juges pour décider de la latinité des mots pris séparément : mais, à coup sûr, nous pouvons avoir notre sentiment sur le tour général des phrases et l'emploi des mots réunis. Prenons le début des Histoires (I, 2) : "Opus aggredior opimum casibus, atrox ~~casibus~~ prœliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace sævum." Opus discors seditionibus, sævum pace, voilà des alliances de mots qui nous étonnent, quand nous les comparons au style des écrivains du grand siècle. Il s'est fait un changement dans

Je n'oserais pas même tant affirmer, ce que j'ai dit, c'est que si nous ne pouvons pas être sûrs de notre sentiment à l'occasion d'une phrase donnée en particulier, nous pouvons du moins nous en rapporter à notre impression sur la physionomie générale de la diction de Tacite.

le goût et dans l'éloquence. Montaigne le sent et le marque en parlant de Tacite comme écrivain: « Il plaide tousjours par raisons solides et rigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siècle; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoyent de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Sénèque: il me semble plus charnu, Sénèque plus aigu (Livre III, Chapitre 8)." On pourrait dire que si Tacite est charnu, il n'écrit pas d'une façon pointue et subtile; mais ne cherchons pas querelle à Montaigne et n'insistons pas sur cette contradiction apparente. Montaigne qui ne vivait pas à une époque comme la nôtre, qui n'était habitué ni au style tendu d'un Montesquieu, ni à la phrase savamment harmonieuse des modernes, trouvait quelque affectation dans Tacite et la mettait sur le compte de son temps. Il y a là peut-être une méprise et une injustice involontaire. Tacite ne déclame pas: il n'a que peu ou pas de pointes: mais on trouve de la contrainte et de l'effort dans son style quand on le compare au style du siècle d'Auguste. Ne nous en étonnons pas. Il n'y a qu'un moment heureux

où l'art et le goût vont de compagnie et où le style le plus travaillé semble en même temps le plus naturel : dès qu'il a passé, cette curiosa felicitas dont parle Pétrone a passé avec lui. Plus d'un demi-siècle séparait Tacite du siècle d'Auguste. Mais pensons surtout aux sentiments qui ont dû se partager le cœur de Tacite jusqu'à la venue de Trajan : représentons-nous cette souffrance d'une âme généreuse que révolte tout ce qu'elle voit et qui pourtant se contient par nécessité ; et nous comprendrons que l'énergie de ses sentiments, lorsqu'ils ont pu éclater enfin, aient communiqué au style quelque chose d'âpre, de heurté, de contraint dans sa vigueur. Les Annales et les Histoires portent la trace du frémissement intérieur que Tacite éprouvait en les écrivant.

(Bazin).

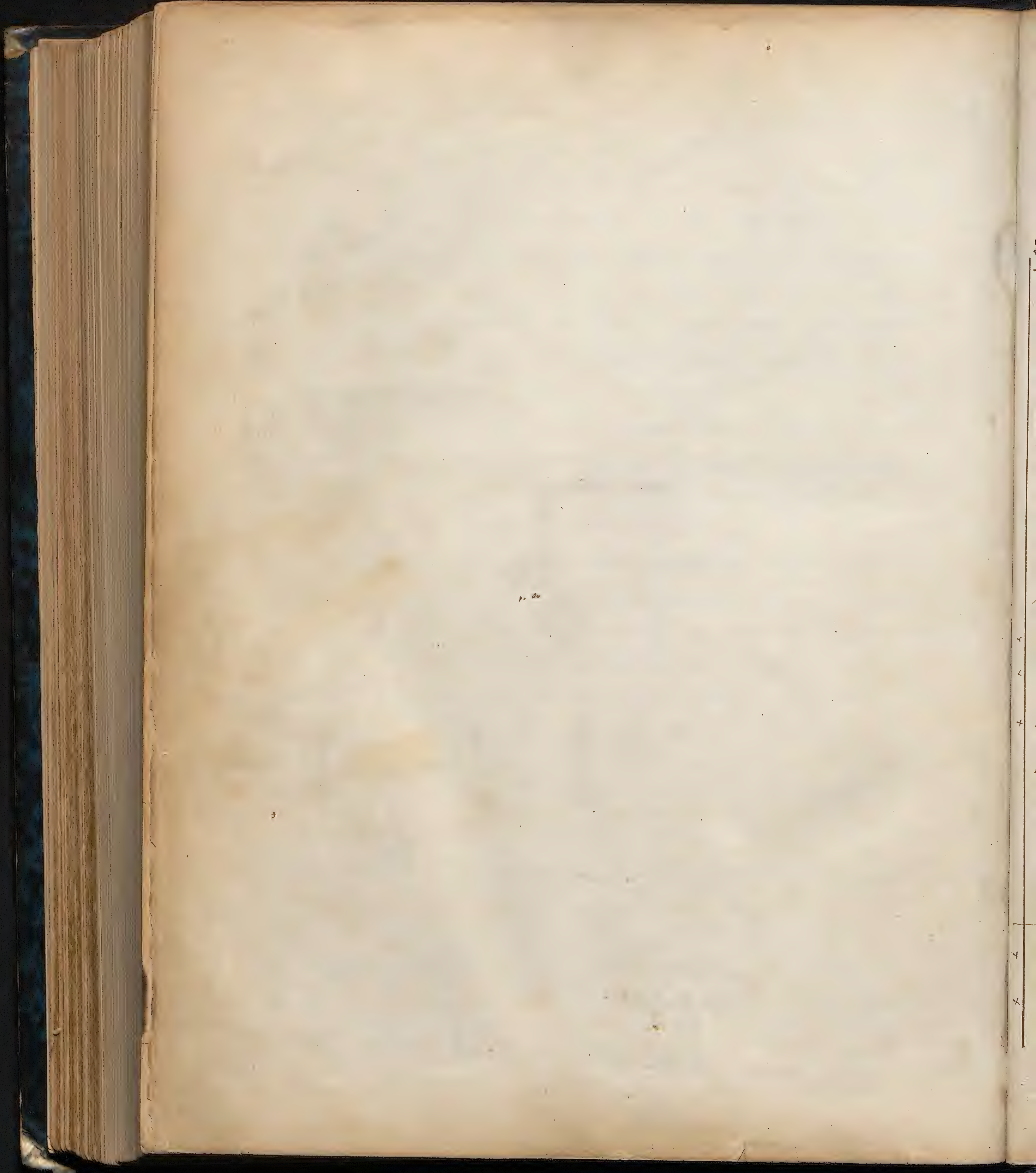


Table des matières.

